HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

BRUXELLES,	chez J.-P. Meline, Cans et Cie.
FRANCFORT,	Jügel.
GÊNES,	Yves-Gravier.
FLORENCE,	Piatti.
LEIPZIG,	Brockhauss.
	Bossange père.
TURIN,	Jh. Bocca.
VIENNE,	Rohrman et Schweigerd.
VARSOVIE,	E. Glucksberg.
MOSCOU,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
ODESSA,	J. Sauron.
CONSTANTINOPLE,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME SEPTIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE MOURAD III JUSQU'A LA CONQUÊTE DE KANISCHA PAR IBRAHIM-PASCHA.

1574—1600.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVII

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA QUATRIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

Les ouvrages historiques d'Ali, de Petschewi, d'Hasanbegzadé et de Selaniki, que nous avons mis à profit pour les volumes V et VI de l'*Histoire de l'Empire ottoman*, nous serviront encore pour une grande partie de cette période ; nous avons consulté en outre les ouvrages suivans :

I. Histoires générales

1°. Fezliket-tewarikh, c'est-à-dire *l'Étendue des Histoires*. Cet excellent ouvrage du grand historien Hadji Khalfa commence à l'année 1000 de l'hégire (1591), et finit à l'année 1065 de l'hégire (1654); un vol. in-fol. de 554 feuil., dans ma collection. L'historiographe Naïma composa son *Histoire de l'Empire ottoman* en se servant du *Fezliké* d'Hadji Khalfa, des *Sept Histoires* de Karatschelebizadé Aziz-Efendi, des ouvrages d'Ahmed-Efendi, d'Abdoulkadir-Efendi, d'Isazadé-Efendi, du defterdar Ibrahim-Efendi, de Houseïn-Wedjihi et de Minarzadé Mohammed-Efendi, fils du commentateur du *Minar;* l'histoire de Naïma est la première qui fut imprimée à Constantinople en l'année de l'hégire 1147 (1734); deux vol. in-fol.

2°. Tarikhi Naïma, c'est-à-dire *Histoire de Naïma*. Le Ier volume, imprimé à Constantinople en l'année de l'hégire 1147 (1734), embrasse les événemens qui se sont passés depuis l'an 1000 de l'hégire (1591) jusqu'à la mort de Mourad IV en 1050 (1640).

3°. Wekaihnamé, c'est-à-dire *le Livre des événemens*, par le nischandji Abdour-rahman. Cet ouvrage raconte les événemens depuis le règne de Sélim II jusqu'en l'année 1093 (1681); deux vol. in-fol. de 258 feuil., dans ma collection.

4°. Tewarikhi Ali Osman, c'est-à-dire *Histoire de la dynastie des Ottomans*. Il est probable que cet ouvrage a pour auteur Kœprilizadé Aakilbeg, car son nom se trouve inscrit dans l'exemplaire de ma collection; un vol. in-4 de 135 feuil. Cette histoire commence avec le règne de Mohammed III,

et finit avec celui de Mourad IV; elle n'est qu'un abrégé de l'ouvrage d'Hasanbegzadé.

5°. SCHANAMEÏ SULTAN MOURAD LI SCHEMSI-PASCHA, c'est-à-dire *Livre royal du sultan Mourad par Schemsi-Pascha;* un vol. in-4 de 87 feuil., 1160 distiques. Cet ouvrage diffère du *Souleïmannamiyé* de Schemsi, qui se trouve à la bibliothèque Barberini à Rome.

II. Histoires spéciales.

RÈGNE DU SULTAN MOURAD III.

6°. GHAZEWATI SULTAN MOURAD SALIS, c'est-à-dire *les Campagnes de Sultan Mourad III,* par le scheïkh Wefa, auteur du *Rouznamé;* un vol. in-4 de 174 feuil.

7°. NOUZRETNAMÉ, c'est-à-dire *le Livre de la Victoire.* Cet ouvrage raconte les événemens de la première campagne en Géorgie sous Mourad III, depuis 985 jusqu'à 668 de l'hégire (1577-1578), par l'historien Ali; il est accompagné des pièces d'Etat relatives à cette époque, et forme un vol. grand in-4 de 135 feuil.

8°. TARIKHI OSMAN-PASCHA, c'est-à-dire *Histoire de la campagne de Géorgie sous Osman-Pascha,* depuis l'année 986 de l'hégire jusqu'en l'année 988 (1578-1580). Cet ouvrage est la continuation du précédent; un vol. in-8 de 70 feuil.

9°. SOURNAMEÏ HOUMAYOUN, c'est-à-dire *le Livre de la fête impériale de circoncision.* Cet ouvrage contient la description détaillée de la circoncision célèbre de Mohammed III; un vol. in-8 de 140 feuil., dans ma collection.

10°. BEYANI AHWALI TSCHILDIR, c'est-à-dire *Explication de l'état politique de Tschildir,* en l'année de l'hégire 993 (1584), par le tschaousch Rahimizadé, qui est probablement aussi l'auteur de l'histoire d'Osman-Pascha et d'une relation sur les fêtes de la circoncision.

RÈGNE DU SULTAN MOHAMMED III.

11°. GHAZEWATI TERYAKI GHAZI HASAN-PASCHA, c'est-à-dire *les Victoires de Ghazi Hasan-Pascha,* conquérant de Kanischa sous le grand-vizir Ibrahim-Pascha; trois exemplaires dans ma collection. Le même ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin parmi les manuscrits de Diez, n° 34, in-8.

12°. MENAKIBI TERYAKI HASAN-PASCHA, c'est-à-dire *les Louanges de Teryaki Hasan-Pascha.* Cet ouvrage est écrit avec plus de goût, et contient plus de détails que l'ouvrage précédent; un vol. in 8 de 56 feuil., dans ma collection.

13°. TARIKHI KHALIL-PASCHA, c'est-à-dire *Histoire du kapitan-pascha Khalil,* plus tard grand-vizir; un vol. in-fol. de 243 pages, dans ma collection.

RÈGNE DU SULTAN OSMAN II.

14°. WAKAAÏ SULTAN OSMAN, c'est-à-dire *l'Événement* (de la déposition et de l'exécution) *du sultan Osman,* par Toughi; un vol. in-8 de 61 feuil.

15°. SCHEHNAMEÏ NADIRI, c'est-à-dire *le Livre royal du règne du sultan Osman,* par Nadiri, qui chanta aussi la campagne de Pologne; un vol. grand in-4 de 77 feuil., 1948 distiques.

III. Biographies et Anthologies.

16°. RIAZESCH-SCHOUARA, c'est-à-dire *les Jardins des Poëtes,* par Riazi, mort en l'année 1054 (1644); 384 biographies de poëtes; un vol. in-4 de 354 feuil., dans ma collection.

17°. TEZKERETESCH-SCHOUARA, c'est-à-dire *le Catalogue des Poëtes,* par Riza. Cet ouvrage contient des notes sur 266 poëtes qui vécurent dans la première moitié du onzième siècle de l'hégire (1000-1050); un vol. in-8 de 49 feuil., dans ma collection. Cet exemplaire appartenait, comme le prouve le sceau du sultan Moustafa II, à la bibliothèque de ce prince.

18°. SOUBDET ERBABIL-MAARIF, c'est-à-dire *le Choix des maîtres des connaissances,* appelé aussi SOUBDETOUL-ESCHAAR, *Choix des poésies,* par Kafzadé, mort en l'année 1031 de l'hégire (1621). Cet ouvrage contient des vers de 514 poëtes; un vol. in-8 de 140 feuil. dans ma collection.

19°. DJAMIOUN-NAZAÏR ou *Collection de poésies semblables,* par le poëte Nazmi. C'est la plus grande anthologie des Ottomans; un vol. grand in-fol. de 718 feuil. Cette collection renferme 4384 morceaux de poëtes turcs. Il en cite deux exemplaires, l'un à la bibliothèque de Barberini à Rome, l'autre dans ma collection. Le *Nazaïri Nazmi,* qui se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin parmi les manuscrits de Diez (n° 117, in-8), n'est qu'un extrait de cet ouvrage.

20°. MENAKIBI HUNERWERAN, c'est-à-dire *les Panégyriques des hommes de mérite*, par l'historien Ali. Cet ouvrage contient des notices sur 300 calligraphes, depuis les premiers temps de l'empire jusqu'à son époque; dans ma collection, un vol in-8 de 69 feuil.

IV. Collection de Lois et de Pièces d'État.

21°. INSCHAÏ AALI, c'est-à-dire *la Collection des lettres de l'historien Ali*. Elle contient 79 lettres d'une grande importance; un vol. in-8 de 150 feuil., dans ma collection.

22°. MOUNSCHIATI AZMIZADÉ, c'est-à-dire *Mémoires d'Azmizadé*. Cet ouvrage renferme 60 lettres, les unes adressées à des mouftis tels que Sanollah et Esaad, les autres à des vizirs tels que Nassouh et Hafiz-Ahmed et le kapitan-pascha Djighalizadé, d'autres enfin à des membres du corps des oulémas, tels qu'Abdoulkerim et Abdoulghani, etc.; un vol. in-8 de 68 feuill., dans ma collection.

23°. MOUNSCHIATI NERKESIZADÉ MOHAMMED-EFENDI, c'est-à-dire *la Collection des lettres*, par Nerkesi, à la fin de son ouvrage *les Cinq*, ainsi nommé parce qu'il contient cinq traités en prose sur des matières d'Ethique; un vol. in-8 de 328 feuil., dans ma collection.

24°. MEKATIBI WEÏSI-EFENDI, c'est-à-dire *les lettres de Weïsi*. Elles se trouvent réunies dans le même volume avec son célèbre songe historique et son histoire de la conquête de Rhodes; un volume in-4 de 140 feuil., dans ma collection.

25°. KANOUNNAMEÏ MOUEZINZADÉ BEN ALI, c'est-à-dire *le Livre des Institutions faites sous le règne du sultan Ahmed Ier*, par Mouezinzadé, fils d'Ali, l'inspecteur de la Chambre impériale. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend le kanoun des gouvernemens et des fiefs, la seconde celui de l'armée, et la troisième celui de la cour; dans ma collection et à la Bibliothèque I. R., n° XC.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXXVII.

Époque de la décadence de la puissance ottomane. — Règne de Mourad III; caractère de ce prince. — L'influence de Sokolli commence à décliner. — Relations avec Venise, la France, la Pologne et l'Autriche. — Défaite d'Auersperg. — Violation du droit des gens dans la personne des drogmans des puissances européennes. — Renouvellement du traité de paix avec l'Autriche; infractions apportées à ce traité. — Création de nouveaux sandjaks dans la Bosnie et la Hongrie; élévation des tributs des principautés de Moldavie, Valachie, Transylvanie et de la Pologne. — Négociations avec les Vénitiens, les Espagnols, les Anglais, les Florentins, les Français et les Suisses. — Expéditions de la flotte; les villes barbaresques sur les côtes d'Afrique. — Apparition d'une comète. — Destitution de Feridoun. — Meurtre d'Arab-Pascha. — Mort du moufti Hamid, du vizir Pialé et du juif Don Joseph. — Exécution de Cantacuzène et du pascha d'Ofen. — Meurtre de Sokolli.

Nous avons montré dans les deux livres précédens comment l'action toute-puissante du grand-vizir Sokolli avait pu, malgré l'insouciance d'un sultan adonné aux excès du libertinage, maintenir pendant huit ans

l'empire au degré de splendeur et de force où l'avait élevé Souleïman. Si la haute influence de Sokolli avait duré jusqu'à sa mort, la décadence de l'empire ottoman n'aurait pas commencé à dater de l'avènement de Mourad III, et aurait été retardée de cinq ans. L'impulsion donnée aux affaires par Souleïman, et le mouvement ascendant de prospérité qu'il leur avait imprimé ne se terminèrent pas avec sa vie, mais se continuèrent pendant tout le règne suivant, en dépit même de son successeur. Sokolli, au contraire, survécut à son pouvoir qui expira avec Sélim II. Il est bien vrai qu'à l'avènement de Mourad III, le grand-vizir fut confirmé dans ses fonctions; cependant il eut à lutter non contre des dispositions fermement hostiles, mais contre les faiblesses d'un prince énervé et les intrigues des femmes et des favoris. L'influence de Sokolli se trouva donc nécessairement circonscrite, et la haute administration, bien qu'elle fût nominativement entre ses mains, était de fait entre celles du harem et des dignitaires de la cour intérieure et extérieure. La tradition orientale relative à Salomon, que nous avons appliquée à la dernière période de cette histoire, trouvera ici de nouveau sa place et ouvrira les faits de cette seconde période : Salomon était mort assis sur son trône, entouré de lions; mais, lorsque son corps inanimé fut encore revêtu des insignes de la dignité royale, les hommes et les animaux, les génies et les démons, à qui le respectueux éloignement dans lequel ils étaient habitués à se tenir pendant la vie du grand souverain ne permettait pas de s'apercevoir de sa mort,

vinrent comme à l'ordinaire lui rendre hommage. Ce ne fut que lorsque le bâton sur lequel il avait coutume de s'appuyer, rongé par les vers, tomba en poussière, et laissa choir son cadavre, que la vérité fut connue, et que le monde fut jeté dans la plus profonde consternation. C'est ainsi que la domination de Souleïman, reposant sur le *bâton du pouvoir illimité du grand-vizirat*, se prolongea pendant le règne de Sélim II; mais, à l'avènement de Mourad III, la puissance du grand-vizir tomba en dissolution, et la mort politique de Sokolli mit au grand jour le secret de la décadence de l'empire, qui fut révélée d'abord à la cour, puis à la capitale, aux provinces, et enfin aux puissances chrétiennes [1].

Le lecteur se rappelle les institutions politiques de Mohammed-le-Conquérant, l'organisation des cours intérieure et extérieure, et surtout les quatre colonnes de l'empire qui sont les vizirs, les kadiaskers, les defterdars et les nischandjis; l'historien Ali oppose avec autant de justesse que de vérité à ces quatre appuis de l'administration ottomane, les quatre favoris et les quatre femmes qui absorbèrent à la cour de l'efféminé Mourad III la puissance du grand-vizir. Ces personnages ayant eu une grande influence sur l'esprit de

[1] Ali et, d'après lui, Petschewi, Hazanbegzadé, Solakzadé, détaillent les causes qui entraînèrent la diminution des pouvoirs du grand-vizir. Les réflexions d'Ali sur les inconvéniens résultant pour l'empire du partage des attributions du grand-vizirat sont d'autant plus dignes d'attention, qu'il n'avait pas à se louer de Sokolli et qu'il était le protégé du chef du harem, ennemi de ce dernier.

Mourad III, quelques détails sur eux nous donneront une connaissance plus intime des événemens du règne de ce prince. Les quatre favoris étaient le poëte Schemsi-Pascha, dont nous avons déja parlé sous Sélim III; Oweïs qui, par une violation des règles ordinaires de l'avancement, fut élevé de la dignité de juge à celles de defterdar et de pascha; le grand historien Seaded-din, précepteur des princes, et l'eunuque Ghaznefer-Aga, Hongrois de naissance, gouverneur du palais. Schemsi-Pascha, dernier rejeton de la famille Kizil Ahmedlü, qui, lors du partage de l'empire seldjoukide, avait régné sur les bords de la Mer-Noire, et qui faisait remonter son arbre généalogique jusqu'à Khaled Ben Welid, généralissime du khalife Osman, s'était attiré la faveur de Souleïman par son esprit fécond en saillies et sa joyeuse humeur. Il fut encore plus aimé de Sélim dont il était le compagnon de chasse; mais son crédit obtint la plus grande extension sous Mourad, auquel il fut recommandé par le Turcoman Oweïs; Oweïs l'employa pour recevoir les nombreuses pétitions dont le Sultan était assailli chaque fois qu'il se rendait à la mosquée, et les sommes qui accompagnaient d'ordinaire ces demandes. L'historien Ali raconte à ce sujet une anecdote très-significative, tant pour l'histoire de la corruption qui commença dès-lors à vicier toutes les parties de l'administration, que pour la biographie de Schemsi-Pascha. Ali se trouvait dans le cabinet du favori, lorsque celui-ci, sortant des appartemens du Sultan, dit avec joie à son kiaya : « Enfin j'ai vengé la dynastie des Kizil Ahmedlü de

» celle des Ottomans; car, si cette dernière a causé
» notre ruine, je viens de préparer la sienne. — Comment cela? lui demanda le vieux kiaya d'un air sombre. — En déterminant le Sultan à vendre lui-même ses grâces; il est vrai que l'appât que je lui ai offert était bien puissant; quarante mille ducats ne sont pas peu de chose; dès aujourd'hui, le Sultan donnera lui-même l'exemple de la corruption, et la corruption dissoudra l'empire.» Ali remarqua avec plus de franchise que de prudence: «Votre Excellence est le digne descendant de son glorieux aïeul Khaled Ben Welid; qui, comme l'histoire nous l'apprend, donna au chambellan du khalife Osman deux pièces d'or, afin d'obtenir d'être introduit auprès de son maître avant son adversaire, et fut ainsi le premier qui importa la corruption dans l'Islamisme.» Schemsi-Pascha se contenta de secouer la tête et de lui répondre: «Tu sais bien des choses, Ali.» Schemsi faisant souvent allusion à sa charge, qui consistait à recevoir les suppliques et à faire la chasse aux sommes prélevées par corruption, s'appelait en plaisantant le *faucon des pétitions* [1].

Oweïs, le rude Turcoman, était tout l'opposé de Schemsi, dont il n'avait ni l'esprit cultivé, ni la conversation enjouée. Lorsqu'il était encore juge de Tiré, il avait eu le bonheur de rencontrer le prince Mourad à la chasse et de lui plaire; peu de temps après, Mourad le nomma son defterdar avec le consentement du Sultan son père, et l'emmena avec lui en cette qualité, quand il partit de Magnésie pour aller prendre les rênes

du gouvernement à Constantinople. Oweïs utilisa ce voyage, en faisant promettre à Mourad qu'il n'aurait rien à redouter de la puissance du grand-vizir ; il profita en même temps de l'occasion pour donner de grands éloges à Schemsi-Pascha , qu'il lui représenta comme l'homme le plus digne de sa confiance et ayant eu celle des deux sultans ses prédécesseurs. Peu après l'arrivée de Mourad à Constantinople, le grand-vizir demanda une enquête sur les sommes détournées par Oweïs, promu depuis peu au rang de troisième defterdar. Mourad refusa cette enquête par un khattischérif, et nomma Schemsi second defterdar, puis premier defterdar, à la place de Lalezar-Efendi. En cette qualité, Schemsi s'ingéra de faire des propositions au Sultan pour les nominations aux places de juge et de gouverneur, propositions qui étaient exclusivement dans les attributions du grand-vizir ; toutes les représentations que put faire à ce sujet Sokolli furent repoussées par Mourad. Ainsi s'introduisit dans l'empire l'abus des khattischérifs, qui autrefois n'étaient rendus que dans des circonstances extraordinaires et pour de graves motifs, tandis que dès-lors ils furent prodigués sans raison pour des affaires insignifiantes. Cependant Oweïs était moins accessible à la corruption que Schemsi, et l'historien Petschewi raconte à sa louange le fait suivant : «Oweïs ayant été nommé gouverneur d'Ofen, le père de Petschewi lui demanda l'investiture des fiefs vacans par la mort de ses fils, et lui envoya trois mille cinq cents piastres pour appuyer sa demande; Oweïs lui renvoya cette

somme, et lui accorda cependant les fiefs, parce que, disait-il, il eût été trop cruel d'ajouter à la perte de ses fils celle de son argent [1]. Un an avant l'avènement de Mourad, Ibrahim, précepteur de ce prince, étant mort, sa place avait été donnée au savant muderris Seadeddin, que nous avons cité si souvent comme historien dans les livres précédens, et qui, dans les suivans, figurera comme moufti et comme un des hommes d'état les plus influens. A l'époque dont nous parlons, Seadeddin se servit habilement du crédit que lui donnait son intimité avec le Sultan, pour protéger contre Sokolli le juge d'armée Kadizadé, à qui il fit donner, après la mort du moufti Hamid, la plus haute dignité de la loi [2] : ce même Kadizadé, n'étant encore que kadiasker, avait osé usurper une partie des attributions du grand-vizir, en proposant des nominations aux places supérieures de juge [3]. La haine implacable qui existait entre Sokolli et Kadizadé trouva un nouvel aliment lors des funérailles du légiste Ser-khosch-Bali. A cette occasion, la suite du grand-vizir étant arrivée dans la mosquée de Mohammed II avant celle du kadiasker, avait pris la place occupée ordinairement par ce dernier, pour étendre le tapis sur

[1] Petschewi, f. 166, dit qu'il se souvenait fort bien d'avoir été témoin de cette circonstance dans son enfance. Oweïs ayant occupé le gouvernement d'Ofen depuis 1579 jusqu'à 1581, Petschewi doit être né vers 1570.

[2] Solakzadé, f. 123. Hasanbegzadé, f. 35. D'après Attayi, dans la *Biographie* de Kadizadé, Sokolli aurait lui-même contribué à cette nomination, dans l'intention de se défaire de Kadizadé, qui proposait ses créatures pour les places de juges.

[3] *Wezaretden ischtirak etmischdour*. Petschewi, f. 133. Hasanbegzadé.

lequel Sokolli devait faire sa prière. Kadizadé, irrité de ce manque d'égards, fit emporter le tapis et chassa les gens de Sokolli. Moins instruit [1], mais plus hardi que les kadiaskers et les mouftis ses prédécesseurs, Kadizadé obtint pour les premiers dignitaires de la loi des priviléges jusqu'alors inusités. Jusqu'à Kadizadé, les kadiaskers avaient cédé le pas aux beglerbegs; mais, par son intercession près du Sultan, ils eurent sur eux la préséance, à l'exception des beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie : les choses en restèrent là jusque sous le règne du sultan Ahmed, où le kadiasker de Roumilie, Abdoulaziz, fit donner à ses collègues le droit de marcher même avant les beglerbegs d'Asie et d'Europe. Antérieurement à Kadizadé, on présentait aux vizirs seuls, après les repas du diwan, un plat et une aiguière, tandis qu'il n'était offert aux kadiaskers qu'une serviette; Kadizadé leur fit obtenir la même distinction que les vizirs.

Le grand-maréchal du palais (kapou-aga) et les quatre favorites du harem avaient encore plus d'influence que Schemsi et Oweïs. Deux jeunes frères hongrois, nommés l'un Djâfer et l'autre Ghaznefer, ayant été faits prisonniers et circoncis sous Sélim II, avaient depuis mérité sa confiance, au point qu'après les avoir rendus eunuques, il les avait fait passer de la

[1] Il écrivit un commentaire sur le *Hedayet*, des gloses marginales au commentaire de Teftasani sur l'encyclopédie philologique, intitulée *Miftah*, et aux ouvrages suivans : *Sadresch-scheriat*, *Telwih*, *Tedjrid* et *Mewakif*. Il bâtit une mosquée et une école près de sa maison, à Tschoukour-Bostan (l'ancienne citerne Mocisia), dans la ville de Constantinople. Attayi.

chambre des pages au service de son harem. Ghaznefer, d'un esprit brillant et cultivé, monta de grade en grade, sous Sélim et Mourad, jusqu'à la dignité d'odabaschi (chef des pages), puis jusqu'à celle de kapou-aga ou grand-maréchal du palais; il garda la première place sous trois sultans pendant vingt ans, et la seconde pendant trente ans. L'historien Ali, dont le témoignage, il est vrai, est suspect de partialité, en sa qualité de protégé du kapou-aga, assure que Ghaznefer (*le lion féroce*), n'avait jamais offensé personne pendant tout le cours de sa longue administration de cinquante ans. Ghaznefer protégea noblement les savans et les poëtes; plusieurs lui dédièrent leurs œuvres. Appui des écrivains dont les travaux avaient un but littéraire ou utile, Ghaznefer, pour nous servir de l'expression d'Ali, « bien que privé de ses qualités viriles, sema cependant dans le monde plusieurs germes (les ouvrages » qu'il avait favorisés), qui devaient porter leurs fruits » même après sa mort, et laissa derrière lui des monu» mens qui devaient transmettre son nom à la posté» rité d'une manière plus durable qu'une nombreuse » progéniture [11]. » Parmi les femmes du seraï, quatre surtout régnèrent sur l'esprit de Mourad: ce fut d'abord sa mère Nour-Banou [1] (*femme de lumière*), et sa première épouse Safiyé (*la pure*), issue de la noble maison vénitienne des Baffo. Safiyé étant partie dans sa

[1] Mignot, p. 222, dit par erreur : « La sultane-mère dont l'histoire ne dit pas le nom. » L'histoire le cite cependant d'une façon très-précise, et on le trouve non-seulement dans Ali et les autres historiens ottomans, mais encore dans Mouradjea d'Ohsson, II, p. 512.

première jeunesse de Venise pour Corfou, dont son père était gouverneur, fut prise chemin faisant par des corsaires turcs et incorporée dans le harem de Mourad [1]. Ce prince fut tellement dominé par Safiyé, avant comme après son avènement, que, bien qu'il fût d'un tempérament très-voluptueux, il lui resta constamment fidèle. La mère de Mourad et sa sœur la sultane Esmakhan, mariée au grand-vizir Sokolli, craignant de voir absorber tout leur pouvoir par celui de la Vénitienne, ou voulant augmenter les chances d'une succession régulière au trône par un plus grand nombre d'enfans, n'eurent pas de repos qu'elles n'eussent réussi à faire entrer dans le lit du Sultan deux nouvelles esclaves; l'une d'entre elles, Hongroise de naissance, et plus rusée encore que belle [2], sut chasser pour un temps la Vénitienne de l'esprit et de la couche de son maître. Mais lorsque Mourad par la suite en fut venu au point de changer de femmes jusqu'à deux ou trois fois par nuit [3], l'influence de Safiyé, mère de son fils aîné Mohammed [4], resta toujours prédo-

1 Sagredo, p. 421. *Journal* de Gerlach, p. 71.

2 «Una schiava unghera piu scaltra e vivace che bella.» Sagredo, p. 421. D'après Gerlach, elle n'aurait pas été Hongroise, mais Bosnienne; dans un autre endroit de son ouvrage, p. 77, il la dit Moldave. Ces deux assertions se contredisent et sont fausses d'ailleurs. Gerlach prétend en outre qu'elle était donnée comme présent non par la sultane, épouse de Sokolli, mais par la femme de Moustafa-Pascha; erreur qu'il a puisée dans Ali.

3 «E principiò a compiacersi in modo della varietà, che in una sola » notte con una o due e sino con tre sfogava l'intemperanza.» Sagredo, p. 422.

4 Sagredo commet une erreur en disant : «La prese in odio e ripudiò per » sempre i di lei abbracciamenti.»

minante, surtout après la mort de la sultane mère Nour-Banou. Nour-Banou à son lit de mort lui recommanda de confier à Djanfeda, qu'elle avait déjà fait passer du service du vieux seraï à celui du nouveau, la haute direction d'un harem qui était si nombreux et qui avait besoin d'être conduit par une main ferme. Dès-lors Djanfeda, devenue kiayaï du harem (*grande gouvernante du harem*), bien qu'elle ne partageât pas le lit du Sultan, gouverna son esprit par les esclaves qu'elle dressait à cette fin, au point qu'elle se trouva non-seulement à la tête des affaires de la cour intérieure, mais qu'elle participa, même d'une manière active, à tous les actes d'administration extérieure [1].

Par ce que nous avons dit du penchant et de la faiblesse de Mourad pour les femmes, de sa jalousie soupçonneuse de l'autorité presque souveraine du grand-vizir, et de son impuissance à corriger ces excès de pouvoir autrement qu'en le contrebalançant par les influences rivales d'indignes favoris, aux dépens du système gouvernemental suivi jusqu'alors, nous avons donné une première esquisse du caractère de ce sultan efféminé ; nous ajouterons aux traits que nous avons déjà tracés ceux qui nous sont fournis sur son caractère, sur ses qualités, et sur sa

[1] La *Relation* des événemens de l'année 1594 (Ranke, *Fürsten und Vœlker von Süd-Europa im* XVI *und* XVII *Jahrhundert. — Princes et peuples du Sud de l'Europe au seizième et au dix-septième siècles*) confond le nom de *Djanfeda* et de *Kiayakadoun* dans un seul nom, *Cagianandona*. L'auteur prétend à tort que c'est à cette époque que s'établit l'usage de marier des esclaves du harem avec les hauts dignitaires de l'empire; ces mariages avaient déjà eu lieu auparavant.

conduite publique et privée, par les historiens contemporains de ce prince et les rapports des ambassadeurs accrédités à sa cour. Mourad ne manquait pas d'une certaine culture d'esprit [III]; il était initié à la connaissance des poëtes mystiques, et s'était essayé à composer lui-même quelques ghazeles [IV]; bon naturellement, il était facile à irriter et devenait alors cruel; il aimait la danse et la musique, n'était pas ennemi des bouffonneries et des bons mots, et avait du goût pour l'horlogerie et la peinture [1]; il favorisa le mouvement mystique de la poésie de son temps; il se plaisait à s'entourer de danseurs, de musiciens, de nains et de fous, parmi lesquels il jetait l'or à pleines mains [2]. C'est à un de ces derniers qu'arriva le fait suivant, si connu par tous les recueils d'anecdotes. Ce fou entra

1 Ungnad, dans son *Rapport* du 31 mars 1575, dit : « Es ist ein teutscher Renegat, dess Sultani Trugchsess mit Namen Mehumet von Gratz » gebürtig, der zu Sigeth knabenweis gefangen, und zu lernung des erwerbs » ist gehalten worden, der bei mir die tag gewesen, und mir angezeigt, wie » dieser Sultan grosse Lust habe zu künstlichen Uhrwerchen die des Him» mels Lauf zeigen, aber er hat die werkh gern gross und mit Gewicht, » gleichwol, dass im Pildwerch und Thierwerg nit misfallen, — hat keine » scheuch vor Figuren. Er sagt mir auch wie der Sultan sehr einzig und » effeminatus sey, und frey sich sehr mit narren und Zwergen, wie dann » bisher zu sehen, dass er dem Mehmeth Bassa das Regiment füren und er » wart seiner erlustigung ab. »

2 *Aoudj aoudj altoun.* Petschewi, f. 164. Cependant Knolles dit : « More sparehanded than was for the greatness of his state. » Cette assertion s'accorde assez avec les deux *Rapports* vénitiens (Ranke, *Princes et peuples du Sud de l'Europe*, p. 44), quoiqu'on doive considérer comme une fable l'histoire de la fosse en marbre, dans laquelle Mourad aurait enfoui jusqu'à deux millions et demi par an, et sur laquelle il aurait fait dresser son lit.

un jour dans les appartemens du Sultan et lui demanda de lui donner ce jour-là, non pas cent ducats, mais cent coups de bâton. «Tu les auras, » lui dit Mourad. Lorsqu'il en eut reçu cinquante : «Arrêtez, cria-t-il ; l'autre » moitié ne m'appartient pas, mais au bostandji qui est » venu me chercher tantôt, et qui m'a obligé de lui promettre la moitié de ce que je recevrai aujourd'hui. » Le bostandji reçut en effet cinquante coups de bâton, et le fou fut récompensé de son idée fantasque par autant de ducats. C'est dans une telle compagnie et de semblables occupations que Mourad employait ordinairement son temps jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi ; alors il se levait en disant : « Remercions Dieu d'avoir ainsi passé la journée, » et il se rendait à son harem, des plaisirs duquel il usait avec si peu de modération, que le nombre des khassekis (*favorites mères de garçons*), s'élevait jusqu'à quarante, celui des enfans au-dessus de cent, celui des esclaves jusqu'à cinq cents, et que le prix de ces dernières à Constantinople s'éleva rapidement au centuple. Lorsque la mère et la sœur de Mourad avaient cherché à le soustraire à la domination de la Vénitienne Baffo, en substituant à cette dernière deux esclaves, le Sultan, dont les désirs dépassaient les forces, fut momentanément attaqué d'impuissance [1]. La sultane-mère, attribuant l'état de son fils à des artifices magiques de Safiyé, et feignant de soupçonner quelques juives et quelques esclaves d'avoir aidé Safiyé dans ses enchantemens, fit tor-

[1] Ali, f. 387, donne quèlques vers intraduisibles sur l'impuissance de Mourad.

turer les unes par des eunuques, jeter les autres dans la mer, et en bannit un grand nombre à Rhodes; par la suite, ces dernières furent rappelées à Constantinople pour être mariées à des favoris et à des écuyers-tranchans. Mourad était de stature moyenne; sa figure était pâle, et ses yeux languissans étaient surmontés de sourcils noirs et bien arqués; une barbe rare et rousse descendait sur sa poitrine. Sa pâleur et sa maigreur, attribuées à l'opium, disparurent lorsqu'il renonça à ce poison habituel et qu'il se mit à boire du vin [1]; mais ses excès dans le harem le rendirent sujet à des attaques d'épilepsie [2].

Le 21 décembre 1574 (7 ramazan 982), Mourad, alors âgé de vingt-huit ans, arriva de Magnésie [3] à Mondania, sur les bords de la Propontide; là il trouva, par hasard, une galère de dix-huit bancs de

[1] Ungnad, dans son *Rapport* d'Ali du 3 janvier 1575, donne la description suivante de la personne de Mourad : « Der Sultan ist von person » nit gross, sein Leib geschwankh, gar gelb, bleich, hat einen rotfarbnen » Part, nasum aquilinum, polkhete Augen, hat mer aines Schuelverwandten » als kriegerischen Herrn Gebærde und Ansehen, die Bleichigkeit soll daher » kommen, dass er viel Opy vormals gegessen, iez wollen etlich, damit er » sich des Opy enthalte, das er doch gar mæssig pflege wein zu trinkhen; » man ruembt in so grosser liberalitat das er das Geld nicht achte. » Knolles, qui au lieu de le peindre libéral le représente comme avare, en fait aussi un ivrogne contre toute vérité : « Yet it is reported that he would often- » times himself drink plentifully of wormwoodwine, p. 651. « Voyez Mézerai, p. 146, relativement au changement de son teint : « car il était fort maigre et d'un teint plombé, et toutefois on tient qu'à la fin de ses jours, il devint gras et d'un visage vermeil. »

[2] « He was much subject tho te falling sickness. » Knolles, p. 651.

[3] Baudier, *Itinéraire de l'Histoire générale des Turcs*, Paris, 1628, dit par erreur, p. 442 : « Il était en Amasie, lorsque son père mourut. »

rameurs appartenant au nischandji Feridoun [1], sur laquelle il monta aussitôt avec ses quatre confidens, son silihdar (*porte-glaive*), son tschokadar (*premier valet-de-chambre*), son rikabdar (*teneur de l'étrier*) et son khodja (*précepteur*). Après une traversée de sept heures, il arriva à Constantinople où il débarqua près des batteries du seraï, dans le voisinage du kœschk du sultan Bayezid. Malade du mal de mer, Mourad demanda de l'eau pour se laver; mais n'en trouvant pas, il dut se servir d'eau salée. C'est en commémoration de cette circonstance qu'on éleva plus tard dans ce même lieu une fontaine. Le tschaouch Hasan et Ahmed, le pilote de la galère, se rendirent au palais du grand-vizir pour l'instruire de l'arrivée du Sultan. Sokolli accourut avec ses gens, portant des lanternes, pour baiser la main de son nouveau maître et le conduire auprès de sa mère. Le premier ordre que Mourad donna dans la nuit fut le meurtre de ses cinq frères, dans lesquels il redoutait de trouver des rivaux à sa naissante souveraineté [2]. Au point du jour, ses

[1] Sagredo mutile ce nom, p. 422, en en faisant *Floridor primo Sigillatore*.

[2] Selaniki, Ali, Petschewi, Hasanbegzadé, et les historiens européens Sagredo, Knolles, Mézerai, Baudier, Gerlach et autres. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien ne cite par erreur que quatre frères de Mourad : « 4 figlioli andati al macello, costume antico di questa casa benche crudele. » Les historiens ottomans disent expressément que ce meurtre fut exécuté pendant la nuit même de son arrivée. Ainsi ce que dit la *Relazione di Const. e gr. Turco* (Ranke, *Princes et peuples du Sud de l'Europe*) de l'opposition de Mourad au meurtre de ses frères, et des retards qu'il y apporta, est de pure invention.

ministres et les grands de l'empire, la tête couverte de turbans noirs, se rassemblèrent dans la mosquée d'Aya-Sofia pour y faire la prière du matin, puis ils se rendirent au seraï, dans la salle du diwan. A sept heures, Mourad revêtu d'un doliman de satin violet garni de paremens noirs, et ayant un turban noir sur la tête, monta sur le trône. Le grand-vizir fut le premier qui se prosterna aux pieds du nouveau Sultan; puis vinrent les cinq autres vizirs : Pialé, conquérant de Chios, Ahmed, Mahmoud et Moustafa-Pascha, conquérant de Nicosie, Sinan, conquérant de l'Yémen et de la Goletta, Kilidj-Ali, le kapitan-pascha Abdourrahman, et Mohammed Efendi, les juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie; Djâfer, Lalezar et Mohammed-Tschelebi, tous trois présidens de la chancellerie : Feridoun, secrétaire d'État pour le chiffre du Sultan; le moufti, le juge de Constantinople, tout le corps des oulemas, les agas des janissaires, des sipahis, des djebedjis et des bostandjis, enfin les chambellans et les gardes-du-corps. Le Sultan, après cette réception, se retira au harem. Les agas des eunuques se tenaient les bras croisés, attendant que Mourad leur adressât la parole. « J'ai faim, donnez-moi à manger, » leur dit celui-ci, à qui l'appétit était revenu depuis son mal de mer. Ces mots furent interprétés comme un présage de disette, que confirma en effet une famine dans le cours de cette même année, et cette circonstance fut loin de discréditer la superstition populaire, qui accorde une grave importance aux paroles prononcées par hasard. Cette foi aux augures a été transmise par

les Grecs et les Romains aux Ottomans, bien que la tradition du Prophète condamne la croyance aux présages qui ne seraient pas favorables. On célébra la prière des morts en présence du Sultan; puis les vizirs transportèrent le corps de Sélim II dans le parvis occidental d'Aya-Sofia; une semaine après, eurent lieu les funérailles des princes assassinés, qui furent ensevelis aux pieds de Sélim II. La cour garda le deuil quarante jours, pendant lesquels le Sultan fit lire le Koran et distribuer des aumônes pour le salut des ames de son père et de ses frères.

Trois jours après, le 25 décembre 1574 (11 ramazan), le Sultan tira du trésor le présent d'avènement; cent dix bourses d'or, valant chacune dix mille ducats, et formant un total d'un million cent mille ducats, furent distribuées aux troupes; les janissaires seuls en reçurent chacun cinquante, en tout sept cent mille[v]. Le lendemain, Mourad fit donner aux vizirs et aux grands dignitaires de riches présens, et les pelisses d'usage sous le nom d'habits de deuil. Le grand-vizir eut en partage six mille ducats, une pelisse de satin blanc fourrée de zibeline, deux autres pelisses d'étoffe inférieure (seraser), et un sabre enrichi de pierres précieuses; chacun des cinq autres vizirs, quatre mille soixante-dix ducats et deux vêtemens d'honneur; les nischandjis et les defterdars reçurent seulement cinq cents ducats par personne, sans kaftans. Parmi les officiers de la cour, les uns furent admis à la retraite, les autres promus à des dignités nouvelles; ainsi deux chambellans furent nommés sandjaks, et un écuyer-

tranchant, général de cavalerie. Le tschaousch Hasan, natif de Bosnie, qui avait porté à Mourad la nouvelle de son avènement, en fut récompensé par la charge de tschaousch-baschi (maréchal de l'empire) ; mais cet homme, rude et grossier, dut préalablement être façonné à ses nouvelles fonctions par le grand-chambellan. Le juge d'armée de Roumilie, qui quelque temps auparavant avait été mis à la retraite, obtint une augmentation de ses revenus. Cependant le Sultan n'accepta pas la proposition que lui fit le schérif de la Mecque, de conférer la place de juge de la ville sainte à Houseïn-Efendi, chargé déjà de l'entretien des aqueducs. Dans la première ivresse de son avènement, Mourad tira des prisons de la Tour-Noire, sur le Bosphore, plus de quatre cents captifs, parmi lesquels était Zerbelloni, le brave défenseur du fort de la Goletta. Le dernier jour de l'année 1574 (17 ramazan), Mourad se rendit pour la première fois à la mosquée d'Aya-Sofia et y assista à la prière du vendredi; le 5 janvier (22 ramazan), il s'embarqua suivi de toute sa cour pour le mausolée d'Eyoub, où il fut solennellement ceint de l'épée. Il revint à cheval par la porte d'Andrinople, et alla pleurer et prier sur les cinq tombeaux de ses aïeux, Mohammed-le-Conquérant, Bayezid II, Sélim Ier, Souleïman Ier, Sélim II, ainsi que sur ceux des cinq frères dont il avait ordonné la mort. Le 12 janvier 1575 (29 ramazan), anniversaire de la sainte nuit de Kadr, pendant laquelle le Koran fut envoyé du ciel, le Sultan assista, derrière la fenêtre grillée du diwan, à la discussion des affaires

publiques; puis il se rendit dans la salle d'audience pour écouter les rapports des vizirs. Dans ce moment, des cris tumultueux vinrent frapper ses oreilles; c'étaient les quatre escadrons, les derniers en rang, de la cavalerie régulière, qui murmuraient de ce qu'on ne leur payait pas l'arriéré de leur solde, et demandaient un supplément à l'augmentation de paie dont ils étaient gratifiés à chaque avènement. Le grand-vizir se présenta à eux en ami, et leur adressant la parole comme à d'anciens compagnons d'armes, il leur prouva que, d'après le kanoun de Mohammed, lorsqu'un nouveau souverain monte sur le trône, les deux premiers escadrons des sipahis reçoivent seuls une augmentation de cinq aspres par homme, les deux suivans formés des *mercenaires* et les deux derniers composés des *étrangers*, seulement quatre et trois aspres par tête. Ces raisons, et surtout le paiement de l'arriéré, et la mission donnée à l'aga des sipahis, Weli, de faire une instruction sur les malversations commises dans la gestion des comptes de l'armée, apaisèrent les mécontens (14 janvier — 1er schewal). Pendant la célébration des fêtes du Baïram, le secrétaire d'Etat Feridoun fit don au Sultan d'un ouvrage précieux. Ce savant avait rassemblé, avec un zèle digne de louange, toutes les pièces diplomatiques et les itinéraires des diverses expéditions des armées ottomanes, entassés sans ordre dans les archives de l'Etat et de la cour depuis le commencement de l'empire, et les avait classés en onze parties distinctes, dont chacune était consacrée au règne d'un sultan; cet ouvrage,

composé de mille huit cents pièces, forme un énorme volume in-folio de trois mille feuilles, intitulé : *Ecrits des Sultans* [1]. Feridoun déposa cette précieuse collection aux pieds de Mourad par l'entremise du protecteur de cette entreprise, le grand-vizir Sokolli [2].

Dans le cours du même mois (6 février 1575 — 24 schewal), mourut Ferhad-Pascha, originaire de Hongrie, le plus grand calligraphe dont l'histoire des vizirs fasse mention ; il avait épousé la sultane Houmaï, fille du prince Mohammed, fils favori de Souleïman, qui lui avait donné cinq fils et trois filles. Un médecin franc ayant accusé Kodja-Schedjâ, médecin de Ferhad, d'avoir causé la mort de celui-ci, un ordre du cabinet chargea le médecin de la cour, Ghayaseddin [3], de faire une enquête à ce sujet ; Kodja-Schedjâ ne put échapper à la prison qu'en fournissant la preuve que Ferhad avait souffert de la pierre pendant plus de deux ans avant sa mort, et n'avait pris d'autres médicamens que du mithridate. Le grand-vizir dirigea

[1] *Mounschiatous-Selatin*. Selaniki, p. 133.

[2] Plus tard il fut publié, sous le même titre, une autre édition de cet ouvrage, comprenant seulement deux cent soixante-sept pièces d'Etat, mais qui forme, avec la première édition, une des sources les plus précieuses pour l'histoire ottomane.

[3] Ghayaseddin-Mohammed, médecin de Sélim II et de Mourad II, fut nommé à cet emploi dès l'année 976 (1568), après la mort de Kaïsounizadé, dernier médecin de Souleïman ; il était fils du savant scheïkh Ghayaseddin, qui était versé ui-même dans les sciences médicales, et qui suivit la carrière d'ouléma. Attayi, *Biographies*, p. 237. Ainsi Gerlach se trompe en disant que le dernier médecin de Souleïman fut un nègre qui, après avoir été horloger, s'était fait médecin ; il dit avec plus de raison que ses appointemens étaient de trois cents aspres par jour.

des instructions d'un autre genre contre le second écuyer Weli et le defterdar Oweïs; le premier dut rendre cent cinquante mille aspres qu'il avait irrégulièrement gagnées; mais Oweïs, accusé par les vizirs d'avoir ouvert, sans y être autorisé, un sac d'argent scellé par Seadeddin et appartenant à Mourad, lorsque celui-ci n'était encore que prince héréditaire, et d'en avoir soustrait de l'argent, répondit avec fierté et rudesse, se sentant fort de la faveur de son maître : « Defterdar alors comme je le suis aujourd'hui, j'avais » le droit d'ouvrir et de fermer le trésor; si j'ai pris » quelques sommes, je ne l'ai fait que pour une affaire » importante; si je les ai mal employées, je suis prêt » à les restituer mille fois. » Le grand-vizir envoya le tschaousch-baschi au lala (précepteur) Seadeddin, pour lui demander son concours à l'effet de poursuivre l'instruction commencée; mais Seadeddin se contenta de répondre que depuis l'avènement de Mourad son influence avait baissé; les tentatives de Sokolli n'eurent donc pas de résultat et ne servirent qu'à prouver la perte de son crédit. Le respect même dont le grand-vizir avait été jusque-là environné dans l'armée commençait à disparaître. On en trouvera la preuve dans le fait suivant; et, du reste, on s'étonnera moins que la dignité de grand-vizir eût perdu de son prestige, lorsqu'on verra qu'en cette circonstance l'indiscipline des troupes n'épargna pas même le souverain. Mourad, passant un jour en galère devant une taverne grecque, fut reconnu par quelques janissaires ivres, qui lui montrèrent leurs verres par

la fenêtre, en lui criant qu'ils buvaient à sa santé; le Sultan, irrité de cette apostrophe grossière, fit publier un ordre qui interdisait de nouveau aux Musulmans l'usage du vin. A la promulgation de cette loi, trois cents sipahis se rassemblèrent, attirèrent par ruse le soubaschi (prévôt) au milieu d'eux, et le maltraitèrent; le grand-vizir, étant accouru pour faire cesser le tumulte, fut menacé de coups de bâton, ainsi que le Sultan [1]. Mourad, intimidé, annula sa première ordonnance par une autre qui permettait aux soldats de boire du vin, pourvû qu'ils s'abstinssent de tout désordre; cependant l'aga des janissaires fut destitué, et sa place donnée à l'apostat Djighala, fils du noble génois Cicala, fait prisonnier à la bataille de Djerbé. C'est ainsi que les deux premiers grades des armées de terre et de mer, ceux d'aga des janissaires et de kapitan-pascha, se trouvèrent entre les mains de deux renégats italiens, le Génois Cicala et le Calabrois Ochiali. Celui-ci qui, peu de temps avant la mort du dernier Sultan, avait reçu un sabre d'honneur d'une valeur de trois mille ducats, fut nommé paranymphe de la sultane, dont Sélim avait promis la main au beglerbeg de Roumilie Siawousch-Pascha, originaire d'Esclavonie ou de Croatie. Le présent du paranymphe,

[1] *Journal* de Gerlach. « Weil er ihnen den Wein verboten, so soll die » lange Huhr (so nennen sie den Bassa selber) und der Kaiser zusehen, » wann sie in den Krieg ziehen, wie sie bestehen werden, sie wollen zuvor- » derst auf sie zween zuschlagen. » L'impunité des outrages et de l'insubordination des troupes prouve combien l'aga était incapable et le grand-vizir impuissant.

consistant en un anneau et une paire de souliers, coûta cinquante mille aspres, et ceux du fiancé le double.

Après avoir arrêté si long-temps nos regards sur la cour intérieure de Mourad III, il est temps de les reporter sur les relations de l'empire avec Venise, la France, la Pologne, la Transylvanie, l'Autriche et les autres puissances européennes. Lorsqu'on eut expédié aux gouverneurs des provinces les lettres d'usage pour annoncer l'avènement du Sultan [1], le tschaousch Moustafa fut chargé de porter à Venise l'ancienne capitulation [2] renouvelée et rédigée en cinquante-six articles; le doge envoya en retour à Constantinople le chevalier Jacques Soranzo, avec des félicitations et la ratification par le sénat du traité de paix. Il n'y eut point d'ambassadeur accrédité auprès de la cour de France, Mourad étant mécontent du roi de Pologne Henri d'Anjou, qui venait d'échanger son trône contre celui de France, et le grand-vizir se trouvant en mésintelligence avec le chargé d'affaires français, l'évêque d'Acqs, qui dut partir de Constantinople. L'envoyé polonais Taranowsky présenta à Mourad les félici-

[1] On trouve à la fin de l'histoire de Mohammed-Katib (*Djemioul-tewarikh*, dans mon exemplaire, p. 298) une des lettres qu'il écrivit sur la demande du grand-vizir, pour annoncer la mort de Sélim et l'avènement de Mourad aux gouverneurs de Diarbekr, de Bagdad et de Mossoul. L'*Inscha* d'Ali, XIII[e] pièce, donne le ferman rédigé par Ali, qui prescrit aux gouverneurs de faire dire la prière publique au nom de Mourad.

[2] *Rapport* de Soranzo, dans les Archives de la maison I. R. L'original de ce traité se trouve dans les Archives de Venise, sous la date du 1 djemazioul-ewwel (10 août); ce qui est une erreur, car le 1[er] djemazioul-ewwel correspond au 8 août.

tations de la Pologne sur son avènement; le Sultan, dans sa réponse aux magnats, leur recommanda d'élire pour roi le roi de Suède ou le voïévode de Transylvanie, et le grand-vizir exhorta verbalement Taranowsky à faire déclarer la Pologne contre Maximilien d'Autriche ou Jean-le-Terrible de Russie. Le Sultan ne s'était décidé que depuis peu à favoriser de son influence l'élection de Bathory, voïévode de Transylvanie, car il avait flotté long-temps [1] entre ce dernier et son compétiteur Bekes, qui avait négocié à Constantinople, par ses émissaires Emerich Antalfy et Alexandre Tinodi, la possession de la principauté de Transylvanie. Cependant Bathory triompha de son rival, non seulement par les armes dans l'affaire de Szent-Pál sur la Marosch, mais encore par ses ambassadeurs, Pierre Egroud [2] et Alexandre Kendi, à Constantinople. Kendi demanda à Mourad la confirmation de son maître dans la dignité de prince de Transylvanie, sans offrir d'augmenter le tribut ordinaire. La Porte, loin de lui accorder sa demande, lui signifia au contraire, par le tschaousch Ahmed [3], de

[1] La lettre d'Ungnad au commandant de Kanischa, qui établit incontestablement ces faits, se trouve dans Gerlach, p. 135. Voyez aussi l'entretien d'Antalfy et d'Ungnad, *ibid.*

[2] Bethlen, p. 294, le nomme *Grui.* Les *Rapports* de l'ambassadeur autrichien disent : « Advenit agens transylvanus nomine Peter Egrud, non » cum tributo, sed extraordinarius. »

[3] « Quare ratione mandati nostri nulla excusatione adhibita cum præ» dicto Chausio (Ahmed) nostro prædicta mancipia ad Portam nostram ex» celsam mittere nequaquam recuses et negligas, secus ne feceris. » *Journal* de Gerlach, daté de Constantinople, du 17 décembre 1575.

délivrer le fils de Balassa et de Michel Serkeosi, qui, faits prisonniers dans le combat de Szent-Pál, avaient été traités comme rebelles. Avec cette lettre, Bathory reçut la nouvelle de son élection comme roi de Pologne; sa qualité d'époux de la princesse Anna, de la famille des Jagellons, l'avait désigné au choix des magnats, et il réunit ainsi la souveraineté de la Pologne et de la Transylvanie [1].

Huit jours avant la mort de Sélim, l'interprète de la Porte, Mahmoud, fut envoyé à Vienne (4 décembre 1574) en qualité d'ambassadeur, avec la ratification du traité qui avait été renouvelé pour huit ans par l'entremise de Rym [2] d'Estenbeck et de David Ungnad, barons de Sonnegk [3]. Dix jours après la mort de Sélim, un autre tschaousch reçut l'ordre de joindre Mahmoud en toute diligence pour l'instruire de l'avènement de Mourad; les ambassadeurs de l'empereur Maximilien envoyèrent, le jour de Noël, leurs deux drogmans au diwan, pour demander la confirmation du renouvellement des capitulations que la mort de Sélim pouvait annuler; cette confirmation leur fut

[1] Bethlen, t. II, p. 409. La lettre que Bethlen cite un peu plus haut, comme ayant été apportée par un tschaousch, est datée du 1 avril 1575, et fut apportée, ainsi qu'il résulte du *Journal* de Gerlach, non par un tschaousch, mais par Taranowsky. Il est dit dans cette lettre : « Sed cum » Rex Suecorum habeat sororem amici nostri Sigismundi Augusti aut hunc » eligite aut aliquem Vestra Regia dignitate dignum, aut vero Woiwodam » Transylvanensem Stephanum Battori de Somlio. »

[2] On trouve à la Bibliothèque I. R., sous le n° 537, un petit récit en langue hollandaise du voyage de Rym à Constantinople, daté du 27 juillet 1584.

[3] Le 4 décembre 1574, d'après le *Journal* de Gerlach, p. 68.

promise, mais ajournée cependant jusqu'à l'arrivée du présent d'avènement. Mahmoud mourut à Prague, et son corps fut transporté jusqu'à Gran dans un cercueil d'étain; ce ne fut que le 6 juillet suivant que le baron de Preyner apporta le présent de l'empereur, consistant en montres d'argent, coupes d'or, et neuf mille écus par lesquels on reconnaissait le renouvellement de la paix; outre cette somme, neuf mille écus étaient destinés, comme gratification extraordinaire, au grand-vizir, deux mille au second vizir, mille à chacun des autres vizirs, trois mille au pascha d'Ofen, dix-huit cents à l'interprète de la Porte; des sommes dans une progression décroissante devaient également être remises aux autres begs et agas. Le présent offert au Sultan consistait en quarante-cinq mille écus, ou trente mille ducats hongrois d'après le change d'alors. Les ratifications du traité ne furent délivrées à l'ambassadeur que trois mois plus tard [1]. Il ne fut plus question de la démolition de Kálló, que Sokolli avait jusqu'alors si opiniâtrément demandée, et qu'avait toujours refusée le conseil de Hongrie [2], parce que ce fort était un des principaux points de défense du pays au-delà de la Theiss; mais on stipula expressément que les Turcs

[1] Gerlach, p. 131. « Den 22 hat der Bassa die Bestættigung des Frie- » dens überschikt — den 30 sind Bartolomeus und Stephan Gurtner mit » der Friedensbestættigung an Sr. k. k. Majestæt abgefertigt worden. » Voyez aussi le *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R.

[2] Ungnad, et Bethlen, II, p. 323. Gerlach dit, p. 139 : « Zwei in der » Nachbarschaft an den Bergstædten dem ungarischen Freyherrn Walasian » zustændig, Diviu und Blattenstein, Ziuni jenseits der Donau und Tunnot » in Crabaten. »

resteraient en possession des quatre châteaux de Kékkœ, Divény, Somoskœ et Fonyod, qu'ils avaient pris dans le courant de la même année [1]. L'empereur Maximilien avait envoyé le Tite-Live des Hongrois, Nicolas Istuanfi, réclamer la restitution de ces châteaux dont le gouverneur d'Ofen, Moustafa, avait fait la conquête au milieu de la paix. Moustafa répondit : « Le bruit » de cette occupation a pénétré déjà jusqu'à Constanti- » nople, et sans l'ordre exprès du Sultan je ne puis ren- » dre les forts dont je me suis emparé. De quel droit » vient-on demander cette restitution, lorsqu'on s'ef- » force d'enlever à la domination du Sultan par l'appui » donné à Bekes, non pas un ou deux châteaux, mais » toute la Transylvanie? Où a-t-on jamais vu que l'é- » pervier lâche sa proie, quand il n'y est pas forcé [2]? »

[1] Le 5 octobre 1575, Ungnad proposa au grand-vizir la démolition de Kálló, sous la condition que les Turcs raseraient à leur tour Bolondvar, Segesd, Yás-Bereny et Szecsény. Sokolli rejeta la faute de la violation de la paix sur Balassa, Bekes et Bogdan. Voyez le *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R. Voyez aussi, dans le *Rapport* d'Ungnad, la lettre de Sokolli du mois de redjeb 983 (octobre 1575), dans laquelle il demande expressément la démolition de Kálló, en réponse à la lettre de l'empereur qui l'instruisait de la mort de Mahmoud. Une seconde lettre du mois de ramazan énumère les obstacles qui s'étaient jusqu'alors opposés à la conclusion de la paix.

[2] Istuanfi (*Coloniæ* 1622, p. 147) donne moins de détails que Bethlen, t. II, p. 323. On trouve, dans les Archives de la maison I. R., trois lettres de l'empereur Maximilien : la première, datée du 5 avril, est adressée au grand-vizir, en réponse à la notification que lui avait faite celui-ci du renouvellement de la paix avant la mort de Sélim; la seconde, datée du 24 avril 1575, recommande au pascha d'Ofen le baron de Preyner, porteur du présent impérial; la troisième est écrite dans un but semblable au même, en faveur d'Ali-Tschaousch que le pascha de Gran avait adjoint à l'ambassadeur Ungnad.

Animé d'un esprit semblable, le beg de Gran s'était présenté la même année avec six cents chevaux devant Ujvar, et avait provoqué la garnison à venir rompre quelques lances avec lui. Les commandans de Dregély et Novigrad avaient également tenté de surprendre Pukhanz, tandis que le beg de Stuhlweïssenbourg s'était jeté sur Palota [1]; dans les environs de Kaschau, les Turcs brûlèrent quatre villages, Hilvegardo, Wendek, Lento et Zilas. Quatre mille akindjis et trois mille fantassins avaient pénétré dans le voisinage de Papa et Dotin jusqu'à Koprainis, saccagé toute la contrée le long de la Dobra jusqu'à la Koulpa, et étaient revenus avec quatre cents prisonniers (fin décembre). Mais toutes ces incursions étaient de moindre importance que la déplorable défaite du brave capitaine de la Carniole, Herbart d'Auersperg, laquelle avait eu lieu trois mois auparavant [2].

Le 22 septembre 1575, les sandjakbegs de Bosnaseraï, Huina, Poschega, Pakariz et l'alaïbeg de Wellaï, avaient réuni à Krouppa toutes leurs forces s'élevant environ à deux mille hommes et sept canons, pour surprendre Vihitsch. Le capitaine-général Herbart,

[1] Selaniki, p. 128, parle à la date du 20 ramazan 928 (3 janvier 1575), de l'arrivée de quinze prisonniers envoyés par le beg de Novigrad.

[2] On trouve, dans la *Collection* d'Ali, XI[e] pièce, le *Rapport* de Ferhad, gouverneur de Bosnie, fait par son secrétaire l'historien Ali, sur une défaite qu'avait éprouvée Auersperg (Aschperghar), le vendredi 24 ramazan (16 janvier 1575). « Auersperg, y est-il dit, avait été blessé, et on ignorait s'il était vivant ou mort : le porteur de la nouvelle de cette victoire, le saïm Moustafa, fut recommandé à la faveur du Sultan. » Comme cette *Collection* ne donne pas de rapport sur une nouvelle défaite essuyée par Auersperg sept mois après, il est probable qu'Ali n'était plus alors auprès de Ferhad-Pascha.

baron d'Auersperg, instruit de l'arrivée de l'ennemi, avait ordonné aux milices du pays de se rassembler aussitôt à Budatsky sur les bords de la petite rivière de Radonia; mais ses forces égalaient à peine la moitié de celles des Ottomans. Dans la bataille qui fut livrée, le premier corps de Ferhadbeg, composé de mille hommes, culbuta l'avant-garde d'Auersperg, formée d'un escadron de hussards croates sous les ordres de Voikovich qui fut blessé et pris; à cette vue, les fantassins se dispersèrent dans les bois, les cavaliers croates et allemands seuls combattirent vaillamment: mais des prodiges de valeur furent faits par Auersperg, son fils âgé de vingt-deux ans, Wolf Engelhard et le capitaine Weixelberg, qui se précipitèrent tous trois, tête baissée, dans les rangs de l'ennemi. Auersperg eut son cheval tué sous lui d'un coup de lance, et il tomba avec Weixelberg au pouvoir de l'ennemi : tous deux eurent la tête tranchée; Engelhard d'Auersperg, Christophe Purgstaller, les capitaines de Serin. de Chrastoviz furent faits prisonniers. L'épouse d'Auersperg fit prier Ferhadbeg de lui remettre le corps et la tête de son mari pour les ensevelir. Le corps fut livré, et les derniers devoirs lui furent rendus dans la capitale de la Carniole, au milieu du deuil général: « La tête, répondit Ferhadbeg, vous sera également » donnée ; mais auparavant il faut qu'on l'écorche, » pour en empailler la peau qui servira de trophée à » mon entrée triomphale à Constantinople[1]. » Quatorze

[1] Valvasor, IV, p. 486-498, d'après Megiser, Istuanfi, et la narration circonstanciée écrite en latin sur cet événement par Khisl de Kaltenbrunn,

jours après la ratification du traité de paix renouvelé, le premier spectacle qui fut donné à l'ambassadeur de l'empereur, baron d'Ungnad, fut celui de l'entrée triomphale de Ferhad, dans laquelle figuraient les têtes coupées. Le cortége était ouvert par les martoloses avec de longs bonnets rouges de Bosnie ; puis venaient les deux étendards d'Auersperg et de Weixelberg, ainsi que leurs deux têtes portées par Deli Perwani et Deli Redjeb, qui les leur avaient tranchées; suivaient quatre bannières autrichiennes, le capitaine croate Mehlioth, l'administrateur de la Carniole, le seigneur de Thurn, commandant de cinq bannières d'Uscoques, deux trompettes et une vingtaine de prisonniers avec de lourdes chaînes au cou; le seigneur de Thurn, qui s'était donné comme appartenant à la noble famille des Purgstaller, était revêtu d'une camisole avec des manches bouffantes à la mode de Brunswick, et coiffé d'un chapeau surmonté de plumes vertes et bleues. Les prisonniers furent conduits, au son des tambours et des fifres, en présence du grand-vizir, et le lendemain ils parurent devant le Sultan; quatre d'entre eux furent circoncis dans le diwan par le bourreau; c'est avec ce

intitulé: *Herbardi Auerspergii Baronis vita et mors ad salutem et commodum patriæ transacta, et in Corvatiæ extremis finibus ad Budatschkum X. Cal. Oct. in prælio adversus Turcas omnis memoriæ crudelissimos Christianorum salutis oppugnatores gloriosissime oppetita a Georgio Khisl de Kaltenbrunn Hæreditario ditionis Goricianæ dapivero.* Labaci 1575. » Il est assez singulier que les histoires ottomanes ne disent rien de cette victoire, et que les histoires chrétiennes ne parlent pas non plus d'un combat antérieur livré le 7 octobre, sur lequel il existe un *Rapport* du beglerbeg de Bosnie dans l'*Inscha* d'Ali.

dernier que l'ambassadeur impérial dut négocier la remise entre ses mains des deux têtes d'Auersperg et de Weixelberg. Le bourreau demanda d'abord quatre-vingt mille ducats, et, ses prétentions ayant été repoussées, il jeta les têtes à terre, action pour laquelle le grand-vizir le fit bâtonner; enfin Ungnad les obtint pour cinquante écus et les envoya par un courrier en Carniole, où elles furent inhumées à Tschernambel. La barbare coutume qu'avaient anciennement les Persans de couper et de saler les têtes de leurs ennemis se retrouve non seulement chez les Tatares et les Turcs, mais, à la honte de l'humanité, chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité, les Grecs et les Romains.

Au triomphe barbare, sous les auspices duquel commença la nouvelle phase ouverte par le renouvellement du traité avec l'Autriche, succédèrent des violences contre les drogmans des puissances étrangères, et de perpétuels désordres sur les frontières. Dominique Mossbach de Tubingue, banni précédemment par le grand-vizir à Kaffa, sur les insinuations malveillantes de l'interprète de la Porte Ibrahim (le Polonais Strozzeni), puis rappelé de son exil, fut conduit au diwan avec une chaîne au cou, et condamné à recevoir cinquante coups de bâton, parce que l'interprète français Jean Baptiste s'était réfugié dans sa maison. Le drogman de Venise avait été chassé du diwan à coups de bâton, et l'interprète français que nous venons de nommer ne sauva sa vie qu'en embrassant l'Islamisme. Enfin Sokolli enleva aux drogmans, ainsi qu'aux agens des paschas, le droit de paraître au diwan,

motivant l'expulsion des premiers sur leur qualité d'espions étrangers, et celle des seconds sur la gêne que leur présence imposait à ceux qui avaient à se plaindre des exactions et des violences des paschas. Mohammed, interprète de la Porte, natif de Passau en Bavière, étant mort à Prague, avait eu pour successeurs le vieux Mourad, Hongrois ou Transylvanien, traducteur de l'histoire de Neschri, et Alibeg, ou Melchior Tierpuch, de Francfort. Presque toutes les premières dignités de l'empire étaient occupées par des renégats, parmi lesquels il faut remarquer : le grand-vizir Sokolli, originaire de Bosnie; le second vizir Pialé, Hongrois de naissance; le troisième vizir, Ahmed, de Styrie, qui disait à l'ambassadeur de l'empereur qu'étant natif de Gratz, il voulait y aller pour faire tous ses compatriotes musulmans; le quatrième vizir, Mohammed, qui était de Laibach en Carniole; le beglerbeg de Roumilie, Siawousch, né à Kanischa en Esclavonie ou en Croatie; le Calabrois Ochiali, kapitan-pascha sous le nom de Kilidj-Ali, le Génois Cicala, aga des janissaires; le Carynthien Welzer, chef des eunuques du harem; Mahmoud Schaertlin de Graetz et Jean Ferber de Bakenen, écuyers-tranchans; Martin Oswald, mouteferrika; le baron de Kammacher de Carynthie, tschaousch, et le prêtre arien, Adam Neuser, Mamlouk. La plupart de ces renégats, parvenus aux plus hautes fonctions de l'empire, étaient presque tous des sujets de l'empereur d'Allemagne; trois d'entre eux, Sokolli, Pialé, Siawousch, étaient alliés au Sultan; trois autres, tels que Ferhad-Pascha, le

quatrième vizir Mahmoud, et le troisième vizir Ahmed, avaient épousé, le premier la fille du prince Mohammed, le second la fille du prince Moustafa, et le troisième une princesse du sang, toutes les trois petites-filles de Souleïman Ier. Ahmed-Pascha maria, dans le cours de l'année 1576, sa fille à l'aga des janissaires Djighalizadé (Cicala), avec un déploiement de magnificence extraordinaire; le présent du paranymphe Siawousch valait soixante mille ducats; les palmes de noces coûtèrent seules mille ducats, l'habit de la fiancée cent mille, et les sucreries distribuées au peuple le double. Ces dépenses furent faites par la sultane Mirmah, femme de l'ancien grand-vizir Roustem, dont les revenus étaient estimés à deux mille ducats par jour. Ces renégats étaient devenus, par leur position même, les ennemis implacables de leur foi primitive et de leur ancien maître; aussi le dernier traité de paix fut-il violé plus de cinquante fois dans le cours de cette année, par des incursions sur les frontières de Hongrie et de Croatie. L'empereur Rodolphe, après avoir pris possession du trône (12 octobre 1576), s'étant plaint à la Porte de ces nombreuses infractions [1], le Sultan signa le 1er janvier de l'année suivante le prolongement de la trêve pour huit années. C'était depuis trois ans le troisième renouvellement de la paix

[1] L'empereur, dans une lettre datée de Breslau du 29 mai 1576, se plaint des ravages exercés dans les environs de Gede, Szeczény, Hliunay, Masim, Zockol, de la prise de Divény, Kekkœ, Somoskœ, Fonyod, Busin, Zezin, Gorsitsch, Gradatz, du siége d'Ostrovaz et de la ruine du château d'And.

entre l'Autriche et la Porte, d'abord entre Maximilien et Sélim, puis entre Maximilien et Mourad, enfin entre Rodolphe et Mourad [vi].

La veille du 1er janvier 1577, jour duquel est datée cette paix, Ungnad remit au Sultan le présent apporté par Wolf Simmich [1]; au nombre des personnes formant la suite de l'ambassadeur se trouvaient les nobles styriens Gaspard de Herbersdorf, page de l'archiduc Charles, André de Zollner, Jérémie de Schorndorf et Christophe Wohlzogen, qui furent tous admis à l'honneur de baiser les vêtemens du Sultan. Dans sa lettre à Mourad, l'empereur excusait le retard apporté à l'envoi des présens, en disant que, bien que ces présens fussent partis avant la mort de Maximilien, on avait dû les retenir à la frontière, parce que la Porte avait influencé l'élection du roi de Pologne, et ajouté trop de foi aux insinuations malveillantes du prince de Transylvanie, et enfin parce que les Ottomans s'étaient emparés de Zesin et de Busin en Croatie; dans cette même lettre, l'empereur se plaignait des incursions des begs de Coban, Gran, Fülek, Szigeth, Novigrad, Szolnok et Stuhlweïssenbourg. Le beg de Klis, Ali, neveu de Sokolli, qui avait été déposé après la mort de George Turi, avait fait remettre à l'ambassadeur d'Autriche une plainte par écrit contre le commandant

[1] Les sept présens précédens avaient été apportés, en 1568, par Gaspard de Minkhwiz et Édouard Provisionali; en 1570, par Rym d'Estenbek; en 1571, de nouveau par Gaspard de Minkhwiz; en 1572, par le baron d'Ungnad et Édouard Provisionali; en 1573, de nouveau par Ungnad; en 1574, par Philibert de Bruxelles; en 1575, par le baron de Preyner.

de Szigeth, pour faciliter à son oncle, dont la puissance déclinait de jour en jour, la destitution du coupable. En conséquence, des ordres furent expédiés aux begs des frontières pour qu'ils eussent désormais à s'abstenir de toute hostilité; quant à Zesin et Busin, le grand-vizir déclara ne pouvoir les restituer, parce que des mosquées y avaient été bâties [1]. En vain Ungnad renouvela-t-il auprès des autres vizirs ses représentations et ses instances au sujet de ces châteaux; en vain offrit-il, par son drogman Mattia del Faro, cinquante mille ducats au grand-vizir, dans l'espoir de l'amener à ses vues; Sokolli fut dans cette circonstance aussi inaccessible à la corruption que lorsque le kapitan-pascha Kilidj-Ali voulut obtenir de lui, par un don de cinquante mille ducats, l'adjonction à son gouvernement de toutes les côtes barbaresques. Le grand-vizir, pour adoucir la rigueur de son refus relativement à la restitution des deux châteaux, assura Ungnad qu'il avait interdit au voïévode de Transylvanie d'accepter les propositions des seigneurs hon-

[1] Voyez les fermans à Djâfer, beglerbeg de Temeswar; à Hasan, beg de Fülek; à Ferhad, beg de Bosnie, et à Moustafa, gouverneur d'Ofen. On trouve, dans les Archives I. R., le texte original des lettres du Sultan et du grand-vizir à l'empereur Maximilien, datées du 1 djemazioul-ewwel 984 (27 juillet 1576), dans lesquelles il est dit qu'Étienne Bathory, établi par le Sultan sur le trône de Pologne, ne devait pas être inquiété. La réponse de l'empereur est datée du 26 août 1576. Une lettre du Sultan et du grand-vizir récapitule les plaintes contenues dans cette réponse de l'empereur, et leur oppose les excès des garnisons des châteaux frontières de la Hongrie. Schâban-Tschaousch porta à Vienne la lettre du Sultan et en rapporta la réponse de l'empereur.

grois qui voulaient passer sous sa domination [1]. Sur les plaintes d'Ungnad; que les begs de Szolnok, Gyula et Jenœ. percevaient, au préjudice de l'empereur, des contributions de villages sur lesquels ils n'avaient aucun droit, le Sultan leur transmit des ordres pour qu'on ne changeât rien à la fiscalité des districts qui avaient jusqu'alors payé des redevances à la fois à la Porte et à l'Autriche [2]. Lorsque l'ambassadeur de l'empereur présenta au grand-vizir la ratification du renouvellement du traité (22 mai 1577), celui-ci lui demanda où se trouvait alors Bekes. Ungnad ayant répondu que le grand-vizir devait le savoir mieux que lui, Sokolli répliqua qu'il lui était très-désagréable de savoir de nouveau Bekes en Transylvanie. L'ambassadeur avait apporté avec la ratification du traité une lettre de l'empereur, dans laquelle Rodolphe se plaignait de nouveau de la dévastation de Kekkœ, et des courses de la garnison de Stuhlweïssenbourg sur le territoire de Jenœ et Szent-Iványy; le Sultan et le grand-vizir pour toute réponse se retranchèrent dans des récriminations sur le rapt de trois esclaves du défunt beg de Fülek, et ils protestèrent de nouveau de l'impossibilité où ils étaient de rendre Zesin et Busin, à cause des mosquées qu'on y avait con-

1 Ces seigneurs étaient Jean Balassa, qui, après la chute de Szigeth, avait voulu passer aux Ottomans, et avait depuis été jeté en prison, mais non mis à mort, comme il le méritait (dit le *Rapport* d'Ungnad); Étienne Bathory, Étienne Homonnay, George Pereny et Gaspard Magotzy.

2 Les Turcs prélevaient un tribut irrégulier sur quatre-vingt-quinze villages, dans les comitats de Szabálcz, Szathmor, Borsod, Abauj et Zemplin.

struites. Aux nouvelles plaintes élevées par l'empereur sur les incursions des begs de Szolnok, Tolna, Szegedin et Erda, le grand-vizir opposa la captivité des martoloses du beg de Gran, et plus tard la construction à Zeng d'une tour fortifiée, dont le Sultan, dans une lettre à l'empereur, réclama expressément la démolition. L'ambassadeur s'étant récrié contre l'inconvenance des formes impérieuses de cette lettre, le grand-vizir lui dit qu'on n'avait pas le temps d'en faire une autre avant le départ du courrier, et qu'il pourrait en adoucir les termes dans sa traduction [1]. Quelques jours après, cette injure fut encore aggravée par l'entrée, à la suite du vainqueur, de quatre-vingt-quinze prisonniers faits à Raab. Sokolli ne tint aucun compte des réclamations écrites, par lesquelles l'ambassadeur demanda la délivrance de ces malheureux traînés en esclavage au mépris de tous les droits, et de la menace qu'il fit de suspendre l'envoi du présent. L'empereur, de crainte d'une rupture définitive, envoya ce présent, vers la fin de l'année 1577, par le successeur d'Ungnad, le baron de Sinzendorf [VII], qui l'offrit au Sultan dans une audience solennelle (19 janvier 1578).

Les plaintes de l'Autriche contre la violation perpétuelle de la trêve sur les frontières, principalement sur celles de Bosnie, étant restées sans effet, l'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, de la Caryn-

[1] *Secondo il mio alto Commandamento*, était-il dit dans la première traduction de la lettre du Sultan. *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R. *Journal* de Gerlach du 29 août.

thie, de la Carniole et du cercle de Gœrz, résolut de repousser la force par la force. Le baron George de Khevenhüller, ayant réuni sous ses ordres dix mille hommes avec cinq cents pionniers et dix-huit gros canons, notifia (21 août 1578) les nouvelles dispositions de l'Autriche à Ferhadbeg [1], le vainqueur d'Auersperg, dont le fils, prisonnier à Constantinople, avait été récemment rendu à la liberté moyennant une rançon de trente mille ducats. Khevenhüller ouvrit ses opérations en se rendant par Sluin devant Derschmirk, que les Turcs abandonnèrent à son approche; il prit également les châteaux de Zesin et d'Ostrovaz. Le commandant de Busin, sommé de se rendre, s'y refusa, parce qu'il se sentait fort des soldats de la garnison, et surtout de la disette et de la dyssenterie qui décimaient les rangs de l'ennemi. Ferhad, dont l'armée s'était grossie au point de compter jusqu'à trente mille hommes, reprit Zesin et Ostrovaz; les troupes de Khevenhüller, diminuées de plus de moitié, durent se retirer après avoir subi des pertes et sans avoir recueilli de gloire [2]. Alibeg essaya vainement de s'opposer à la construction d'une redoute à Baise, au-dessus du confluent de la Kanischa et de la Murr, et tous les efforts d'Ahmedbeg échouèrent

[1] Khevenhüller, dans ses *Annales de Ferdinand*, change, par un singulier amour de l'euphonie, le nom de *Ferhad* en celui de *Bernhard*.

[2] L'historien Khevenhüller raconte avec impartialité l'insuccès de cette entreprise, et dit que George avait demandé en vain qu'on lui retirât cette mission, et qu'on la confiât à un sujet plus capable et plus expérimenté. Istuanfi, l. XXV, p. 552.

contre la bravoure de Thomas Erdœdy dans le combat qu'il lui livra à Czernik. Si les armes de l'Autriche n'avaient pas réussi à conserver Zesin et Ostrovaz, ses négociations auprès de la Porte pour la restitution de ces deux places n'eurent pas plus de succès; la demande d'Ulrich de Kœnigsberg, grand-chancelier de l'archiduc Ernest, qui, le 15 février 1579, porta à Constantinople le présent d'honneur, fut aussi infructueuse que l'avait été l'année précédente la tentative à main armée de Khevenhüller. Pendant que l'ambassadeur de l'empereur ne cessait d'élever auprès du diwan des réclamations contre les invasions de Ferhad, Thomas Palfy de Palota exposait au pascha d'Ofen ses griefs contre le beg de Hatwan, qui avait empiété sur ses possessions, et le pascha d'Ofen lui-même se plaignait, par un délégué, au gouverneur de Vienne, de ce qu'un de ses chargés d'affaires envoyé en Transylvanie avait été pris par les habitans de Tokay, et que les villages qui, avant la reconstruction de Kállo, reconnaissaient sa domination lui refusaient alors obéissance. Le grand-vizir avait adopté la tactique de prévenir dans ses lettres, par ses plaintes, celles de l'empereur, ou de leur répondre par des récriminations nouvelles [1]. Cependant le seigneur

[1] Voyez la lettre de Sokolli à Rodolphe II, datée du mois de schâban 987 (septembre 1579), sur les incursions des Autrichiens en Bosnie, et sur la tentative de Khevenhüller contre Zesin et Ostrovaz; et une seconde lettre du successeur de Sokolli, Ahmed-Pascha, datée du mois de schewal (octobre) de la même année, dans laquelle il renouvelle les mêmes plaintes. Les deux originaux sont dans les Archives I. R.

d'Eytzing, successeur de Sinzendorf, apporta le présent vers la fin de l'année [1]. En Hongrie et en Bosnie, l'organisation en sandjaks des lieux récemment conquis montra combien peu on devait en espérer la restitution. C'est ainsi que Kasimbeg, sandjak de Mohacz, fut chargé d'une enquête sur l'administration des finances de Hongrie, et qu'Idris-Aga fut nommé à un nouveau sandjak sur les frontières de Croatie, formé de tous les châteaux pris par Ferhadbeg dans le cours de l'année précédente au-delà de l'Unna, tels que Kruppa, Zesin, Busin, Serin, Ostrovaz, Tœplitz, Verkoniza, près de Vihitsch; un revenu annuel de deux cent mille aspres fut affecté à ce sandjak. D'un autre côté, le gouverneur d'Ofen insista auprès du diwan pour l'érection en sandjak de Brezenza. Ainsi la paix n'existait que de nom, et en réalité il n'y avait partout que brigandages et guerre ouverte.

Malgré l'attitude hostile de l'Autriche, la Porte traita cette puissance, dans la forme du moins et sous le rapport du présent annuel, en pays vassal et tributaire; les trente mille ducats de l'Autriche furent inscrits sur le registre des impôts à côté des cinq mille de la Transylvanie, des trois mille que payait Venise pour la possession de Zante, des douze mille de Raguse, des quinze mille de la Moldavie, et des cent cinquante

[1] Eytzing écrit de Sofia au comte Nicolas de Salm, sous la date du 6 décembre 1579, que le beglerbeg de Roumilie est parti pour les frontières de la Carniole, parce que l'archiduc Charles y avait rassemblé des troupes. Dans les Archives I. R.

mille de la Valachie. Raguse envoya à Mourad III, lors de son avènement, un service de vaisselle d'or et d'argent estimé douze mille ducats, et à Sokolli un présent semblable d'une valeur de cinq mille. L'usage voulait qu'on payât au grand-vizir un tribut comme au Sultan lui-même. Sokolli reçut cette année plus que de coutume : en effet, il eut de l'empereur neuf mille ducats, de la Transylvanie trois mille, de Raguse cinq mille, de la Valachie sept mille, de la Moldavie trois mille, en tout trente mille ducats, valeur du tribut de Hongrie [1]. L'occupation par les Ottomans des principautés de la Moldavie augmenta encore les revenus du grand-vizir. Les deux Michné, Alexandre et Pierre-le-Perclus, furent placés, le premier sur le siége ducal de la Valachie, le second sur celui de la Moldavie [2]. Après la mort d'Alexandre, son fils Michné, âgé de onze ans, lui succéda dans sa principauté. Afin de pouvoir rassembler les présens extraordinaires par lesquels il devait acheter le droit de régner, il greva le pays d'un nouvel impôt, qui fut appelé *ghelate*, c'est-à-dire droit sur les sebiles. En Moldavie, Pierre-le-

[1] *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R. *Journal* de Gerlach, p. 369. Khevenhüller, dans ses *Annales*, dit douze mille couronnes au lieu de neuf mille ducats.

[2] « Il Sr. manda quel standardo ad uno suo figliol di 11 anni. » *Rapport* du baile vénitien daté du 3 août 1577, dans les Archives I. R. Le diplôme d'investiture d'Alexandre en qualité de voïévode de Valachie, daté du 13 djemazioul-ewwel 985 (29 juillet 1577), se trouve dans ma collection : ce diplôme lui confère la principauté de Valachie avec des revenus annuels de sept millions d'aspres, moyennant le paiement d'un tribut et d'impôts dont le chiffre n'est pas fixé.

Perclus, oncle du jeune Michné, fut chassé pour un mois de son gouvernement par le cosaque Ivan Podkowa, qu'on appelait ainsi parce qu'il pouvait briser de ses mains un fer à cheval, et qui se disait frère du fameux Ivonia (29 novembre 1577). Ivan, que Pierre Michné battit avec le secours des Turcs, fut exécuté à Lemberg par les ordres du roi de Pologne; son frère Alexandre qui, également appuyé par les Cosaques, avait voulu suivre son exemple, fut vaincu par Pierre, et expia par le supplice du pal ses prétentions à la possession de la Moldavie. L'influence de la Pologne, qui se faisait tant sentir en Moldavie par l'intermédiaire des Cosaques, devint prédominante en Transylvanie, surtout lorsqu'Etienne Bathory, appelé au trône de Pologne par les intrigues de la Porte, abandonna cette principauté à son frère Christophe. Les ambassadeurs de Transylvanie se succédèrent à cette époque sans interruption à Constantinople, pour y venir porter le tribut, élever des plaintes contre les gouverneurs des pays voisins, ou négocier la trahison de mécontens hongrois. Mathias Nagy et Degy János apportèrent les premiers à la Porte le tribut de la Transylvanie, élevé de dix mille à quinze mille ducats, et y joignirent un présent en faucons et vaisselle d'argent. Le grand-vizir les reçut fort mal, parce qu'ils ne lui amenaient pas quelques-uns des prisonniers faits lors de la victoire remportée sur Bekes, et il demanda les châteaux frontières de Kœrœky, Zagky, Baion, Lugos et Karansebes. Antalfi, émissaire de Bekes, fut jeté dans les fers par un agent du pascha

de Temeswar, puis livré à Bathory. L'année suivante, le nonce Wolfgang Utchyowyth vint à Constantinople justifier la prise de Huszt par Bathory. en se fondant sur ce que, ce château devant passer par héritage et par égales portions à Bekes, Bornemissa et Hagymsáy, et les deux premiers ayant voulu exclure du partage leur cohéritier, on avait dû les prévenir. En 1577, Christophe Dzierzek, d'abord drogman, puis secrétaire d'Etienne Bathory, appuya auprès de la Porte les négociations de l'agent du frère de son maître. Gruno, que le rapport de l'ambassadeur appelle l'*agent de Waid*, et le Journal de Gerlach *Pierre-le-Vert*, employa tout son crédit en faveur des propositions faites par les magnats hongrois, d'enlever aux Autrichiens, avec le secours des Polonais, les places d'Erlau, Kaschau, Szathmár et Tokay.

Depuis que Mourad avait élevé le voïévode Etienne Bathory du siége ducal de Transylvanie au trône de Pologne, il s'était arrogé le titre de protecteur du souverain de ce dernier pays. Dans les capitulations précédemment conclues entre l'Autriche et la Porte, la Pologne, qui s'y trouvait comprise, était citée avec le titre de royaume immédiatement après Venise et la France; mais, dans les dernières, on l'avait placée, tout en lui conservant ce même titre, au nombre des pays tributaires, tels que la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. Le Sultan écrivit à l'empereur : « Tu » ne dois point inquiéter Bathory placé par moi sur le » trône de Pologne; je veux que les Polonais soient

» traités comme mes autres sujets[1]; » il répétait plus bas : « La Pologne est sous la protection de la Porte. » J'ai ordonné aux magnats de choisir Bathory pour » roi ; un roi de Pologne a été pris autrefois par les » Tatares ; c'est pour cela que la Pologne paie encore » un tribut au khan des Tatares[2]. » Outre la lettre que le Sultan avait adressée aux Etats de Pologne, et dans laquelle il leur demandait en termes implicites l'élection de Bathory[3], le grand-vizir, revenant à la charge, les menaça de ne pas ratifier les capitulations, si leur choix ne répondait pas à l'esprit de la Porte. Une seconde lettre qui, comme la première, fut apportée par les tschaouschs Ahmed et Moustafa[4], contenait des plaintes sur des incursions faites par l'hetman Nicolas, de Djankerman, Tscherkeskerman, Kanewi et Iaroslaw en Moldavie, et demandait l'extradition des coupables[5]. Bathory, après son couronnement, envoya à Constantinople (14 décembre 1576), en qualité d'ambassadeur, Jean Sieniensky, seigneur de Siennow et Romanow, châtelain de Hol-

[1] Le *Journal* de Gerlach, p. 229, donne la lettre de Mourad à Maximilien II, datée du mois de djemazioul-ewwel 984 (août 1576).

[2] Du mois de schâban (novembre), dans les Archives I. R.

[3] La traduction de cette lettre, qui se trouve dans les Archives I. R., a été faite par l'interprète de la Porte Khourrem (autrement Oram), qui signe : *Chorrem Cavagliere della prima legione* (Mouteferrika) *et Drogomano di sua Altezza.*

[4] *Journal* de Gerlach, p. 430. *Gionse Mustafa Ciaus da Polonia. Rapport* du baile vénitien, daté du 7 mars 1576, dans les Archives I. R.

[5] On voit le fac-simile de cette lettre, datée du dernier silhidjé 985 (9 mars 1578), à la fin du deuxième volume de Senkowsky : *Collectanea Warszawa* 1824.

litsch, avec une suite de quatre-vingt-dix pages, pour renouveler les capitulations conclues en 1568 par Pierre Zborowsky, en y introduisant des clauses plus favorables à la Pologne, et demander un terme aux incursions des Tatares [1]. Sieniensky signa avec la Porte un traité en vingt-quatre articles. L'article 7 de ce traité stipulait la continuation du tribut payé par la Pologne au khan des Tatares et à son fils, et garantissait en même temps la sécurité du territoire des deux puissances, et le dédommagement réciproque des pertes qu'elles pourraient se causer par une agression ; l'article 14 défendait aux begs de Silistra et de Bialgrod (Akkerman), et à tous les inspecteurs des douanes ottomanes sur le Dniester, de laisser passer les frontières aux esclaves polonais ; l'article 24 promettait le libre retour dans leur patrie aux esclaves polonais qui n'auraient pas embrassé l'Islamisme [2]. Le Sultan, dans une lettre dont il accompagna le nouveau traité, et que porta le tschaousch Ahmed, instruisit le roi que des ordres avaient été expédiés aux begs de Silistra et d'Akkerman, au voïévode de Moldavie, et au beglerbeg d'Ofen, pour préserver la Pologne des incursions des Tatares de la Dobroudja, et le territoire de Zips des courses des begs de Fülek [3]. Cependant,

[1] Les instructions pour cet ambassadeur sont datées de Thorn, du 25 décembre 1576. Archives I. R. Le dernier traité fut conclu le 26 moharrem 976 (21 juillet 1568). Gerlach donne, p. 435, un extrait des instructions de l'ambassadeur.

[2] Ce traité se trouve dans le *Journal* de Gerlach, p. 232-235 ; et dans Knolles, I, p. 656, avec quelques différences dans les dernières clauses.

[3] Cette lettre est donnée par le *Journal* de Gerlach, p. 437.

malgré ces assurances, le roi de Pologne se vit forcé, dix semaines après la signature des ratifications [1], de faire partir pour Constantinople l'internonce Marc Sobiesky, avec la mission de signaler à la Porte de nouvelles hostilités du khan des Tatares, qui avait fait jeter dans les fers [2] l'ambassadeur polonais Taranowsky, envoyé à la cour de Crimée pour demander l'entière exécution du traité. Trois mois plus tard, Christophe Dzierzek, secrétaire de Bathory, se rendit lui-même à Constantinople pour se plaindre d'une incursion des Tatares sur le territoire polonais [3]. En sortant de l'audience, il pria le grand-vizir d'expédier rapidement son affaire, de faire don au roi son maître de deux chevaux, et d'accorder un timar au tschaousch qui l'avait accompagné. Sokolli lui répondit durement: « La réponse du Sultan est toute prête; tu peux partir » avec le tschaousch; on ne donnera à ton roi ni che- » val ni âne, parce que dans son ingratitude il a ré- » pondu aux bienfaits du Sultan par des brigandages » sur les frontières de la Moldavie. Je voudrais que la » figure du khan des Tatares fût, à cette heure, noire » comme du charbon pour avoir laissé échapper une si » belle occasion de faire prisonniers le roi et tous les » magnats. La dévastation de la Pologne entière ne

[1] La ratification est datée de Marienberg, du 5 novembre 1577, et se trouve dans le *Journal* de Gerlach, p. 443.

[2] La lettre contenant ces réclamations, datée du 15 décembre 1577, se lit dans le *Journal* de Gerlach, p. 442.

[3] Voyez la lettre du roi datée de Varsovie, du 5 mars 1578, dans le *Journal* de Gerlach, p. 548.

» serait pas une compensation suffisante pour les che-
» vaux pris sur le Dniester, et les ravages exercés par
» les frères Baracky. Maudit soit ton roi, qui est ainsi
» reconnaissant envers le Sultan. Qu'il se hâte de nous
» livrer ces brigands ou de nous envoyer leurs têtes;
» sinon, préparez votre cuisine, parce que vous ne
» manquerez pas de convives. Quant à ce qui regarde
» la demande d'un timar, ce serait quelque chose de
» nouveau de satisfaire les désirs d'un misérable tel
» que toi [1], et de payer pour lui, lorsque c'est à lui de
» délier les cordons de sa bourse [2]. » C'est ainsi que le grand-vizir traita l'ambassadeur du roi dont le Sultan avait favorisé l'élection. Moins acerbe, Mourad, dans sa réponse à Bathory, rejeta toute la faute de l'excursion des Tatares sur les Polonais eux-mêmes, qui, disait-il, avaient, dans l'espace de deux ans, enlevé sept cent mille moutons dans les plaines de Bialgrod; cependant il envoya le tschaousch Souleïman au khan des Tatares, Mohammed-Ghiraï, pour demander la délivrance de Taranowsky. Dzierzek revint de sa mission (7 août 1577) avec moins de succès encore que Sieniensky l'année précédente [3]; il était porteur d'une lettre du Sultan, dans laquelle étaient exposées

[1] *Unus malignus nebulo.*

[2] Cette allocution se trouve en entier dans le *Rapport* de l'interprète Sobiesky : *Littera Interpretis turcici ad dominum Ungnadium de negotio polonico. Journal* de Gerlach, p. 549.

[3] « Partito l'Ambassador di Polonia dicendo che partiva mal sodisfatto, e » che non gli era stato fatto l'onore solito. » *Summario delle Relazioni dei Baioli*, dans les Archives I. R.

les griefs de la Porte contre les brigands de Brazlov, Kiov, Canov, Czerkez et Kerman, comme Mourad appelait les habitans de ces districts. Mais à ces récriminations en succédèrent bientôt de plus sérieuses de la part du grand-vizir, sur l'appui prêté par huit mille Cosaques aux frères Baracky pour s'emparer de la principauté de Moldavie [1]. Le roi répondit que ce n'était pas des brigands. mais les palatins Lasczky et Visnikowsky qui avaient installé, du temps du roi Sigismond et de Sélim II, le voïévode Ivonia en Moldavie. Les Cosaques, continuait-il, couraient depuis cent ans dans les steppes, sans que la paix en eût jamais été troublée : ce n'était pas pour une si mince protection qu'il avait appuyé sa tête sur le sein du plus puissant empereur [VIII]. Adam Kloz Parowsky porta cette lettre à Constantinople, en qualité d'internonce. L'année suivante, Taranowsky, délivré des fers des Tatares, parut à la Porte, avec le titre d'ambassadeur ; il demanda, comme il l'avait fait quatre années auparavant, la démolition de Czapclsakli [2], ainsi que celle d'un fort construit par le beg de Bender, et fit de nouvelles réclamations contre le khan des Tatares ; mais ce fut sans succès.

[1] « 8000 Cosacorum cum latrone, qui se Petrum Alexandri filium mentiretur per Niestrum transgressos in Valachiam venisse, quos a Valacho » obviam eunte fractos et latronum principem captum fuisse. » Traduction de la lettre du grand-vizir, dans les Archives I. R.

[2] Le *Rapport* d'Ungnad nomme ce château alternativement *Czapesaklia* et *Kipdjak*. Knolles, p. 655, fait du seigneur de Siennow *the great Lord John of Sienna*.

L'ambassadeur Soranzo, après avoir renouvelé les capitulations entre la Porte et Venise, déposé en plein diwan cinquante mille ducats, et en avoir donné quatre mille au grand-vizir, retourna en Dalmatie pour y assister à la fixation des limites des possessions vénitiennes et ottomanes; l'année suivante, les frontières des deux Etats furent déterminées sur la base des anciens traités de la république avec les rois de Hongrie avant l'occupation des pays voisins par les Turcs [IX]. L'heureuse issue de cette affaire délicate fut singulièrement facilitée à Soranzo et à son successeur, le baile Giovanni Correr, non seulement par la bienveillance de la sultane Khasseki-Safiyé, issue de la maison des Baffa, mais encore par celle de la sultane Walidé, et de l'émissaire de celle-ci, la juive Khira; ils furent aussi aidés par l'influence du médecin juif Salomon Nathan Eschinasi [X], qui à cette époque se mêlait de toutes les affaires extérieures, et qui, envoyé auparavant en ambassade à Venise, avait voué une sincère reconnaissance au doge pour avoir protégé ses fils, habitans de cette ville. Depuis longtemps, les affaires des juifs, les demandes en restitution d'esclaves ou de navires capturés, étaient le sujet des lettres que le Sultan écrivait au doge, et qu'il lui envoyait tantôt par la voie du baile de Constantinople, tantôt par des tschaouschs [1]. Florence renoua avec la

[1] On trouve dans les *Fascicoli delle scritture turchesche :* 1° la lettre du Sultan datée du mois de silhidjé 982 (mars 1575); 2° une seconde de l'année 983 (1575), apportée par Hasan-Tschaousch et relative à la demande de Girardi; 3° la lettre du Sultan et du grand-vizir, de la même année,

Turquie ses anciennes relations qu'avait déjà consacrées un traité sous Souleïman ; le chevalier Don Bongianni Gianfigliazzi, qui avait combattu glorieusement à Lepanto, conclut une nouvelle capitulation entre Florence et la Porte, et à son départ il laissa à Constantinople le baile Mormoraïo en qualité de chargé d'affaires du duc. Les deux parties contractantes stipulèrent réciproquement la liberté du commerce et de la navigation, et on distingua expressément les navires marchands des galères de l'ordre de Saint-Etienne, qui, réunies à celles du roi d'Espagne et du pape, faisaient une croisière contre les corsaires de la Méditerranée. Bien que Gianfigliazzi eût pour appui Schemsi-Pascha [1] et le kapitan-pascha Ouloudj-Ali, il ne put obtenir cependant d'être accompagné par le tschaousch-baschi à l'audience du Sultan (5 juillet 1578), et il ne fut même pas admis au repas des vizirs assemblés. Les présens qu'il était chargé d'offrir au Sultan consistaient en étoffes de soie, dont les riches couleurs étonnaient les Vénitiens eux-mêmes [2]. Sokolli, outre les négociations avec Florence, en ouvrit d'autres avec l'Espagne et l'Angleterre ; mais il mourut avant d'avoir pu les terminer. Le 15 mars 1577, Don Martin di

relative à un château bâti par les Uscoques ; 4° une lettre du grand-vizir et du Sultan au doge, du mois de silhidjé 987 (février 1580).

[1] *Rapport* d'Ungnad. Le *Journal* de Gerlach parle aussi de l'influence du poëte Schemsi.

[2] « Li panni portati da quei Fiorentini erano bellissima robba e bei co-» lori in modo, che li mercanti venetiani erano rimasti confusi. » *Summario delle Relazione*, Venet. Luglio 1578.

Cugnaletta [1] parut à la Porte, et annonça l'arrivée du Milanais Don Marigliano, ministre plénipotentiaire de Philippe II, pour lequel il était venu demander un sauf-conduit. Enfin Marigliano lui-même, parent de Zerbelloni, le héros de la Goletta, dont il avait partagé antérieurement la captivité, arriva à Constantinople avec Brutti, un des dignitaires de la cour impériale, et le beg de Valona, qui l'avait accompagné depuis son départ de Raguse. Sokolli, dans une entrevue avec Ungnad, lui dit que Philippe II paraissait être plus pauvre en ambassadeurs que Charles-Quint, son prédécesseur, puisqu'il envoyait en cette qualité un homme comme Marigliano, qui ne connaissait Constantinople que pour y avoir été en prison. Onze mois plus tard, le 7 février 1578, il présenta au diwan un projet de paix signé par lui, l'interprète Khourrem et le médecin juif Salomon Eschinasi; mais ce ne fut qu'après cinq années de négociations que fut conclue, avec le padischah d'Espagne (c'est ainsi que le Sultan appelait Philippe), une trêve de trois ans; encore ne fut-elle pas long-temps observée. Malgré plusieurs tentatives, l'Espagne ne put parvenir que deux siècles plus tard à la changer en paix définitive. Jusqu'alors étrangère à l'empire ottoman, l'Angleterre forma avec lui, vers cette même époque, ses premières relations d'intérêts politiques. Elisabeth d'Angleterre, ennemie implacable de Philippe à cause de l'opposition de leur croyance et de leur politique, surveilla toutes les démarches du cabinet de

1 Tel est le nom que lui donnent les *Rapports* d'Ungnad et des ambassadeurs vénitiens.

Madrid à Constantinople, et brigua avec plus d'humilité et de succès que lui des rapports d'amitié avec Mourad, et des arrangemens favorables au commerce de la Grande-Bretagne. Trois négocians anglais, William Harebone, Edouard Elbon et Richard Stapei, demandèrent à la Porte la liberté du commerce dans les ports de l'empire et une lettre du Sultan pour la reine (mars 1579) [1]; leurs désirs furent exaucés par Sokolli, qui voyait dans les traités avec les puissances chrétiennes moins une occasion de servir les intérêts du commerce que la possibilité de faire entrer dans sa bourse des sommes considérables. Elisabeth fit une réponse convenable à la lettre du Sultan, et répondit à une seconde qui lui fut apportée par le négociant Gabriel Desiens, qu'aussitôt après la pacification des troubles intérieurs de l'Angleterre, elle enverrait une ambassade à Constantinople [2] (janvier 1581). L'ambassadeur français, l'abbé de l'Isle [3], était parti peu de temps avant l'arrivée du négociateur espagnol Marigliano; son successeur, Jacques de Germigny, obtint (12 décembre 1577), avec quelques modifications, le renouvellement des capitulations commerciales passées quarante-cinq ans auparavant. Un mouteferrika fut

[1] Mézerai, p. 803, se trompe en plaçant en 1579 la première ambassade d'Elisabeth, qui eut lieu plus tard. Knolles garde à ce sujet un silence d'autant plus singulier que son récit est ordinairement précis et circonstancié.

[2] *Rapport* de Preyner, dans les Archives de la chancellerie, 1581.

[3] Le *Rapport* d'Ungnad, du 14 novembre, donne son nom sur lequel se tait Flassan: « 12 dec. l'Ambassador di Francia domanda licencia e il Bassa » gli l'haveva concessa. » *Summario delle Relaz.* Venet. 1557.

chargé de porter en France le nouveau traité, dont le premier article étendait la liberté de navigation stipulée pour les navires français aux vaisseaux vénitiens, aux bâtimens anglais, portugais, catalans, siciliens, ragusains et ancônitains voguant sous pavillon de France[1]. Jamais il ne fut fait une plus fréquente application que depuis le règne de Mourad du principe du droit des gens ottoman, en vertu duquel la Sublime-Porte était ouverte à tous ceux qui venaient y demander aide et protection; tant les nations chrétiennes étaient séduites par les avantages commerciaux qu'elles pouvaient retirer de négociations avec les Ottomans, et tant était grande leur espérance d'obtenir des traités favorables en corrompant les vizirs, les renégats et les juifs, qui avaient en main les affaires extérieures. La Suisse elle-même chercha à lier des relations avec l'empire par l'entremise de son agent, le juif Angeli. Sokolli chargea l'interprète de la Porte, Moustafabeg, de répondre par une lettre aux ouvertures de la république helvétique.

Ces nombreuses ambassades des Etats européens (nous parlerons dans le livre suivant de celles des princes de l'Asie) furent favorisées par les embarras de la Porte pendant la guerre de Perse, et provoquées

[1] La conséquence tirée par Flassan de cet article, lorsqu'il dit : « Ce qui indique que le pavillon français était encore à cette époque le seul admis dans les ports du Grand-Seigneur, » porte entièrement à faux; car les pavillons vénitiens et ragusains, et même vers la fin du règne de Souleïman celui de Florence, flottèrent long-temps avant ceux de France dans les ports de la Turquie.

par la crainte encore fondée des forces maritimes que les Ottomans envoyaient croiser tous les ans dans la Méditerranée. Chaque printemps, Venise, Malte, la Sicile, les côtes italiennes et espagnoles tremblaient devant une cinquantaine de navires avec lesquels le kapitan-pascha sortait des Dardanelles, pour ne pas laisser perdre aux chiourmes l'habitude du service de mer, et pour entretenir par l'attrait du butin l'instinct pillard des soldats de marine. La peste ni la famine, qui sévirent en 1576 à Constantinople, ne purent ralentir les travaux de l'arsenal. Pendant qu'Ancône et Brindes se fortifiaient dans la crainte d'une attaque des Turcs, ceux-ci débarquèrent sur les côtes de Calabre, près de Cordono, château du prince de Besignano, et mirent la contrée à feu et à sang. Alger, Tunis et Tripoli, changés, depuis l'expulsion de leurs anciens souverains, en gouvernemens ottomans, enrichirent le trésor non seulement parce que la Porte en exigea des envois annuels de présens extraordinaires, mais encore parce qu'elle sut détourner à son profit le fruit des brigandages de leurs paschas. Ainsi, pendant que le gouverneur d'Alger, Hasan-Pascha, renégat vénitien, assistait aux solennités de l'avènement de Mourad, un commissaire du diwan enlevait au trésor d'Alger deux cent mille ducats, qui furent transportés à Constantinople. Le pascha de Tripoli, Ramazan, reçut la mission d'appuyer, avec une flotte et une armée, le schérif de Fez, Moulaï Abdolmelek, de la famille d'Idris [1], contre son compétiteur Mohammed Almos-

[1] Sans le *Nokhbctet-tewarikh*, je n'aurais pu deviner le véritable nom

tanssar, que favorisaient les Portugais. Ramazan envoya à la Porte le présent du nouveau souverain de Maghrib, consistant en deux cent mille ducats. Sébastien de Portugal soutint les prétentions de Mohammed-Almostanssar, à la tête de dix mille cavaliers, soixante-dix mille fantassins et trois cent soixante canons. Les deux armées en vinrent aux mains à Wadios-Seïl (*vallée du torrent*), et se livrèrent une des batailles les plus mémorables dont parlent les annales mauritaniennes (1578); vingt mille Portugais, Mostanssar et Sébastien lui-même restèrent sur la place; vingt mille autres purent s'embarquer, et quarante mille furent faits prisonniers. Moulaï Abdolmelek, déjà malade avant la bataille, mourut de joie d'avoir remporté une pareille victoire. Ainsi la plaine de Wadios-Seïl fut illustrée par la mort de trois rois [1]. Moulaï Ahmed, fils de Mostanssar, reçut le souverain pouvoir des mains de Mourad, à qui il rendit hommage par des envois de présens et d'ambassades. Le désastre de Wadios-Seïl, la peste qui la même année exerça ses ravages à Constantinople et en Italie, la mort de la sultane Mirmah, celles de la tante et de la sœur du Sultan, de l'épouse de Mahmoud-Pascha [2], du kapitan-pascha Pialé, du moufti Hamid, tous ces divers événemens

d'Abdolmelek sous les mutilations des historiens italiens, qui l'appellent, ainsi que Natale Conti, t. II, *Emonuco*.

[1] *Tre Re occisi*. Natale Conti, II, f. 564. L'assertion qu'Abdolmelek mourut de joie se trouve dans Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à la date de l'année 986 : *Wefati Abdoulmelek ez schidetti sourour*.

[2] Mirmah mourut le 25 janvier 1578; l'épouse de Mahmoud-Pascha le 2 octobre 1577. *Journal* de Gerlach, p. 402, 393, 448. *Raouzatoul-ebrar*.

furent regardés, par la superstition des peuples de l'Orient et de l'Occident, comme la confirmation des tristes présages de la comète apparue en 1577. Le Sultan et son précepteur Seadeddin, qui aimaient et encourageaient l'étude de l'astronomie, firent construire en dehors de Topkhané un observatoire souterrain, afin que l'on pût observer les étoiles, même pendant le jour, des profondeurs de cette espèce de puits. Takieddin, astronome célèbre du Kaire, fut installé dans cet observatoire avec un traitement annuel de trois mille ducats; un autre astronome, juif de Salonique, fut appelé pour apprendre au fils aîné du Sultan la science des astres. Les ennemis des deux astronomes et de Seadeddin insinuèrent à Mourad que les empires dans lesquels on bâtissait des observatoires étaient bien près de leur ruine, et citèrent à l'appui de leur assertion les exemples nombreux qu'en offraient les diverses histoires de l'Asie. En conséquence des craintes qu'on inspira au Sultan, l'ordre fut donné de démolir l'observatoire pour lequel il avait été déjà dépensé six mille ducats.

L'orage qui se préparait contre Sokolli frappa d'abord son confident, le nischandji Feridoun. Cet homme d'Etat, le collecteur des écrits des sultans, que Souleïman-le-Grand, quelque temps avant sa mort, avait nommé mouteferrika sous les murs de Szigeth par un kattischérif [1], et que Sokolli avait élevé depuis

[1] Attayi donne ce dernier kattischérif de Souleïman, dans la *Biographie* de Feridoun. On y lit : « Tu (Sokolli) dois à l'avenir ne pas t'exposer au danger sur le champ de bataille, mais veiller aux affaires de la foi et de l'empire;

en raison de ses importans services à la dignité de nischandji, fut envoyé en qualité de sandjakbeg à Belgrade [1], après avoir vu son kiaya étranglé en vertu d'une condamnation subite devant le château des Sept-Tours. La place de Feridoun fut conférée à l'un des recteurs des huit académies de Mohammed II, Mouallimzadé Mahmoud-Tschelebi; cette nomination était tout-à-fait irrégulière, et n'était justifiée par aucun antécédent, parce que la carrière des oulémas est entièrement distincte de celle des employés de la chancellerie et des sandjaks [2]. Mourad, fatigué de la domination de son grand-vizir et de l'influence qu'exerçait sur les affaires la sultane sa mère, eut la velléité de régner par lui-même; Schemsi-Pascha et le conquérant de Chypre Moustafa-Pascha, tous deux ennemis de Sokolli, saisirent cette occasion pour nuire à ce dernier, et exhorter le Sultan à prendre en main le souverain pouvoir. Djighalizadé, aga des janissaires, fut déposé pour n'avoir pas réprimé des brigandages et des violations de domicile commis par ses soldats dans la ville, avoir brûlé sept Arméniens innocens, et dérobé les vrais coupables à la justice en les faisant sauver sur une barque. Le nègre Arab

je recommande à Dieu la lumière de mes yeux, Selimkhan, et j'augmente le traitement de ton secrétaire Feridoun, en qualité de mouteferrika. »

[1] *Journal* de Gerlach, p. 175 et 375. *Rapport* d'Ungnad. Le *Rapport* d'Ungnad dit : « Feridoun fut déposé pour avoir fait couper les cheveux et la barbe au précepteur de ses enfans, et avoir employé dans ses forges les esclaves chrétiens des galères : le précepteur, fils d'un ouléma, porta cette affaire aux pieds du Sultan par l'entremise de son père. »

[2] Solakzadé, f. 133, s'élève avec force contre cette nomination.

Ahmed-Pascha, gouverneur de Chypre, que Sokolli avait marié à une esclave de son harem, qu'il avait successivement élevé du rang de pilote [1] à ceux de procureur de capitaine de vaisseau (reïs-kiayasi), de préfet de Galata, de beg de Rhodes, de gouverneur d'Alger, et qu'enfin il avait nommé beglerbeg de Chypre, poussa ses troupes à la révolte par ses violences et fut haché en morceaux. Lorsque le grand-vizir reçut avec cette nouvelle les vêtemens de son protégé tout déchirés par les coups de sabre, il n'osa se plaindre, et s'écria : « Que Dieu lui pardonne! que » n'a-t-il pas dû souffrir! »

Par la mort du moufti Hamid-Efendi [2] et du vizir Pialé [3], Sokolli perdit deux autres appuis de sa puissance. Hamid est l'auteur de l'institution d'après laquelle dix aspirans (moulazims) sont adjoints aux juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie, cinq aux juges des capitales de Constantinople, Andrinople et Brousa, et deux aux juges des autres villes. Sa précieuse collection de fetwas en quatre livres a plus fait pour la gloire de son nom que la mosquée qu'il construisit à Constantinople. Pialé, fils d'un cordonnier de Tolna, conquérant de Khio, et l'un des quatre vizirs à qui Souleïman confia la construction du nouvel arsenal, embellit ce quartier par la construction d'une mosquée; cette mosquée s'élève, avec

1 *Permetschi*, c'est-à-dire qui conduit les hommes sur l'eau; *perme* est le mot italien *prama*, espèce de barque.

2 Mort le 3 schâban 935 (16 octobre 1577). *Biographies* d'Attayi.

3 Mort le 20 janvier 1578. *Journal* de Gerlach.

ses douze coupoles reposant sur des colonnes de granit, à l'extrémité d'une vallée qui débouche sur la place d'Okmeïdan. L'autel et la chaire sont de la plus grande simplicité, et les fenêtres garnies non de fer. mais de fonte; les inscriptions gravées sur des tables d'airain, provenant de la fonte de cloches et de canons chrétiens, sont dues au burin du célèbre calligraphe Karahissari. La tradition populaire, d'après laquelle Pialé trouva sept caisses d'or en bâtissant cette mosquée, peut du moins nous donner la mesure des sommes qu'il y employa, sommes qui provenaient du butin fait pendant ses courses dans l'Archipel. Les revenus de ces fructueux brigandages avaient été partagés, depuis le règne de Sélim, entre le kapitan-pascha, le Portugais Giovanni Miquez, appelé par les Turcs Don Joseph Nassi, duc de Naxos, Paros, Antiparos et des autres Cyclades, et le seigneur d'Andros [1]. Sommariva [2], après la mort duquel le tschaousch Souleïman obtint le fermage de l'île, en offrant au fisc, pour le lui abandonner pendant trois ans, quarante mille écus de plus que n'avait payé son prédécesseur. La mort du duc de Naxos, ennemi déclaré de Sokolli, fut pour celui-ci l'occasion d'un nouvel échec. Les trois defterdars, à qui le grand-vizir avait donné le riche héritage de Miquez, accusés de malversations,

[1] « Il Sr. di Andro haveva ottenuto la isola. » *Summario delle Relaz. venet.*, 4 octobre 1579.

[2] « Il governo della isola dell' Arcipelago concesso ad un Suleiman Ciaus, » che aveva offerto per tre anni 40,000 scudi di più di quel, che doveva » pagar il Sommariva. » *Summario delle Relaz. venet.*, 30 octobre 1579.

furent incarcérés, mis à la question, et déposés peu de temps avant la mort de leur protecteur.

La mort du duc de Naxos n'amena donc aucun changement en faveur de Sokolli, qui avait reçu un si terrible coup quelques mois auparavant par l'exécution de son favori Michel Cantacuzène, dont la corruption et les exactions avaient jeté la consternation parmi les Grecs. Michel Cantacuzène, surnommé Scheïtanoghli, c'est-à-dire le *fils du Diable*, avait obtenu par ses intrigues le titre d'inspecteur général des fermes et des salines d'Akhioli (Anchialos), sur les bords de la Mer-Noire, au préjudice de son adversaire Paléologue; là il changea les métropolitains et les patriarches suivant son bon plaisir. Le patriarche Métrophanes, qui avait procuré des manuscrits précieux aux ambassadeurs impériaux Busbek et Wys, avait été accusé, par Cantacuzène, auprès de Sokolli de révéler à ces derniers toutes les affaires de la Porte, et déposé par suite de cette dénonciation; il cita Cantacuzène devant le diwan, et le poursuivit en restitution de seize mille ducats qu'il avait payés pendant huit ans pour l'exercice de son patriarchat. Mais il n'obtint aucune satisfaction du grand-vizir, qui probablement avait employé à son profit la plus grande partie de cette somme. Cantacuzène ne partageait l'argent de ses exactions qu'avec Sokolli, tout en faisant participer les vizirs Pialé et Ahmed aux impôts en nature qu'il percevait, et ne donnait rien à ses ennemis et à ceux du grand-vizir, Sinan et Moustafa; aussi ces derniers obtinrent-ils du Sultan

qu'on le traînât, chargé de chaînes, d'Akhioli aux Sept-Tours, d'où il ne put sortir que moyennant le paiement de cinquante-cinq mille ducats (1577). Le fermage du sel fut adjugé au trésor : cependant Cantacuzène obtint, par l'intercession du grand-vizir, la place de fournisseur de pelleteries; il n'avait en cette qualité qu'un écu de solde par jour, et il devait fournir la cour de pelleteries pour soixante mille ducats par an; ses marchandises, il est vrai, étaient exemptes de tout droit de péage. Malgré la diminution de ses revenus, Cantacuzène se faisait encore précéder de huit tschokadars et de janissaires, lorsqu'il se rendait chez le grand-vizir. Enfin Sokolli ne put le protéger contre l'accusation que le vizir Moustafa-Pascha fit porter contre lui par le khan des Tatares, et d'après laquelle il aurait été la cause de tous les troubles de la Moldavie, du bannissement à Haleb de la mère du prince de Moldavie avec deux de ses fils, et de la défaite qu'avaient récemment essuyée les janissaires par l'installation des deux frères, Pierre et Alexandre, comme voïévodes de Valachie et de Moldavie. Le grand-chambellan Alibeg se rendit à Akhioli avec un ordre signé de Mourad, et fit pendre immédiatement Cantacuzène sous la porte même de son palais [1] (26 janvier 1578).

[1] Gerlach, p. 354. Μέγας πραγματευτὴς. *Voyage* de Schweiger, p. 70. *Turco-Græcia* de Crusius, p. 274 : « Per qual causa e come è stato impiccato Michael Cantacuzeno a di 3 marzo a Achilo davanti la porta di casa sua. » D'après toute apparence, le riche seigneur Mikhalis, dont la mort est déplorée dans un des plus anciens chants grecs cité par Fauriel, n'est autre que Michel Cantacuzène.

La construction de ce palais avait coûté à Cantacuzène vingt mille ducats ; Alibeg y trouva une somme égale en argent comptant. Enfin, le coup le plus sensible qui fut porté au grand-vizir, déjà blessé dans ses affections les plus chères, fut l'exécution dans la même année de son neveu Moustafa-Pascha, gouverneur d'Ofen. Moustafa avait été nommé à cette place par Souleïman avant le siége de Szigeth, et sa valeur, sa grandeur d'ame, ses constructions et ses institutions d'utilité publique ont placé son nom parmi ceux des plus grands gouverneurs dont les annales d'Ofen et de la Hongrie fassent mention ; ses titres à la gloire ne sont pas d'avoir pris au milieu de la paix des châteaux ennemis, tels que Fülek [1] et autres, mais de n'avoir accordé les fiefs qu'à ceux qui en étaient dignes, d'avoir protégé les veuves et les orphelins, d'avoir fortifié Szigeth, Stuhlweïssenbourg et Belgrade, d'avoir ceint de murs le faubourg d'Ofen, et d'avoir bâti dans la forteresse une poudrière, des bains, des mosquées et des medrésés. Le grand-écuyer du Sultan, Ferhad [2], fut envoyé à Ofen avec la mission apparente d'inspecter les dommages faits récemment par

[1] Petschewi, *Biographie de Moustafa-Pascha*, p. 172. Petschewi raconte à cette occasion qu'au siége de Fülek, un soldat du nom de Tak-Hasan, ayant escaladé les murs jusqu'à une barbacane, la seule voie qu'il eût pour pénétrer dans le château, y avait rencontré un canon que vingt hommes auraient à peine pu faire mouvoir, et qu'il l'avait repoussé avec sa tête, ouvrant ainsi le chemin à ses compagnons.

[2] « 10 ottobre il Bassa di Buda strangolato dal Imbrahor mandato dal » Signor, e gli era stato trovato 300,000 scudi. » *Summario delle Relaz. venet.*, 1578.

la foudre dans le magasin à poudre; mais le véritable but de son voyage était la mort de Moustafa, que les cinquante cavaliers, qui formaient sa suite ordinaire, ne purent défendre de ce coup inattendu du sort (10 octobre 1578). Le favori de Mourad, Oweïs-Pascha, dont nous avons déjà parlé plus haut, hérita de la place de Moustafa [1].

Une année après l'exécution de son neveu, Sokolli, dont le zèle pour les affaires publiques ne se contentait pas de présider le diwan chaque matin à la Porte, tenait son conseil ordinaire du soir, lorsqu'un homme en habit de derwische s'approcha de lui, comme pour lui remettre une supplique, et lui plongea son poignard dans le cœur. Sokolli n'eut que la force de tirer le sien de sa ceinture, puis il tomba et mourut. Le meurtrier, originaire de Bosnie comme Sokolli, avait à se plaindre de la diminution de ses fiefs ; n'ayant pu obtenir qu'on satisfît à ses réclamations, il fut poussé à cet assassinat par un motif de vengeance personnelle, ou ne fut peut-être qu'un instrument de la haine de Moustafa-Pascha contre Sokolli. La torture ne put arracher aucun aveu à l'assassin, et le lendemain il fut écartelé par quatre chevaux. La veille de sa mort, Sokolli s'était fait lire, par son écuyer Hasan-Aga, le

[1] Oweïs-Pascha, dont on trouve plusieurs lettres dans les Archives I. R., s'intitule : *My Weiss Passa as Hatalmas Istemek io et Kariatiabil Tœræk Czyazernak fœ hel tartora Boudan es gand my yebie Megiar Orzagnek di,* c'est-à-dire : « Moi, Weïs-Pascha, par la grâce de Dieu, gouverneur d'Ofen pour le Sultan des Ottomans, et son remplaçant en Hongrie. » Weïs-Pascha avait un lion gravé sur son cachet, à l'instar de son prédécesseur Moustafa.

récit de la bataille de Kossova dans l'histoire de l'empire; au passage où Mourad succombe sous le poignard de Kabilowitsch, il avait récité pour l'ame du Sultan la première soura du Koran, et s'était écrié : « Puisse Dieu m'accorder une mort semblable! » Sévère, mais non cruel, Sokolli ne souilla pas son administration de quatorze ans par des exécutions sans but, à l'exception de celle des cent vingt esclaves échappés de son palais. L'esclave qui avait tué le médecin du défunt beglerbeg de Bosnie, Ferhad, excusa son action en disant qu'il soupçonnait le médecin d'avoir empoisonné son maître par ordre de Sokolli; mais cette accusation contre le grand-vizir n'est justifiée par aucun des actes de sa vie. Sokolli avait eu deux fils de deux esclaves, dont il avait dû se séparer, lorsque la sœur du Sultan, femme petite et fort laide, lui fit l'honneur de le recevoir dans son lit; le premier qui avait été nommé pascha de Haleb mourut du vivant de son père; le second, sandjakbeg de Bosnie, fut appelé au gouvernement de son frère, par le Sultan, qui voulait consoler Sokolli du malheur dont il venait d'être frappé [1]. Sokolli, élevé dans le harem, paraît y avoir puisé le goût des sciences et de la littérature dont il fit preuve dans tous les actes de sa vie administrative. Les ouvrages les plus remarquables écrits sous le règne de Sélim II sont dédiés au grand-vizir, qui a aussi éternisé son nom par des constructions dans un grand nombre de villes de l'empire. Les

[1] « Il Sr. per consolar Mohammet-Bassa della perdita del figlio lo crea Bassa in Aleppo. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 27 février 1572.

principales de ces constructions sont des mosquées, des écoles, et des cuisines pour les pauvres à Burgas, sur le chemin de Constantinople à Andrinople, dans le voisinage de Pajas, ville de Cilicie, dont il rétablit les remparts, des fondations pieuses à la Mecque, et sa chapelle mortuaire à Constantinople, dans le faubourg d'Eyoub. C'est ainsi que mourut de la main d'un assassin le plus grand des vizirs ottomans, celui qui occupa les premières fonctions de l'empire pendant quatorze ans sous trois sultans, le beau-frère de Mourad, le conquérant de Szigeth, Mohammed Sokolli. Sorti depuis près de cinquante ans des rangs des pages du seraï avec la qualité de chambellan, il s'était élevé successivement aux dignités de kapitan-pascha, de beglerbeg de Roumilie, de vizir et enfin de grand-vizir; après avoir été honoré de la confiance entière de Souleïman, avoir joui d'une puissance sans bornes sous Sélim, il vit sous Mourad son influence suivre une progression décroissante. Sa sagesse et sa force seules maintinrent, pendant tout le règne de Sélim, l'empire au degré de puissance où l'avait élevé le génie de Souleïman, et même pendant les cinq années de son administration depuis l'avènement de Mourad, il sut empêcher qu'aucun symptôme de la dissolution de l'Etat ne se manifestât à l'extérieur. Mais, lorsque l'empire ne fut plus retenu par la main puissante qui l'avait arrêté sur le penchant de sa ruine, il entra, aux yeux de tous, dans une voie rapide de décadence.

LIVRE XXXVIII.

Ambassade persane. — Mort du schah Thamasp, et guerre avec la Perse. — Bataille de Tschildir. — Le souverain de Géorgie et sa famille. — Conquête de Tschildir ou *Château du Diable* sur le Kanak, et passage de cette rivière par les Ottomans. — Organisation de la Géorgie et fin de l'expédition. — Araskhan et Kaïtasbeg sont battus; Aadil-Ghiraï est fait prisonnier. — Reconstruction de la forteresse de Karss. — Siége de Tiflis. — Assassinat d'Aadil-Ghiraï; déposition et mort de Moustafa. — Campagne et destitution de Sinan-Pascha. — Fortification d'Eriwan et d'autres places et châteaux-forts. — Campagne d'Osman-Pascha dans le Daghistan. — Installation d'un nouveau khan en Crimée. — Retour d'Osman-Pascha à Constantinople.

La guerre avec la Perse, qui subit une courte interruption après les sept premières années et se continua pendant sept autres, avait commencé deux ans avant la mort de Sokolli. Quelques regards jetés en arrière nous éclaireront mieux sur la première moitié de cette guerre. Nous avons parlé dans les livres précédens de la fondation de la dynastie des Saffewis, du règne de son premier souverain Schah-Ismaïl, de la bataille de Tschaldiran, et enfin de la perfide politique de Schah-Tahmasp, qui s'était souillé du sang de Bayezid-Sultan et de celui des enfans de ce prince réfugiés à sa cour; il ne nous reste plus qu'à raconter

la mort de Tahmasp, arrivée un an après l'avènement de Mourad, et les cruautés qui ensanglantèrent le changement de dynastie et furent en partie la cause de la guerre.

Si l'histoire de Perse nous montre ce pays comme le berceau des monarchies régulières et des administrations bien organisées, elle nous le fait connaître aussi comme le théâtre du despotisme le plus effréné et des crimes les plus abominables. Cette observation se trouvera confirmée par le récit des désordres commis dans ce royaume par des esclaves ambitieux et des tyrans impuissans, désordres qui jusqu'ici n'ont été mis dans tout leur jour par aucun historien européen [1]. Avant de raconter les faits qui suivirent la mort de Tahmasp, nous donnerons quelques détails sur la grande ambassade que ce prince envoya à Constantinople, pour féliciter Mourad sur son avènement, renouveler avec lui les relations amicales qu'avait eues la Perse avec Sélim et Souleïman, et assurer à son cinquième fils Haïder la tranquille succession au trône, au préjudice de ses autres fils. Le 4 mai 1576, seize mois après l'avènement de Mourad, l'ambassadeur persan Tokmakhan [2], fils de Schah-

[1] Malcolm raconte d'une façon incomplète ces événemens, dans le chapitre XIV de son ouvrage, d'après l'histoire persane *Soubdetet-tewarikh* (*Choix des Histoires*), sans avoir mis a profit les histoires turques contemporaines suppléant au silence des Persans, telles que le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Djamioul-tewarikh*.

[2] Mohammed-Kiatib, l'auteur du *Djamioul-tewarikh* et secrétaire de Sokolli, donne, f. 311, le contenu de la lettre de créance de l'ambassadeur persan, qu'il dit tenir de la bouche même de ceux qui l'avaient lu.

Koulikhan, qui neuf ans auparavant avait signé à Andrinople le traité de paix avec Sélim, arriva à Scutari avec une suite de deux cent cinquante personnes et cinq cents chameaux. Le jour suivant, le beglerbeg de Roumilie et le tschaousch-baschi, accompagnés de deux mille cinq cents tschaouschs, mouteferrikas et sipahis, montant la plupart des chevaux tout caparaçonnés d'or, portant des turbans empanachés de plumes, et agitant leurs bâtons garnis d'argent, vinrent recevoir l'ambassadeur; le kapitan-pascha était allé à sa rencontre avec trente galères, sur la plus grande desquelles une table couverte de drap d'or était servie pour lui et les principales personnes de sa suite. Lorsque Tokmakhan porta le premier morceau à sa bouche, toute l'artillerie des galères tonna à la fois, et la tour de Léandre, située sur un rocher isolé au milieu de la mer, répondit à ce signal par cent coups de canon. A sa descente sur le rivage, Tokmakhan fut reçu par Djighalezadé, aga des janissaires, et il se rendit à Constantinople ayant à sa gauche l'aga, et à sa droite le beglerbeg de Roumilie; distinction qui jusque-là n'avait été accordée à aucun ambassadeur d'Asie, et moins encore à celui d'une puissance européenne. Le cortége était ouvert par neuf chevaux de main couverts de housses précieuses, et vingt-quatre nègres revêtus d'habits de drap d'or, de velours et de soie, sur chacun desquels étaient brodées deux figures d'hommes ou de lions, de tigres et de chevaux; ce qui n'était pas un petit scandale pour le sunni ou musulman orthodoxe, aux yeux de qui toute représen-

tation d'êtres vivans est contraire à la loi. Cinquante laquais à pied et trois cavaliers, dont les ceintures étaient garnies de clochettes, précédaient l'ambassadeur; Tokmakhan s'avançait sur un cheval de race dont la selle étincelait d'or; son kaftan de velours rouge avait une riche bordure sur laquelle s'entrelaçaient des feuilles d'or; son vêtement de dessous était brodé de toutes sortes de figures, et son turban brillait d'or et de pierres précieuses. Il était suivi de trois écuyers dont le premier portait son sabre, le second son arc, et le troisième son carquois enrichi d'or et de pierreries. Cinq jours après (10 mai 1576), le Sultan, qui avait retardé à dessein de deux semaines son retour de la chasse, pour avoir occasion de déployer lors de son entrée dans la capitale, aux yeux de l'ambassadeur persan, toute la magnificence de la cour ottomane, arriva à Constantinople, accompagné de dix à douze mille hommes; tous les vizirs rivalisèrent de faste en chevaux et en armes. Le neuvième jour de son arrivée, l'ambassadeur fut reçu en une audience solennelle, et présenta à Mourad ses magnifiques présens, parmi lesquels on remarquait un Koran d'un prix inestimable, un *Schahnamé,* soixante volumes de poëtes persans, une tente divisée en quarante compartimens, dont le pilier figurait un arbre d'or incrusté de pierres précieuses [1], et qu'on tendait par des cordes de soie, quarante tapis, six cassettes pleines de diamans, d'émeraudes, de rubis, de turquoises et de

[1] *Journal* de Gerlach, p. 192. Selaniki dit quarante compartimens, et le *Djamioul-tewarikh* trente-deux.

perles, des lames du Khorassan, des arcs de Tschatsch, des feutres de l'Irak, des étoffes de soie d'Yezd et de Koum. Chacun des six vizirs traita l'ambassadeur pendant un jour [1], et le combla de présens. Le 22 mai, Tokmakhan prit congé du Sultan, qui lui fit don de cinq mille ducats, et de deux chevaux richement enharnachés.

Pendant le séjour de Tokmakhan à Constantinople, Schah-Tahmasp [I] mourut empoisonné après un règne de cinquante-quatre ans. Les rênes du gouvernement, que le vieux prince ne tenait plus que de nom, avaient passé depuis long-temps entre les mains de puissans chefs de tribus géorgiennes, tscherkesses, kurdes et turcomanes. Houseïnbeg-Oustadjlü se réunit aux khans géorgiens Ali et Sal [2], oncles des princes Behram et Haïder, pour changer l'ordre de succession au trône; ils avaient résolu d'ôter à Haïder la couronne que voulait lui léguer son père, et de la donner à Behram. La mère de Haïder conçut alors le noir projet de se défaire du schah, pour assurer à son fils l'héritage paternel; elle empoisonna son mari dans le bain en le frottant d'une prétendue poudre dépilative. Haïder monta sur le trône la nuit même de la mort de son père, pendant que celui-ci s'épuisait en

[1] Selaniki, p. 137, énumère les présens des vizirs. Ungnad dit, dans son *Rapport* : « On lui donna des spectacles, et on chanta dans ses appartemens un hymne en l'honneur d'Eboubekr, d'Omar et d'Osman ; » ce qui était plutôt une injure qu'un honneur, parce que cet hymne ne célébrait pas Ali que les Persans vénèrent plus que les trois premiers successeurs du Prophète.

[2] Dans Minadoi et Knolles : *Zalchan*.

imprécations contre son assassin. Cependant la princesse Peridjankhan [1], fille du schah et d'une esclave tscherkesse, qui avait de commun avec l'ancienne reine persane Parisatis, non seulement le nom, mais encore les qualités et les défauts d'un caractère ambitieux, donna immédiatement avis à son oncle le prince tscherkesse Schemkhal, que par la mort du schah le pouvoir était tombé entre les mains des khans de Géorgie, et qu'il importait de le leur enlever. Schemkhal se concerta aussitôt avec les chefs des tribus kurdes et turcomanes pour perdre le nouveau souverain. Si les khans géorgiens pouvaient compter sur l'assistance de la tribu d'Oustadjlü, le prince tscherkesse était sûr de l'appui de celle d'Efschar. Schemkhal rassembla ses partisans pendant la nuit même. et pénétra avec eux dans le palais par la porte du jardin; les Géorgiens, conduits par Oustadjlü, tentèrent de leur côté d'y entrer par la porte principale d'Alakapou, dont on leur défendit l'accès. Haïder, lorsqu'il sut ses ennemis les Tscherkesses et les Turcomans dans le palais, voulut s'enfuir sous des habits de femme; mais Schemkhal, en ayant été instruit, lui arracha son voile, et le fit poignarder par un de ses esclaves. Cependant Oustadjlü et ses Géorgiens, après avoir enfoncé la porte principale, s'étaient précipités dans le harem; Schemkhal leur ayant alors jeté la tête du prince poignardé, ils perdirent courage et s'enfuirent. Au point du jour, les cadavres des deux

[1] Minadoi, et, d'après lui, Bizari, Knolles et autres, changent ce nom en celui de *Peri Concona*.

infortunés schahs, dont l'un avait régné la moitié d'un siècle et l'autre la moitié d'une nuit, sortirent en même temps du palais pour recevoir les derniers honneurs. Houseïnbeg-Oustadjlü, oncle des princes Moustafa et Imamkouli, fils de Tahmasp et issus d'une autre esclave géorgienne, les arracha du harem, et, accompagné de quelques cavaliers, il s'enfuit avec eux à Koum et à Kaschan, avec le dessein d'y proclamer roi un de ses neveux. Schemkhal et son parti mirent tout en œuvre pour faire monter sur le trône un prince de sang tscherkesse; mais ils s'étaient attiré la haine du peuple par le meurtre du prince Haïder, à qui les Persans étaient dévoués comme au successeur légitime de Tahmasp. Embarrassés de leur victoire et ne sachant comment l'utiliser, ils résolurent de s'adresser au prince Ismaïl, retenu par son père dans le château d'Alamouth depuis vingt-cinq ans, et de le gagner à leur cause en lui disant qu'ils n'avaient tué son rival Haïder que pour lui ouvrir le chemin du trône. La princesse Peridjan, habituée aux exercices des armes et de l'équitation, comme l'ancienne reine persane Rodogune, qui, à l'annonce d'une attaque des ennemis, s'était élancée à cheval, les cheveux à moitié peignés, et n'avait terminé sa toilette qu'après avoir vaincu, se chargea elle-même d'annoncer au prince son avènement; elle vola au château d'Alamouth (*nid de l'Aigle*), entre Kazwin et Tebriz, ancienne résidence du prince des Assassins, le Vieux de la Montagne. Les schahs de Perse se servaient de ce fort inaccessible comme les anciens Khosroës de la *Maison des*

Ténèbres [1] ou du *Château de Léthé*, pour y faire languir dans une captivité éternelle leurs rivaux au souverain pouvoir. C'est à Alamouth que le prince Ismaïl avait été jeté en prison par son père, moins pour avoir dans le premier feu de la jeunesse pillé des caravanes et fait des incursions sur les frontières turques, que pour s'être montré partisan de la doctrine des Sunnis. Ismaïl avait cherché à se consoler de la perte de sa liberté par un usage immodéré de la jusquiame; il s'était tellement habitué à ce plus puissant des opiums, qu'il en pouvait prendre impunément jusqu'à quarante-sept dragmes par jour; mais l'excitation produite dans son organisation par ce suc vénéneux avait transformé sa violence naturelle en une cruauté sauvage et une sombre mélancolie. Lorsqu'il eut échangé sa captivité pour le pouvoir royal, il n'aspira plus qu'au meurtre de ses frères et des grands qui, sous le règne de son père, avaient conseillé son emprisonnement. D'après l'ancien usage des rois de Perse, il immola à sa sûreté huit de ses frères [2] et dix-sept des grands dignitaires de l'empire. Il n'épargna que son frère Mohammed Khodabendé, qui était presque aveugle de naissance et comme tel incapable de lui devenir dangereux, ainsi que les deux fils de celui-ci, dont l'un, Hamza, vivait à Schiraz avec son père, et l'autre, Abbas (plus tard Abbas-le-Grand), occupait, quoique enfant, la place de gouverneur du Khorassan,

[1] Οἶκος τοῦ σκότου. Theophanes, anno XVII. Heraclii.

[2] Minadoi, et, d'après lui, Bizari et Knolles, qui sont là dessus parfaitement d'accord avec les historiens orientaux.

sous la tutelle d'Ali Koulikhan. Ismaïl, haïssant tout le monde et haï de tous, n'osa plus se montrer en public, et passa son temps dans l'intérieur du palais à s'enivrer d'opium avec quelques-uns de ses confidens. Pendant son règne de dix-huit mois, il flotta continuellement entre l'ivresse et la crainte de la vengeance des parens de ses victimes; ne se croyant plus en sûreté sur le trône, il résolut enfin de se défaire des fils de son frère Khodabendé, bien que leur âge parût devoir les préserver de ses terreurs et de sa cruauté; il envoya donc, le douzième jour du mois de ramazan, des ordres de mort à Hérat et à Schiraz. Ali Koulikhan, gouverneur du jeune Abbas, et qui administrait le Khorassan au nom de son élève, avait retardé par scrupule religieux l'accomplissement des volontés d'Ismaïl jusqu'après l'expiration du mois de ramazan. Il reçut à temps la nouvelle de la mort du tyran (13 ramazan 985 — 24 septembre 1577), et elle arriva également à Schiraz une heure avant le moment fixé pour l'exécution du prince Hamza. Peridjan, qui la première avait annoncé au tyran la liberté et le trône, avait délivré la Perse de ce monstre, en le faisant étrangler par quinze bourreaux déguisés en femmes [II].

Douze jours avant la mort du schah Ismaïl, une comète avait paru dans le ciel, et cette circonstance ne fit que fortifier la croyance populaire qui pensait que ces sortes d'apparitions présageaient de grandes révolutions politiques ou la mort d'un souverain puissant. Le moufti et le constructeur de l'observatoire souterrain de Galata, l'astronome Takieddin, calcu-

lèrent que cette comète était déjà venue onze fois annoncer au monde d'importans événemens; d'après eux, elle se serait montrée à des intervalles bien inégaux, et aurait annoncé successivement la mort d'Abel, le déluge, la tyrannie de Nemrod sur Abraham, la chute des tribus Aad et Themoud, la naissance de Moïse, la mort de Pharaon, la bataille de Bedr, le meurtre d'Osman et d'Ali, et le règne d'Yezid. Afin de ne pas faire mentir la comète, le gouverneur de Wan, Khosrew-Pascha, excita le Sultan, par ses rapports à la Porte, à faire la guerre à la Perse, en lui représentant les désordres de ce royaume, la mésintelligence des tribus et l'affaiblissement de l'autorité du schah. Le grand-vizir Sokolli désirait encore moins une expédition contre la Perse, malgré les fetwas qui avaient si souvent consacré la sainteté d'une pareille entreprise [1], qu'il n'avait désiré, sept ans auparavant, celle contre l'île de Chypre; mais ce fut une raison pour que les vizirs Sinan-Pascha, conquérant de l'Yémen et de la Goletta, et Moustafa-Pascha, vainqueur des Vénitiens, sollicitassent encore le Sultan avec plus d'ardeur à cette nouvelle campagne, lui garantissant les victoires futures par les victoires passées, et aspirant tous deux à l'honneur du commandement en chef. Sokolli, qui voulait tenir la balance entre ces deux vizirs ambitieux et neutraliser leur influence l'une par l'autre, fit donner à Moustafa-Pascha le commandement des frontières de Bagdad (de Méso-

[1] Ali, dans son *Noussretnamé*, c'est-à-dire *Livre de Victoire*, compte cinq fetwas rendus dans ce sens.

potamie), et à Sinan-Pascha celui des frontières d'Erzeroum (d'Arménie); mais lorsqu'il fallut partager les sandjaks revenant à chacun des deux rivaux, l'opiniâtre Albanais, Sinan, éleva de telles difficultés qu'il fut impossible de les aplanir autrement que par sa destitution et la nomination de Moustafa-Pascha au commandement en chef. Moustafa-Pascha réunit sous ses ordres cinq mille janissaires, les escadrons des sipahis, le gouverneur du Diarbekr (Derwisch-Pascha), ceux d'Erzeroum (Behram-Pascha), du Soulkadr (Ahmed-Pascha), de Haleb (Mohammed-Pascha), de la Karamanie (Güzeldjé Mohammed-Pascha), avec leurs sandjaks et sipahis, l'ancien beglerbeg du Diarbekr, Ouzdemir Osman-Pascha et le khan de Crimée avec ses cavaliers d'avant-garde. Procédant avec prudence et habileté, Moustafa-Pascha non seulement fit savoir sa nomination aux gouverneurs que nous venons de citer, et aux sandjakbegs de Pasin et de Schouschad, en les appelant à lui avec toutes leurs forces, mais encore il écrivit une douzaine de lettres aux princes des frontières de la Géorgie, pour sonder leurs dispositions et obtenir leur concours [1]. Ces lettres furent rédigées par le secrétaire de Moustafa, l'historien Ali, qui les donne dans son *Livre de la Victoire*, histoire spéciale de la première campagne de la guerre actuelle contre la Perse. Des lettres semblables furent encore adressées aux nombreux princes qui se partageaient alors la domination des pays situés

[1] Il est dit littéralement dans Ali, f. 394 : *Her birinüm nabzi toutiloub*, c'est-à-dire « on leur tâta le pouls à chacun. »

au nord de la Perse, entre la Mer-Noire et la mer Caspienne, tels que le Schirwan, le Daghistan, la Géorgie et la Tscherkassie; à Schahrokh Mirza, fils de l'ancien souverain du Schirwan; à Schemkhal, prince des Koumouks et des Kaïtaks; au gouverneur de Tabazeran, dans le Daghistan, sur les bords de la mer Caspienne; à Alexandre, fils de Lewend, souverain des pays entre Eriwan et le Schirwan; à George, fils de Louarssab, seigneur du district de Basch Atschouk (Imirette); au souverain de Guriel, et au dadian, prince de Mingrelie (Colchis).

Le 31 mars 1578 (22 moharrem 986), on reçut à Constantinople la nouvelle d'un grave échec essuyé par les armées ottomanes sur les frontières persanes. Le beglerbeg de Schehrzor, capitale du Kurdistan, n'avait pu tenir la campagne et avait dû faire rentrer ses troupes dans ses châteaux; dans la contrée de Bagdad, tout le bétail avait été massacré par les Persans. Ces circonstances hâtèrent les préparatifs du serasker; mais il ne se mit en marche qu'après avoir fait donner à son beau-fils Mohammedbeg, fils de la fille de Mohammed-Sultan (fils favori de Souleïman), le sandjak de Nikdé avec quatre cent mille aspres de revenu, et à un autre Mohammedbeg, son protégé, homme grossier et descendant d'une famille de paysans, le sandjak de Begscheri. Le 5 avril (27 moharrem), Moustafa-Pascha, accompagné des vizirs et des principaux officiers, alla prendre solennellement congé du Sultan et lui baiser les pieds; puis il s'embarqua pour Scutari sur la galère du kapitan-pascha, escortée par

quatorze autres galères qui portaient les vizirs et leurs suites. Deux étendards, donnés par le Sultan au serasker, dont l'un était rouge et l'autre mi-parti de rouge et de jaune, flottaient sur la poupe de sa galère. Le 28 avril, l'armée leva son camp à Scutari; mais telle était la lenteur du nouveau généralissime, qu'il mit sept jours à faire le court trajet de deux jours de marche qui sépare Scutari de Nicomédie. Dans cette dernière ville, les janissaires, après avoir été magnifiquement traités, reçurent la permission de se rendre par Boli à Erzeroum, où ils devaient rejoindre le serasker, qui prit avec le reste de l'armée la route de Koniah. Moustafa visita à Koniah le tombeau de Djelaleddin-Roumi, et chercha un heureux présage pour son expédition, en ouvrant au hasard le fameux ouvrage mystique de ce poëte, intitulé *Mesnewi;* le hasard voulut qu'il tombât à l'endroit où il est question de l'expédition d'Alexandre, dans la montagne de Kaf, hasard qui fut regardé comme une promesse non équivoque de victoire. Pendant son séjour à Siwas, Moustafa reçut des rapports des gouverneurs de Wan, d'Erzeroum et de Haleb, dans lesquels le premier lui faisait part de quelques avantages obtenus sur les Persans, et les deux autres de la disette qui désolait leur contrée. Vers le même temps, les princes tscherkesses de Guriel et de Mingrelie, dont le dernier avait le titre royal de dadian, envoyèrent leurs soumissions au serasker. A Kodjhissar, l'armée fut assaillie par une horrible tempête. Moustafa prit toutes les mesures convenables pour conjurer un danger plus

sérieux, celui d'une révolte qu'avait allumée le Turcoman Scham Biyad à Elbistan, dans la province de Soulkadr, et il écrivit à Schemsi-Pascha, favori du Sultan, et au khodja Seadeddin, pour les informer des moyens qu'il avait employés pour réduire les rebelles. Dans la plaine de Tschermik, devant Erzeroum, les janissaires qui avaient suivi le chemin de Boli, les gouverneurs du Diarbekr, de Siwas, de la Karamanie et du Soulkadr, à la tête de leurs contingens, et Ouzdemir Osman-Pascha accompagné de ses cavaliers, opérèrent leur jonction avec l'armée. Mille têtes persanes, provenant d'une victoire remportée par Yousouf, sandjak de Karss, dans le district de Djanbaz Tschoukouri (*fosse des joueurs d'ames*), arrivèrent au camp avec les lettres de soumission du prince du Daghistan, de Schemkhal, chef des Kaïtaks et des Koumouks, de Ghazi Reschid Oghli, commandant de Tabazeran sur les bords de la Mer-Noire, de Toutsché Lawik, gouverneur d'Awar, de Mirza Schahrokh, issu des schahs du Schirwan, du Géorgien Grégoire, seigneur du district de Basch Atschouk (Imirette); Moustafa leur fit à tous des réponses favorables, en les invitant à se joindre à lui.

Le beglerbeg de Wan, Khosrew-Pascha, envoya son kiaya à Moustafa avec prière qu'on le renforçât en lui adjoignant un beglerbeg et quelques sandjaks; il se plaignit aussi de ne pas trouver d'appui dans Seïnelbeg, qui n'avait pas secouru le beg de Selmas. assiégé dans son château par les Persans. Moustafa exprima à Seïnelbeg, dans ses lettres. son étonnement

d'une telle conduite, sans toutefois oser sévir contre lui. Tokmakhan, naguère ambassadeur de Perse à Constantinople, et alors commandant en chef de l'armée persane sur les frontières de la Turquie, écrivit au gouverneur d'Erzeroum une lettre dans laquelle il feignait d'ignorer la rupture survenue entre le Sultan et le schah, et demandait les causes de l'incursion des Ottomans à Djanbaz Tschoukouri. Le gouverneur lui répondit avec la même dissimulation qu'il fallait imputer au vizir tous les actes d'hostilité récemment commis. Mais lorsque Tokmakhan envahit avec trente mille Persans le gouvernement de Tschildir, alors et aujourd'hui encore la frontière septentrionale de l'empire du côté de la Géorgie, et qu'il ravagea le sandjak d'Erdehan, Moustafa lui adressa en forme de lettre un manifeste plein d'injures, qui commençait ainsi : « Chef des hérétiques et des renégats, ami des entêtés » et des serviteurs du Diable, refuge des méchans » de race infernale, appui des rebelles et des scé- » lérats, toi qui es du nombre de ceux dont les actions » noircissent le visage, et à qui ne fera pas défaut le » juge au jugement dernier, toi qui as jeté les bases de » l'infamie, sur qui s'appuient les colonnes de l'en- » têtement, chef des imbéciles et des dupes, guide » des méchans et des fous, destructeur des champs, » qui gagnes l'enfer et dont le désespoir ne finira ja- » mais, toi, Tokmakhan (celui qui lui obéit fait mal), » pénètre-toi bien de ce qui suit, etc. » Toute la lettre répond à ce commencement, et elle se termine par l'énumération des forces conduites par Moustafa con-

tre la Perse. L'armée leva son camp de Tschermik, dès l'arrivée de quatre cents rangs de chameaux, composés chacun de sept chameaux; vingt-six rangs étaient destinés au trésor, cent cinquante aux munitions, cent quinze aux bagages des janissaires, et les autres à ceux du reste des troupes. Moustafa, quatorze jours après son départ de Tschermik, s'établit sous les murs du château d'Erdehan (18 djemazioul-ewwel — 23 juillet); là on lui apporta, au bruit des fifres et des tambours, des têtes de Persans, fichées au bout de piques, trophées par lesquels le gouverneur de Wan lui annonçait sa victoire sur le général persan Emirkhan. Le 9 août (5 djemazioul-akhir), Moustafa quitta ses campemens d'Erdehan, et marcha sur les frontières de la Géorgie; le jour suivant, il livra un combat sanglant à Tokmakhan, devant Tschildir, petit château qui s'appelle aussi *château du Diable* [1]. La victoire resta aux Ottomans, mais elle leur coûta la perte d'un grand nombre de braves, parmi lesquels sept begs kurdes; les châteaux de Welé, Yenikalaa, Akdjekalaa et Tschildir, se soumirent aussitôt au vainqueur [2]. Ce qui fait mieux connaître que le récit des écrivains ottomans les pertes éprouvées par Moustafa, c'est le changement de ton qu'on remarque dans la lettre écrite

[1] *Iblis kalaasi; tarikhi Osman-Pascha*, c'est-à-dire l'*Histoire de la campagne en Perse d'Osman-Pascha*, par un auteur inconnu, f. 229. Dans le *Djihannuma*, f. 408-409, il est bien question d'un gouvernement ainsi appelé, mais il n'y est pas parlé du château dont il a pris le nom.

[2] Akdjekalaa est le même qu'Akhalkelek. *Djihannuma* p. 419. Minadoi, p. 81, l'appelle *Archicheleck*, et Gamba *Akhalkalaki*.

immédiatement après la bataille, par le généralissime de l'armée, à Tokmakhan; dans cette lettre, qui prodigue au général persan les titres les plus flatteurs, le serasker lui exprime le désir d'une entrevue personnelle, et lui offre les conditions les plus avantageuses pour entrer au service du Sultan, en lui rappelant l'exemple de Mohammedkhan, fils du prince de Soulkadr, et du Persan Oulama, qui, lors de l'expédition de Souleïman, s'étaient rangés sous les drapeaux ottomans, et avaient été comblés de faveurs.

Comme nous devons suivre pas à pas l'armée ottomane dans la Géorgie, il est nécessaire de faire connaître les quatre princes de ce pays qui s'opposèrent à son passage. Le silence gardé sur ces souverains par les historiens tant européens que géorgiens [1] avait laissé dans l'histoire une lacune qui se trouve en quelque sorte remplie par les historiens ottomans et italiens, ceux-ci ayant recueilli les faits de cette guerre de la bouche des témoins oculaires eux-mêmes [2]. Les trois provinces d'Imirette, Karthli et Kakhethi, étaient oc-

[1] Les historiens ottomans Ali et Petschewi, les Italiens Minadoi et Vincenzo degli Alessandri, le secrétaire vénitien que le sénat avait envoyé en Perse (Natale Conti, l. XXVII, f. 311), n'ont été ni les uns ni les autres mis à profit par Chardin, Gamba, Güldenstædt, Reineggs, Breitenbach et Klaproth.

[2] Ali, f. 398. Petschewi, f. 175. Minadoi, l. II, p. 53; et, d'après lui, Bizari et Knolles. Minadoi, qui fut pendant sept ans médecin en Syrie, puis à Constantinople lors de la guerre de Géorgie, raconte les faits comme les tenant de la bouche de ses amis turcs, Houseïnbeg, fils de Djanboulad, et du chef des feudataires, Alaïbeg, ainsi que du consul vénitien de Haleb, l. III, p. 101.

cupées par les princes des trois familles Baschatschouk, Lewan et Louarssab, qui seuls étaient considérés comme de la race des anciens souverains géorgiens, et qui faisaient descendre leur généalogie de la grande reine Tamar. par le fils que celle-ci avait eu de son écuyer David (Bagration). David avait surpris la reine pendant son sommeil et en l'absence de ses gardes ; pour le punir de cette audace, Tamar avait voulu le faire mourir en l'exposant à toutes sortes de dangers ; mais, comme il en était sorti toujours victorieux, elle avait fini par lui donner sa main [1]. Les princes d'Altounkalaa, à l'ouest d'Akhiska ou Akhaldjik, n'étaient pas de sang géorgien, mais persan, et faisaient remonter leur origine au prince persan Tschapouk. La Géorgie, appelée par les anciens Ibérie, par les Persans Gourdjistan, et par les Russes Grusie, est la patrie des femmes de la beauté la plus accomplie; aussi ce pays est-il celui où leur influence devait être la plus puissante, et en effet les règnes de femmes sont les seuls points lumineux qu'on aperçoive dans l'obscurité de son histoire. La sainte reine Nino convertit la Géorgie au christianisme du temps de Constantin-le-Grand, et opéra des miracles avec deux ceps de vigne liés en croix au moyen de ses cheveux. Cette croix resta long-temps

[1] Petschewi cite sur David une anecdote qu'Ali paraît ignorer. Non contente des divers dangers auxquels elle avait exposé David Bagration, Tamar lâcha un jour d'hiver un faucon sur un lac à moitié glacé; David dut chasser ce faucon sur la glace qui menaçait à chaque instant de se briser sous ses pas. Petschewi, f. 178. Ali, XXIXe récit. Tous deux prétendent que la ville natale de Bagration est Bagraschin, près de Wan.

parmi les joyaux de la famille Wakhtang, puis elle fut rendue à la Géorgie comme une précieuse relique par l'empereur Alexandre. La reine Tamar, qui, à cause des qualités viriles de son esprit, fut surnommée *Mephé* (*le roi*), bien que la langue nationale eût un mot particulier pour exprimer l'idée de reine, régna sur la Géorgie vers la fin du douzième siècle; la beauté de sa fille Roussoudan, accusée de débauche par l'historien arabe Aboulfeda, à cause de ses aventures galantes avec les dignitaires de sa cour et ses mamlouks, attira, à trois reprises différentes, sur la Géorgie les armes du grand-schah Djelaleddin Mankberni, souverain du Khowaresm, dont les offres de mariage avaient été repoussées. La Géorgie, d'après la tradition, est la patrie de la belle et délicieuse *Schirin,* idéal de la femme dans la poésie persane [1]. On ne doit donc pas s'étonner si, de tout temps, on voit des femmes se montrer sur la scène politique de la Géorgie, et gouverner les hommes par l'irrésistible ascendant de leur beauté ou de leur esprit. Au nombre de ces grandes reines, il faut compter la souveraine d'Altounkalaa, veuve de Keïkhosrew, appelée Dedé Semid, et mère des deux princes Minotscher [2] et Grégoire.

Comme la province d'Altounkalaa était limitrophe du territoire ottoman, Moustafa avait envoyé, quel-

[1] Comme la mère de Schirin était surnommée Mehin-Banou (*la grande femme*) ou Sémiramis II, les poëtes persans paraissent avoir confondu la mère de Schirin avec Tamar-Mephé.

[2] Natale Conti change le nom de *Minotscher* en celui de *Manochiato*, l. XXX, p. 375.

ques semaines avant la bataille de Tschildir, une lettre à Minotscher, le plus jeune des deux princes de ce pays, pour l'inviter à quitter, ainsi que son frère et sa mère, le parti du roi de Perse, auquel ils étaient restés fidèles jusqu'alors. Minotscher, dans la réponse qui apporta sa soumission, demanda un traité et un diplôme qui consacrassent sa souveraineté; Moustafà se rendit, mais en partie seulement, à ses désirs, en lui accordant le sandjak d'Azghour, à son frère Grégoire celui d'Oliti, et à sa mère et à ses autres parens plusieurs fiefs et villages. David-Khan, prince de Tiflis, qui en qualité de beau-père de Schah Tahmasp était dévoué aux intérêts des Persans, ne se montra pas aussi disposé à subir le joug ottoman; il laissa sans réponse la lettre que lui écrivit Moustafa, et prit la fuite lorsque, après la bataille de Tschildir, celui-ci marcha sur Tiflis. Les deux princes des deux autres branches de la famille souveraine de Géorgie, le prince d'Imirette, George Baschatschouk, et le prince de Kakhet, Alexandre Lewan, demandèrent tous deux à Moustafa le gouvernement de Tiflis, le premier pour son fils, comme un sandjak héréditaire, le second pour lui-même. Moustafa, même avant la conquête de Tiflis, avait promis le gouvernement de cette ville à Alexandre, dans une lettre où il l'invitait à embrasser l'Islamisme; mais lorsqu'il vit celui-ci rester fidèle à la foi de ses pères, il ne lui accorda que l'investiture des châteaux de Sakouni et de Keroum, et il constitua Tiflis en sandjak, en faveur de Mohammedbeg, fils de Ferhad-Pascha le *manchot*. Trois cents janissaires,

deux cents cavaliers nouvellement enrôlés, deux cents ouloufedjis (cavaliers soldés), deux cent cinquante gardes, trois cents gœnülüs (volontaires), cent cinquante azabs, deux cents mousquetaires, trois à quatre cents artilleurs, en tout deux mille hommes et cent canons, furent destinés à la défense de Tiflis [1]. Tiflis, qui tire son nom, comme Tebriz, de *sources d'eau chaude* (Tebilé), et qui, d'après la tradition géorgienne, a été, ainsi que Bidlis, bâtie par Alexandre-le-Grand, a la plus grande ressemblance avec Ofen et Pesth, s'il faut en croire l'historien Ali. Le premier jour de l'occupation de Tiflis, Moustafa changea deux églises de cette ville en mosquées [2], par la cérémonie de la prière du vendredi. Le 29 août 1578 (25 djemazioul-akhir 986), le serasker arriva sur les bords du Kanak, qui débouche, un peu au-dessus de la ville d'Aresch, dans le Kour, au-dessous du confluent de cette rivière avec le Ghendjé (Kouraktschaï). Le passage du Kanak coûta à l'armée plus de fatigues que son trajet depuis Tiflis à cet endroit, à travers les forêts et les marais. La disette devint si grande, que le kilogramme d'orge valait six ducats, et l'okka de farine un demi-ducat. Dix mille hommes furent envoyés dans les plaines pour couper

[1] *Histoire d'Ali*, f. 399. Minadoi, l. III, p. 83, fixe le chiffre de la garnison à six mille hommes. Moustafa élève à plus de cent les canons placés sur le rempart. Chardin.

[2] Le *Noussretnamé*. Ewlia, II. Le *Djihannuma*, p. 394. Chardin, II, p. 158, se trompe lorsqu'il dit : « Il n'y a point de mosquée à Tiflis; » ce qui n'est vrai que pour son époque. Il commet une autre erreur en plaçant la conquête de Tiflis en 1576 au lieu de 1578, et confond David avec son frère Simon.

les moissons; mais ils tombèrent dans une embuscade que leur avaient dressée les khans persans Tokmak, Emir-Khan et Imánkouli-Khan, et ils périrent pour la plupart. Moustafa présenta la bataille aux Persans, qui, en poursuivant les fourrageurs, s'étaient engagés entre le camp ottoman et la presqu'île formée par le Kanak et le Kour, et les força à en venir aux mains; il avait placé Derwisch-Pascha à l'aile gauche, Behram-Pascha à l'aile droite, et avait pris lui-même le commandement du centre. Trois mille Persans restèrent sur la place (8 septembre — 6 redjeb) [III]. Vivement poursuivis, les vaincus, voulant chercher un refuge de l'autre côté de la rivière, se pressèrent à l'entrée du pont du Kanak, qui se rompit, et un grand nombre d'entre eux se noya dans le fleuve. Après cet échec, les khans se dispersèrent dans les villes de leurs gouvernemens, telles que celles de Ghendjé, Eriwan, Nakhdjiwan [1], et y attendirent les ordres ultérieurs du schah résidant à Kazwin.

Le beg kurde, Hadjibeg-Kapan, de la tribu de Denbeli, qui deux ans auparavant avait trahi le Sultan pour le schah de Perse, fut pris dans ce combat, et exécuté malgré ses blessures. Presque immédiatement après la victoire remportée sur les Persans, on reçut au camp la nouvelle qu'Alexandre Lewan s'était emparé, en qualité de sandjakbeg ottoman et pour le compte de la Porte, du château-fort de Scheki, situé au nord-est du Caucase; mais ces succès ne purent déter-

[1] Dans Minadoi, p. 92, Genge, Reivan et Nassivan.

miner l'armée à tenter, après la rupture du pont, le passage si dangereux du Kanak grossi par les pluies. Les janissaires commencèrent à murmurer, et voulurent rétrograder sous la conduite du beglerbeg du Soulkadr, qu'ils avaient choisi pour chef, et qui parvint cependant à les ramener à l'obéissance. Moustafa donna l'exemple à ses troupes en se jetant le premier dans la rivière, comme Alexandre lors du passage du Tigre; son ardeur entraîna les soldats, qui le suivirent et dont quelques milliers se noyèrent dans les flots [1]. Pour récompenser et animer encore le courage de ceux qui avaient heureusement atteint l'autre rive, le serasker éleva cinq yaya-baschis (capitaines d'infanterie) au rang de tschaouschs, investit cent janissaires de fiefs de cavalerie, en nomma soixante autres solaks (archers de la garde), en promut trente au grade de kouroudjis, et assigna aux enfans de tous ceux qui avaient passé le Kanak une solde quotidienne d'un aspre, en les enrôlant dans les rangs des janissaires avec la qualité d'adjemoghlans ou recrues. La ville de Scheki, abandonnée par le gouverneur persan, se rendit à Moustafa. Le premier vendredi qui suivit l'occupation de cette place par les Ottomans (15 septembre — 13 redjeb), la prière fut faite au nom de Mourad dans la mosquée qui depuis cinquante ans n'avait point d'imam, et le scheïkh Walihi [2], poëte

[1] « Interno ad 8000 persone. » Minadoi, p. 94. Natale Conti, p. 377, fixe le nombre à cinq mille, et le *Rapport* d'Ali ne parle que de quelques-uns. Conti appelle le Kanak *Chinisco*.

[2] Postérieur aux deux Walihi cités dans la *Biographie* de Latifi, p. 303.

mystique, ami de l'historien Ali, y fit une prédication pleine d'onction, qui lui valut par la suite une place de mouderris à Schamakhi, avec un revenu de cinquante aspres par jour. A Aresch, qui était un point important de défense entre les pays du Caucase et la Géorgie, le parc du schah fut ceint d'une forte muraille et d'un fossé profond de cinq aunes; le pont sur le Kanak fut rétabli, et la fin de ces diverses constructions, ainsi que la prise de possession définitive du pays, furent annoncées par des salves d'artillerie. Le serasker partagea ensuite, dans un diwan solennel, la Géorgie, non encore entièrement conquise, en quatre provinces, qu'il conféra à autant de beglerbegs [1]. Le gouvernement du Schirwan, dont la plus grande partie était encore à conquérir, fut donné au gouverneur du Diarbekr, Derwisch-Pascha, et, sur son refus, à Ouzdemir Osman-Pascha, conquérant de l'Yémen, avec deux millions, et Tiflis à Mohammed-Pascha, avec un million d'aspres de revenus annuels. Moustafa constitua le Gourdjistan (Kakheti) en fief héréditaire pour le fils de Lewan, et conféra le gouvernement de Soukoum à Haïder-Pascha, en lui assignant une solde de huit cent mille aspres. A son départ, le nouveau gouverneur du Schirwan reçut, pour réduire les tribus belliqueuses de cette contrée, soixante canons, cent quatre-vingts caisses de munitions de guerre, et trois mille janissaires dont la solde

[1] On trouve parmi les manuscrits de Diez (Bibliothèque R. de Berlin, XLV, 57) un ordre à Moustafa-Pascha, écrit de la main du reïs-efendi Hasanbeg. qui l'encourage à continuer ses victoires.

avait été payée six mois d'avance. Les revenus que les schahs de Perse retiraient dans le Schirwan de la dîme sur les soies, les sels, le riz et le naphte, et qui s'élevaient à vingt-cinq millions deux cent mille aspres. furent affermés au nom du Sultan par les employés de la chancellerie désignés à cet effet; le gouvernement du Schirwan fut divisé en quatorze sandjaks, celui de Derbend en sept [IV]. Le rapport adressé par l'historien Ali au Sultan termine par l'énumération des huit villes conquises [1], des gouvernemens conférés, et une félicitation que s'adresse Moustafa à lui-même, pour avoir été destiné par la Providence à agrandir le cercle de la domination ottomane par deux conquêtes, celles de Chypre et de la Géorgie.

La même prudence circonspecte, qui avait dicté au serasker les lettres par lesquelles il s'était efforcé d'assurer le succès de ses armes à l'ouverture de la campagne, lui en fit écrire d'autres après ses victoires à Djemschid, khan du Ghilan, gouverneur des places limitrophes de la Perse, pour l'attirer au service du Sultan, et au khan de Schamakhi, Scheref-Khan (dont

[1] Ces villes, nommées dans le *Rapport* au Sultan, sont : 1° Aresch, 2° Schamakhi, 3° Kabala, 4° Bakou, 5° Schabouran, 6° Derbend, 7° Mahmoudabad, 8° Salian. Chacune d'elles, dit le même *Rapport,* fait l'envie de Schiraz et d'Isfahan, du Khorassan et de l'Azerbeïdjan. Le *Noussretnamé*, f. 96 et 104, et Petschevi, f. 179, donnent, avec les diplômes d'investiture de ces sandjaks, les noms des begs. Ce *Rapport* est suivi, dans Ali, d'un chant de victoire formant cinq strophes de huit lignes et dont chacune se termine par un distique; voici la traduction : « Si le schah *Khodabendé* » résiste plus long-temps, il te sera livré par Dieu comme esclave. » La pointe est dans le jeu de mot du nom *Khoda bendé*, c'est-à-dire *esclave de Dieu*.

le père avait autrefois passé au service de la Perse), pour lui offrir sa rentrée en grâce. Il conféra, sur sa demande, au fils d'Ahmed-Khan, l'ancien gouverneur persan de Scheki, l'investiture de la place de son père, mort au combat qui se livra près de cette dernière ville. Ouzdemir Osman-Pascha, gouverneur du Schirwan, réunit encore sous ses ordres le gouvernement de Derbend, dont les habitans avaient fait leur soumission après l'exécution du rebelle Nadan-Khalifé. Le serasker accorda de grands honneurs et le sandjak de Schabouran au prince du Daghistan, Schemkhal, qui était venu lui rendre hommage (5 octobre 1578 — 3 schâban 986), et au frère de celui-ci, Bourhan-Melekeddin, le sandjak d'Okhti. L'historien Ali eut de longs entretiens avec Schemkhal sur les coutumes des peuples du Caucase, et en particulier de celui qui est connu sous le nom d'Ittil [v] (langue de chien), dont le langage ressemble à un aboiement, dans les mœurs duquel la promiscuité est passée en usage, et chez qui la paternité douteuse des maris d'une même femme est décidée par l'instinct de l'enfant, qui choisit son père en remettant à l'un d'entre eux une pomme [1]. Moustafa, de retour à Tiflis et à Erzeroum, reçut à Gori les hommages de George, frère du seigneur d'Imirette (Baschatschouk), et ceux du fils du prince du Guriel. Il recommanda expressément au gouverneur de Tiflis,

[1] Le *Noussretnamé*, f. 107. Avant Mohammed, les Arabes, pour savoir à qui appartenait un enfant dont la paternité était douteuse, les rapportaient à ceux qui étaient reconnus experts dans l'art de déterminer la parenté par la ressemblance des traits et l'analogie dans les formes des membres.

Mohammed-Pascha, de vivre en bonne intelligence avec Alexandre Lewan; il confirma Simon Louarssab, frère du seigneur de Tiflis, dans la propriété du château de Gori, et lui donna le titre de sandjak, en considération de ce qu'il avait quitté le service de Perse; et il laissa dans ce château une garnison de janissaires. L'armée ne surmonta qu'avec les plus grandes peines les difficultés que lui suscita la mauvaise foi des habitans dans le passage du défilé de Souran, et alla camper près du château d'Azghour, résidence de la veuve de Keïkhosrew, Dedé Semid, laquelle vint avec son fils Grégoire rendre hommage au serasker. Moustafa retint Grégoire et son frère Minotscher [1], pour les conduire à Constantinople et les présenter au Sultan; la malheureuse mère dut cacher la crainte qu'elle avait d'une trahison sous la douleur qu'il lui était permis de ressentir de cette séparation forcée. Le cinquième lieu de station après Azghour fut Erdehan. A Kœpribaschi, l'ancien beg de Begschehr, Güllizadé-Mohammed, fut envoyé à Constantinople avec le rapport de toutes les opérations de la campagne; cet honneur revenait de droit au rédacteur du rapport, l'historien Ali; mais sa présence était tellement nécessaire au serasker pour la correspondance avec la Perse, que celui-ci ne put le laisser partir. L'armée continua sa marche par Olti et Pasin, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Erzeroum. On compte de Constantinople à Erzeroum soixante-cinq lieux de stations ou campe-

[1] *Noussretnamé*. Ali ne dit rien des dispositions prises à l'égard des deux princes. Minadoi, III, f. 164, s'étend beaucoup sur ce sujet.

mens, soixante-neuf d'Erzeroum à Aresch (que l'expédition ne dépassa pas), et autant pour le retour à Erzeroum; ainsi donc, dans l'espace de huit mois, l'armée dressa son camp cent trente-cinq fois [vi]. Les pertes des Turcs dans cette campagne avaient été plus grandes que celles des Persans [1].

Un espion, envoyé par Moustafa de Pasin en Perse, en revint avec la nouvelle que quatre armées persanes étaient en marche pour reconquérir les pays perdus (4 schewal 986 — 5 décembre 1578). A la tête de la première étaient l'épouse du schah et le Persan Selmas, auquel les tribus turcomanes d'Oustadjlü et de Tekkelü, qui se disputaient le pouvoir et la tutelle du prince Abbas, avaient confié le gouvernement pendant sa minorité; la seconde était conduite par Scherefkhan, gouverneur transfuge de Nakhdjiwan; toutes deux étaient destinées contre le Schirwan. Bagdad était menacée par la troisième armée sous les ordres de Solak Houseïn [vii], et la contrée d'Erzeroum, appelée Saad Tschoukouri, par les troupes que Tokmak-Soltan [2] avait levées dans le Khorassan. Le 9 septembre, on reçut la nouvelle d'un combat de trois jours, dans lequel Osman-Pascha, gouverneur du Schirwan, avait vaincu sur le Kour Araskhan, l'ancien gouverneur de Schamakhi; dix mille Persans avaient eu la tête tranchée, autant avaient été ou blessés ou faits prisonniers;

[1] Porsus (*Hist. bell. pers.*, p. 116) fixe les pertes des Turcs à soixante-dix mille hommes et celles des Persans à vingt-cinq mille.

[2] Le nom du gouverneur persan, *Soltan*, se distingue par le *ta* et l'*o* de celui de *Sultan*, qui s'écrit par un *u* et un *thy*.

Araskhan lui-même, et les tambours, les étendards et les tentes étaient tombés au pouvoir du vainqueur. La victoire était restée incertaine pendant trois jours, et avait été enfin décidée en faveur des Ottomans par l'arrivée des renforts du khan des Tatares; ces secours avaient été amenés à point nommé par le khalga (vizir-successeur au trône) Aadil-Ghiraï, frère du khan Mohammed-Ghiraï, qui depuis un an était monté sur le trône de Crimée, vacant par la mort de Dewlet-Ghiraï, conquérant de Moscou; Aadil-Ghiraï avait avec lui ses frères Ghazi-Ghiraï et Seadet-Ghiraï, son fils Moubarek-Ghiraï, et Eboubekr-Mirza, fils du sultan Bourhaneddin [VIII]. En apprenant ce nouveau triomphe des armes ottomanes, le serasker écrivit [1] à Osman-Pascha et aux autres chefs sous ses ordres des lettres dans lesquelles il leur exprimait sa satisfaction; en même temps, il manda à la Porte que, pour tenir dans la fidélité les begs du Kurdistan, pays conquis sur les Persans et partagé par Sélim en dix sandjaks [2], il avait de nouveau gagné le transfuge Scherefkhan au service de la Porte, et lui avait conféré le sandjak de Bidlis, en lui promettant d'en conserver l'hérédité dans sa famille [3]. Cependant, le prince

1 La lettre du serasker à Ouzdemir-Pascha se trouve dans le *Noussret-namé*, f. 11. Voyez, *Noussretnamé*, f. 11, le *Rapport* à la Porte sur l'investiture du gouverneur de Bidlis.

2 Moustafa-Pascha cite, dans son *Rapport*, les dix sandjaks suivans: Khoï, Megou, Selmas, Soubaschi, Tschourisch, Ourmia, Owadjik, Bayezid, Diadin, Tschaldiran.

3 La lettre du serasker à Scherefkhan se lit dans le *Noussretnamé*, f. 124; le diplôme, f. 123. Voyez aussi l'*Histoire d'Ali*, f. 405.

persan Hamza-Mirza, et sa mère, femme d'un esprit viril, qui tenait les rênes du gouvernement à la place de son mari Khodabendé, presque aveugle, sortirent du Schirwan en se dirigeant sur Aresch; devant cette place, ils livrèrent à Kaïtasbeg, beglerbeg d'Erzeroum, un combat dans lequel les troupes de celui-ci furent taillées en pièces et lui-même tué. Ouzdemir Osman-Pascha, renfermé dans les murs de Schirwan, fut assiégé pendant trois jours, et Aadil-Ghiraï, qui venait à son secours, tomba entre les mains de l'ennemi [IX]. Osman-Pascha fut forcé d'abandonner Schirwan, et il se retira à Derbend, pour y passer le rude hiver des pays du Caucase.

Mourad voyant ces rapides changemens de fortune sur les frontières de cette partie de son empire, songea à y asseoir sa domination sur des bases inébranlables. Dans une lettre que le khodja Seadeddin embellit de toute la pompe de son style, il ordonna au serasker la prompte reconstruction de la forteresse de Karss[1]; Moustafa la commença immédiatement sur un plan très-vaste, et, à force d'activité et de dépenses, il termina les travaux dans le mois d'août suivant. Le château supérieur et la forteresse inférieure avaient un circuit de quarante mille aunes[2]. Sept begs et

[1] *Histoire* d'*Ali*, f. 407. Ali termine par des citations du Koran et de la tradition : *Djahidou fillahi hakkou djihadi*, « combattez le saint combat, en Dieu est la récompense du combat entrepris pour lui; » *We lillahi djounoudes-semewat wel-erdhi*, « et les armées du ciel et de la terre sont à Dieu; » *Fe iza azemte tetewekkoul alallahi*, « et si tu entreprends quelque chose, aie confiance en Dieu. »

[2] Ali, f. 408. On ne trouve rien sur cette construction dans le *Youssret-*

paschas se chargèrent de bâtir chacun un des sept bastions. Le serasker changea deux églises en mosquées, et en bâtit en outre une que le tombeau du scheïkh Eboulkasan Kharkati rendit depuis un lieu de pélerinage célèbre; pendant qu'on jetait les fondemens de cette dernière, on trouva une table de marbre, dont l'inscription fait connaître le nom de l'ancienne fondatrice de Karss, qui vivait cinq cents ans auparavant; voici la traduction de cette inscription : « Sous le règne de Melek-Azeddin, par le vizir Firouz, » et avec l'assistance de sa femme honorée, fille de Ke- » rimeddin [1]. » Plus tard, Karss, que Constantin Porphyrogénète a connue sous ce nom, devint la résidence des Pagratides [x]; ravagée par Timour, rebâtie par Mourad, elle est restée jusqu'à nos jours le siége d'un gouvernement et l'un des boulevards de l'empire sur les frontières de Géorgie. Pendant que Moustafa prenait ses quartiers d'hiver à Erzeroum, la place de Tiflis était réduite à la dernière extrémité par la disette et l'interruption de ses communications avec l'armée persane; elle fut en outre assiégée par dix mille hommes sous les ordres d'Osman Koulikhan et de Simon Louarssab, ancien seigneur de Tiflis. La famine fut telle que le blé et l'orge valurent jusqu'à mille et huit cents aspres le kilo, et que la garnison fut réduite à sept cents hommes. Un cheval se vendit sept mille ducats, un âne deux mille; le beglerbeg dépensa plus de

namé, qui se termin avec l'année 1578, à la fin de la première campagne de Perse.

1 Ali, f. 49. Ewlia donne toute l'inscription arabe, t. II, f. 409.

cinquante mille ducats pour se nourrir misérablement. Enfin la place fut ravitaillée par des provisions que le kapitan-pascha avait apportées de Constantinople à Trébizonde sur trente galères et galiotes, avec les matériaux destinés à la reconstruction de Karss. Hasan-Pascha, fils de Sokolli, fut chargé de délivrer Tiflis. « J'ai un pressentiment, » lui écrivait son père deux jours avant l'ordre rendu par le serasker, « que c'est » à toi qu'il est réservé de secourir Tiflis. » Hasan-Pascha s'acquitta avec bonheur de sa mission. Dans le Daghistan, Ouzdemir Osman-Pascha avait fixé le jour où devaient avoir lieu ses noces avec la fille de Schemkhal; mais, avant son mariage, il fit décapiter son beau-père qui avait comploté sa perte. Imankoulikhan, fils de Schemkhal, vengea son père par le siége et la détresse de Tiflis; les Ottomans, de leur côté, ravagèrent la contrée d'Eriwan, sous la conduite de Djâfer-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, et d'autres beglerbegs qui avaient reçu des ordres à cet effet. Les Arméniennes et les Persanes traînées en esclavage soulevèrent de nouveau la question de savoir si l'esclavage de sujets persans et arméniens était légal, question que les fetwas du moufti Kemal-Paschazadé avaient déjà décidée sans appel [xi].

Pendant ces expéditions, la Perse fut menacée de nouvelles révolutions par les intrigues des femmes et les déportemens des gardes-du-corps. Le prince tatare Aadil-Ghiraï, dont l'amabilité égalait le courage, et qui lors du siége de Schirwan avait été fait prisonnier par les Persans, avait gagné la mère et la

sœur du schah, et son commerce amoureux avec cette dernière n'était un secret pour personne. Les kouroudjis (prétoriens de la cour de Perse) se révoltèrent et vengèrent l'honneur du harem, en étranglant les coupables sous les yeux mêmes du schah, qui ne laissa pas impuni un pareil acte d'audace. Après avoir passé une revue des kouroudjis, le schah les fit conduire un à un dans son palais pour recevoir leur paie. On les égorgeait à mesure qu'ils arrivaient : onze cents kouroudjis ou deux mille sept cents, d'après le témoignage d'autres historiens, périrent de cette manière ; le massacre ne cessa que sur les instances d'un des confidens du schah, qui, ne pouvant se contenir davantage à la vue de tant de sang répandu, dit à Mohammed-Mirza : « Seigneur, c'est assez. » Le bruit s'étant répandu aussitôt que tous les kouroudjis qui étaient entrés dans le palais avaient été livrés au bourreau, les autres se sauvèrent par la fuite. Conformément aux ordres du Sultan, le khan de Crimée Mohammed-Ghiraï, qui d'ailleurs avait son frère à venger, était parti de Baghdjéseraï le 26 juin 1579 avec deux mille Tatares, et avait paru un mois après sous les murs de Derbend. Osman-Pascha le reçut avec distinction, et donna au beg d'Asof, commandant l'avant-garde de l'armée tatare, le titre de kapitan-pascha de la mer Caspienne avec quatre-vingt mille aspres de revenu. Les troupes réunies d'Osman et du khan ravagèrent tout le pays jusqu'à Schirwan ; mais Osman ne put déterminer Mohammed-Ghiraï à passer l'hiver dans le Daghistan ; celui-ci y laissa son frère Ghazi-Ghiraï, et se retira avec

son corps d'armée, préparant ainsi contre lui la disgrâce du Sultan qui devait le frapper plus tard d'une manière si terrible. Cependant le grand-vizir Sokolli était tombé, à Constantinople, sous le poignard d'un assassin ; sa place, qu'avaient ambitionnée les deux rivaux en puissance et en gloire, Sinan, conquérant de l'Arabie et de Tunis, et Moustafa, conquérant de Chypre et de la Géorgie, fut donnée à l'Albanais Ahmed, second vizir; mais ce dernier ne garda pas le grand-vizirat plus de six mois. Sinan profita de la faiblesse d'Ahmed, pour élever des plaintes sur la mauvaise issue de la guerre dans le Schirwan et les exactions de Moustafa; il réussit à obtenir le rappel de son adversaire, et à se faire nommer à sa place. Moustafa rencontra à Tokat le grand-chambellan, qui se rendait à Erzeroum, avec l'ordre de se saisir du defterdar Moustafa Lalezarzadé Ahmed et de son chancelier, l'écrivain Tadjzadé; le defterdar et son compagnon d'infortune furent jetés dans le château des Sept-Tours, et n'en sortirent qu'après une longue instruction, lorsque Moustafa fut élevé à la dignité de second vizir. Lors de la mort du grand-vizir Ahmed, qui arriva peu de temps après, Moustafa crut toucher au but qu'il s'était proposé depuis quatorze ans; mais il fut cruellement détrompé, lorsqu'il vit le sceau de l'empire envoyé à Sinan-Pascha, alors en marche pour la Géorgie. Le 7 août 1580 (25 djemazioul-akhir 988), l'assassin de Bragadino mourut de maladie, ou, comme l'assurent quelques historiens contemporains, du poison qu'il s'était lui-même administré.

Moustafa, qui était de Bosnie comme Sokolli, brigua ouvertement la place de ce dernier pendant de longues années, et ne put jamais l'obtenir, bien que Sélim II la lui eût promise avant son avènement, en récompense de la guerre qu'il avait fomentée entre lui et son frère Bayezid. Tant que Sokolli vécut, l'influence de Moustafa prévalut; mais, à la mort de Sokolli, elle dut céder devant celle d'Ahmed qui lui fut préféré malgré son insignifiance; il avait perdu l'avantage sur son concurrent par son avarice, en proclamant tout haut qu'il ne briguait point le grand-vizirat et qu'il ne voulait point l'acheter. Malgré son penchant pour l'avarice, que blâmait Ali lui-même, son secrétaire et son panégyriste, Moustafa employa ses trésors en constructions d'utilité publique. Une grande mosquée à Erzeroum, une autre à Ilghoun avec un imareth et un khan, un karavanseraï à Damas divisé en trois cents chambres et orné d'un bassin dans le style de celui des bains de Brousa, une mosquée et un imareth à Kanitra dans le voisinage de Damas, une autre mosquée encore avec un imareth au château de Djenin, à trois jours de marche de Jérusalem, tels sont les monumens élevés par le Bosnien Moustafa, qui de page du seraï devint gouverneur des princes, époux de la riche héritière de l'avant-dernier sultan d'Egypte Kanssou Ghawri, puis d'Houmaï, fille du Sultan, qui fut nommé serasker des armées ottomanes contre Chypre et la Géorgie, et qui s'éleva jusqu'au rang de second vizir.

Sinan, qui avait succédé à Moustafa dans le commandement de l'armée d'expédition contre la Perse,

reçut à son arrivée à Tschermik un daroga (prévôt) persan, du nom de Makssoud, envoyé auprès de lui en qualité d'ambassadeur. Pour déployer à ses yeux toutes ses forces, Sinan lui donna le lendemain le spectacle d'une revue. Sept beglerbegs (ceux d'Anatolie, de Roumilie, de Karamanie, de Haleb, de Soulkadr, de Diarbekr et d'Erzeroum) défilèrent avec leurs feudataires et leurs gardes, ainsi que dix mille janissaires et trois mille cavaliers réguliers. Makssoud arriva à Constantinople quelques jours avant la mort de Moustafa, et en partit sans avoir réussi dans sa mission. Sinan-Pascha était occupé à reconstruire le château du pas de Tomanis, lorsque le grand-chambellan Yemidjdji Hasan (Hasan le fruitier) lui apporta la nouvelle de sa nomination au grand-vizirat. De Tomanis, Sinan dirigea sa marche sur Tiflis [XII]. Le sandjakbeg de Safed et l'aga des janissaires de Damas s'étant offerts pour aller aux fourrages, tombèrent avec quelques mille hommes [1] entre les mains des Persans, que Simon Louarssab avait secrètement informés de cette course. A Tiflis, Sinan retira, sur les plaintes des habitans, le gouvernement de cette ville à Hadji Begoghli Ahmed-Pascha, et le conféra à Grégoire, fils de Louarssab; Grégoire, séduit par l'idée d'administrer, en qualité de beglerbeg ottoman, l'héritage paternel, naguère possédé par son frère Simon, quitta les étendards du schah pour ceux du Sultan, et embrassa l'Islamisme, en prenant désormais le nom

[1] Minadoi, l. V, p. 170 : *Al numero di due milla.* Ali diminue ce nombre du décuple, en n'élevant la perte des Turcs qu'à deux cents hommes.

d'Yousouf. A la même époque, Minotschehr, fils de la reine Dedé-Semid, fut circoncis à Constantinople, sous le nom de Moustafa, et on lui donna en garde son frère Grégoire, qui refusa d'abandonner la foi de ses pères. La nouvelle de l'approche du schah à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et des lettres interceptées qui rendaient suspecte la fidélité du prince géorgien Alexandre Lewend, souverain de Kakhet, déterminèrent le serasker à la retraite. Le Géorgien Moustafa, précédemment Minotschehr, alors pascha de Tschildir, avait été envoyé aux fourrages avec dix mille hommes; mais, surpris par Tokmakhan et Simon Louarssab, il fut complètement battu, et revint au camp avec une perte de sept mille soldats [1]. Le serasker, pour faire oublier cet échec, proclama l'ordre de la marche sur Tebriz; mais l'armée tourna en dérision cette forfanterie, et resta, malgré les ordres de son chef, dans la plaine de Tschildir pendant huit jours, au bout desquels arriva un nouvel ambassadeur persan. Makssoudkhan, qui le premier s'était rendu à Constantinople, avec la mission de demander la paix sous condition de remettre les choses sur le pied où elles étaient avant la guerre, avait été renvoyé avec cette orgueilleuse réponse : « Le pays qu'a foulé le pied du cheval du

[1] Minadoi, l. V, p. 174. Ali, f. 418, passe cette perte sous silence. Il dit expressément que Moustafa était le nom de Minotschehr depuis sa conversion : ainsi donc Minadoi se trompe en pensant que Moustafa n'était autre que Moustafazadé, qui avait été gouverneur de Haleb, et auquel il avait donné des soins en qualité de médecin : *Da me più volte medicato.*

» Sultan appartient au Sultan [1]. » De retour en Perse, Makssoud avait été d'abord bien reçu et promu même par le schah à la dignité de chambellan ; mais par la suite il avait tellement été calomnié par son ennemi Emirkhan, qu'il s'était vu forcé de passer à l'ennemi. En ce moment, le schah fit proposer à Sinan, par un autre ambassadeur, d'acheter la paix moyennant la cession de Karss. Sinan lui répondit que cette proposition devait préalablement être soumise au Sultan, et il l'engagea à envoyer à cet effet une ambassade à Constantinople [2]. A son arrivée, le serasker, après avoir passé l'armée en revue, et jaloux de se concilier les habitans, les invita à faire valoir les créances qu'ils avaient sur le trésor pour fournitures d'argent et autres faites à l'armée; il ne devait y avoir prescription qu'au bout de quinze ans. Cet acte de justice excita les murmures de l'armée, qui se plaignit en disant que le serdar faisait la guerre à ses soldats et non aux ennemis. Sinan conduisit ses troupes à Erzeroum dans leurs quartiers d'hiver; la monotonie des loisirs forcés de la mauvaise saison ne fut interrompue que par l'arrivée de deux ambassadeurs, l'un Persan et l'autre Géorgien. Ce dernier venait négocier, au nom de Simon Louarssab, ancien maître de Tiflis, l'érection en

[1] « Il Signor accettera la pace quando li sia restituto tutto il paese, che » ha cavalcato il suo esercito. » *Rapports* des ambassadeurs vénitiens, à la date de l'année 1580, dans les Archives I. R. « Entrata pomposa del Sr. » per rispetto del Ambasciador o Agente Persiano. » *Rapports* vénitiens.

[2] Petschewi dit que c'était le vieux Tabout qui était venu à Constantinople sous le règne de Souleïman. Ali le nomme Oustadjlü.

sandjak héréditaire du pays autrefois possédé par ses pères, moyennant un tribut annuel de cent mille ducats et l'envoi à la Porte de son fils en qualité d'otage.

Sinan, fatigué de faire la guerre en Géorgie, demanda et obtint la permission de retourner à Constantinople. L'année suivante, les hostilités contre la Perse furent suspendues en attendant l'arrivée du nouvel ambassadeur du schah, Ibrahim, qui s'était mis en route pour venir assister aux fêtes de la circoncision du prince Mohammed, et qui devait être porteur, ainsi qu'on l'espérait, de propositions acceptables; Ibrahim entra à Constantinople avec une suite composée d'autant de personnes qu'il y a de jours dans l'année [1] (29 mars 1582). Mais la Géorgie, bien que conquise, n'était pas domptée; et Tiflis réclamait impérieusement des approvisionnemens et des renforts pour la garnison. Le Sultan approuva les mesures que lui conseilla le grand-vizir Sinan pour la conservation de cette place, et confia le transport des provisions à Mohammed, neveu de Moustafa-Pascha, en lui adjoignant l'eunuque Hasan, pascha du Diarbekr, et Moustafa (Minotschehr) [2]; les paschas de Haleb et de Meràsch reçurent également l'ordre d'attendre Mohammed à Wan pour se réunir à lui. A la fin d'août 1582, les troupes et le convoi partirent d'Erzeroum pour se

[1] Le *Rapport* de l'ambassadeur d'Allemagne dit : « 105 Gentiluomini, » 65 Leibbediente, 72 Pferde, 75 Kamehle fur den Bothschafter, 250 Pferde » und Mauller, 42 Kamehle fur das Gefolge, in allen 365 Personen und » 419 Lastthiere. »

[2] Cantemir fait de *Minotschehr*, *Minewjehir*.

rendre à Karss et à Akhalkelek [1]; là Moustafa (Minotschehr) opéra sa jonction avec cette petite armée; Mohammed-Pascha fit don à Moustafa d'un sabre et de vêtemens d'honneur, et approuva sa proposition d'abandonner la route de Tomanis qu'on avait suivie jusque-là, pour celle plus courte d'Altounkalaa, Karakalaa et Gori. Une armée de Géorgiens et de Persans qu'avait levée Simon Louarssab, afin de se venger du refus par lequel on avait répondu à sa demande d'ériger en sa faveur Tiflis en sandjak héréditaire, attendait les Ottomans dans la plaine de Gori; Mohammed chercha à éviter le combat, et s'enfuit sur les bords du Kour; cette manœuvre fit tomber tout le convoi entre les mains de l'ennemi, et noyer une grande partie des troupes dans le passage de la rivière. La garnison de Tiflis, n'ayant plus ni vivres ni argent, voulait abandonner la forteresse; ce ne fut qu'avec peine que Mohammed-Pascha put la décider à attendre les approvisionnemens que devait apporter Alexandre Lewan, seigneur de Sagoum [2]. Pendant sa retraite, Mohammed-Pascha entreprit de faire assassiner Moustafa (Minotschehr), soit qu'il le crût de connivence avec l'ennemi, soit qu'il voulût rejeter sur lui, en paraissant lui appliquer une punition méritée, la responsabilité de l'échec qu'il avait essuyé. Mais Moustafa, qui soup-

[1] *Archelech*, dans Minadoi.

[2] Ali, f. 417. Minadoi, l. V, p. 171, change *Sagoum* ou *Schagoum* en *Zaghen*. Une lettre du Sultan à Sinan, grand-vizir et serasker, se trouve dans la collection des manuscrits de Diez, f. 69, à la Bibliothèque de Berlin.

çonnait le projet de Mohammed ou qui en avait reçu avis, se tenait sur ses gardes; dans le diwan, le kiaya ayant voulu porter les mains sur lui, d'après le complot concerté à l'avance, il lui fendit la tête de son sabre, coupa l'oreille au pascha du Diarbekr, et fit à Mohammed lui-même cinq blessures graves. Après cette scène sanglante, il quitta le camp avec tous les siens, et adressa à la Porte un rapport sur l'assassinat qu'on avait prémédité contre lui [1]. Le grand-vizir, interrogé par le Sultan sur ce qu'il pensait de la défaite des Ottomans devant Gori et de l'événement d'Altounkalaa, répondit avec hauteur qu'il avait déconseillé dès le commencement la guerre de Géorgie, et récemment encore la nomination de Mohammed; que le Sultan ne pouvait d'ailleurs espérer un meilleur résultat, que lorsqu'il se mettrait lui-même en campagne et se rendrait à Diarbekr, à Haleb, ou du moins à Amassia, pour exciter le courage des troupes par sa présence ou son voisinage. Cette sortie déplut au Sultan, et plus encore à la favorite du harem, qui vit dans le projet d'éloigner le Sultan de Constantinople l'intention de l'arracher à son influence. A tous ces griefs vint se joindre le mécontentement de Mourad, qui soupçonnait avec raison Sinan de n'avoir favorisé le voyage de l'ambassadeur persan à Constantinople que dans le but d'ajourner la guerre. Lors-

[1] Minadoi, p. 196 et 197. Selaniki, p. 162, dit que Mohammed avait évité la mort en se jetant de côté : ses blessures n'étaient donc pas, ainsi que le prétend Minadoï, p. 197, *mortali ferite*. Mézerai, p. 724, d'après Minadoï, ainsi que Knolles, I, p. 677. Sagredo, p. 195.

qu'après les fêtes de la circoncision, il reçut des mains d'Ibrahim ses lettres de créance et qu'il n'y vit aucune des propositions de paix qu'il avait espérées, il laissa éclater son ressentiment contre le grand-vizir, et l'exila à Demitoka, puis à Malghara [1]. Cette déception avait tellement irrité Mourad, qu'il n'épargna pas même l'ambassadeur; il lui reprocha en termes violens de ne lui avoir pas plus tôt donné connaissance de ses lettres, le retint prisonnier, et envoya sa suite sur les galères de l'État. Siawousch-Pascha de Kanischa, en Hongrie ou en Croatie, fut appelé au grand-vizirat (5 décembre 1582 — 20 silkidé 990). Le beglerbeg de Roumilie, Ferhad, élevé à la dignité de vizir, obtint aussi le commandement en chef de l'armée d'expédition contre la Perse; il partit pour les frontières avec soixante mille janissaires, quatre cents tschaouschs, trois cents canons, deux millions en numéraire, et dix mille ouvriers destinés à reconstruire la forteresse d'Eriwan. La dignité de Ferhad échut au beglerbeg d'Anatolie, Djâfer, qui fut lui-même remplacé par Rizwan-Pascha, ancien beglerbeg d'Erzeroum. Son gouvernement fut donné à Mohammed-Pascha, fils de Ferhad, et Souleïman-Pascha, fils de Koubad-Pascha, fut investi de celui de Diarbekr. L'envoi de Ferhad contre la Perse était d'autant plus urgent, que Moustafa (Minotschehr) venait d'abjurer l'Islamisme et de déserter les drapeaux ottomans.

Ferhad-Pascha donna tous ses soins à la fortification de la ville d'Eriwan, si florissante autrefois sous l'admi-

[1] Minadoi confond Malghara et Marmara, p. 201. Selaniki, p. 161.

nistration des gouverneurs persans Schahkoulikhan et Tokmakhan, mais qui était tombée en ruines depuis la guerre de Géorgie [xiii]. Un marchand, protégé de Timour, qui était venu s'établir dans le pays pour la culture du riz, jeta les premiers fondemens de cette place, qui depuis a joué un si grand rôle dans les guerres entre la Turquie, la Russie et la Porte. D'après les ordres d'Ismaïl, le khan Rewan ou Eriwan construisit sur cette partie des frontières de la Perse une forteresse, à laquelle il donna son nom. Ferhad-Pascha entoura de murs le palais de Tokmakhan; il éleva huit tours dans le château intérieur, quarante-trois dans le château extérieur, et perça dans le premier sept cents, et dans le second dix-sept cent vingt-six meurtrières. Cinquante-trois canons furent hissés sur les remparts; tous les travaux furent terminés en quarante-cinq jours [1]. Ferhad conféra le gouvernement d'Eriwan à Yousouf-Pascha, fils de Cicala; à cette occasion, l'armée, faisant une piquante allusion au passé, remarqua que Ferhad, qui, étant cuisinier du sultan Sélim, avait fait une cour assidue à Yousouf, alors aga des janissaires, jusqu'à ce qu'il eût été nommé djebedji-baschi et envoyé à Ofen pour mettre à mort le neveu de Sokolli, pouvait, depuis qu'il s'était élevé dans les bonnes grâces de la sultane Walidé, donner des ordres à son ancien protecteur [2]. La solde annuelle (*saliane*)

[1] Minadoi, p. 219, dit quinze jours au lieu de quarante-cinq. Knolles, p. 681.

[2] Ali, f. 432, et Petschewi, f. 193, font mention des railleries faites à ce sujet par l'armée.

du beglerbeg d'Eriwan fut fixée à neuf cent mille aspres, celle du defterdar à cent mille, et l'*argent d'orge* des begs à soixante-treize mille huit cent quatre-vingt-dix aspres. Cinq cent cinquante mouteferrikas, mille quatre cents volontaires de l'aile droite et mille de l'aile gauche, cinquante arquebusiers à cheval, quatre cents tscherkesses, mille sipahioghlans, cinq cents ouvriers du génie, cinq cents azabs, deux cents forgerons et deux cents canonniers, en tout six mille deux cent cinquante hommes [1], furent destinés à former la garnison de la forteresse, et on affecta à leur solde une somme de plus de vingt-cinq millions d'aspres [2]. Les revenus du beglerbeg, du defterdar et des agas, y compris l'argent d'orge, s'élevaient à plus de vingt-six millions d'aspres, ce qui faisait, avec la solde des troupes, plus d'un million de ducats. On mit aussi garnison dans les autres châteaux de la contrée [3]. Ferhad, tout en s'occupant de l'organisation du paschalik d'Eriwan, envoya quarante mille ducats et des vivres

1 Minadoi, p. 222, dit huit mille hommes.

2 La solde de la garnison s'élevait à vingt-cinq millions trente-cinq mille soixante-douze aspres, celle des officiers à vingt-six millions quatre cent huit mille neuf cent soixante-douze aspres; en tout, cinquante-un millions quatre cent quarante-quatre mille trente-quatre aspres. Ces chiffres sont donnés par Ali, qui mérite une entière confiance en sa qualité d'ancien defterdar des fiefs.

3 Schoureghil avait cinquante soldats de garnison; Nalin, quarante-neuf soldats de garnison et soixante-dix Arabes; Aktschekalaa, cinquante ouvriers du génie; Sürmelükalaa, quarante-neuf soldats de garnison; Bedji, deux cent cinq esclaves, cent garnisaires et cent azabs : en tout, six cent soixante-treize hommes, dont la paie annuelle s'élevait à un million huit cent cinquante-deux mille trente-six aspres. Ali, f. 432.

à Tiflis, sous une escorte de quinze mille hommes commandés par Hasan-Pascha. Riswan-Pascha reçut l'ordre de se rendre avec six mille combattans à Altounkalaa, résidence du renégat Minotschehr, qui avait mis à mort le tschaousch et le kapidji qu'on lui avait envoyés [1]; Ferhad alla prendre ses quartiers d'hiver à Erzeroum. Dès le commencement du printemps de l'année 1584, l'armée se mit en marche pour Nakhdjiwan, en suivant, d'après les ordres du Sultan, la route de Tomanis, Lori et Gori; Mourad avait tracé cet itinéraire pour qu'on fortifiât ces villes et les principaux châteaux de la Géorgie, qu'on y mît garnison, et qu'on organisât les finances du pays en les employant à la solde de l'armée [xiv]. Hasan-Pascha défit une troupe de brigands près de Lori, et protégea cette ville contre toute surprise, en y laissant une garnison de deux mille hommes et vingt-deux canons; il fortifia également Tomanis par un mur de dix-sept cents aunes de circuit. Riswan-Pascha, ayant été chargé d'aller renforcer la garnison de Tiflis avec vingt mille hommes, fut attaqué par Simon Louarssab, dont le frère David était passé sous les drapeaux ottomans; Simon Louarssab, écrasé par le nombre, ne dut son salut qu'à une erreur des troupes de Riswan, qui prirent les corps des beglerbegs de Karamanie et du Soulkadr envoyés à leur secours pour des corps persans, et n'achevèrent pas leur victoire. Au passage

[1] Minadoi, l. VI, p. 224. Les événemens racontés dans le livre IV de Minadoi sont entièrement passés sous silence par les historiens ottomans.

de l'armée par Tomanis, Hasan y fut laissé comme gouverneur. Ferhad-Pascha, qui pendant tout ce temps était resté immobile dans son camp d'Akhalkelek, ne réussit qu'avec peine à appaiser une sédition des soldats mécontens de leur inactivité; ils outragèrent même gravement Riswan, accouru pour rétablir l'ordre. Pendant la marche d'Erdehan à Erzeroum, les chariots du harem de Ferhad furent enlevés, et on ne sut s'il fallait en accuser les Géorgiens ou les janissaires. Le mécontentement de l'armée valut à Ferhad la disgrâce du Sultan, et la fuite du khan persan Ali-Kouli, qui avait corrompu ou trompé ses gardiens, ne contribua pas peu à hâter sa chute.

Pendant les deux dernières expéditions de Ferhad en Géorgie, Ouzdemir Osman-Pascha avait pénétré avec son armée et des troupes fraîches dans le Daghistan et les steppes de la Tatarie. Après avoir quitté le Schirwan, pour réduire les fiers montagnards du Daghistan, il avait établi son camp dans le Caucase, à l'entrée du défilé de Derbend, derrière lequel était le territoire des Khazares et des Allanes, des Kaïmouks et des Kaïtaks[1]. Lorsque Moustafa-Pascha avait été rappelé de

[1] Dès la plus haute antiquité, le défilé de Derbend opposa une digue infranchissable aux migrations de Gog et de Magog. Le mur immense qui en défend l'entrée est attribué par la tradition orientale au conquérant arabe ou égyptien Alexandre, premier de ce nom, et par l'histoire à Justinien et Nouschirwan-le-Grand. Une légende de l'Islamisme représente Derbend comme le tombeau de soixante-dix mille martyres, près duquel, dit Ali, f. 402, la lecture d'une soure du Koran est préférable à celle de toutes les écritures saintes, du Pentateuque, des Psaumes, de l'Évangile et du Koran, faite dans tout autre lieu.

Géorgie. le commandement superieur de l'armée ottomane dans le Daghistan avait été donné au khan de Crimée, Mohammed-Ghiraï[1]. Mais après la captivité de son frère, Aadil-Ghiraï, le khan se refusa obstinément à une nouvelle campagne dans le Caucase; toutes les lettres d'Osman-Pascha, gouverneur du Daghistan, ne purent le faire changer de résolution. Pendant l'armistice conclu à l'occasion des deux ambassades persanes dont nous avons parlé plus haut, le sandjakbeg de Kakala, Dal Mohammed, étant tombé victime d'une perfidie du khan persan Mohammed, Osman-Pascha envoya Boudakbeg à Constantinople, avec la mission d'annoncer au diwan cette violation de la suspension d'armes, et de demander des secours pour la soumission des pays de montagnes qui étaient encore indépendans. Le rapport d'Osman-Pascha fut une des causes qui contribuèrent à l'emprisonnement de l'ambassadeur persan Ibrahim à Constantinople. Le Sultan nomma sur-le-champ Ferhad serasker de l'armée de Géorgie, et dirigea des forces considérables sur Derbend par la Mer-Noire et la Crimée. Le beglerbeg de Roumilie reçut l'ordre de se rendre à Kaffa, dans le délai de trois mois, avec ses begs, ses feudataires, trois mille janissaires, les sipahis et les saïms de l'aile droite et de l'aile gauche, et notamment avec les begs de Güstendil, Silistra et Nicopolis; à cet effet, il lui fut donné quatre-vingt-six charges

[1] Le diplôme d'investiture de Mohammed-Ghiraï, en qualité de serasker du Daghistan, se trouve dans les manuscrits de Diez, n° XLV, f. 60, à la Bibliothèque R. de Berlin.

d'or ou huit millions six cent mille aspres. Lorsque l'armée arriva à Kaffa, le beglerbeg de cette ville, Djâfer-Pascha, nommé généralissime de cette expédition, envoya en éclaireurs six cents silihdars et six mille hommes d'élite des troupes de Roumilie, sous le commandement de Boudakbeg et du kiaya du silihdar Sinan. On mit deux semaines à traverser le Don, de Kartsch à Toman, et on prit quatre jours de repos à Temrouk, château de la presqu'île. Djâfer paya aux Tscherkesses, pour le passage du Kouban, cinq aspres par cheval et douze par chariot. Harcelés sans cesse par des tribus de Kaïmouks et de Tscherkesses, les Ottomans continuèrent leur route à travers d'immenses steppes [1], dans les quelles ils furent assaillis par un violent orage, accompagné de grêlons monstrueux qui tuèrent un grand nombre de chevaux. Le vingt-cinquième jour après le départ de Kaffa, l'armée atteignit Beschdepé (Cinq-Collines), et le trentième les bords du Terek; puis elle gagna à travers de profondes forêts Karnaï, et passa le Terek et l'Akssou, sur lesquels les begs tscherkesses avaient jeté des ponts à vingt endroits différens. Enfin, après quatre-vingts jours de marche, Djâfer arriva à Derbend, où il fut reçu avec empressement par Osman-Pascha (14 novembre 1582). Les troupes campèrent encore pendant une semaine sous des tentes; mais elles passèrent l'hiver dans des cabanes en bois couvertes de

[1] Ali dit que l'armée rencontra dans ces steppes de nombreux troupeaux de cerfs, et des collines entièrement formées par des bois de ces animaux qui ont l'habitude de les déposer là où il s'en trouve déjà.

roseaux. Le blé était d'un prix très-élevé, et valait jusqu'à deux cents aspres le kilogramme; l'orge ne coûtait guère moins. Les hommes et les chevaux se nourrirent de riz.

Dès les premiers jours du printemps, Imankouli-khan, gouverneur persan de Ghendjé, se mit en campagne avec trois mille gardes-du-corps (kouroudjis), quatre khans, trente soltans, et d'autres troupes qui complétaient le nombre de cinquante mille hommes. Son avant-garde, forte de six mille soldats sous le commandement de Roustemkhan et de Danghibeg, attaqua à Niazabad, dans le voisinage de Schabouran, le sandjak de Silistra, Yakoubbeg; les Ottomans furent battus et se retirèrent en laissant un grand nombre de morts sur la place, parmi lesquels le sandjakbeg lui-même et l'alaïbeg ou chef des feudataires (2 rebioul-akhir 991 — 25 avril 1583). Le 29 avril, Osman-Pascha sortit de Derbend à la tête de son armée pour marcher contre les Persans; pendant trois jours consécutifs, il passa ses troupes en revue dans la plaine en face de la ville, puis il arriva quatre jours après sur les bords du Samour, qu'il ne traversa qu'avec beaucoup de peine. Le lendemain soir, les avant-postes de Beschdepé annoncèrent l'approche des Persans. Le matin du jour suivant, les deux armées se rangèrent en bataille. Osman plaça ses bagages sur les bords du fleuve qui protégeait ses derrières; il prit le commandement du centre, et confia l'aile droite au beglerbeg de Siwas, Tschersbars Haïder, et l'aile gauche au gouverneur de Kaffa, Djâfer-

Pascha. Imankoulikhan occupait le centre de l'armée persane, dont l'aile droite était sous les ordres de Roustemkhan, et l'aile gauche sous ceux du transfuge ottoman Bourhaneddin. Osman avait monté son cheval noir, qui était depuis trente ans son fidèle compagnon d'armes, et dont le hennissement lui était un présage certain de victoire. Les Persans et les Ottomans combattirent toute la journée : la nuit même ne put mettre fin à cette sanglante mêlée; des deux côtés on alluma des torches pour pouvoir continuer à s'égorger, circonstance qui fit donner à cette bataille le nom de *bataille des torches*. Le lendemain matin, le carnage cessa, sans pourtant que la victoire fût décidée; les Persans, harassés de fatigue, se retirèrent en bon ordre, et s'adossèrent aux bords du Samour. Les deux jours suivans, les deux partis cherchèrent à prendre avantage l'un sur l'autre en changeant de position; mais le troisième, ils restèrent dans une inactivité complète. Cependant les Persans avaient tourné les Ottomans, et ils les tenaient cernés de tous les côtés : maîtres des hauteurs et du fleuve, ils se croyaient sûrs de la victoire. Le lendemain, l'armée ottomane les attaqua brusquement pour se faire jour à travers leurs rangs; le désordre gagnait la division de Djâfer-Pascha qui commençait à plier, lorsque la valeur de l'alaïbeg de Gustendil et des troupes de Roumilie décida la bataille. La défaite des Persans fut générale : ni le fouet ni l'éperon ne purent dérober les fuyards au fer des vainqueurs. Les Ottomans firent trois mille prisonniers, et une pyramide de sept mille cinq cents têtes

fut élevée par Osman comme trophée de la victoire. Après cet avantage signalé, Osman partit pour la ville de Schabouran, sous les murs de laquelle il resta pendant une semaine; il se rendit de là par Tschorak à Schamakhia (6 juin — 15 djemazioul-ewwel); il fit reconstruire par ses troupes, dans l'espace de quarante-cinq jours, le château de cette dernière place, et alla camper à Bakou, ville remarquable par le voisinage de ses puits de naphte. Ayant ainsi glorieusement terminé la campagne et assuré la tranquillité des frontières de l'empire sur le Caucase, Osman Ouzdemir établit Djâfer-Pascha kaïmakam du Daghistan, et commença sa retraite. Les fêtes du Baïram terminées, l'armée passa la petite rivière Indjessou, traversa le territoire de Schemkhal, puis atteignit, après deux jours de marche, le Koyounssou ou l'Akssou, et, après deux autres, le Soundj, appelé aussi Kanlü, c'est-à-dire *le sanglant*. Les Russes, attirés par l'espoir de s'emparer du convoi d'argent qui devait arriver de Constantinople, étaient en embuscade dans de vastes forêts situées sur l'autre rive du Soundj. Lorsqu'un tiers des troupes ottomanes eut franchi cette rivière, les Russes l'attaquèrent avec impétuosité; cependant Osman put effectuer son passage, mais il fut inquiété pendant trois jours par les ennemis, qui lui firent éprouver des pertes sensibles. Après avoir franchi le Terek avec de grandes difficultés, il alla camper à Beschdepé. Les Russes avaient brûlé toutes les steppes, de sorte qu'il n'y avait point de fourrage pour les chevaux, et l'armée manqua d'eau potable pendant deux jours.

Ce fut là qu'Osman rencontra son ancien kiaya, le gouverneur de Schamakhi, à qui avait été confié le transport du convoi d'argent. Le paiement de la solde arriérée consola les troupes de la disette de vivres, et surtout de celle de fourrage, qui avait causé la mort de huit cents à mille chevaux par jour. En arrivant sur les bords du Kouban, Osman trouva ce fleuve glacé; mais d'épaisses forêts fournirent à l'armée le moyen de lutter contre le froid; enfin la route de Temrouk, Tamar et Kerdj la conduisit heureusement à Kaffa.

Avant de suivre en Crimée la nouvelle expédition d'Osman-Pascha, il est nécessaire de faire connaître les princes qui régnaient sur ce pays du temps de Mourad III. Dewlet-Ghiraï, qui avait trois fois porté les armes dans l'intérieur de la Russie [1], brûlé Moscou, et cherché à réunir par un canal le Wolga et le Don, était mort dans la troisième année du règne de Mourad, et avait été enterré à Baghdjéseraï sous un dôme élevé spécialement pour lui. Mohammed Semiz (le gras), l'aîné des dix-huit fils de Dewlet-Ghiraï, lui succéda, et nomma son frère Aadil-Ghiraï, kalgha, c'est-à-dire vizir et héritier présomptif du trône. Après la mort d'Aadil-Ghiraï en Perse, le khan aurait vo-

[1] La première fois en 1553, où il fut tourné par Schir Merd, allié des Russes; la seconde fois en 1568, lors de la tentative de réunir le Don au Volga; la troisième fois en 1571, devant Moscou. Djenabi, p. 124; le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 254, et le *Sebies-Seyar*, fixent l'année de sa mort en 985 (1577), tandis que l'*Histoire de la Chersonèse taurique* l'antidate de six ans, en 1571.

lontiers élevé son jeune frère Seadet-Ghiraï aux fonctions de kalgha qui donnent le trône en perspective; mais la loi de Djenghiz-Khan désignait au choix de Mohammed l'aîné de ses frères, Alp-Ghiraï, qui fut en effet nommé kalgha. Cependant, voulant favoriser Seadet-Ghiraï autant qu'il était en lui, Mohammed créa pour lui une nouvelle dignité, celle de second héritier présomptif (noureddin), en lui assignant des revenus particuliers sur les ports et les salines; cette dignité se perpétua depuis en Crimée, sous le titre de noureddin (*lumière de la foi*) qu'elle avait pris du prénom de Seadet-Ghiraï [1]. Cette innovation faite par Mohammed, de son propre mouvement, n'était pas de nature à avoir l'assentiment du Sultan, non plus que les éternels prétextes par lesquels il éludait de secourir le gouverneur de Derbend, Osman-Pascha, dans sa campagne contre les Persans. Malgré des ambassades multipliées à la Porte pour protester de son dévouement, et l'offre officieuse de deux cent cinquante mille chevaux, il n'envoya pas un seul homme dans le Daghistan. Ce fut alors qu'Osman-Pascha, qui s'était plaint à Constantinople, à plusieurs reprises, de l'abandon dans lequel on le laissait, reçut du Sultan l'ordre de partir de Derbend pour Kaffa, et de déposséder le khân rebelle. Le général ottoman, à son arrivée en Crimée, publia la déposition de Mohammed, auquel, d'après les usages tatares, aurait dû succéder le kalgha actuel, Alp-Ghiraï. Mais Mohammed-Ghiraï

[1] *Sebies-Seyar.*

était loin de songer à obéir. A la tête de quarante mille cavaliers, il ravagea la contrée de Kaffa, et bloqua Osman-Pascha qui, trop faible pour pouvoir lui résister en rase campagne, demanda de prompts secours à la Porte. Dans un diwan convoqué à cette occasion, il fut résolu qu'Ouloudj-Ali partirait sous dix jours pour Kaffa avec des renforts et trente galères. On nomma en même temps à la place de Mohammed-Ghiraï, son frère Islam-Ghiraï, âgé de vingt-cinq ans, qui jusqu'alors dans un couvent à Koniah avait caché son ambition sous le froc des moines de l'ordre des Mewlewis [1]; il comparut devant le diwan avec son frère, Derwisch-Ghiraï, et reçut des mains du Sultan un sabre, un cheval, un étendard écarlate avec une inscription en lettres d'or, insignes de la dignité de beglerbeg. Le 24 avril, les vizirs accompagnèrent le nouveau khan et le kapitan-pascha chargé de l'escorter jusqu'au tombeau de Khaïreddin, appelé par les Ottomans le souverain de la mer; là, après un banquet d'adieu, Islam-Ghiraï s'embarqua à minuit pour la Crimée. Le désir du changement, si naturel au peuple, avait fait perdre à Mohammed presque tous ses partisans, et l'empressement des Tatares pour voir le nouveau khan était si grand, que lorsque la flotte qui portait Islam approcha du rivage, ils n'attendirent pas le débarquement et se précipitèrent à cheval dans

[1] Minadoi, qui passa à Koniah pendant le séjour d'Islam dans cette ville, se laissa tromper par sa piété apparente; aussi dit-il, l. VI, p. 257: « Con una esteriore innocente pareva ch' egli senza alcuna vana speranza » altro non cercasse che a prepararsi una lodevole e buona morte. »

la mer pour rendre hommage à leur nouveau maître. Mohammed-Ghiraï s'enfuit avec deux de ses fils et sa suite qui comptait à peine soixante cavaliers. Alp-Ghiraï se mit à sa poursuite, l'atteignit et le tua avec ses deux fils. Alp-Ghiraï et Seadet-Ghiraï furent maintenus dans leur dignité de kalgha et de noureddin. Ce changement en Crimée, auquel le meurtre de l'ancien khan avait mis le sceau, fut annoncé par le Sultan, comme une victoire signalée, à Ferhad, serasker des troupes ottomanes en Géorgie.

A son retour à Constantinople, Osman-Pascha fut comblé des faveurs les plus gracieuses du Sultan. Il est vrai qu'il ne fut pas reçu à son débarquement par les vizirs assemblés (distinction qui n'est accordée qu'au grand-vizir), mais l'aga des janissaires et les seigneurs de l'étrier impérial allèrent à sa rencontre; le mardi suivant (2 redjeb 992—10 juillet 1584), il fut amplement récompensé de son expédition et de ses victoires par la manière dont l'accueillit le Sultan dans le pavillon appelé Yali-Kœschk, sur les bords du Bosphore. Dérogeant aux usages et à l'étiquette de sa cour, Mourad, en le voyant entrer, lui dit: « Sois le » bienvenu, Osman, assieds-toi. » Osman baisa la terre et les habits du Sultan, attendant qu'il plût à celui-ci de lui adresser la parole: « Assieds-toi, Osman, » lui dit de nouveau le Sultan. Osman s'assit, puis se releva encore; enfin après s'être assis trois fois par obéissance pour les ordres du Sultan, et s'être relevé trois fois par respect, Mourad lui ordonna une quatrième fois de rester assis et de lui raconter ses campagnes.

Osman se rendit à ses désirs et commença le récit de sa dernière expédition; lorsqu'il en fut venu à la défaite d'Araskhan, le Sultan l'interrompit en lui disant: « Tu t'es bien conduit, Osman! » et prenant la plume de héron fixée à son turban par une agrafe de diamans, il l'attacha de sa propre main à celui d'Osman. Celui-ci reprit le fil de sa narration, et lorsqu'il décrivit la victoire remportée sur le prince Hamza Mirza, Mourad l'interrompit de nouveau: « Tu en recueil- » leras les fruits! » lui dit-il, et en même temps il passa à la ceinture d'Osman son propre poignard enrichi de pierreries. Après lui avoir entendu raconter la défaite d'Imankoulikhan, près de Ghendjé, il lui attacha, de sa propre main, sur le turban une plume de héron, plus magnifique encore que la première. Enfin lorsqu'Osman eut terminé l'histoire de ses campagnes par le siége qu'il avait soutenu avec trois ou quatre mille hommes contre l'armée des Tatares, et par la mort du khan, le Sultan leva les mains vers le ciel en s'écriant: « Que ton visage resplendisse dans » les deux mondes! Que le Dieu qui aide et qui venge » te soit toujours propice! Que la victoire t'accom- » pagne partout où tu porteras tes pas! Puisses-tu. » dans le paradis, t'asseoir dans le même kœschk et à » la même table avec ton homonyme Osman le Kha- » life, fils d'Aaffan, et grandir dans ce monde en hon- » neur et en puissance, pendant une longue vie! » Sur un signe du Sultan, le grand-gouverneur de la cour emmena hors du kœschk Osman ravi d'une telle accumulation de faveurs, lui ôta ses habits jusqu'à la

chemise, et lui fit revêtir ceux du Sultan, en ayant soin de passer dans sa ceinture le riche poignard qui lui avait été donné, et de fixer à son nouveau turban les deux agrafes de diamans surmontées de plumes de héron. Ainsi paré, il se rendit de nouveau en présence du Sultan pour le remercier des grâces dont il le comblait. Après cette entrevue qui avait duré quatre heures, Mourad rentra dans le harem, et dit au kislaragasi : « Je ne soupçonne plus Osman d'être » adonné à l'opium; car autrement il lui aurait été » impossible de soutenir la conversation sans fatigue » pendant quatre heures. » C'était ce soupçon qui avait jusqu'alors empêché la promotion d'Osman à la plus haute dignité de l'empire. Osman ne s'enivrait pas d'opium, mais de vin, ainsi qu'il résulte du témoignage impartial d'un de ses esclaves, Koutschouk Moustafa [1], qui devint par la suite payeur-général des paschas d'Ofen et de Stuhlweissenbourg, et raconta à l'historien Petschewi les orgies nocturnes de son ancien maître. Entouré de jeunes garçons et de chanteurs, Osman vidait neuf à dix verres; puis, lorsqu'il était ivre, il demandait un coussin, y reposait sa tête et dormait une couple d'heures ; il cuvait ainsi son ivresse, faisait ensuite des ablutions, et priait en versant d'amères larmes de repentir. Trois semaines après son audience (20 redjeb 992 — 28 juillet 1584), Osman reçut le sceau de l'empire qui ne lui fut pas

[1] Ali, f. 431. Petschewi, f. 196. L'historien Ali, qui depuis la mort de Moustafa-Pascha, son protecteur, était resté sans emploi, fut nommé par Osman-Pascha defterdar d'Erzeroum.

apporté dans son palais, comme c'était l'usage; pour donner plus de solennité à son investiture, le grand-chambellan le lui remit en plein diwan, où les vizirs lui baisèrent la main [1]. Le serasker Ferhad-Pascha fut rappelé de Géorgie, et Osman-Pascha cumula avec son nouveau titre celui de généralissime de l'armée d'expédition contre Tebriz, capitale de l'Azerbeïdjan, dont Mourad avait projeté la conquête.

[1] Moustafa, après avoir été le favori de Ferhad-Pascha, exécuté à Ofen, était entré, comme khasinedar, au service de Hasan, mort devant Sthulweissenbourg, et enfin à celui d'Osman.

LIVRE XXXIX.

Le Sultan dominé tour à tour par les vizirs, les sultanes, les scheïkhs, les imams, le khodja et le moufti. — Relations extérieures avec l'Autriche, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, Venise, la Pologne, la Russie, la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie, le khan des Tatares, celui des Ouzbegs et le sultan de Fez. — Fêtes de la circoncision. — L'héritier présomptif part pour Magnésie; Ibrahim-Pascha se rend en Égypte. — Guerre avec les Druses. — Entrée triomphale d'Ibrahim à Constantinople et ses noces. — Renouvellement de la paix avec l'Autriche; violation de cette paix par Schezouwar et Thurzo. — Ambassade de Pologne et de Russie. — Changemens opérés dans l'administration de la Moldavie et de la Valachie. — Relations avec la France, l'Angleterre, Venise, l'Espagne, la Toscane, la Géorgie et les Ouzbegs. — Ambassade du pape aux communautés chrétiennes de l'Asie. — Événemens en Arabie et en Crimée.

Entre la première moitié de la guerre d'Asie, c'est-à-dire celle de Géorgie, qui a fait le sujet du livre précédent, et celle de Perse qui nous reste encore à raconter, plusieurs événemens signalèrent la politique intérieure et extérieure de l'empire; nous les rapporterons ici, afin de ne pas séparer des faits qui se sont développés sur une ligne parallèle, et qui ont eu une influence réciproque les uns sur les autres. Nous allons donc quitter le théâtre de la guerre, et faire le récit des dix années qui s'écoulèrent entre la mort de

Sokolli et la paix conclue avec la Perse. Nous parlerons d'abord des vizirs et des sultanes qui dominèrent l'esprit de Mourad et se partagèrent l'administration de l'empire. Au grand-vizir Ahmed avait succédé, ainsi que nous l'avons vu, l'Albanais Sinan; mais il perdit, par la rudesse de sa conduite, la place qu'il devait à ses intrigues. A cette époque même, Osman-Pascha avait droit au grand-vizirat d'après l'ordre hiérarchique; mais il fut écarté parce que ses ennemis firent observer au Sultan qu'il n'était pas chrétien d'origine, c'est-à-dire que, n'ayant pas été dans la nécessité de renoncer à sa foi et à sa patrie pour le service de la Porte, il donnait moins de garanties par cela même de sa fidélité, qu'il n'avait pas été élevé dans le seraï, qu'il était irréfléchi et emporté et adonné à l'usage du vin et de l'opium. Osman-Pascha avait deux rivaux: le premier était Ibrahim, nouveau favori de Mourad, qui, après avoir été promu dans le harem à la dignité d'écuyer du Sultan, en sortit pour devenir aga des janissaires, vizir, et par la suite gendre de Mourad lui-même, et qui, comme son homonyme le grand-vizir de Souleïman, Ibrahim, voulait fonder sa fortune sur la faveur seule du Sultan; le second était Siawousch, qui bâtissait sur un terrain plus solide, la faveur du harem. Le 7 mars 1582, Ibrahim avait été installé avec de grandes solennités comme beglerbeg de Roumilie, et avait reçu à la place de l'étendard rouge ordinaire, un étendard miparti de vert et de blanc, à l'imitation d'Ibrahim, dont les couleurs étaient le blanc et le bleu. Mourad

nourrissait bien plus d'affection pour Ibrahim que pour Sinan et Siawousch; cependant ce dernier fut nommé grand-vizir par l'influence de son épouse, sœur du Sultan, et de la mère de celle-ci la Sultane Walidé. Pendant la vie de Walidé, la sultane Khasseki, mère de l'héritier présomptif Mohammed, ne put rien contre Siawousch, qu'elle représentait au Sultan comme cherchant à la perdre elle et son fils auprès de lui, afin d'ouvrir à ses propres enfans le chemin du trône. Les plaintes des sipahis et des silihdars revenant de Tiflis, sur les exactions de Sinan et ses injustes répartitions de fiefs, la disgrâce de l'héritier présomptif qui avait récemment fait étrangler un tschaousch pour lui avoir parlé trop librement; l'inimitié vouée par le khodja à Sinan, à cause des accusations que celui-ci avait portées contre lui et dont il avait trouvé moyen de se justifier, et enfin la perte probable d'une somme de deux cent quarante mille aspres avancés par le Sultan sur les instigations de Sinan au khan de Crimée, pour lui faciliter l'entrée en campagne, toutes ces circonstances vinrent protéger Siawousch contre l'influence menaçante de son compétiteur. Le khan n'ayant point tenu son engagement, le Sultan réclama de Sinan les deux cent quarante mille aspres; mais celui-ci ne voulait ou ne pouvait les payer. Tant que la sultane Walidé vécut, le paiement de cette somme fut ajourné; mais Sinan acquitta enfin la dette après la mort de la sultane, qui arriva le 29 novembre 1585 [1]; bien qu'elle fût morte d'une dyssenterie,

[1] *Rapport* de l'ambassadeur vénitien. Elle s'appelait *Nour-Banou* (voyez

Mourad soupçonna l'héritier présomptif et la mère de celui-ci de l'avoir empoisonnée. Lorsque Siawousch, quinze mois auparavant, avait été destitué, sur l'intercession des trois sultanes sœurs de Mourad, la pension de retraite des grands-vizirs s'élevait à trois cent mille aspres, ce qui fait trois mille couronnes d'après le cours d'alors [1].

Par la mort de Walidé, l'influence de la sultane Khasseki et des deux intendantes du harem demeura sans rivale. La grande-gouvernante du harem était Djanfeda Kadoun [2], dont nous avons parlé au commencement du règne de Mourad, et les deux intendantes, Raziyé et la juive Khira. La première avait captivé par ses prédictions l'esprit de Mourad lorsqu'il n'était que prince héréditaire, et était parvenue à élever son favori Schoudschaa, jardinier du palais, à la dignité de scheïkh; la seconde était chargée de fournir le harem de marchandises et de divers objets de toilette [3]. Les princesses du sang, qui, par leur influence, élevèrent leurs maris et leurs favoris aux plus hautes fonctions de l'empire, et surent, ou les y maintenir, ou, en cas de déposition, sauver leur vie et leurs biens,

Mouradjea d'Ohsson, II, p. 512) et non *Hama Cadoun,* comme la nomme Knolles, I, p. 682. Selaniki fixe sa mort au 5 décembre 1584.

[1] Ainsi donc un tiers de plus que sous Souleïman, à cause de l'altération du cours.

[2] Ali, f. 388. *Summario delle Relazione venet.* : « La Chogia Cadun che » ha il governo di tutto il Seraglio delle donne favoritissima del G. Signore » e governa la Sultana madre. »

[3] Gerlach, p. 266, dit qu'elle avait deux mille ducats de revenu par jour.

étaient alors, outre l'épouse du Sultan et celle du prince héréditaire Mohammed III, les trois filles de Sélim, sœurs de Mourad, savoir la veuve de Sokolli, la veuve de Pialé et la femme du grand-vizir Siawousch ; ensuite la vieille sultane Mihrmah, fille de Souleïman-le-Grand, veuve de Roustem-Pascha et belle-mère du grand-vizir Ahmed-Pascha, qui lui avait donné deux petites-filles. Ces deux arrière-petites-filles de Souleïman entrèrent toutes deux dans le lit du kapitan-pascha, le renégat génois Cicala, l'aînée d'abord, et, après la mort de celle-ci, la plus jeune. Rongées d'ambition malgré leur âge, les veuves de Sokolli et de Pialé n'eurent pas de repos qu'elles n'eussent convolé à de secondes noces. La veuve de Pialé, qui avait poignardé un jour de sa propre main une de ses esclaves parce qu'elle avait vu son mari lui effleurer le cou en passant, épousa le troisième vizir Mohammed-Pascha; Esma, veuve de Sokolli, femme petite et laide, mais d'un esprit actif, après avoir vainement espéré de s'unir à Osman-Pascha, donna sa main à Kalaïlikof Ali-Pascha, successeur d'Oweïs-Pascha dans le gouvernement d'Ofen, homme brave et habile à tous les exercices de la guerre, mais qui fut universellement méprisé, parce qu'il avait chassé sa femme et ses enfans, afin de pouvoir devenir l'époux d'une princesse du sang. Le divorce arracha à sa femme des pleurs, dit Petschewi, qui auraient attendri les rochers d'Ofen, et des imprécations qui abrégèrent les jours de l'ambitieux; Ali-Pascha mourut en effet une année après, et fut enseveli sur une colline près d'Ofen.

Ahmed-Pascha, successeur de Mohammed-Sokolli, qui devait sa dignité de grand-vizir non seulement à l'ancienneté de ses services, mais encore à l'influence de sa femme. la princesse Mihrmah, outre les deux filles qui épousèrent successivement Cicala, en avait une troisième qui entra dans le lit du riche Hasan-Pascha[1], et une belle-sœur, fille de Roustem-Pascha et de la sultane Aïsché[2]; la main de cette dernière fut donnée au secrétaire d'Etat disgracié Feridoun, qu'on avait envoyé en qualité de sandjakbeg à Semendra, puis à Güstendil, et à qui cette alliance rendit sa faveur et sa place. Hamzabeg, qui devait échanger ses fonctions contre celles de Feridoun, préféra une destitution sans équivalent au sandjak de Güstendil. Le fils de Sokolli et celui de Pialé furent nommés, grâce au crédit de leurs mères, le premier vizir, le second sandjakbeg de Klis[3]. Djâfer-Pascha, gendre de Sokolli, âgé de soixante ans, fut élevé à la dignité de beglerbeg d'Anatolie, puis à celle de beglerbeg de Roumilie. Pendant ces mouvemens dans l'administration, dus à l'influence

[1] « Assan bassa richissimo piglia per moglie la figlia del primo Vezir e » spende fin a 100,000 Zecchini per haver il governo d'Egitto. » *Summario delle Relazioni venet.* 1581, dans les Archives I. R.

[2] Selaniki, f. 155; Petschewi, f. 172; le *Rapport* de l'ambassadeur, sont unanimes à ce sujet. Resmi Ahmed-Efendi, auteur des biographies des reïs-efendis, se trompe en disant, d'après les *Biographies des Oulémas*, par Attayi, que l'épouse de Feridoun était la sultane Esmakhan, veuve de Sokolli. Feridoun mourut d'une hémorragie une année après son mariage, le 21 sâfer 991 (10 mars 1583), dans le harem de la sultane Aïsché. Selaniki.

[3] « La Sultana fo moglie di Piale ora di Mohammedbassa terzo Vezir, » ha ottenuto dal Sgr. il Sangiaco di Clissa per il secundo suo figlio con » Piale. » *Summario delle Relazione venet.*, dans les Archives I. R.

des femmes du harem. Mourad s'occupait avec ses esclaves, et surtout avec deux d'entre elles que lui avait données sa mère et sa sœur, à étudier les charmes magiques qui empêchent ou causent les nœuds d'aiguillettes. Six femmes turques et juives, accusées d'avoir par leurs conjurations, réduit le Sultan à l'impuissance et de lui avoir donné l'épilepsie, furent jetées à la mer (1583). Mourad avait coutume de passer la journée dans son jardin du nouveau seraï à Scutari; le soir, il se plaisait à voir des feux d'artifice, et il lui arrivait souvent de faire tirer deux ou trois cents coups de canon par les forts de la Mer-Noire, pour l'amusement de son fils Mohammed, qui aimait fort ce genre de plaisir. Mourad avait une véritable passion pour les constructions; ainsi que nous l'avons dit plus haut, il ordonna au serasker de l'armée contre la Perse de fortifier Karss, Aresch et Schamakhi; il fit élever des mosquées, des écoles, et des imareths à Andrinople, en Chypre et à Magnésie. Par ses ordres, on répara, dans l'espace de quatre ans, les ravages occasionés à la Mecque par une inondation qui avait eu lieu dans la première année de son règne; cent dix mille ducats furent employés, sous la direction d'Ahmed, à donner une plus grande profondeur à la citerne destinée à recevoir la surabondance des eaux, pour préserver à l'avenir la sainte Kaaba de la profanation qu'elle avait eue à subir: le sanctuaire était resté couvert par les eaux pendant vingt-quatre heures, ainsi que la *pierre noire* elle-même. D'après la tradition, cette pierre précieuse,

dans laquelle le naturaliste reconnaîtra facilement une aérolithe, était primitivement un rubis qui, tombé un jour du ciel, avait éclairé toute l'Arabie d'une lumière semblable à celle de l'aurore, jusqu'à ce que les péchés des hommes eussent obscurci son éclat, au point de le rendre entièrement opaque et noir.

Des huit femmes dont nous venons de parler et qui se partageaient l'esprit du Sultan et par suite le gouvernement de l'empire, quatre habitaient hors du seraï, et quatre y demeuraient; les premières étaient les trois sœurs de Mourad et sa vieille tante, fille de Souleïman, les secondes sa mère (*Walidé*), la sultane favorite (*Khasseki*), la grande gouvernante de la cour (*Kiaya*), et l'intendante du harem (*Wekili Khardj*) Raziyé [1]. L'influence de ces femmes sur le Sultan était contrebalancée par celle, non moins préjudiciable à l'autorité du grand-vizir, de cinq directeurs spirituels, qui étaient le précepteur du Sultan, le moufti, le chapelain du seraï, l'imam Kourdizadé, et le scheïkh Schoudjâ, prédicateur du seraï. Le savant khodja Seadeddin prit en mains la politique intérieure et extérieure. Le prédicateur de la cour, Schoudjâ, qui, à Magnésie, n'étant que simple jardinier, s'était insinué, par le crédit de la favorite Raziyé, dans les bonnes grâces de Mourad en qualité de devin et d'astronome, et s'était élevé depuis très-haut dans sa faveur en lui prédisant l'époque de son avènement, passait son temps dans les jardins au sein de la dé-

[1] Ali, f. 390, IVe récit, les nomme toutes. Mouradjea d'Ohsson, p. 512, appelle la mère de Mohammed *Szaffiyé*.

bauche, et recevait de chacun des placets et de l'argent [1]. Le chapelain de la cour, Kourdizadé Abdourrahim, déclamait contre le luxe des vêtemens, tandis que le moufti Kadizadé tonnait contre le relâchement des bonnes mœurs; tous deux étaient animés d'un zèle égal contre les infidèles. Le chapelain de la cour avait une antipathie profonde contre les bonnets en soie ou en laine jaune, bleue et bariolée des Chrétiens, des Arméniens et des Juifs, ainsi que contre les grands turbans des Musulmans, et il les fit défendre par des ordonnances [2]. Un jour il affubla des singes de calottes rouges telles qu'en portaient les Juifs, afin, dit le moufti Abdoulaziz-Efendi, de faire pièce aux singes, en les ravalant au niveau des Juifs. Les Juifs, les Chrétiens et les Arméniens, après avoir été forcés pendant long-temps de porter une coiffure ridicule et incommode, obtinrent, en payant une somme de quarante à cinquante mille ducats, de reprendre leurs anciens bonnets. Les Musulmans qui se trouvaient en contradiction avec les réglemens de police relatifs à la coiffure et qui ne se rachetaient pas, comme des giaours, des peines prononcées contre eux, étaient injuriés ou maltraités par Schoudjâ; c'est ainsi qu'il reprocha avec emportement à l'astronome Takieddin la

[1] Attayi, *Biographies des Oulémas*, f. 214, dit qu'Ali était l'ennemi de Schoudjâ. Mouradjea d'Ohsson, I, p. 393, raconte avec détail les premiers événemens de la vie de Schoudjâ.

[2] « Proibito ai Christiani e Giudei di portar pani di sede e di lane fine » e turbani. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 17 mars 1580. *Raouzatoul-ebrar*, f. 312. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 988 (1580).

grandeur de son turban. et qu'il arracha de sa propre main le bonnet du chef des mouezins (basch-mouezin). Les singes eux-mêmes ne furent pas à l'abri de son esprit inquiet et chagrin; dans un accès de zèle contre ces animaux, il en fit mettre à mort quelques-uns sur la place du marché. Le jour qui suivit cet acte de pieuse justice, le diwan donna le spectacle aussi ridicule que déplorable, d'un procès entre le chapelain de la cour et les deux propriétaires des singes exécutés. L'un des deux plaignans, Arabe de naissance, rompit tellement les oreilles au grand-vizir Siawousch en lui criant sans cesse : « Vizir, crains Dieu, » que celui-ci, pour s'en débarrasser, lui donna, de sa poche, cinquante ducats, non sans que les secrétaires et les tschaouschs ne murmurassent contre l'imam qui s'était déclaré l'ennemi des singes. Schoudjâ et le moufti obtinrent du Sultan un ordre pour l'expulsion au-delà du Bosphore de toutes les femmes de mauvaise vie; ils ne s'arrêtèrent pas là, et instituèrent une véritable inquisition qui allait de rue en rue à la recherche de ces femmes et les conduisait ensuite devant un kadi et un émir pour être traitées conformément aux ordonnances de police (15 juin 1577). Un ordre très-sévère fut rendu contre un vice très-commun chez les Turcs et outrageant la nature [1]. Enfin, sur les exhortations du moufti, du khodja et des kadiaskers, Mourad ré-

[1] « Fece publicare in tutto il suo impero un salutifero e lodevolissimo » decreto, che sotto gravissime pene nessuno nel avenire e con femine o con » maschi la sodomia usasse, essendo quasi peculiare quel vitio della natione » turchesca. » Natale Conti, l. XXV, f. 233.

solut de changer en mosquées toutes les églises de Constantinople; il commença l'exécution de son projet par l'une d'elles, en disant que les priviléges qui leur avaient été accordés par Mohammed II se rapportaient à un temps où la ville était déserte et avait besoin de colons; mais qu'actuellement la population musulmane étant surabondante, ces priviléges devaient être abrogés avec les causes qui leur avaient donné naissance. Cependant l'accomplissement du projet fut arrêté, grâce aux sommes que sacrifièrent à cette occasion les communes chrétiennes, et aux négociations des ambassadeurs de puissances européennes.

L'idée que nourrissait secrètement Mourad, de célébrer la circoncision de son fils Mohammed avec un faste inouï, et au milieu du concours des monarques de l'Est et de l'Ouest, ou du moins de leurs ambassadeurs, la guerre de Perse et les sommes que chaque nouvelle capitulation procurait au trésor du Sultan, apportèrent quelques modifications au style barbare dont se servait la diplomatie turque à l'égard des États étrangers. On invita un an à l'avance les rois d'Asie, d'Europe et l'empereur d'Allemagne Rodolphe II à assister en personne à ces fêtes [1]. Mais avant de conduire les ambassadeurs de ces divers monarques sur l'hippodrome préparé pour assister à cette cérémonie que la tradition orientale attribue à Abraham, il est nécessaire d'esquisser ici la nature des relations exté-

[1] L'empereur, dans sa réponse à cette invitation, s'exprimait ainsi : « Benevole gratulamur — ad tempus constitutum iis, quæ nostrarum vicissim erunt partium, non deerimus. » Prague, 10 septembre 1581.

rieures de la Porte à cette époque. Les États figurant au premier rang dans les rapports diplomatiques des Ottomans étaient : en Europe, Venise, l'Autriche, la Russie, la Pologne, et les pays tributaires, tels que la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie et Raguse ; en Asie, la Perse, la Géorgie et le pays des Ouzbeks ; en Afrique, Alger, Tripoli, Fez et Maroc.

De toutes ces puissances, l'Autriche et la Perse réclament le plus souvent notre attention, parce que, toujours menaçantes ou menacées, la paix avec l'une amenait infailliblement la guerre avec l'autre. A la mort de Sokolli, le nouveau grand-vizir, Ahmed, avait changé à peu près tous les begs des frontières, parens de son prédécesseur, et nommément ceux de Szolnok, de Lippa, de Bosnie, de Hersek et de Gyula ; l'ambassadeur impérial, de Sinzendorf [1], avait fait d'inutiles efforts pour empêcher l'occupation de Berzencze, nouvellement érigée en sandjak ; bien plus, le pascha d'Ofen avait fait même la proposition d'imposer trois cent cinquante-neuf villages hongrois. A tous ces motifs de discorde vinrent se joindre les événemens de Hatwan et de Sambœk, où les Hongrois se vengèrent sur les Turcs des courses et des pillages antérieurs. Après une incursion faite par les troupes impériales dans les environs de Hatwan, le

[1] Sinzendorf, dans son *Rapport*, dit que les Turcs n'avaient en aucune façon soulevé la question relative aux châteaux nouvellement reconstruits de Kanischa, Wetschowar, Charstur, Wyotwar, et qu'ils n'avaient parlé que d'un château situé entre Corana et Utschitska, probablement Debrovatsch, sur la frontière de Croatie.

3 avril 1580, Schehzouwar, sandjak de Szolnok, fut battu par les Hongrois, le 17 juillet de la même année, dans la plaine de Nadudwar, eut trois cents hommes tués, quatre cents faits prisonniers, et fut lui-même grièvement blessé. Parmi les prisonniers se trouvait Ali-Woïwoda, chargé d'affaires du pascha d'Ofen, qui dut payer une rançon de onze mille ducats. Moustafa-Pascha, conquérant de Chypre et de Géorgie, répondit à l'ambassadeur Preyner, qui se plaignait des courses des Ottomans dans les environs de Sambœk, qu'il devait se rappeler ce qui était advenu de Bragadino lors de la conquête de Chypre. Pendant que l'interprète traduisait cette menace, le vizir, se tournant vers son tschaousch, lui dit : « Je crois que cet » ambassadeur n'a pas encore visité les Sept-Tours. » La prison et les tortures étaient les dernières raisons de ce bourreau octogénaire. Peu de temps après, Balthazar Bathyany, George Zrini et François Nadasdy, trois noms terribles aux Turcs, ravagèrent toute la contrée de Poschega. Le sandjak de Poschega, Iskender, fils du Persan Oulama, marcha à leur rencontre avec deux ou trois mille hommes; mais, avant d'en venir aux mains, il fit partir ses fils avec un de ses confidens, pour les soustraire aux chances du combat. La victoire long-temps disputée se déclara contre Iskender, qui tomba percé d'une lance; son lieutenant Kalender, Osman, aga des sipahis, Houseïn, commandant du château d'Athina, et quatre cent trente hommes, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, avec vingt étendards, les trompettes et les tambours; deux cent

quarante-neuf têtes furent coupées; le corps d'Iskender fut dépouillé, mais couvert d'un tapis et laissé sur la place. Cet événement excita encore plus de murmures à Constantinople que l'incursion de Hatwan. Le Sultan se plaignit à l'empereur, dans une lettre particulière, de ces deux violations de la paix, et le tschaousch Ghaznefer fut chargé d'exposer les réclamations du pascha d'Ofen à l'archiduc Ernest, commandant des frontières hongroises; l'empereur répondit aux griefs des Ottomans par des récriminations [1]. Le baron de Sinzendorf, qui fut remplacé dans son ambassade par le baron de Preyner [1], ne put, comme son prédécesseur Ungnad, quitter Constantinople avec huit chevaux, mais seulement avec quatre, parce qu'il n'avait pas payé à Sinan la somme à laquelle celui-ci croyait avoir droit en qualité de grand-vizir. Il fut accompagné par l'échanson Ali, qui remit à l'empereur une lettre d'invitation pour les fêtes de la circoncision, et qui retourna à Constantinople avec Etienne Nyary de Bedey, palatin de Honth sur l'Ipoly; ce

[1] Sinzendorf, dans son *Rapport* du 7 septembre 1580, dit sur Mourad : « Der Sultan aber allermassen zeitlicher Ere und Gelts gierig, zornig, beweglich, liederlich; das Regiment bei den Eunuchen und Weibern, alle Aemtr den Meisbietenten verkauft. Siawus der Kaimakan von weniger Autoritet. Sinan der Feldherr gegen Persien und Oberster Wesir hochtrabend, unbedæchtig, martialisch, dem Christenthum hœchst gram, wird nach persischer Waffen suspension nicht feiern den Sultan wider die Christen zu bewegen. Galli wœllen nil allein wie Poloni et Veneti Confederati, sondern Fratres seyn. Hispani haben ein guet stuckh der Christenheit in ire vermeinte tregua einverleibt. England hat auch seinen Verstand mit der Pforten das es endlich auf die privat communitates und Fursten als Florenz und gar an die schweizerischen Gauen nahe rucken wolle. »

dernier était porteur de présens qu'il offrit au Sultan le lendemain de son arrivée (14 mai 1581). D'un autre côté, une correspondance s'était établie entre le pascha d'Ofen et l'archiduc Ernest relativement à des fortifications élevées par les deux parties, contrairement aux stipulations des traités [1]. Les organes des négociations entre le grand-vizir et l'ambassadeur étaient l'interprète Ali et le vieux Mourad, Hongrois de naissance et traducteur de Neschri. Sinan-Pascha conserva dans ces pourparlers sa raideur et son arrogance ordinaires; dans une des entrevues, il dit à l'ambassadeur Nyary: « Est-il vrai que l'empereur Ro-» dolphe soit d'une santé languissante? Pourquoi les » Hongrois n'ont-ils pas choisi un roi de leur nation? » Les Allemands sont des chevaux hongres; mais les » Hongrois sont de vigoureux étalons. Tu peux pous-» ser les Hongrois à la défection; moi, je ne tarderai » pas à me rendre en Hongrie pour confirmer le roi » qu'ils auront choisi. » Le palatin de Honth garda le silence, mais le baron de Preyner répondit que l'empereur était bien portant, et que les Hongrois lui étaient dévoués, corps et ame, comme à leur roi légitime. Preyner ayant refusé d'accorder au grand-vizir un présent au-dessus de trois mille ducats, celui-ci le menaça de le faire mettre au pilori, d'où il ne re-

[1] Ali-Pascha, dans une lettre à l'empereur datée du 21 juillet 1581, dit que le château situé près d'Ipoly avait été construit pour la protection du commerce; mais qu'on ne pouvait permettre à l'empereur la construction d'un château à Werebely, et que, si l'on avait gardé le silence à la vue des fortifications d'Ujvar et de Kalló, c'est que ces villes faisaient partie du territoire impérial.

viendrait pas vivant. Nyary, qui s'était montré plus complaisant que Preyner, pour obtenir des résultats étrangers à sa mission, ne recueillit en définitive de sa conduite qu'une honte méritée et la perte de ses appointemens.

L'année qui précéda les fêtes de la circoncision du prince Mohammed, la France renouvela sa capitulation avec la Porte par l'entremise de l'ambassadeur Jacques de Germigny; l'interprète de la Porte Alibeg fut chargé de porter à la cour de France le texte turc du traité, avec une lettre d'invitation pour ces mêmes fêtes. Cependant des difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre le grand-vizir Sinan et l'ambassadeur: il est à présumer qu'un des premiers motifs de cette mésintelligence avait sa source dans le souvenir que gardait Sinan de l'indifférence qu'avait affectée envers lui Germigny du vivant du grand-vizir Ahmed, en ne lui rendant pas visite, distinction que les ambassadeurs français n'accordaient qu'au grand-vizir. La fermeture des églises de Saint-François à Galata, de Sainte-Anne et de Saint-Sébastien, et le projet de les transformer en mosquées, furent l'occasion de la querelle. Le dimanche qui suivit la profanation des églises chrétiennes, l'ambassadeur se rendit avec une suite de quatre-vingts Français devant l'église, frappa à la porte, entonna lui-même l'hymne: *Attollite portas Inferi*, et ne se retira qu'à midi, poursuivi par les railleries des Turcs. Cependant un sacrifice de quelques milliers de ducats empêcha l'accomplissement du projet relatif au changement des églises en mos-

quées. Dans le courant de la même année, la Porte signa avec le plénipotentiaire espagnol, Marigliano, un armistice d'un an, qui fut renouvelé successivement les années suivantes pour un même espace de temps [1]. Malgré ces conventions passées avec l'Espagne, le Sultan reçut en audience un ambassadeur portugais, que Don Antonio, grand-prieur de Crato, le malheureux bâtard de l'infortuné roi Sébastien, avait envoyé avec des présens pour le grand-vizir et les sultanes, afin d'obtenir des secours contre son oncle le roi-cardinal et Philippe II. La Porte fit à l'envoyé portugais une réponse telle que la lui dictèrent les exigences de la campagne de Perse et la prochaine expiration du traité avec l'Espagne, qui n'avait été conclu que pour une année (1581); elle lui dit que si Antonio pouvait se maintenir encore pendant cette année, il recevrait sûrement, passé ce terme, les secours nécessaires. Aucune relation d'amitié, et, à plus forte raison, aucun traité n'avaient encore eu lieu entre l'empire ottoman et l'Angleterre [11]; il n'y avait eu que quelques échanges de lettres, et le premier ambassadeur d'Elisabeth, Guillaume Harebone, n'arriva à Constantinople que l'année qui suivit les fêtes de la circoncision [2]. Dans les

1 Le vice-roi de Naples, dans une lettre datée du 19 novembre 1581, écrit au grand-vizir Sinan : « Juan Marigliano ambachadore y el Illmo » Achmet basa scrivio la carta que V. E. vera al dicho S. Ahmet confor- » mandolo que se havea capitulado de questo anno non saliesso armata d'una » parte contra otra — y no presantar le que dei parte Rey mi Sennor se » ha complido lo capitulado tan puntualmente. »

2 Cet ambassadeur arriva à Constantinople le 29 mars 1583. *Rapport* de Preyner.

lettres de créance que Harebone remit au Sultan avec le cérémonial d'usage, Elisabeth s'intitulait: « L'invin-» cible et tout-puissant défenseur de la vraie foi, con-» tre les idolâtres qui faussent les doctrines du Christ. » C'est ainsi qu'Elisabeth se séparait d'une manière non équivoque de la communion des catholiques, et annonçait vouloir faire cause commune contre eux avec les Musulmans, pour lesquels tous les chrétiens sont idolâtres. L'ambassadeur anglais [1] fut puissamment aidé dans ses négociations par le précepteur du Sultan, le savant historien Seadeddin, dont l'influence avait autrefois fait décider en faveur de la France l'élection du roi de Pologne, à l'exclusion de l'Autriche.

Le crédit dont la sultane Baffa ne cessait de jouir auprès de Mourad maintint, pendant presque toute la durée de sa vie, les relations amicales de la Porte avec Venise. Peu de temps après l'arrivée du baile Paul Contareno à Constantinople, eut lieu l'entrée solennelle dans la capitale de l'ambassadeur extraordinaire Soranzo, envoyé par Venise pour assister aux fêtes de la circoncision; le doge, à qui le Sultan avait transmis une invitation par l'interprète Ali, s'était excusé sur son âge; mais il n'avait osé refuser à Mourad les mille okkas d'étoffes de laine que celui-ci lui avait demandés dans une lettre particulière [2]. pour contribuer à la magnificence de ces fêtes.

[1] La lettre de la reine est datée du 15 novembre 1582; la réponse du Sultan, dans laquelle il garantit aux négocians anglais les mêmes priviléges qu'aux négocians français, est datée du 18 mai 1583.

[2] La lettre du Sultan au doge est datée du 29 schewal 989 (26 novembre 1581). Archives de la maison I. R.

Les rapports de la Porte avec Etienne Bathory, qui devait en grande partie le trône de Pologne à l'intervention ottomane, étaient également pacifiques. Bathory, soupçonné de pencher pour la Russie, s'en était défendu dans une lettre qui fut remise au grand-vizir Ahmed par Christophe Dzierzek, le 12 février 1580; il y protestait de son intention de n'agir jamais contre l'intérêt du Sultan, malgré les démarches des envoyés russes qu'il venait de recevoir; aussi Mourad, satisfait de ses succès continuels en Lithuanie, lui envoya-t-il plus tard, pendant qu'il faisait le siége de Pleskow, un ambassadeur pour lui exprimer le souhait que le ciel maintînt toujours son union avec la Porte, alliance contre laquelle, disait-il, le monde entier viendrait se briser. Mais cette apparente harmonie fut bientôt rompue par la protection que les Polonais accordèrent aux deux frères fugitifs du khan des Tatares, malgré les réclamations de celui-ci. Sinan-Pascha, le bouillant et barbare successeur d'Ahmed dans le grand-vizirat, eut à ce sujet une entrevue avec l'ambassadeur de Pologne [1], et lui dit : « Que » Dieu maudisse Sokolli, qui a donné la couronne de » Pologne à Etienne! Nous avons écrit au khan des » Tatares d'aller chercher ses frères, et de les délivrer sans rançon par le tranchant de son sabre; du » reste, notre armée l'aidera dans l'exécution de ce » projet. » Ce même Sinan, le lendemain de son retour de Perse, avait parlé avec non moins de vio-

[1] Cet ambassadeur était, suivant toute probabilité, Thomas Droiowsky, dont nous parlerons à l'occasion de la Transylvanie.

lence à l'ambassadeur d'Autriche, en lui disant qu'il partirait sur-le-champ pour Vienne si le tribut n'était pas payé; qu'il avait conquis cinquante sandjaks; que, bien qu'il ne fût revenu de l'expédition de Perse que depuis un jour, le temps lui durait déjà, et qu'il désirait soumettre vingt sandjaks en Hongrie comme il en avait soumis cinquante en Perse. Une lettre du Sultan ordonna à Bathory le renvoi des deux princes tatares [III], et lui reprocha quelques excursions des Polonais en Moldavie et en Valachie; Bathory s'excusa comme il put sur ce dernier chef d'accusation, ainsi que sur le refuge accordé aux deux princes, et le refus qu'il avait fait jusqu'alors de payer le tribut dû au khan des Tatares [IV]. L'extradition des deux princes eut lieu [1]; mais Markhazi, dont on avait promis la liberté en retour, ne fut pas tiré de prison. L'échange simultané de deux ambassades entre la Russie [2] et la Porte, vers cette époque, paraît avoir été motivé par les rapports du Czar avec les Tatares, qui, d'après ses insinuations, s'abstinrent de prendre part à la guerre de Perse [3].

[1] « Il re di Polonia manda al Signore li due fratelli del Tartaro fugati » in quel regno. » *Rapport* vénitien.

[2] L'ambassadeur russe Philippowsky vint à Constantinople avec une suite de quarante personnes, parmi lesquelles son précepteur Slostowsky, qui par la suite retourna à Constantinople avec la mission d'internonce.

[3] « L'ambassadore Moscovita finalmente gionto, voce che ha un grande » rebelle. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 18 juin 1580. « mandò » S. Amurath un Chiausso al Moscovita pregando lasciare che i Tatari in » quella guerra contra Persiani andassero a servirlo — in vece di risposta » non solamente il Chiausso ma quaranta Schiavi etiandio venuti in compa» gnia del Chiausso fece imprigionar. » Natale Conti, l. XXXII, f. 440.

Le voïévode de Transylvanie, Christophe Bathory, était mort [1] peu de temps après avoir chassé, d'après les ordres du Sultan, Yankoul Podkowa [2] de Moldavie, et avoir rendu à Pierre Michné le gouvernement de cette province. Ce changement avait été opéré par Thomas Droiowsky, ambassadeur d'Etienne, roi de Pologne, envoyé à Constantinople pour négocier la déposition d'Yankoul-le-Saxon, auquel la Porte avait donné la place de Pierre, exilé à Haleb, et la confirmation de la nomination de son neveu Sigismond Bathory au trône de Transylvanie, sans élévation de tribut. Sigismond trouva un concurrent redoutable dans l'aventurier Paul Markhazy, soldat de fortune, qui, à la suite de différends avec sa femme, issue de l'une des plus nobles familles de Transylvanie, ayant été condamné par les juges devant qui l'affaire avait été portée, s'était jeté dans les bras des Turcs. Le grand-vizir Sinan, séduit par les belles promesses de Markhazy, se montra disposé à l'investir du gouvernement de Transylvanie, et le reçut en audience le même jour que l'ambassadeur polonais, venu pour protester contre les démarches des compétiteurs de Sigismond. La rudesse dont Sinan avait déjà fait preuve dans d'autres conférences ne se démentit pas à cette occasion. Les Transylvaniens, disait l'ambassadeur polonais, préféreraient mourir plutôt que d'avoir Markhazy pour roi : « Ils sont libres de mourir, s'écria Sinan

[1] 27 mai 1581.

[2] Bethlen, l. VI, p. 434, confond Yankoul-Podkowa avec Yankoul-le-Saxon. Engel, *Histoire de Valachie*, p. 228-230, les distingue expressément.

» avec emportement ; nous-mêmes nous sommes prêts » à les tuer ; les Transylvaniens s'appuient sur le roi » de Pologne; mais, au besoin, ils verront ce qu'il » pourra faire pour eux. » Après la destitution de Sinan, Marskhazy trouva la juste récompense de ses intrigues dans la prison des Sept-Tours, d'où il fut transféré par la suite dans le château situé sur les bords de la Mer-Noire; mais ayant embrassé l'Islamisme, il obtint sa liberté avec le sandjak de Lippa, et y devint le fléau de sa patrie [1]. De même qu'en Moldavie, le Saxon Yankoul avait expulsé le voïévode Pierre le Perclus, jusqu'à ce que ce dernier eût été réinstallé par l'entremise du roi de Pologne Etienne Bathory, de même en Valachie, Pierre Tschertscheb, fils du voïévode Petraschko, occupait depuis deux ans le trône qu'il avait usurpé sur Michné. Avant son avènement, Tschertscheb était demeuré trois ans dans la maison de l'ambassadeur français, où il se livrait à l'étude des langues; mais quoique appuyé par lui dans ses prétentions, il n'aurait jamais été élevé à la dignité de prince, s'il ne s'était engagé à payer à la Porte quatre-vingt mille ducats dont il versa le quart comptant. Michné descendit du trône avec la ferme espérance que son rival ne pourrait se procurer le reste de la somme, et cette espérance ne fut point trompée; il fut de nouveau investi de sa principauté. A l'occasion de la guerre de Perse, nous avons déjà parlé des

[1] Bethlen, l. VI, p. 442. Les *Rapports* des ambassadeurs donnent à Marskhazy pour compagnons de fortune Houseïn Brebey, qui devint plus tard sandjak, et Andraschi de Czesnahorzka.

ambassades de Makssoud, d'Ali et d'Ibrahim [1]. Des ambassadeurs tatares [2] et géorgiens [3] se rendirent aussi à Constantinople à plusieurs reprises, et, vers l'époque des fêtes de la circoncision, on vit arriver un envoyé du prince des Ouzbeks et un autre du sultan de Fez et de Maroc.

Plus d'une année auparavant, on avait commencé les préparatifs des fêtes de la circoncision dont la célébration avait été fixée à l'année 1582; l'époque en fut notifiée aux monarques de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; des tschaouschs furent aussi expédiés avec des invitations à tous les gouverneurs de l'empire; ceux que leurs affaires empêchèrent de s'y rendre ne purent excuser leur absence que par l'envoi de présens considérables [v]. L'ancien intendant des cuisines impériales, Karabalibeg, fut nommé intendant (émir), et l'ancien nischandji Hamzabeg, inspecteur (nazir) de ces fêtes; ce dernier reçut sur le trésor public un demi-million d'aspres, pour les divers frais auxquels il avait à subvenir dans ses attributions. Des cuisines s'élevèrent de toutes parts, et l'hippodrome

1 L'ambassade de Tokmak eut lieu dans l'année de l'avènement de Mourad, en 1578; celle de Makssoud, surnommé Mousoukhali dans le *Rapport* de Preyner, en 1578; celle d'Ali, au mois d'octobre 1581, et celle d'Ibrahim en 1582. *Rapport* de Preyner, *Summario delle Relaz. venez.* 1 avril 1582.

2 « L'ambassadore del re dei Tatari era gionto con commissione d'offrir » 150,000 cavalli al Sr. april 1582. » *Summario delle Relaz. venez.*

3 « 24 Gen. 1577 un ambassadore Georgiano basa la man. » *Relaz. venez.* Le 25 juillet 1579, l'ambassadeur du Sultan de Géorgie, qui passe pour être le frère de Kerhourabeg, assista aux fêtes de la circoncision sur l'hippodrome. *Journal* de Gerlach, p. 244. *Voyage de Schweiger*, p. 282. *Rapport* d'Ungnad.

où Souleïman avait déjà célébré les noces de sa sœur, celles d'Ibrahim et la circoncision de ses fils, fut le théâtre de magnificences qui devaient faire pâlir les souvenirs des plus grandes somptuosités des siècles passés. L'effet répondit aux immenses préparatifs qu'on avait faits, et les fêtes de Mourad III en l'honneur de la circoncision de son fils Mohammed sont restées sans exemple dans l'histoire de l'empire ottoman, par leur splendeur et leur durée. L'hippodrome, qui a quatre cents pas de long sur cent de large, fut disposé d'après les besoins de la fête et des spectateurs : dans la partie supérieure où se trouve aujourd'hui l'hôpital des fous, on avait tracé un carré de cent pas fermé par des planches et destiné aux cuisines. Des kœschks et des loges couvertes pour le Sultan, l'héritier présomptif et les sultanes, avaient été établis dans l'enceinte du palais d'Ibrahim-Pascha; au-dessous du palais et sur la même ligne, s'élevait un édifice dont la base, haute de six pieds, était construite en pierres, et sur laquelle se superposaient trois étages en bois : le premier fut assigné aux ambassadeurs des puissances étrangères, le second aux agas de la cour intérieure et extérieure, le troisième aux begs, beglerbegs et vizirs de l'empire. A cette construction faisait suite une galerie longue de douze pieds et haute de sept, dans laquelle furent placés le kapitan-pascha et les begs de la mer. En face du palais d'Ibrahim-Pascha, à l'endroit même où l'on remarquait autrefois celui du dernier grand-vizir Ahmed et où fut bâtie la mosquée du sultan Ahmed, on voyait la musique de la chapelle impériale et les

palmes des noces; plus bas, du même côté, on avait établi pour l'ambassade persane une tribune, à la voûte de laquelle était suspendu un lustre répandant la lumière par plusieurs centaines de becs; auprès de la tribune de l'ambassadeur persan était celle de l'ambassadeur français; celui-ci avait d'abord demandé qu'on lui donnât la préséance sur l'envoyé d'Autriche; mais cette demande lui ayant été refusée, il ne parut pas aux fêtes sous prétexte qu'il ne convenait pas au représentant du roi très-chrétien d'assister à des cérémonies d'idolâtres. Cette tribune fut occupée par les ambassades tatare et polonaise; à la suite venait la galerie du kapitan-pascha, en face de laquelle avait été dressée une grande tente pour la préparation des sorbets et des autres rafraîchissemens. Au milieu de la place s'élevaient deux mâts, dont l'un était peint en rouge et l'autre frotté d'huile; ce dernier était couronné par un vaste cercle auquel étaient suspendus plusieurs milliers de lampes, et qu'on abaissait pendant la nuit, afin d'éclairer l'hippodrome. Le beglerbeg de Roumilie, Ibrahim-Pascha, avait été chargé, en qualité de maître des noces (*dougoundjibaschi*), de l'ordonnance et de la police des fêtes; au beglerbeg d'Anatolie, Djâfer-Aga, gendre de Sokolli, avait été confiée la surintendance des sorbets (*scherbetdjibaschi*); au kapitan-pascha, Ouloudj-Ali, la direction des travaux des galeries et des estrades (*mimarbaschi*); l'aga des janissaires, Ferhad-Pascha, avait été nommé chef des gardes. Cinq cents hommes revêtus de grotesques habits de cuir parcouraient la

place, en portant chacun une outre enflée de vent, avec laquelle ils frappaient les perturbateurs de l'ordre. Leur capitaine, monté sur un âne que couvrait une housse en paille, cumulait avec ses importantes fonctions celles de bouffon du peuple.

Le 1er juin, le Sultan se rendit en grande pompe du seraï impérial à celui d'Ibrahim-Pascha sur l'hippodrome. La marche était ouverte par les tschaouschs et les mouteferrikas revêtus d'habits de drap d'or, les agas de la cour et des troupes; puis venaient les palmes de noces, dont quatre, hautes de vingt aunes et plus, étaient escortées chacune de quatre-vingts janissaires. A la suite marchait le prince héréditaire, avec un habit de satin écarlate brodé d'or, et un turban surmonté de deux plumes noires de héron; à son oreille droite pendait un rubis du plus grand prix; à sa main droite brillait une émeraude; à sa ceinture était attaché un sabre enrichi de pierres précieuses, et il portait une masse d'armes d'acier, dont la tête était formée d'un morceau de cristal taillé à facettes et garni d'or. A son arrivée, le prince baisa la main de son père, tandis que les palmes de noces furent dressées en face du palais, et que la musique fit entendre de joyeuses fanfares. Trois jours après, les sultanes, accompagnées de tout un arsenal de sucreries, se rendirent à l'hippodrome. Elles étaient suivies de dix à douze prisonniers des frontières de Hongrie ou de Bosnie, dont les tours de force devaient être donnés en spectacle au peuple assemblé; ils se hachèrent à coups de sabre, se percèrent avec

leurs lances; un d'eux même planta dans sa chair un fer de pique; d'autres avaient les bras hérissés de flèches, d'autres encore portaient des fers à cheval cloués sur le dos, et leur sang ruisselait à flots. Le Sultan les récompensa de leur bravoure par des dons d'argent proportionnés à leur rang. Le principal d'entre eux reçut un timar du revenu de quatre mille aspres. Mais deux de ces malheureux prisonniers ayant succombé à leurs blessures, ce spectacle inhumain fut défendu pour la suite des fêtes. Parmi les ouvrages en sucrerie, on remarquait neuf éléphans, dix-sept lions, dix-neuf léopards, vingt-deux chevaux, vingt-un chameaux, quatre girafes, neuf sirènes, vingt-cinq faucons, onze cigognes, huit grues, huit canards, et une foule d'autres objets; les confitures étaient portées par quinze chevaux de somme, dont huit avaient des housses de damas rouge et sept de damas d'argent. Pendant la distribution des sucreries, des Arabes et d'autres saltimbanques égayèrent le peuple par leurs tours sur les mâts de cocagne, l'obélisque et le pilier de l'hippodrome. A la suite des ouvrages en sucrerie, venaient les grandes palmes des noces, qui, surpassant de beaucoup par leurs énormes proportions les palmes du premier cortége, étaient hautes de vingt à trente aunes et divisées en sept compartimens; elles étaient formées de sept boules en cire de diverses couleurs, montant en pyramide, dont la plus basse avait un circuit de quatre à cinq aunes; chacune de ces palmes, auxquelles étaient appendues des figures représentant des oiseaux, des animaux, des fruits, des

miroirs, toutes sortes d'autres objets, était un symbole de force virile et de fécondité. Pour qu'il fût possible de faire circuler ces palmes, on dut élargir des rues, découvrir des maisons et en démolir d'autres. Le jour suivant, les vizirs furent admis à déposer leurs présens au pied du trône. Le grand-vizir Sinan offrit au Sultan cinq chevaux richement enharnachés, et au prince de magnifiques habits, trois chevaux tout étincelans d'or et couverts de housses brodées de perles; le tout était estimé quarante mille ducats. Le second vizir, Siawousch-Pascha, donna huit chevaux et trois habits de drap d'or valant vingt mille ducats; le troisième vizir, l'eunuque Mesih-Pascha, quatre chevaux, dont deux avec l'enharnachement complet, et cent cinquante vêtemens d'une valeur de trente mille ducats; Mohammed-Pascha Djerrah (*le chirurgien*), ainsi appelé parce qu'il s'était élevé des fonctions de barbier du Sultan à celles de vizir, offrit des chevaux, des habits, des esclaves, des joyaux d'argent, s'élevant à quinze mille ducats; Osman, le kiayabeg ou ministre de l'intérieur, de la vaisselle d'argent et de jeunes garçons géorgiens et tscherkesses, représentant une valeur de dix mille ducats. Chacun de ces jours et des jours suivans, plus de cent Grecs, Albanais et Raizes demandèrent à embrasser l'Islamisme; il suffisait de se découvrir la tête et de lever un doigt en l'air pour être conduit au seraï et y être circoncis. Pendant la durée des fêtes, on exposa tous les soirs sur la place plus de mille plats de riz bouilli couverts chacun d'un pain, et seize à vingt bœufs rôtis tout

entiers avec leurs cornes et leurs sabots; le peuple se précipitait à l'envi sur cette pâture, de sorte qu'en un clin-d'œil la place était jonchée de plats brisés et de riz répandu. Deux cents esclaves de l'arsenal étaient préposés au nettoyage, et cinquante porteurs d'outres à l'arrosement de la place. A la nuit tombante, on allumait cent cinquante grandes lampes, ainsi que celles du grand mât dont nous avons déjà parlé, et des feux d'artifice faisaient renaître, non seulement pour l'hippodrome, mais encore pour toute la ville, la clarté du jour. Le 6 juin, les cinq cents porteurs d'outres parcoururent les rues sous les déguisemens les plus grotesques. Le soir, un simulacre de siége fut donné à une redoute hongroise; les combattans avaient des bâtons au lieu de lances, et des coussins au lieu de boucliers. Le 7 juin, l'ambassadeur impérial, baron de Preyner, fut invité par douze tschaouschs à assister aux fêtes; l'ambassadeur persan avait déjà occupé deux jours auparavant la place qui lui avait été désignée, ainsi que l'envoyé de Pologne, Philippowsky, qui présenta au grand-vizir les deux frères du khan des Tatares antérieurement réclamés avec tant d'instances. Philippowsky avait apporté pour présens quatre dogues et six charges de fourrures de zibeline, dont chacune comprenait quarante peaux, et était estimée mille ducats; l'envoyé de Transylvanie, Ladislas Szalanczy, offrit sept coupes d'argent à double fond, sept plats du même métal artistement travaillés, deux bassins et quatre candélabres, dont deux étaient dorés. Les présens des

Ragusains et des voïévodes de Moldavie et de Valachie consistaient en coupes d'argent, châles et pendules; ceux du khan des Tatares, en dix charges de fourrures de zibeline et autant de pelisses, cinq charges de fourrures de martre, six pelisses d'hermine pour femmes, dix dents de morse, et vingt jeunes chrétiens. Les envoyés du Sultan de Fez et de Maroc apportèrent un précieux chapelet de perles renfermé dans une boîte de nacre, deux tapis brodés d'or, quatre en soie sur lesquels étaient représentés des fleurs et des arbres, un harnais brillant d'or et de pierreries, un panache de plumes noires de héron réunies par une agrafe de diamant, des étriers enrichis de perles et de diamans, une grande quantité de ballots d'étoffes de soie, quatre de drap d'or, des perles montées sur or, et une somme de quarante mille couronnes comme tribut. La nuit, au milieu des feux d'artifice, on lança dans la foule des ours, des chiens et des renards, aux queues desquels étaient attachés des torches allumées et des pétards, pour le plus grand plaisir des grands qui se réjouissaient de l'effroi causé au peuple par ces nouveaux acteurs. Pendant ce temps, les poëtes lurent au grand-vizir les poésies qu'ils avaient composées pour célébrer la circoncision du jeune prince. Des danses mauresques et des comédies juives prolongèrent les réjouissances de cette journée jusqu'au milieu de la nuit. Le 8 juin, le Sultan donna un festin splendide aux officiers des janissaires, pour lesquels avaient été dressées des tables de soixante-dix couverts chacune. Le grand-vizir

et l'aga des janissaires firent les honneurs du repas; les armuriers servirent à table. Les solaks et les peïks, ou gardes-du-corps, archers et hallebardiers du Sultan, rivalisèrent d'adresse au tir à l'arc, et s'exercèrent à percer à coups de lances des armures et des casques d'acier. L'ambassadeur impérial vint avec toute sa suite prendre possession de sa loge, pour assister aux fêtes. Le 9 juin, les légistes, le moufti, les kadiaskers, les kadis, les naïbs, les mouderris, les khodjas, les scheïkhs et les imams furent invités à un festin pour lequel on avait dressé soixante-dix tables. Un grand nombre de pages du Sultan, qui étaient sortis récemment du seraï d'Andrinople et étaient entrés dans les rangs des sipahis, vinrent, traînés dans soixante-deux chars, pour baiser la main de Mourad III. Deux châteaux avaient été élevés en face de la loge du Sultan : le plus grand, surmonté d'étendards rouges et jaunes, figurait un château musulman, et le second, sur lequel flottaient des drapeaux représentant des croix rouges et bleues sur des champs d'argent, était nécessairement un château chrétien. Après une vive canonnade de part et d'autre, les hommes postés dans la tranchée du premier castel s'avancèrent avec leur artillerie sous les remparts du second; lorsque les quatre murs de ce dernier s'écroulèrent, on en vit sortir quatre porcs, par une fine allusion aux puissances chrétiennes, dont les ambassadeurs assistaient à la fête; on crut devoir renchérir encore sur cette ingénieuse plaisanterie, en faisant déchirer par trois lions un cinquième porc

qu'on avait été chercher au palais de l'ambassadeur impérial. Sur d'autres points, des juifs et des maures exécutèrent des danses burlesques (mattesina) et la danse pyrrhique (moresca). Le 10 juin, l'ambassadeur impérial voulut remettre au Sultan ses présens consistant en trois colliers précieux, cinq autres joyaux d'un grand prix et deux magnifiques médaillons, le tout estimé quarante mille ducats. Mais ayant appris que l'ambassadeur vénitien l'avait prévenu et devait offrir ce même jour des bijoux et des étoffes d'or d'une valeur de huit mille ducats, il ajourna sa démarche jusqu'après les fêtes, où il fut reçu en audience par le Sultan. Le 11 juin, jour auquel les sipahis furent splendidement traités par le Sultan, commencèrent les processions solennelles des divers corps de métiers; pendant vingt-un jours, ils se succédèrent devant le Sultan, en lui souhaitant toutes sortes de bonheur avec les formules de bénédictions ordinaires, et lui offrant chacun un échantillon de leur art; en retour, Mourad leur fit remettre quelques poignées d'aspres nouvellement frappés. Les divers corps de métiers rivalisèrent entre eux de magnificence; lorsque les confréries de derwischs, auxquelles chacun d'eux appartenait, eurent présenté leurs félicitations au Sultan, le khodja leur adressa un discours qui fut terminé aux cris mille fois répétés d'*amen*.

Ces processions furent ouvertes par les cordonniers et les bonnetiers pour femmes, ordre qui avait été probablement adopté dans la vue de flatter les sultanes; ces deux corps de métiers avaient des bannières

d'étoffe d'or et d'argent, et des dais ou baldaquins [1] étincelans de mille couleurs; ils présentèrent à Mourad, dans un énorme soulier de maroquin brodé d'or, un jeune apprenti aux joues rosées et aux vêtemens de drap d'or. Ils étaient escortés de joueurs d'ombres chinoises et de marionnettes, de juifs déguisés en soldats allemands et espagnols; la nuit, on alluma un faisceau de lampes formant le pentagone de Pythagore, que les Musulmans appellent le sceau de Salomon. Le 12 juin, les filateurs de coton apportèrent des figures de lions et des monstres marins en coton, ainsi que des masses d'armes faites de même matière. Le 13 juin, un banquet fut donné aux cordonniers pour hommes et aux selliers; les premiers défilèrent devant la loge impériale avec des thyrses couverts de feuillages, sur l'un desquels était figuré le sceau de Salomon, et ils firent don au Sultan d'une botte monstrueuse en maroquin et de babouches jaunes; les seconds conduisaient avec eux un atelier ambulant porté sur six roues, dans lequel plusieurs personnes s'occupaient de toutes sortes de travaux de sellerie. Les ouvriers employés au plissement des kaftans et des étoffes de soie vinrent à leur tour sous une bannière de satin rouge et jaune; au milieu d'un cortége de cent jeunes garçons en habits de soie, s'avançait un char, dans lequel un jeune garçon plissait des étoffes sur la tête rasée de son maître, faisant fonction de la table de marbre dont on se servait ordinairement pour cet

[1] Ce nom dérive du nom de Bagdad, siége du khalifat (au moyen-âge, *Baldakin*).

objet. La nuit, le kapitan-pascha Kilidj-Ali tira un feu d'artifice, qui surpassa tous ceux des nuits précédentes par la beauté et la variété de ses dessins, représentant des vaisseaux, des tours, des châteaux et des éléphans enflammés. Ce jour-là comme les autres, les joueurs de gobelets et les danseurs de corde contribuèrent pour leur part à l'amusement du peuple. Le 14 juin, eut lieu le tournoi des sipahis. Les esclaves chrétiens de la veuve de Sokolli, au nombre de neuf cents, simulèrent au milieu de danses pyrrhiques la lutte de saint George avec le dragon; deux galères donnèrent sur l'hippodrome le spectacle de l'abordage, comme si elles eussent été en pleine mer, et celle qui fut prise fut conduite en triomphe avec son pavillon traînant derrière elle dans la poussière. Les musiciens de la chapelle de la sultane, veuve de Sokolli, jouèrent une espèce de pantomime mythologique; au milieu de l'harmonie des cymbales, des luths et des violons, un bravo italien s'approcha d'un jeune enfant déguisé en Cupidon, et voulut s'emparer de lui, en employant d'abord la flatterie, puis la force; mais une jeune fille, armée d'un javelot comme une nymphe de Diane ou une Amazone, intervint en ce moment, repoussa l'audacieux agresseur, et délivra le jeune enfant. Le 15 juin, les tréfileurs d'or et d'argent et les confiseurs vinrent rendre à leur tour hommage au Sultan. Des quadrilles de sipahis et de silihdars s'assaillirent les uns les autres; puis ils se retirèrent, après s'être exercés au tir sur une pomme d'or fixée au bout d'une longue perche; d'eux d'entre eux, revêtus d'ar-

mes grecques tout incrustées d'or, se livrèrent à des exercices d'équitation. Le 16 juin, les derwischs des différens ordres se rendirent devant le Sultan; chemin faisant, pris d'une louable émulation, ils firent concurrence avec les saltimbanques; les uns tournaient sur eux-mêmes avec une effrayante rapidité, en ne cessant de vociférer les cris de *Allah!* et de *Hou!* les autres prenaient du fer rouge dans la bouche, d'autres encore avalaient des couteaux ou faisaient mille tours semblables; de sorte que les femmes, assises aux fenêtres sous lesquelles passait cet étrange cortége, ne pouvaient retenir leur effroi ou leur pitié à la vue de si effrayantes contorsions. Un derwisch se plaça dans un tonneau rempli de serpens en affectant la plus grande tranquillité; un second se fit poser sur la poitrine une pierre d'un poids à ne pouvoir être soulevée que par huit hommes, et la fit ainsi briser en morceaux; un troisième sauta, au péril de sa vie, au-dessus de couteaux et de lames de sabre fichés à terre. La journée se termina par un feu d'artifice de l'invention d'un papa grec, et représentant une forêt et un jardin plantés de cyprès. Le 17 juin, les fileurs de soie, les fabricans de cordes et de lacets se rendirent sur l'hippodrome avec des bonnets, des capes et des chaperons de formes étranges. Les pâtissiers et les marchands de sorbets, suivis de tout l'attirail de leur métier, faisaient des pâtisseries en passant, et versaient au peuple des sorbets de toutes couleurs; les tisserands offrirent au Sultan leurs pièces de toiles les plus fines, et les corroyeurs de grands surtouts de

table en cuir brodé d'or et des coupes en cuir sans couture. Le 18 juin, le beglerbeg de Roumilie fut invité à un grand festin en sa qualité de dougoundji ou directeur des fêtes. Les fruitiers, les marchands de fils et de tabliers défilèrent devant le Sultan, suivis des bijoutiers qui avaient emmené avec eux plus de trois cents jeunes gens revêtus d'habits de drap d'or. Le 19, les fabricans de housses et de cierges se présentèrent devant Mourad, et lui offrirent des ouvrages de leur profession remarquables par leur beauté. Le 20, jour consacré au banquet du kapitan-pascha et des capitaines de la flotte, eut lieu la procession des potiers et des marchands de tapis, que suivaient les Grecs de Pera et de Galata, portant des drapeaux à carreaux alternativement rouges, jaunes, bleus et blancs. Cent Grecs marchant deux à deux étaient revêtus de jaquettes rouges à taillades, et avaient des bonnets phrygiens, des sonnettes aux jambes et des lames nues à la main. Une noce grecque formait un cortége particulier : trente jeunes garçons grecs portant des habits d'or et des barettes de velours ornées de perles et de pierres précieuses, trente autres déguisés en jeunes filles, précédaient le dais sous lequel étaient les deux fiancés, et que suivaient encore d'autres jeunes garçons sous le même costume que les précédens. Les cent Grecs dont nous avons parlé en premier lieu commencèrent à danser la danse lascive d'Alexandrie, dans laquelle survivent les coutumes orgiaques des prêtres saliens; le cortége de la noce exécuta la décente romaïka, dont les entrelacemens

figurent les mille détours du labyrinthe de Crète. Vinrent ensuite les djebedjis ou armuriers forgeant et polissant des armes; cent d'entre eux étaient revêtus de vieilles armures dorées. Les relieurs et les marchands de papiers peints leur succédèrent avec des drapeaux de papier, et cent trente jeunes gens habillés de papier de diverses couleurs; ils avaient avec eux une boutique ambulante, dans la partie inférieure de laquelle un jeune garçon préparait du papier, tandis que, dans la partie supérieure, trois autres lisaient le Coran. Les matelassiers conduisaient cent cinquante jeunes garçons revêtus d'habits de drap d'or, et assis sur des matelas et des coussins de même étoffe. Les miroitiers et les peintres sur porcelaine avaient avec eux cent cinquante jeunes garçons tout couverts de morceaux de glaces, qui renvoyaient aux spectateurs les ardens reflets du soleil. Les fabricans de peignes fermèrent les processions qui avaient duré vingt-un jours; celles des corps de métiers d'un ordre supérieur remplirent les dix-sept jours suivans.

Le 7 juillet, Mohammed-Sultan fut circoncis, dans le seraï de l'hippodrome, par le vizir Djerrah Mohammed-Pascha. La petite particule de chair enlevée par l'opérateur fut envoyée dans une coupe d'or à la sultane Khasseki, mère du sultan Mohammed, et le couteau sanglant à la sultane Walidé, mère du Sultan Mourad: des distributions de monnaies d'or et d'argent et une course de chevaux [1], pour laquelle avait été ins-

[1] La distance à parcourir était celle du village de Tschataldjé à la porte d'Andrinople.

titué un prix de mille ducats, ajoutèrent à la solennité de cette journée. Djerrah-Mohammed fut récompensé de son heureuse opération par un présent s'élevant à près de huit mille ducats. Le 8 juillet, on remarqua parmi les curiosités de la fête une girafe et un éléphant apprivoisés. Le douzième jour après la circoncision, se manifesta parmi les janissaires et les sipahis un mouvement qui avait été provoqué par des hommes ivres et une femme de mauvaise vie. Le préfet de police, qui avait voulu punir avec ses janissaires quelques-uns des sipahis et en avait tué un dans le tumulte, fut maltraité par les sipahis, et traîné pieds et poings liés sur l'hippodrome devant le Sultan. Les janissaires et les sipahis vomirent les uns contre les autres des imprécations et des menaces, et ce ne fut qu'avec peine que le grand-vizir, l'aga des janissaires et le beglerbeg de Roumilie purent calmer l'effervescence générale. Les janissaires étaient d'autant plus irrités, que le Sultan leur avait refusé, à l'occasion de la circoncision, le présent d'usage, en prétextant la pénurie de son trésor; mais ils n'avaient pu accepter cette défaite, parce que Mourad, quelques jours encore avant son refus, n'avait pas craint de faire des dépenses folles. Les janissaires, qui pendant les fêtes avaient occupé les postes de l'hippodrome, reçurent seuls une bourse d'or par tête, et dix kaftans furent donnés à chacun de leurs officiers. Le lendemain des troubles, le 19 juillet, les sultanes se rendirent, en litières couvertes, du seraï de l'hippodrome au seraï impérial, et furent suivies par les pages à un jour de distance. Le 20 juillet,

le Sultan passa les tschaouschs en revue, et les congédia au milieu d'acclamations universelles; la même cérémonie eut lieu le lendemain pour les porteurs d'outres, qui avaient été destinés à maintenir l'ordre et à nettoyer l'hippodrome. Le cinquante-deuxième jour après sa sortie du seraï (22 juillet), le Sultan retourna avec son fils dans son palais, de grand matin et sans la pompe accoutumée, de peur que le déploiement du cérémonial ordinaire ne fût une occasion de querelles entre les sipahis et les janissaires dont la mésintelligence était à peine apaisée. La mort d'un prince descendu au tombeau deux jours après sa naissance et un incendie troublèrent la fin de ces fêtes [1], qui éclipsèrent toutes celles qui avaient précédé, et qui ne peuvent souffrir de comparaison avec toutes celles qui suivirent. Cet incendie fut considéré comme d'un mauvais présage pour cet autre incendie moral qu'avaient allumé les querelles des sipahis et des janissaires, et qui menaça de mettre tout l'empire en combustion. Nous avons dû donner quelques détails sur ces fêtes, parce qu'elles furent pendant plusieurs années le but vers lequel tendirent toutes les idées et toutes les négociations de Mourad, et parce qu'elles jettent la plus vive lumière sur l'état de l'empire alors encore redouté par les puissances européennes, sur le luxe de la cour et des grands, la

1 D'après Ali et Selaniki, ces fêtes durèrent cinquante-cinq jours. Sagredo, p. 441, commet une grave erreur en disant sans ajouter le mot *Luglio* : « La solennita del retaglio principiò li due di Giugno, terminò li » venti uno (di Luglio). »

somptuosité des vêtemens, l'espèce de point d'honneur qu'on mettait à entretenir richement un grand nombre de jeunes garçons, le goût et les amusemens du peuple, et la répartition en catégories des diverses industries, telles que nous les ont montrées les processions des différens corps de métiers [VI].

Dans le courant de la même année, le seraï fut embelli par la construction de deux kœschks : le Sultan fit bâtir le premier dans l'intérieur des jardins, et dans l'espace de cinq fois neuf jours, nombre estimé heureux parce qu'il est un multiple du nombre cinq en honneur chez les Pythagoriciens, et du nombre neuf que les Tatares considèrent comme sacré, Sinan fit élever sur les bords de la mer le second kœschk qui resta long-temps célèbre sous son nom. L'héritier présomptif étant arrivé à sa seizième année, époque à laquelle, d'après la loi d'Abraham, commence l'âge nubile, on lui donna un harem, des gardes et une cour; on le nomma en même temps au sandjak de Magnésie, que Mourad avait administré avant son avènement au trône. Après avoir reçu l'investiture de son gouvernement des mains du grand-vizir qui lui remit le drapeau et le tambour, insignes de sa nouvelle dignité, le jeune prince partit pour Magnésie, accompagné de deux mille cavaliers et fantassins qui formaient les troupes de sa maison (28 décembre 1583 — 23 silhidjé 991). Le Sultan nomma précepteur de son fils le légiste Newayi, qui n'est guère plus connu par ses œuvres que ses prédécesseurs Djâfer, Haïder et Azmi [VII]; le grand-vizir Siawousch ne se sépara pas

du jeune prince sans lui avoir donné de sages conseils sur les vertus nécessaires aux souverains. Mais les excellens avis du grand-vizir n'eurent qu'un médiocre résultat, et le jeune prince commença l'exercice de son pouvoir en faisant sabrer, avant même d'être arrivé à Magnésie, son maréchal de la cour et son chambellan. Avant son départ, Mohammed avait fait don d'une esclave à son père ; Mourad, pour montrer le prix qu'il attachait au présent de son fils, rendit bientôt cette esclave mère d'une princesse [1]. Vers cette même époque, les femmes du Sultan à Constantinople, et du prince héréditaire à Magnésie, accouchèrent simultanément d'enfans mâles : le fils de Mohammed fut nommé Sélim, et ceux de Mourad, Souleïman et Djihanghir [2]. La joie qu'avait ressentie Mourad de la naissance des princes fut bientôt troublée par leur mort et par la perte de sa sœur, la sultane Esmakhan, qui avait successivement épousé Sokolli et Ali, pascha d'Ofen, et qui était morte en couches (5 août — 8 schâban). Cinquante jours plus tard, l'enfant de la sultane Esmakhan suivit sa mère au tombeau, et fut enseveli près de Sokolli à Eyoub. Le vizir Ali demanda son rappel à Ofen, où il ne tarda pas à mourir [3]; sa place fut donnée à Sinan. Ainsi s'étaient réalisées, pour Ali, les malédictions de sa

1 « A Mohameto figlio del Sultano un figlio nasciuto, che ebbe il nome » Selim; allegrezze fatte. » Feb. 1585.

2 « Due figli maschi nati al Sr. Souleïman e Gihanquir. »

3 D'après Petschewi, f. 172, la mort d'Ali arriva quelques mois après celle de sa femme et de son enfant.

première épouse, qu'il avait honteusement répudiée.

Le nouveau grand-vizir Osman-Pascha partageait la confiance et les faveurs du Sultan avec Ibrahim, récemment nommé au gouvernement d'Egypte, et Mohammed, beglerbeg de Roumilie, à qui un katti-schérif avait conféré le privilége d'un libre accès dans les appartemens intérieurs, privilége qui n'avait été accordé à personne depuis la mort de Schemsi-Pascha[1]. Lors de l'avènement de Mourad III, l'Egypte était gouvernée par l'eunuque Mesih-Pascha, dont la cruauté était telle que dans le cours de six années il fit tomber plus de mille têtes sous la hache du bourreau [VIII]. A Mesih-Pascha succéda le khazinedar Hasan-Pascha, homme d'une rare corruption; il faut chercher la cause de la ruine de Hasan-Pascha dans ses immenses richesses, et non dans les plaintes des habitans sur son projet de changer l'arsenal du Caire en mosquée, plaintes qui ne furent que le prétexte de sa destitution. Rappelé à Constantinople, il fut jeté dans les Sept-Tours par le bostandji-baschi, le jour même où le grand-vizir, assisté de tous les autres vizirs, posa les fondemens de la mosquée de la sultane Walidé[2]. Le favori de Mourad, Ibrahim, devait guérir les blessures qu'avaient faites à l'Egypte les

[1] Selaniki, p. 173, fixe la mort de Schemsi-Pascha à l'année 988 (1586).

[2] Souheïli, f. 57. La construction de cette mosquée, dotée d'une cuisine pour les pauvres et d'un hôpital, eut lieu en 991 (1583). Minadoi dit qu'Hasan, à son arrivée à Hama, avait été conduit par quarante kapidjis à Constantinople. *Raousatoul-ebrar*, f. 303.

deux administrations précédentes; appelé, comme son homonyme, l'ancien favori de Souleïman, à réorganiser l'Egypte, il espérait, comme lui, s'élever à la plus haute dignité de l'empire. A son arrivée au Caire, Ibrahim ne songea qu'à se procurer de l'argent et des pierres précieuses, et se mit en quête des trésors cachés de Hasan, qu'il réussit à trouver. Il fut moins heureux dans la poursuite de ceux qu'on croyait renfermés dans les entrailles du mont Mokattam et dans les puits du mont des Emeraudes, sur les bords de la Mer-Rouge. Après dix-huit mois employés en semblables recherches, il reçut du Sultan l'ordre de revenir à Constantinople par la Syrie, et de réduire en passant le beg rebelle des Druses, Maanoghli. Il confia son gouvernement au defterdar Sinan; mais, avant de partir, il éleva à six cent mille ducats le tribut ordinaire de quatre cent mille, puis il se mit en marche pour la Syrie, à la tête de vingt mille hommes destinés à soumettre Maanoghli, qui était maître du littoral depuis Saïda (Sidon) jusqu'à Akka (Ptolémaïs) [1].

Les Druses, dont le nom actuel dérive de celui d'un scheïkh prédicateur du kalife égyptien Hakim-biemrillah, sont les descendans de l'ancien et belliqueux peuple montagnard des Mardes ou Mardaïtes, qui habitaient primitivement les pays au nord de la Mer-Caspienne, et que par la suite les empereurs grecs

[1] Minadoi raconte avec la plus grande exactitude cette campagne, sur laquelle le Ragusain Boni, interprète du consul vénitien Giovani Micheli, témoin oculaire, lui avait donné de précieux documens : les sources ottomanes sont au contraire insuffisantes à cet égard.

transplantèrent dans les montagnes de Syrie et de Mésopotamie [IX]. Le nom de ce peuple a survécu en Mésopotamie dans le nom de la forteresse de Mardin (l'ancienne Marde). Les descendans des Mardes, divisés en plusieurs sectes, telles que celles des Guèbres, des Schemsis, des Nossaïris et des Yezidis, habitent encore les hauteurs du Djoudi, et adorent le feu, le soleil, la lune, les parties sexuelles de la femme et le diable [X]. Les Mardes du Liban et ceux de Mardin, dont l'esprit superstitieux admet volontiers les fables les plus invraisemblables, reconnaissent depuis le douzième siècle le plus absurde des tyrans, le kalife Hakimbiemrillah, comme un dieu incarné; ils professent plusieurs autres dogmes non moins ridicules, et qui sont encore en partie couverts d'un voile mystérieux [1]. Les Druses se partagent en deux tribus, celle des Teïmanis ou de l'émir Schehab [2], dont les descendans vivent sur le Liban à Deïrolkamr ou *couvent de la lune,* gouvernés toujours par la même famille, et celle d'Ibn Maan, qui, à l'époque où nous sommes arrivés, était la plus puissante. L'ancienne division religieuse et politique des Yemaniyés et des Kaïsiyés, c'est-à-dire des partisans et des adversaires d'Ye-

[1] Les meilleurs documens sur les Druses sont ceux que M. Sylvestre de Sacy a tirés de leurs livres sacrés, et qu'il a développés dans un Mémoire lu à l'Académie de Paris : des documens plus récens encore ont été publiés dans le *Journal asiatique*.

[2] J'ai eu occasion de faire la connaissance du prince du Liban, Mir-Schehab, au commencement de ce siècle, à l'époque où sir Sidney Smith naviguait avec le vaisseau de guerre *le Tigre* dans les eaux de la Syrie.

men, qui, au commencement du deuxième siècle, avait armé les unes contre les autres les tribus arabes de la Syrie, séparait également entre eux les cinq princes des Druses, qui se partageaient alors la domination du Liban et du littoral de la Syrie. Maanoghli, seigneur de Saïda, Sour et Akka, le plus puissant des Druses, et Scherefeddin possesseur d'un petit district au nord de Saïda, étaient du parti d'Yemen, et s'appelaient les *rouges*. Les trois autres, du parti Kaïsiyé et nommés les *blancs* [1], étaient : Ibn Maan, seigneur des pays entre Beïrouth et Tripoli, et résidant à Kesrewan; Ibn Firak, dont les possessions s'étendaient depuis le versant oriental du Liban jusqu'à la plaine de Koïlosyrie, et Ali Ibn Kerfous, qui régnait sur la belle vallée entre le Liban et l'Anti-Liban, et avait son séjour ordinaire à Balbek. Ces trois princes, ennemis jurés des tribus dissidentes et alliés des Turcs, se portèrent avec six mille hommes jusqu'à Jérusalem, à la rencontre d'Ibrahim-Pascha, et lui offrirent leurs services contre les tribus rebelles.

Ce fut dans la plaine de Damas que le consul vénitien, assisté de son interprète le Ragusain Boni, vint présenter ses félicitations à Ibrahim. Le général ottoman fit inviter les deux princes rebelles, Scherefeddin et Maanoghli, à se rendre auprès de lui : le premier obéit à cette injonction, et en fut récompensé par la

[1] *Akli. Djihannuma*, p. 584. Le traducteur de l'ouvrage intitulé *Istoria di Facardino grand Emir dei Drusi*, appelle, contrairement au *Djihannuma*, le parti de Maan *les blancs*, et celui des adversaires de ce prince *les rouges*.

perte de sa liberté ; le second excusa son absence, en prétextant le serment solennel qu'il avait fait, de ne jamais accepter d'invitations des Ottomans, depuis que son père, attiré par Moustafa-Pascha, gouverneur de Damas, hors de ses montagnes, avait été traîtreusement mis à mort. Ibrahim porta le fer et le feu dans le pays soumis à Maanoghli et réduisit en cendres vingt-quatre villages. Mais un corps de Druses avait surpris Oweïs-Pascha et son fils, restés dans la plaine de Damas, et leur avait tué cinq cents hommes. Ibrahim campa pendant vingt-quatre jours sur les hauteurs d'Antara, non loin de la résidence de Maan ; il envoya à ce dernier Ali, pascha de Haleb, et Gomeïdha, un des serviteurs de Mansour, pour le déterminer, sinon à se rendre près de lui, du moins à lui fournir de l'argent et des armes. Maan, dans l'espoir de se racheter, remit à Ali trois cent vingt fusils, vingt sacs de la plus belle soie d'Antara et cinquante mille ducats. La mère de Maan se rendit elle-même au camp ottoman pour excuser l'absence de son fils, motivée sur le serment dont nous avons déjà parlé ; Ibrahim prit deux voiles, en jeta un sur la mère de Maan, un autre sur lui-même, voulant exprimer par là qu'un voile était pareillement jeté sur le passé.

Maan, persistant toujours dans son refus de venir au camp, Gomeïdha se rendit pour la deuxième fois auprès de lui et lui extorqua une nouvelle somme de cinquante mille ducats, quatre cent quatre-vingts fusils, cent dix chèvres, cent cinquante chevaux, cent cinquante buffles, mille bœufs et deux cents mou-

tons ; non content de tous ces dons forcés, Ibrahim envoya de nouveau Gomeïdha auprès de Maan, et obtint de lui deux poignards incrustés d'or, dix ceintures d'argent, dix charges d'or et de soie. Lorsqu'Ibrahim eut épuisé les trésors du prince druse, il dévasta, contrairement à la foi jurée, le reste de ses possessions ; Antara, résidence de Maan, et dix-neuf villages périrent par les flammes. Le mokaddem ou commandant d'Antara, qui s'était réfugié avec trois cents hommes sur une montagne escarpée, se laissa séduire par les promesses d'Ibrahim, et quitta sa retraite où il aurait pu braver tous les efforts de l'ennemi ; les trois cents braves furent fusillés ou sabrés par les Ottomans ; le mokaddem, écorché vif, ne cessa, au milieu de ses tortures, d'accabler de ses malédictions et de ses injures le traître Ibrahim [1]. Pendant ces événemens dans le Liban, la flotte ottomane débarqua à Saïda quatre mille soldats, qui ravagèrent toute la côte et emmenèrent trois mille habitans en esclavage. Ibrahim retourna à Damas, où il séjourna douze jours, et investit de la principauté du Liban, Ibn Kerfous, le plus puissant des princes qui lui avaient prêté serment de fidélité. A Beïrouth, il appela auprès de lui Ibn Mansour, fermier des droits de Tripoli et de Beïrouth, et en exigea pour la ferme des péages de ces deux villes un versement annuel de cent soixante mille ducats dans les caisses de l'Etat. En vain Ibn Man-

[1] « Tagliatemi, disse, il membro, et postolo primo nella natura alla » moglie dell' infame Ibraim, a lui poi ponetelo alla bocca, che cosi sara » contento e satio della carne mia. » Minadoi, p. 290.

sour chercha-t-il à gagner du temps; Ibrahim, plus rusé que lui, l'invita à se rendre chez lui à minuit avec une faible escorte, pour lui servir de guide dans une nouvelle excursion contre Maanoghli. Ibn Mansour espérait profiter de cette occasion pour quitter Beïrouth et échapper à Ibrahim; mais, avant de pouvoir exécuter son projet, il fut jeté dans les fers, comme l'avait déjà été Scherefeddin, et embarqué avec ce dernier sur une galère, pour servir à l'entrée triomphante d'Ibrahim à Constantinople.

Ibrahim s'était fait précéder dans la capitale, un mois à l'avance, par quatre cents têtes coupées; mais il était possible que ces têtes n'eussent pas toutes appartenu à des Druses, et qu'il n'eût complété ce nombre qu'à l'aide de celles des soldats morts dans son armée, dans le but de grossir les pertes de l'ennemi et de diminuer les siennes. Ibrahim arriva, vers l'équinoxe d'automne à Constantinople, avec vingt-cinq galères de la flotte, que le kapitan Kilidj-Ali lui avait amenées à Tripoli. Le lendemain du débarquement d'Ibrahim, on exposa aux yeux de toute la cour les présens destinés au Sultan, lesquels éclipsaient tous ceux qu'on avait pu voir jusqu'alors; les richesses même apportées à Souleïman par le grand-vizir Ibrahim, à son retour d'Egypte, et par Sinan et Mahmoud-Pascha, à l'issue de leurs expéditions en Arabie, ne pouvaient soutenir la comparaison. L'objet le plus précieux était un trône d'or tout étincelant de pierreries; l'or seul dont il était composé valait quatre-vingt mille ducats et avait été

travaillé par un artiste égyptien nommé Derwischbeg et par le bijoutier et mouteferrika Ibrahimbeg ; ce trône est le même que celui sur lequel les sultans montent encore maintenant le premier jour de leur avènement. Les présens des begs d'Egypte consistaient en cent soixante-treize mille trois cent cinq ducats. Ibrahim offrit en son nom deux Korans garnis de pierres fines ; un rideau de la porte de la Kaaba, richement brodé ; trois sabres ornés de pierreries du plus riche travail ; trois poignards et trois couteaux persans ; trois boucliers, dont la pointe se terminait par un faisceau de pierres précieuses ; une toilette, dont les soixante-dix-neuf pièces étaient en or ; vingt-neuf pièces de velours changeant et autant de velours d'une seule couleur ; neuf pièces d'étoffes d'or ; cent neuf pièces de satin français et autant de satin d'autres pays ; mille pièces de mousseline pour turbans ; deux charges de soie choisie et cinq cents de soie ordinaire ; cent jeunes garçons blancs ; dix-sept eunuques noirs ; dix Ethiopiens noirs et sept blancs ; soixante-trois chevaux arabes, dont les neuf premiers avaient des selles, des harnais enrichis d'or, des couvertures écarlates, des housses brodées de perles, et les autres seulement des harnais garnis d'argent, des couvertures et des housses en satin et en damas ; un petit éléphant, vêtu d'écarlate, une girafe, et vingt-cinq charges de fusils druses. La totalité de ces présens était estimée deux millions de ducats. Mourad, depuis long-temps déterminé à donner sa fille la sultane Aïsché en mariage à Ibrahim, fixa la célébration des noces au 20 mai de l'année suivante

(1586). Par une faveur toute particulière, la dot de la princesse, qui d'après le kanoun était fixée à cent mille ducats, fut portée au triple; les noces furent cependant retardées jusqu'au 9 juin. Le kapitan-pascha Kilidj-Ali, nommé paranymphe, offrit en cette qualité à la fiancée un présent d'une valeur de cinquante mille ducats, et se chargea de faire les frais des sucreries et des palmes de noces. Le jour des fiançailles, Kilidj-Ali se rendit au vieux seraï, où il fut revêtu, ainsi que Mohammed, beglerbeg de Roumilie, d'habillemens d'honneur; on distribua en outre aux grands de l'empire jusqu'à trois mille kaftans, ainsi que le prouvent les registres. L'historien Seadeddin, précepteur du Sultan, contribua à la dot de la princesse pour une somme de trois mille ducats. Les quatre jours suivans, les émirs et tout le corps des oulémas, à la tête desquels était le nouveau moufti Tschiwizadé, furent invités à un somptueux festin. Le 29 mai, le fiancé traita, dans son palais de l'hippodrome (l'ancienne résidence d'Ibrahim, favori de Souleïman), le grand-vizir, les autres vizirs ses collègues [1], les beglerbegs et le kapitan-pascha, auxquels il fit distribuer des pièces de drap et des vases précieux; quarante chanteurs et lutteurs avaient été appelés pour égayer la fête. Dans l'après-midi du même jour, les vizirs, ayant le grand-vizir en

[1] Ali, p. 440. On trouve une description détaillée de cette noce dans Lewenklau, sous le titre de : *Verzeichniss der hochzeitlichen Fest, die der Ibrahim Vezir Bassa mit des türkischen Kaisers ælteren Tochter, Humai* (au lieu d'*Aïsché*) *genannt, im Monat Mai des* 1586 *Jars zu Konstantinopel gehalten.*

tête, allèrent chercher la fiancée au vieux seraï ; ils la conduisirent au palais d'Ibrahim, sous un baldaquin de satin rouge, tel que celui qui est destiné d'ordinaire aux princesses. En tête du cortége étaient douze palmes de noces, hautes de douze aunes, et une autre plus petite, toute garnie de pierreries; le grand-vizir, monté sur un beau cheval, précédait immédiatement la princesse. Lorsque Souleïman avait marié sa fille Mihrmah à Roustem, et sa petite-fille Houmaï à Ferhad-Pascha, les deux grands-vizirs, l'eunuque Souleïman et Roustem-Pascha avaient marché à pied, un bâton à la main, devant les fiancées, depuis le vieux seraï jusqu'à leurs nouvelles résidences; mais lorsque Souleïman avait célébré les noces de ses trois petites-filles avec Sokolli, Pialé, et l'aga des janissaires Hasan, le grand-vizir Ali reçut la permission de remplir cette cérémonie à cheval, en considération de son excessif embonpoint et de ses accès de goutte. Siawousch-Pascha utilisa cet antécédent dans son intérêt et celui de ses successeurs.

Pendant l'expédition d'Ibrahim en Syrie, la guerre avait de nouveau éclaté entre la Porte et la Perse. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle la première de ces deux puissances consentit à renouveler avec l'Autriche la capitulation pour huit années. Le baron de Preyner, plénipotentiaire de l'empereur, arrêta les bases du traité quelques mois avant sa mort qui fut causée par une chute de cheval [1].

1 Preyner mourut le 19 août 1584, et fut enterré dans l'église de Saint-

De nouvelles conventions avaient été impérieusement commandées par les incursions réciproques des deux partis à Debreczin [1], Kœrmend, Onod et dans la Basse-Styrie, mais surtout par les tentatives de surprise faites sur les villes de montagnes par Oweïs-Pascha, gouverneur d'Ofen, l'aga des janissaires Ferhad, précédemment écuyer du Sultan, et le renégat transylvanien Markhazy. Siawousch stipula pour lui dix mille ducats au lieu de six mille qu'on donnait d'ordinaire au grand-vizir à chaque renouvellement du traité ; moyennant ce supplément à la somme qu'il devait recevoir, et en considération des riches présens envoyés par l'Autriche, à l'occasion des fêtes de la circoncision, il promit de ne pas exiger l'arriéré du tribut qui n'avait pas été payé depuis un an, et de faire comprendre l'Espagne dans le traité, si l'empereur voulait garantir les dispositions pacifiques de cette puissance [2]. Cependant la paix fut violée, dès l'année suivante, par les incursions des begs de Novigrad, Szolnok, Fülek et Szecseny, par la rencontre qui eut lieu à Wesprim entre Paul Istuanfi, gouverneur de cette ville, et l'eunuque Ali, récemment arrivé à Koppan, en qualité

François, à Galata, à côté d'Albert de Wyss. *Rapport* du docteur Pezzen, secrétaire de la légation. Archives I. R.

[1] Une lettre de Mourad III à Rodolphe II, datée du mois de rebioul-akhir 989 (mai 1681), où il se plaint des incursions des Autrichiens à Debreczin, dans le territoire du sandjak de Szolnok, se trouve dans les Archives I. R.

[2] Voyez le *Rapport* de Preyner, dans lequel il est dit également qu'Ali, pascha d'Ofen, avait sollicité la main de la veuve de Sokolli, et devait être élevé à la dignité de beglerbeg de Roumilie.

de sandjak, et enfin par une irruption des Turcs en Carniole. Le beg de Koppan, Hadjiaga, beschluaga de ce château, Hasan-Tschaousch commandant de Bolondwar, et plusieurs sipahis de distinction furent faits prisonniers ; vingt-neuf têtes coupées et cinq étendards pris sur l'ennemi furent envoyés à l'archiduc Ernest, gouverneur de Vienne. On offrit également à l'archiduc Charles, gouverneur de Gratz [1], quarante prisonniers et sept étendards, que les comtes Thurn et Erdœdy avaient enlevés près de Sluin, à Ferhad-Pascha, dans l'excursion que ce dernier avait faite en Carniole à la tête de neuf mille hommes. L'empereur, pour prévenir de plus sérieuses hostilités, envoya à Constantinople Henri, seigneur de Lichtenstein et de Nicolsbourg (26 octobre 1584) ; l'ambassadeur était accompagné d'une suite de soixante-six personnes, parmi lesquelles son propre frère Hartmann, Charles et Guillaume de Dietrichstein, Ulrich de Starhemberg, Sigismond de Polheim, Bernard de Lembach, Hector d'Eltz, Jean Lewenklau d'Amelbeuern, auteur d'une chronique turque, et Melchior Besolt, qui nous a laissé une description du voyage de l'ambassade [2]. Le grand-vizir Osman-Pascha, avant de partir pour la Perse, reçut en audience solennelle à Scutari le baron de Lichtenstein, et lui promit de rappeler de leurs

1 L'empereur Rodolphe s'éclaira toujours des conseils de ses frères, Ernest et Charles, dans les affaires avec la Turquie et dans le choix des ambassadeurs accrédités auprès de cette puissance.

2 *Voyage de Henri, seigneur de Lichtenstein et de Nicolsbourg, à Constantinople en* 1584, par Melchior Besolt, dans Lewenklau.

gouvernemens les begs de Neograd, Gran, Szecseny et Szigeth, contre lesquels l'empereur avait élevé des plaintes. Après le départ du grand-vizir, le kaïmakam se refusa à tenir la promesse faite à Lichtenstein, et voulut même envoyer un tschaousch à Vienne pour demander la délivrance du beg de Koppan; mais Eytzing, qui avait l'intérim de l'ambassade de Lichtenstein, étant tombé malade, put empêcher l'accomplissement de ce projet, en offrant au diwan le présent honoraire. Mesih-Pascha écrivit à l'empereur que, le tribut ayant été payé, la paix serait maintenue, tant que l'Autriche remplirait exactement ses engagemens et lui annonça en même temps la maladie du baron de Lichtenstein [1].

Le baron de Lichtenstein vit mourir son frère Hartman avant lui. Après l'avoir fait embaumer, parce que les moines de Galata refusèrent de l'ensevelir en sa qualité de protestant [xi], il se rendit à Gallipoli, où il mourut lui-même et fut déposé dans une église chrétienne. L'empereur Rodolphe avait écrit au Sultan pour lui recommander la santé du baron de Lichtenstein (16 avril 1585). Le grand-vizir Siawousch envoya Kanbour-Tschaousch à l'empereur avec une lettre dans laquelle il réclamait la mise en liberté du beg de Koppan; Kanbour-Tschaousch était accompagné de deux envoyés du nouveau gouverneur d'Ofen Sinan-Pascha, chargés de se plaindre des pillages commis à la foire de Tur. A l'arrivée de Kanbour-

[1] La lettre de Mesih-Pascha est datée du 30 silkidé 992 (3 décembre 1584).

Tschaousch à Vienne, l'archiduc Ernest lui dit qu'il eût à lui remettre la lettre dont il était porteur, parce que l'empereur, changeant souvent de résidence, était difficile à trouver; quant aux actes de violence de Tur, il répliqua que bien qu'ils fussent arrivés contre la volonté et à l'insu de l'empereur, ils n'étaient cependant que des représailles des ravages exercés à Toptschina, l'année précédente, par le beg de Fülek. Après la mort du grand-vizir Osman-Pascha, le baron Ungnad de Sonnegk [1] apporta au Sultan et au nouveau grand-vizir Mesih-Pascha des lettres dans lesquelles l'empereur se plaignait des récentes incursions des Turcs en Bosnie, et notamment de celles d'Idris, beg de Lika. Six mois plus tard, Jean Frédéric Hofmann, baron de Grünbüchel, et Strechard, favori de l'archiduc Charles, arrivèrent à Constantinople avec le présent annuel. Le Sultan et le grand-vizir répondirent à l'empereur Rodolphe qu'ils avaient apprécié ses plaintes au sujet de la construction d'un pont sur le Danube à Gran, de même que sur les hostilités des begs de Fülek, Szecseny, Szigeth, et de Schehzouwar, gouverneur de Bosnie; ils l'informèrent que ce dernier avait été déposé de sa dignité [2]; que d'ailleurs les agressions étaient réciproques, puisque les Autrichiens avaient pillé Tur, surpris Kostanizza,

[1] *Rapport* d'Ungnad, daté de Constantinople, dans les Archives I. R. Sagredo, p. 457, appelle Ungnad *Socmok*, et le confond avec l'ambassadeur envoyé six mois plus tard.

[2] Les lettres originales du Sultan et du grand-vizir sont datées du 12 sâfer 993 (22 janvier 1585).

et jeté un pont sur l'Unna. Dans l'automne de l'année 1586, Hasan, sandjak de Szigeth, ravagea la presqu'île formée par le Danube et la Mur, jusque dans les environs de Tschakathurn. Les Autrichiens se vengèrent de ces dévastations, en faisant éprouver aux Turcs, à Ivanich en Croatie, une sanglante défaite, dans laquelle périrent deux frères d'une famille illustre[1]. Le jour de Noël, on présenta à l'archiduc Ernest les trophées des victoires remportées sur les Turcs, c'est-à-dire la tête du beg de Szecseny et quatre étendards.

L'année suivante fut signalée par la prise de Koppan, en pleine paix, et par la vengeance qu'en tirèrent les Turcs dans les environs d'Ofen. Nadasdy surprit la place de Koppan vers la fin de février 1587, la pilla, et, après l'avoir en partie livrée aux flammes, se retira avec six cents prisonniers, parmi lesquels Redjeb, beg de Koppan et précédemment chancelier de Moustafa, pascha d'Ofen. L'excursion de Palfy, dans la plaine d'Ofen, ne fut pas aussi heureuse; Mathias Hussar, un de ses officiers, ayant pris le premier la fuite, la plus grande partie des troupes et vingt étendards tombèrent au pouvoir des Turcs; six cents prisonniers furent traînés en triomphe à Ofen, où les femmes leur crièrent : « Chiens, Ofen n'est point Koppan que vous » avez naguère traîtreusement surpris. » Sinan, pascha

[1] On ne sait rien de positif sur ces deux frères; mais ils n'étaient certainement pas fils de Sokolli, comme le dit Knolles; Schimek est également dans l'erreur lorsqu'il prétend que l'un de ces deux frères était Ali, beau-frère de Mourad : aucune des sœurs de Mourad n'a eu de mari du nom d'Ali.

d'Ofen [1], ne fit pas une réception plus gracieuse au Dalmate Jurkovich, envoyé auprès de lui par l'empereur : « Chiens! s'écria-t-il, pourquoi n'avez-vous » pas puni Nadasdy? Pourquoi les présens annuels ne » sont-ils pas envoyés? » En même temps on arracha au page de Jurkovich le sabre et la hache d'armes de son maître, et on les brisa en morceaux.

Les prisonniers ornèrent le triomphe d'Ibrahim à Constantinople; ce triomphe présenta un caractère plus barbare et plus brillant encore que ceux qu'on avait vus lors des défaites de Katzianer, de Rogendorf et de Thuri, et il y eut à cette occasion une plus grande affluence de peuple que pour les fêtes de la circoncision du prince héréditaire et la célébration du mariage d'Ibrahim. En tête marchaient la musique, dix-huit drapeaux, quarante tambours, quatre trompettes, cent vingt prisonniers liés à une chaîne commune et portant chacun quatre à cinq têtes de leurs frères d'armes; de dix en dix rangs venait une palme triomphale, c'est-à-dire une énorme perche garnie de têtes; toutes ces palmes réunies présentaient un total de sept cents de ces hideux trophées. Zriny, Nadasdy et Bathyany ne tardèrent pas à venger ce triomphe sur Schehzouwar, beg de Szigeth, et sur les paschas de Fünfkirchen et de Mohacz, qu'ils battirent complètement dans la plaine de Kanischa. Près de deux mille Turcs restèrent sur la place ou périrent dans les marais; onze cents chevaux avec leurs harnais, et dix-neuf drapeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur;

[1] Sinan et non pas Ferhad, comme le dit Istuanfi.

les Autrichiens firent en outre quinze cent vingt-trois prisonniers, parmi lesquels Hasan, récemment nommé beg de Koppan, en remplacement de Redjeb; Mahmoud, beg de Fünfkirchen, et fils du kapitan-pascha Ali, tué à la bataille de Lepanto, et Khalib, neveu de Schehzouwar. Schehzouwar lui-même, ayant perdu son cheval, se sauva avec les plus grandes peines à travers des landes impraticables, réduit à déchirer la riche peau de tigre de son kaftan, pour en envelopper ses pieds ensanglantés. Arrivé à Constantinople, et sa défaite lui ayant ravi l'espoir d'être employé désormais, il racheta par l'abandon de ses trésors sa vie, qu'il avait si péniblement sauvée des sabres hongrois, et la termina lui-même par le poison [1]; fin tragique comme celle de ses ancêtres, qui avaient péri sous le glaive des sultans mamlouks ou ottomans.

Après le départ de l'ambassadeur Eytzing, le docteur Pezzen s'était rendu à Constantinople, porteur du présent honoraire [xii]. Dans sa première entrevue avec Pezzen, le grand-vizir lui demanda pourquoi l'empereur ne punissait pas ses sujets comme le Sultan les siens. Pezzen négocia, mais en vain, la réouverture de l'église de Galata, fermée par les ordres du Sultan, et la reconnaissance des prétentions de Maximilien au trône de Pologne. Dans la lettre de ré-

[1] Istuanfi, p. 581. Schehzouwar, appelé par les Hongrois Saswar, excusa ses hostilités, en prétendant que Zriny avait voulu détruire la pierre tumulaire érigée en l'honneur de Souleïman à Szigeth, et surprendre Berzencze et Segest. *Rapports* de Pezzen, du mois de septembre 1587, et de Jurkovich, dans les Archives I. R. Selaniki, p. 213.

créance[1] délivrée à Eytzing, le Sultan avait attribué la fermeture de cette église aux exigences extravagantes de l'ambassadeur français; maintenant le grand-vizir répondit à Pezzen que l'église resterait fermée aussi long-temps que durerait la conduite insensée du représentant du roi de France. Quant aux demandes de Pezzen, relatives à la Pologne, le Sultan et le grand-vizir écrivirent à l'empereur qu'il ne devait se mêler en rien des affaires de ce royaume, dont la souveraineté avait déjà été promise au fils du roi de Suède[2]. On convint avec l'ambassadeur de la mise en liberté des prisonniers faits par les Impériaux dans la dernière affaire. La rançon du beg de Koppan fut fixée à vingt-sept mille thalers, trois chevaux, douze prisonniers qui devaient être échangés en retour, trois sabres de Damas, une tente et quelques hérons; celle du beg de Fünfkirchen à quarante mille thalers, trois prisonniers, deux tentes, trois chevaux, quelques faucons et trois pièces de mousseline. Mais un mois s'était à peine écoulé depuis la conclusion de cette affaire et le paiement du tribut ordinaire par Charles Tetauer de Tetanov, que la paix fut de nouveau violée par les Hongrois. Kara-Alibeg, sandjak de Stuhlweissenbourg[3], envoyé contre Sziksó pour punir les habitans du refus de payer tribut, fut défait

[1] Cette lettre est datée du 15 ramazan 995 (19 août 1587). Archives I. R.

[2] Ces lettres sont datées du dernier jour du mois de ramazan 995 (3 septembre 1587), et du 30 silkidé (1 novembre de la même année). Archives I. R.

[3] Istuanfi nomme ici par erreur Ferhad-Pascha, qui ne partit de Constantinople pour Ofen qu'en 1588. Istuanfi, l. XXIV, p. 584.

complètement, par Michel Seréni et Sigismond Rakozi, dans la plaine entre la Jagyala et la Theiss. Seréni et Rakozi tuèrent à Kara-Alibeg deux mille hommes, firent sur lui trois cent soixante-seize prisonniers, et lui enlevèrent quatre cent quatre-vingt-deux chevaux, tous ses drapeaux et toute son artillerie (11 octobre 1588). Ce succès des armes hongroises décida à un mois de distance la chute du Gosstisch (9 novembre). La violation de la paix commise par le jeune Thurzo, quoique ayant eu des résultats moins sérieux pour les Turcs, présente cependant un caractère de perfidie plus odieux. Thurzo, assisté de quelques-uns de ses compagnons, demanda au pascha d'Ofen, avec l'agrément de Palfy, commandant des forces hongroises au-delà du Danube, de combattre contre un nombre égal de Turcs; ce cartel fut accepté; mais après ce combat, Thurzo, qui avait à venger une défaite que lui avait fait éprouver Memischaga dans les environs de Gran (14 mars 1589), tomba traîtreusement sur les Turcs qui s'en retournaient, en tailla la moitié en pièces, et leur prit tous leurs chevaux. L'archiduc Ernest et David Ungnad envoyèrent, à la vérité, Jurkovich au nouveau pascha d'Ofen Ferhad, avec des excuses; les Hongrois convoquèrent également un conseil de guerre pour instruire le procès des coupables; mais Palfy, l'auteur principal de tous ces troubles, qui siégeait dans ce conseil en qualité de juge, se fit déclarer innocent ainsi que Thurzo. Ferhad, tout en congédiant Jurkovich avec des présens, jura cependant qu'il ne laisserait pas cette perfidie im-

punie ; mais sa fin tragique, que nous raconterons plus bas, ne lui permit pas d'accomplir son serment.

La Pologne était, après l'Autriche, la puissance avec laquelle la Porte entretenait, à cette époque, les relations les plus fréquentes. L'ambassadeur polonais Philippowsky qui s'était rendu aux fêtes de la circoncision avec les deux princes tatares, si vainement réclamés auparavant, avait espéré obtenir, en échange de cette satisfaction donnée au Sultan, la délivrance de Markhazy ; mais il avait dû partir sans avoir vu se réaliser son espoir. Cependant, le 5 juillet 1582, au grand déplaisir d'Etienne, Markhazy avait été tiré de prison et envoyé en qualité de sandjak à Akkermann. Dans le courant de l'année 1583, le tschaousch Ahmed porta au roi Etienne Bathory une lettre dans laquelle le Sultan lui interdisait d'accorder plus longtemps sa protection au voïévode de Moldavie Yankoul, qui s'était réfugié en Pologne avec mille deux cents fusiliers, six cents cavaliers, et cent chariots dont quarante étaient chargés d'or. Etienne fit, à la demande du Sultan, une réponse évasive, qu'il envoya par Martin Lubomirsky. Le Sultan expédia en Pologne le tschaousch Hasan avec une seconde lettre écrite en forme de ferman ; Etienne répondit qu'il laissait Yankoul le Saxon libre de rester en Pologne ou de se rendre à la Porte ; qu'il ferait tous ses efforts pour contenir les Cosaques ; que le khan des Tatares ne lui avait prêté aucun secours dans ses trois dernières campagnes contre les Russes ; enfin qu'il ne désapprouvait en rien le renouvellement de l'armistice avec

l'Autriche. Jean Podladowsky, écuyer du roi Etienne, qui avait mission d'acheter des chevaux arabes, se trouvait alors à Constantinople avec Lubomirsky. Lors de son départ de la capitale, Podladowsky fut massacré dans une forêt près d'Andrinople avec toute sa suite sur les ordres exprès du Sultan, et ses beaux chevaux furent conduits dans les écuries impériales. Telle fut la barbare vengeance que Mourad tira des incursions des Cosaques en Moldavie et du pillage de Tehin; cependant, l'année suivante (1584), il fit présenter pour cet acte de violence des excuses à Etienne par le tschaousch Hasan; celui-ci emmena en Pologne quelques misérables criminels qui, pour d'autres méfaits, avaient mérité la mort, et les livra à la vengeance du roi en les lui représentant comme les auteurs du massacre de Podladowsky et de sa suite; il demanda en retour la satisfaction promise par le nonce Slotowsky, pour les excursions des Cosaques à Bender. Le roi restitua le butin fait par ces derniers, et fit en outre décapiter trente-trois d'entre eux à Kameniec et Sworusky à Cracovie; tel était le degré d'abaissement auquel était tombé le roi de Pologne [1]. Après la mort d'Etienne, le tschaousch Moustafa se rendit de nouveau en Pologne, avec la mission de se plaindre des courses toujours renaissantes des Cosaques, et de menacer le pays d'une invasion turque si l'élection

[1] Knolles, p. 588. *Rapport* de Preyner. Les *Rapports* des ambassadeurs mentionnent l'arrivée à Constantinople d'un ambassadeur polonais dont ils ne disent pas le nom : « Giouse l'ambassador di Polonia il 2 Gennaro. » Bethlen, *Hist. Transylv.*, l. VI, p. 516.

du nouveau roi n'était pas conforme aux désirs de la Porte, c'est-à-dire si les magnats ne choisissaient pas le prince de Suède. L'ambassadeur Dzierzek, qui avait été chargé de notifier à la Porte la mort d'Etienne, arriva à Constantinople avec neuf voitures et une suite de cinquante personnes (26 mai 1587); il parut à l'audience du grand-vizir revêtu d'habits de deuil et sans présens; aussi ne lui accorda-t-on que les frais d'entretien alloués aux plus petites ambassades [1]. Dzierzek ayant déclaré, au nom des magnats, que la Pologne n'élirait pour roi aucun des voïévodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, le grand-vizir, pour cacher son dépit, lui répondit que les grands de Pologne pouvaient appeler au trône un parent du roi défunt, ou un noble du pays, mais non sans avoir préalablement demandé l'assentiment de la Porte, parce que l'omission de cette formalité attirerait sur eux le courroux et le sabre du Sultan [2]. Dans la lettre que Mourad écrivit aux magnats en réponse à la mission de Dzierzek, il termina par la formule ordinairement apposée au bas des fermans expédiés aux begs de l'empire: « Il en sera ainsi [3]. » Les vizirs

1 Savoir: quatre moutons, six poulets, du pain jusqu'à concurrence de quatre-vingts aspres et quatre mesures de vin. *Rapport* d'Eytzing. Archives I. R.

2 « Si autem nobis invitis ex amicis aut inimicis nostris Vienna aut Ger» mania, aut Anglia, aut Hispania, aut Gallia, aut Moscovia nostram spe» rantes amicitiam et licentiam Regem elegeritis, ex his, qui violatores fœ» deris sunt, eritis; tandem periculum considerate, erit inutile pax et » fœdus. » La lettre du Sultan est datée du 15 redjeb 995.

3 Cette formule a nom *Gerekdürki:* « Opportet ut; quam ob causam lega» tum Vestrum ad Portam non misistis? sine dubio non ob aliam causam,

tinrent un diwan pour juger les prétentions des divers candidats au trône de Pologne. Le grand-prince de Transylvanie s'était engagé à payer quarante mille ducats au grand-vizir et dix mille à chacun des autres vizirs [1], si leur intervention pouvait le faire nommer roi. Le grand-duc de Florence avait offert, par l'entremise du juif Papo, d'acheter au prix d'un million la possession de cette couronne (18 octobre). Mais le prince de Suède Sigismond l'emporta sur tous ses concurrens; il envoya de Dantzig à Constantinople son secrétaire, Jean Zamoisky, pour annoncer au diwan sa nomination, demander le maintien des relations amicales qui avaient existé entre la Porte et ses prédécesseurs, le renouvellement des traités, et l'expédition au khan des Tatares d'ordres qui lui enjoignissent de respecter le territoire polonais; le Sultan lui accorda toutes ses demandes. Après son couronnement, Sigismond annonça pour la seconde fois à la Porte son avènement par son secrétaire Zamoisky; il remit aussi des lettres pour le Sultan et le grand-vizir au tschaousch Torghoud, qui avait assisté à la prise de possession du trône, et le congédia avec magnificence, bien qu'il n'eût apporté de communications du diwan qu'aux magnats [2]. Sigismond fit savoir au Sultan, par

» quam ratione electionis regis, si autem aliam ob causam, nihil a nobis » estimatur. » Lettre de récréance du Sultan.

[1] Istuan Dick arriva à Constantinople avec deux lettres latines du prince de Transylvanie, datées de Schay et de Nagy Janos, et deux autres datées de Tekke, dans lesquelles le même prince mandait à la Porte la rivalité de Sigismond et de Maximilien. *Rapport* d'Eytzing.

[2] *Litteræ Sigismundi III ad Sult. Mourad III datæ Cracoviæ*, 13 mai

l'internonce Zamoisky et le voïévode de Moldavie, la défaite et la captivité du grand-duc Maximilien (26 juin 1588), retenu en prison à Krasnostaw, et son intention de donner à ce dernier sa sœur en mariage. Le Sultan envoya, pour la troisième fois, en Pologne le tschaousch Moustafa avec des lettres dans lesquelles il considérait l'alliance projetée par Sigismond comme impossible, attendu la promesse faite par celui-ci de donner la main de la princesse au prince de Transylvanie: d'ailleurs, disait-il, l'empereur qui a été si injurieusement traité par la Porte, ne pourra jamais être l'ami de la Pologne; il terminait en ordonnant à Sigismond de payer le tribut arriéré au khan des Tatares, et de tenir les Cosaques en bride (juin 1588).

Aucun ambassadeur russe n'avait assisté aux fêtes de la circonçision. Mais, dans les deuxième et troisième années qui suivirent, deux plénipotentiaires furent envoyés par le czar Fédor Ivanovitsch, avec des lettres et de riches présens en fourrures de zibeline. Le premier de ces ambassadeurs remit au Sultan, dans une audience secrète (24 mars 1584), une lettre en langue russe, dans laquelle le czar annonçait à Mourad qu'il avait refusé au schah de Perse les secours demandés par celui-ci contre les Ottomans; il sollicita en même temps l'autorisation de se rendre à Jéru-

1588 : « Præmittendum existimavimus hunc legatum generosum Joanem » Zamoisky aulicum et Secretarium Nostrum, qui de adventu ac nomine » legati nostri majoris Serenitati Vestræ nuntiet. » Supplément aux *Rapports* d'Eytzing. La lettre envoyée par Pierre, voïévode de Moldavie, se trouve dans le *Rapport* d'Eytzing, daté du mois de juin 1588.

salem, pour examiner de quelle manière était employé l'argent que la Russie y expédiait tous les ans. L'envoi d'une nouvelle ambassade russe à Constantinople, l'année suivante (1585), avait été provoqué par un Arménien [1] qui espérait par là faire sa cour au Sultan.

La Moldavie et la Valachie avaient levé vingt mille hommes pour défendre leurs frontières contre les incursions des Tatares. Pierre Tschertschel, qui s'était enfui de Valachie en Pologne, emportant avec lui quatre cent mille ducats, laissa le trône à Michné; le Sultan investit ce dernier du gouvernement, sous la condition de payer les dettes de son prédécesseur.

Pierre le Perclus monta, pour la troisième fois, sur le siége ducal de Moldavie après l'expulsion d'Yankoul le Saxon. Le Sultan fit don à Pierre d'un kaftan de drap d'or et d'un sabre enrichi de pierres précieuses d'une valeur de cinq mille ducats, pour avoir relevé les murs de la forteresse de Bender, saccagée par les Cosaques. Trois ans plus tard, en 1587, le beglerbeg de Roumilie manda aux deux princes de Valachie et de Moldavie que le khan des Tatares épargnerait leurs principautés en considération du zèle qu'ils avaient déployé dans la reconstruction de la pa-

[1] *Rapport* d'Eytzing. *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 29 avril 1585 : « Arrivò alla Porta l'Ambassadore di Moscovia con presenti al Bassa » e gran Signor, spesato e accarezzato, dicesi venuto per stabilir un libero » commercio e far buona amicizia. » Karamsin ne dit rien de ces deux ambassades. D'après toutes les apparences, les négociations du dernier ambassadeur russe avaient eu pour objet le voyage à Moscou du patriarche de Constantinople, qui se rendit en effet dans la capitale du czar et y sacra le patriarche russe en 1589.

lanque de Houssey; il leur envoya à chacun un sabre garni d'or, en exigeant toutefois en retour de l'un et de l'autre une somme de dix mille ducats.

Dans le cours de la même année (1587), le pape Sixte-Quatre envoya des jésuites aux princes de Moldavie et de Valachie, avec prière de pourvoir à leur entretien; ces nouveaux hôtes furent distribués entre les villes saxonnes et hongroises [1].

Pierre de Moldavie, en payant au grand-vizir soixante mille ducats et au Sultan deux cent mille, acheta pour son fils, jeune enfant de sept ans, le droit de lui succéder; le Sultan fit remettre au fils de Pierre, par le Mir-Aalem (chef des émirs), le drapeau et le tambour [2], insignes de sa future dignité (1589).

Germigny, ambassadeur français, intercéda vainement en faveur de Pierre Tschertschel, l'ancien voïévode de Valachie, que son influence avait autrefois fait investir de cette principauté; il n'avait pas mieux réussi, lorsqu'au retour du kapitan-pascha Ouloudj-Ali de Kaffa (1585), il avait demandé le secours d'une flotte ottomane contre celle de Philippe II,

1 *Rapport* de Pezzen daté du mois d'octobre 1588. Pezzen tient tous ces détails du tschaousch qui accompagna les ambassadeurs anglais et polonais, Harebone et Zamoisky.

2 *Rapport* de Pezzen du mois de novembre 1589. Il est d'autant plus important de mentionner ici cette investiture qu'Engel, dans son Histoire, n'en dit pas un mot. Le *Rapport* de Pezzen prolonge le règne de Pierre jusqu'en 1591. D'après Pezzen encore, Petraschko, l'ancien voïévode de Valachie, négocia auprès de la Porte, de Venise où il s'était réfugié, la destitution des voïévodes de Valachie et de Moldavie, afin d'obtenir l'une ou l'autre de ces principautés.

qui menaçait la France; Catherine de Médicis avait écrit à ce sujet à la sultane Khasseki (la Vénitienne Baffa), une lettre autographe dont celle-ci avait donné connaissance au baile vénitien [1], par l'entremise de la juive Chirazza, sa confidente et sommelière du harem. L'ambassadeur français ayant secrètement présenté au Sultan un mémoire qui demandait de nouveaux priviléges en faveur de sa nation, celui-ci écrivit en marge de sa propre main: « Toutes » les faveurs que nous vous avons déjà accordées exi» gent en retour, de votre part, de l'humanité et de la » générosité [2]. » De Lanscome, successeur de Germigny, qui un dimanche, dans une des églises de Galata, avait enlevé de vive force à l'ambassadeur impérial la place d'honneur, avait occasioné, ainsi que nous l'avons vu, la clôture de cette église. Le grand-vizir ayant reproché à Lanscome cet acte de violence, celui-ci lui répondit que si son prédécesseur avait cédé le pas à l'ambassadeur autrichien de Preyner, lors des fêtes de la circoncision, le roi son maître l'en aurait puni par la perte de la vie. Après la mort de Henri III, Lanscome se plaignit au grand-vizir de ce que la Porte eût reconnu le roi de Navarre comme roi de France; mais il lui fut répondu qu'on n'avait agi en cela que

1 « Che la Sultana moglie del Signor, gli haveva mandata per la Chirazza » Hebrea una lettera, che gli aveva scritto la Sra. regina madre del re di » Francia insieme colla traduzion in turco pregandolo a veder se la tradu» zione era fedelmente cavata. » *Summario del. Rel. ven.* 2. Giugno 1584.

2 « Sifé ettigimiz inayet sizden kaboul olounan insaniyet ou mourouw» weté laïkdour. »

d'après l'exemple de l'Anglcterre et des autres puissances. Le premier ambassadeur de l'Angleterre auprès de la Porte avait offert au Sultan une montre d'une valeur de cinq mille ducats, trois flambeaux de vermeil, deux coupes, neuf dogues anglais, et aux vizirs, des présens consistant en toiles et en draps fins; il s'efforça d'associer la Porte à la guerre que soutenait l'Angleterre contre l'Espagne; mais le Sultan fit une réponse évasive, et prétexta la campagne de Perse pour se dispenser de fournir les secours demandés. Dans les lettres de récréance délivrées à Harebone, Mourad demanda à la reine de rendre à la liberté tous les prisonniers turcs qui, alors et plus tard, pourraient se trouver en Angleterre, de même qu'il s'engageait à délivrer tous les sujets anglais qui seraient pris par les Espagnols et tomberaient par la suite au pouvoir des Ottomans. Le successeur de Harebone, Edouard Burton, renouvela la demande à la Porte d'envoyer une flotte en croisière contre les bâtimens marchands des Espagnols dans les Indes, et de prêter la main à l'installation de Don Antonio sur le trône de Portugal. Mourad se contenta de combler l'ambassadeur de prévenances, et l'engagea par toutes sortes d'insinuations à faire déclarer par son gouvernement la guerre à l'Espagne, dont les flottes avaient paru dans la Mer-Rouge et lui faisaient concevoir les plus vives craintes.

La guerre de Perse et la protection de la sultane Baffa préservèrent Venise des suites fatales qu'aurait pu avoir pour elle la prise de la galère de Ramazan, pascha de Tripoli, par Emmo, commandant des flottes

de la république. Ramazan ayant été tué dans une révolte de janissaires, sa veuve s'était mise en route pour Constantinople avec toutes ses richesses, s'élevant à huit cent mille ducats, quatre cents esclaves chrétiens et quarante jeunes filles. Après avoir relâché à Zante, où elle fut reçue avec distinction et comblée de présens, elle mit de nouveau à la voile; mais Emmo l'attaqua à la hauteur de Céphalonie, soit qu'il voulût venger quelques pillages commis par l'équipage, comme le prétendirent, plus tard, les Vénitiens, soit qu'il ne fût poussé à cet acte de violence que par sa soif de richesses et de débauches. Les deux cent cinquante soldats de la galère turque furent tués, le fils de Ramazan immolé sur le sein même de sa mère, les quarante jeunes filles violées, et jetées dans la mer après qu'on leur eut coupé les seins; en vain la plus belle d'entre elles supplia-t-elle le jeune frère d'Emmo d'épargner son honneur, en vain jura-t-elle qu'elle était chrétienne, et avait été enlevée de Chypre, encore enfant, par les Turcs, lors de la conquête de l'île; rien ne put désarmer les farouches désirs du jeune Vénitien, qui, après avoir déshonoré sa victime, la jeta dans la mer. L'explosion de l'indignation publique à Constantinople, contre d'aussi barbares cruautés, compromit la sûreté du baile; la protection de la sultane Baffa put seule l'arracher aux Sept-Tours, qui s'ouvraient déjà pour lui. Le tschaousch Hasan, porteur d'une lettre menaçante, fut envoyé à Venise pour demander satisfaction des derniers événemens. Le sénat se rendit aux désirs de la Porte, dans la crainte de voir

s'allumer une guerre désastreuse. Pierre Emmo fut décapité, la galère et toutes les richesses de la veuve de Ramazan remises au juge de Prevesa, et les quatre cents esclaves chrétiens, qui avaient été mis en liberté, furent remplacés par quatre cents autres [1]. C'est ainsi que, plus tard, les Vénitiens furent obligés de restituer le butin fait par les Uscoques sur les habitans de Bosnie. Mourad adressa, en juin 1585, une lettre particulière au doge de Venise, pour le remercier de ce qu'une galère de la république avait attaqué dans les eaux de Zante une galère espagnole et délivré trente-neuf prisonniers musulmans. Dans une seconde lettre qu'il écrivit presque en même temps, il demanda la réparation des dommages causés par les incursions des sujets vénitiens sur les frontières turques, et le rétablissement des salines de Scardona, tel qu'il avait été stipulé par le dernier traité. En échange du privilége tacitement accordé à la juive Chirazza, sommelière du harem, pour la création d'une loterie à Venise, le sénat obtint sept fermans qui accordaient de précieux avantages au commerce vénitien en Chypre. L'armistice conclu pour un an entre la Porte et l'Espagne (1581) avait été prolongé de trois ans, grâce aux négociations conduites de Modène par Ma-

[1] Knolles, p. 689. Lewenklau, *Annales turc.* Parmi les *Actes* vénitiens et les *Fascicoli delle scritture turchesche,* on trouve les nombreux documens qui se rapportent à cette affaire, et les avis de la sultane au baile : « La » serenissima Sultana lo advertisce esser stata lettera scritta al suo Marito, » che crede sia dal Capitano del mare, nella quale gli vien detto che la sa- » vórra della galera di Tripoli presa era tutta di lastro d'oro. » 4 mai 1584.

rigliano, qui s'y était retiré. Cependant, à l'expiration de ces trois ans, les intrigues de l'ambassadeur anglais, qui avait gagné aux intérêts d'Elisabeth, par un don de cinq mille ducats, l'historien Seadeddin, précepteur du Sultan, ajournèrent pendant quelque temps la conclusion d'une nouvelle trève avec l'Espagne; elle fut néanmoins signée entre les deux parties pour deux autres années (1587). Le grand-duc de Toscane ayant demandé le renouvellement des traités antérieurs, on lui signifia qu'il eût à envoyer à cet effet une ambassade, et à promettre de ne pas joindre ses forces navales à celles du pape. On vit arriver vers le même temps des envoyés du patriarche de Géorgie [1], les ambassades persanes dont nous avons déjà parlé, et des plénipotentiaires des Ouzbegs que leurs croyances et la position de leur territoire rendaient les alliés naturels des Ottomans contre les Perses. Nous avons fait connaître, dans l'histoire du règne de Souleïman, les rapports qui existaient alors entre Constantinople et Samarkand, entre le sultan ottoman et Borrakkhan. Le second successeur de Borrakkhan ou

[1] « Arrivò in Constantinopoli il Patriarca dei Georgiani con prometter » l'amicitia di questi paesi a Sua Maestà, il quale insimie col Alvaro Men- » des era stato a baciar la man al Signore. » *Summario delle Relaz. venet.* 1586 : « Don Alvaro Mendes creditore di 12,000 scudi del Re di Francia » sopra l'annello di Rucellai venduto al G. Sr. » *Summario delle Relaz. venet.*, 23 décembre 1583. Alvaro paraît avoir été un aventurier, ainsi que Figueroa, sur lequel le même rapport s'exprime ainsi : « Quel Spagnol » Figheroa era andato a farsi Turco, haveva detto al Bassa il negozio del » padre Possevino dicendo che per mezzo suo s'era conclusa lega fra il Re » di Polonia e il Moscovita. 1583. »

Schah Bourhan fut Pir-Mohammed-Scheïkh (3 août 1587); Abdoullah, petit-fils de Pir-Mohammed, étant monté sur le trône, fit part de son avènement [1] à Mourad III, en lui représentant le moment actuel comme favorable à une attaque contre la Perse avec toutes leurs forces réunies [2]. Une seconde ambassade envoyée deux ans plus tard par Abdoullah, lorsqu'aux dispositions hostiles de la Porte à l'égard des Persans avaient succédé des intentions plus pacifiques, fut loin d'obtenir une réception aussi favorable que la première.

Nous devons encore mentionner ici une ambassade qu'un des plus grands papes qui aient illustré la chaire de saint Pierre, le pape Sixte-Quint, envoya aux communautés chrétiennes répandues dans l'Asie, tels que les Arméniens, les Melkites, les Jacobites et les Chaldéens; son but était de rétablir sur ces quatre églises l'autorité papale, et, s'il était possible, de les rallier à la foi catholique; cette mission importante, qui fut confiée à l'évêque de Sidon, n'eut pas le succès qu'on en avait espéré. L'église arménienne obéissait à l'autorité de deux patriarches, dont l'un résidait à Etzmiazin dans la Grande-Arménie, et l'autre à Sis [3]

1 Les lettres du khan des Ouzbeks à Mourad III, datées du 3 août 1587, se trouvent dans le *Rapport* de Pezzen.

2 « Difficoltà avuta dal uomo del Osbek Tartaro di baciare la mano del » Signore ed havere il banchetto, superata per consiglio del G. Bassa. » *Summario delle Relaz. venet.*, 24 marzo 1589.

3 « Le famiglie che sono sotto questo Patriarcha dell' Armenia maggiore » passano 260,000, oltre i cherici li maestri e predicatori Mortabit. » Le patriarche de la Petite-Arménie : « Tiene sotto la sua obbedienza 24 pre-

dans la Petite-Arménie; les catholiques, que le dominicain Bartholomée avait gagnés au Saint-Siége, habitaient, distribués en douze districts, la contrée de Nakhdjiwan. Le légat du pape négocia long-temps avec le patriarche de Sis la réunion des églises arméniennes à l'église de Rome, d'après les statuts du concile de Florence; le patriarche signa la confession de foi catholique, et l'aurait sans doute prêchée publiquement, s'il n'avait dû se rendre à Constantinople pour s'y défendre contre les accusations d'un évêque son ennemi. Les Arméniens schismatiques ne reconnaissent dans le Christ qu'une nature, une volonté, une action, et n'admettent que les trois premiers conciles. Ils ajoutent à l'hymne : *Trois fois saint*, les mots suivans : *qui a été crucifié pour nous* [1]; ils consacrent le vin, mais sans mélange, ne croient pas au purgatoire, et célèbrent la nativité du Christ le 6 janvier. Le jour de cette fête, ils conduisent dans l'église des veaux et des taureaux dont les cornes sont entourées de guirlandes et surmontées de cierges, les tuent après les avoir arrosés d'eau bénite, et en observant tous les rites des sacrifices de Mitra, que le père de l'Eglise arménienne, Narsès, avait vainement proscrits dans ses lettres pastorales [XIII]. Les efforts du légat auprès du

» lati et altri 12 vescovi, i più vicini tocca l'eletione del Patriarcha; famiglie 20,000 nelli castelli della Soria e Cilicia, 20 monasteri. » *Relazione di quanto ha trattato il vescovo di Sidonia nella sua missione in Oriente data alla Santita di N. S. Sisto V, alli 19 aprile 1587.*

[1] « Aggiungono nel trisagio : qui crucifixus est pro nobis; consecrano il » vino puro senza aqua. »

patriarche des Melkites ou Grecs de Syrie, résidant dans une campagne près de Damas, pour lui faire reconnaître l'Eglise romaine, le concile de Florence et le nouveau calendrier, furent entièrement inutiles; le patriarche lui répondit même que ses coreligionnaires n'avaient jamais entendu parler ni de l'Eglise de Rome, ni du concile de Florence; il termina la discussion en lui disant que l'adoption des dogmes catholiques et du nouveau calendrier devait être décidée par les deux grands patriarches de Constantinople et d'Alexandrie [1]. Le patriarche des Jacobites, auquel avaient été envoyés deux jésuites trois années auparavant, faisait sa résidence dans le couvent de Marbithaï, près de Garga sur l'Euphrate, à dix journées de marche de Haleb, et à treize de Diarbekr. Les Jacobites de Mésopotamie, au nombre d'environ cinquante mille familles, dont quelques-unes font un commerce considérable à Haleb et à Diarbekr, reconnaissent comme leur première église celle de Mardin, dans le couvent de Djezira. Le légat, n'ayant pu pénétrer jusque-là, se contenta de visiter les églises jacobites de Tripoli, Hama, Damas, Jérusalem, Haleb, Orfa et Marbithaï ou Mararbissa; mais il ne put parvenir à détruire aucune de leurs hérésies, dont les principales consistent à nier la nature hypostatique [2]

[1] « Ragguaglio delli due Patriarchi di Greci in Soria et Palestina detti » Melchiti dal Vescovo di Sidonia a Sisto V. »

[2] « Dicono non esser in Christo l'unione hipostastica, una natura resul» tante da due non personate, benche soggiungono senza mistione ni confu» sione, ni alterazione, dicono esser una sustanzia risultante da due, una

du Christ, à refuser soumission au quatrième concile de Chalcédoine, à ne pas admettre la canonisation du pape saint Léon, et à vénérer comme saints les hérétiques Dioscorus, Severus, Macarius et Jacques. On appelait à Rome Eglise chaldéenne, assyrienne ou orientale, celle des Nestoriens qui habitent la contrée de Diarbekr et de Saard, et qui sous le pape Jules III étaient rentrés dans la foi romaine. Le patriarche nestorien, dont la résidence est dans le couvent de Saint-Hermès près de Mossoul, et que le légat du pape avait invité comme celui des Jacobites à venir à sa rencontre, prétexta, pour s'en dispenser, les persécutions qu'il craignait de la part des Turcs, s'il obtempérait à cette demande. Bien que Rome eût déjà nommé trois patriarches pour les communautés chrétiennes en Asie, et leur eût donné la juridiction des églises d'Assur en Babylonie, c'est-à-dire de Mossoul, ils n'avaient jamais pu prendre possession de leurs siéges, parce que leurs concurrens, les patriarches schismatiques, avaient une trop grande influence sur les populations. Les Nestoriens nient la perfection de la nature humaine dans le Christ [1], ne regardent pas la sainte Vierge comme mère de Dieu, ne reconnaissent ni le

» essentia da due, una volunta da due, et una operazione da due, aggiungono nel trisagio: qui crucifixus est pro nobis, non applicandolo alla santissima trinita. »

[1] « Credono che la natura humana in Christo non sia perfetta senza la » persona humana, e percio dicono in Christo esser due persone, benche non » negano che Christo dal principio della sua concezione sia perfetto Dio e » perfetto uomo. »

premier concile d'Ephèse ni les suivans, n'ont point la confession auriculaire, se marient dans des degrés de parenté défendus par l'Eglise catholique et sans la permission du patriarche; enfin chez eux la dignité du chef de l'Eglise n'est pas soumise à l'élection, mais se perpétue par hérédité dans une même famille. Les efforts de l'évêque de Sidon pour convertir les Arméniens schismatiques, les Melkites, les Jacobites et les Nestoriens, étaient à la vérité restés infructueux; cependant il n'avait pas eu à se plaindre de la réception qui lui avait été faite par eux et par les catholiques d'Arménie, de Syrie et de Chaldée; si les quatre premières sectes dissidentes refusèrent d'embrasser les croyances catholiques et d'adopter le nouveau calendrier, elles ne se réjouirent pas moins sincèrement de l'intérêt que leur témoignait la mère de toutes les Eglises chrétiennes, et de la nouvelle que leur donna le légat de la fondation d'un collége pour la propagation de la foi, et de l'établissement à Rome d'une imprimerie orientale [1].

Avant de reprendre le récit de la guerre de Perse, jetons encore un regard sur les événemens maritimes qui ont eu lieu simultanément avec les ambassades que nous avons racontées; les côtes d'Afrique et les deux grandes presqu'îles de l'empire ottoman, l'Ara-

[1] « Non chiamano la B. Verg. Madre di Dio, perche significarebbe che » fosse madre di tutte le 3 persone, ma dicono che sia madre di Dio Verbo » e figlio. Quando si udisse in Levante la elettione che si fa in Roma dello » collegio e stampe in tutte le lingue orientali, tutti li uomini da bene si sono » rallegrati. »

bie et la Crimée, réclament également notre attention. La Mer-Noire, qui dès la plus haute antiquité était regardée comme si défavorable à la navigation, confirma de nouveau cette réputation par les pertes qu'elle fit éprouver aux Ottomans, lorsqu'en 1582, la flotte, sous les ordres du kapitan-pascha Ali, déboucha du canal de Constantinople pour se rendre en Crimée; deux années plus tard, de nouveaux sinistres furent signalés dans ces mêmes parages [1]. Dans le cours de la même année, Mourad fit construire à Constantinople une énorme bastarde, ou vaisseau-amiral, qui rivalisait de grandeur avec les deux bâtimens du même genre sortis des chantiers de la capitale sous Souleïman et Sélim. Les astronomes déterminèrent l'heure à laquelle ce nouveau produit de l'arsenal de Constantinople devait être lancé à la mer; cette manœuvre eut lieu en présence du Sultan, des vizirs et des agas, pendant que les lecteurs du Koran et les scheïkhs appelaient les bénédictions du ciel sur le navire, et que l'air retentissait des joyeuses acclamations du peuple. En 1586, Kilidj-Ali fit élever des bains à ses frais pour le Sultan dans le nouveau seraï; ces bains et les deux mosquées qui portent son nom ont perpétué son souvenir. A la joie que ressentit Mourad de l'achèvement de la bastarde et des bains, vint se joindre celle que

[1] « Uluc Ali avuto grandissima fortuna nel passegiar pel mar nero nel » quale si perdono tre galere e più de 30 vascelli. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, 1584, Archives I. R. « Conferma la rotta delle galie nel mar » negro al numero di cinque. » *Summario delle Relaz. venet.* 5 Augusto 1586.

lui causa la nouvelle de la prise, par l'amiral ottoman Sinan-Pascha, de quatre galères portugaises dans la Mer-Rouge. Par une sorte de compensation, on ne tarda pas à apprendre que neuf galères de l'ordre de Malte et du duché de Florence avaient débarqué sur les côtes de Vurla leurs équipages qui avaient ravagé tout le pays. Le 27 juin 1587, Kilidj-Ali mourut subitement, laissant un immense trésor en or et en pierres précieuses, et soixante mille ducats en espèces monnayées; toute sa fortune, estimée à cinq cent mille ducats, fut acquise au fisc. Bien qu'âgé de quatre-vingt-dix ans, il n'avait pu renoncer aux plaisirs du harem, et il mourut dans les bras d'une esclave. Ses trésors et sa libéralité ne préservèrent pas sa mémoire des sévères critiques de ses contemporains, et ne lui obtinrent pas même les funérailles dues à son rang. Les revenus de Galata, de Gallipoli, de Lemnos et autres îles, dont la jouissance avait été donnée à Kilidj-Ali et à ses prédécesseurs, rentrèrent dans les caisses de l'Etat. Le favori et gendre de Mourad, Ibrahim, hérita de la place de kapitan-pascha, mais ne la garda qu'un an; Djâfer-Pascha, gouverneur de Chypre, refusa d'accepter cette dignité, dont les appointemens avaient été réduits à deux cent mille ducats [1]; le grade de kapitan fut donné en conséquence au renégat vénitien Hasan-Pascha, gouverneur d'Alger, qui, à peine entré en fonctions, demanda au doge, pour la rési-

[1] « Giafferbassa di Cipro non ha voluto accettar l'offerta del Capitanato » del mar per 200,000 zecchini. » *Sum. delle Rel. venet.* 28 Aug. 1588.

dence de sa sœur, une maison à Venise, dans les Procuraties[1]. Lors de l'avènement de Mourad, un renégat milanais avait dénoncé au grand-vizir les trésors cachés de Hasan comme provenant d'exactions; Sokolli confisqua deux cent mille ducats formant une partie de la fortune de Hasan, et bien qu'il supposât une source impure à tant de richesses, il ne destitua pas le gouverneur d'Alger. Dix ans plus tard (1586), Kilidj-Ali prit une mesure semblable à l'égard de ce même Hasan. Le renégat calabrois Ochiali lui avait enlevé un jeune esclave, son favori, qu'il avait fait eunuque, et nommé capitaine de vaisseau de guerre avec cent aspres de traitement par jour; Hasan se plaignit, à plusieurs reprises, de cet acte du kapitan, et avec tant d'amertume, que le Sultan voulut déposer Kilidj-Ali. Celui-ci comprit que le seul moyen de conjurer l'orage qui le menaçait, était de faire tomber une pluie d'argent. Il dit au Sultan qu'il n'avait enlevé le jeune esclave qu'afin d'apprendre de lui où étaient cachés les trésors nouvellement amassés par Hasan; que sa démarche avait été suivie d'un plein succès, et qu'il savait que le fruit des exactions du gouverneur d'Alger était déposé sous un fourneau de bains. Le defterdar Ibrahim fut en conséquence envoyé à Alger, où il trouva, dans le lieu désigné, cent trente mille ducats. Le 20 septembre 1588, Hasan, qui venait d'être nommé à la place de kapitan-pascha, arriva à Con-

[1] « Cap. del mar prega che sia data a sua sorella una casa di quelle delle » Procuratie. » *Summario delle Relaz. venet.* 9 déc. 1589.

stantinople avec cinq galères, après avoir fait une attaque nocturne contre Augusta, ville située entre Bovania et Syracuse; admis au baise-main du Sultan, il lui offrit des présens d'une valeur de trois cent mille ducats, trente jeunes garçons, et plus de quarante jeunes filles.

Dans l'Yémen, le scheïkh Moutahher, chef des Seïdis, que nous avons eu si souvent occasion de citer dans les guerres d'Arabie sous Sélim, avait laissé, en mourant, le gouvernement de Tamtaran à son fils; celui-ci, après avoir régné quelque temps, abandonna le pouvoir à son cousin Aliyahya, et se voua à la vie contemplative; il avait vécu ainsi paisiblement pendant huit années, lorsque le gouverneur de l'Yémen, Hasan, l'invita, au nom du Sultan, à se rendre à Constantinople, qui désirait le voir en personne, pour se recommander, disait-il, à ses prières. L'homme pieux donna dans le piége, et fut jeté dans les prisons des Sept-Tours, à son arrivée dans la capitale (3 juin 1587). Le gouverneur de l'Yémen s'empara en même temps d'Aliyahya, qu'il envoya enchaîné avec quatre autres membres de la famille Moutahher, au Kaire et de là à Constantinople. C'est ainsi que la politique ottomane s'était débarrassée des chefs des Seïdis, dont elle redoutait avec raison l'influence sur les populations fougueuses de l'Arabie; mais cet acte de violence, loin d'avoir les suites espérées, fit disparaître la tranquillité de l'Yémen [1]. Les Seïdis se déclarèrent indé-

[1] Ali, XXXIVe récit, f. 449, dit : « Ol mazloume djewr ou bidad kilmali

pendans dans le cœur de l'Yémen, où ils règnent encore aujourd'hui avec le titre d'imams; les historiens ottomans eux-mêmes ne voient dans l'heureux succès de la révolte des Seïdis, qu'une juste compensation à la violence exercée sur la personne du scheïkh Moutahher. La faiblesse avec laquelle Mourad consentit à ce que ses vizirs commissent une pareille injustice, contraste étrangement avec les pieuses dispositions de son esprit, dont il donna une nouvelle preuve dans la même année, en visitant le tombeau du kadiasker Aouz-Efendi [1] mort en odeur de sainteté.

Les Ghiraï de Crimée ne furent pas aussi facilement dupes des menées de la politique ottomane que les Moutahher de l'Yémen. Islam-Ghiraï était à peine investi de la souveraineté de Crimée par Osman-Pascha, qu'on apprit à Constantinople que Mohammed-Ghiraï, après la mort de son prédécesseur dans les steppes des Noghaïs, avait surpris Baghdjéseraï à la tête de dix mille Noghaïs, et avait forcé à la fuite le khan institué par les Ottomans; celui-ci avait été blessé dans le combat, et avait à peine pu échapper

» oumouri dewleti osmaniyé tschendan mountazim olmadi Yemen wilayeti » chod bilkülliyé ikhtilalé yüz toutdi, » c'est-à-dire : « Depuis qu'on a fait éprouver à cet innocent une telle injustice et une telle violence, les affaires de l'empire ottoman n'ont pas été pour le mieux, et l'Yémen est tombé dans une complète anarchie. »

[1] Selaniki, p. 419. Aouz-Efendi, mort le 1 silkidé 994 (14 octobre 1586), est auteur de gloses marginales sur le Commentaire du Koran, par Beïdhawi, sur l'*Hedayet*, le *Miftah*, le *Telwih*, le *Mewakif*, et plusieurs autres ouvrages. Il fit construire hors de la porte d'Egri-Kapou une mosquée dans laquelle il est enterré. *Biographies* d'Attayi, p. 332.

aux mains du vainqueur. Osman-Pascha, qui venait d'être nommé à la dignité de grand-vizir et de serasker, voulut marcher en personne, malgré la saison avancée, contre Mohammed-Ghiraï ; Kilidj-Ali reçut l'ordre inouï dans les fastes de la marine ottomane, de mettre à la voile au mois d'octobre pour la Mer-Noire. Le grand-vizir fut accompagné, dans son expédition en Crimée, par dix mille janissaires, six mille cavaliers réguliers et mille tschaouschs, l'élite de l'armée. Au moment où Osman-Pascha monta sur la bastarde du kapitan-pascha, il reçut dans un sac brodé d'or un katti-schérif qu'on salua par des salves d'artillerie; le Sultan annonçait au serasker, dans ce katti-schérif, qu'il avait nommé le beglerbeg de Roumilie Ali à la dignité de vizir, l'aga des janissaires Mohammed à celle de beglerbeg de Roumilie, le premier écuyer Khalil à la place d'aga des janissaires, et que le vizir Mesih-Pascha était chargé de l'administration de Constantinople, en qualité de kaïmakam. En même temps, l'historien Selaniki, secrétaire du nischandji Mohammed, apporta à Osman-Pascha cinq mille feuilles blanches, toutes revêtues d'avance du sceau du Sultan, pour qu'il les remplît comme il l'entendrait. Le reïs-efendi Hamza accompagnait le grand-vizir dans cette expédition; Hasanbeg, père de l'historien Hasanbegzadé, exerça les fonctions de Hamza par intérim. La flotte et l'armée allèrent hiverner à Sinope et à Kastemouni. Cependant Islam-Ghiraï, qui avait d'abord été contraint de fuir de Baghdjéseraï à Kaffa, avait, avec l'assistance de son

frère le kalgha Alp-Ghiraï, battu l'usurpateur Seadet-Ghiraï et les Noghaïs dans la plaine d'Andal près de Kaffa; cette victoire avait rendu les secours de l'armée ottomane désormais inutiles; aussi, au commencement du printemps, Osman-Pascha dirigea-t-il sa marche vers la Perse. Le premier des khans de Crimée, Islam-Ghiraï, fit précéder dans la prière publique son nom par celui du Sultan. Il mourut subitement au mois d'avril 1588, empoisonné, comme on le crut généralement, et fut enterré dans la grande mosquée d'Akkermann. Le trône revenait de droit au khalga Alp-Ghiraï; mais la Porte conféra la dignité de khan à Ghazi-Ghiraï [1] qui avait été fait prisonnier dans la campagne de Perse à la suite de Semiz Mohammed-Ghiraï, et qui, après une captivité de sept ans, était revenu au camp ottoman par Erzeroum, et de là à Constantinople. Ghazi-Ghiraï investit son frère Feth-Ghiraï de la dignité de khalga, et Bakht-Ghiraï, fils d'Aadil-Ghiraï, de celle de noureddin; mais peu de temps après une nouvelle révolution mit Alp-Ghiraï sur le trône, et porta Moubarek-Ghiraï, fils d'Islam-Ghiraï, aux fonctions de khalga. Le Sultan, pour mettre fin à cette anarchie, enjoignit aux deux princes de se rendre à Constantinople; Moubarek résista à main armée aux ordres du Sultan, jusqu'à ce que Ghazi-Ghiraï l'eût forcé de se réfugier chez les Tscherkesses; Alp-Ghiraï, au contraire, se soumit aux fermans de la Porte, vint à Constantinople avec

[1] Pezzen, dans son *Rapport*, l'appelle Haleb-Ghiraï.

une suite de cent soixante personnes, et finit tranquillement ses jours à Yanboli, dans le voisinage d'Andrinople [1].

[1] *Les sept Étoiles errantes* donnent, f. 75, les noms des neuf principales tribus noghaïs, Edigou, Manssour, Orouk, Mamaï, Our Mohammed, Kassaï, Tokouz, Yedidschek, Djemboïlik. Le même ouvrage raconte comment les tribus d'Orak, Kassaï, Our Mohammed et Tokouz s'étaient établies, sous la conduite de Sahib-Ghiraï, dans les environs de Boutschak; comment la tribu de Manssour avait porté ses tentes au centre de la Crimée, et comment enfin les tribus d'Yedidschek et de Djemboïlik avaient émigré des rives du Volga sur celles du Kouban.

LIVRE XL.

Campagne de Tebriz. — Troubles en Perse. — Siéges et conquêtes dans la contrée de Bagdad. — Paix avec la Perse. — Schisme des Sunnis et des Schiis. — Destitutions et nominations successives de grands-vizirs et de mouftis. — De graves désordres se manifestent dans l'armée. — Altération des monnaies; le diwan est envahi par les troupes. — Peste à Constantinople. — Construction d'un canal en Asie. — Révolte des sipahis au commencement du onzième siècle de l'hégire. — Nominations de voïévodes. — Le khan de Ghilan. — Relations de la Porte avec la Perse, les Ouzbegs, Fez et l'Angleterre, la France, la Pologne, la Transylvanie, la Russie, Venise et l'Autriche. — Les Uscoques. — Événemens en Bosnie. — Explosion de la guerre avec l'Autriche. — Conquête de Wesprim et de Palota. — Siéges de Gran et de Hatwan. — Reddition de Raab et de Passau. — Défection de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie. — Départ de l'étendard du Prophète pour les frontières hongroises. — Noces de Khalil-Pascha. — Faveur de Cicala. — Mort de Mourad III. — Monumens, poëtes et légistes du règne de ce prince. — Ordres des derwischs et reïs-efendis. — Extension et division des provinces de l'empire.

Nous allons poursuivre maintenant le récit de la guerre de Perse, que nous avons interrompu dans le livre précédent. Immédiatement après la pacification de la Crimée, Osman-Pascha, dont l'armée était forte d'environ deux cent mille hommes, la réduisit de quarante mille, de peur d'une disette imminente, puis il partit de Kastemouni pour Erzeroum. Il avait rappelé Ferhad-Pascha, commandant en chef des forces ot-

tomanes sur les frontières de Perse, et l'avait congédié à Tokat, avec ordre de retourner à Constantinople. A Erzeroum, l'armée commença à murmurer à cause du manque de vivres, et plus encore dans la plaine de Tschaldiran, où le vizir Djighalizadé, gouverneur de Wan, vint à la rencontre d'Osman-Pascha à la tête de six mille hommes d'élite ; après avoir passé les troupes en revue, le serasker, changeant de direction, quitta la route de Nakhdjiwan pour marcher sur Tebriz. L'avant-garde ottomane, qui avait laissé derrière elle Merend et Khoï, fut surprise à Soffian par le brave prince persan Hamza, et eut sept mille hommes tués ou faits prisonniers. Osman-Pascha détacha en avant le fils de Cicala et le gouverneur du Diarbekr, Mohammed-Pascha, avec dix mille soldats, pour venger cet échec ; mais ce nouveau corps d'armée fut encore battu par le prince Hamza, et éprouva une perte égale à celle du premier ; cependant le prince persan s'étant replié sur la capitale, Cicala et Mohammed-Pascha allèrent camper devant Tebriz, à Schenb-Ghazan, c'est-à-dire près du mausolée de Ghazan, empereur des Mongols (26 ramazan 993 — 21 septembre 1585). La ville n'était défendue que par quelques milliers d'hommes sous les ordres d'Alikoulikhan, parce qu'après la mort d'Emirkhan, chef des Turcomans, les tribus de cette nation avaient refusé de servir sous Alikoulikhan, leur ennemi déclaré; une sortie que le commandant de Tebriz poussa jusque dans le camp de Cicala coûta aux Ottomans trois mille hommes, parmi lesquels le pascha de Meraasch. Ali-

koulikhan se retira pendant la nuit, abandonnant ainsi la ville aux Ottomans ; le grand-vizir avait voulu la préserver du meurtre et du pillage ; mais quelques Turcs ayant été trouvés morts dans le bain, la soldatesque effrénée saisit avec empressement un prétexte qu'elle avait tant désiré, et commit toutes sortes d'excès. Le carnage dura trois jours et trois nuits dans la malheureuse capitale de l'Azerbeïdjan.

Tebriz est, selon toute apparence, le Gabris de Ptolémée; les sources orientales lui assignent, pour fondatrice, Sobeïde, épouse d'Haroun Raschid. Dévastée par un tremblement de terre, soixante-neuf ans après sa fondation, elle fut reconstruite par le khalife Motewekkil. L'empereur mongol Ghazankhan l'embellit d'établissemens publics, l'entoura d'un mur ayant six mille aunes de circuit, et se bâtit à lui-même un magnifique mausolée à une demi-lieue des portes. Les deux grands-vizirs de ce prince Reschideddin et Tadscheddin-Alischah élevèrent, le premier le faubourg de Welian, le second la grande mosquée du château qui porte encore son nom, et dont le circuit intérieur est de deux cent cinquante aunes; le marché (bazar) et l'hippodrome de Tebriz (meïdan) sont regardés comme les plus beaux de la Perse[1]. La plaine de Tebriz, qui s'étend du mont Sehend au lac d'Ourmia, est comparée, à cause de sa beauté, non seulement aux quatre paradis terrestres de l'est, c'est-à-dire aux vallées de Soghd, Schaab-bewwan, Damas et Obolla, mais encore aux huit paradis célestes, et est appelée,

[1] Chardin et Dupré, II, p. 240.

pour cela, Sekiz-djennet ou les huit paradis. La campagne de Tebriz produit, en abondance, des poires, des pommes, des abricots et des raisins excellens; ses produits industriels consistent en étoffes de coton et de soie, parmi lesquelles celle qui est nommée *kassab-deryaï*, ou étoffe à quatre couleurs, paraît être la Σαράγγες (Tscheharreng) des anciens Persans. Si d'autres villes de Perse sont célèbres par les tombeaux des descendans des imams ou d'autres saints, Tebriz est le lieu de naissance ou de sépulture des plus illustres poëtes persans; au nombre de ceux qu'elle a vu naître ou dont les corps reposent dans ses murs, on remarque: Enweri, Khakani, Faryabi, le khodja Hemani, contemporain de Sâdi, Mohammed-Assar, auteur du poëme romantique *le Soleil et Jupiter* [1]; trois des plus grands mystiques, Schemseddin Tebrizi, maître spirituel du grand Mewlana Djelaleddin, le poëte lyrique Kasim, appelé Kasimol-Envar, c'est-à-dire qui *dispense la lumière*, et Mohammed Schebesteri, auteur du *Gülscheni-raz* (*le parterre de roses du secret*), poëme mystique jusqu'à présent à peine connu de nom en Europe [2].

En possession de la capitale de l'Azerbeïdjan, le grand-vizir songea à la fortifier; en trente-cinq jours il l'entoura d'un mur de douze mille sept cents aunes de circuit. Quoique malade, Osman-Pascha assista, le

[1] *Mihr ou Mouschteri.* Bibl. I. R., n° 208.

[2] Tholuck a donné plusieurs morceaux de ce poëme; mais il ignorait le nom de l'auteur Mahmoud et le lieu de sa naissance, le village Schebester, près de Tebriz.

premier vendredi qui suivit l'occupation de la ville, à la prière publique dans la mosquée de Tebriz ; et pour la première fois, depuis cinquante ans, époque à laquelle Souleïman en avait fait la conquête, la chaire retentit non seulement des louanges d'Ali, mais encore de celles des trois khalifes ses prédécesseurs. Le 2 schewal 993 (27 septembre 1585), le prince persan Hamza, à la tête d'environ vingt mille hommes, attaqua le corps d'armée de Cicala, campé à Schenb-Ghazan, et lui fit éprouver une énorme perte estimée à vingt mille hommes [1]. Au nombre des morts était le gouverneur du Diarbekr, Mohammed-Pascha, et parmi les prisonniers, le gouverneur de Karamanie Mourad-Pascha, surnommé depuis Kouyoudji (*creuseur de puits*) parce qu'il était tombé avec son cheval dans un puits. Après la funeste issue de cette bataille (1er silkidé 993 — 25 octobre 1585), le grand-vizir nomma au gouvernement du Diarbekr l'eunuque Djâfer, qui, à l'époque où il était gouverneur de Tripoli en Syrie, avait refusé de suivre Ibrahim dans son expédition contre les Druses; il s'engagea à l'élever à la dignité de pascha à trois queues et de gouverneur d'Ofen. Osman-Pascha, le quatre-vingt-cinquième jour après son départ d'Erzeroum, alla camper à Schenb-Ghazan pour, de là, commencer sa retraite,

[1] Minadoi, p. 319. Ali, Petschewi, Selaniki et Hasanbegzadé confessent à la vérité la défaite d'un pascha tué et d'un autre fait prisonnier; mais ils ne font pas monter le nombre des soldats tués ou faits prisonniers à un chiffre aussi élevé. De plus, presque tous les historiens ottomans confondent ensemble cette bataille et celle qui la suivit de près.

ainsi qu'il l'avait promis à l'armée. Sur ces entrefaites parut, pour la troisième fois, le redoutable prince persan, à la tête de vingt-huit mille cavaliers; il préluda à la défaite de l'armée ottomane, en lui enlevant dix-huit mille chameaux. Le grand-vizir malade, et qui ne se soutenait qu'avec peine, lui livra cependant bataille; vingt mille Turcs périrent dans cette journée, à l'issue de laquelle Osman-Pascha rendit le dernier soupir (29 octobre 1585). Les quatre rencontres des Ottomans avec le prince Hamza s'étaient toujours terminées à l'avantage des Persans; dans un cinquième combat que le fils de Cicala, en qualité de général en chef, livra à Hamza d'après la dernière volonté d'Osman-Pascha, la victoire fut, pour la première fois infidèle aux Persans, qui eurent trois mille des leurs refoulés dans un marais. A l'arrivée à Constantinople du rapport de Cicala, des fêtes furent ordonnées pour célébrer les triomphes des armes ottomanes. Le sceau impérial, que Cicala avait envoyé au Sultan par Mohammedbeg après la mort d'Osman-Pascha, fut donné à Mesih-Pasha, âgé de quatre-vingt-dix ans et presque tombé dans l'enfance. Osman-Pascha, dans sa dernière lettre au Sultan, lui avait vivement conseillé de donner le commandement en chef à Cicala; mais le parti opposé, à la tête duquel était l'historien Seadeddin, précepteur du Sultan, voulut empêcher cette nomination, et présenta Ferhad-Pascha pour candidat; mille intrigues contraires se croisèrent en tous sens, au point que le faible Sultan consulta chacun des membres du diwan sur la convenance qu'il pouvait y avoir

à nommer Cicala ou Ferhad-Pascha. Le partage des avis et l'irrésolution du Sultan firent que deux katti-schérifs furent envoyés à chacun des deux concurrens, qui se trouvèrent ainsi tous les deux investis du commandement en chef des forces ottomanes en Perse. Ferhad partit pour Erzeroum le 21 mai 1586, avec cinq mille janissaires, les escadrons des sipahis et des silihdars, mille canonniers, mille armuriers et mille soldats du train. Cependant Djâfer, qui avait été laissé en garnison à Tebriz, avait été assiégé par l'armée persane, sous les ordres des khans Tokmak et Ali; Ferhad-Pascha, à son arrivée à Erzeroum, n'osa pas continuer sa marche, les places de Wan, Eriwan et Tiflis se trouvant dans la position la plus critique. Tebriz soutint un siége de dix mois, pendant lequel quarante-huit engagemens eurent lieu entre les Ottomans et les Persans, douze attaques furent dirigées contre la forteresse, et trois assauts généraux furent livrés [1]. Le prince Hamza, de son côté, ne resta pas inactif; il battit les paschas de Selmas et d'Eriwan, et ravagea la première de ces deux villes. En même temps, Simon de Géorgie pressait le siége de Tiflis. Cependant le serasker put réussir à débloquer Tebriz et Tiflis, grâce, en partie, aux intelligences qu'il avait avec les princes turcomans de l'armée persane [2]; le

[1] Ali, f. 440. Petschewi et Selaniki racontent, parmi les faits remarquables de ce siége, la prise d'un canon lançant des boulets de cent vingt livres, et divers actes de bravoure de Deli-Faïk, qui plus tard se signala également au siége d'Erlau.

[2] Le *Destourroul amel*, n° 109, donne une lettre de Cicala aux Turco-

prince Hamza périt lui-même victime de leur trahison.

Les troubles intérieurs de la Perse divisée entre plusieurs prétendans, et la complication extérieure d'une guerre avec les Ouzbegs, expliquent seuls comment, après tant de défaites successives, l'avantage resta aux armes ottomanes. Les tribus indépendantes des Turcomans, dont les querelles avec les Kurdes avaient si souvent, comme nous l'avons déjà raconté, fait trembler les souverains persans sur leur trône, tinrent en échec pendant toute la campagne de Tebriz les forces du schah Khodabendé. Les Turcomans ne pouvaient pardonner aux Persans l'assassinat de leur chef Emirkhan, ni le choix de son successeur Alikoulikhan; c'est pourquoi ils refusèrent à l'armée persane le secours de leurs vaillantes hordes. Le schah, réduit à la dernière extrémité, invita leurs principaux chefs Mohammedkhan et Khalifé Soltan à venir se joindre à lui avec leurs troupes; ceux-ci résolurent de demander pour chef Tahmasp, troisième fils du schah; ils espéraient mettre ce prince sur le trône, à l'exclusion des deux autres fils du schah, le brave Hamza et le jeune Abbas, qui depuis peu avait été nommé au gouvernement du Khorassan. Mohammedkhan et Khalifé Soltan se rendirent avec dix mille hommes au camp du schah qui leur accorda leur demande; aussi, lorsque le prince leur eut été livré, ils tournèrent bride vers Kazwin [1], au lieu de se rendre à Tebriz.

mans, dans laquelle il les pousse à venger Emir-Khan qu'avait fait périr la perfidie persane.

[1] Minadoi, l. IX, p. 341. *Histoire d'Aboulwefa*, f. 67. Malcolm, dans

Hamza, appréciant la gravité de l'entreprise des Turcomans, se mit à leur poursuite à la tête de douze mille hommes, les battit, fit décapiter leurs chefs Mohammedkhan et Khalifé Soltan, et envoya son frère dans le *Château de l'Oubli* (Kahkaha), où il le fit mettre à mort. Cinq mille Turcomans s'enfuirent à Bagdad où ils prirent du service dans l'armée ottomane; les autres furent réduits à l'obéissance par Hamza. A la fin de la campagne, Hamza fit prendre à ses troupes leur quartier d'hiver à Kazwin; un jour qu'il s'était endormi à la suite d'un festin, il fut assassiné par un de ses favoris nommé Djoudi [1], qui avait été poussé à ce crime par Esmakhan, chef de la tribu des Schamlüs. La différence des assertions des historiens ne permet pas d'affirmer [2] si la mort de Hamza fut l'œuvre de la haine personnelle d'Esmakhan, et si le prince Abbas et le schah qui avaient à déplorer, le premier la perte d'un frère, le second celle d'un fils, y restèrent complètement étrangers. Du vivant même

son *Abrégé de l'Histoire de Perse*, passe cet important événement sous silence. Chardin en parle, mais à une date trop reculée. Minadoi, le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Soubdoul-tewarikh*, s'accordent à représenter Hamza comme prince et non comme schah.

[1] *Djoudi*, et non pas *Hoodee*, comme le dit Malcolm.

[2] D'après le *Nokhbetet-tewarikh*, ce meurtre fut commis sur les instigations d'Esmakhan. L'*Histoire universelle* le met sur le compte du frère d'Hamza, Ismaïl (c'est-à-dire *Abbas*, car Hamza n'avait pas de frère du nom d'Ismaïl). Le *Soubdoul-tewarikh* fait tomber les soupçons sur Abbas. La valeur de cette assertion n'est en rien diminuée par la déclaration que fit Abbas au missionnaire portugais, Antonio de Govoeva, et d'après laquelle Hamza aurait été assassiné par des fanatiques à cause de son amitié pour les chrétiens. Voyez Malcolm, *Histoire de Perse*, II, p. 295, note.

de son père, dont il obtint le consentement de gré ou de force [1], Abbas monta sur le trône de Perse (juin 1587 — redjeb 995), qu'un an plus tard il affermit par le sang des chefs rebelles des tribus des Oustadjlüs, des Schamlüs, des Roumlüs et des Soulkadris. Immédiatement après le meurtre de Hamza, le schah Khodabendé avait fait des ouvertures de paix à la Porte et avait offert d'envoyer à Constantinople le prince Haïder, fils de Hamza, en garantie de ses dispositions pacifiques. Khodabendé avait en vue, en faisant cette proposition, soit d'éloigner le seul rival que pût craindre Abbas ; soit, ce qui est plus vraisemblable, de protéger la vie du jeune prince contre les attaques de son oncle. A l'armistice qu'avaient provoqué les négociations de Khodabendé, succédèrent bientôt de nouvelles hostilités, parce que les Persans n'avaient pas voulu consentir à la cession de Ghendjé et Karabagh, demandée par les Ottomans [2].

Deux mois après avoir débloqué Tebriz, Ferhad-Pascha s'empara du khan de Gouherdan, village situé sur la route de Tebriz à Bagdad, que son homonyme Ferhad, gouverneur du Diarbekr, avait attaqué sans succès. Mais une affaire plus sérieuse, fut la bataille

[1] Le *Nokhbetet-tewarikh* dit : *Housni rizasiilé*, c'est-à-dire *de son plein gré*. Le *Rapport* de Pezzen dit le contraire.

[2] Le *Rapport* de Pezzen, du mois de juin 1587, appelle l'ambassadeur Mousa-Khan. Pezzen, entièrement d'accord d'ailleurs avec Selaniki, ne permet pas de douter un instant que la mort de Hamza ne soit arrivée à la fin de mai ou au commencement de juin de l'année 1587, et non en juin 1585, comme le dit Malcolm. Le *Rapport* de Pezzen, du 21 juin, donne également la véritable date du bannissement de Khodabendé par Abbas.

qu'il se vit forcé de livrer dans la plaine *des Grues,* non loin de Bagdad, à une armée ennemie de quinze mille hommes sous le commandement de quinze Soltans persans. Les Soltans envoyèrent à Ferhad un bonnet de femme, un casque, un arc, des flèches, une massue et un filet à prendre des grues, avec ces mots : « Si tu » ne veux pas te battre avec nous, mets ce bonnet de » femme ; sinon, prends ce casque, cet arc, ces flèches, » cette massue et ce filet, pour voir si tu pourras nous » prendre comme des grues. » Ferhad-Pascha fit une réception gracieuse aux envoyés et les congédia avec un présent de mille ducats, mais non sans les charger, pour leurs maîtres, d'une réponse menaçante dont le sens allégorique leur offrait de se soumettre ou de combattre. Renforcé par six mille Kurdes levés à la hâte, Ferhad surprit les quinze Soltans. Le combat fut des plus acharnés et dura trois jours et trois nuits ; les Persans furent battus et un riche butin de beaux garçons et de belles filles tscherkesses tomba au pouvoir du vainqueur. Ferhad envoya au Sultan quinze de ces jeunes esclaves, et reçut en récompense une lettre de remercîmens, un sabre garni de pierreries et deux kaftans. Il nous reste à parler des conquêtes faites par le serasker Djighalizadé (Cicala), pendant et après le siége de Tebriz. Le district de Dizfoul, ville du Khouzistan, était, depuis un temps immémorial, l'apanage héréditaire d'une famille de Seïds ou descendans du Prophète. Après la mort du dernier maître de Dizfoul Seïd-Ali, Seïd-Sounbour, son frère cadet, avait usurpé le gouvernement sur son frère aîné Seïd-

Elias; ce dernier demanda des secours à Djighalizadé qui, après avoir exigé son fils en ôtage, l'aida de tout son pouvoir, s'empara de Dizfoul, des châteaux de Derteng, Pilour et Nawer, de la ville de Nehawend, et de Sourkhbid dans le voisinage de cette dernière. Menacés par la prise de Nehawend, Schahwerdikhan, gouverneur du Loristan, et Schahmoud Kormazkhan, gouverneur de Hamadan, se portèrent contre Djighalizadé, à la tête de toutes leurs forces; mais ils furent défaits tous les deux; Kormazkhan fut fait prisonnier, et Schahwerdikhan, qui s'était sauvé avec huit cavaliers, vint peu après au camp ottoman faire sa soumission. De retour de cette expédition, Djighalizadé provoqua des améliorations importantes dans son gouvernement de Bagdad : il représenta à la Porte les dangers et les difficultés qu'offrait la route de Lahsa à travers les déserts, et demanda qu'à l'avenir, tous les ans, une caravane de pélerins partît à la fois de Damas et de Bagdad, et que chacun des gouverneurs de ces deux villes fût nommé emirolhadj, c'est-à-dire prince du pélerinage; en outre, les deux lieux de pélerinage Nedjef ou Mesched-Ali (le tombeau d'Ali) et Kerbela, où se trouve le tombeau de Houseïn, étant entièrement abandonnés faute d'eau, il proposa la construction d'un canal qui apporterait dans le pays les eaux de l'Euphrate. Ces projets, d'une aussi éminente utilité, restèrent, à la vérité, sans exécution, mais ils témoignent du talent administratif et de la tolérance du renégat génois; en effet, Cicala, quoique sunni, prouva qu'il ne partageait pas le fanatisme

exclusif de sa secte, en cherchant à faciliter aux Schiis hérétiques de la Perse le pélerinage à la Mecque et aux tombeaux de leurs imams Ali et Houseïn [1].

Au printemps de l'année 996 (1588), le serdar Ferhad-Pascha, et le gouverneur du Schirwan, Djâfer-Pascha, réunirent leurs armes contre la belle contrée de Karabagh, et s'emparèrent de la capitale du pays, Ghendjé, qui peut, à juste titre, être fière d'être la patrie du plus grand poëte romantique persan, Nisami, chantre de *Khosrew et Schirin,* de *Leïla et Medjnoun,* des *sept beautés de Behramgour* et des *conquêtes d'Alexandre.* Ferhad et Djâfer firent élever par leurs troupes autour de Ghendjé un mur de six mille aunes de circuit ; quarante jours après le commencement des travaux, des salves d'artillerie annoncèrent, du haut des remparts nouvellement construits, l'achèvement de cet énorme ouvrage (9 octobre — 18 silkidé) ; les mosquées qui, sous la domination persane, étaient pour la plupart tombées en ruines, furent également réparées. Les paschas, en se retirant, laissèrent dans la ville une garnison de trois mille hommes. La prise de Ghendjé et de Karabagh avait offert peu de difficultés aux Ottomans à cause de l'absence du schah, qui était occupé dans le Khorassan à combattre le khan des Ouzbegs Abdoullah. Ce dernier s'était emparé de Hérat, après un siége de plusieurs mois, et en avait massacré tous les habitans professant les dogmes des Schiis. L'année suivante, il envoya dans le Khorassan son fils Abdoulmouminkhan, qui s'empara de Mesched, et ne fit grâce de la vie à aucun Persan. Abdoullahkhan fit

lui-même une boucherie générale de Persans à Nischabour, Sebzewar, Isferaïn, Makhoulat, Toun, Khiabad, Tabs et Hezar. Encore plus vivement pressé à l'est par les Ouzbegs qu'à l'ouest par les Ottomans. le schah Abbas jugea nécessaire de conclure la paix avec ces derniers. A cet effet, le prince Haïder-Mirza, fils de Hamza, dont Khodabendé avait déjà proposé l'envoi au camp ottoman, partit pour Constantinople, accompagné de quatre khans en qualité d'ambassadeurs, dont le premier était Mehdikoulikhan Tschaouschli, de plus de mille Persans, de quinze cents chevaux, et de trois cent trente bêtes de somme. L'historien Selaniki, qui avait été depuis peu mis à la retraite, en sa qualité de greffier des sipahis, fut nommé mihmandar du prince persan; la charge de mihmandar, qui consiste à accomplir tous les devoirs imposés par l'hospitalité à l'égard des étrangers, remonte en Orient à la plus haute antiquité, et nous la voyons, du temps de Darius, remplie par Omarès [1] envers ceux qui se rendaient à la cour de son maître. A l'arrivée du prince persan à Constantinople, il y eut un immense concours de peuple; on remarqua surtout une affluence considérable de femmes de tous rangs, qui étaient accourues, soit par un simple motif de curiosité, soit dans le dessein de profiter de cette occasion si long-temps désirée, pour accorder des rendez-vous amoureux. Plus de cinq cents femmes passèrent la nuit entière dans les bains de la mosquée de Bayezid; un grand nombre de maris s'alarmèrent, non sans raison, de cet étrange

[1] Τῶν ξένων ἡγεμὼν Ὠμάρης. Arriani *Expeditio Alexandri*, l. I, 16.

empressement, et répudièrent leurs femmes; mais ils se réconcilièrent presque tous avec elles. Le seraï de Pertew-Pascha avait été préparé pour la réception du prince et de sa suite; le Sultan lui assigna pour son entretien quotidien cent moutons, cent pains de sucre, cent cierges, et le reste dans la même proportion; les vizirs rivalisèrent entre eux de magnificence dans les festins qu'ils donnèrent à Haïder-Mirza, et les poëtes épuisèrent toutes les formules du panégyrique pour célébrer la mission pacifique de l'ambassade persane. Après de longues discussions, la paix fut conclue le 21 mars 1590 (newrouz 998). Ce traité donna aux Ottomans Tebriz et la portion de l'Azerbeïdjan qui en dépend, le Schirwan, le Gourdjistan (Géorgie), le Loristan et Schehrzol. Le beglerbeg d'Erzeroum et le mouteferrika Houseïn furent chargés de porter à Schah-Abbas le traité conclu qui était de la plus haute importance, non seulement en ce qu'il consacrait la cession des pays que nous venons d'énumérer, mais encore en ce qu'il imposait aux Persans de nouvelles doctrines sur les points de controverse religieuse qui séparaient les Sunnis des Schiis. Mais cette clause n'avait été insérée que pour la forme et pour apaiser les scrupules du Sultan, ou pour fournir plus tard des prétextes à une nouvelle guerre; en effet, l'observation de cette clause impliquait la conversion des Schiis aux dogmes des Sunnis, chose plus impossible encore que la réunion des églises grecque et latine. Voici en quels termes est conçu ce passage du traité :

« La paix est rétablie, sous la condition qu'à l'ave-

» nir aucune injure, aucun blasphème ne seront pro-
» noncés contre les compagnons du Prophète, les très-
» honorés, les pères de l'Eglise militante, les imams
» (que Dieu leur soit en aide!) qu'aucune raillerie ne
» sera faite contre la mère des vrais croyans, la bien-
» aimée du seigneur des apôtres, contre Aïsché, la
» chaste, qui est louée de Dieu et dont la chasteté a
» été proclamée par un diplôme céleste, ni contre son
» père Eboubekr, le véridique, le fidèle, le pur et le
» libre, d'après les paroles sorties de la bouche du
» Prophète, et dont voici la teneur : Mes compagnons
» sont comme les étoiles; quel que soit celui d'entre
» eux que vous suivrez, il vous conduira dans le vrai
» chemin. J'en atteste Dieu, mes compagnons sont ceux
» que vous devez le plus honorer après moi; qui les
» aime, m'aime; qui les hait, me hait; qui les moleste,
» moleste Dieu qui un jour se vengera. Rien n'est ca-
» ché à Aïsché, car la révélation n'a été donnée à au-
» cune autre femme. Ces passages de la tradition, qui
» sont hors de doute, devront être respectés par vous,
» comme l'avait juré votre aïeul, Schah-Tahmasp;
» toutes malédictions et injures contre les Sunnis de-
» vront cesser.» Nous avons suffisamment expliqué, lors de l'explosion de la guerre de Perse sous Sélim, la nature à la fois religieuse et politique du schisme des Sunnis et des Schiis. Les Sunnis, qui croient aveuglément à la soure qui fut envoyée du ciel pour laver la pureté d'Aïsché de toute souillure, font certainement un acte de foi bien méritoire; mais les Schiis, qui pensent qu'Aïsché, lors de la campagne du Prophète

contre les Beni-Mosstalaks, ne s'égara pas impunément pendant toute une nuit avec le fils de Safwan, sont certainement bien plus raisonnables. Mohammed ayant demandé à ses quatre compagnons Eboubekr, Omar, Osman, Ali, leur opinion sur l'aventure nocturne de sa femme, les trois premiers furent d'avis qu'on ne pouvait soupçonner la mère des croyans; le dernier seul pensa que la chose méritait d'être approfondie; pour faire taire tous les doutes, une soure descendit du ciel, et cette intervention divine justifia complètement Aïsché. Pendant la même année, eut lieu une éclipse de soleil, comme si la nature se fût attristée d'avoir vu l'honneur de l'épouse du Prophète un moment terni; mais la chasteté d'Aïsché était sortie plus brillante de cette épreuve, comme le soleil des ombres qui avaient obscurci son éclat. La soure céleste ferma la bouche à Ali et aux poëtes satiriques qui s'étaient égayés de l'aventure d'Aïsché; mais celle-ci n'oublia pas les doutes injurieux d'Ali et se promit bien de les lui faire expier. Trente ans plus tard, lors de la bataille du *Chameau* (36 de l'hégire — 656), livrée par Eboubekr à Ali, près de Bassra, elle parcourut, portée dans une litière, les rangs de l'armée de son père, exhortant les soldats à faire leur devoir, et ravit ainsi à Ali le khalifat. Le scepticisme d'Ali sur l'innocence problématique d'Aïsché donna donc naissance à la haine de celle-ci; et de la haine d'Aïsché naquit celle des Schiis, partisans d'Ali, contre elle, contre son père Eboubekr, contre Omar et Osman qui précédèrent Ali dans le khalifat, et contre Moawia, qui arracha

le souverain pouvoir à la famille de Mohammed, et le transmit à celle d'Ommaya. D'après l'ordre de succession, Ali, en sa qualité de gendre du Prophète, avait plus de droit au khalifat qu'Eboubekr, qu'Omar, et même qu'Osman, bien que ce dernier eût épousé deux filles cadettes de Mohammed; les hérétiques défendent donc la cause de la légitimité, et les vrais croyans celle de l'usurpation.

Parmi les nombreux changemens qui eurent lieu dans le personnel des gouverneurs, des defterdars, des juges et des secrétaires [1], pendant la période de la guerre de Perse, nous ne mentionnerons ici que les plus importans, ceux du grand-vizir et du moufti. Le nonagénaire Mesih-Pascha, successeur d'Osman, ayant été déposé six mois après sa nomination, le grand-vizirat fut conféré, pour la seconde fois, à Siawousch-Pascha, qui dut le céder à son tour à Sinan-Pascha, après une révolte des janissaires dont nous parlerons plus bas. Sinan, par ses intrigues auprès des femmes ou des eunuques de harem, et par un présent de cent mille ducats fait au Sultan, avait réussi à changer son exil de Maghalghara contre le gouvernement de Damas, qu'il ne quitta que pour la dignité de grand-vizir (avril 1589 — djemazioul-akhir 997). Le moufti Tschiwizadé, qui le premier eut l'honneur d'être visité par un grand-vizir, Osman-Pascha, et qui obtint le premier la préséance sur les kadiaskers et le pré-

[1] Il faut remarquer les nominations successives de l'historien Selaniki aux postes de secrétaire des silhidars et des sipahis, aux dignités de rouznamedji, de mouhasebedji d'Anatolie et de mouteferrika.

cepteur du Sultan, eut pour successeur Scheïkhi, qui fut lui-même remplacé par Bostanzadé-Efendi, auteur de poëmes turcs et arabes. Sous l'administration de Bostanzadé, les sept nuits sacrées de l'année, savoir les nuits de la conception, de la naissance et de l'ascension du Prophète, de l'envoi du Koran, du grand et du petit Baïram, celle des diplômes, où les anges gardiens rendent compte des actions des hommes, furent célébrées pour la première fois par des illuminations sur les tours des mosquées. Ebou-Nemi, schérif de la Mecque, qui avait envoyé à la Porte, avec un rapport sur la nécessité de renouveler la couverture de la Kaaba, des présens considérables en riches étoffes de satin, coton et bogazin, dix quintaux d'aloès de Sokotora et de Komar, et soixante-cinq noix de coco remplies de fruits de l'Inde confits, se rendit quatre ans après à Constantinople pour baiser la main du Sultan, protecteur des saintes villes de l'Islamisme. Siadoghli de Ghendjé, ancien gouverneur de Karabagh, étant venu demander à la Porte la conversion en sandjak héréditaire du pays autrefois possédé par ses ancêtres, fut jeté dans les prisons des Sept-Tours. Vers le même temps, le prince de Ghilan qui, pendant la guerre de Perse, n'avait donné aucun signe d'amitié aux Ottomans, envoya à Constantinople un ambassadeur pour se faire reconnaître souverain de Ghilan par la Porte ; mais l'ambassadeur d'Ahmed Ghilan fut loin d'obtenir une réception favorable du diwan, qui aurait craint, en entrant dans ses vues, d'amener une rupture avec la Perse. En effet, deux envoyés persans

ne tardèrent pas à apporter des lettres du schah, dans lesquelles ce souverain repoussait violemment les prétentions du prince Ahmed à la possession du Ghilan. Avant ces deux ambassades, et immédiatement après la conclusion de la paix, Kara Ahmed Soltan avait été chargé par Abbas de demander à la Porte la restitution de Nehawend, la délimitation des frontières, et l'admission d'un autre gouverneur auprès du prince Haïder; on le reçut avec distinction, mais on ne lui permit pas d'entamer la question de Nehawend, et on refusa de donner à Haïder un autre gouverneur, parce qu'on soupçonnait Schah-Abbas de ne chercher que les moyens de se débarrasser de son neveu, qui était une arme contre lui dans les mains des Ottomans, afin de pouvoir recommencer les hostilités. Par mesure de prévoyance et pour mettre la Géorgie à l'abri des entreprises de Simon Lewend qui brûlait de voir se rallumer la guerre, Mourad ordonna la réparation des châteaux de Tomanis, Lori, Gori et Akhiska; la flotte fut radoubée et augmentée aux frais des vizirs et des begs de la mer. C'est ainsi que sous Sélim Ier le grand-vizir avait fait construire et équiper sept galères et un vaisseau-amiral, et que les vizirs, beglerbegs et begs avaient contribué à l'armement de la flotte, suivant l'importance de leur rang. Le grand-vizir Sinan fit en outre construire, sur les bords du Bosphore, près de la porte des écuries du seraï, un kœschk magnifique, auquel il donna son nom [1]. Le 20 juin 1591 (27 schâ-

1 Le kœschk de Sinan a été démoli en 1827; on a élevé à sa place le kœschk du Sultan actuel.

ban), Mourad se rendit, par un chemin tout couvert de riches étoffes, au kœschk de Sinan, où l'attendait un splendide festin; à l'issue du repas, l'architecte, le kiaya du grand-vizir, l'inspecteur de la ville, et les gens du kapitan-pascha qui avait rétabli, à ses frais, le kœschk tombé en ruines de Bayezid, furent revêtus de kaftans d'honneur. L'année où fut conclu le traité avec la Perse, l'un des plus remarquables de l'histoire de l'empire ottoman, vit des événemens plus graves que ceux dont nous venons de parler ici sommairement; en effet, c'est à cette époque que le voile qui cachait la faiblesse de l'empire miné par les révoltes des janissaires, tomba, pour la première fois, et qu'on put sonder les blessures auxquelles devait succomber la puissance ottomane. Mais les causes qui amenèrent cette preuve de décadence remontent dix ans plus haut, c'est-à-dire à la mort de Sokolli.

Nous avons déjà expliqué comment l'action du grand-vizir s'était trouvée circonscrite dans des bornes plus resserrées dès l'avènement de Mourad III. Cependant Sokolli, malgré la diminution de son influence, n'avait point vu ses revenus suivre la même décadence, et il avait pu soutenir la splendeur extérieure de son rang avec une magnificence qui dépassait celle de tous ceux qui l'avaient précédé ou qui le suivirent dans la haute dignité de grand-vizir. Ses revenus annuels s'élevaient à un million de ducats [1]. Mais,

[1] Petschewi, f. 5, dit quatre cent mille piastres : la piastre à cent vingt aspres valait alors encore deux ducats et demi, cinquante aspres pour un ducat et quarante pour un écu.

après sa mort, le grand-vizirat subit une diminution de quelques centaines de milliers de ducats, avec lesquels on paya la solde des janissaires, ou on créa de nouveaux timars [1]. Sous les derniers sultans, Ebousououd avait rempli pendant trente ans les fonctions de moufti, et Sokolli pendant quinze ans celles de grand-vizir; depuis dix ans, au contraire, le moufti avait changé quatre fois, et le grand-vizir sept fois. Il n'y avait pas plus de sécurité dans la position des kadiaskers, qui autrefois restaient en fonction dix ou quinze ans, et obtenaient ensuite une retraite de cent cinquante aspres par mois. A mesure que tombait le pouvoir du grand-vizir, croissait l'influence des favoris, des confidens et des mabeïndjis ou internonces de la cour, qui avaient le privilége d'entrer à toute heure chez le Sultan, et qui en abusaient pour s'immiscer dans toutes les affaires d'Etat. Ils s'arrogeaient le droit de disposer des revenus extraordinaires, qui étaient abandonnés aux paschas sous le nom d'*argent d'orge* (arpalik), et aux sultanes sous celui d'*argent de pantoufle* (paschmaklik); ce fut entre leurs mains un puissant moyen de corruption. On ne voyait plus alors aux portes des ministres et des grands dignitaires des esclaves achetés comme autrefois, mais des serviteurs qu'on payait avec les sommes destinées au service militaire. Des fiefs furent transférés à des Bohémiens, et l'accès du seraï fut ouvert aux juifs. Les exactions marchèrent de pair avec la corruption qui

[1] « Stati tolti 100,000 zecchini della paga del G. Vezir Mehmet bassa per » dar pagha alli Genizari. » *Summario delle Relaz. venet.* 23 nov. 1579.

gangrenait tout l'empire. Un véritable système d'oppression fut organisé; les defterdars et les gouverneurs s'engraissèrent de vols publics, et il fallut avoir recours à la prison et à la question pour leur faire rendre gorge. Le fisc établit pour la recherche des exactions une sorte d'inquisition appelée *Teftisch*, dont il est souvent fait mention dans l'histoire. Le vizir Ibrahim, gendre du Sultan, avait donné sur une grande échelle l'exemple du pillage lors de son expédition en Egypte et en Syrie; il épuisa ces deux pays plus que ne l'avaient fait les Croisés et les Mamlouks. En racontant les campagnes de Syrie, nous avons parlé du prince des Druses Ibn Manssour et de son confident Gomeïdha, instrumens dont se servit Ibrahim pour remplir son trésor; le premier possédait les pays entre Beïrouth et Tripoli; le second avait obtenu de rester fermier des revenus de la Porte dans ces contrées, moyennant un paiement annuel de cinq cent mille ducats; cinq ans après, ces deux complices des brigandages d'Ibrahim furent, en récompense de leurs services, assassinés par le beglerbeg de Tripoli. Vers la même époque, le nouveau sandjakbeg de Jérusalem commença l'exercice de ses fonctions en faisant empaler l'évêque syrien et changer son église en mosquée [1]. Pendant que le malheureux évêque expirait au milieu d'affreuses tortures, le sandjak fit signifier

[1] « Questo Febraro passato havessimo un Sangiaco il quale entrato nell' » officio pochi giorni dopo fece impalar il Vescovo della chiesa soriana. » *Rapport*, du 15 août 1587, *d'Accursio Quinciano Custode e Guardiano di terra Santa*, vol. IV des *Scritture turchesche*.

aux prieurs des quatre couvens de la ville qu'il leur infligerait le même traitement, si chacun d'eux ne lui apportait pas, dans un court délai, dix mille ducats; le couvent catholique de Terra-Santa put réunir six mille ducats, les trois autres ensemble une somme égale. Sur les plaintes qu'élevèrent à ce sujet les ambassadeurs des puissances chrétiennes à Constantinople, et notamment ceux de France et de Venise, le gouverneur de Damas reçut l'ordre d'instruire cette affaire; il envoya à Jérusalem un kapidji-baschi; mais les poursuites ne furent pas poussées plus loin, les prieurs s'étant enfuis pour échapper à la haine du sandjak. A Constantinople, l'église du patriarchat, malgré les capitulations jurées par Mohammed II, fut convertie en mosquée [11].

Chaque jour voyait se renouveler des injustices, des actes de violence, des exactions de tout genre; la désorganisation se mettait partout, dans l'armée, les boulouks, les janissaires, et l'administration des fiefs. La loi voulait que les fiefs ne fussent conférés qu'à des fils de sipahis, et à chaque vacance le candidat devait prouver sa descendance, telle que la prescrivaient les réglemens, par le témoignage de deux saïms et de dix timariotes. L'avancement des feudataires était réglé d'après les services rendus sur le champ de bataille; celui qui rapportait la tête ou la langue d'un ennemi recevait une augmentation d'un aspre de revenu par chaque dizaine d'aspres que lui rapportait son fief; quinze têtes ou langues donnaient droit à un fief plus grand ou siamet. Mais à l'époque

qui nous occupe, les fiefs de cavalerie furent abandonnés à des muets du harem, à des Bohémiens et à des intrigans de toutes les classes. Le grand-vizir Osman Ouzdemir-Pascha conféra des fiefs de trois mille aspres de revenu, à des étrangers qui n'étaient point fils de sipahis, à des écrivains, des tschaouschs et des fourriers. Les fiefs que les femmes du harem faisaient donner à leurs créatures s'appelaient *sebilé dœschmisch* (*tombés dans la corbeille*), et certains favoris en possédaient chacun quinze à vingt. Lorsque la nomination aux fiefs était entre les mains des beglerbegs, les personnes ayant à réclamer contre une injustice pouvaient se plaindre à la Porte; mais il n'y avait plus désormais de recours possible, puisque le grand-vizir s'était arrogé le droit de la collation des fiefs. Aussi la cavalerie feudataire, à qui les douze mille fiefs de la Roumilie seule fournissaient un total de quarante mille hommes bien armés, ne comptait plus que sept à huit mille cavaliers. Les dix escadrons de cavalerie régulière (boulouks), à qui étaient confiés en temps de guerre la garde du Sultan et l'étendard du Prophète, n'avaient rien à envier au désordre qui s'était glissé dans les rangs des sipahis. Jusqu'en 992 (1584), une sévère discipline avait régné dans le corps des boulouks, et un sage équilibre avait été maintenu entre ces derniers, la cavalerie feudataire et les janissaires; lorsque la désorganisation se mit dans la cavalerie feudataire, la prépondérance des boulouks et des janissaires devint fatale à la tranquillité publique. Le grand-vizir Osman, qui avait porté le

premier coup à la constitution des fiefs, mina également celle des boulouks, en permettant à ceux d'entre eux qui étaient portés sur les rôles pour une solde de neuf aspres par jour, de vendre leurs places à raison de deux ou trois mille piastres à des étrangers qu'ils faisaient passer pour leurs fils; il augmenta également le nombre des moulazims ou candidats aux fiefs, de sorte que pour un poste vacant il se trouvait douze concurrens, qui pour la plupart étaient réduits à la condition de mendians et de vagabonds. Vers la même époque, les rangs des janissaires s'ouvrirent à des étrangers. Les porteurs d'outres, que nous avons vus chargés de la police des fêtes de la circoncision, obtinrent, à force de menaces et de démonstrations hostiles, d'être incorporés dans les ortas des janissaires. L'aga des janissaires Ferhad donna sa démission plutôt que de se soumettre à cette exigence; son successeur Mir Aalem Yousouf consentit à enrégimenter ce ramassis de gens de toutes sortes sous le nom de cliens ou de candidats. Jusqu'à l'avènement de Mourad III, les escadrons des boulouks avaient subi un renouvellement tous les sept ans; les places vacantes parmi eux étaient données à ceux des janissaires, des djebedjis et des topdjis qui comptaient les plus honorables services. Les janissaires se recrutaient par une levée annuelle de jeunes garçons, qui, d'après le kanoun, ne devait avoir lieu qu'en Bosnie, en Grèce, en Bulgarie et en Arménie. Les boulouks n'étaient en garnison qu'à Constantinople, Andrinople et Brousa; les janissaires, jamais ailleurs que dans

les casernes de la capitale. L'admission d'étrangers et même de rayas dans les rangs des janissaires eut pour résultat de fausser cette institution ; leur arrogance devint telle qu'on fut forcé de supprimer la sage ordonnance de Sélim, qui conférait au Sultan l'élection de leur aga, et de leur donner le droit de nommer eux-mêmes leur chef, dans l'espoir que cette concession apaiserait leurs exigences [1].

Malgré tous ces désordres, il est à présumer qu'il n'y aurait pas eu de révolte dans l'armée, sans l'altération des monnaies qui commença dès l'année 992 (1584), et alla toujours en croissant ; c'est ainsi que l'okka d'argent, qui d'après le cours adopté jusqu'alors n'aurait dû être mis en circulation qu'à raison de cinq cents aspres, reçut une valeur nominale de mille aspres et plus, et que la drachme d'argent valut dix et douze aspres au lieu de deux. La monnaie était entre les mains des Juifs, dont l'influence n'avait fait que croître à Constantinople, depuis le temps de Miquez. Six ans après, l'inspecteur de la monnaie apporta au defterdar Mahmoud une monnaie « légère » comme une feuille d'amandier, et ne valant guère » mieux qu'une goutte de rosée, » dit l'historien Ali, et lui offrit deux cent mille aspres, s'il voulait accepter ce genre de monnaie pour payer les troupes. Le defterdar refusa la proposition et le présent. Le juif s'adressa alors au tout-puissant favori de Mourad,

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. VII, p. 314 et 828. Depuis l'année 1591, les derwischs Begtaschi sont enrôlés dans le 99e régiment des Djemaats.

Mohammed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, surnommé *le Fauconnier,* parce qu'il avait commencé, en cette qualité, sa fortune auprès du Sultan; Mohammed-Pascha se laissa séduire par la somme offerte, et ordonna au defterdar d'adopter, sans autre difficulté, la monnaie en question pour le paiement des troupes. A la première nouvelle de cette décision, le mécontentement qui fermentait sourdement chez les boulouks et les janissaires éclata avec force, et la politique des vizirs Sinan et Ibrahim, ennemis de Mohammed-Pascha, attisa encore le feu de la révolte. Pour la première fois depuis la fondation de l'empire ottoman, les janissaires assaillirent le seraï même du Sultan, où les vizirs étaient assemblés dans la salle du diwan, en demandant les têtes du beglerbeg et du defterdar. En vain le Sultan chercha-t-il à gagner du temps, en vain fit-il entasser devant les janissaires des monceaux d'argent; ceux-ci s'engagèrent par serment à tuer celui qui recevrait sa solde, avant que les têtes du beglerbeg et du defterdar fussent tombées. « Donnez-nous le beglerbeg, s'écriaient-ils, » ou nous saurons bien nous ouvrir le chemin jusqu'au » Padischah! » Mourad ordonna d'armer les pages, les gardes du seraï, les bostandjis (jardiniers), les baltadjis (fendeurs de bois), et les kapidjis (portiers); cependant le diwan délibéra des représentations qui devaient être adressées au Sultan, et qui furent rédigées par le kadiasker Bostanzadé. En réponse, Mourad rendit un katti-schérif qui ordonnait de satisfaire les désirs des troupes. Le grand-cham-

bellan annonça au beglerbeg la décision du Sultan, et lui prit son poignard; Mohammed sortit du diwan, et fut immédiatement abandonné au bourreau qui lui trancha la tête; le defterdar, malgré son innocence, eut le même sort (3 avril 1589 — 17 djemazioul-ewwel 997). Le Sultan, qui ne pouvait douter que cette révolte n'eût été, en partie, provoquée par les vizirs ennemis de son favori, regretta de ne les avoir pas livrés en même temps à la hache du bourreau. « J'ai » trop négligé, s'écria-t-il, en cette occasion. de faire » usage d'une sévérité nécessaire. » Il destitua le grand-vizir Siawousch, le second-vizir son gendre, et le troisième Mohammed le chirurgien; la place du premier fut donnée à Sinan-Pascha, récemment arrivé à Scutari de son gouvernement de Damas; celle du second vizir au nischandji Mohammed - Pascha; et celle de beglerbeg de Roumilie à Yousouf-Pascha. Bostanzadé, rédacteur du rapport dans lequel les vizirs avaient proposé au Sultan l'exécution du beglerbeg, fut élevé à la dignité de moufti; les kadiaskers obtinrent des promotions en proportion de leur rang. Des incendies allumés à diverses reprises par les janissaires, ayant suffisamment prouvé que le mécontentement de cette farouche milice n'était pas encore apaisé, le Sultan remplaça Khizr, l'aga des janissaires, par Mahmoud-Aga, le mir-âlem, ou gardien du *saint étendard,* et donna les fonctions de ce dernier au chambellan Sâtschi-Hasan, c'est-à-dire Hasan l'horloger. Ainsi donc, en 1589, trois cents ans après qu'Osman eut reçu d'Alaeddin, avec l'étendard de la queue de cheval,

l'investiture de la principauté de Karadja-Hissar, les janissaires, qui déjà s'étaient révoltés, à plusieurs reprises contre les sultans ses prédécesseurs, firent, pour la première fois, une démonstration armée contre le diwan rassemblé au seraï; c'est de cette époque que datent la décadence du pouvoir des sultans et des vizirs, et la prépondérance des janissaires, si fatale à l'empire. Cette première attaque du diwan par les troupes révoltées, et l'exécution du beglerbeg et du defterdar, eurent lieu une année après la journée des Barricades, et l'année même de l'assassinat de Henri III. Depuis les rives de l'Oxus jusqu'à celles de la Seine régnait, à cette époque, une épidémie de révoltes et de meurtres.

Dans le cours des trois années suivantes, des troubles éclatèrent sur tous les points de l'empire ottoman. Un aventurier, qui se donnait pour Ismaïl, fils de Schah-Tahmasp, fit valoir à Keïfi ses prétentions au trône, les armes à la main, et battit le sandjakbeg du pays; mais, vaincu par le gouverneur d'Erzeroum, il fut pris et exécuté (août 1589 — schewal 997). En Egypte, dont le tribut annuel de huit cent mille ducats avait été réduit à six cent mille, les troupes du pays s'insurgèrent contre le gouverneur Oweïs-Pascha; l'intervention du juge du Kaire les apaisa à grand'peine; la conduite qu'avait tenue Oweïs dans cette circonstance difficile fut récompensée par le titre de vizir ou pascha à trois queues (décembre 1589 — safer 998). Plusieurs autres faits accusent la désorganisation où était alors arrivé l'empire. A Constanti-

nople, un Moghrebi du nom de Mehdi s'annonça comme le douzième imam de ce nom, dont l'arrivée n'est attendue qu'à la fin du monde, la veille du dernier jour; il fut empalé dans la cour de la mosquée de Bayezid, où il avait autrefois dit la bonne aventure au peuple, d'après des figures tracées sur le sable. Les janissaires que leur aga, Apostol Hasan, espérait pouvoir contenir dans l'obéissance à l'aide d'une discipline plus sévère, brisèrent les fenêtres de la maison d'un de leurs officiers, et n'eurent pas de repos qu'on n'eût remplacé leur aga par Mohammed, écuyer du Sultan (octobre 1590 — silhidjé 998). Six secrétaires de la chambre, qui avaient osé contrefaire le chiffre du Sultan, pour faire des actes faux, subirent le supplice du gibet. L'ancien gouverneur d'Ofen, Sinan-Pascha, ennemi déclaré de la maison d'Autriche, fut trouvé un jour assassiné dans sa maison; deux esclaves, présumés les auteurs de ce crime, s'étaient enfuis; après quarante jours d'actives et inutiles recherches, on découvrit leurs cadavres sous les murs de la ville, près du nouveau jardin, non sans soupçonner que ce nouveau meurtre ne fût dû à des influences élevées. Mais des événemens d'une plus grave importance, sont les désordres qui éclatèrent dans les deux forteresses frontières à l'est et à l'ouest de l'empire, à Ofen et à Tebriz. Les garnisons de Pest et d'Ofen se révoltèrent pour l'arriéré de leur solde, qui n'avait pas été payée depuis six mois, tuèrent le gouverneur Ferhad-Pascha, et furent sur le point de faire subir le même sort au defterdar, qui ne s'échappa

qu'avec peine. Le pascha de Temeswar fut nommé au gouvernement d'Ofen ; un mouteferrika et un tschaousch, envoyés pour instruire l'affaire des troubles, firent pendre trente-cinq coupables pour l'exemple, et destituèrent plusieurs agas. L'année suivante, Mohammed-Pascha, fils du grand-vizir Sinan, fut appelé aux fonctions de gouverneur d'Ofen. A Tebriz, Djâfer-Pascha éteignit d'une manière terrible la révolte dans le sang des rebelles. Les troupes de Djâfer avaient refusé d'être payées avec la monnaie altérée frappée à Constantinople, s'étaient emparées du trésor public, et avaient pris en main le pouvoir, en nommant un de leurs agas vizir; le defterdar avait dû écrire, sous leur dictée, un rapport à la Porte sur tous ces événemens. Djâfer se tint renfermé pendant deux mois sans voir personne; puis lorsqu'il se fut assuré du concours des begs kurdes du voisinage à l'exécution de ses projets, il invita toute la garnison de Tebriz à se rendre devant la ville, pour célébrer par un festin la réconcilation générale; ce qui était passé, disait-il, devait être oublié. Mais avant d'aller lui-même au lieu du rendez-vous, il fit dire aux troupes qu'il n'osait se rendre au milieu d'elles sans défense, avant qu'elles lui eussent envoyé leurs armes et cinquante ôtages. Après s'être conformés aux désirs de Djâfer, les soldats furent soudainement attaqués par les Kurdes postés en embuscade, et furent tous massacrés au nombre de dix-huit cents (mai 1592 — schâban 1000). A Constantinople, un incendie dû à un accident ou à la malveillance fut l'occasion d'une émeute de janis-

saires. Après avoir porté des secours au quartier incendié, ils se rendirent à la maison du pascha du Diarbekr, frère de Djanfeda, grande-gouvernante du harem, pour le punir d'avoir autrefois, lorsqu'il était gouverneur d'Erzeroum, fait mourir un des leurs sous le bâton; ils pillèrent les trésors et les présens que le pascha avait apportés pour le Sultan, livrèrent sa maison aux flammes, et demandèrent sa tête. Mourad se vit forcé de jeter le pascha dans les prisons des Sept-Tours; mais il se vengea de son obéissance forcée sur le grand-vizir Sinan, qu'il destitua et dont il donna la place à Ferhad-Pascha (2 août 1591). Huit mois après, le refus que les janissaires firent, suivant leur usage en pareil cas, de manger leur soupe, et quelques incendies qu'ils allumèrent, annoncèrent de leur part une troisième rébellion. Le Sultan chercha à prévenir une plus grande extension des troubles, par la déposition de leur aga et du grand-vizir qui fut envoyé en exil; il conféra la place du premier à son écuyer Khalil, renégat italien d'Ancône, et celle du second à Siawousch-Pascha, qui fut appelé une troisième fois (23 mars 1592 — 9 djemazionl-akhir 1000) aux plus hautes fonctions de l'empire, après les avoir dû résigner à deux reprises différentes. Ainsi, dans l'espace de quatre ans, trois révoltes de janissaires avaient occasioné trois changemens de grand-vizir.

La révocation du moufti, provoquée par la mésintelligence des premiers oulémas entre eux, eut lieu simultanément avec celle du grand-vizir. Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, alors juge d'armée

d'Anatolie, s'était permis, dans son diwan privé, quelques personnalités piquantes contre le moufti Bostanzadé, et le frère de celui-ci, juge de Constantinople, parce qu'il avait appris que le premier devait élever des plaintes contre lui, pour lui ôter sa place et la procurer à son frère. Bostanzadé, à qui furent reproduites les paroles du juge d'Anatolie, dit, dans la première chaleur de son emportement, qu'il donnerait sa démission si Baki était maintenu dans sa dignité. Ces faits ayant été rapportés par Baki au grand-vizir et au précepteur du Sultan (Seadeddin), et par ceux-ci au Sultan, ils amenèrent la déposition du moufti, à la place duquel fut nommé Sekeria (Zacharie) (10 mai 1592). Baki fut élevé à la dignité de grand-juge de Roumilie, et le frère de Bostanzadé fut destitué ; mais trois mois après, Baki fut mis à la retraite, et, un an plus tard, Sekeria étant mort du hoquet, en baisant la main du Sultan, Bostanzadé fut appelé, pour la seconde fois, aux plus hautes fonctions de la loi (juillet 1593). Sous Sekeria, le Sultan adopta l'usage de faire présent d'habits d'été aux premiers dignitaires de la cour et de la loi, et sous Bostanzadé, les revenus incertains, jusqu'alors alloués au moufti, sous le titre d'argent d'orge (arpalik), furent convertis en appointemens réguliers (wazifé). La mort subite du moufti Sekeria ne pouvait exciter un grand étonnement, après la peste qui avait causé de si terribles ravages à Constantinople, cette année et l'année précédente. A cette occasion, on organisa en plein air un service de prière publique, et le peuple se porta en masse sur la place des Flèches derrière l'Arsenal,

et sur l'Alemtagh, de l'autre côté du Bosphore, pour demander au ciel la cessation du fléau (10 septembre 1592 — 3 silhidjé). Le Sultan se rendit par eau dans les châteaux du Bosphore; à Constantinople, les boutiques furent fermées. Deux ans auparavant, était mort subitement comme Sekeria, le kapitan-pascha Hasan, Vénitien de naissance, qui s'était opposé au beau projet, conçu par Sinan-Pascha, de réunir la Mer-Noire au golfe de Nicomédie, par le moyen d'un canal qui aurait pris naissance au lac Sabandja; Pline avait fait une semblable proposition à Trajan, pendant qu'il administrait la Bithynie, et la même question avait été agitée et résolue affirmativement sous Souleïman, dans la vue de diminuer les frais de transport des bois de construction et autres, de la Mer-Noire à Constantinople. En effet, dès cette époque, l'espace de terrain qui s'étend du lac Sabandja au golfe de Nicomédie avait été nivelé sur une longueur de vingt mille aunes, par Sinan, le plus grand architecte de l'empire ottoman, le constructeur de Souleïmaniyé à Constantinople, et de Selimiyé à Andrinople, et par maître Gourz Nicolas (probablement un Grec); mais les travaux avaient été interrompus à cause des guerres qui avaient absorbé alors l'attention du Sultan. Sur la proposition de Sinan-Pascha, trente mille ouvriers furent envoyés à Nicomédie (11 mars 1591—15 djemazioul-ewwel 999). La direction des travaux fut confiée à Hasan-Pascha, fils de Sokolli. Le grand-vizir lui-même, accompagné du kapitan-pascha et du juge d'armée d'Anatolie, se rendit sur le vaisseau-amiral à

Nicomédie, où il présida pendant trois jours au nivellement du terrain. Mais les adversaires de l'entreprise la représentèrent au Sultan comme onéreuse au peuple, et la firent avorter [1]. Mourad dit à ce sujet : « Il » vaut mieux construire des vaisseaux que des canaux ; » on peut continuer le transport des bois à Constan- » tinople comme on l'a toujours fait. » A de pareilles vues d'économie politique, les ministres ne trouvèrent rien à répliquer, sinon que : « Les paroles des rois » sont les reines des paroles [2]. »

Avec l'équinoxe de l'année 1592, commença le onzième siècle de l'hégyre ; tous les esprits étaient dans l'attente d'événemens extraordinaires, parce que, d'après les idées orientales, le commencement de chaque siècle, et surtout de chaque dizaine de siècles, est marqué par l'apparition d'un grand homme, dont le puissant génie domine son époque. Cette attente fut en quelque sorte justifiée en Perse par l'avènement de Schah Abbas-le-Grand, mais entièrement déçue dans l'empire ottoman, pour qui la première partie du onzième siècle ne fut qu'une époque de guerres et de troubles. Deux des historiens ottomans les plus estimés, Hadji Khalfa et Naïma, commencent leurs histoires à la première année du onzième siècle, uniquement parce qu'elle ouvre un nouveau cycle séculaire, sans se mettre en peine d'alléguer, pour l'adoption de ce point de départ, la nécessité de dater leurs ou-

[1] *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 1 avril 1591 : « Opposizion fatta » al primo Vezir nel taglio di Nicomedia da Ferrat dal Capitan del mar. »

[2] *Kelamol moulouk, mouloukol-kelam.*

vrages d'un grand fait ou d'une grande époque marquant une nouvelle ère historique. La révolte, qui dans la première année du onzième siècle entraîna la destitution du grand-vizir Siawousch et la nomination de Sinan-Pascha à sa place, eut un caractère différent des trois premières; cette fois, ce ne furent point les janissaires, mais les sipahis qui se révoltèrent, et les premiers contribuèrent au maintien de l'ordre en réduisant les seconds. On ne peut considérer la première année du onzième siècle de l'hégyre comme faisant époque dans l'histoire de l'empire ottoman, que parce que d'elle date la discorde qui se glissa entre les troupes des diverses armes; d'autre part, cet esprit de rébellion qui, depuis Mourad II, s'était signalé dans le cours de cent cinquante ans par quelques rares désordres sous Mohammed II, Bayezid II, Sélim Ier et même sous Souleïman, poussa les janissaires à des troubles plus sérieux et plus fréquens, et se propagea dans les rangs des sipahis. Un jour de paiement (27 janvier 1593 — 23 rebioul-akhir 1001), les janissaires ayant reçu la totalité de leur solde, et les sipahis seulement une partie, il résulta un conflit de cette préférence accordée aux uns à l'exclusion des autres: les sipahis assaillirent le diwan en demandant la tête du defterdar Emir-Pascha. Le Sultan, pour apaiser le tumulte, envoya immédiatement cent bourses de son trésor particulier; mais les sipahis refusèrent de toucher à l'argent, et demandèrent avec un redoublement de fureur la tête du defterdar. Le grand-chambellan et le maréchal de la cour s'efforcèrent de les ramener

à la raison, en leur disant : « Vous avez maintenant » votre solde, que ferez-vous de la tête du defterdar ? » Cette intervention officieuse n'obtint, pour toute réponse, qu'une grêle de pierres. Les deux juges d'armée se présentèrent alors devant les troupes ameutées et leur firent observer que le defterdar était un émir, c'est-à-dire un descendant du Prophète, et que son meurtre serait un sacrilége; mais cet appel à la piété des sipahis ne provoqua qu'une nouvelle grêle de pierres. Dans cette extrémité, les vizirs invitèrent les scheïkhs, les prédicateurs de Souleïmaniyé et d'Aya-Sofia à se rendre au diwan avec les étudians de leurs académies, et leur exposèrent l'affaire; ceux-ci essayèrent à leur tour, mais en vain, leur éloquence sur les rebelles. Vingt seïds, qui voulurent effrayer les sipahis sur les terribles conséquences du meurtre d'un descendant du Prophète, ne gagnèrent que des blessures avec leur imprudente harangue. Le vizir Boyalü Mohammed-Pascha, ennemi du defterdar, dit au grand-vizir : « Pourquoi refuser plus long-temps de le » livrer ? Vous avez bien livré le beglerbeg ! qu'est-ce » donc qu'un defterdar ? » Mais le grand-juge Bostanzadé répliqua d'une voix tonnante : « Est-ce ici le di- » wan d'Yezid, pour que les têtes des descendans du » Prophète doivent rouler sur la poussière ? » Cependant un katti-schérif du Sultan appela l'aga des janissaires au diwan ; les chefs des janissaires et des tschaouschs firent des rondes dans la ville pour mettre un terme au désordre; comme le tumulte continuait, le Sultan permit aux gens du seraï, qui s'étaient armés à

la hâte de bâtons et de fourches, de tomber sur les sipahis. Les rebelles furent chassés de la cour du seraï : mais les portes encombrées de chariots ayant empêché leur fuite, trois cent cinquante-sept d'entre eux furent massacrés; leurs corps ne furent pas ensevelis; on les jeta à la mer. Cependant, Mourad voulant prévenir de nouveaux troubles, fit payer aux sipahis leur solde arriérée et déposer les trois defterdars; deux jours après, il destitua le grand-vizir Siawousch et le remplaça par Sinan-Pascha, qui fut rappelé de son exil de Maghalghara. Les six autres vizirs du diwan étaient Ibrahim, gendre de Mourad, Djighalizadé, Sinan, qui avait succédé à Hasan dans la dignité de kapitan-pascha, Mohammed le chirurgien, Boyalü Mohammed et Khizr-Pascha.

Les janissaires, à qui le succès de leur première attaque contre le diwan avait révélé leur puissance, élevèrent sur le trône de Moldavie un prince de leur choix : un Moldave du nom d'Aaron, qui de palefrenier était devenu boyard, avait gagné cette milice par des largesses, et avait obtenu, par son entremise, la principauté de Moldavie (mai 1592 — schâban 1000). Mais Aaron ne payant pas exactement le tribut, fut destitué par le kapidji-baschi Mohammed, avant qu'une année se fût écoulée depuis sa nomination, et conduit à Constantinople. Les janissaires désapprouvèrent énergiquement la mesure qui frappait leur protégé, et déclarèrent qu'il n'était pas juste de déposer le voïévode après un si court espace de temps; leur attitude menaçante intimida le diwan, qui renvoya Aaron dans

sa principauté. Mais quelque temps après, le voïévode étant revenu à Constantinople avec trois millions destinés à ses créanciers et se tenant caché à Galata, les janissaires attribuèrent cette vie solitaire à quelque faute dont il se sentait coupable envers eux; sur cette simple présomption ils assaillirent sa maison, et pillèrent l'argent qu'il avait apporté. Pierre (appelé Weli par les Ottomans), qui, sous prétexte de faire entrer de plus grands revenus dans le trésor du Sultan, avait insurgé la Moldavie, fut pendu sur le marché aux poissons de Constantinople.

En Valachie, Michné ayant échangé cette principauté contre le titre de musulman et de sandjak de Nicopolis, et son successeur Rado [1] ayant été déclaré déchu, Alexandre fut nommé voïévode et installé, en cette qualité, par le mir-âlem Kourd-Aga. A la suite d'Alexandre vinrent dans le pays, des janissaires et des fermiers turcs qui commirent toutes sortes d'exactions et de désordres, violèrent les femmes, et enlevèrent les jeunes garçons pour les enrôler dans les rangs des janissaires.

Vers le même temps eurent lieu à Constantinople la circoncision du fils de Haïder Mirza, neveu de Schah-Abbas, à laquelle assista un ambassadeur persan, et l'arrivée du khan de Ghilan, Ahmed, qui avait obtenu du Sultan, par l'entremise du gouverneur du Schirwan, la permission de venir lui rendre personnellement ses hommages; Ahmed, prince versé dans

1 « Rado stato demesso come uomo di poco giudizio. » *Summario delle Relaz. venet.* marzo 1591.

toutes les branches des sciences orientales, trouva à la Porte une réception favorable, et eut l'historien Selaniki attaché à sa personne en qualité de mihmandar. Chassé de son pays par le khan des Ouzbegs, le Sultan lui accorda sa demande d'aller séjourner à Kerbela avec une pension de deux cent quatre-vingt-cinq aspres par jour et cinq cents mesures de blé et d'orge par an. Mais Ahmed ayant voulu par la suite se rendre secrètement de Bagdad dans le Schirwan, fut jeté en prison par le gouverneur de Ghendjé.

La première année du onzième siècle de l'hégyre fut encore marquée par la mort de sept savans turcs et l'explosion de la guerre de Hongrie. Quatre de ces écrivains ont rendu de grands services à la philologie turque, persane et arabe, en facilitant, par des traductions, des commentaires et des vocabulaires, l'échange des littératures de ces diverses langues : Soudi et Schemii ont traduit et commenté Hafiz, Sadi et Djelaleddin Roumi, les plus grands poëtes lyrique, éthique et mystique de la Perse ; Wankouli, c'est-à-dire le serviteur de Wan, a fait une traduction du dictionnaire arabe de Djewheri ; Khosrewzadé, enfin, descendant du savant Khozrew, célèbre sous le règne de Mohammed II, a traduit l'histoire de l'Yemen par Koutbeddin de la Mecque, et composé un ouvrage intitulé *Ghalalat* sur les vices de langage, résultant d'une orthographe qui, sans tenir compte de l'étymologie, écrit les mots d'après leur prononciation, vices dont le nom arabe *galimatias* est passé dans plusieurs langues européennes. Le cinquième, Abdourrahim Kinalizadé,

surnommé Kerami, est placé, par son neveu Hasan-Kinalizadé, au rang des poëtes ottomans. Les sixième et septième sont Mohammed d'Aïdin, connu sous le nom de Mounschi (écrivain épistolaire), auteur de deux commentaires sur le Koran, et d'un autre sur le célèbre ouvrage de Hariri, et Schemsi-Efendi de Siwas, auteur des panégyriques des quatre premiers khalifes, d'un hymne sur la naissance du Prophète, des huit Paradis et autres ouvrages mystiques.

Pour faire diversion à l'esprit de révolte sans cesse renaissant des janissaires et mettre fin à leurs querelles avec les sipahis, il était urgent de les occuper à une guerre sur les frontières. Les historiens européens qui ont écrit jusqu'à ce jour sur l'empire ottoman, veulent que huit opinions différentes aient été formulées à ce sujet par le diwan, et que les huit vizirs (il n'y en avait que sept) fussent partagés sur la question de savoir s'il fallait porter la guerre en Perse, dans le royaume de Fez, à Malte, en Espagne, à Venise, à Naples, en Pologne ou en Hongrie. Mais l'aperçu que nous avons donné des relations extérieures de la Porte pendant les quatre dernières années, et lors de l'explosion de la guerre avec les puissances asiatiques et européennes, ne peut laisser de doute sur ce qu'il faut penser de ces prétendues discussions du diwan, et des longs discours dont elles auraient été l'occasion. Depuis que les Ouzbegs avaient été plus favorisés par la fortune dans leurs guerres avec la Perse, que ne l'auraient désiré les Ottomans à cause de leur propre sûreté; depuis qu'ils avaient chassé le khan de Ghilan, allié de Mourad,

de sa principauté et l'avaient forcé de se réfugier à Constantinople, l'intérêt politique avait commencé à l'emporter dans le diwan sur l'intérêt religieux; la crainte que le khan des Ouzbegs ne parvînt à subjuguer la Perse et ne devînt ainsi un dangereux voisin pour l'empire, éloigna non seulement toute idée d'une guerre avec le schah, mais encore valut un accueil favorable à son ambassadeur, venu pour demander des secours contre les Ouzbegs [1]. Il ne pouvait pas davantage être question d'une guerre avec le souverain de Fez, qui avait conquis le trône avec l'appui des Ottomans, et n'avait cessé de se montrer le vassal dévoué de la Porte. Les relations de Mourad III avec l'Angleterre n'étaient pas moins amicales, depuis la conclusion du dernier traité de commerce par Édouard Burton. L'accession de l'historien Seadeddin, gagné par des sommes considérables aux

1 « Il Sgr. di Gilan fu tenuto in prigione dall' avo del presente Re per » anni 22, e a preghier di suoi parenti lo liberò dandogli la figliola per mo» glie con la restitution del suo paese, havendo una sola figliola. » *Summario delle Relaz. venet.* 12 sept. 1591. « Il Signor non persistera nella protezione » del Principe di Gilan, della quale non e fatta menzione nella capitulazione » — vale più il rispetto di stato, di quello di religione. » *Ibid.* 4 maggio 1592. Selaniki, p. 357. « Il Persiano intesa la unione del Principe di Gi» lan con Obsek Tataro era andato senza aspettar risposta della risoluzione » di quanto haveva trattato il suo Capigibaschi a quella porta, impatronan» dosi del suo stato. » *Ibid.* 13 giugno 1592. « L'ambassador di Persia licen» tiato colla promessa che il suo Re sara assistito contra Osbeck Tataro. » *Ibid.* 10 aug. 1598. « Doppo l'arrivo del Ambassador di Persia si e pub» blicato che il Principe di Gilan sia mancato di vita, cosi per li molti anni » come per il travaglio perso per il cattivo esito della sua negoziazione. » *Ibid.* 3 luglio 1593.

intérêts de l'Angleterre [1], et la correspondance diplomatique d'Elisabeth qui abondait dans le sens des Turcs en représentant les catholiques comme des idolâtres, et faisait des presbytériens et des huguenots une variété des Musulmans [2], n'avaient pas peu contribué à amener ces résultats. Cependant la demande de l'ambassadeur anglais, tendant à obtenir en faveur du roi de Navarre le secours d'une flotte ottomane contre l'Espagne, n'eut aucun succès [3]. L'ambassadeur français Lanscome avait obtenu dès l'avènement d'Henri IV, contre les habitans de Marseille, un ferman dans lequel le Sultan les menaçait de la guerre, s'ils quittaient le parti de la France pour celui de l'Espagne. Henri IV annonça son avènement à la Porte par l'ambassadeur anglais, demanda le renvoi de Lanscome comme dévoué à la Ligue, et envoya à sa place M. de Brèves. A l'arrivée du nouvel ambassadeur, le Sultan fit ouvrir l'église de Galata, qui était restée fermée jusqu'alors; Lanscome, accusé d'être l'espion de l'Espagne, fut retenu prisonnier

1 « L'ambassadore d'Inghilterra ha molta familiarita col Coda e non tratta » con altro. » *Summario delle Relaz. venet.* 31 ott. 1592.

2 Sinan-Pascha disait à l'ambassadeur Pezzen : « Il ne manque rien aux Anglais pour être de véritables musulmans que de lever le doigt et de prononcer l'*Eschhed* (formule de la confession de foi). » *Rapport* d'Eytzing de 1588. Burton, dans son *Mémoire* à la Porte, dit que le Sultan avait pendant sept ans écrit tous les ans une lettre à Elisabeth, dans laquelle il lui promettait des secours contre Philippe II, mais que jusqu'ici on n'avait rien vu que ces lettres. *Rapport* de Pezzen.

3 « Arz presentato dall' ambassadore d'Inghilterra, il qual richiede l'ar» mata a favor del Re di Navarra contra il Re di Spagna, non sara compia» ciuto. » 2 nov. 1591.

à Galata, puis ensuite relâché et envoyé à Malte [1].

La Porte avait plusieurs griefs contre la Pologne depuis l'avènement de Sigismond; l'archiduc Maximilien, fait prisonnier par l'armée polonaise sous les ordres de Zamoisky, avait été rendu à la liberté; en outre, les Polonais avaient fait éprouver une sérieuse défaite aux Tatares de Crimée. L'internonce André Fodere apaisa pour le moment le mécontentement du diwan, en annonçant la prochaine arrivée d'un ambassadeur. Un mois après, le 12 avril 1589, on vit en effet paraître à la Porte Paul Uchansky, chargé de demander le renouvellement de la paix qui existait entre les deux puissances depuis cent quatre-vingts ans [2]. Dans les lettres de créance de l'ambassadeur, le roi rappelait au Sultan l'amitié qui avait uni Souleïman et Sigismond Ier, Sélim et Sigismond II, et qui avait régné entre Etienne Bathory et Mourad. Du reste, Uchansky déclara que la Pologne ne pouvait ni ne voulait payer tribut. Cette déclaration irrita au dernier point le grand-vizir, et attira à son auteur des sévices tellement

[1] « Lancome viene spedito e dato in mani del ambassador d'Inghilterra » con la restitution della maggior parte della roba. » 1 maggio 1592. « Lan- » come ha ottenuto di far il suo viaggio in liberta col giuramento che ha » prestato a Navarristi di appresentarsi in termine di mesi 6 a Navarra, e » restato col Brevi il figlio suo maggior. » 25 marzo 1593. *Rapport* de l'ambassadeur vénitien.

[2] D'après ce calcul, la grande invasion des Turcs en Pologne, en 1492, n'est point considérée comme ayant troublé le pays, et le premier traité entre les deux puissances aurait dû être signé en 1410. Mais l'histoire ne connaît pas de traité antérieur à l'année 1489, sous le règne de Jagellon. Crommer, l. XXIX.

graves qu'il en mourut peu après à Constantinople. Le Sultan adressa une longue lettre au roi, pour se plaindre des invasions des Cosaques à Bialgrod, Tezin et Odi. Il lui annonça en même temps l'arrivée à Constantinople du prince Haïder avec une brillante ambassade, la conclusion de la paix avec la Perse, et l'acquisition de neuf nouveaux sandjaks et d'immenses trésors; il renouvelait sa demande d'un tribut qui devait consister en fourrures de zibeline d'une valeur de dix millions d'aspres ou deux cent mille ducats; il disait qu'en cas de refus il réunirait ses forces à celles du khan des Tatares pour dévaster toute la Pologne, et que le beglerbeg de Roumilie prendrait à cet effet ses quartiers d'hiver sur les frontières; toutefois il laissait au roi deux mois pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre. Mais la paix fut conclue par l'entremise de l'ambassadeur anglais et de Boghdan, voïévode de Moldavie [1], moyennant douze mille piastres et cinq cents fourrures de zibeline, pour le grand-vizir, cent ballots de peaux de zibeline et cent vêtemens (15 mai 1590). L'ambassadeur polonais Zamoisky fut chargé de l'échange des ratifications [III]. Le grand-prince de Transylvanie, qui avait offert au Sultan cent mille ducats et au grand-vizir cinquante mille, pour obtenir son installation sur le trône de Pologne, avait vu ses prétentions annulées par l'avènement de Sigismond; ses

1 « Confirmazione della pace con Poloni ricercata da un Nonzio loro e » trattata per il Bogdano » (*Summario delle Relaz. venet.* 13 giugno 1591), et « Partita del amb. di Polonia, manda la copia delli capitoli conclusi. » 31 ott. 1591.

espérances d'agrandissement détruites de ce côté, il chercha à fortifier la puissance de sa maison par une alliance avec la fille du grand-duc de Toscane ; mais la Porte lui fit interdire la réalisation de ces projets (13 octobre 1592).

Un négociateur russe, qui à son retour de Perse avait conclu avec les princes géorgiens un traité par lequel la Russie s'engageait à fournir au schah des canons et des munitions en retour de ballots de soie, arriva vers le même temps à Constantinople. Il fit présent au Sultan de fourrures de zibeline, de faucons blancs, et de dents de chevaux marins, et lui demanda d'assigner au patriarche une nouvelle église pour l'exercice du culte chrétien, en échange de celle qui avait été transformée en mosquée, et de consentir à la suppression de l'impôt que la Russie payait aux Tatares. Au printemps de l'année suivante (1593), Fedor Ivanovitch accrédita auprès de la Porte un nouvel ambassadeur, qui réussit dans sa mission, tendant à la conclusion d'un traité d'après lequel les deux puissances s'engageraient réciproquement à tenir en bride les Cosaques et les Tatares.

Les brigandages des Uscoques sur les possessions ottomanes menacèrent un moment de constituer Venise en état de guerre avec la Porte ; mais le renégat vénitien Hasan, et la sultane Baffa, qui servaient, en toute occasion, les intérêts de leur patrie, rejetèrent tout le mécontentement qu'éprouvait le Sultan de la violation des frontières ottomanes, sur l'empereur d'Autriche. Le mot *Uskok* signifie, en langue dalmate,

transfuge. Les invasions des Turcs dans la Croatie, la Dalmatie et l'Albanie, réduisirent une foule d'habitans de ces provinces à chercher un asile sur des points à peu près inaccessibles. Pierre Crossich, qui occupait la forteresse de Klis, non loin des ruines de Salona, y reçut un assez grand nombre de ces fugitifs au commencement du seizième siècle. Les courses continuelles qu'ils faisaient sur le territoire ottoman attirèrent sur eux les armes des Turcs. Expulsés de Klis, ils se réfugièrent à Segna, port de mer situé au fond du golfe de Guarnoro. Des montagnes et des forêts défendent l'accès de Segna du côté de la terre, une multitude d'écueils le rendent inaccessible du côté de la mer pour tout autre bâtiment que des barques légères. Les Uscoques établis dans cette position n'avaient pour vivre ni la ressource de l'agriculture ni celle de la pêche. Elevés dans des habitudes de vol et de brigandage, ils continuaient leur pillage sur les terres des Turcs; mais le voisinage de la mer les invitait à tenter la fortune sur un autre élément, et les sinuosités d'une côte orageuse leur offraient un repaire au fond duquel ils ne pouvaient être poursuivis. La nécessité les avait faits brigands; la situation de leurs établissemens sur les bords de la mer les fit pirates. Les Turcs surtout avaient le plus à souffrir de cette multitude de barques armées qui interceptaient leurs bâtimens isolés, et qui poussaient la témérité jusqu'à enlever leurs navires dans les rades et au milieu des ports. Les Uscoques étaient ouvertement protégés par l'empereur, qui les opposait aux martoloses, ramassis comme eux de tous

les vagabonds des frontières, et leur exacte contre-partie. Les Uscoques et les martoloses avaient le privilége des brigandages sur les frontières dalmates et vénitiennes, comme les Tatares et les Cosaques sur celles de Pologne et de Russie, les akindjis et les heiduques sur celles de Hongrie [1]. Le gouvernement ottoman s'en plaignit à la république de Venise qui, par ses traités avec la Porte, s'était engagée à faire respecter le commerce turc dans les pays soumis à sa juridiction. Le diwan somma les Vénitiens de tenir leurs engagemens, et les menaça, en cas contraire, d'envoyer une flotte dans l'Adriatique [2]. La république, qui n'avait rien tant à redouter que cette mesure, s'estima heureuse de pouvoir se justifier du soupçon de connivence, en citant les insultes fréquentes que les Uscoques avaient faites à son pavillon. Les bailes Moro, Zani, Lipomani [3], successivement

[1] Tous ces noms sont d'origine turque : *heiduque* (haïdoud); *Kosak*, synonyme avec *Uscoque* et *akindji;* le nom *martolos* seul paraît être d'origine hongroise : Pouqueville le fait dériver d'*armatoli*.

[2] On trouve dans les *Scritture turchesche* (Archives I. R.), sous la date du 1 sâfer 999 (29 novembre 1590), deux lettres du Sultan et du grand-vizir, contenant des plaintes contre les Uscoques, à l'empereur Rodolphe et au doge. Dans une autre lettre au doge, datée du mois de septembre 1589, le Sultan réclame plusieurs bâtimens pris par les Uscoques. Le même ouvrage renferme des fermans relatifs à la délimitation de Sebenico; à la restitution des effets pris sur les Vénitiens par Kasim, sandjakbeg de Tripoli, en Syrie; aux plaintes contre les Uscoques adressées par Derwisch-Pascha, de Bosnie, et plusieurs autres lettres du Sultan.

[3] Lipomani fut envoyé par ordre de la République comme prisonnier à Candie, pour avoir dépassé ses instructions dans les négociations de paix de l'Espagne avec la Porte : il était en outre accusé d'avoir trahi les démarches

envoyés à Constantinople, reçurent l'ordre de ne rien négliger pour la conservation de la paix; ils furent puissamment secondés en cela par le kapitan-pascha et la sultane Baffa, tous deux d'origine vénitienne. D'un autre côté, la république demanda à l'empereur de chasser de ses Etats ces bandes dévastatrices, et fit même intervenir la cour de Rome auprès de ce prince, pour obtenir de lui de sévir contre les Uscoques. On dirigea en effet contre eux plusieurs expéditions; mais comme les résultats qu'on en retira ne firent qu'augmenter le mécontentement des Ottomans, ils poursuivirent ces brigands jusque sur les terres de l'empereur et de la république. Cependant leurs bandes se recrutaient journellement d'une foule de malfaiteurs des frontières de la Hongrie et de la Croatie, des provinces limitrophes de la Turquie et de la côte d'Italie. En peu d'années, Segna était devenue l'asile général de tous les vagabonds des pays voisins. Mais la Porte ayant fini par opposer aux Uscoques une milice de même espèce, ceux-ci durent cesser à peu près leurs courses sur le continent, et se livrer presque uniquement au métier de pirates. Dans ces circonstances, le sénat de Venise prit la résolution de tenir constamment dans ces parages quelques fustes et des barques armées propres à la navigation des bas-fonds, et de faire escorter ses vaisseaux marchands par des bâtimens de guerre. Les prises devenant plus difficiles et plus périlleuses, les Uscoques choisirent

du roi de Navarre et de l'ambassadeur anglais. *Rapport* de l'ambassadeur d'Autriche.

pour théâtre de leurs dévastations les îles de Dalmatie, que jusque-là ils avaient traitées avec assez de ménagemens : Veglia, Arabo, Pago furent ravagées, les villages livrés aux flammes, et les habitans des campagnes obligés de se réfugier dans les villes fermées. Les Vénitiens avaient eu plusieurs fois le projet d'aller attaquer Segna ; mais comme les Turcs s'offraient toujours à les seconder dans cette entreprise, apparemment pour garder ensuite cette place si avantageusement située, les Vénitiens refusèrent cette dangereuse alliance, et les brigandages continuèrent.

Fatigué des pillages continuels auxquels ni la république ni l'empereur ne pouvaient ou ne voulaient pas remédier, Hasan, pascha de Bosnie, résolut, avec les seules forces de son gouvernement, d'anéantir les bandes des Uscoques. Il se jeta à la tête de cinq mille hommes sur la Croatie, sans distinguer pirates ni Autrichiens, ravagea tout le pays entre Kreuz et Suanich, et assiégea Sissek pendant que Thomas Erdœdy reprenait sur les Turcs son château de famille, Moslovina. Dans une autre incursion aux environs de Gran, les Turcs ramenèrent, en présence même de la garnison, tout le bétail qu'ils trouvèrent dans la contrée (août 1591).

Le tribut annuel de trente mille ducats dû par l'Autriche avait été apporté en 1589 par Jean de Mollart de Reinek, et l'année suivante par Streins d'Ehrenreichstein, seigneur de Schwarzenau, et échanson de l'archiduc Ernest. Dans la même année, les trois begs faits prisonniers, qui avaient été pendant long-temps

l'objet d'une correspondance entre l'empereur et le Sultan, avaient été rendus à la liberté ; l'empereur avait demandé également par écrit à la Porte la délivrance de l'interprète Auger. De son côté, le Sultan envoya un tschaousch à l'empereur avec une lettre dans laquelle il lui manifestait le désir de voir la paix maintenue, malgré les événemens survenus sur les frontières de Bosnie et de Croatie. Il l'informait que Feridounbeg avait été déposé pour avoir violé la paix par les combats singuliers de Buganz et de Bakibanya. Profitant de ces favorables dispositions de la Porte, l'empereur chargea Pezzen de renouveler la paix pour huit autres années : dans ce traité (1er sâfer 999 — 29 novembre 1590), il fut stipulé qu'outre le tribut ordinaire de trente mille ducats, un présent extraordinaire en vaisselle d'argent serait apporté, l'année suivante, par une ambassade commise à cet effet. Le Sultan, cependant, ne cessait d'adresser à l'empereur de vives plaintes sur les brigandages des Uscoques de Segna, et il demanda en outre la destruction du fort élevé, trois ans auparavant, sur les bords du lac Balaton. De son côté, l'empereur se plaignit des fréquentes incursions des Ottomans dans ses provinces, et attribua à cette cause le retard mis au départ d'une ambassade extraordinaire; cependant, un mois après, il la fit partir sur les lettres pressantes du grand-vizir Sinan-Pascha [1] et

[1] On trouve plusieurs de ces lettres, datées de djemazioul-akhir 1001 (mars 1593), dans les chancelleries I. R. Dans l'une d'elles, Sinan demande impérieusement des envois de présens, et menace de la guerre dans le cas contraire. Une autre lettre, traduite en langue italienne, élève des plaintes

du gouverneur d'Ofen [1]. Le Bohémien Frédéric de Khrekwitz, conseiller de la cour impériale, se rendit à Constantinople, avec une suite de cinquante personnes, parmi lesquelles étaient son frère, les barons de Thurn et de Malowez, le secrétaire d'ambassade Hann, l'interprète Malik, l'apothicaire Seidel, et le page Wratislaw de Mitrowiz; ces deux derniers ont tracé l'histoire de l'ambassade et du triste sort qui l'attendait [2]. Khrekwitz offrit au Sultan, outre le tribut de trente mille ducats, le présent extraordinaire stipulé pour le renouvellement de la paix, et qui consistait en vases d'argent, coupes, corbeilles, plats, flacons du même métal, et six horloges artistement travaillées. Parmi ces horloges, on en remarquait trois dont les ressorts faisaient mouvoir des figures toutes les fois que la sonnerie entrait en mouvement; la pre-

contre Zriny, Bathiany et Nadasdy. Deux autres des gouverneurs d'Ofen, Mohammed et Hasan-Pascha, portent la date des mois de janvier et de juillet 1593.

[1] Dans sa lettre du 19 août 1591, l'empereur, se plaignant de l'invasion de Hasan, dit : « Quæ sane res dubios nos et animo suspensos reddidit, ut » neque Oratorem nostrum progredi, neque munus honorarium ulterius » quam Comaram usque perferri pateremur. Significatur interea nobis eundem Bassam magno cum exercitu confinia nostra ingressum, Minzanth » castellum oppugnasse atque incendisse. Zyzeck alteram arcem majoribus » machinis bellicis adortum fuisse, tandem etiam Cumaram minorem in » Canisiensi ditione vi maxima expugnasse crudeliterque et plane hostiliter » per illas partes grassari. »

[2] *Des Freyherrn von Wratislaw merkwürdige Gesandtschaftsreise nach Constantinopel* (*Voyage à Constantinople de l'ambassade impériale*, par le baron de Wratislaw). Leipzik, 1587. *Denkwürdige Gesandtschaft an die ottomanische Pforte* (*Voyage de l'ambassade impériale à la Porte ottomane*, par Frédéric Seidel). Gœrlitz, 1711.

mière portait des cavaliers qui se livraient des combats, la seconde un loup qui était poursuivi et atteint par un Turc, la troisième un Turc qui remuait les yeux, la bouche et les oreilles. L'ambassadeur fit également des présens à l'Albanais Ferhad - Pascha, aux vizirs, à Djerrah - Mohammed, à Siawousch, à Ibrahim, au kapitan-pascha et au renégat génois Cicala ; trois mille écus furent donnés au grand-vizir, mille à chacun des autres vizirs, sans compter des coupes, des vases, des flacons de vermeil et des horloges dont le beau travail témoignait de l'état florissant des arts en Allemagne sous le règne de Rodolphe II. Sinan ayant été récemment destitué du grand-vizirat, ne fut visité par l'ambassade qu'en dernier lieu, circonstance qui ne fit qu'accroître la haine qu'il portait à l'Autriche et dont il avait si souvent donné des preuves. Il avait pris Pezzen en aversion, parce qu'il lui avait vainement demandé un présent de mille écus ; aussi, lorsqu'eut lieu sa seconde nomination à la place de grand-vizir, il l'apostropha brutalement en plein diwan : « Pourquoi, lui dit-il avec emportement, tarde-t-on » si long-temps à payer le tribut ? » Pezzen ayant répondu qu'il l'ignorait et qu'il écrirait à ce sujet à Vienne, Sinan continua avec la même violence : « Qui » a donné au roi de Vienne le pouvoir de changer un » misérable écrivain (Pezzen) en ambassadeur ? — » L'empereur est libre de faire d'un écrivain un ambassadeur, comme le Sultan d'un gardien de pourceaux un vizir, » répliqua Pezzen, faisant allusion à Sinan, qui avait été gardien de pourceaux en Albanie

pendant son enfance [1]. Sinan, loin de se fâcher de cette réplique, dit en riant aux assistans : « L'infidèle » m'a bien rendu la monnaie de ma pièce. »

Les présens ordinaires et extraordinaires stipulés dans le dernier traité avaient à peine été remis par Khrekwitz, que Hasan, gouverneur de Bosnie, viola de nouveau la paix par la prise de Charstoviz et de Gora, par la construction de la palanque de Petrina au confluent de la rivière du même nom et de la Koulpa, par la conquête de Bihatsch, qui depuis Bela IV avait été pendant trois cent cinquante ans un des principaux points de défense des frontières hongroises (avril 1592). Mikaczy fit à Sissek une belle défense qu'il souilla malheureusement par ses cruautés : il fit jeter des messagers de Hasan-Pascha par-dessus les murs dans le Danube, et, feignant de vouloir se rendre, il attira dans la place des sipahis et les fit lier à des tonneaux de poudre, auxquels on mit le feu (19 août). Hasan jura de se venger et remplit son serment avant même la fin de l'automne : il battit Nadasdy [2] qui l'avait provoqué au combat par un défi, et lui prit mille hommes, douze canons et sept étendards. Trois cents prisonniers furent conduits en triomphe à Constantinople devant la

[1] « E Sinan ambitioso, inconstante, contumelioso, infiato, imprudente, » impudente, superbo, e nella pratica senza nessuna sorte di maniera civile, » e anco chiamato da Turchi matto aventuroso. » *Relation* de Floriani, dans Ranke, *Princes et Peuples du midi de l'Europe*, p. 54.

[2] Les historiens hongrois gardent le silence sur cette défaite ; mais elle se trouve mentionnée dans les *Rapports* de Khrekwitz, et dans la *Relation du cortége triomphal*, de Wratislaw, p. 2[illegible]2.

demeure de l'ambassadeur d'Autriche ; en tête du cortége marchaient des musiciens qui faisaient entendre des sons barbares, puis venait une troupe portant les armes prises sur l'ennemi, des chariots chargés de butin, et enfin les malheureux prisonniers offrant un pêle-mêle d'hommes, d'enfans, de femmes, de vieillards, que les Turcs chassaient devant eux à coups de bâton comme un vil bétail (19 octobre 1592). Les hostilités des Turcs, sans cesse renaissantes et presque toujours victorieuses, jetèrent l'alarme dans la chrétienté, au point que Rodolphe II institua dans le saint empire romain et hongrois la *cloche des Turcs,* qui, le matin, à midi et le soir, appelait les fidèles au temple, pour demander à Dieu la grâce de triompher de leurs terribles ennemis. Ce fut trois mois après, au mois de janvier 1593, qu'eurent lieu la révolte des sipahis et la nouvelle promotion de Sinan-Pascha au grand-vizirat, deux événemens dont nous avons déjà parlé. Le conquérant octogénaire de Tunis et de l'Yemen, Sinan-Pascha, ne songeait qu'à porter la guerre en Hongrie; il employa tous les moyens pour décider le Sultan à cette violation de la paix, et provoqua de la part des magnats mécontens de Bosnie et de Hongrie une supplique générale tendant à obtenir l'ouverture des hostilités [IV]. L'ambassadeur d'Autriche, dont les secrètes instructions avaient été trahies au grand-vizir par un renégat de la suite de l'ambassade, fut ignominieusement jeté en prison aussitôt qu'on eut appris la défaite que Hasan-Pascha avait éprouvée près de Sissek. Dès lors, Sinan triompha de la répugnance du Sultan, et la

guerre contre Rodolphe II fut résolue. Hasan-Pascha, surnommé Tilli, avait pu, pendant le grand-vizirat de Siawousch, compter, pour toutes ses entreprises contre l'Autriche, sur la coopération de Hasan Kirli, beglerbeg de Roumilie; mais Sinan, en prenant en main l'administration de l'empire, nomma beglerbeg de Roumilie, son fils Mohammed; il nourrissait d'ailleurs un secret ressentiment contre Hasan, gouverneur de Bosnie, parce que celui-ci, après lui avoir prêté sa maison de Constantinople, lorsqu'il avait été nommé grand-vizir pour la seconde fois, la lui avait redemandée à l'époque de sa déposition. Le nouveau beglerbeg de Roumilie abandonna entièrement le gouverneur de Bosnie à ses propres forces. Le 15 juin 1593, Hasan-Pascha campa avec vingt-cinq à trente mille hommes [1] sur la rive droite de la Koulpa; il passa la rivière pendant la nuit avec les fantassins de Memi, beg de Zwornik, et mit le siége devant Sissek (19 juin), vaillamment défendu par le chanoine Blaise Gyurak; Erdœdy, Auersperg, Eggenberg, général éprouvé dans les guerres des Pays-Bas, Redern et Paradeiser, accoururent au secours de la place, et livrèrent bataille à Hasan (20 juin), dans l'angle formé par le confluent de la Koulpa et de l'Odra. Les Turcs, repoussés vers les bords des deux rivières, se précipitèrent sur les ponts qui se brisèrent sous leur poids. Dix-huit mille d'entre eux restèrent sur le champ de

[1] Naïma fixe les forces de l'armée ottomane à dix mille hommes et celles de l'ennemi à quarante mille : Istuanfi, au contraire, donne aux Turcs trente mille hommes et aux Hongrois huit mille.

bataille ou se noyèrent dans les flots; dans le nombre étaient Hasan lui-même, Ghazi Memi, beg de Zwornik, Moustafa, beg de Klis, surnommé Sultanzadé [v], parce qu'il était fils d'Ahmed-Pascha et de Mirmah, et Mohammed, qui avait également pour mère la fille d'une sultane, et était petit-fils de Mihrma, fille de Souleïman et épouse de Roustem-Pascha. Tout le camp ottoman, les pontons et les équipages tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Parmi les canons pris sur les Turcs, on en remarquait trois du calibre de soixante livres; le premier, marqué aux armes de Maximilien, avait été perdu par Bonn, commandant sur les frontières de Styrie; le second portait les armoiries d'Erdœdy, évêque du temps de Mathias Corvin, et le troisième était celui de Katzianer, orné des armes de Ferdinand Ier, sur lequel Sokolli avait fait trancher la tête à Zriny. L'année, qui fut signalée par une perte aussi considérable en artillerie et en hommes, et par la mort de plusieurs begs et de deux petits-fils de sultanes, est appelée dans l'histoire ottomane l'*année de la ruine* [1].

Cependant, le baron Poppel de Lobkowitz, échanson impérial, était parti de Prague et arrivé à Komorn avec les présens honoraires des années 1592 et 1593; Sinan voulut retarder la déclaration de guerre jusqu'à son arrivée pour bénéficier des soixante mille ducats et en augmenter la solde des troupes. Lorsqu'arriva à Constantinople la nouvelle de la défaite de Hasan, le peuple demanda hautement qu'on vengeât la

[1] *Bozghoun senesi.*

mort de Hasan et des petits-fils des sultanes : la veuve d'Ahmed, fille de Roustem, qui avait à déplorer la perte de son fils, excita le Sultan à la guerre, et tout le personnel de l'ambassade impériale fut jeté en prison ; informé à temps de ces événemens, Poppel, voyant que tout espoir de conserver la paix était perdu, revint sur ses pas. Le grand-vizir Sinan, investi de la direction suprême de la guerre [VI], partit pour la Hongrie, en laissant à Constantinople Ferhad-Pascha en qualité de kaïmakam (gouverneur de la capitale). Les derwischs accompagnèrent l'expédition, en dansant et en poussant les cris de *Hou!* quelques-uns portaient des canons, des massues et autres armes de carton ; les autres étaient enchaînés et déguisés en ours. L'ambassadeur impérial fut traîné à la suite de l'armée. Les gens de sa maison avaient été d'abord conduits au bagne, puis transférés dans la prison affreuse de la Tour-Noire sur le Bosphore. Douze mille janissaires sortirent de Constantinople sous les ordres de leur kiaya ; quatre des six escadrons institués pour la garde de l'étendard sacré accompagnèrent l'expédition, les deux autres restèrent dans la ville. Arrivé à Ouzoundjowa, Sinan, sur la prière des habitans, donna trente mille piastres de sa bourse particulière pour la construction de deux khans, d'un imareth, d'une mosquée et de bains ; il fonda aussi deux villages dans l'important défilé d'Ouzoundjowa, et ordonna qu'on élevât une palanque et un khan dans le défilé de Battschin, relevant de la juridiction d'Yagodina. L'armée fit une halte de dix jours à Bel-

grade, où Khrekwitz mourut dans les fers des suites des mauvais traitemens qu'il avait essuyés (4 septembre 1593 — 7 silhidjé 1001). Sinan ne craignit point de rendre les domestiques de Khrekwitz responsables de la mort de leur maître, dont, disait-il effrontément, ils devaient rendre compte à l'empereur, et les envoya à Ofen. Le 27 septembre (1er moharrem 1002), l'armée passa le pont d'Essek ; à la nouvelle de la position prise par l'ennemi sous Raab, Sinan dirigea sa marche vers Wesprim et Palota, et ordonna au beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Pascha, d'amener huit gros canons d'Ofen à Stuhlweissenbourg. Deux jours furent employés dans la plaine de Stuhlweissenbourg à passer l'armée en revue et à lui compter sa solde. Sinan-Pascha y laissa le gouverneur de Bosnie, et alla mettre le siége devant Wesprim, dont la garnison se rendit trois jours après, aux conditions d'une libre retraite (13 octobre 1593 — 28 moharrem) ; huit jours plus tard, le petit fort de Palota fit également sa soumission, et la garnison en fut massacrée, contrairement aux conventions passées. A la suite de la défaite et de la mort de l'aga des sipahis Khourrem, qui s'était laissé surprendre dans son camp près du mont Jakoya (16 octobre — 1er sâfer), Sinan se rendit à Ofen où il fit prendre aux janissaires leurs quartiers d'hiver ; les djebedjis, sous les ordres de Topdji Arabadji, furent cantonnés à Pest, et le reste de l'armée à Szegedin. A l'approche du jour Kasim (saint Démétrius), (30 novembre — 17 rebioul-ewwel), qui marque ordinairement la fin des campagnes turques par terre

et par mer, les soldats, las de tant de fatigues, commencèrent à murmurer, coupèrent les cordes de la tente du serasker, et le forcèrent à continuer sa retraite sur Belgrade; de cette ville, Sinan envoya à Constantinople Riswanaga avec un rapport sur l'heureux succès de ses armes. Sigismond Bathory, qui aurait dû rejoindre avec les troupes de Transylvanie l'armée ottomane dès l'ouverture des hostilités, ne put désarmer la colère du grand-vizir qu'à force de présens. Cependant Sinan-Pascha lui ordonna de se tenir prêt pour l'expédition qui devait avoir lieu le printemps suivant.

Pendant que Sinan prenait ses quartiers d'hiver à Belgrade, une armée allemande se rassembla à Komorn sous les ordres de Nadasdy, Palfy, Zriny et Hardek; elle se dirigea ensuite vers Stuhlweissenbourg. Le 3 novembre une rencontre eut lieu entre les Impériaux et le pascha d'Ofen, Hasan [1], accouru pour protéger cette place; ce dernier laissa sur le champ de bataille six mille hommes et quarante-quatre canons; blessé lui-même dans un combat singulier par le chevalier Jean de Tapolcsany, il ne parvint à se sauver que grâce à la vitesse de son cheval. Comme à

[1] Un autre Hasan-Pascha était alors gouverneur de Temeswar. Dans plusieurs de ses lettres, Hasan promettait à Etienne Bathory de lui obtenir la dignité de vice-roi (*prorex*) sur Kaschau et les pays environnans, s'il voulait se soumettre, et l'informait que les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, ainsi que le khan des Tatares et les voïévodes de Moldavie et de Valachie, avaient reçu ordre de marcher à son secours pour le conduire à Kaschau.

leur ordinaire, les Impériaux ne surent pas faire fructifier leur victoire, et ils n'assiégèrent pas Gran, qui serait infailliblement tombé entre leurs mains. Christophe Teuffenbach, capitaine-général de Styrie, profitant de l'horreur des Turcs pour les campagnes d'hiver, réunit ses forces à celles de Palfy, et prit au mois de novembre Szabandna et Divin, détruisit les châteaux de Fülek et de Kekkœ, construits par Balassa; Hollokœ, appartenant à la famille Forgacs, Somoskœ, Dévány, Bujak, Szeczeny, Drégely, Hajatskœ se rendirent aux armes impériales [VIII]. Il eût été facile à Teuffenbach de pousser ses succès et de s'emparer de Neograd [1]; mais cette place ne fut prise qu'au mois de mars suivant par l'archiduc Mathias. Le grand-vizir fit emprisonner pour l'exemple plusieurs commandans de châteaux qui avaient trop tôt renoncé à une défense possible; Kara Kariyeli Mohammedbeg, commandant de Neograd, fut secrètement pendu par les janissaires. Le 4 mai 1594, l'archiduc Mathias investit Gran avec toutes ses forces; mais il dut se retirer après un siége de vingt jours et six assauts devant le grand-vizir Sinan (1er juin 1594). L'armée impériale passa le Danube et établit son camp près de Raab. De son côté, l'archiduc Maximilien conquit Chrastovitz, Gora, Petrinia et Sissek; mais au départ de Maximilien, les trois premières places fu-

[1] *Newe Victoria und Zeytung, etc. aus dem Christlichen Feldlager bey Petrinia de 6 und 7 hernach de 10 und 12 August. dieses 1594 Jars awisirt und zusammengesezt.—Brevis rerum inter Turcas et Christianos per Hungariam et Croatiam a mense septembri anni 1593 gestarum relatio.*

rent reprises par les Turcs. Sinan, qui avait regretté, plus d'une fois, d'avoir provoqué cette guerre, avait écrit à Constantinople dans le courant de l'hiver pour demander des secours. Ce fut alors pour la première fois que l'on vit l'aga des janissaires adjoint dans une campagne au grand-vizir; jusqu'alors les agas des janissaires n'avaient jamais quitté la personne du Sultan, soit qu'il eût pris lui-même le commandement de ses troupes, soit qu'il fût resté à Constantinople. La garde du Sultan et de la capitale fut confiée au segbanbaschi ou premier lieutenant de l'aga des janissaires. Le djebedjibaschi accompagna l'aga Mohammed avec mille hommes, et le khan des Tatares reçut l'ordre de fournir de nouveaux secours au grand-vizir. Vers la fin du printemps, les troupes d'Europe et d'Asie furent rassemblées dans la plaine de Syrmie. Mohammed-Pascha, fils du grand-vizir, reçut la direction de l'artillerie; le gouverneur d'Ofen, Hasan-Pascha, fut nommé tscharkhadji ou commandant des tirailleurs, le gouverneur de Bosnie karaouldji ou commandant de l'avant-garde. Le beglerbeg d'Anatolie, Satourdji-Mohammed, fut placé à l'aile droite, les autres beglerbegs à l'aile gauche; l'arrière-garde fut confiée au gouverneur de Merâsch. Toutes les attributions étant ainsi réglées, l'armée marcha sur Tata (Dotis), et s'en empara en présence même de l'archiduc Mathias, ainsi que de Saint-Marton. Malgré ses services signalés, Sinan trouva un prétexte pour destituer l'aga des janissaires Mohammed, fils de Schahin-Mohammed, conquérant de Gran; il donna

sa place à l'Albanais Yemischdji-Hasan (Hasan le fruitier).

En apprenant l'arrivée du khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, qui s'avançait sur Raab à la tête de quarante mille hommes [1], Teuffenbach passa la Marosch et se retira vers Kaschau. Le grand-vizir envoya à la rencontre du khan, les beglerbegs, l'aga des boulouks, les mouteferrikas et les tschaouschs ; à l'entrée de Ghazi-Ghiraï dans la tente du grand-vizir, Sinan lui fit présent d'un bassin et d'une aiguière d'or, d'un cheval richement enharnaché, d'un sabre et d'une masse d'armes enrichis de pierreries, et de cinq mille ducats [VIII]. Le lendemain les Ottomans forcèrent le passage du Danube et détruisirent le pont de communication entre Raab et la forteresse de ce nom. Le siége de la place dura vingt jours, pendant lesquels le gouverneur d'Ofen, Hasan-Pascha, fils de Sokolli, et le beglerbeg de Roumilie Mohammed-Pascha, fils de Sinan, échangèrent leurs emplois. Le comte Hardek, contre l'attente du grand-vizir, rendit la forteresse sous les conditions d'une libre retraite pour la garnison avec armes et bagages; une nombreuse artillerie et une grande quantité de vivres et de munitions tombèrent au pouvoir du vainqueur [2] [IX]. Avant

[1] Naïma, p. 54. Les historiens hongrois disent quatre-vingt mille hommes.

[2] Naïma cite le comte de Hardek comme gendre de l'empereur; il fixe le nombre des soldats sortis de Raab à deux mille, et parle de trois canons réclamés par la garnison comme un gage, mais qui leur auraient été refusés comme une demande contraire à la loi de l'Islamisme.

de partir pour Komorn, le grand-vizir nomma Osman-Pascha sandjak de Raab, et lui laissa deux mille hommes enrôlés pour trois ans, à raison de neuf aspres par jour, trois mille janissaires, trois cents bouches à feu, et mille armuriers. Papa s'était rendu, sans coup-férir, à Hasan-Pascha, fils de Sokolli, et aux Tatares. Komorn triompha, par la solidité de ses murs et la valeur de ses défenseurs, des attaques du grand-vizir, que la saison avancée força de se retirer; après le départ du khan des Tatares, Sinan assigna aux troupes d'Europe Ofen, Stuhlweissenbourg et Belgrade pour quartiers d'hiver, et permit aux troupes de Siwas, Diarbekr, Rakka, Haleb et Damas, de retourner, jusqu'au printemps suivant, dans leurs cantonnemens respectifs. Riswanaga fut de nouveau expédié à Constantinople pour soumettre au Sultan le rapport sur les opérations de cette campagne; à son retour il apporta, avec une lettre autographe du Sultan, des vêtemens d'honneur, des sabres et des plumes de héron, destinés à récompenser le grand-vizir et les begs de leur zèle. Bien qu'à la tête d'une armée telle qu'on n'en avait point vu depuis Souleïman, bien qu'appuyé par le khan des Tatares, Sinan se vit cependant menacé par les princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, qui, attelés tous trois au char ottoman, se débattaient chacun de leur côté avec plus ou moins de force pour secouer le joug qui pesait sur eux. Ces princes venaient de conclure une alliance offensive et défensive avec l'empereur; il est vrai qu'ils n'atteignirent pas ce résultat sans

verser du sang, car dans chacune de ces principautés il y avait un parti pour les Turcs. Toujours indécis entre l'alliance de la Porte et celle de l'Autriche, Sigismond Bathory s'efforça de gagner du temps en faisant entamer des négociations à Constantinople par George Ravazdy et Jean Boldogh; Sinan, de son côté, qui craignait de perdre l'appui de la Transylvanie, envoya à Sigismond Bathory le renégat Mohammed (Grégoire Veresmarti), et le sandjak de Lippa, l'apostat Paul Markhazy. Sennyei ayant été accrédité auprès de la Porte par Bathory, le grand-vizir chercha à l'intimider, en lui faisant un terrible tableau de la puissance ottomane, et en lui rappelant qu'elle avait fait la conquête de Tunis, de l'Arabie, de la Perse, de l'Afrique et de la Géorgie, et que, l'hiver suivant, elle devait s'emparer encore de Prague et de Vienne. Cependant la défection de Bathory devenant tous les jours plus probable, le tschaousch Moustafa fut chargé de porter aux Etats et au prince de Transylvanie des lettres du Sultan, du grand-vizir et du pascha de Temeswar; Bathory protesta encore à cette occasion de sa fidélité à la Porte; mais, bientôt gagné par l'abbé d'Amaltée et David Ungnad, ambassadeurs du pape et de l'empereur, et par le jésuite Alphonse Careli, qui lui promirent l'ordre de la Toison-d'Or, il jura de rompre avec les Turcs, et rappela de Constantinople Christophe Torma et Etienne Ovari. Ces derniers rapportèrent une lettre du Sultan, qui renvoyait le prince à Sinan et au pascha de Temeswar, pour les arrangemens à conclure, et

l'avertissait que le pascha de Temeswar avait reçu ordre de n'inquiéter en rien la Transylvanie. Sigismond, pressé par l'empereur de se décider, convoqua une diète à Thorda, pour y discuter la convenance d'une alliance ou d'une rupture aveo les Turcs; Alexandre Kendi, qui vota dans un sens favorable à la Porte, entraîna avec lui la pluralité des Etats. Déçu dans ses projets, Sigismond assembla à Klausenbourg une nouvelle diète à laquelle il se rendit à la tête de ses troupes. D'après les conseils d'Etienne Jesika, il fit exécuter Alexandre et Gabriel Kendi, ainsi que Jean Iffiú sur le marché de Klausenbourg, et fit arrêter leurs principaux partisans. Balthasar Bathory et Wolfgang Kovatsotzi furent mis à mort à Szamos-Ujvár, François Kendi et Jean Bornemissa à Gyula. Le cardinal André Bathory, s'étant plaint vivement au pape et à l'empereur de l'exécution de son frère Balthasar, Sigismond le fit proscrire par la diète de l'année 1595. Tous les obstacles à un traité entre l'Autriche et la Transylvanie furent dès-lors levés, et le 28 janvier une alliance offensive et défensive contre les Turcs, dans laquelle étaient comprises la Moldavie et la Valachie, fut signée à Prague entre les deux puissances, sous les conditions suivantes: La possession de la Transylvanie devait se transmettre par hérédité dans la ligne mâle des descendans de Sigismond sous la souveraineté de la Hongrie; la Transylvanie revenait à Rodolphe II, roi de Hongrie, et à ses successeurs en cas de mort de Sigismond sans héritier mâle; les Etats de Transylvanie devaient accepter cette clause, et jurer

de s'y conformer; l'empereur, de son côté, s'engager à faire respecter les libertés du pays ; Sigismond prendrait le titre de *prince très-illustre de Transylvanie*, serait revêtu de l'ordre de la Toison-d'Or, et marié à la fille de Charles, archiduc d'Autriche; l'empereur promettait en outre à Sigismond et à tous ses partisans un refuge dans ses Etats, dans le cas où les armes des Turcs seraient victorieuses en Transylvanie.[1]

En Moldavie, le voïévode Aaron, pressé par les Cosaques qui incendièrent Yassy et irrité de la décision qu'avait prise le diwan de le remplacer par le jeune Boghdan, page et favori de Ferhad-Pascha, se révolta contre la domination ottomane; Moustafa-Pascha, l'ancien gouverneur de Merâsch, qui était venu à la tête de quelques mille hommes pour installer Boghdan, fut attaqué et anéanti par Aaron, au moment où il se disposait à passer le Danube à Giurgevo. Une décision plus rapide et plus cruelle fut prise par le voïévode de Valachie, Michel, auquel on a donné, avec raison sans doute, le surnom de vaillant, mais qui a des titres à ceux de perfide et de féroce. Huit jours après avoir signé, avec des députés de Moldavie et de Transylvanie, une alliance offensive et défensive, il assembla tous ses créanciers turcs dans un khan à Bukarest, et arrêta son compte avec eux en les faisant égorger; quatre mille Turcs périrent ainsi traîtreusement assassinés. A Giurgevo, Aaron donna le pendant du massacre de Bukarest; sous prétexte de s'entendre avec le naïb (*substitut du juge*) Alidjan relativement aux exigences du fisc, il trompa la vigi-

lance des Turcs, entra dans la ville par surprise et livra à la mort quatre mille Musulmans.

Vers la fin du mois de novembre 1594, l'étendard sacré, qui passe pour avoir appartenu au Prophète, et qui avait été gardé jusqu'alors à Damas comme une des plus précieuses reliques conquises sur l'Egypte lors de la soumission de ce pays, fut transporté pour la première fois à Constantinople par les janissaires de Syrie; on l'envoya ensuite, sous l'escorte de mille hommes de cette milice, à l'armée d'opération sur les frontières hongroises, pour fixer la fortune dans les rangs ottomans. Les soldats, enthousiasmés par l'aspect de ce drapeau, voulurent depuis que, pendant la sainte lutte (la guerre contre les Hongrois), il se fût déployé de lui-même à diverses reprises et se fût élevé dans l'air, comme pour leur montrer le chemin des ennemis et qu'il eût été porté par les ailes de la victoire. Cependant la présence du saint étendard ne put lutter contre la démoralisation que fit naître dans les troupes le départ de l'aga des janissaires ; ce haut dignitaire, sous prétexte qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait passé la mauvaise saison loin du Sultan, s'était hâté d'aller prendre ses quartiers d'hiver à Constantinople. Le mécontentement et les craintes qu'y inspira la désorganisation de l'armée furent encore accrus par le bruit d'une maladie du Sultan. Avant de parler de la mort de Mourad, il nous reste encore à esquisser les principaux événemens qui se sont passés simultanément avec la guerre de Hongrie dans la capitale et les provinces. Au nombre des

gouverneurs accusés d'exactions, on doit remarquer le beglerbeg du Schirwan, l'eunuque Hasan, le beglerbeg du Diarbekr, frère de la grande-gouvernante du harem; le premier, après avoir été rappelé à Constantinople en qualité de vizir, fut destitué sur les plaintes des habitans du pays qu'il avait administré; mais l'instruction n'ayant pas établi d'une manière incontestable sa culpabilité, il fut renvoyé dans son gouvernement: le second ne put conjurer sa disgrâce, à force de présens et avec le secours de l'influence de sa sœur, que jusqu'à l'époque où Sinan-Pascha, son ennemi personnel, arriva au grand-vizirat; sur les instances de Sinan, il fut jeté dans la Tour-Noire du Bosphore, et transféré de là, par une sorte de faveur, dans le château des Sept-Tours. La captivité du beglerbeg du Diarbekr fut partagée par quelques defterdars et inspecteurs de la ville et de la cuisine impériale, dont les comptes n'étaient pas en règle. Le trésor ne pouvant payer l'arriéré dû aux troupes, Sinan demanda à emprunter au Sultan cinq millions d'aspres, pour le remboursement desquels il engagea sa propre fortune. Le Sultan donna un million d'aspres; mais cette somme était insuffisante pour couvrir les dettes du fisc, et les janissaires refusèrent de continuer leur marche vers la Hongrie si on ne leur payait pas la totalité de leur arriéré. Dans un cas aussi pressant, le Sultan envoya à Belgrade six cent mille ducats, somme équivalant à une année des revenus de l'Egypte; il ordonna en même temps une prière publique sur la place aux chevaux derrière l'arsenal,

pour appeler la bénédiction de Dieu sur les armes ottomanes; les vizirs, les scheïkhs, les légistes, les présidens de la chancellerie assistèrent à cette cérémonie. L'arrivée d'un ambassadeur ouzbeg et les fiançailles du renégat d'Ancône, Paggi (Khalil), avec une fille du Sultan (6 décembre 1593 — 12 rebioul-ewwel 1002), furent l'occasion d'un certain déploiement de magnificence, et jetèrent quelque éclat sur ces dernières années du règne de Mourad. Pendant toute une semaine, les affaires du diwan et de la Porte furent suspendues; l'anniversaire de la naissance de Mohammed, le contrat de mariage fut signé dans le vieux seraï, au nom de la sultane par le chef des eunuques, au nom du fiancé par le vizir Mohammed, paranymphe, et au nom du Sultan par l'historien Seadeddin; la dot de la princesse s'élevait à trois cent mille ducats. Pendant trois jours, trois cents rangs de bêtes de somme furent occupés à transporter la dot dans le palais du fiancé, sous l'inspection de quarante eunuques. D'après un ancien usage, Khalil dut distribuer aux gens du harem cent quatre-vingt mille aspres, sans le paiement desquels personne n'aurait aidé au chargement de la dot. Les légistes et les hauts fonctionnaires d'Etat furent pendant trois jours splendidement traités, et congédiés avec des sucreries représentant des figures d'éléphans, de lions, de chevaux, de chameaux, de gazelles et autres. La princesse, montant un cheval dont les harnais étincelaient de pierreries, accompagnée des eunuques qui tenaient un baldaquin de satin rouge au-dessus de sa tête, et pré-

cédée par trois cents palmes de noces, se rendit le 5 janvier 1594 (12 rebioul-akhir) au palais de son fiancé. Un mois après, l'ambassadeur du khan des Ouzbegs, Abdoullah, vint annoncer à la Porte la victoire que son maître avait remportée sur Hadjoum-khan, souverain du Khowaresm; il offrit au Sultan pour présens deux Korans, un exemplaire des cinq poëmes romantiques de Nizami, un *Schahnahmé,* des fourrures de zibeline et d'hermine, et des peaux d'agneaux du Khorassan. A la même époque, Ibrahim, gouverneur du Diarbekr, envoya au diwan les présens par l'offre desquels il espérait échapper aux suites des dénonciations portées contre lui; ils consistaient en trois Korans, un sabre et un poignard enrichis de pierreries, neuf flacons, neuf assiettes, neuf coupes d'or massif, un nombre considérable de pièces de velours et d'étoffes d'or, cent turbans écarlates, soixante de diverses couleurs, et seize chevaux arabes; ces présens, au nombre de mille cent dix, rivalisaient dignement avec ceux que Mahmoud et Souleïman avaient apportés d'Arabie sous le règne de Souleïman, et que le gendre de Mourad, Ibrahim, avait naguère offerts à son beau-père, à son retour d'Egypte et de Syrie. Les présens que le kapitan-pascha Djighalizadé avait pris l'habitude de faire tous les ans au Sultan étaient moins magnifiques, mais ils flattaient davantage la vanité nationale, parce qu'ils provenaient du butin fait sur les vaisseaux espagnols, florentins, maltais et ragusains, capturés pendant ses courses dans la Méditerranée [1].

[1] « Cap. del. mar ha tardato a bacciar la man al Signor per metter in-

La puissance et la faveur dont Djighalizadé jouissait, par son alliance avec le Sultan, lui permirent de demander la principauté de Moldavie, puis le duché de Naxos [1] pour son frère, qui était venu de Naples le visiter; il osa même, appuyé du crédit de sa belle-mère, porter ses regards sur la plus haute dignité de l'empire [2].

Un mois après avoir donné audience à l'ambassadeur ouzbeg, Mourad mourut, non sans avoir pressenti sa fin prochaine, qu'accélérèrent peut-être encore des craintes superstitieuses (16 janvier 1595). Saatdji-Hasan, ou Hasan *l'horloger,* confident de Mourad et son écuyer, qui en sortant du seraï avait été investi du gouvernement du Diarbekr, et qui depuis peu était revenu prendre ses anciennes fonctions auprès du Sultan, avait eu un songe dont les personnages étaient lui-même, le sultan Souleïman, le scheïkh Ischtibi [3] et Mourad. Saatdji remit par écrit la relation de son

» sieme i denari cavalli e mercanzie delle navi prese da lui ragusee, che » venivano da Soria sotto pretesto che non erano di nazione amica. » *Summ. delle Relaz. venet.* 16 gennaro 1594. Selaniki, p. 356.

1 « Il Sr. Carlo Cicala (frère de Djighalizadé) ha domandato il Vaivodato » di Bogdania overo il ducato di Nixia, del primo ha avuto la repulsa per » esser questa utilità come regale della Porta. » *Summ. delle Relaz. venet.* 3 genn. 1593.

2 « Il Cicala aspirò ancora lui al posto del primo Veziro fondato nel » poter ch' ha la sua suocera dal Signor; e leggiero, mutabile, solito a man- » giar due volte il giorno, vituperato d'oppio. » 3 aprile 1592. Les parens du renégat vinrent se fixer à Constantinople. « Omer aga Eunuco Zaratino uno » delli giovani del Seraglio fatto andar a Constantinopoli la madre e sorella. » 25 Agosto 1591.

3 Voyez Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 399, et Ali, f. 465.

rêve à son maître, qui trois jours après, ayant été saisi de crampes d'estomac, vit dans ce fait un signe certain de sa mort prochaine. Mourad ordonna à son écuyer d'immoler cinquante-deux moutons [1], dont quatre noirs, huit tachetés et quarante blancs, ainsi que Souleïman l'avait prescrit dans le songe de Hasan. Frappé de stupeur, il se rendit lui-même dans le magnifique kœschk construit par Sinan sur les bords de la mer, d'où il pouvait voir les vaisseaux qui voguaient à pleines voiles sur le Bosphore. D'ordinaire le Sultan laissait jouer à ses musiciens les morceaux qui leur plaisaient; cette fois il leur demanda, contre son habitude, un air dont les premières mesures respiraient la mélancolie [2]. Cependant vinrent à passer deux galères égyptiennes, qui saluèrent le port d'une décharge d'artillerie, dont le bruit fit sauter en éclats les vitres des fenêtres du kœschk : « Autrefois, dit » alors Mourad, les salves de toute la flotte n'auraient » pas brisé ces vitres, qui maintenant tombent au bruit » du canon de ces galères. Je vois que c'en est fait du » kœschk de mon existence; » et d'abondantes larmes inondaient ses joues et sa barbe. Ce prince, d'un caractère faible et superstitieux, mais non cruel et tyran-

1 Les quatre brebis noires signifient, d'après Ali, les quatre princes, fils de Mourad, qui avaient ramassé des richesses; les huit tachetées, huit autres fils qui auraient dépensé leur fortune; et les quarante brebis blanches, quarante esclaves du harem.

2 Le premier vers de cette chanson commençait par ces mots : *Bimarem eï edjel bou gedsché beklé yanümdé* (Je suis malade, viens, ô mort! veiller cette nuit près de moi). Naïma, p. 58.

nique, mourut la nuit suivante. A l'exception du fratricide que la loi impose à chaque souverain lors de son avènement, et du meurtre de quelques esclaves accusés de nœuds d'aiguillette, l'histoire n'a point à lui reprocher des exécutions de vizirs ou de gouverneurs; il les destituait et les jetait en prison, contrairement à l'usage de ses prédécesseurs qui ne les déposaient que pour les livrer au bourreau. C'est ainsi que dans le cours d'un règne de vingt ans, il changea onze fois le grand-vizir et sept fois le moufti; cette instabilité dans ses idées était la suite nécessaire de l'empire qu'exerçaient sur lui les femmes du harem. Au commencement de son règne, Mourad était exclusivement dominé par la Vénitienne Baffa, et ne partageait son lit avec aucune autre esclave; mais la mère et la sœur du Sultan ne tardèrent pas à donner des rivales à la Vénitienne, et dès lors ce prince se livra avec emportement à son penchant naturel pour la volupté, au point qu'à l'âge de cinquante ans, il avait été père cent deux fois. Mourad était aussi porté aux plaisirs et à la superstition qu'au mysticisme et à la poésie; aussi s'entoura-t-il de devins, d'astrologues, de scheïkhs et de poëtes. Il composa lui-même quelques ghazèles qu'il fit paraître sous le nom de Mourad, et seul de tous les sultans ottomans, il écrivit un ouvrage ascétique, intitulé : *Le commencement des jeûnes*. Nous avons déjà parlé des fortifications et des maisons de plaisance qui furent construites sous son règne; n'étant encore que prince héréditaire, il avait fondé à Magnésie une mosquée et une académie, auxquelles il ajouta, après son

avènement, un imareth et un hôpital. A la Mecque, il fit étayer par des colonnes de granit le vestibule de la Kaaba, et réparer les gouttières et les auvents de cet édifice; il orna d'un dôme le tombeau d'Yahya-Efendi, frère de lait de Souleïman, à Beschiktasch sur le Bosphore, l'une des plus délicieuses promenades aux environs de Constantinople.

Mourad, poëte lui-même, favorisa les poëtes, et entre autres Schemsi, qui avait été le confident de trois sultans, et dont les vers n'étaient pas meilleurs pour cela. L'histoire rimée des sultans ottomans, depuis Osman jusqu'à Mourad, que Schemsi a dédiée à ce dernier, n'a aucun mérite poétique : il en est de même du *Schahnamé* de Lokman, qui succéda au Persan Fethallah-Aarif, chantre des hauts-faits de Souleïman, dans la dignité de schehnamedji (*auteur d'un livre royal*), et qui reçut en cette qualité une rente annuelle de quatre cent mille aspres[1] (huit mille ducats). Dans le cours de vingt années, pendant lesquelles il occupa cet emploi, Lokman ne fit qu'une mauvaise chronique rimée et une mauvaise description de la personne de chaque sultan ottoman, sous le titre de *Schamaïlnamé*, c'est-à-dire *Livre des portraits*. A Lokman succéda, dans la dignité de schehnamedji, le fils du juge Taaliki, connu sous le nom de Medjdi, que la traduction des *Biographies des Savans*, par Taschkœprizadé, a rendu plus célèbre que ses poésies. Les trois poëtes

[1] Ali, p. 466 et 467, blâme fort le grand-vizir Sokolli d'avoir donné la place de schehnamedji à un aussi misérable écrivain que Lokman.

Nami n'ont laissé aucune gloire après eux, non plus que le peintre Nigari dont la peinture ne valait pas mieux que les vers. Après le plus grand poëte lyrique des Ottomans, Baki, dont Souleïman lui-même avait reconnu le haut mérite, et qui vivait encore du temps de Mourad, il faut citer Emri et Azeri. Rifaati traita, comme tant d'autres, le sujet si populaire d'*Yousouf et Souleïkha*, et de *Leïla et Medjoun*. De tous les ouvrages des deux Alewi et des deux Walihi, quelques vers seulement ont survécu; mais ces échantillons ne font pas regretter le reste. Hasan Kinalizadé a écrit la vie de plus de six cents poëtes, au nombre desquels l'esprit de famille lui fait mettre douze de ses parens du nom de Kinali, comme autrefois Latifi avait conféré de son plein pouvoir le génie poétique à plusieurs de ses compatriotes. Kassadé a laissé une collection des œuvres de divers poëtes dont il ne fait point la biographie. Enfin, Nazmi a réuni, sous le titre de *Collection de Pièces semblables*, trois mille ghazèles tirées de deux cent soixante-dix poëtes, et pour la classification desquelles il a observé les différences de rythme; c'est l'anthologie turque la plus considérable et la plus précieuse. Moustafa Djenani, qui composa un poëme intitulé *Jardin du Paradis*, fit également une collection de facéties, à laquelle il donna le nom de *Monumens bizarres*, et dont la lecture plaisait infiniment à Mourad. L'époque de Mourad est celle où la calligraphie turque arriva à sa plus grande beauté d'exécution. Houseïn de Tebriz, le célèbre calligraphe persan dont les écrits sont

aujourd'hui portés à un prix très-élevé, mourut l'année même de l'avènement de Mourad; il forma un grand nombre d'élèves, dont plusieurs se rendirent en Turquie. Une belle écriture était considérée alors, ainsi que du temps de Timour, comme le complément nécessaire d'une haute éducation. L'ambassadeur persan Ibrahim, qui fut envoyé à Mourad III, était un célèbre calligraphe, ainsi qu'Abdoullah de Crimée, Emir-Mohammed, Mewlana, Babaschah d'Isfahan et Koutbeddin d'Yezd, qui tous vécurent et moururent à Constantinople. Parmi les légistes, nous avons déjà cité en temps et lieu les mouftis, l'astronome Takieddin et le médecin Gharaseddin. Boyalü Mohammed-Pascha, qui fut élevé trois fois à la dignité de nischandji et enfin à celle de vizir, cultivait la poésie, et avait un penchant si déterminé pour les légistes, qu'il maria ses cinq filles à cinq des plus célèbres d'entre eux. Fazil-Efendi refusa la place de moufti qu'on lui avait offerte pour se consacrer exclusivement aux sciences; il dota Constantinople de quelques ouvrages précieux qu'il avait découverts en Egypte. Balizadé, continuateur des Biographies de Taschkœprizadé, comme Abdoulkadir et Molla Houseïn, a laissé aussi une *Histoire de l'Yémen*. Djenabi composa une excellente histoire universelle dont le nom est à peine connu en Europe. On doit des ouvrages de législation au fils de l'historien Ramazan, à Szarigürz, à Aouz, à Mahmoud de Kaffa, à Perviz-Efendi, à Abdoulaziz et à Sinan le Glossateur.

Mourad, qui était superstitieux mais non cruel, ne

souilla son règne que d'un seul meurtre religieux ; peu de temps après l'avènement de ce prince, le scheïkh Hamza, qui soutenait la supériorité du Christ sur Mohammed, fut condamné à être lapidé comme hérétique sur l'hippodrome ; mais on lui coupa la gorge immédiatement après qu'il fut sorti de prison, de peur que l'exécution de la première sentence sur l'hippodrome ne fût l'occasion d'un soulèvement [1]. Les ambassadeurs des puissances européennes combattirent heureusement, comme nous l'avons vu, le projet formé par quelques fanatiques de changer en mosquées les églises chrétiennes, et même celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem [2]. Le règne de Mourad vit naître trois nouveaux ordres de derwischs : les Djelwetis, les Ouschakis et les Schemsis, dont les fondateurs, Djelweti, Ouschaki et Schemseddin de Siwas, vécurent et moururent en odeur de sainteté, le premier à Brousa, le second à Constantinople et le troisième à Médine ; la création de ces trois ordres doit moins étonner sous la vie d'un prince adonné à toutes les pratiques de la

1 « Animadversum in Theologum scheich Hamza Bosniensem, qui quondam Pertafbassæ dispensator fuerat, Jesum maximi faciebat. Decretum » quod in Hippodromo lapidaretur, sed quia timebatur tumultus in egressu » carceris ei gula amputata fuit. Janitzarus ad pedes ejus se projiciens gulam » sibi abscidit, corpus crematum, tertia die post duo ejus asseclæ unus iunncatus alter trucidatus. » *Rapport* d'Ungnad de 1575.

2 « Proposto che la chiesa del S. Sepolcro sia cangiata in Moschea. » *Summario delle Relaz. venet.* 1 giugno 1591. « La chiesa di Stanco libe» rata per la consegnazione di 30 schiavi Turchi liberati, che costano ai » Peroti colle spese 230 zecchini uno (six mille neuf cents ducats). » *Ibid.* du 5 avril 1592.

vie ascétique, que celle des Goulschemis, des Yigitbaschis et des Oummsinanis du temps de Souleïman le Législateur. Nous avons déjà parlé des mouftis Kadizadé et Tschiwizadé, et des distinctions qui leur furent accordées par Mourad. La place de reïs-efendi ou secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, acquit à cette époque une plus haute importance; elle n'existait sous ce titre que depuis Souleïman le Législateur; antérieurement à ce prince, le chef de la chancellerie était appelé emini-ahkhan (*intendant des ordres*), mais Souleïman lui donna le nom de *reisoul-kaittab*, c'est-à-dire *chef des écrivains*. Sous les règnes de Souleïman et de Sélim, les reïs-efendis ne venaient qu'en seconde ligne après les nischandjis ou secrétaires d'Etat pour le chiffre du Sultan; mais sous Mourad, ils se placèrent sur le même rang, grâce au talent de Feridoun, d'Okdjizadé et de Lam Ali Tschelebi. De même que l'extension des frontières ottomanes en Asie sous Mourad, et les conquêtes de la Géorgie, du Derbend, du Schirwan, du Karabagh et d'une partie de l'Azerbeïdjan, sont dues aux grands-vizirs Sinan, Osman et Ferhad, de même il faut rapporter à l'administration de ce prince le mérite d'une meilleure organisation des divers gouvernemens de l'empire qui furent augmentés par la victoire et distribués entre les vizirs ou paschas à trois queues, et les beglerbegs ou paschas à deux queues, ayant sous leurs ordres les sandjaks ou begs à une queue [1]. A la mort de Mourad,

[1] Mouradjea d'Ohsson, t. VII, p. 277, se trompe lorsqu'il dit : « Il éleva

l'empire comptait quarante gouvernemens, et quatre pays tributaires; de ces quarante gouvernemens, huit étaient situés en Europe, quatre en Afrique, vingt-huit en Asie. Les gouvernemens d'Europe étaient : la Hongrie, Temeswar, la Bosnie, Semendra, la Roumilie, Kaffa, l'île de Candie, et l'Archipel qui comprenait la Morée, Lepanto et Nicomédie ; ceux d'Afrique : l'Egypte, Alger, Tunis, Tripoli; ceux d'Asie: l'Anatolie, la Karamanie, Merâsch, Adana, Chypre, Haleb, Saïda, Damas, Tripoli de Syrie, Siwas ou Roum, Trabezoun, Tschildir, le Gourdjistan (Géorgie), le Daghistan (pays du Caucase), le Schirwan, Karss, Wan, Erzeroum, Schehrzor ou proprement le Kurdistan, Bassra, Bagdad, Rakka, Mossoul, le Diarbekr, Djidda, Sanaa, Sébid et la Mecque, siége du schérif. Les quatre pays tributaires et vivant sous la protection de la Porte, étaient : la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie et Raguse. L'empire comprenait donc en Europe, toute la Grèce, l'Illyrie, la Mœsie, la Macédoine, la Pannonie, la Thrace, la Dacie, c'est-à-dire les anciens royaumes de Pyrrhus, de Persée, de Rhescuporis et de Décébale, des Triballiens et des Bulgares; en Afrique, l'empire des Ptolémées, le territoire de Carthage et la Numidie; en Asie, le royaume de Mithridate, d'Antiochus, d'Attale, de Prusias, d'Hérode, de Tigranes, des princes moins connus de

les simples commandans de Livas (sandjaks) au rang des mirmirans (beglerbegs) ou de paschas à deux queues : » les sandjaks n'avaient qu'une queue de cheval, les beglerbegs-gouverneurs deux, et, s'ils avaient le rang de vizirs, trois.

Cappadoce, de Cilicie, de Comagène, d'Ibérie et de Scythie, et une partie de l'empire des Parthes; en tout vingt royaumes partagés en quarante gouvernemens et s'étendant de l'Atlas au Caucase, et des frontières de l'Abyssinie aux rives du Danube.

LIVRE XLI.

Avènement de Mohammed III; exécution de ses dix-neuf frères. — Destitution du grand-vizir Sinan, et révolte des sipahis à Constantinople. — Intrigues d'Ibrahim et de Sinan. — Mise à mort de Ferhad-Pascha. — Expédition en Valachie et en Hongrie. — Conquête de Gran. — Réinstallation, destitution et nouvelle réinstallation de Sinan; sa mort. — La sultane Walidé et le précepteur du Sultan, Seadeddin. — Prise d'Erlau. — Bataille de Keresztes. — Mesures désastreuses du grand-vizir Djighalizadé. — Entrée de Mohammed à Constantinople. — Ambassades de Perse et d'Europe. — Prise par Palfy de Raab; perte de Grosswardein et d'Ofen. — Défaite de Hafiz-Pascha. — Exécution de Satourdji. — Caractère d'Ibrahim. — Les Impériaux s'emparent de Papa et de Kanischa. — Relations amicales avec les puissances européennes. — La sultane Walidé et les vizirs. — Révoltes. — Assassinat de la juive Kira. — Mort de Seadeddin, de Baki et d'Ali.

Conformément à l'esprit de cette politique, qui veut que la mort d'un souverain ne soit révélée au peuple que par l'avènement de son successeur, et d'après l'usage invariablement suivi en Turquie depuis Mohammed Ier, usage que les impératrices Livie et Agrippine observèrent à la fin des règnes d'Auguste et de Claude, la mort de Mourad III resta à Constantinople un mystère pour tout le monde jusqu'à l'arrivée de Mohammed. Ce fut alors pour la dernière fois que cette précaution fut nécessaire, parce que Mo-

hammed III fut le dernier prince héréditaire qui fut envoyé hors de la capitale pour gouverner une province. Tous les successeurs de Mohammed III passèrent, sans transition, de la prison affectée aux fils du Sultan, kaweh (cage), au trône de leurs ancêtres, et avant d'avoir préludé à leur règne par l'administration d'un des gouvernemens de l'empire. La mère de Mohammed, la Vénitienne Baffa, qui devait voir s'accroître encore son influence en sa qualité de sultane Walidé, tint la mort de Mourad cachée même aux vizirs, et envoya à son fils le bostandji-baschi pour lui apprendre la vacance du trône. Le bostandji-baschi arriva à Magnésie le quatrième jour de son départ, et Mohammed partit pour Constantinople, où il arriva, sans trop se presser, huit jours après avoir reçu la lettre de sa mère (18 janvier 1595 — 27 djemazioul-ewwel 1003). Sitôt que Mohammed fut débarqué au kœschk de Bayezid, le canon du seraï et les crieurs publics annoncèrent à la ville la mort de Mourad et l'avènement du nouveau Sultan. Le grand-vizir, le moufti, les vizirs, les kadiaskers, les agas des troupes et de la cour, le maréchal de l'empire, le grand-chambellan, les officiers des messagers d'Etat (tschaouschs) et des chambellans (kapidji-baschis), les chefs des écuyers-tranchans (tschaschneghirs), des fourriers (mouteferrikas), des porteurs d'eau (sakas) et des gardiens de tentes (mehters), vinrent rendre hommage à Mohammed III, en lui baisant la main, l'extrémité de ses manches, et en se prosternant devant son trône. Les funérailles de Mourad se firent avec la

pompe accoutumée : son corps, porté par quatre hauts dignitaires, le grand-maître de la cour (kapou-aga), l'inspecteur-général du seraï (seraï-agasi), le grand-trésorier (khazinedar-baschi) et le directeur de la cuisine impériale (kilardji-baschi), fut placé dans le mausolée de Sélim IV, près de la mosquée élevée par ce prince.

Les prières des funérailles auraient dû être faites par le précepteur du Sultan, Seadeddin, qui avait pour cela l'agrément du kaïmakam; mais le moufti prévint Seadeddin, et accomplit cette cérémonie funèbre en présence de Mohammed III; Seadeddin voulut la recommencer; le moufti s'y opposa, se fondant sur ce que le Sultan avait rempli ce devoir. La faveur témoignée en cette circonstance par le kaïmakam Ferhad à Seadeddin au préjudice du moufti, laissa dans l'ame de ce dernier un secret levain de haine. Des cent deux enfans de Mourad, ving-sept filles et vingt garçons lui avaient survécu; mais, trop fidèle observateur de la loi du fratricide, Mohammed III fit mettre à mort ses dix-neuf frères qui suivirent ainsi leur père au tombeau à vingt-quatre heures de distance. Quatre de ces malheureux, victimes de la barbare jurisprudence ottomane, étaient déjà parvenus à un certain âge, et avaient été élevés par leur précepteur Newi avec le plus grand soin, comme s'ils eussent été destinés au trône et non au fatal cordon. L'exécution des princes fut confiée à des muets, afin que leur résistance désespérée et que leurs malédictions contre leur meurtrier restassent ensevelies dans le plus profond mys-

tère. Celui des princes qui donnait les plus belles espérances, était le sultan Moustafa, qui était versé dans les belles-lettres, et qui, à l'annonce de la mort de son père, pressentant le sort qui l'attendait, composa à ce sujet un distique élégiaque. Sept esclaves grosses du fait de ceux des frères de Mohammed qui étaient nubiles, furent jetées à la mer. Les dix-neuf cercueils des princes, ornés de turbans d'Etat et de plumes de héron, portés chacun par quatre baltadjis, et escortés des vizirs et des dignitaires du palais, furent déposés à côté de celui de leur père. Les vingt-sept filles de Mourad, toutes les esclaves et les gouvernantes du harem, la sultane Khasseki, la surintendante Djanfeda, les nains, les muets, dont l'influence avait été si pernicieuse pendant le cours du règne précédent, durent quitter le nouveau seraï pour être relégués dans l'ancien. Lala-Mohammed, frère de la nourrice de Mohammed, venu avec ce dernier de Magnésie, fut élevé au vizirat; le khodja du Sultan, Nevaiyi, étant mort, Seadeddin fut confirmé dans la dignité qu'il avait occupée sous Mourad. Ibrahim, qui n'avait dû qu'à l'influence de sa sœur, la surintendante du harem Djanfeda, de conserver la vie dans le château des Sept-Tours, ne tarda pas à être exécuté. Trois jours après son avènement, Mohammed fit distribuer à l'armée cent trente-six bourses, de dix mille ducats chacune, pour le présent d'usage en pareil cas; mais ce n'était là qu'une faible partie des sommes immenses, par le sacrifice desquelles il fallut acheter la tranquillité de l'armée; les janissaires seuls reçurent un don de six cent soixante mille ducats [1].

Huit jours après son avènement, le Sultan se rendit, accompagné de tous les hauts fonctionnaires civils et des chefs de l'armée, à la mosquée pour assister à la prière publique. Depuis deux ans, cette cérémonie n'avait pas eu lieu, parce que les muets et les femmes du seraï avaient constamment détourné Mourad de paraître en public, de peur qu'il ne fût insulté par les troupes. Le 4 février 1595 (24 djemazioul-ewwel 1003), eurent lieu les diverses promotions qu'amène ordinairement l'avènement d'un nouveau souverain. Douze cents jeunes pages des seraïs d'Andrinople et de Constantinople furent élevés à des dignités dans le service militaire ou administratif. Après avoir changé les kadiaskers et les defterdars, remplacé le kapitan-pascha Djighalizadé par Khalil, et destitué l'aga des janissaires Hasan le Fruitier, Mohammed fit annoncer son avènement à Abdoullahkhan, souverain de Samarkand et de Boukhara, à Abbas, schah de Perse, à Lewend et à Alexandre princes de Géorgie, à l'Atschikbasch et au Dadian ou seigneurs de la Mingrélie et de la Colchide, aux rois d'Angleterre, de France et de Pologne, aux doges de Venise et de Raguse, et aux quarante gouverneurs de l'empire. Peu de temps avant la mort de Mourad, Schah-Abbas avait envoyé en ambassade à Constantinople le khan de Kazwin. Kerim-Khan, pour s'informer de la santé de son neveu Haïder-Mirza; ce jeune prince n'ayant pu baiser la main du Sultan à son avènement, fut admis à cet honneur avec Kerim-Khan et son précepteur. Le 11 février. d'après les anciens usages, des pelisses d'hiver furent

partagées entre les vizirs, les kadiaskers. les nischandjis et les defterdars; le 16, c'est-à-dire un mois seulement après la mort de Mourad, le sceau du nouveau Sultan fut expédié non à Sinan, grand-vizir et serasker, mais à son rival Ferhad, qui reçut en même temps l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée destinée contre le prince rebelle de Valachie. Sinan fut mis à la retraite avec une pension de trois cent mille aspres, et relégué à Malghara, séjour qu'il avait deux fois échangé déjà contre le palais du grand-vizirat [1]: son fils Mohammed [11], beglerbeg de Roumilie et gouverneur d'Ofen, dut céder sa place à Hasan, fils de Sokolli. Sous prétexte de donner des renseignemens nécessaires sur la guerre de Hongrie, Sinan s'approcha de la capitale jusqu'à Khalkalübinar, la première station des troupes à leur départ de Constantinople; il écrivit au kislaraga, le Hongrois Ghaznefer, les motifs de son voyage et demanda l'autorisation d'entrer à Constantinople; mais il reçut pour toute réponse l'ordre de retourner à Malghara, attendu qu'au grand vizir seul appartenaient les rapports sur les affaires d'Etat. Ferhad-Pascha rassembla au diwan les vizirs Ibrahim, Djerrah-Mohammed, Khalil et Hasan, le moufti Bostanzadé, les kadiaskers Abdoulbaki et le fils d'Ebousououd, le nischandji Hamza-Pascha, les quatre defterdars, les agas des janissaires, des boulouks et les seigneurs de l'étrier impérial, pour délibérer sur la question de savoir s'il

[1] Sagredo, p. 497, se trompe en disant qu'après la mort de Lala le grand-vizirat était resté vacant pendant deux mois.

fallait diriger la marche de l'armée vers Ofen ou la Valachie (22 avril — 12 schâban); le résultat de la discussion fut qu'on se porterait immédiatement sur ce dernier pays, où les armes ottomanes avaient à venger une défaite récente. Quelques jours après, Ferhad se rendant à cheval du seraï à son palais, vit ameutés sur son passage. près des bains de la sultane Khasseki, mille sipahioghlans à qui on n'avait pas donné les places de sipahis qu'on leur avait promises, et des martoloses qui n'avaient pas eu leur part du présent d'avènement; à l'approche de Ferhad. ils demandèrent à grands cris le paiement de ce qui leur était dû [1]. « Allez aux frontières, leur répondit le » grand-vizir; c'est là que vous serez payés. » Mais cette réponse n'ayant fait que redoubler l'explosion de leurs murmures: « Ne savez-vous donc pas, s'écria-» t-il, que ceux qui n'obéissent pas à leurs chefs sont » des infidèles, et que leurs femmes sont stériles? » Les mutins allèrent alors chez le moufti pour se plaindre des injures du grand-vizir et demander un fetwa contre lui. « Frères, leur dit le moufti, quoi que le » grand-vizir ait pu dire, vous n'êtes point pour cela » des infidèles, et vos femmes ne sont point stériles; » ainsi donc tenez-vous en repos. » Les soldats, médiocrement satisfaits de la décision du moufti, se dispersèrent, cherchant à propager le désordre dans les

[1] Ali, f. 470. Naïma, Fezliké, Petschewi, Hasanbegzadé ne parlent que des sipahioghlans arrivés de Tebriz; Selaniki est le seul qui mentionne aussi sept cent cinquante martoloses arrivés à Constantinople après la conquête de Raab.

rangs des boulouks, et en disant tout haut que sa grâce le moufti ne donnait pas de fetwa sans argent. Le jour suivant, on tira du trésor la valeur de quarante mille aspres en or et en argent, pour payer la solde des troupes et le supplément dû aux sipahis. L'historien Selaniki, en sa qualité de payeur-général, fit entasser les bourses dans la cour du seraï; mais les sipahis refusèrent d'y toucher, et s'obstinèrent à demander la tête de Ferhad, à qui ils ne pouvaient pardonner les expressions dont il s'était servi pour les qualifier eux et leurs femmes. En vain les kadiaskers et le moufti cherchèrent-ils à les apaiser; ce dernier fut accueilli par des huées, et les vizirs par une grêle de pierres; le vizir Lala-Mohammed fut blessé à la main, le kapitan-Pascha Khalil à l'oreille, et le vizir Djerrah-Mohammed à la poitrine. Mais l'aga des janissaires, perdant patience, ordonna aux janissaires de chasser les sipahis à coups de bâton; les bostandjis du seraï s'armèrent et concoururent également à la dispersion des mutins; les vizirs purent rentrer tranquillement chez eux. Le lendemain, les janissaires reçurent une distribution de cent mille piastres et dix de leurs agas furent revêtus de kaftans d'honneur. Les vizirs Cicala et Siawousch, qu'on soupçonnait d'avoir fomenté cette rébellion, de concert avec Sinan, furent bannis, le premier à Karahissar, le second à Koniah. Le jour suivant eut lieu le paiement de la solde échue, sans aucun désordre de la part des troupes.

Cette révolte et les faits d'armes de Michel, prince de Valachie, sur les bords du Danube, hâtèrent le

départ du grand-vizir, qui sortit de la capitale comme à l'ordinaire par la porte d'Andrinople, mais sans déployer une grande pompe (11 décembre 1594). Un mois après le perfide massacre des Turcs à Giurgevo et à Bukarest, le Hongrois Albert Király, général en chef des forces de Michel, avait brûlé la ville de Flock, située à égale distance de Rousdjouk et de Nicopolis, et attaqué le 1er janvier 1595 la forteresse d'Ibraïl, dont il avait préalablement incendié les faubourgs. Les tschaouschs Mohammed et Moustafa se rendirent à Király sous la condition d'une libre retraite pour les habitans; cependant les Valaques tombèrent sur eux à leur sortie de la forteresse, pillant les uns et massacrant les autres : « Menteurs, où est » votre promesse? » s'écria Mohammed-Karatschaousch, en s'adressant à Király; celui-ci, pour témoigner qu'il ne méritait pas ce reproche et que ces désordres avaient été commis sans sa participation, fit mettre à mort quelques Valaques (6 janvier 1595). Six jours plus tard, les Hongrois et les Valaques ravagèrent la contrée de Silistra, et livrèrent cette ville elle-même aux flammes; mais Moustafa, sandjak de Silistra, les repoussa. et vengea la mort de Moustafa, beglerbeg de Merâsch, que nous avons rapportée plus haut, en leur faisant éprouver une perte de quatre mille hommes. Cependant le grand-vizir Ferhad-Pascha sortit le 27 avril (17 schâban) de Constantinople, et alla camper à Daoud-Pascha, où pendant la nuit les soldats arrachèrent une des queues de cheval plantée devant sa tente, et brisèrent la boule d'or

qui la surmontait, circonstance qui fut généralement regardée comme un mauvais présage pour cette campagne. Le vizir Ibrahim, beau-frère du Sultan, qui fut nommé kaïmakam pour veiller avec l'aga des janissaires à la sûreté de la ville, paraissait dévoué au grand-vizir, mais était en réalité gagné aux intérêts du rival de celui-ci, Sinan-Pascha; aussi entrava-t-il toutes les mesures tendant à augmenter les cadres de l'armée, en représentant au Sultan que les troupes n'aimaient pas Ferhad, et ne combattraient jamais avec zèle sous ses ordres. Le moufti Bostanzadé, le kadiasker Baki, les vizirs Djerrah Mohammed et Djighalizadé tinrent tous le même langage. Cependant l'armée continua sa marche, et arriva bientôt à Andrinople où elle fit une halte de dix jours. Quatre cents canonniers vétérans, qui rejoignirent l'armée dans cette ville, avaient acheté une tente énorme que des janissaires avaient marchandée avant eux; cette circonstance donna naissance à de nouveaux troubles; les janissaires assaillirent les canonniers et les maltraitèrent (14 mai — 5 ramazan). Les canonniers se plaignirent inutilement au grand-vizir des voies de fait exercées contre eux, et furent éloignés de l'armée. Pour la première fois la Moldavie et la Valachie, considérées jusqu'alors comme pays tributaires, furent érigées en gouvernemens ottomans, et données en cette qualité, la première à Djâfer-Pascha, gouverneur du Schirwan, la seconde à Satourdji Mohammed-Pascha, à qui fut adjoint Mohammed, beg d'Yenischehr, comme defterdar. Sept semaines après son

départ de Constantinople (8 juillet 1595 — 1er silkidé 1003), le grand-vizir arriva sous les murs de Rousdjouk, où Hasan, beglerbeg de Roumilie, entra en triomphe avec cinq cents prisonniers et quatre mille têtes, trophées de la victoire qu'il avait remportée sur Michel. Placé sous une tente reposant sur huit colonnes, Ferhad-Pascha assista aux travaux du pont de bateaux qu'il avait ordonné de jeter sur le Danube et qui fut achevé en quelques jours. Cependant Ibrahim et les autres partisans de Sinan avaient conduit leurs intrigues avec tant d'habileté, que le grand-chambellan Ahmed-Aga fut envoyé au camp avec l'ordre de l'exécution de Ferhad-Pascha (7 juillet 1595 — 29 schewal 1003). Ferhad, qui entretenait à Constantinople des espions fidèles et vigilans, reçut avis de ce qui se tramait contre lui quelques jours avant l'arrivée du grand-chambellan, et, remettant le sceau impérial entre les mains du vizir Satourdji-Mohammed, il prit le chemin de la capitale avec ses bagages et trois mille cavaliers dévoués. Sinan, nommé grand-vizir pour la quatrième fois, avait obtenu du moufti Bostanzadé, moyennant un don de trente mille aspres, un fetwa qui condamnait les expressions injurieuses de Ferhad contre les soldats et leurs femmes; cette habile concession de Sinan à la haine des troupes contre son concurrent ne servit pas peu à lui gagner leur affection. Le nouveau grand-vizir, s'étant mis en route à la tête des janissaires de Syrie pour se rendre au camp, rencontra Ferhad chemin faisant: il donna à ses adversaires l'ordre de l'attaque, en leur disant:

« Sa tête m'appartient ; ses trésors sont à vous. » Ferhad abandonna son bagage pour échapper à la poursuite de ses ennemis ; après avoir assisté au pillage de ses effets du haut d'une éminence, il se jeta dans les montagnes d'Ostranidja, et arriva enfin à sa ferme de Litrof, dans les environs de Constantinople. Ferhad sauva sa vie par l'intercession de la sultane Walidé et moyennant le sacrifice de ses richesses ; il obtint un katti-schérif par lequel on lui assurait un séjour tranquille dans sa ferme, grâce à l'intervention du juif Salomon Eschinazi, qui offrit de sa part au Sultan un magnifique poignard enrichi de diamans. Confiant en la parole de Mohammed, il s'établit à Litrof, où il commença à recevoir les visites de ses amis ; mais un jour le bostandji-baschi vint l'arrêter pour le jeter dans les prisons des Sept-Tours. Sur le rapport de son gendre le vizir Ibrahim, rédigé par le reïs-efendi Okdjizadé, le Sultan rendit un katti-schérif qui ordonnait l'exécution du malheureux Ferhad ; muni de cette nouvelle décision, le maréchal de l'empire se rendit aux Sept-Tours, et étrangla l'ex-grand-vizir. Le corps du supplicié fut déposé dans le tombeau qu'il avait fait construire dans le voisinage de la mosquée d'Eyoub. Telle fut la récompense des services du grand-écuyer de Mourad III, qui avait obtenu, par l'influence de la sultane Baffa, le commandement en chef de l'expédition de Perse, avait amené le prince Haïder à Constantinople, et avait deux fois exercé la plus haute dignité de l'empire. La sultane Walidé avait essayé encore en cette dernière circon-

stance, mais inutilement, de sauver son protégé. Cicala ayant reçu du Sultan l'ordre de partir pour l'armée de Hongrie, avait voulu acheter les écuries de Ferhad; mais la sultane Walidé le lui avait défendu en le menaçant de sa vengeance. Cicala avait montré à Mohammed l'ordre de sa mère qui contredisait le sien, et hâté ainsi la fin de Ferhad.

Dix jours après l'exécution de Ferhad, Sinan sortit de Constantinople avec l'étendard sacré (17 août 1595 — 11 silhidjé); il dirigea sa marche par le défilé de Tschalikawak, par Schoumna et Hezargrad, vers le pont de Terkœi (Djourdjevo). Sept galères, chargées de munitions d'artillerie, avaient remonté de la Mer-Noire le Danube jusqu'à Rousdjouk. Lorsque les troupes eurent achevé (23 août — 17 silhidjé) le pont que Sinan avait ordonné de jeter sur le Danube, elles se rendirent à Bukarest. Quatre milles avant d'arriver à cette dernière ville, elles se trouvèrent en présence de l'armée valaque, dans le défilé de Kalougeran couvert de bois et de marécages. Le grand-vizir posta les janissaires dans une forêt de chênes, établit une batterie de dix canons sur une éminence, et prit position sur un terrain marécageux, dans le voisinage du pont de Kalougeran. Quatre paschas, Satourdji Mohammed, Haïder, Houseïn et Moustafa, passèrent le pont. et se battirent depuis le matin jusqu'au soir: après avoir enlevé douze canons à l'ennemi, ils furent refoulés dans un marais, où ils périrent tous, à l'exception de Satourdji Mohammed. Sinan, tombé lui-même dans un marécage, n'en fut tiré que par les

efforts d'un brave soldat, qui pour cette action fut surnommé Hasan Batakdji ou Hasan du Marais, et servit par la suite sous le grand-vizir Mourad. Pendant la nuit, un prisonnier valaque fit sauter une partie des munitions de poudre des janissaires : les troupes, pensant que c'était le résultat d'une surprise de l'ennemi, s'enfuirent en désordre. Cependant Michel s'était retiré sur Bukarest et Tergovischt, et de là sur les frontières de Transylvanie. A cette nouvelle, le grand-vizir, après avoir rallié les troupes, marcha sur Bukarest dont il s'empara ; il en prit solennellement possession en changeant les églises en mosquées. Dans un conseil de guerre, le grand-vizir fit prendre la résolution d'ajouter de nouvelles défenses à Bukarest et à Tergovischt. En douze jours, le palais du voïévode Alexandre à Bukarest fut transformé en fort ; une garnison de mille janissaires et mille kouloghlis (mercenaires) fut laissée à Bukarest, sous les ordres de Satourdji Mohammed-Pascha, gouverneur de Valachie ; dans l'espace d'un mois, un rempart en bois fut construit autour de Bukarest et de Tergovischt. Le 5 octobre 1596 (12 sâfer), Michel parut devant Tergovischt, et s'en empara au bout d'un siége de trois jours : les trois mille cinq cents hommes chargés de défendre la place, sous Ali-Pascha et Kodjibeg, furent faits prisonniers et empalés, leurs chefs rôtis à petit feu ; le fort fut livré aux flammes. Sinan-Pascha se retira à Bukarest, où il séjourna quatorze jours, et qu'il abandonna après avoir réduit le rempart de bois en cendres. L'armée effectua sa retraite sur Giurgewo

dans le plus grand désordre; les canons y furent transportés sur des chariots. Une mesure financière intempestive vint encore aggraver le désordre qui régnait au sein de l'armée. Pendant les courses de l'été, les soldats avaient pris beaucoup de chariots, plusieurs milliers de moutons, et fait quelques centaines de prisonniers sur lesquels on n'avait pas perçu la taxe des esclaves et autres redevances dues au trésor. En tête du pont de Djurdjevo furent placés des inspecteurs et des écrivains, qui exigeaient de tous ceux qui se présentaient pour le passage la taxe ordinaire, équivalant au cinquième du butin. Pendant que cette opération fiscale arrêtait les premières colonnes de l'armée, Michel tomba sur les derrières de Sinan, et lui prit des hommes et du bétail: le grand-vizir fit alors cesser le prélèvement du cinquième sur le butin, et passa le pont pendant la nuit. Le lendemain matin, les akindjis n'avaient pas encore traversé le Danube, le pont se trouvant obstrué par les trains d'artillerie et les bagages des troupes; Michel le fit briser à coups de canon, et mitrailla les Ottomans par masses. Ceux-ci jetèrent les canons et les bagages dans le Danube pour qu'ils ne tombassent point entre les mains des vainqueurs. Les Valaques taillèrent en pièces les troupes auxquelles ils avaient ainsi coupé le passage du fleuve, et anéantirent l'élite des akindjis, qui ne se relevèrent jamais du coup fatal que Michel leur porta en cette occasion. Celui-ci canonna et assaillit pendant trois jours Djurdjevo, qu'il livra aux flammes et dont il massacra la garnison (27 octobre 1595). Malgré le

malheur des armes ottomanes, le diwan ne donna point de suite à une lettre du khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, qui s'engageait à livrer le voïévode Michel et le transfuge Ridhwan, s'il obtenait pour un de ses begs l'investiture de la principauté de Valachie [1].

Le jour où Sinan-Pascha partit pour la Valachie avec l'étendard sacré, était le septième depuis que le général en chef des forces impériales en Hongrie, le prince Mannsfeld, avait mis le siége devant Gran. Sous Mannsfeld servaient les nobles les plus illustres d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, d'Italie et de Belgique; parmi les Allemands on remarquait le baron Adolphe de Schwarzenberg et Hermann de Rosswurm: parmi les Hongrois, Nicolas Palfy et François Nadasdy; parmi les Bohémiens, Trezka et Kinsky; parmi les Italiens, Jean de Médicis, Vincent de Gonzague et le duc de Mantoue; joignons à tous ces noms ceux du Belge Haricourt, issu des comtes de Hochstætten, et du neveu de Mannsfeld. Le siége de Gran durait depuis plus d'un mois, lorsque le fils de Sinan, Mohammed-Pascha, qui pendant long-temps s'était tenu renfermé à Ofen, s'attendant à voir les efforts des ennemis se tourner contre cette ville, parut devant le camp de Mannsfeld à la tête de ses troupes; il avait sous ses ordres les gouverneurs de Hongrie les

[1] Naïma, p. 70. D'après Selaniki, p. 835, Ghazi Ghiraï-Khan aurait, sur la parole du roi de Pologne, demandé la Moldavie pour un Arménien contre un tribut annuel de trois millions d'aspres. Ce fut probablement Jérémie Moghila qui fut installé par Zamoisky; voy. *Histoire de Moldavie*, par Engel, p. 241.

plus considérés, Sofi-Sinan-Pascha, beglerbeg d'Ofen; Mikhalidjlü Ahmed-Pascha, beg de Temeswar; Teryaki Hasan-Pascha, beg de Szigeth; Osman-Pascha, beg de Raab; le tscherkesse Mahmoud-Pascha, beglerbeg de Haleb et frère du pascha du Diarbekr, Ibrahim, qui avait été récemment exécuté. Les deux armées ennemies se livrèrent bataille entre le *Strazsaberg* et le *Georgenfeld* (4 août 1595). Osman-Pascha, qui avait été repoussé du Strazsaberg et avait eu à déplorer la perte du brave Nassouhaga, périt dans le voisinage de Depedelen avec sa division forte de quatre mille hommes; tout le camp, où se trouvaient quinze cents tentes et des effets précieux, trente-neuf couleuvrines et vingt-sept drapeaux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs; le beglerbeg de Szigeth, Teryaki Hasan-Pascha, ne parvint qu'avec peine à faire conduire à Ofen, sur des chariots attelés de bœufs, les grands canons de Warasdin, ces glorieux trophées de la conquête de Souleïman. Kara-Alibeg, parent de Lala Mohammed-Pascha, gouverneur de Mohammed III, sortit de la forteresse de Gran, pour s'entendre avec Sinan sur les moyens de prolonger sa défense; quinze cents cavaliers parmi lesquels le sandjak de Boli, fils de Schemsi-Pascha, et Mohammed, beglerbeg d'Anatolie, se jetèrent dans la place. Kara-Alibeg fit ensuite inviter à une conférence François Nadasdy et Nicolas Palfy, qui étaient tous deux la terreur des Turcs sur les frontières hongroises [III]; il leur signifia qu'il ferait sauter la forteresse plutôt que de se rendre, et les exhorta par conséquent à se retirer; ceux-ci lui demandèrent, mais

vainement, de faire sa soumission. Le pourparler étant resté sans résultat, le siége fut repris avec une nouvelle vigueur. Lorsque la ville eut été conquise, et que le manque d'eau se fut fait sentir dans la forteresse, au point qu'une gorgée d'eau se payait plusieurs ducats, lorsque le brave beg de Gran, Kara-Ali, eut été tué sur la brèche, que son successeur Mohammed, beglerbeg d'Anatolie, eut vainement adressé des demandes de secours au fils de Sinan-Pascha, et que le beg de Koppan Abdoullah, fait prisonnier, eut été placé sur les remparts de la ville pour protéger de sa présence les assaillans. et faire taire l'artillerie des Turcs, des conférences furent ouvertes avec Nadasdy et Palfy; la forteresse contre laquelle on tirait de quinze cents à dix-huit cents coups de canon par jour, fut rendue à condition que les Turcs en sortiraient avec leurs femmes, leurs enfans, leurs bagages, et seraient transportés à Wissegrad sur des bâtimens de l'empereur; cinq cents hommes avec leurs femmes et leurs enfans, les blessés et les malades, furent embarqués, d'après les conditions stipulées. Les Turcs avaient respecté les antiquités et même les tableaux de la ville, pendant la durée de leur domination; le château qu'ils avaient conservé intact ne put échapper à la grossière barbarie du vainqueur. Mohammed, beglerbeg d'Anatolie et gouverneur de Gran, avait refusé l'invitation que lui avaient adressée les généraux chrétiens d'entrer en pourparler avec eux; il avait envoyé à sa place le fils de Schemsi-Pascha. dernier descendant de la famille de Soulkadr. Wissegrad ne tarda pas à tomber entre les mains de

l'ennemi ; et ce résultat fut dû soit aux habiles attaques dirigées par Médicis, Aldobrandini, Gonzague et Ghislieri, soit à la trahison d'Osmanaga, ancien aga des janissaires à Ofen, qui renia à la fois son maître et sa religion (8 septembre 1595). Osman dénonça aux chefs de l'armée impériale l'endroit où étaient situés les magasins de poudre des assiégés; au moyen de ses indications, quelques hommes déterminés s'y rendirent et enlevèrent les munitions des Ottomans. A la nouvelle de la chute de Gran et de Wissegrad, le sandjak Mohammed, qui était connu sous le nom de Grégoire Borzy avant d'avoir abjuré la foi chrétienne, incendia le château de Waitzen ; Palfy accourut pour disputer aux flammes la ville et le château, et en prendre possession. Klis, sur les frontières de Croatie, fut conquis par Lenkowiz, et repris peu de temps après par les Ottomans; Babocza tomba au pouvoir de Zriny et d'Erdœdy ; Petrinia succomba sous les armes de l'eunuque Ahmed. Sigismond de Herberstein, capitaine-général sur les frontières de Croatie, mit le siége devant Costannizza ; les Hongrois et les Turcs essayèrent, mais vainement, la conquête, les premiers de Szolnok, et les seconds de Lippa.

Chaque jour apportait à Constantinople de nouvelles plaintes sur des défaites éprouvées, et de nouvelles demandes de secours, de la part des commandans turcs des frontières hongroises et valaques; c'est ainsi qu'on reçut successivement la nouvelle de la chute d'Ibraïl, Warna, Kilia, Isakdji, Ismaïl, Silistra, Yerkœï, Rousdjouk, Bukarest, Akkermann, Djanker-

man. Tatarkhan et de Gran. Mohammed III, que l'annonce de tant de revers arracha enfin aux plaisirs du harem. manda auprès de lui le moufti, qui saisit cette occasion pour lui remettre un poëme composé par Ali-Tschelebi, dans lequel l'auteur peignait sous les couleurs les plus sombres le triste état des frontières (septembre 1595 — moharrem 1004). Le Sultan, que poursuivaient jusqu'au fond de son seraï les malheurs et les cris de la nation, ordonna que l'on fît sur la place Okmeïdan, derrière l'arsenal. cette prière publique qui est instituée pour les cas de grande calamité, à laquelle les Musulmans seuls sont admis, et qui exige pendant trois jours des larmes, des sanglots, des actes de contrition et de pénitence. Le scheïkh Mohiyeddin, prédicateur d'Aya-Sofia, présida à cette prière, à laquelle assistèrent les vizirs, les oulémas, les scheïkhs, les officiers de la cour et toute la population de la ville. Huit jours après, un tremblement de terre se fit sentir en Asie-Mineure et à Constantinople, où arrivèrent de tous côtés des nouvelles des villages qu'il avait détruits. Les bourgs d'Orghanlü. Sart (Sardes), Seïd-Ahmedlü, Kedik. les villages de Bostandji. Hamzatschaousch, Azizlü et Yapilü furent renversés de fond en comble. A Partschinlü le sol s'était entr'ouvert, et avait formé une large crevasse d'où s'était élancé un jet d'eau entraînant avec lui des poissons d'une espèce inconnue et aveugles; sur le chemin de Magnésie, non loin du pont du Kodos (Hermas), une fontaine dont l'eau était entièrement noire avait jailli de terre.

Le grand-vizir Sinan, à son arrivée à Constantinople, subit les conséquences de la disgrâce qu'il s'était attirée par sa défaite en Valachie, et la perte de Gran, attribuée à la lâcheté de son fils; il dut se démettre de ses fonctions et retourner à Malgara, où il avait déjà été envoyé en exil. Le sceau de l'empire fut confié au gouverneur de la cour, Lala Mohammed, fils d'un saïm du Saroukhan (19 novembre 1595 — 16 rebioul-ewwel 1004); tschaousch dans sa jeunesse, puis attaché en qualité d'écrivain à l'administration des fondations pieuses de la Mecque, il avait été nommé successivement sous Mourad et par la faveur de sa femme, nourrice de Mohammed, à la dignité de defterdar, de gouverneur du prince héréditaire, et lors de l'avènement de celui-ci au rang de vizir. Aucun grand-vizir, parmi les deux cents que l'empire ottoman compte jusqu'à ce jour, n'est arrivé en moins de temps du plus bas degré de l'échelle administrative jusqu'au plus élevé : en douze ans, il s'était élevé du rang de tschaousch à celui de grand-vizir; mais il mourut trois jours après sa nomination à ce poste éminent, et sa mort fut considérée comme un signe par lequel le ciel avertissait de rendre le sceau impérial à Sinan, qui venait d'être destitué. Agé de plus de quatre-vingts ans, Sinan reprit le grand-vizirat pour la cinquième fois. Sinan est le Marius ottoman; il a des traits de ressemblance avec le célèbre Romain, non seulement par ses victoires, son courage, son esprit entreprenant et son humeur féroce, mais encore par sa destinée. Si Marius fut le seul chez les Romains

qui eût sept fois exercé le consulat, Sinan est jusqu'à présent le seul chez les Turcs qui ait été cinq fois revêtu de la plus haute dignité de l'empire. Après avoir été réintégré dans ses fonctions, Sinan se posa en ennemi du beau-frère du Sultan, le vizir Ibrahim: celui-ci, qui l'avait d'abord aidé dans sa lutte contre Ferhad, avait cherché lors des derniers changemens à l'éloigner du grand-vizirat, en prétextant son âge avancé et son incapacité. Sinan, dont la rudesse avait tant de fois maltraité les ambassadeurs des puissances chrétiennes, ne prit pas la peine de cacher sa haine contre Ibrahim, ni dans le diwan, ni même devant le Sultan. Il lui dit un jour en plein conseil : « En votre qualité de kaïmakam, vous n'avez placé » partout que des chefs incapables, et vous avez amené » ainsi les malheurs de la guerre. » Un autre jour, se trouvant avec Ibrahim chez le Sultan : « On dit, » s'écria-t-il, que je suis vieux et décrépit; si Ibrahim le » prétend aussi, qu'il vienne dans la cour; nous lutte- » rons ensemble et nous romprons quelques lances; » et en parlant ainsi, il prit Ibrahim par la ceinture et l'entraîna hors de l'appartement. Sinan eut assez de courage et de crédit pour imposer au Sultan la résolution d'entrer lui-même en campagne, et d'imiter ainsi l'exemple de son aïeul Souleïman. Mohammed III fut encore sollicité à cette décision par les murmures des janissaires, qui déclarèrent ne pas vouloir partir, si le Padischah ne se mettait pas à leur tête [1]; par les

[1] Selaniki, et *Rapport* de l'ambassade vénitienne : « Li Gianizzari hanno

exhortations du khodja Seadeddin, qui d'accord en cela avec le grand-vizir, pensait avec raison que le salut de l'armée et de l'empire exigeait la présence du Sultan sur le théâtre de la guerre; par les nombreuses suppliques que rédigèrent dans ce sens les gouverneurs des frontières; enfin, par les prédications du scheïkh d'Aya-Sofia, qui, dans la chapelle du vieux seraï, prononça un sermon destiné à stimuler le zèle religieux des Musulmans contre les ennemis de la foi, et dans lequel, en faisant un pathétique tableau des mosquées et des forteresses tombées au pouvoir des infidèles, il représentait aux vrais croyans l'obligation où ils étaient de les reconquérir. La détermination prise par le Sultan d'ouvrir en personne la campagne, dès le commencement du printemps suivant, fut notifiée à tous les gouverneurs de l'empire, et principalement à ceux des frontières; en attendant on poussa les préparatifs de la guerre avec la plus grande activité. Le vizir Djerrah Mohammed-Pascha fut envoyé à Belgrade, avec cent cinquante mille ducats, pour y rassembler des vivres; les frais préparatoires de l'expédition s'élevèrent en tout à six cent mille ducats. Le defterdar et le beglerbeg de Karamanie furent chargés, le premier de la construction des ponts, le second des réparations à faire à la flotte; le nischandji Hamza-Pascha, de l'inspection-générale des munitions, et le grand-écuyer Tirnakdji-Hasan du recrutement des chevaux et des bêtes de somme.

» ricusato di mangiar in Diwano mostrandosi alieni dall' andar alla guerra » senza il Re. Settemb. 1595. »

L'hiver de 1595 à 1596 se passa tout entier en préparatifs. Mais, au commencement du printemps, Sinan mourut subitement, au moment même où, rêvant de nouveaux lauriers, il espérait couronner par la prise d'Erlau la gloire que lui avaient acquise ses conquêtes de la Goletta, de l'Arabie et de la Géorgie. Sa mort arriva le mercredi de la nouvelle lune (3 avril 1596 — 4 schâban 1004), que la superstition ottomane regarde comme le jour le plus malheureux de la semaine [1]. Ce rude Albanais, qui fut élevé cinq fois au grand-vizirat, avait une haine barbare non seulement pour les chrétiens, mais pour toute civilisation, et était l'effroi des savans et des poëtes. L'historien Ali, qui avait à se plaindre du jugement cavalier porté par Sinan sur ses œuvres, et de la préférence accordée à son préjudice par le grand-vizir à des ignorans, a recueilli, dans son histoire, les épigrammes faites par quelques poëtes contre son détracteur : ces poëtes raillent Sinan au sujet du tombeau magnifique qu'il s'était fait construire près de la porte Parmakkapou, dans le voisinage des tombeaux de plusieurs poëtes, voisinage inconvenant pour un personnage tel que lui. et sur le feu qui le jour de sa mort éclata dans le quartier de Paramakkapou, et qui, dirent-ils, sortit de son tombeau ainsi que d'un gouffre infernal, pendant que son ame s'envolait dans un noir nuage, comme un corbeau poussant des croassemens sinis-

[1] Ce jour s'appelle *Nahasi meustemerr*, c'est-à-dire *malheur continuel*. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 1004.

tres [IV]. Les immenses richesses que Sinan laissa après lui témoignent de son esprit de rapine et du luxe de son époque. Voici la liste des objets qui composaient sa succession : vingt cassettes pleines de chrysolithes [1], quinze chapelets de perles, trente roses en diamans, vingt miskales de poussière d'or, vingt aiguières, un jeu d'échecs, sept tapis de table en cuir tout garnis de diamans, seize écrans, seize selles, trente-quatre étriers, trente-deux boucliers enrichis de pierreries ; cent quarante casques, cent vingt ceintures, seize bracelets, tous étincelans de pierres fines; de la vaisselle plate, six cents fourrures de zibeline, six cents autres de lynx, trente pelisses de renard noir, mille soixante-quinze pièces d'étoffes d'or et de soie, neuf cents pelisses de petit-gris, soixante-un boisseaux de perles, deux colliers de diamans, deux housses enrichies de pierreries, trente selles brodées de perles ; six cent mille ducats en or, et deux millions neuf cent mille aspres en argent. Quelque improbable que puisse paraître la fortune de Sinan, elle n'a rien qui doive étonner, après les listes que des historiens dignes de foi donnent des trésors laissés par Roustem et Nassouh-Pascha, prédécesseurs de ce grand-vizir ; si l'on considère l'avidité de Sinan et les occasions de pillage que lui fournirent ses diverses conquêtes de l'Yemen et de la Géorgie, ses guerres en Hongrie et en Valachie, il ne paraîtra pas incroyable qu'il ait pu amasser une fortune aussi considérable.

[1] Les *Seberdjed* sont des chrysolithes et non pas des topazes, comme le dit Diez.

Dans le cours de cette même année, signalée par le départ du Sultan et du nouveau grand-vizir Ibrahim-Pascha, son gendre, le sénat de Venise, à qui un écuyer-tranchant avait porté la nouvelle de l'avènement de Mohammed III, envoya Donado à la Porte en qualité d'ambassadeur, pour présenter ses félicitations au nouveau souverain et renouveler les capitulations [v]. Schah-Abbas avait, ainsi que nous l'avons dit, chargé son ambassadeur Soulfikar de complimenter Mohammed III au sujet de son avènement, et de lui annoncer sa victoire sur Moumin-Khan [1], prince des Ouzbegs. Mohammed répondit à la lettre du schah par un rapport pompeux sur la conquête d'Erlau. Soulfikar et un ambassadeur russe, venu comme lui pour complimenter Mohammed, devaient se rendre tous deux en Géorgie pour réconcilier entre eux les deux princes du pays, Simon Lewend et Alexandre, mais ils furent retenus à Constantinople. parce qu'on redoutait une alliance entre la Russie et la Géorgie contre la Porte [2]. Un envoyé du Dadian ou prince de Colchide avait apporté pour présens dix-sept jeunes garçons tscherkesses et des faucons. L'ambassadeur anglais accrédité à la Porte ré-

[1] Comme Abdoul-Moumin alors occupait déjà le Khorassan, il est clair que le manuscrit traduit par Senkowsky, d'après lequel Moumin ne serait arrivé au souverain pouvoir qu'en 1598, renferme une erreur.

[2] « Gli ambassadori di Persia e di Moscovia non erano lasciati partir per » il paese di Giorgiani sottoposto ad Alexandro e Simone; voce, si era con- » chiusa lega fra quel Principe (Moscovita) il Persiano e la Georgia contra il » Turcho. »

pandit le bruit qu'il avait été chargé par Elisabeth de conclure une alliance entre la Turquie et la Pologne contre les voïévodes de Moldavie et de Transylvanie. L'ame du gouvernement était toujours la Vénitienne Baffa qui sous Mourad III avait régné comme sultane Khasseki (favorite), et qui régnait alors encore comme sultane Walidé (mère); elle avait tout fait pour détourner son fils de prendre le commandement de l'armée, non que sa tendresse maternelle s'effrayât de le voir s'exposer aux hasards de la guerre, mais parce qu'elle craignait de voir son influence diminuer dans le cours d'une expédition où elle ne pouvait le suivre. N'ayant pu empêcher l'éloignement de son fils, et oubliant, dans l'irritation que lui causèrent ses espérances déçues, tous les liens qui l'attachaient à la foi de ses pères, elle proposa un massacre général des chrétiens [1]. Ce sanguinaire projet fut approuvé par tous les fanatiques, et l'exaspération du peuple fut encore augmentée lorsqu'on apprit la dévastation de Patras par les Espagnols; mais l'exécution générale des chrétiens se réduisit à un bannissement des Grecs non mariés, qui durent sortir de Constantinople dans un délai de trois jours [2]. A son avènement, Mohammed avait assigné à sa mère trois mille aspres de revenu

[1] « La Regina madre si dispera, che il figlio deve partir, e fa ogni cosa » per sturbarlo, proponendo anco il Vespero Siciliano contra li Christiani. » Giugno 1595.

[2] « Ordina il Signor che tutti li Greci, che non hanno moglie, debbono » partir di Constantinopoli nel termine di 3 Giorni. Chiaus arrivato con » l'avviso del sacco dato dai Spagnoli a Patrasio. » 10 ottobre 1595.

quotidien, sans préjudice d'un présent de trois cent mille aspres qui se renouvelait chaque année au commencement de l'été et de l'hiver ; peu après il lui donna un supplément d'un million d'aspres, comme *argent de pantoufle*. Les munificences de Mohammed à l'égard de la sultane furent imitées par son gendre Ibrahim, qui traitait de temps en temps les esclaves de Baffa dans son jardin d'Yenihissar sur le Bosphore (ancienne propriété du nischandji Feridoun), et dépensait ordinairement en ces sortes d'occasions six mille ducats. Immédiatement après son avènement, Mohammed avait ordonné une instruction sur les dettes contractées par son père envers l'administration des finances et plusieurs caisses publiques, savoir : celles des defterdars et des quatre intendans (de la capitation, des fournitures d'orge, de la cuisine impériale et de l'arsenal) ; il avait consacré cinquante millions d'aspres à l'extinction de ces diverses dettes [1]. Cependant le grand-maître de la cour, Lala Mohammed, qui fut plus tard grand-vizir, mais seulement trois jours, donna plus du double, c'est-à-dire deux millions de ducats ; aussi cette prodigalité provoqua-t-elle une enquête, dont furent chargés le premier defterdar et le kapitan-pascha Cicala. De pareilles recherches furent ordonnées à l'égard des defterdars et de l'administration des fondations pieuses de sultans

[1] « Inquisizione contra il Lala per l'esborso fatto da lui di due millioni » d'oro nel pagar i debiti del padre del Signor, e il Defterdaro principale » col intelligenza del Cigala ha avuto questo carico. » Settemb. 1595.

ottomans, et l'exécution en fut confiée aux vizirs. de sorte que chaque vizir se trouva être inspecteur des fondations d'un des sultans prédécesseurs de Mohammed III. La sévérité du Sultan ne se borna point aux mesures fiscales, mais elle se manifesta aussi dans les dispositions qu'il prit pour faire observer strictement les lois de la religion; c'est ainsi qu'il fit noyer quelques femmes accusées d'avoir manqué aux devoirs prescrits par l'Islamisme, qu'il publia un édit sévère contre le vin, et fit détruire tous les cabarets.

Le grand-vizir Ibrahim fut nommé serasker de l'armée contre la Hongrie; le khodja Seadeddin, désigné pour accompagner le Sultan dans cette campagne, se rendit aussi utile dans les conseils de guerre où il fut admis, qu'il l'avait été dans les négociations de la Porte avec les puissances européennes. Lorsque trois jours après la nomination d'Ibrahim, Seadeddin se rendit chez ce grand-vizir avec son fils pour lui offrir ses félicitations, il y rencontra le moufti Bostanzadé, avec lequel il engagea une discussion sur des lettres qui étaient arrivées de Valachie et dans lesquelles le voïévode Michel demandait à se reconnaître de nouveau le vassal du Sultan. Seadeddin, qui lut ces lettres à la place du reïs-efendi, émit l'avis qu'on reçût Michel en grâce en lui imposant l'obligation d'envoyer ses fils en ôtage; Bostanzadé soutint qu'après la rébellion du voïévode on ne pouvait recevoir sa proposition de rentrer en paix avec la Porte; puis il sortit brusquement, à la grande confusion du khodja, qui cependant profita de la retraite de son adversaire,

pour dicter au reïs-efendi Mourad une réponse favorable à Michel et aux boyards.

Mohammed III sortit de Constantinople le 21 juin 1596 (24 schewal 1004) [1], précédé des bombardiers, des arquebusiers à pied, des lanciers à cheval, des tschaouschs et des janissaires. Venaient ensuite dix chevaux de main, conduits par dix écuyers et ornés de colliers d'or, de selles et de brides enrichies de pierreries, et portant des boucliers sur leurs housses. Immédiatement après paraissaient les paschas à cheval, et cent janissaires, formant la vénerie du Sultan. marchant deux à deux, vêtus de robes d'étoffe d'or et d'argent, et tenant en lesse chacun deux chiens de chasse; ils étaient suivis des solaks, au milieu desquels on distinguait Mohammed, habillé d'une casaque de velours blanc, et le turban orné d'agrafes de diamans, desquelles s'élançaient deux aigrettes de plumes de héron. Pendant le séjour de l'armée à Andrinople, Seadeddin, qui tous les matins se rendait chez le Sultan avant les vizirs pour arrêter avec lui les ordres du jour, obtint pour son fils Ezaad, âgé seulement de vingt ans, la place de juge de Constantinople. Mais la faveur de Seadeddin, quoique à

1 D'après Selaniki, p. 693, Mohammed prit du trésor cinq cent cinquante charges de chameaux d'or et d'argent, et laissa à Constantinople, sous la garde de la sultane Walidé, quatre cents charges d'or (la charge évaluée à quarante mille ducats) ou seize millions de ducats; cent charges de piastres (la charge à dix mille piastres) ou un million de piastres; enfin, cinquante charges d'aspres nouvellement frappés : donc en tout, plus de dix mille charges, évaluées à mille millions d'aspres.

son apogée, ne put lutter contre le crédit de la sultane Walidé; elle maintint dans son poste le juge destitué Abdoulhalim, et fit renvoyer Ezaad à son père par l'eunuque Hasan-Pascha, qui était resté à Constantinople en qualité de kaïmakam. Le grand-vizir Ibrahim, protecteur de Seadeddin, se plaignit, mais vainement, de l'injure faite à ce dernier; le Sultan rendit un ferman dans lequel il disait qu'il confirmait ce qui était arrivé par la volonté de la sultane Walidé, ce haut berceau de la domination, cette coquille. cette perle du khalifat, et qu'il donnerait au fils de Seadeddin un équivalent de la place dans laquelle il n'avait pu être installé. Le grand-vizir conféra en conséquence à Ezaad la dignité supérieure de juge d'armée. Cependant la distinction accordée à son fils ne put empêcher Seadeddin d'être pris de la fièvre qui ne le quitta qu'à la fin de la campagne. Le Sultan séjourna quatre jours à Philippopolis, dans un kœschk construit sur les rives de la Marizza et appartenant au juge de la ville. qu'il récompensa de son hospitalité en le confirmant pour toute sa vie dans ses fonctions. A l'arrivée du Sultan à Batotschina, Mohammed, fils du défunt grand-vizir Sinan. fut admis à lui baiser la main; mais, à Belgrade, ce même Mohammed et le defterdar Ali-Tschaousch Ghedjdihan (bouche tordue), ayant été rendus responsables de la chute de Gran, furent jetés dans les fers et eurent tous leurs biens confisqués. Ali-Tschaousch. contre lequel une sentence de mort avait été prononcée, fut gracié et reprit dans l'armée ses fonctions de defterdar; le fils de Sinan fut réintégré dans sa dignité

de vizir ; mais, ruiné par la confiscation de ses biens, il resta en garnison à Belgrade. Dans les environs de Slankamen, Mohammed tint un conseil de guerre pour décider la question de savoir s'il fallait commencer par la conquête de Komorn ou par celle d'Erlau ; bien que Cicala se fût prononcé pour la première, la seconde cependant fut résolue par tous les autres vizirs. Arrivé sur les rives du Danube, entre Titel et Peterwardein, le Sultan fit jeter un pont de bateaux, et cinq jours après le passage du fleuve, il alla camper dans la plaine de Szegedin [1]. Ce fut là que le beglerbeg de Roumilie Hasan, fils de Sokolli, rejoignit l'armée avec un pompeux cortége, formé des gens de sa maison, tous brillant d'or et d'acier, et qu'on apprit le blocus de Hatwan. Le vizir Djighalizadé reçut ordre de secourir cette place ; mais elle fut prise avant son arrivée, et toute la garnison en fut passée au fil de l'épée. Malgré le peu d'activité qu'il avait déployée en cette circonstance, Cicala, à l'étonnement de tout le monde, ne tomba pas en disgrâce, tandis que le defterdar Ibrahim fut remplacé par Ali Ghedjdihan, à cause des murmures qui avaient éclaté dans les rangs des janissaires à l'occasion de la paie du premier quartier de la nouvelle année (18 moharrem 1005 — 11 septembre 1596). Afin que

[1] Naïma, p. 78. Petschewi, f. 330. Fezliké, f. 41. Hazanbegzadé, f. 70. Le *Nokhbetet-tewarikh*, et l'*Histoire de Khalil-Pascha*, plus tard kapitan-pascha et grand-vizir ; il assista au siége d'Erlau comme grand-écuyer du Sultan. Il ne faut pas le confondre avec Khalil, kapitan-pascha, gendre du Sultan, qui, dans l'année de la conquête d'Erlau, sortit du port de Constantinople avec cent dix galères pour protéger la navigation. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 522, et *Histoire des guerres maritimes*, p. 46.

les murmures ne dégénérassent pas en troubles plus sérieux, le Sultan fit remettre à chaque janissaire le présent de mille aspres qui leur était ordinairement alloué au commencement de toutes les campagnes. Hasan Sokolli embarqua à Szegedin l'artillerie de siége sur la Theiss pour Szolnok ; de cette dernière ville il la fit conduire sur des traîneaux à Erlau. Les munitions furent en partie portées à dos de mulet, en partie partagées entre les soldats, qui les déposèrent lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur destination. Trois jours après son départ de Szolnok, l'armée campa dans la belle plaine d'Erlau (21 septembre — 28 moharrem).

D'après la sentence d'Omar : « Envoie la promesse » devant toi, » Mohammed écrivit à la garnison d'Erlau une lettre dans laquelle il la sommait d'embrasser l'Islamisme, et lui jurait « par le cheval qu'il mon» tait, par le sabre qui lui ceignait les reins [1], » formule dont jusqu'alors il ne s'était jamais servi, qu'il lui accorderait une libre retraite si elle voulait rendre la forteresse. Ces pourparlers n'ayant pas eu de résultats, le Sultan ordonna d'ouvrir le feu, et, sept jours après, les troupes abandonnèrent la ville incendiée et se retirèrent dans la citadelle. Les Vallons, malgré les exhortations et la résistance de Guillaume de Treczka, rendirent la place ; les officiers furent envoyés au camp ottoman comme ôtages, et on leur assigna pour demeure la tente du defterdar de Mohammed-Pascha, gouverneur de Karamanie. Malgré

[1] *Bindügüm at koschandügum kilitsch uschün.* Petschewi, f. 231.

le serment du Sultan, quatre mille cinq cents hommes de la garnison furent taillés en pièces par les janissaires, en représailles du massacre de Hatwan. Les Vallons avaient écorché à Hatwan les Turcs qui étaient tombés entre leurs mains, et les avaient coupés en morceaux : à leur tour ils subirent les barbares traitemens qu'ils avaient eux-mêmes infligés; ils furent mutilés et écorchés vifs. Alors, disent les historiens ottomans, fut justifié ce refrain populaire [1] d'une chanson des frontières qui prédisait aux habitans d'Erlau les plus grands malheurs, s'ils se rendaient aux Turcs. Des dix officiers qui échappèrent au massacre dans la tente du defterdar, quelques-uns embrassèrent l'Islamisme; d'autres, Cogorani et Betzenyei, se rachetèrent en payant rançon; d'autres encore, Bartzy et Kinsky, Treczka et Thurm, furent enfermés dans la tour de Neboisse à Belgrade, d'où ils réussirent à s'enfuir. Paul Nyary, commandant de la forteresse d'Erlau, fut remis à la garde de l'aga des janissaires. Avant de quitter Erlau, le Sultan chargea de l'occupation de cette place Mohammed, beglerbeg d'Anatolie, nomma l'aga des janissaires Weli gouverneur de Roumilie, et conféra la dignité de Weli à l'écuyer Hasan Tirnakdji. L'aga des muets fut chargé de porter à Constantinople les dépêches et la célèbre kassidé dans lesquelles Seadeddin annonçait pompeusement la prise d'Erlau. Dix jours après la reddition de la

1 Petschewi, f. 231. Naïma donne ce refrain : *Yok dür sizünlé weremüz Egrili kidi Egrili*, c'est-à-dire « votre reddition est nulle avec nous, chats d'Erlau ! chats d'Erlau ! »

forteresse, trois batailles eurent lieu dans la plaine de Keresztes, entre l'armée ottomane et celle de l'archiduc Maximilien et de Sigismond, prince de Transylvanie, accourus trop tard au secours d'Erlau. Le 27 octobre 1596, l'eunuque Djâfer-Pascha, après avoir héroïquement résisté à des forces supérieures, dut se retirer avec une perte de mille janissaires, cent sipahis et quarante-trois canons [1]; le beglerbeg de Roumilie, sur qui on fit peser en partie la faute de cet échec, fut destitué et sa place donnée au vizir Hasan-Sokolli. Le Sultan, qui inclinait déjà à la retraite, tint un conseil de guerre dans lequel Seadeddin démontra victorieusement la nécessité de ne pas reculer et d'attaquer les Impériaux en rase campagne: « Il est inouï, » dit-il, qu'un Padischah des Ottomans ait tourné le » dos à l'ennemi sans motifs. » Quelques-uns ayant émis l'opinion de confier la direction des opérations militaires à Hasan-Sokolli: « Ceci n'est pas une affaire » où l'on puisse employer des paschas, s'écria Sead- » eddin; en cette circonstance, la présence du Padi- » schah est absolument indispensable. » Le reïs-efendi fut immédiatement chargé d'écrire une lettre à Feth-Ghiraï, frère du khan des Tatares, pour lui ordonner d'aller reconnaître les forces de l'ennemi et d'amener

[1] D'après les bulletins turcs, l'armée ennemie était forte de trois cent mille hommes et cent canons, et composée des troupes du roi de Vienne, d'Espagne, du pape, du grand-duc de Florence, du grand-prince de Transylvanie et des sept électeurs. Naïma, p. 80. Selaniki, p. 634. Naïma donne la perte réelle de l'artillerie et des bagages, mais il ne fixe le nombre des morts qu'à trente.

des prisonniers: Seadeddin adressa à Mohammed-Pascha, gouverneur d'Erlau, un billet dans lequel il lui disait: « Quoique les troupes d'Anatolie aient été » désignées pour tenir garnison à Erlau, cependant il » faut qu'elles forment l'aile droite de l'armée dans » les batailles qui doivent être livrées [1]. » Des crieurs publics annoncèrent un saint combat pour les jours suivans, et le lendemain matin Mohammed-Pascha sortit de la ville avec le Sultan. Dans l'après-midi du même jour, Mohammed écrivit de sa main au grand-vizir un billet ainsi conçu: « Mon Lala, quel inconvénient y aurait-il à ce que je partisse pour Constan- » tinople en te laissant ici comme serdar? » Le grand-vizir dicta immédiatement au reïs-efendi une lettre dans laquelle il s'efforçait de combattre la détermination du Sultan; mais Mohammed les fit tous deux appeler en sa présence. Pendant qu'Ibrahim, effrayé des suites que pouvait avoir une semblable détermination, s'entretenait dans l'avant-tente impériale avec Ghaznefer, chef des eunuques blancs, en attendant d'être admis en présence de Mohammed, on vit arriver soixante-trois prisonniers envoyés par Feth-Ghiraï; lorsqu'on eut tiré d'eux les renseignemens désirés sur la force des troupes réunies de l'archiduc et du prince de Transylvanie, on les fit tous massacrer.

Le 24 octobre 1596, Hasan-Sokolli, Sinan, Ferhad fils du grand-vizir récemment exécuté, et le kiaya du

[1] Naima dit d'après l'ancien usage; mais cet usage voulait que les troupes d'Asie occupassent, dans les guerres d'Europe, l'aile gauche.

grand-vizir, combattirent contre Schwarzenberg et Teuffenbach, pour forcer le passage des gués des marais qui coupent la plaine de Keresztes. Parmi les quelques cents hommes qui tombèrent de part et d'autre, on remarqua quelques officiers distingués, tels que Ditmar de Kœnigsberg et le Bavarois Fronsberg. Le 26 octobre [VI], les deux armées se trouvèrent en présence. Le Sultan était placé avec l'étendard sacré au milieu des troupes ottomanes, ayant derrière lui les six escadrons des boulouks, à sa droite les vizirs, à sa gauche les juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie, et Seadeddin, aussi bon au conseil qu'à l'action; sur le front de l'armée, les pièces d'artillerie, liées comme à l'ordinaire par des chaînes, formaient une redoutable ligne de défense; sur les derrières étaient les bagages, dont le soin était confié aux mouteferrikas. L'aile droite était commandée par les beglerbegs d'Anatolie, de Karamanie, de Haleb et de Merâsch; l'aile gauche par ceux de Roumilie et de Temeswar; le beglerbeg du Diarbekr conduisait l'avant-garde sous les ordres supérieurs du vizir Cicala. Une église, près du gué d'un marais, fut occupée par des janissaires et munie de quelques canons. Vers midi, les Hongrois et les Allemands attaquèrent la partie de l'armée où se trouvait le Sultan, et y jetèrent la confusion; à l'approche du danger, Mohammed se retira derrière les bagages dans la tente du chef des mouteferrikas, Younisbeg [1]. La bataille était déjà gagnée par les Hongrois et les

[1] Naïma, Hasanbegzadé et Petschewi. Mohammed ne s'enfuit donc point à Szolnok, comme le dit Istuanfi, ni à Erlau, comme le croit Janson.

Allemands, cent neuf canons étaient tombés en leur pouvoir, et on pouvait considérer la journée comme terminée, lorsque l'avidité des soldats, à qui l'archiduc avait vainement défendu le pillage, vint anéantir ces glorieux résultats; malgré les ordres de Maximilien, ils se jetèrent sur les tentes du Sultan, où les pages, les cuisiniers, les porteurs de bois, les guides de chameaux, tous les gens de la maison impériale se défendirent, à défaut d'autres armes, avec des bâtons, des cuillères, des haches, des couteaux, des broches et des pieux. Dans ce moment de danger où, suivant le Koran, les *cœurs remontent dans le gosier,* le khodja Seadeddin fit entendre au Sultan les paroles de la sagesse et lui dit: « La patience amène la victoire, et le » bonheur succède au malheur. » Mohammed jeta sur ses épaules le manteau du Prophète, qui est la plus précieuse relique du trésor des sultans ottomans, et se tint avec fermeté près de l'étendard sacré. Mais, pendant que les Hongrois et les Allemands ne songeaient qu'au pillage et avaient déjà arboré l'étendard de la croix sur les caisses du trésor autour desquelles ils menaient des danses triomphales [1], Cicala, profitant de ce désordre, sortit tout-à-coup, avec la cavalerie de l'avant-garde, de l'embuscade où il s'était posté, et tomba impétueusement sur leurs derrières. Communiquant à ses soldats cet élan qui fait gagner les ba-

[1] Naïma et Hadji Khalfa, dans le *Fezliké,* rapportent cette bataille d'une manière toute différente. Suivant ce dernier, la bataille de Keresztes aurait duré deux jours; suivant le premier, la victoire des Hongrois aurait eu lieu dans l'après-midi, et leur defaite le soir du même jour.

tailles, il rétablit le combat, et en moins d'une demi-heure refoula dans les marais ou anéantit les vingt mille cavaliers qui avaient enfoncé l'aile droite ; une terreur panique s'empara alors de l'armée chrétienne, et en un instant la déroute devint générale. Plus de cinquante mille hommes périrent dans les marais, ou sous le sabre des Tatares qui poursuivirent de tous côtés les fuyards. Dix mille ducats en or et quatre-vingt-quinze des plus beaux canons allemands tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette brillante victoire, que les historiens ottomans comparent à celles de Mohacz et de Tschaldiran, fut due principalement à Seadeddin dont le courage et l'éloquence avaient retenu le Sultan sur le champ de bataille [VII] ; l'honneur de la journée revenait en second lieu à Cicala, qui le soir, en entrant dans la tente impériale, fut salué par Mohammed comme grand-vizir, distinction dont il fut redevable aux instances de ses amis Seadeddin et Ghaznefer. Pendant ce temps, le grand-vizir Ibrahim était occupé à la poursuite des fuyards ; le lendemain matin, ignorant encore ce qui s'était passé dans la tente du Sultan, il remplit comme à l'ordinaire les devoirs de sa charge, le sceau impérial ne lui ayant pas encore été redemandé. Seadeddin ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement au grand-maître de la cour Ghaznefer, qui pensait entièrement comme lui à ce sujet ; mais aucun d'eux n'osa manifester son opinion au Sultan, à cause de la prédilection de celui-ci pour Ibrahim. L'écuyer Ahmed-Aga, qui était présent à leur conversation, se fit fort d'en parler au Sultan

si l'occasion s'en présentait. « Eh bien donc! lui dit » Ghaznefer, saisis un moment favorable pour lui » demander quel cheval il veut monter pour visiter » le camp devenu notre conquête. » L'écuyer, qui était un Turc plein de rudesse, ne craignit pas de faire auprès du Sultan la commission de Ghaznefer; Mohammed comprenant le sens caché de ces paroles qui, en lui rappelant la victoire de la veille, lui rappelaient en même temps à qui il la devait, dit, après quelques réflexions: « Que le grand-chambellan prenne le sceau » et le porte à Sinan (Cicala). » Le grand-chambellan, étant sorti pour exécuter les ordres de Mohammed, rencontra le grand-vizir qui revenait au camp, lui annonça sa destitution, et l'accompagna dans sa tente, où il reçut de ses mains le sceau impérial pour le remettre à Sinan.

Cicala signala son grand-vizirat par des mesures insensées, violentes et pernicieuses. Pendant les trois premiers jours de ses fonctions, il passa l'armée en revue; trente mille hommes des feudataires ou des troupes soldées n'ayant pas répondu à l'appel, il leur retira leur solde, les stigmatisa du nom de fuyards et les poursuivit comme tels dans tout l'empire, en les condamnant ou à des amendes ou à la perte de la vie. Il fit décapiter sur-le-champ plusieurs d'entre eux, parmi lesquels Younis, aga des mouteferrikas, dont la tente avait servi de refuge à Mohammed pendant le combat; il ordonna que d'autres, comme le mouteferrika Djahi et le pascha de Haleb, Sohrab, fussent promenés par tout le camp avec des vêtemens de vieille

femme. Il pensait par ces mesures resserrer les liens de la discipline dont le relâchement avait failli faire perdre la dernière bataille; mais le succès ne répondit pas à son attente, et sa sévérité intempestive ne servit qu'à mettre l'empire à deux doigts de sa perte; ceux qu'il traitait avec une aussi extrême rigueur se réfugièrent en Asie où ils levèrent, quelques années après, l'étendard de la révolte. Les *firaris*, c'est-à-dire les fuyards de Keresztes, devinrent les *djelalis* ou rebelles de l'Asie-Mineure, et il arriva que ceux qui avaient fui en Hongrie devant les infidèles, résistèrent avec le courage du désespoir à leurs frères musulmans. Une mesure qui n'eut pas des suites moins déplorables fut la déposition du khan de Crimée, à qui Cicala reprochait de n'être pas venu en personne à Erlau et d'avoir envoyé seulement son frère Feth-Ghiraï sans le faire accompagner du nombre de Tatares demandé; Feth-Ghiraï fut nommé khan; Bakht-Ghiraï, fils d'Aadil-Ghiraï, remplaça Feth-Ghiraï dans la dignité de kalgha, et Selamet-Ghiraï son frère Bakht-Ghiraï dans celle de noureddin; ces diverses nominations eurent pour résultat immédiat l'insurrection de la Crimée [1]. Mohammed retourna à Constantinople par Szolnok, Szegedin, Peterwardein et Belgrade. A son arrivée à Khirmenli, il reçut, étant encore en voiture,

[1] Naïma, p. 90. Les *Sept Etoiles errantes*, dans le manuscrit d'Italinski, f. 76. A l'avènement de Ghazi-Ghiraï, Alp-Ghiraï le kalgha, et Moubarek-Ghiraï le noureddin, se rendirent, le premier à Andrinople, le second en Tscherkassie, et leurs places furent occupées par Feth-Ghiraï, comme kalgha, et par Bakht-Ghiraï, comme noureddin.

par l'entremise de Souleïman-Aga, le muet favori de la sultane Walidé, des lettres de celle-ci qui le félicitaient de sa victoire et désapprouvaient le choix de Cicala. Dès qu'il fut descendu de voiture, il ordonna au tschaousch-baschi Kitabdji Omer de demander le sceau à Cicala, et de le rendre à Ibrahim. Le grand-écuyer Ahmed, dont Seadeddin et Ghaznefer avaient exploité le zèle pour nuire à Ibrahim, fut destitué, et Cicala exilé à Akschehr en Asie-Mineure. Hasan, fils de Sokolli, gouverneur de Belgrade, dut abandonner sa place à Satourdji-Mohammed, uniquement pour avoir assisté à la déposition d'Ibrahim; Seadeddin, qui avait été l'ame de toute la dernière campagne, reçut l'ordre de ne plus se mêler à l'avenir des affaires politiques, ni même de l'administration du corps des oulémas. La place du nischandji Lam Ali-Tschelebi, qui avait écrit le rapport de la victoire de Keresztes, sous l'inspiration de Cicala, avec des louanges exagérées pour ce dernier, fut donnée au reïs-efendi Mourad, à qui succéda Okdjizadé [1], célèbre par l'élégance de son style [VIII]. Ibrahim, pour ajouter encore à l'humiliation de Seadeddin, déposa son fils Mohammed de sa dignité de juge d'armée d'Anatolie, et le remplaça par son ennemi déclaré Kouschyahya, juge de la Mecque. Kouschyahya, Damad-

[1] Okdjizadé Mohammed Schah-Efendi. Il ne faut pas le confondre avec le reïs-efendi Okdjizadé, son père. Il laissa un *Inscha* très-estimé et une *Collection* de quarante traditions du Prophète; il mourut en 1039 (1629), après avoir été cinq fois nischandji. Voyez Resmi, *Biographies des Reïs-Efendi*, XXIV.

Efendi, juge de Roumilie, et le grand-poëte Baki, réunirent leurs efforts pour faire bannir leur rival Seadeddin de la capitale; ils adressèrent à cet effet au Sultan un rapport rédigé par le nouveau reïs-efendi Okdjizadé, tandis que le grand-vizir tâcha d'obtenir la coopération de la sultane Walidé et des agas du harem, en leur écrivant des billets dans le même sens: mais le khodja, averti à temps des intrigues qui se tramaient contre lui, put parvenir à les déjouer. Les amis de Seadeddin représentèrent au Sultan qu'il ne devait pas mécontenter un vieillard si savant et d'un mérite aussi éminent [1], et ils obtinrent que rien ne fût changé à la première décision impériale, d'après laquelle Seadeddin devait ne plus s'immiscer dans les affaires d'Etat, ni dans les promotions des oulémas, qui restèrent ainsi exclusivement entre les mains du grand-vizir et du moufti.

A l'annonce de l'arrivée de Mohammed, la sultane Walidé alla l'attendre dans le palais du faubourg de Daoud-Pascha avec toutes les autres sultanes du harem. Le kaïmakam-pascha, accompagné des deux vizirs Khizr et Mahmoud-Pascha, gouverneurs de Bagdad et de Tebriz, qui se trouvaient alors à Constantinople, s'avança jusqu'à Tschekmedjé, l'ancien Athyras ou Regium, pour baiser la main du Sultan. Mohammed passa la nuit à Daoud-Pascha et fit le lendemain matin son entrée triomphale à Constantinople. Les vizirs et les oulémas, ayant le kaïmakam et

[1] Seadeddin, né en 943 (1536), était alors âgé de soixante ans.

le moufti en tête, se rangèrent en ligne dans la plaine de Daoud-Pascha pour complimenter le Sultan et lui servir de cortége. Toutes les rues où devait passer Mohammed étaient tendues de riches étoffes et de draps de diverses couleurs; les négocians juifs et francs éclipsèrent en cette occasion les Ottomans par la magnificence de leurs tentures. Les administrateurs des mosquées et des fondations pieuses placèrent sur la voie publique des encensoirs d'où s'échappaient des nuages de parfums. Les intendans des grandes mosquées des sultans sacrifièrent chacun trois bœufs et dix moutons, ceux des autres mosquées chacun un bœuf et cinq moutons. Les imams, les scheïkhs, les mouezzins et les derwischs faisaient entendre de tous côtés des cris d'enthousiasme. Les différens corps de métiers comptaient à cette cérémonie plus de deux mille hommes, et les ouvriers de l'arsenal plus de quatre mille. L'ambassadeur persan Soulfikar, khan d'Erdebil, se trouvait devant son palais dans le voisinage de la mosquée du conquérant avec toute sa suite et sept chevaux de main qui étaient enharnachés à la manière des Tatares Ouzbegs, et qui, s'impatientant de leur repos, rongeaient leurs freins et faisaient résonner leurs harnais d'argent; il avait fait étendre plus de cinq cents aunes d'étoffes précieuses sur le sol que devait fouler le coursier impérial. Au milieu des queues de cheval du kaïmakam, brillait l'étendard du Prophète, ce gage sacré de victoire. A l'arrivée du Sultan au nouveau seraï, Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, eut l'honneur de lui remettre une kassidé qu'il

avait composée sur son heureux retour. Des réjouissances publiques célébrèrent, pendant sept jours, le triomphe des armes ottomanes. L'ambassadeur persan, qui était arrivé deux semaines auparavant [1] (29 novembre 1596), avec une suite de mille personnes, pour féliciter Mohammed de son avènement et lui annoncer la victoire du schah sur le khan des Ouzbegs, se distinguait des ambassadeurs ses prédécesseurs par un turban très-étroit d'étoffe de soie à raies, orné de diamans et de plumes de héron, et semblable à ceux des anciens rois de Perse dans les cérémonies officielles ; un page portait devant lui un pareil turban. Dans l'audience que, peu de temps après l'arrivée de Mohammed, il obtint du grand-vizir, celui-ci lui demanda : « Schah-Abbas est-il, comme son ancêtre » Schah-Tahmasp, amateur des sciences? » Sur la réponse affirmative de l'ambassadeur, il reprit : « A quelle » étude se livre-t-il principalement ? — A celle du » droit, » répondit Soulfikar. — « Au fond. répliqua » le grand-vizir, la justice est la plus solide base des » empires. » La cour de Perse avait consulté, dans le choix de l'ambassadeur et de sa suite, cette maxime d'amour-propre national, d'après laquelle on ne devait envoyer en mission que des hommes savans et d'un esprit cultivé, pour inspirer à l'étranger une haute opinion de la civilisation du pays. En conséquence de cette politique, les gardes même de Soulfikar n'étaient pas sans quelque teinture des arts et des

[1] 29 nov. : « Entrata dell' Ambassador di Persia con nobilissima compa» gnia e honoratissimo incontro. » *Summario delle Relaz. venet.* 1596.

sciences ; cependant l'ambassadeur, Turcoman de la tribu de Karamanlü, était grave et ordinairement silencieux. Soulfikar fut introduit, à la suite des vizirs, en présence du Sultan, avec cinquante personnes de sa suite ; il présenta ses lettres de créance au dernier des sept vizirs qui les remit à celui de ses collègues placé immédiatement au-dessus de lui [1] ; ces lettres arrivèrent ainsi de main en main jusqu'au grand-vizir, qui se tenait à côté du trône. L'ambassadeur baisa le bord de la robe du Sultan, et adressa à Mohammed quelques phrases de félicitations et de louanges auxquelles celui-ci ne répondit pas, se contentant de donner quelques signes d'approbation. Dans sa réponse au schah, Mohammed lui exprima ses regrets sur la mort du prince Haïder. et lui annonça l'issue de la glorieuse bataille de Keresztes et la conquête d'Erlau.

Le Sultan de Fez envoya une ambassade extraordinaire à Constantinople pour féliciter Mohammed sur son avènement, et lui offrir de la vaisselle d'or et des cassettes d'orfévrerie. Le baile vénitien Capello, successeur de Veniero, apporta à Constantinople les présens et les félicitations de la république au sujet de l'issue victorieuse de la dernière campagne. Lorsque Capello fut admis à l'audience du Sultan, les vizirs et les kadiaskers se levèrent, d'après un ancien usage, pour lui faire honneur ; le grand-juge Yahya, l'adversaire de Seadeddin, resta seul assis. L'ambassa-

[1] 1° le grand-vizir Ibrahim, 2° Djerrah Mohammed, 3° le kapitan-pascha Khalil, 4° le kaïmakam Hasan, 5° le vizir gouverneur de Tebriz Mahmoud, 6° le vizir gouverneur de Bagdad Khizr, 7° celui de Belgrade Satourdji.

deur français[1], qui, d'après le témoignage de Selaniki, savait assez bien le turc pour se passer d'interprète, vint complimenter le Sultan sur la bataille de Keresztes, lui remettre des présens et lui proposer de joindre ses forces à celles de la France pour secourir les Maures contre les Espagnols (mi-décembre 1596). Le schérif de la Mecque envoya à Mohammed la couverture de la Kaaba et celle du tombeau du Prophète, renouvelant ainsi l'antique usage d'après lequel les schérifs de la Mecque offraient ces précieuses reliques aux khalifes et aux princes seldjoukides, lors de leur avènement. Les vizirs et les oulémas allèrent à la rencontre du chameau qui portait ce fardeau sacré, et l'accompagnèrent de la mosquée d'Eyoub au palais impérial où le grand-vizir le reçut solennellement. L'enthousiasme des émirs et des derwischs, à la vue des saintes couvertures qui entrèrent triomphalement dans la ville au son des fifres et des tambours, agit si puissamment sur les spectateurs, que beaucoup de Juifs et de Chrétiens ne pouvant échapper à la contagion du sentiment général, levèrent le doigt en l'air, demandant ainsi à embrasser l'Islamisme. Mohammed-Pascha Schérif, antérieurement defterdar et alors gouverneur d'Egypte, avait, par amour pour les vieilles coutumes, provoqué l'envoi des couvertures sacrées. Ce fut ce même Mohammed qui substitua au signe distinctif porté par les émirs ou schérifs sur leurs coif-

[1] Selaniki l'appelle *Kiasskil*; c'était donc un autre que Savary de Lanscome

fures, un turban de couleur verte, qui est encore aujourd'hui la couleur exclusive des descendans du Prophète. Les sympathies de Mohammed pour le passé le portèrent jusqu'à vouloir rétablir la solde des troupes sur l'ancien pied; cette mesure intempestive excita une révolte dans laquelle il faillit perdre la vie. Il parvint à apaiser ces troubles en ordonnant à Mohammed-Pascha Schérif de restituer aux troupes leur solde ordinaire; mais il ne put étouffer aussi facilement la guerre civile qu'avaient allumée en Crimée la nomination par Cicala de Feth-Ghiraï à la dignité de khan, et la réinstallation de Ghazi-Ghiraï par Ibrahim. A peine Ibrahim eut-il ressaisi ses fonctions de grand-vizir, qu'il envoya le chef des mouteferrikas en Crimée avec deux katti-schérifs dont l'un conférait la souveraineté du pays à Feth-Ghiraï, et l'autre à Ghazi-Ghiraï; cet émissaire avait l'ordre de procéder à l'investiture de celui pour qui se prononcerait la voix populaire. Le commissaire de la Porte, que d'anciennes relations et de nouveaux intérêts liaient à Ghazi-Ghiraï, publia le katti-schérif qui nommait ce dernier khan de Crimée; le peuple se scinda en deux partis : celui de Feth-Ghiraï, qui s'appuyait sur le diplôme d'investiture délivré par Cicala, et celui de Ghazi-Ghiraï, qui puisait ses droits dans la lettre par laquelle le Sultan l'avait confirmé dans son ancienne dignité. Le juge de Crimée, Abdourrahman Efendi, regarda la lettre de confirmation de Ghazi-Ghiraï comme seule valable, parce qu'étant d'une date postérieure à celle du diplôme de Feth-Ghiraï, elle l'abrogeait nécessairement;

le moufti de Kaffa, Molla Azaki, mettant en doute l'authenticité du katti-schérif délivré à Feth-Ghiraï, parce qu'il n'était accompagné ni d'un berat, ni d'un ferman, déclara qu'on ne devait obéissance qu'au toughra ou chiffre officiel du Sultan, et non à sa simple écriture. Privé par cette sentence du plus grand nombre de ses partisans, Feth-Ghiraï fit sa soumission et se rendit chez le nouveau khan pour lui prêter serment de fidélité. En sortant du palais de son frère, il fut assailli par une foule de mirzas tatares; l'un d'eux le terrassa d'un coup de masse d'armes, et les autres l'achevèrent avec leurs sabres. Là ne s'arrêta pas la cruauté de Ghazi-Ghiraï; suivant la loi de Djenghiz-Khan, la famille du criminel d'Etat doit être frappée même dans les derniers de ses membres, et celle de Feth-Ghiraï fut exterminée jusqu'aux enfans à la mamelle. Tel fut le résultat de la mesure du grand-vizir Cicala. Khanedan Aga rapporta à Constantinople la nouvelle que la guerre civile avait été éteinte dans le sang de Feth-Ghiraï et de ses enfans.

Pendant la campagne de 1597, la Hongrie ne fut ni occupée par de nombreuses armées, ni ébranlée par de grands chocs. Le Sultan donna le commandement de l'armée d'expédition au plus jeune des vizirs Satourdji Mohammed, qui, n'ayant pas de fortune personnelle, reçut dix mille ducats à titre de frais d'équipement. Il avait sous ses ordres le kiaya Ali Aga, à la tête de six mille janissaires, et Ahmed Etmekdjizadé, qui, ayant été nommé trésorier des troupes, avait avec lui, en cette qualité, cent mil-

lions d'aspres. Le 9 juin 1597 (23 schewal 1005), Satourdji sortit de Constantinople, dans la compagnie du grand-vizir et du moufti qui le conduisirent jusqu'à la première station : trois mois après, il campa dans les plaines de Syrmie, où Hafiz-Ahmed, gouverneur de Bosnie, et Weli, beglerbeg de Roumilie, opérèrent leur jonction avec lui ; à Kourtaran il fut joint par le pascha d'Ofen, Mikhalidjlü-Mohammed, et le beglerbeg de Roumilie, Ahmed. Le 24 septembre (12 sâfer), lorsque l'archiduc Maximilien se fut emparé de Papa, que Sigismond de Herberstein eut mis à feu et à sang Slatina en Esclavonie, que Raab eut perdu dans un siége meurtrier quelques milliers d'hommes, que Totis eut été pris d'assaut, alors seulement le serasker sortit de son inaction ; il reprit Totis à la tête de toutes ses forces et se tourna ensuite contre Waitzen (10 octobre — 28 sâfer). Satourdji ayant appris, chemin faisant, que le prince de Transylvanie avait mis le siége devant Temeswar, ordonna aux beglerbegs de Siwas, Rakka et Adana, qui ne s'étaient pas encore réunis à l'armée, de voler au secours de cette place. Le 1er novembre (21 rebioulewwel), il arriva sous les murs de Waitzen ; le 16, il livra un assaut qui dura trois jours ; mais, attaqué par Kollonitsch, Nadasdy et Palfy, il fut repoussé avec une perte de trois mille hommes. Une révolte des janissaires força le serdar à entrer en négociations avec l'ennemi pour la conclusion d'un armistice ; Mourad, pascha du Diarbekr, Kadizadé Ali-Pascha et le juge d'Ofen Habil Efendi, eurent dans l'île en face de Wait-

zen une conférence avec des commissaires impériaux, mais sans succès. Les troupes asiatiques retournèrent dans leurs foyers; on assigna à la cavalerie régulière, pour ses quartiers d'hiver, Fünfkirchen, Essek, Bács et Zombor. Pendant cette campagne, Satourdji avait pris Czanad, Arad Nagy-Lak, et Sigismond de Transylvanie, les châteaux de Fel-Lak, Marton et Sós-Kérek sur la Marosch; Temeswar avait été vainement assiégé par Etienne Josika. Satourdji excusa l'insuccès de cette expédition par l'absence du khan des Tatares, qui, sollicité de joindre l'armée par une lettre particulière, n'était point entré en campagne. Cette circonstance augmenta encore le mécontentement du Sultan à l'égard du grand-vizir Ibrahim, auquel il ne pardonnait pas d'avoir occasioné le meurtre de Feth-Ghiraï et de toute sa famille par la réinstallation de Ghazi-Ghiraï. Mohammed se consulta pour le choix d'un nouveau grand-vizir avec le moufti Bostanzadé; celui-ci prit d'abord le parti d'Ibrahim, puis, voyant que le Sultan avait la ferme résolution de le destituer, il lui fit remarquer que le grand-vizirat revenait de droit au second vizir Djerrah-Mohammed. « C'est vrai, lui dit » le Sultan, mais il manque de jugement et de capa- » cité: » et il nomma l'eunuque Hasan-Pascha qui, à cause de ses exactions en Egypte, avait été jeté dans le château des Sept-Tours, et n'en était sorti qu'en gagnant la sultane Walidé à prix d'argent (3 novembre 1597 — 23 rebioul-ewwel 1006). Hasan-Pascha, le dernier en rang des vizirs, dut la préférence que lui accorda le Sultan sur tous ses collègues, moins à son

mérite qu'aux sommes énormes qu'il donna à la sultane Walidé et aux promesses qu'il lui fit. Mais la légèreté avec laquelle il mêla le nom de la sultane mère dans les ventes qu'il faisait des places au plus offrant, en disant que leur produit était destiné à cette dernière, lui fut fatale; il se montra encore plus imprévoyant en cherchant à perdre le grand-gouverneur de la cour Ghaznefer, et en demandant sa tête au Sultan. Mohammed repoussa la proposition de Hasan, et la communiqua à sa mère qui en fit part à Ghaznefer. Celui-ci, pour se venger, accusa Hasan auprès du Sultan, de représenter la sultane Walidé comme la source de la corruption qui régnait dans l'administration, et de mécontenter tout le monde par ses rapines; il invoqua à l'appui de sa dénonciation le témoignage de l'aga des janissaires Tirnakdji. Hasan eut en outre la maladresse de proposer, lors de la mort de Bostanzadé, pour la dignité de moufti, l'un des deux kadiaskers, le poëte Baki ou Karatschelebizadé (fils de l'historien de ce nom), tandis que le Sultan avait destiné cette place à son khodja Seadeddin. Trois rapports dans lesquels le grand-vizir s'opposait à la nomination de Seadeddin, avec lequel il était en mésintelligence, ne firent qu'accroître le mécontentement du Sultan, et n'empêchèrent pas la promotion du khodja [1]. Dès lors le nouveau moufti Ghaznefer et l'aga des janissaires se coalisèrent pour amener la chute du grand-vizir;

[1] « Il Cogia inimicissimo di Asan creato Mufti, credesi che egli sia stato » principal instrumento della oppressione di Asan. » *Summario delle Relaz. venet.* Hasanbegzadé, f. 83.

ils représentèrent à la sultane Walidé l'audace avec laquelle Hasan couvrait de son nom impérial les désordres administratifs, et obtinrent contre lui une sentence de mort. Le 8 avril 1598, jour où fut posée à Scutari, en présence de tous les vizirs, la première pierre de la mosquée de la sultane Walidé, le bostandjibaschi annonça au grand-vizir sa destitution et le conduisit dans les prisons des Sept-Tours; Hasan fut étranglé six jours après, et enseveli dans la medrésé fondée par lui [1]. L'aga des janissaires mit, au nom du trésor, les scellés sur le palais et sur toutes les richesses de Hasan; mais comme le trésorier de ce dernier s'était enfui, emportant tout ce qu'il avait pu prendre, le résultat ne répondit pas à l'attente. Le sceau impérial qu'Ibrahim espérait recevoir pour la troisième fois, fut donné, par l'influence de Seadeddin, au second vizir Djerrah Mohammed, qui reçut en même temps cette lettre énergique du Sultan : « Si tu ne fais pas ton » devoir, tu seras écartelé, et ton nom sera couvert d'un » opprobre éternel. »

Schwarzenberg et Palfy ouvrirent la campagne de 1598 par la conquête de Raab. Cette ville tirait ses approvisionnemens de Fünfkirchen, qui lui envoyait tous les ans, à diverses reprises, deux à trois cents chariots de bœufs chargés de vivres. Ces convois furent souvent interceptés par l'ennemi, de sorte que

[1] *Fezliké*. Naïma, p. 98. Petschewi, f. 237. « Asanbassa deposto impro- » visamente e condotto in prigione alle 7 torri, causa la tiranica sua natura, » e aver celato al Signore li avisi d'Ongheria. » *Summario delle Relaz. venet.* aprile 1598.

deux ou trois mille attelages de bœufs disparurent de la contrée de Fünfkirchen, et que les femmes des raïas hongrois furent obligées de traîner elles-mêmes la charrue. Par suite du relâchement que l'intempérance habituelle de l'aga des janissaires avait laissé s'introduire dans la discipline, les deux mille djebedjis et les deux mille recrues de janissaires qui formaient la garnison de Raab, étaient pour la plupart mariés à Fünfkirchen, Koppany, Stuhlweissenbourg, et il arrivait souvent que la forteresse était dégarnie de ses défenseurs. Schwarzenberg et Palfy, comptant sur une circonstance semblable, s'approchèrent de Raab pendant la nuit, amenant avec eux des hussards qui savaient parfaitement le turc et par qui ils firent annoncer à la porte l'arrivée des chariots d'approvisionnemens; ce n'était qu'avec peine, dirent ceux-ci au seul janissaire du poste qui n'était pas ivre, qu'ils avaient pu échapper aux infidèles qui les suivaient de près, et la garde devait leur ouvrir sur-le-champ. Pendant cette conversation, un pétard mis sous la porte la fit sauter, et ouvrit une large brèche aux Hongrois et aux Allemands qui s'y précipitèrent; alors, dit une tradition populaire qui s'est conservée jusqu'à nos jours, le coq de fer fixé au haut de la tour se mit à chanter, et les cloches, placées près de la Porte d'Eau, entrèrent d'elles-mêmes en branle (29 mars 1598). Le pascha de Raab, un sabre dans chaque main, se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'il eut été haché en morceaux; sa tête fut fichée au bout d'une pique et exposée sur le bastion hongrois. Trois cents Turcs, qui

s'étaient réfugiés dans les magasins à poudre du bastion de Helingberg, se firent sauter avec autant d'ennemis qui se trouvaient sur le bastion. On rapporte que l'aga des janissaires avait été pris dans un état complet d'ivresse, et ayant sur lui une somme de vingt-cinq mille ducats, et que Palfy, avant de lui trancher la tête, lui aurait dit comme le conquérant de Constantinople au grand-duc Notaras : « Pourquoi » n'as-tu pas employé cet argent à la défense de la » forteresse? » Quatre à cinq hommes de la garnison seuls purent s'échapper et se réfugier à Ofen ; le pascha de cette ville envoya immédiatement la nouvelle de la prise de Raab à Satourdji, qui se tenait toujours tranquille dans ses quartiers d'hiver à Belgrade. Ce ne fut que le 18 juin 1598 (14 silkidé 1006), après avoir reçu des renforts de Constantinople, que le serasker sortit de Belgrade; il fit jeter sur le Danube, au-dessous du promontoire de Taschlikbouroun, un pont qui fut achevé en dix-huit jours, puis il alla camper dans la plaine de Pancsowa ; à Becskerek qui appartient aux fondations de Mohammed Sokolli, il attendit pendant quarante-cinq jours l'arrivée du khan des Tatares. Ghazi-Ghiraï n'arriva qu'à la fin du mois d'août (27 moharrem 1007) au camp ottoman, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On tint conseil pour savoir s'il fallait prendre la route de Lippa, celle de Lugos et de Sebes, ou bien celle de Grosswardein ; on se décida pour cette dernière. Czánad, sur la Marosch, se rendit après quelques coups de canon, et cent cinquante hommes de la garnison

furent décapités devant la tente du serdar ; l'armée passa ensuite la Marosch et alla mettre le siége devant Grosswardein dans le commencement du mois d'octobre (29 sâfer). Pendant sept jours, la forteresse eut à lutter contre les mines et les assauts des Turcs; mais, à la nouvelle que Totis, Papa, Wesprim étaient tombés au pouvoir des Impériaux, qu'à Nicopolis, Hafiz Ahmed-Pascha avait été surpris et battu par le voïévode Michel, et qu'Ofen était assiégé et dans le plus grand danger, le serasker donna l'ordre du départ et se dirigea sur Szolnok. Les fleuves, grossis par les pluies d'automne, et la négligence du pascha de Temeswar, chargé de la construction des ponts, opposèrent mille obstacles à sa marche[1]. Les rivières durent être traversées sur des radeaux ; les canons furent traînés à travers le lit même des eaux, et tirés avec des cordes ; plusieurs centaines d'hommes périrent dans les marais. Khodja Mourad-Pascha, gouverneur du Diarbekr, et Mahmoud-Pascha, gouverneur de Haleb, s'attelèrent eux-mêmes aux chariots d'artillerie, pour animer les soldats en leur donnant l'exemple. Ainsi le chemin de Gyula à Szolnok, que

[1] Hasanbegzadé, f. 86. Naïma, p. 104. Petschewi, qui assista à cette campagne, dit qu'il n'avait jamais éprouvé tant de fatigues qu'au milieu de ces marais. Il donne aussi des notices curieuses sur le scheïkh Alidedé, auteur de *l'Ewaïl*, enterré à Szigeth, et sur l'égoïsme de Satourdji. Petschewi, qui cheminait à côté d'Alidedé, lui demanda pourquoi Satourdji ne réussissait dans aucune entreprise : Parce qu'il est égoïste (khodbin), lui répondit le scheïkh, qu'il est vaniteux (khodbesend), entêté (khodreï) et fanfaron (khodfourousch), et que celui qui possède un seul de ces quatre élémens de l'égoïsme peut être sûr de ne réussir à rien.

trois jours suffisent ordinairement à parcourir, demanda une marche de douze pénibles journées. L'armée se reposa un jour à Szolnok, où la disette était telle qu'un pain s'y payait un ducat. Aucun navire d'approvisionnement ne paraissant sur la Theiss, les janissaires se soulevèrent, coupèrent les cordes de la tente du serdar, le battirent lui-même à coups de bâton, et l'auraient mis en pièces sans l'intervention de leurs officiers ; la tente du defterdar Etmekdjizadé fut également pillée par les rebelles. Cette révolte força le serdar à quitter la route d'Ofen pour celle de Szegedin; après avoir assigné au khan des Tatares Zombor et Szegedin pour quartiers d'hiver, il continua lui-même, bien que malade, sa marche jusqu'à Belgrade.

Les Hongrois et les Turcs avaient formé et levé le siége d'Ofen et de Grosswardein presque simultanément ; les premiers s'étaient retirés d'Ofen, bien que la partie de la ville sur le bord du fleuve fût déjà en leur pouvoir, qu'ils eussent occupé le mont Gherhard, que les remparts de la ville supérieure fussent fortement ébranlés par les mines, et que les Turcs eussent à regretter un grand nombre de tués et de blessés. Au nombre des morts se trouvaient Semender, pascha de Stuhlweissenbourg, qui était accouru au secours de la place, et le beglerbeg de Merâsch, Sinan-Pascha, dont la dignité fut conférée au gouverneur d'Ofen, Mikhalidjlü Ahmed, qui lui-même fut remplacé par le beglerbeg de Temeswar. On remarquait parmi les blessés le beg de Semendra, Mohammed, et

le beglerbeg de Bosnie Teryaki Hasan-Pascha. Pendant que les Hongrois assiégeaient Ofen, le gouverneur Mikhalidjlü Ahmed avait renoncé à toute résistance; mais le beg de Szolnok, Koulaksiz Osman, c'est-à-dire Osman sans oreilles, qui s'était déjà distingué dans la guerre de Perse, arriva à temps pour empêcher la résolution précipitée de Mikhalidjlü Ahmed, et déloger l'ennemi de sa position au moyen d'une batterie qu'il fit établir. La mauvaise saison força l'archiduc Mathias à lever le siége d'Ofen, comme Satourdji à lever celui de Temeswar. Lors du blocus de cette dernière ville, le vizir Hafiz Ahmed-Pascha avait été attiré dans une embuche à Nicopolis, par le voïévode de Valachie, Michel, qui faisait mine de vouloir de nouveau se reconnaître vassal de la Porte. Pendant que Dimo, l'envoyé de Michel, négociait dans le camp de Hafiz-Pascha la prétendue soumission de son maître, vingt mille Valaques tombèrent à l'improviste sur les Turcs six fois inférieurs en nombre, les tuèrent et les dispersèrent. Hafiz-Pascha put cependant se réfugier à Tirnova. Michel, pour divertir ses troupes, fit promener par le camp une vieille femme affublée du turban et des habits du pascha, plaisanterie ingénieuse qui eut un grand succès parmi les Valaques. Hafiz revint sur ses pas avec de nouvelles forces, releva les fortifications de Nicopolis, et prit ses quartiers d'hiver à Hezargrad. A la nouvelle que le quatrième vizir Mahmoud-Pascha, envoyé de la capitale pour la défense des frontières, était arrivé à Andrinople, il s'avança jusqu'à Schoumna pour lui remettre son

commandement, et se rendit à Constantinople pour siéger au diwan en qualité de quatrième vizir. Les malheureux résultats de la campagne amenèrent la destitution du serdar Satourdji et du grand-vizir Djerrah Mohammed, et ces deux importantes fonctions furent données de nouveau à Ibrahim (8 décembre 1598 — djemazioul-ewwel 1007). Ibrahim, élevé une troisième fois à la plus haute dignité de l'empire [1], ne songea qu'à perdre Satourdji, son prédécesseur dans le commandement de l'expédition de Hongrie, et prit, pour parvenir à ses fins, le masque de la plus noire hypocrisie. Le 23 mai 1599 (27 schewal 1007), le nouveau serasker sortit de Constantinople, en laissant dans la ville, en qualité de kaïmakam, le kapitan-pascha Khalil, qui eut le vizir Cicala pour successeur dans le commandement de la flotte. Lam Ali-Tschelebi fut nommé defterdar, et Okdjizadé, secrétaire pour le chiffre du Sultan; Bourhan Efendi, defterdar de l'armée; Medhi-Tschelebi, reïs-efendi; Hasanbegzadé, l'historien qui avait suivi la dernière expédition comme secrétaire de Satourdji et qui était revenu à Constantinople vers le milieu de l'hiver, fut promu à la charge de tezkeredji, c'est-à-dire maître des requêtes. Les pressantes instances du khodja Seadeddin et de la sultane Walidé ne purent obtenir qu'avec peine du Sultan qu'il fournît de ses propres deniers aux frais de

[1] Les grands-vizirs se succédaient alors avec une telle rapidité, qu'Ibrahim fut le troisième grand-vizir de l'année 1598; c'est ainsi que trois ans auparavant on avait vu Sinan, Ibrahim et Cicala remplir tour à tour les fonctions du grand vizirat en moins de huit mois.

la guerre. Ibrahim écrivit à Satourdji les lettres les plus flatteuses, pour le tromper sur ses véritables intentions ; à Andrinople, il destitua le defterdar de l'armée qui avait fait la dernière campagne avec Satourdji, puis le réinstalla de nouveau, sous prétexte du bien public, ainsi qu'il le manda à Constantinople, afin de pouvoir plus sûrement réussir dans ses perfides projets. Arrivé à Philippopolis, le serasker apprit que Satourdji avait conféré à Ghazi-Ghiraï le gouvernement de Silistra; innovation dangereuse, par laquelle le khan aurait pris position sur les bords du Danube. Il confirma cependant la décision de Satourdji, mais il écrivit à la Porte que cette nécessité lui avait été imposée par la crainte qu'une mesure contraire n'amenât des complications sérieuses ; il fallait attendre, disait-il, le moment favorable pour réparer cette grave faute politique, autrement Satourdji pourrait bien s'enfuir avec son protecteur, Ghazi-Ghirai. Vivement irrité, le Sultan chargea l'aga des janissaires Tirnakdji-Hasan, de porter au camp un katti-schérif qui contenait la sentence de mort de Satourdji. A Hissardjik, dans le voisinage de Belgrade, Satourdji, malgré les avis de son ami Ghazi-Ghiraï, invita Tirnakdji-Hasan au festin du petit Baïram. Au milieu du repas, l'aga tira de son sein l'ordre du Sultan ; aussitôt les yayabaschis tombèrent sur Satourdji et le mirent à mort; le trésorier de celui-ci s'échappa, et alla porter cette nouvelle au camp des Tatares. Lorsque le grand-vizir apprit à Batotschina l'exécution de Satourdji, il feignit le plus grand étonnement, et jura devant

ceux qui étaient présens, en affectant la plus violente colère, que l'aga des janissaires avait agi ainsi de son propre mouvement et sans le consulter. Cependant il fit appeler l'aga des sipahis Aladja-Mohammed, qui alors cumulait, avec ses fonctions, celle de chef des prévôts, et lui ordonna de s'assurer de la personne et des biens du defterdar Etmekdjizadé, ce qui fut fait. Le kiaya du grand-vizir, blessé de ce qu'on eût emprisonné le defterdar sans le consulter, s'en plaignit hautement. Ibrahim jura de nouveau qu'il ignorait parfaitement cet étrange abus de pouvoir de la part de l'aga des sipahis, et fit appeler ce dernier : « Qui t'a » permis d'emprisonner le defterdar? » lui dit-il avec une feinte colère; et pendant qu'il lui prodiguait toutes sortes d'injures et lui donnait ordre de mettre le defterdar en liberté, il plaça l'indicateur de sa main droite dans sa main gauche fermée, lui signifiant ainsi de ne pas relâcher le defterdar. Lorsque le kiaya fut parti, le grand-vizir rappela Aladja et lui renouvela verbalement l'injonction qu'il lui avait donnée par signe : « C'est bien, lui dit l'aga; mais quelle conduite tenir » devant le kiaya, qui s'attend maintenant à la déli» vrance du prisonnier? — Laisse-le dire, lui répondit » Ibrahim, et ne fais que ce que j'ordonne. » Cependant, le defterdar se tira de ce mauvais pas en promettant au grand-vizir d'immenses sommes d'argent, et il fut même rétabli dans sa dignité; il se vengea par la suite d'Aladja en confisquant ses biens, sans que le grand-vizir y mît obstacle. C'est ainsi qu'Ibrahim, cet Esclavon de Kanischa, qui était devenu gendre

du Sultan et grand-vizir, que nous avons vu piller l'Egypte et assassiner deux princes druses, se livra pendant son administration à toutes sortes de perfidies auxquelles il donnait pour prétexte le bien public.

Quatorze jours avant l'exécution de Satourdji, Ibrahim avait écrit à l'empereur d'Autriche une lettre [1] dans laquelle il rejetait toute la responsabilité de la guerre sur Sinan-Pascha (24 juin — 30 silkidé), et faisait un mérite à la Porte de la délivrance de l'ambassadeur Khrekwitz et de sa suite, retenus en captivité à l'époque de l'avènement de Mohammed III; il ajoutait que l'empereur n'ayant fait aucune démarche pour rétablir la paix, Erlau avait succombé sous les armes ottomanes, et il terminait en lui annonçant qu'il se retirait à Belgrade [2]. Le beglerbeg de Siwas, Mahmoud, et l'aga des silihdars furent envoyés à Zombor, auprès de Ghazi-Ghiraï, pour lui faire oublier le ressentiment qu'il avait conçu de la mort de son ami Satourdji, et le retenir en Hongrie; le khan leur fit savoir qu'il avait reçu de Vienne des propositions de paix. Le grand-vizir, voulant rendre visite à Ghazi-Ghiraï, passa le Danube à Adony, appelé en turc Djankourtaran, c'est-à-dire *qui sauve la vie,* à cause d'une fausse tradition d'après laquelle Souleïman, pendant sa retraite de Vienne, aurait dit en y arrivant :

1 Cette lettre fut la première adressée par le grand-vizir à l'empereur depuis l'explosion de la guerre.

2 « Liberata la famiglia dell' Ambassador Ces. al Nro. 29 con condizione » che partino col Ambassadore d'Inghilterra chiamato al campo. » *Summario delle Relaz. venet.* Luglio 1526.

« Maintenant j'ai sauvé ma vie des mains de Charles-» Quint [1]. » Le khan s'avança de Zombor vers la rive gauche à la rencontre du grand-vizir. Les braves de Stuhlweissenbourg apportèrent alors à Ibrahim deux pétards qu'ils avaient pris dans une tentative dirigée par l'ennemi contre la forteresse, pour servir de modèle à la confection de pièces semblables fort en usage pendant cette guerre. Ibrahim campa dans les champs du Vieux-Ofen [2], le khan des Tatares dans ceux de Pest; un pont de communication fut jeté entre les deux villes, et quatorze jours après, le grand-vizir se rendit à Pest, pour marcher de là contre le camp ennemi établi à Saint-Gœckern (Parkány), non loin de Gran. A l'approche des Ottomans, la garnison de Waitzen incendia la place et se retira. L'empereur ayant envoyé un député au khan, puis un autre au grand-vizir Mourad-Pascha, Mohammed-Kiaya et Ahmed-Aga se rendirent au camp autrichien, le premier au nom d'Ibrahim, le second au nom de Ghazi-Ghiraï, pour discuter les bases d'un traité de paix; mais ils revinrent quelques jours après, sans avoir pu rien conclure [3]. La garnison de Neograd essaya vai-

[1] « Adon seu Tschankurtaran. Hic locorum victricibus olim Austriæ signis » pulsus Soleimanus tandem repressa fuga dixisse fertur : Hic a Carolo Quinto » Austriaco securus dego. » *Itin. Comitis a Leslie*, p. 20. Mais Souleïman, dans sa retraite de Vienne, passa le Danube à Pest et ne vint pas à Adony.

[2] Buda-OErs; dans Naïma, p. 116, *Gürs-Elias*.

[3] Petschewi, p. 243, et, d'après lui, Naïma. On trouve aux Archives I. R. la copie d'un plein-pouvoir délivré, sous la date du 30 septembre 1599, à Pilsen, pour Kutassy, Melchior de Redern, Nicolas Palfy et Pezzen. On y lit ces mots : « Dantes et concedentes ipsis conjunctim ac separatim

nement d'inquiéter la marche de l'armée ottomane le long du Danube; le feu de ses canons ne put l'atteindre; en face de Wissegrad, la nouvelle palanque et le château de Drégely furent pris, dépouillés de leur artillerie et incendiés. Lorsqu'Ibrahim eut dressé son camp devant Gran, les négociations récemment interrompues recommencèrent dans l'île de Saint-André. Les plénipotentiaires impériaux étaient l'archevêque de Gran Jean Kutassy, François Nadasdy, Barthélemy Pezzen et Palfy; ceux des Turcs, Mohammed, kiaya du grand-vizir, le juge Habil, Ferhad, aga des janissaires d'Ofen; et celui du khan, le Grec Alexandre Paléologue. Mais les premiers réclamant Erlau, Hatwan, Sirokwar et Czerepwar; les seconds Gran, Fülek et Neograd, on ne put s'entendre et les choses en restèrent là. Le gouverneur d'Ofen, Souleïman-Pascha, était tombé au pouvoir de Palfy quelque temps auparavant dans une promenade à cheval qu'il faisait dans les environs avec soixante personnes de sa suite, et avait été envoyé en présent à l'archiduc Mathias à Vienne. Mourad, beglerbeg du

» plenam omnimodamque facultatem, autoritatem et potestatem, ut videli- » cet pro nobis ac nomine nostro cum supra memorato Tatarorum Chano » aut etiam cum dicto Ibraim Bassa — de pace ac de aliis omnibus inde de- » pendentibus, emergentibus annexis et connexis colloquendi, agendi, trac- » tandi, concludendi, statuendi. » On remarque encore, dans les actes de la chancellerie secrète de la cour, cette phrase : « Instructio pro fidelibus nos- » tris comiti Adolpho ab Althan et Paulo Appony de Nagy Appon ad effec- » tuationem universarum conclusionum seu articulorum tam in Sitvato- » rokiana denuo confirmata quam in Viennensi recenter facta capitulatione » comprehensorum destinatis Commissariis. » Cette instruction comprend quatorze articles.

Diarbekr, prit le gouvernement d'Ofen à la place de Souleïman. Ibrahim marcha sur Neuhaüsel ou Ujvar, et envoya des partis dans la contrée. Mais la nouvelle qu'il reçut de la concentration des forces impériales à Komorn, et la saison avancée, le déterminèrent à se replier sur Pest et Ofen en longeant la rive gauche du Danube. Le khan de Crimée manifesta l'intention de retourner dans son pays, et toutes les instances du grand-vizir pour le décider à passer l'hiver en Hongrie comme l'année précédente, furent inutiles. Ghazi-Ghiraï, qui se méfiait d'Ibrahim, n'alla jamais le visiter dans sa tente; leurs entrevues n'avaient lieu qu'à cheval, et leur bonne intelligence n'était qu'apparente [1]. Le khan partit donc pour la Crimée, et le grand-vizir continua sa retraite par Kecskemet, Zombor et Bács; il alla camper le 11 novembre (22 rebioul-akhir) en face de Vukowar sur les bords du Danube [2]; quatre jours après, il passa le pont de Peterwardein, et le 25 décembre (7 djemazioul-akhir) il arriva à Belgrade. L'aga des janissaires Tirnakdji prit alors congé du grand-vizir pour retourner à Constantinople; les troupes d'Asie furent renvoyées dans leurs foyers, et celles d'Europe distribuées dans leurs quartiers d'hiver. Ibrahim sut pendant toute cette campagne maintenir parmi ses soldats une stricte discipline,

[1] *Schekerab*, c'est-à-dire *d'eau sucrée;* c'est une métaphore persane pour désigner l'amitié que se portent les diplomates, qui est *douce*, mais *sans consistance*. Naïma, p. 117.

[2] La station voisine, sur les rives du Danube, s'appelle *Egriazmak*. Naïma, p. 118.

et gagner par ce moyen, ainsi que par l'art de la dissimulation dans lequel il était passé maître, les esprits des habitans des frontières comme ceux des sujets des princes chrétiens. Lui qui avait épuisé l'Egypte et la Syrie par ses rapines, ne permit pas qu'un grain des sacs de blé que les sujets du Sultan apportaient à l'armée restât sans paiement; aussi son camp eut-il toujours abondance de provisions: les plaintes contre les violences des soldats étaient presque chose inouïe. Les Serviens et les Valaques de Semendra et de Temeswar vinrent par troupes se ranger sous ses drapeaux; il les combla de dons, et leur donna de préférence des tapis de Salonik, ornés de la figure d'un lion, comme signe de sa plus grande affection, le lion étant le symbole du donateur. Ibrahim poussait si loin la dissimulation, que lorsque les chrétiens de Posega eurent, dans une révolte, tué le juge turc de la ville, il prétendit que ce meurtre avait eu lieu par son ordre, et leur envoya même une lettre dans laquelle il leur disait que le sang du juge avait été légalement versé; quelques personnes lui ayant adressé des représentations à ce sujet: « Devons-nous, s'écria-t-il, » pousser, par une rigueur intempestive, les rayas dans » les bras de l'ennemi? » Il se servit des chrétiens qu'il enrôla dans ses troupes en les gagnant par des flatteries, des libéralités et de bons traitemens, pour arrêter les débordemens des heiduques qui, depuis trente ans, n'avaient cessé de dévaster l'Esclavonie.

Ibrahim chercha, avec la même habileté qui lui avait valu les sympathies des habitans des frontières,

à se mettre en possession de Papa, sans coup-férir, par des négociations avec les Français et les Valaques de la garnison qui s'étaient révoltés à cause du non paiement de l'arriéré de leur solde (juin 1600). Ils avaient offert au gouverneur de Stuhlweissenbourg, Derwisch-Pascha, de rendre la forteresse si on leur payait la somme qui leur était due, et qui s'élevait à soixante mille ducats; Derwisch-Pascha avait fait part de ces propositions au grand-vizir, qui s'empressa de les communiquer au Sultan ; la Porte, jalouse depuis long-temps d'une place aussi importante, promit dans sa réponse aux Français et aux Valaques dix mille ducats comptant, et le reste de la somme à une époque plus éloignée [IX]. Après avoir désarmé les Allemands et les Hongrois qui voulaient rester fidèles à leur serment, et avoir enchaîné leur colonel Marota, les révoltés se défendirent contre la division de l'armée impériale, conduite par le baron Adolphe de Schwarzenberg. Pendant le siége de cette place, le conquérant d'Erlau périt atteint d'une balle. Désespérant de pouvoir tenir long-temps dans Papa, les Français et les Valaques en sortirent au nombre d'environ deux mille hommes pour se joindre aux Turcs. Les hussards de Nadasdy et les cavaliers de Thurn les poursuivirent et en taillèrent en pièces plus de mille; à peine cinq ou six cents d'entre eux purent-ils arriver blessés et épuisés de fatigues à Stuhlweissenbourg. La Porte se montra fidèle à ses engagemens en leur comptant les dix mille ducats stipulés, et en les enrôlant à son service. Pendant plus de vingt ans ces

nouveaux sujets du Sultan se distinguèrent par leur bravoure et leur cruauté contre les chrétiens qui tombaient entre leurs mains. Au siége de Kanischa, ils montèrent les premiers à l'assaut et obtinrent ainsi le paiement du reste de la somme qui leur avait été promise. Lors de la prise de Chocim, ceux d'entre eux qui avaient survécu aux périls sans cesse renaissans de la guerre, prirent un féroce plaisir à rôtir des Cosaques et des Russes [1]; ils semblaient vouloir se venger par ces traitemens barbares de ceux plus affreux encore que les Hongrois et les Allemands avaient infligés à ceux de leurs frères d'armes faits prisonniers. Ibrahim retarda son départ de Belgrade jusqu'à ce que l'aga des janissaires Tirnakdji Hasan fût arrivé de Constantinople avec ses troupes, des canonniers et des armuriers, et qu'un des parens de Ghazi-Ghiraï l'eût joint à la tête de quelques mille Tatares. Bien qu'à la fin de la dernière expédition, le khan eût reçu, ainsi que le grand-vizir, par la voie d'un chambellan, un sabre, des kaftans et de l'argent en témoignage de la satisfaction de Mohammed, bien qu'il eût été invité par les lettres les plus flatteuses à entrer lui-même en

[1] « Dieselben meistentheils spiessen, radbrechen, an die Haken werfen, » die Gemächt ausschneiden, sengen, braten, Riemen aus ihren Leibern » schneiden, mit Essig, Salz und Pfeffer dareinstreichen lassen, Andere mit » Zündstrick brennen, mit Pech tropfen und Pulver sprengen, bis an den » Hals in die Erde graben, und mit eysernen Kugeln umb Gelt darnach » schieben lassen, auch viel derselbigen zusammengekuppelt, und in einen » Ring gestellt, welche wie einer nach dem anderen von dem Scharpfrichter » seines Gefallens herausgenommen und mit manigfaltiger Pein hingerichtet » worden, zusehen müssen. » *Guerres de Hongrie*, t. III, p. 477.

campagne, il resta dans sa capitale en alléguant pour sa justification les excuses les plus spécieuses, et il répondit aux lettres du grand-vizir et du moufti par des ghazèles, car il maniait la plume aussi bien que l'épée [1]. A la fin de juillet 1600, l'armée ottomane passa le pont d'Essek et se dirigea sur Gran. Teryaki Hasan-Pascha qui, à Baranyavar, venait de battre une division ennemie et de rejeter les fugitifs dans le Danube, rejoignit Ibrahim à Essek, où, dans un conseil de guerre tenu à cette occasion, on résolut à la majorité d'attaquer Kanischa de préférence à Gran. En conséquence, Mourad-Pascha, gouverneur du Diarbekr, et Mohammed, kiaya du grand-vizir, reçurent ordre de marcher sur Siklós et Babocsa; les garnisons de ces deux places se rendirent sous la condition d'une libre retraite, et furent conduites par Mohammed-Kiaya jusqu'à Neograd. Le beglerbeg de Roumilie, Lala Mohammed-Pascha, amena d'Ofen cinq pièces de grosse artillerie à la suite des Français qui s'étaient échappés de Papa, et s'empara, chemin faisant vers Koppany, du château de Bolondwar et de la palanque de Lak. Le grand-vizir se rendit de Babocza à Berzenczé, donna aux Tatares l'ordre de battre le pays, et arriva au commencement d'août sous les murs de Kanischa. Le siége de cette ville fut plus pénible qu'aucun des précédens, à cause de la nature marécageuse du sol qui rendait difficile le travail des mines et des tranchées. On ouvrit vers la place des chemins de la largeur

[1] Selaniki, p. 744 et 781, donne plusieurs de ces ghazèles.

d'un chariot, formés de nattes de joncs, qui devaient se renouveler tous les jours. On ne tarda pas à voir arriver l'armée ennemie, qui, sous les ordres du duc de Lorrraine, Philippe-Emmanuel Mercœur, venait dégager la place; bien que Mercœur voulût éviter toute occasion d'une bataille générale avec les forces supérieures des Turcs, cependant il livra à Ibrahim plusieurs combats dans lesquels celui-ci perdit quatorze canons et trois mille hommes. La poudrière de la ville, dans laquelle étaient plus de mille quintaux de poudre, ayant sauté, les canons des assiégés furent pendant plusieurs jours réduits au silence; mais la forteresse ne tarda pas à ouvrir de nouveau son feu, et le continua jusqu'à ce que le départ de Mercœur lui eût enlevé tout espoir de délivrance. Après quarante-quatre jours d'une défense courageuse, George Paradeiser se rendit, sous la condition d'une libre retraite avec armes et bagages, à l'exception des bouches à feu de la place. Cette capitulation fut si strictement observée que la garnison put emporter jusqu'aux juchoirs des poules et aux berceaux des enfans. Soixante-seize canons tombèrent au pouvoir des vainqueurs. L'historien Hasanbegzadé qui remplaçait par intérim le reïs-efendi Hamza, envoyé à Constantinople avec l'ambassadeur de Michel, voïévode de Transylvanie, composa le rapport sur l'heureux succès du siége, et reçut en récompense un sabre et un habit d'honneur. Abdi Efendi fut expédié à Constantinople pour y annoncer la prise de Kanischa; à cette occasion furent données des fêtes qui durèrent trois jours

et trois nuits sans interruption. Vingt escadrons de seghbans, trois mille hommes de nouvelles troupes furent laissés en garnison à Kanischa; cette ville fut érigée en gouvernement en faveur de Teryaki Hasan, à qui on assigna en outre les revenus de Szigeth, d'Essek, de Siklós et de Fünfkirchen, à titre d'argent d'orge. Ibrahim passa la Drave au pont d'Yakova et se dirigea sur Essek, d'où il envoya le beglerbeg de Roumilie à Perserin et celui d'Anatolie à Banyaluka pour prendre leurs quartiers d'hiver; lui-même se rendit à Belgrade; l'aga des janissaires retourna, comme à l'ordinaire, à Constantinople.

Bien qu'après le siége de Kanischa, les negociations et les combats se soient succédé pendant six années jusqu'à la conclusion de la paix à Sitvatorok, nous interromprons cependant le cours de notre récit, non seulement pour raconter les événemens qui se sont passés sur d'autres points de l'empire simultanément avec la guerre de Hongrie, mais encore pour appeler l'attention sur l'année 1008 de l'hégyre dont la fin coïncide avec la dernière année du seizième siècle de l'ère chrétienne, et qui est une des plus importantes du règne de Mohammed et des plus remarquables de l'histoire ottomane. Les relations de la Porte avec les puissances étrangères avaient été d'autant plus pacifiques pendant les trois dernières années, que la fortune de ses armes avait été plus incertaine en Hongrie. L'ambassadeur anglais Barton, qui avait accompagné le Sultan à Erlau, était mort à Constantinople. L'envoyé de Henri IV, de Brèves, avait obtenu de la Porte

la nomination du mouteferrika Moutahher en qualité d'ambassadeur extraordinaire à la cour de France, pour offrir au roi, en témoignage de la considération du Sultan, un sabre enrichi de pierreries [1]. Cicala, qui comme Génois n'était pas moins l'ennemi des Français que des Vénitiens, empêcha le départ de Moutahher ; de Brèves donnant un tour favorable à cette rétractation de la promesse faite, déclara que son maître serait bien plus flatté de voir délivrer des esclaves chrétiens, que de recevoir un sabre d'honneur [2]. De concert avec l'ambassadeur vénitien, il s'entremit en faveur des Maures de Grenade, combattit la proposition du gouverneur de Damas qui voulait changer en mosquée l'église du Saint-Sépulcre, et plaida la cause des Franciscains de Pera, auprès du moufti Seadeddin; enfin il détourna de Khios la colère du Sultan, qui voulait punir sur les catholiques de cette île une surprise à main armée tentée par quelques galères florentines, et convertir toutes leurs églises en mosquées. Virginio Uromo, duc de Bracciano, ayant sous ses ordres l'amiral Marco Antonio Calefato et le général Bartolomeo de Montaut, avait essayé d'enle-

[1] Flassan, dans son histoire, ne fait aucune mention de cette mission. On trouve à la Bibliothèque I. R. de la cour, parmi les manuscrits de Rangon, n° XXVIII, f. 41, une lettre de Henri IV à M. de Brèves, datée du 26 janvier 1595, et un Mémoire politique intitulé : *Della fratellanza e confederatione di Francesi coi Turchi, e per sangue e per costumi e per l'elettione conserva fra queste due nationi.*

[2] « Diceva che il suo Re non haveva bisogno d'altra spada, era meglio » liberare i Schiavi francesi. » *Summario delle Relaz. venet.* 5 sett. 1598, et Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 591 et 592.

ver Khios à la Porte par un coup de main; mais il fut obligé à une retraite honteuse, après un siége infructueux et la mort de Bartolomeo [1]. Le grand-vizir se montrait favorable à la conclusion d'un traité avec l'Espagne; mais le moufti Seadeddin, et son ami Ghaznefer [2], le grand-gouverneur de la cour, usèrent de toute leur influence pour l'empêcher. La Pologne maintint la paix conclue par Zamoiski, en envoyant à Constantinople des ambassades réitérées. Comme la Valachie et la Moldavie, depuis la révolte de Michel et la défaite de Sinan, pouvaient être considérées comme perdues pour la Porte, le roi de Pologne Sigismond III en demanda l'investiture, s'offrant à payer au Sultan les tributs envoyés jusqu'alors par ces deux pays [3]. L'ambassadeur de Sigismond était arrivé

[1] Baudier, p. 595. Naïma, p. 115. Selaniki, p. 783, se plaint hautement de ce que plus de cent esclaves avaient été remis au maudit ambassadeur de France : *Az kaldiki boilé dori Islam itschindé sarahaten Frandja » laïni delaleti ile halet zouhour ciledi*, c'est-à-dire « peu s'en fallait que, dans la maison de l'Islamisme, un véritable enthousiasme ne se fût déclaré pour la France par les menées de son maudit ambassadeur. » L'année qui précéda cette attaque contre Khios, Neri Gerardi négocia, mais sans succès, un traité entre la Porte et le grand-duc de Florence : « Arrivato il Mouteferrika » da Firenze havendo condotto seco un Neri Gerardi con altri sette. — » Gerardi parte (27 nov. 1598) col negozio irresoluto e disgustato. » *Summ. delle Rel. venet.* Mais ce mouteferrika ou tschanesghir paraît avoir été un aventurier : « Il negozio di Toscana trattato per quel Ciasnegir che si servi » in Francia, Firenze, Venezia del nome di persona della Porta con patente » false essendo grenatino Renegato. » *Rel. ven.* déc. 1597.

[2] « La trattazione della tregua di Spagna communicata da Ebrei, impe» dita dal Mufti e Capiaga. » *Summ. delle Relaz. venet.* ottob. 1598.

[3] « Ambassadore di Polonia fa istanza che la Valachia e Bogdania siano » date al suo Re col solito tributo. » *Rel. ven.* 21 ott. 1597.

à Koutschouktschekmedjé et devait faire son entrée officielle à Constantinople, lorsqu'un incident qui s'éleva le fit renoncer à sa résolution et tromper ainsi l'attente de la ville et du diwan (septembre 1597): la même chose arriva avec l'envoyé ouzbeg d'Abdoullah, souverain de Samarkand et de Boukhara, au commencement de l'année suivante (février 1598). L'ambassadeur ouzbeg ayant été volé dans sa dernière station à Ghebizé, refusa d'entrer à Constantinople jusqu'à ce que les objets enlevés lui eussent été restitués; ses réclamations n'ayant pas été écoutées, les vizirs l'attendirent en vain, comme il leur était arrivé six mois auparavant avec l'ambassadeur polonais. Cependant, un mois après, l'envoyé d'Abdoullah se rendit dans la capitale et fut traité suivant l'usage dans le diwan; c'était un homme d'une simplicité de mœurs qui égalait celle des derwischs, et il se leva de son siége lorsque le grand-vizir lui adressa la parole; il était chargé d'offrir les félicitations de son souverain à Mohammed III, à l'occasion de son avénement et de ses victoires. Il fut, ainsi qu'un nouvel ambassadeur polonais [1], congédié en moins de quinze jours, d'après le Kanoun,

[1] Selaniki, p. 716, 14 schâban 1006 (22 mars 1598). Le *Summario delle Relaz. venet.* dit : « L'Ambassadore di Polonia partito. » 8 agosto 1598. D'après Mouradjea d'Obsson, le premier traité de la Porte avec la Pologne n'aurait été conclu que dans le cours de cette année; mais c'est là une grave erreur. Les *Rapports* des ambassadeurs vénitiens mentionnent encore une autre ambassade envoyée en Pologne en 1599, et l'arrivée d'un plénipotentiaire polonais à Constantinople en 1600 : « Mustelan Ciaus spedito in Polonia di ritarno; » Luglio 1599; et : « Giunto un Ambassador di » Polonia, » 3 settemb. 1600.

qui prescrit de renvoyer les ambassadeurs le plus tôt possible, afin d'éviter des frais trop prolongés d'entretien. Quelques mois après mourut Abdoullah, souverain de Samarkand ; son fils, Abdoulmoumin, ne garda le trône que quelques mois, et en fut précipité par Noureddin Mohammedkhan, célèbre sous le nom de Tolemkhan (avril 1599 — ramazan 1007). Schah-Abbas avait mis à profit les troubles des Ouzbegs, en se remettant en possession du Khorassan ; il fit annoncer ses victoires à Mohammed par son maître des cérémonies Kara-Khan ; celui-ci se rendit à Constantinople [1], avec les clefs de vingt-quatre villes ou châteaux conquis sur les Ouzbegs, et la nourrice de Kotschkopan, père du défunt Mirza Haïder, appelée Güliter, c'est-à-dire *fraîche rose,* qui voyageait à sa suite sous prétexte de visiter le tombeau du jeune prince ; elle apporta de riches présens destinés par le schah à la sultane Walidé. L'ambassadeur présenta au Sultan les vingt-quatre clefs sur deux plateaux d'or et d'argent, dans le premier desquels étaient celles des deux capitales du Khorassan, Meschhed et Herat ; la nourrice fut reçue et splendidement fêtée dans le harem.

La sultane Walidé continuait à exercer sa pernicieuse influence sur l'empire. Cependant ses préoccupations politiques ne l'empêchèrent pas de pousser la construction de sa mosquée à Scutari ; en même temps

[1] Naïma, p. 115. Selaniki, p. 791, 795 et 818. Dans l'*Inscha* persan, n° XXIII, se trouve la réponse de Mohammed III au bulletin de la conquête du Khorassan : elle fut portée par Mohammed Koulibeg d'Arabghir.

on vit s'achever le cloître des Mewlewis, bâti près de la nouvelle porte par le secrétaire des janissaires, Mohammed, et l'un des plus célèbres de la capitale. La sultane avait doté la première de ces mosquées d'une académie et d'une école des traditions, qui avaient pour professeurs deux savans célèbres, Aboulmeïamin Efendi et Sari Gürz. Pour maintenir son crédit, elle tirait de temps en temps de son riche trésor des sommes destinées à payer des troupes, ou à couvrir d'autres frais de guerre; mais les belles esclaves dont elle faisait présent à son fils contribuèrent encore plus à lui conserver sa haute faveur [1]. Raziyé, dont il a été question sous le règne de Mourad III et dont ce prince prenait souvent les conseils, était morte, et avait été ensevelie dans le voisinage de son palais à Beschiktasch, au milieu de l'affluence de toutes ses créatures (30 juin 1597 — 15 silkidé 1005). Mohammed pourvut au sort du fils [2] de Raziyé et de celui de sa nourrice, qui, après la mort de son époux Lala Mohammed-Pascha, avait convolé à de secondes noces. Vers la même époque mourut

[1] « La Sultana Valide ha la tramontana del governo, la Basch kadun la » sua familiarissima, ella presentò una giovine bellissima che partori il pri- » mogenito Selim onde in molta grazia. » Nov. 1596. — « La somma delle » cose le più importanti si reduce alla Regina madre. » 6 luglio 1596. Et deux ans plus tard : « La Sultana madre ha corso gran travaglio dicendosi » che il Sign. voleva mandarla in Amasia ove il Seraglio vecchio, ma che ha » promesso non ingerirsi nel Governo dimostrando esso Signor molto riso- » luto di riformarlo coll mezzo del primo (Djerrah Mohammed-Pascha) e » della pena. » 1598. *Summario delle Relaz. venet.*

[2] Son fils Moustafa fut d'abord gouverneur à Haleb, puis beglerbeg d'Erzeroum, et devint vizir en 1008 (1599).

la sultane, épouse de Mohammed-Pascha, puis de Sinan-Pascha, fille du prince Moustafa et petite-fille de Souleïman-le-Grand. L'influence des femmes disposait non seulement à cette époque des places de gouverneurs dans les provinces, mais encore de la place de grand-vizir ; ainsi l'eunuque Hasan et Souleïman n'avaient dû leur grand-vizirat qu'à la sultane Walidé ; Khalil, d'abord kapitan-pascha, puis kaïmakam, ne conserva ses fonctions que grâce à sa femme, sœur du Sultan. Comme amiral de la flotte, Khalil fit construire une baschtarde, ou galère impériale, à seize rangs de rames, composés chacun de huit rameurs, et, d'après le Kanoun institué par Souleïman et observé par Sélim II et Mourad III, il la fit lancer à l'eau en présence du Sultan. Cicala fit construire un navire semblable, lorsque de retour à Constantinople, destitué du grand-vizirat par la sultane Walidé, il fut réinstallé dans la dignité de kapitan-pascha[1] par l'entremise de Seadeddin et de Ghaznefer, et partit avec la flotte pour Messine, où il alla chercher sa mère. De même que Cicala avait fait venir son frère Charles à Constantinople, ainsi Ghaznefer appela auprès de lui son neveu, qui embrassa l'Islamisme au grand désespoir de sa mère[2]. Les deux vizirs

[1] « Il Sign. volesse il Cigala santasse terzo Vezir nel Diwano, ma avendo » communicato alla madre, che il Cigala doppo fatto primo Vezir aveva detto » che non dovesse ascoltar la madre ne la Sultana intrò (la madre) in gran- » dissima colera, onde il Sigr. amantissimo della madre lo relegò in Erze- » rum. » 2 genn. 1597.

[2] « Il Nepote del Capiagu gionto a farsi Turco con gran rimorso della » madre. » April. 1600.

les plus considérés après Cicala et Khalil étaient les fils des deux anciens grands-vizirs, Hasan, fils de Sokolli, et Mohammed, fils de Sinan. Sokolli offrit au Sultan, à son retour de Hongrie, soixante-cinq vêtemens précieux et douze harnais d'argent, pour faire décider en sa faveur la question de préséance qui s'était élevée entre lui et Sinan [1]; cependant ce dernier obtint le pas sur son concurrent par la faveur de la sultane Walidé, et consolida encore son crédit par son mariage avec la fille de Pialé, issue du sultan Sélim. Les noces de Sinan et celles que le grand-vizir Djerrah Mohammed célébra pour le mariage de sa fille, et la circoncision de ses fils, furent des fêtes populaires; la dernière fut d'autant plus brillante, que le grand-vizir avait été lui-même barbier, et avait fait l'office de chirurgien lors de la circoncision du Sultan régnant, circonstance qui lui avait valu le surnom de Djerrah (chirurgien). Ces fêtes occupèrent les loisirs des habitans de Constantinople, pendant que la guerre ravageait les frontières de Hongrie et que des révoltes qui éclataient çà et là sur divers points de l'empire étaient étouffées dans le sang de leurs promoteurs. Un vieillard maniaque, qui s'annonçait dans les cafés de Constantinople comme Mehdi, le douzième imam, fut pendu malgré sa barbe grise; un autre aventurier, qui dans les environs de la capitale

1 « Asan figlio di Mohammed sentato quinto Vezir in Diwano al suo » ritorno d'Ongheria ha presentato al Sigr. 65 vesti e 12 vasi d'argento, » essendo nata disputa per la precedenza tra lui e Mohammed figlio di » Sinan. » Dec. 1597.

se donnait pour le prince Souleïman, frère du sultan Sélim, fut attaché au crochet (1596). Trois mille étudians, qui s'étaient mis à ravager la Karamanie pendant l'absence du beglerbeg du pays, furent tués pour la plupart (1598). Les partisans des Mouttaher ayant voulu remuer dans l'Yémen, les membres de cette famille, qui gémissaient à Constantinople dans le château des Sept-Tours, furent transférés dans les prisons plus dures encore du château du Bosphore. Un chef de brigands, qui se faisait appeler Mouburek-Schah, c'est-à-dire *le schah béni*, mit au pillage toute la contrée de Bassra et de Bagdad, et pilla ou rançonna les caravanes du commerce; il se donnait également pour l'imam Mehdi, et il se rendit tellement redoutable, qu'on dut secourir contre lui les begs de Kewkeban et de Hadjé par des renforts de troupes tirées de la Roumilie. Hadji-Ibrahim, gouverneur de Haleb, contint une révolte des janissaires en faisant pendre dix-sept d'entre eux. En Géorgie, Djâfer anéantit le pouvoir de la famille Louarssab; il envoya Simon Lewend et le fils d'Alexandre avec la tête de son père à Constantinople, où ces malheureux princes finirent leur vie dans le château des Sept-Tours. Le fils de Bourhaneddin, le dernier prince indépendant du Schirwan, qui était venu rendre hommage au Sultan, fut reçu avec distinction, et Mohammed lui fit présent de vingt mille aspres à titre d'argent de bain.

La révolte des sipahis à Constantinople fut bien autrement significative que celles des provinces, en ce sens qu'elle fut le signal de la prépondérance que ve-

nait d'acquérir l'armée sur le harem. La juive Kira, dont nous avons dépeint l'influence comme sommelière du seraï sous Mourad III, ne fut pas pour peu de chose dans les troubles qui éclatèrent, parce qu'elle s'était mêlée de la collation des fiefs de cavalerie et en avait trafiqué. Les sipahis demandèrent sa tête. Khalil-Pascha, qui, depuis la réinstallation de Cicala comme kapitan-pascha, administrait Constantinople en qualité de kaïmakam pendant l'absence du grand-vizir, craignit qu'un refus fait à cette soldatesque effrénée n'entraînât sa perte et celle de la sultane Walidé : il envoya donc le tschaousch-baschi chercher Kira et ses fils. Lorsque celle-ci monta, dans le palais du grand-vizir, l'escalier de la salle du diwan, les sipahis l'assaillirent, la massacrèrent avec trois de ses fils, et allèrent suspendre les lambeaux de ses chairs palpitantes aux portes des hauts fonctionnaires dont elle avait l'habitude de se servir pour vendre les places. Le quatrième fils de Kira parvint seul à se sauver en embrassant l'Islamisme, et prit à cet effet le nom d'Aksak Moustafa-Tschaousch ; la confiscation des biens de Kira ne produisit pas moins de cinq millions d'aspres. Cet événement entraîna la déposition de Khalil comme kaïmakam et la nomination à sa place de Hafiz-Pascha. Avec la révolte des sipahis à Constantinople coïncida en Asie celle plus grave et plus dangereuse des fugitifs de Keresztes, qui pendant trente ans fut une plaie toujours saignante pour l'empire. Le chef des segbans, Abdoulhalim, depuis fameux sous le nom de Karayazidji, c'est-à-dire *l'écri-*

vain noir, se mit à la tête d'un ramassis de Kurdes, de Turcomans, fugitifs de l'armée de Hongrie, s'empara de Roha (Edessa), et gagna à sa cause Houseïn-Pascha, celui-là même que Mohammed avait envoyé en Asie pour prendre des renseignemens sur l'insurrection. Le moutesellim, c'est-à-dire le gouverneur provisoire de Karamanie, marcha contre Houseïn; mais il fut battu dans les environs d'Akseraï et repoussé jusqu'à Koniah. Mohammed-Pascha, fils de Sinan, envoyé contre les rebelles, vint mettre le siége devant Roha, où s'étaient jetés Karayazidji et Houseïn-Pascha (juillet 1599 — moharrem 1008). Lorsque le manque de munitions se fit sentir chez les assiégés, au point qu'ils durent couler des balles avec des piastres faute de plomb, Karayazidji entra en négociation avec Mohammed-Pascha, et lui offrit de se rendre, en promettant de lui livrer Houseïn, et en stipulant pour lui-même le gouvernement d'Amassia. Cette proposition ayant été acceptée, Houseïn fut conduit à Constantinople, où, après lui avoir brisé les membres et l'avoir promené dans la ville sur un cheval, on suspendit son cadavre tout défiguré aux crochets de fer de la Porte au Bois. Mohammed-Pascha prit ses quartiers d'hiver à Diarbekr, et marcha de nouveau au printemps suivant contre Karayazidji, qui, au lieu de se rendre dans son gouvernement d'Amassia, ravageait la contrée de Siwas. Mohammed, pascha de Siwas, qui avait été appelé de sa province pour faire partie de l'expédition de Hongrie, plaida avec force, à son passage à Constantinople, la cause du rebelle,

et se porta garant de sa tranquillité à l'avenir. Sur cette assurance, Mohammed-Pascha fut mandé par le diwan, et un nouveau sandjak, celui de Tschoroum, fut accordé à Karayazidji. Mais, comme au lieu de renoncer à sa révolte, Karayazidji ne faisait que la propager avec le secours de son frère Deli-Houseïn, gouverneur de Bagdad, Hasan et le sixième vizir Hadji-Ibrahim reçurent ordre de marcher contre lui (25 avril 1600 — 11 schewal 1008). Arrivés à Kaïssariyé, ces deux vizirs se trouvèrent en présence de vingt mille rebelles qui leur offrirent la bataille; l'armée ottomane fut battue et presque entièrement anéantie. Hadji-Ibrahim ne put qu'avec peine se sauver à Kaïssariyé. Depuis cette victoire, Karayazidji se crut seul maître et souverain en Asie, et rendit en cette qualité des ordres superbes; nous donnons textuellement ici la teneur de l'un d'eux : « Comme le porteur » de cet ordre sublime, Mohammed de Kaïssariyé, » s'est sincèrement soumis, après la victoire que nous » avons remportée par la grâce de Dieu sur le général » ottoman, Hadji Ibrahim-Pascha, je l'ai délivré de » toute espèce de taxes, et j'ai donné cet ordre impé- » rial : maintenant que j'ai abattu dans ces contrées le » bras de la puissance ottomane et que son règne m'est » tombé en partage, j'ordonne par ces présentes que » celui-ci soit libre de tous impôts; ceux qui n'obéiront » pas à cette décision en seront punis; tu dois gar- » der cet ordre sublime entre tes mains, et les autres » doivent agir d'après son contenu impérial. Qu'ils » le sachent bien! Donné dans le milieu du mois de

» rebioul-ewwel de l'an 1009 (24 septembre 1600). »
Depuis trois cents ans qu'avait été fondé l'empire, on n'avait jamais vu une aussi outrageuse violation des droits des sultans ottomans. Il est vrai qu'en Egypte, au commencement du règne de Souleïman, Ahmed avait pris pendant quelque temps le titre de sultan, et plus tard le grand-vizir Ibrahim, après avoir assiégé Vienne, s'était arrogé ce même titre sans que le Padischah eût cru devoir punir l'arrogance de son esclave. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, un soldat fugitif rendait des fermans en son nom, et, pendant qu'Ibrahim prenait Kanischa, l'Asie menaçait d'échapper à l'empire.

L'année 1008 de l'hégyre est remarquable non seulement par la conquête de Kanischa et l'explosion de la révolte d'Asie, mais encore par la mort des plus grands génies qui aient honoré les lettres ottomanes ; la disparition de ces grands hommes est d'une plus grande importance pour l'historien, que la fin des seize sultanes, tantes ou filles de Mohammed, que la peste avait enlevées deux ans auparavant, et qui furent toutes ensevelies à côté de Mourad III. Le savant Seadeddin, qui depuis vingt-cinq ans, comme précepteur des princes et du Sultan, comme moufti et conseiller de Mourad III et de Mohammed III, avait apporté le tribut de ses lumières dans toutes les discussions des grandes affaires de l'empire, qui avait su déterminer le Sultan à conduire en personne l'expédition d'Erlau, et lui avait donné la victoire en le forçant de rester sur le champ de bataille de Keresztes;

Seadeddin, l'auteur de l'*Histoire de l'Empire ottoman* depuis sa fondation jusqu'à la mort de Sélim Ier, traducteur de l'*Histoire universelle* du Persan Lari ; Seadeddin, dont le style riche et pompeux n'a pu être égalé par ses successeurs, mourut subitement le 2 octobre 1599 (12 rebioul-ewwel 1008), jour de la naissance du Prophète, dans la mosquée d'Aya-Sofia, au moment où il se préparait à la prière. Quatre de ses fils, tous revêtus de hautes dignités législatives, portèrent ses restes qui furent ensevelis près de la mosquée d'Eyoub. Six mois après, le 7 avril 1600 (23 ramazan), mourut le poëte Baki, qui avait trois fois occupé la charge de grand-juge de Roumilie, mais qui n'avait pu obtenir celle de moufti, même après la mort de Seadeddin, à qui succéda Sanollah. Baki est le plus grand-poëte lyrique des Ottomans ; il a traduit trois ouvrages arabes fort estimés, savoir : une *vie du Prophète*, une *histoire de la Mecque*, et une dissertation sur *le mérite de la guerre sainte*. Le moufti Sanollah fit la prière des funérailles et cita un distique, applicable à la circonstance, tiré des œuvres du poëte, dont le nom (Baki *le durable*) durera autant que la littérature turque. La même année qui vit mourir Baki fut aussi témoin de la fin de six autres poëtes d'un moindre mérite, savoir : Souheïli, Aarifi, Bassiri, Ilmi, juge de Paphos, Walihi, juge d'Ouskoub et Taalikdjizadé le schehnamidji, ou poëte épique à gage, de Mohammed III. Mais la plus grande perte de l'empire en cette année fatale à la littérature ottomane, fut, non pas celle de

Seadeddin, chez lequel souvent la vérité disparaît sous les fleurs d'une réthorique luxuriante, et chez lequel on reconnaît toujours le précepteur du Sultan; mais celle d'Ali, un des historiens ottomans les plus indépendans et les plus sincères, et qui, s'il commit quelques erreurs de dates, écrivit toujours avec talent et un esprit de haute critique. Employé au service de l'Etat depuis le règne de Souleïman, il n'avait pu obtenir, faute d'esprit courtisanesque, la place de secrétaire d'Etat, à laquelle le désignait suffisamment la nature de son talent; il fut successivement defterdar, secrétaire des janissaires, sandjakbeg d'Amassia, et enfin pascha de Djidda. Il a laissé dix-huit ouvrages en prose et en vers : au nombre des premiers on remarque une histoire universelle intitulée *les Mines des Connaissances* [1], dont la quatrième partie forme l'histoire de l'empire ottoman; des récits spéciaux, tels que la conquête de Szigeth, sous le titre de *les Sept Assemblées* [2]; les guerres des fils de Souleïman, sous le titre de *Curiosités des Combats;* la campagne en Géorgie, sous le titre de *Livre de la Victoire;* la description des fêtes de la circoncision, une traduction des *Fleurs des Histoires*, et une collection de lettres. Les poésies lyriques, romantiques et mystiques d'Ali en turc et en persan, ne sont pas son plus grand titre à la gloire [x]. Ce n'est pas sans regret que nous nous séparons de cet historien, l'un des plus véridiques écrivains ottomans, et qui a été notre guide

[1] *Kounhoul-akhbar.* — [2] *Heft-medjli's.*

fidèle jusque dans cette partie de notre histoire ; nous sentons d'autant plus la gravité de sa perte, qu'il fut bientôt suivi au tombeau par Selaniki, maître des cérémonies de Mohammed, dont la minutieuse exactitude dans les dates et les détails nous a été jusqu'à présent d'un si grand secours.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU SEPTIÈME VOLUME.

—

LIVRE XXXVII.

I. — Page 5.

Petschewi, f. 167, donne le passage d'un poëme de Schemsi, composé en l'honneur de sa famille, les Kizil-Ahmedoglis ou Isfendiars. L'auteur acheta cet exemplaire signé du Moufti Ebousououd, et formant 500 distiques, d'un gardien de bains, pour la somme de 40 aspres. La critique d'Ebousououd sur ce poëme est une des plus singulières. A la tête de son paraphe se trouve cette belle formule : *Kad mouliké-el-memalikoul-irfaniyet behoukoumil-fazl wel meharet-kema mouliket-memalikous-sultaniyet bihoukmil-imaret wel wezaret*, c'est-à-dire : « Les pays des connaissances sont dominés par les lois de la vertu et du mérite, comme les pays des sultans sont gouvernés par les lois des émirs et des vizirs. »

II. — Page 9.

Ali, f. 387, lui donna ce témoignage en 1005 (1596), lorsque Ghaznefer jouissait encore de toute son influence. Les ouvrages d'Ali, écrits en prose et en vers, et qui s'élèvent

au nombre de cinquante, sont dus en partie à la générosité de Ghaznefer. Il est certain que la géographie et l'histoire de l'empire ottoman doivent beaucoup à ce Hongrois pour le zèle qu'il mettait à faire traduire en langue turque la *géographie arabe d'Ahmed ben Sehl de Balkh* (*Djihannuma*, p. 13 et 14). Il en existe un exemplaire à la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

III. — Page 12.

Le rapport du baile vénitien, daté de l'année 1575, qui se trouve à la Bibliotèque I. R. d'Autriche, sous le n. 746, s'exprime ainsi sur la personne de Mourad III : « Sultan » Amurat huomo di età di 33 anni incircha, piccolo di sta- » tura, di collo lungo, di debole complessione, e che non » promette lunga vita, di natura malinconico e che non si » diletta di altro, che di studiare libri della sua religione e le » historie delle imprese dei suoi maggiori; poco stima i pia- » ceri e si contenta della sua solla moglie, astenendosi da » tutte le altre donne, alienissimo dallo amore delli paggi, » non beve mai vino, ha 3 figlioli, una femina di 11 anni, » e due maschi : Mehmet 9, Selim 8 anni; accetta ogni sup- » plica che gli viene data, e veduta ch'egli l'ha, commette » che si fa giustizia, onde e nato che molti si sono venuti a » querelare di Bassa Mehmet, e cio ha causato che lui sia » caduto molto della solita grandezza volendo il Signor » udire ognuno, ne fidandosi nel parer solo di Mehmet, » come faceva suo padre e suo avo; spende ogni anno 7 mil- » lioni e ne avanza due; ha 700 Sangiachi, arrivano a 130,000 » cavalli, quelli della Grecia 80,000 e di Natolia 50,000; » 200 Gallee sottile, 200 mahone, accresce la sua armata » delle gallee e fuste delli Corzali. Socolli di 70 anni, per- » sona molto accorta, capacissima di tutte le cose e giudizio- » sissima sopra modo, intende per eccellenza le cose del suo » Principe e parimente quelle delli altri principi del mondo. »

Le voyage de Maffei Venieri, de l'année 1582, et qui se trouve parmi les manuscrits de Rangon, n. 9, à la Bibliothèque I. R., dit sur le même sultan : « E il presente Imperatore » giovane di 33 anni, di statura al punto giusta ma piutosto » enfiato d'umori putridi che pingue, di purgato nutrimento » e bianco di carne, ma misto il bianco d'un pallor giallo- » rino, biondo il pelo, bionda la barba, che gli va d'una » tempia all' altra per disotto il mento, lasciando tutta la » parte esterna scoperta, ha pochi mustachi, grosse le lab- » bre, egualmente rilevate senza alcun disegno terminate, il » naso aquilino indubitatamente, l'occhio azzurro turbido et » mesto, il sopraciglo oltra misura inarchato e breve, la » fronte, bene che parte ne cuopra il turbante, e spaziosa; » delle qualità dell' animo malinconico et bon Turco, arro- » gante poco, provido d'impressione di molestie di pensieri, » di natura avaro e tenace et un pochissimo Poeta. » On y trouve encore le portrait de Moustafa-Pascha, le bourreau de Bragadino : « E Mustafa huomo di 80 anni; ma sono gli » anni suoi verdi e robusti, non e molto alto di statura, ha » l'aspetto non meno che l'accolimento crudele et sangui- » nolente, gli occhi coperti assai dal sopraciglio, di pocha » canitie il pelo, di poche rughe il volto, nelle maniere » attivo, nell' apparenza soave, nei costumi lusingiero ac- » cetta con grazia, saluta con prontezza; e destro, astuto, » savio, finto, eloquente. » Maffei fixe les revenus de l'empire à huit millions, et dit que les dépenses dépassaient de beaucoup cette somme. L'armée comptait alors cent quarante-cinq mille hommes, la flotte 300 galères; les possesseurs de fiefs d'un revenu de trois à cinq mille aspres étaient tenus d'entretenir un cheval; ceux d'un fief plus grand étaient obligés de fournir un cheval pour chaque mille aspres au-dessus de cette somme. Les Arméniens étaient seuls exceptés du recrutement annuel des enfans chrétiens destinés à être incorporés dans les rangs des janissaires (Adjemoghlans); ils ne devenaient janissaires qu'après un laps de vingt-cinq ans.

IV. — Page 12.

Riazi. Il est cité comme poëte, dans la Biographie contemporaine des poëtes ottomans, sous le nom de Mourad ou Mouradi.

V. — Page 17.

Selaniki, p. 126. D'après cela, il y aurait eu quatorze mille janissaires. Suivant le calcul statistique de Gourdjali Kotschibeg, leur nombre exact était de treize mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf; le même auteur donne les détails suivans sur l'armée soldée et les employés de la cour : Mouteferrikas, cent vingt-quatre; échansons, quarante; tschaoucshs, deux cent quatre-vingt-dix; secrétaires de la chambre, quarante; secrétaires du diwan, cinquante; du fisc, dix-sept; du trésor, cinquante; gardiens des portes du seraï, trois mille cent vingt-sept; troupes soldées de l'aile droite, quatre cents; *idem* de l'aile gauche, quatre cents; étrangers de l'aile droite, quatre cent sept; *idem* de l'aile gauche, quatre cent sept; janissaires, treize mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf; adjemoghlans, sept mille quatre cent quatre-vingt-quinze; personnel des écuries, quatre mille trois cent quatre-vingt-seize; personnel des cuisines et des offices, quatre cent neuf; gardiens des tentes, deux cent vingt-neuf; baltadjis, cent quinze; serviteurs de l'étendard, cent cinquante-sept; siklans, vingt-sept; porteurs d'eau, dix-huit; mouezzins du seraï, six; ouvriers, sept cent trente-cinq; employés aux constructions hydrauliques, cinquante-quatre; médecins et chirurgiens, vingt-six; total, trente-sept mille deux cent quatre-vingt-huit, et non pas trente-six mille cent cinquante-trois, comme le dit, par erreur, Kotschibeg.

VI. — Page 34.

Les notions suivantes suffisent pour faire connaître l'état

des frontières de l'empire du côté de la Turquie. Malgré la paix récemment conclue, Pierre Norwath remit, le 22 septembre 1576, au pascha d'Ofen, un catalogue de tous les dommages causés par les troupes ottomanes; Ungnad présenta, le 18 octobre 1576, avec la demande de la reconstruction de Bolondwar, une longue liste de tous les dommages causés par les Turcs dans les dernières années et dont voici les principaux : En l'année 1571, George Thury assassiné dans les États de l'empereur; le fort de Gede surpris par le beg de Fülek; en l'année 1573, excursion du beglerbeg de Bosnie jusqu'à Zethim et Klobak; en 1574, marche du gonüllü-aga (colonel des volontaires) d'Ofen sur Totis, à la tête de huit cents hommes, moitié cavalerie moitié infanterie; marche du beg de Palota sur Stuhlweissenbourg, et de celui de Szolnok sur Coziet; le beg de Szigeth s'avança avec les troupes de Bresenz (Bersencze), Zegend (Segesd), Babofdja (Babocsa) jusque sous les murs de Kapornak, où il brûla cinq villages; mille cinq cents Turcs dévastèrent tout le pays situé entre Stenichniak et Budachky; le beg de Gran se porta sur Saint-Benedict, saccagea le bourg et assaillit le fort pendant trois heures; en 1575, le beg de Koppan mit pendant huit jours le siége devant le fort de Fonod; le beg de Gran s'empara de Somoskœ; les castels de Klyman, Szokoly, Petrovich et de Glina furent réduits en cendres; les châteaux de Kladus, Bailinovaz, Bovicz furent assaillis, et neuf cents personnes conduites en esclavage; les begs de Seczen (Szecseny), Koppan, Segesd et Bersencze tentèrent de s'emparer des forts de Czakan (Csákany), Ketel (Kethely), et Konovar; le beg de Neograd arriva jusque sous les murs de Karpfen et Zabrak, mais il fut repoussé; il se rendit ensuite avec son artillerie devant Schemnitz, et emmena, de Kerrinia, deux cents chevaux; l'Alaïbeg de Pest se porta, avec quatre mille hommes, sous les murs d'Erlau; Delipop fut fait prisonnier près d'Ivaniz. En Croatie, les Ottomans incendièrent le castel

Sturlizza, et au-dessus de Kanischa les châteaux de Pelleskefen (Pœlœskefej), Dusnak (Dusznak), et Kisfalued (Kisfalud), puis les gentilshommeries de Szentbalás, Hahóth, Seotyr (Sœjtœr) et le château de Gethe (Gétye); ils s'emparèrent de Devin (Dévény) et de Kekar (Kekkœ), et se mirent en possession de Fonod et Somoskœ. En l'année 1576, les begs de Szigeth, Koppan et Fünfkirchen, livrèrent aux flammes douze villages au-dessus de Kanischa; le beg de Gran sortit plus d'une fois de sa forteresse pour surprendre les marchands de riz, et poussa jusqu'à Neitra, Léva (Lewenz) et les villes des montagnes. Le beg de Bosnie brûla l'abbaye de Topulska et le château d'Hutinsky; les forts de Greda et de Rosaz eurent le même sort; les begs de Szigeth et de Fünfkirchen marchèrent sur Kanischa, d'où ils emmenèrent neuf cents prisonniers. Les troupes d'Ofen incendièrent un château, au-dessous de Ghimes, appartenant à Forgacs, puis, sur la Glima, les castels de Batna et Stangovaz, le château du comte de Slun, près Goraz, et attaquèrent Piriska; le beg de Szigeth assaillit le castel Molnári; les begs de Bosnie, de Neograd et de Krupp tentèrent une attaque contre les châteaux de Knya, Castanoviz, Dubizza, Gotima; trois mille Turcs passèrent la Kulpa et ravagèrent plusieurs villages de la Carniole; sur les frontières de Bosnie et de Styrie, quatre mille six cent soixante hommes furent conduits en esclavage. Toutes ces incursions eurent lieu avant la trève conclue en l'année 1576. On lit dans une liste des dommages causés par les Turcs, contrairement à la foi jurée, et présentée à la Porte en l'année 1577 : « Li 4 Castelli : Divin (Divény), Kekeü » (Kekkœ), Somoschkeu (Somoskœ) e Fonod occupati contra » li articoli della pace. Quelli di Strigonia andarono sopra » Gemisch (Ghimes) e brucciarono; li Begi di Posega, » Siget, Copan (Koppan), Peczen (Szécsén) et Pokriz con » 4000 uomini vennero a Kaproncza, e lo brucciarono; il » Bego di Bosna con quelli di Cliuna (Glina), Posega e » Pokriz entrarono nella Croatia con 3000 uomini. Il Sr.

» Ausperg (Auersperg 1575) con 60 cavalli soli e alcuni Us-
» coki ci lasciò la vita. Saccheggiarono Stanisnac e Camen-
» zky, menarono via 1200 uomini. I Begi di Siget, Copan,
» Peczen andarono sopra Canisa fin a Egersek (Egerszeg) et
» Egervar, brucciarono 16 ville, menarono via 1000 per-
» sone. Il Beg di Pokriz e Posega con 1000 cavalli vennero
» a Ivanitsch, brucciarono il borgo Apatin. Il Beg di Stri-
» gonia venne a Uivar sotto ombra di romper lancie, simil-
» mente quello di Stombeligrad (Stuhlweissenbourg) a Pa-
» lota, quelli di Segesd e Siget vennero appresso Cotar
» brucciando la villa Cotar e Beinthodfeld. Tra Comaronia
» et Tatta non è sicuro nissuno. » Jean d'Auersperg, dans une lettre datée du 17 juillet 1575, instruit les commissaires d'un district de la Carniole de la perte de Zezin (Sasina), et le 12 août suivant, ces mêmes commissaires font connaître à l'archiduc Charles le siége de Wihitsch par les Turcs, l'envahissement de Dobonatz et de Mœttling et l'incendie de Novigrad. Le Bogdanitsch, burgrave d'Ostrositsch, malgré les prières et les menaces de l'archiduc, refusa de se porter sur Ostrositsch, place devenue importante par la perte de Busin et Zasin. En Carniole commandait Sébastien de Lamberg; à Kanischa, Ruber. Le 8 mars 1578, l'archiduc Ernest envoya au pascha d'Ofen la liste des plaintes anciennes et récentes : « Anno 76. in Croatia Buzin et Sasina, Gorsais
» (Gorschaky), Gradacz subrepta castella : S. Jacob (Szent
» Jacob) et And (?) prope Canisam exusta. Cum Solnokenses
» Turcae 5 pagos prope Zatmar (Szathmár) diripuissent
» nundinas in Sixo (Szikszo) depraedassent, castellum Zed-
» teor (Sœjtœr) prope Canisam exussere. Recenter Begus sy-
» gensis, copanensis et quinqueecclesiensis 19. Febr. cum
» 28 vexillis supra Canisam villas 8 depraedati, oppidum
» Also Lyndwa (Also Lendva) exussere, 22. Febr. Begus
» Sechenensis (Szecsén) cum 500 equitibus et magno pedi-
» tatu usque ad castellum Zasy penetravit, altro die apud
» Bakabaniam irruere. » Le 25 janvier 1579, Ungnad remit

au diwan un mémoire dans lequel il se plaignait des attaques contre les châteaux de Budachky, Barosch, Dobowaz, Leva, Topusca, Coprainiza (Kaproncza) et Saint-Benedict, et de la prise d'Ossa, de Divéni, Kœkkœ, Fonod, Samoskœ, Prowiest, Ostrovaz, And, Scotwez, Scrin, Busin, Zasin, Gersitsch, Gradasch, Gordanski; Knyn, Welicka, Cladusch, Bogan, Poetsch, Streliza, Zrahira avaient été détruits. Le 5 avril, les Turcs incendièrent Rasseny et Kawzinack, saccagèrent les deux villages d'Ochova et d'Ilia (Illing) et assaillirent Kreuz et Jelenszka (Voy., sur les incursions des Turcs en l'année 1576, le *Journal* de Gerlach, p. 286-291).

VII. — Page 37.

Zinzendorf rapporta de cette ambassade plusieurs portraits de vizirs turcs, ainsi qu'un tableau représentant le vase de pierre que Moustafa-Pascha, le conquérant de Chypre, avait apporté de son expédition, et qui était considéré comme étant une des cruches de Cana en Galilée. Au bas de ce tableau on lisait ces mots : « Unam ex sex lapideis hy-» driis in Cana Galileae nuptiis, aqua ad summum imple-» tis, in quibus Christi primo miraculo aqua vinum facta » est. Cum Cyprii et omnes in Oriente Christiani Famagostae » in aede S. Mariae sacra, vulgo Beat. Virgo ad hydriam vo-» cata, per multa saecula religiosissime conservassent, hanc » Mustafa Bassa cum Cyprum insulam armis potentiaque » Turcarum 1571 occupasset, a Christianis oblatum prae-» tium 700 aureorum pro hydria recusasset, purique auri ad » summum usque impletam non obtinuisset, Constantinopo-» lim sua triremi detulit, post cujus obitum multa circum-» vectione disruptam Joachimus a Sinzendorf Rudolphi II. » Imp. Rom. Consiliarius Imperialis Aulicus et apud Amu-» rathem III. Turcicum Imperatorem eo tempore Byzantii » Orator Magnus suis sumptibus acquisivit, inscriptas litte-

» ras interpretari et Viennam Austriae devehi curavit. Ma» thias de Faro Rom. Imp. Byzantii Turcicus Interpres » inscriptas litteras sic est interpretatus : Ego pauper, et Tu » qui donas tempus et cito non punis, tu es Dominus bene» volus, dirigas et finias in bonum opera mea. » L'inscription arabe, peu lisible était : *Ena El-fakir*, c'est-à-dire : « moi le pauvre » (le nom était indéchiffrable); puis : *Inté el Weli er-rahmin*, c'est-à-dire : « Toi, l'ami, le miséricordieux. » Gerlach, p. 438, donne la lettre de créance de Zinzendorf au pascha d'Ofen et au grand-vizir. Voyez encore *Henrici Porsii, et sacr. caes. Maiestatis ab epistolis in camera aulica, nec non professoris poeseos in Archigymnasis Viennensi, Iter Byzantinum.* On trouve dans le même ouvrage un abrégé de la guerre de Perse (Francofurti 1583).

VIII. — PAGE 48.

« Tempore Sigismundi non latrones aliqui, sed Lasky et » Visnicovsky Palatini Podoliae Voivodam in Valachia » creant; imo Antonius Siculus bello Caes. Christ. despotam » induxit, et Suleimanus Magnus vexillum ei dedit, ab an» nis centum aut pluribus. Cosaki solitudines incolunt, » amicitia nunquam interrupta fuit; nunc a me (Stephano » Bathory) petitur, ut campos vastos purgem, ita ut nulli » fures inveniantur. Sapientes judicent an hoc fieri possit. » Certe non eo fine caput meum in sinum Caesaris potentis» simi inclinaveram, ut tam tenuem habeam susceptum, » aut ut tam leviter benevolentia Caesaris potentissimi erga » me stet. » (Lettre du Roi du 22 septembre 1578. Archives I. R.)

IX. — PAGE 49.

« A Sebenico ritrovato Comandamento di S. Suleimano, » che comanda che se pigliano testimoni cuosi Turchi come » Christiani; altro : che saranno annessi li privilegi vechi

» del Re d'Ongheria sopra li quali Comandamenti e al fon- » damento delle ragioni di Sebenico e Spalatro. » 17 avril 1476. *Sum. del. rel. ven.* On y trouve encore les actes sur la délimitation de Scardona, Sebenico et Zara, de l'année 984 (1576). Archives I. R.

X. — Page 49.

Voici le billet de la sultane au baile vénitien : « La sapra » come e stata riceputa la presa de raso (velours), che ci ha- » vete mandato per la Chiera nostra schiava, del che la im- » partiamo, e piacendo a Dio non sara persa. La madre del' » Imperator et Conservatore della fede Sultano Moamet » Kan. » L'original se trouve dans les archives de Venise. La lettre du médecin juif, d'origine allemande, est déposée dans les archives I. R., parmi les actes vénitiens. Nous citerons ici le passage suivant du *Sum. del. rel. ven.*, qui prouve son esprit rusé : « Rabi Salomon dice che, avendolo pregato » l'Ambassadore del Imperatore che sua C. M. sia invitata » alla circumcisione, desiderava saper se sua Signoria ha- » vesse avuto caro di esser invitata (22 décembre 1577). » Pour déterminer le doge à une humble démarche, il lui fit accroire que l'empereur avait déjà demandé l'honneur d'une invitation pour les fêtes de la Circoncision.

LIVRE XXXVIII.

I. — Page 70.

Vers la fin du règne de Schah-Tahmasp, Vincenzo degli Alessandri se rendit en Perse en qualité d'ambassadeur de Venise; sa mission dura vingt-un mois. Schah-Tahmasp avait onze fils et trois filles. Dans son rapport, déposé à la Bibl.

I. R., n° 746, Vincenzo s'exprime ainsi sur ce prince : « Il » Re di anni 64, del suo impero 50, essendo stato eletto Re » di 13 anni, di statura mediocre, ben formato di corpo, di » faccia alquanto oscura, con labia grandi e barba longa e » non molto canuta, di complessione piu tosto malinconica » (depuis six ans il n'était pas sorti de son palais, au grand » mécontentement du peuple), usa molti delli ellettuari per » fomentar la lussuria, avaro, forzato di dar all' Osbech 400 » Tumani all' anno, che fanno 8000 Scudi, acciò non dia » molestia alle caravane che vengono d'all' Indie. » L'auteur, f. 368, dit de ses fils: « Cudabende di eta 43, huomo di natura » quieta, ne si cura molto delle cose del mondo, contentan- » dosi d'un piccolo stato nel Corassan. Ismail secondo figlio » di anni 41, di natura robusto e di altissimo animo, di grande » cuor e desideroso di guerra, havendo in molte occasioni » dimostrato il valor suo contra li Ottomani et in partico- » lare contra il Bassa d'Erserum. (Ce fut pour ses incursions » qu'il fut emprisonné.) Sultan Caider Mirsa terzo figlio luo- » gotenente del padre, di eta 18, di piccola persona, ma di » bellissima faccia ; » il était surtout aimé du roi à cause de l'élégance de ses paroles et de son adresse dans les exercices militaires. « Sultan Murtefa, Emir Can, Chemit (?) Mirsa » sono tutti tre tra anni 14—15 di bona indole, e mostrano » gran ingenio, stanno in Corassan ad imperare lettere. » Vincenzo trouva, chez l'évêque arménien de Nakhdjiwan, plusieurs patentes de ses successeurs, savoir : celle du secrétaire Tesco, datée du 16 juin 1561, et celle de l'ambassadeur Loredano, datée du 23 avril 1569. Le tribut imposé aux chrétiens était de cinq ducats par maison, de vingt *besti*, ou trois lires et quinze soldi, pour quarante pièces de bétail; les revenus du roi se montaient à trois mille pièces d'or; les dépenses étaient peu considérables. Les cinq mille kouroudjis, ou gardes-du-corps, recevaient seuls une solde régulière. Chacun des onze fils du Schah entretenait une cour. En temps de guerre, cinquante soltans, dont chacun

fournit depuis cinq cents jusqu'à deux mille chevaux, formaient une armée de soixante-dix mille cavaliers; leurs fusils, longs de sept palmes, lançaient des balles de trois onces.

II. — PAGE 74.

Djenabi, p. 137. Malcolm diffère ici du *Soubdetet-tewarikh;* cependant, les deux narrations peuvent se concilier, parce qu'il serait possible que le confiseur, revenu de son ivresse d'opium, et qui fut trouvé à côté du cadavre du roi, eût été lui-même initié dans le secret de cet assassinat. La date du 13 ramazan, donnée par Malcolm, est sans doute plus exacte que celle de Djenabi (du 3 ramazan).

III. — PAGE 87.

Ali, dans le *Noussretnamé*, f. 88, fixe la perte des Persans à vingt mille hommes; mais il garde le silence sur la perte que l'armée ottomane éprouva au passage du Kour, et sur celle des dix mille fourrageurs.

IV. — PAGE 90.

Ali, dans son histoire, f. 402, donne les noms des quatorze sandjaks du Schirwan : Lahendj, Aktasch, Kabala, Saliané, Derdaw, Scheki, Bakou, Olti, Haouz, Sàder, Mirhan, Aschani, Aresch et Mahmoudabad. Les sept sandjaks du Daghistan sont : Derbend et Schabourani, Okhti, Kouba, Mesker, Kouba, Koré, Tschaprak et Resta.

V. — PAGE 91.

Le mot d'*Ittil* ou *Ettel* est depuis long-temps connu en Europe comme étant le nom d'Attila ou *Etzel.* Il serait curieux de rechercher si Attila a reçu ce nom par la même raison que ces peuplades, ou si les Ittils du Caucase sont des restes de Huns.

VI. — PAGE 93.

Le *Noussretnamé*, f. 115, donne les noms de ces cent trente-cinq stations; elles sont indiquées sur les cartes de l'Asie-Mineure et de l'Arménie qui font partie de l'Atlas joint à cet ouvrage.

VII. — PAGE 93.

Ces détails, communiqués à l'ambassadeur impérial à Constantinople, par un ami, s'accordent entièrement avec ceux donnés par les historiens ottomans : « Persa quatuor » instruxit exercitus; in primo est Solakusa (Solak Houseïn) » cum 40,000 hominum; in secundo est Tokmak Sultan » 20,000 hominum; in tertio est frater regis Persarum 30,000 hominum; in quarto est ipsemet Rex 100,000 fere hominum. »

VIII. — PAGE 94.

« 5000 Tatarorum Syrvano appropinquantes sonitum tor- » mentorum audierunt, quo audito celerius pergunt, sex » persicis domatis occurrunt, quorum unum vivum capien- » tes, pugnari, in Syrvan intellexerunt, quem statim Adil- » girei Sulthano vivum mittentes rem significaverunt, quo » audito Adilgerai Sulthan statim equo insidens bellum in- » struxit et recta Syrvan versus iter suum direxit, quo per- » veniens ex equo Ozmanum salutavit, et statim manus cum » Persis conseruit. » Les noms des frères du Khan se trouvent dans le *Noussretnamé*, f. 118.

IX. — PAGE 95.

Petschewi, f. 187. Selaniki, p. 146. Minadoi, p. 114. Histoire d'Ali, f. 407. 21 novembre. « Carahamus Beglerbegus » Principis Persarum et Begus item Syrvaniensis 20 vel 30 » millibus hominum Syrvanum invadens duos dies et totidem » noctes cum Osman Bassa pugnavit, et magnam vim homi-

» num nostratium fudit, uti duo etiam Beglerbegi nostri » ceciderunt, Mustafazade nempe Beglerbegus Marasensis » (Merâsch) et Quitas Beglerbegus Syrvaniensis, et nostrates » in nihilum redacti fuissent, si de Tatarorum superventu » confirmati non fuissent, sed frater Principis Tatarorum » 30,000 Tatarorum superveniens et Ozman Bassam salutans » statim pugnam coepit. » Le *Rapport* du confident de l'ambassadeur Zinzendorf est ajouté au sien et daté du 31 décembre 1578.

X. — PAGE 96.

Ewlia, l. II, f. 378, nous apprend qu'il y a trois Karss, qu'il ne faut pas confondre entre elles : 1° Karataschlik Karssi, près de Selefké; 2° Karss, près de Merâsch; et 3° Karss, la forteresse frontière du côté de la Perse. Dans son *Rapport,* daté de l'année 1579, l'ambassadeur impérial dit, à l'occasion des fortifications de Karss : C'est un château construit sur la cime d'une montagne, entouré d'un triple mur et formant un carré de la grandeur de Galata. Knolles, I, p. 66, prétend que cette construction fut terminée en vingt-cinq jours.

XI. — PAGE 97.

Ces trois fetwas se trouvent dans Petschewi, f. 103, et Ali, f. 412. 1° Est-il permis de se servir de l'Arménien Seïd comme d'un esclave? — *Réponse :* Oui, s'il a porté des armes. 2° Est-il permis de réduire dans l'esclavage des femmes persanes, avant même qu'on soit entré dans le pays ennemi? — *Réponse :* Oui. 3° Est-il permis de réduire dans l'esclavage leurs enfans, qui n'ont pas atteint l'âge de raison, et qui par conséquent ne peuvent pas encore distinguer l'hérésie de leurs parens de la véritable foi? — *Réponse :* Oui.

XII. — PAGE 101.

On trouve, parmi les rapports de l'ambassadeur vénitien

de l'année 1580, une lettre sur cette campagne, écrite par un renégat vénitien à un de ses amis, renégat allemand, et dans laquelle on remarque ce passage : « Achmet Vero-
» nasco a Achmetbeg Tudesco. Doppo la mustra a Erzerum,
» partiti con 170 pezzi di artiglierie venemo a Hasan Calaa poi
» a Cars poi a Tiflis. Manco di viveri, l'orgio 3 ducati il kilo,
» la farina 10 oche un ducato. Siamo al numero di 200,000
» persone e più, tutti a cavallo; haviamo rovinato parte del
» paese di Giurgi, ma non ancora sogettato Mustafabassa
» turco nuovo, primo Giorgiano. Credo che saremo alli 15.
» di Settembre (1580). Soliman Aga si racccommanda a tutti
» li Tudeschi. »

XIII. — Page 108.

Le rapport du consul vénitien, Giovanni Micheli, qui résidait à Haleb pour la première fois, en l'année 1577, et la seconde fois en l'année 1583, se trouve à la bibliothèque I. R., parmi les manuscrits de Rangon, nº IX, f. 165-205. L'auteur dit, au sujet de la fortification d'Eriwan, qui eut lieu cette année : « Onde del 83 fu spedito Ferat Generale,
» il quale con l'esercito di 200,000 se n'andò a Revan, città
» piccola et non molto habitata, posta al fiume Eres appreso
» Tauris, quatro giornate verso tramontana, ivi in 40 giorni
» fondò un forte di circuito come era la città pigliando le
» pietre di tutte le case, nella fortezza fabricò un altro forte
» con un torrione; si pose grosso presidio di due Bassa, uno
» dei quali e figliolo di Cicala, e perche questa città era una
» di quelle sottoposte a Togmach Sultan, donde si cavava la
» sua pagha, egli non mancò in varii modi di dar travaglio
» agli Turchi, ma mai ebbe ajusto dal suo Re, solamente di
» Giorgiani dal Simonbeg et Alessandro figlio di Desdemet,
» che fu moglie di Sinanbek. » Quant aux fortifications de Karss, il s'exprime ainsi : « Fabricavano fra Cars e Revan :
» Seitan Calaasi e Cildirim (Tschildir) fu determinato a Co-
» stantinopoli che si fabricassero due altri forti, uno a Nah-

» sevan (Nakhdjiwan) l'altro a Tomanis, luogo distante da » Tiflis due giornate; il Deshemit ha mandato ambassadori a » Costantinopoli, nel qual tempo si mantenevano a nome del » Turco. Demircapi, Tiflis, Cars, Revan, Cildirim, Seitan » Calaasi, Caordar tutti forti fatti in questa guerra e al nome » del Sofi due forti appresso Nahsevan detto Analchalaasi, e » l'altro sopra un scoglio inexpugnabile. »

XIV. — Page 110.

Ali, f. 433. Le château fort de Schatbin, dans le sandjak de Schuschad, reçut une garnison de soixante-trois hommes; Schaberin, dans le sandjak Levané, cinquante hommes; Warsihan, dans le sandjak Madjil, trente hommes; Emirhou, vingt-quatre hommes; Salindjé, quarante-neuf; Lori, mille cinq cents Sipahioghlans, mille garnisaires; vingt-trois djebedjis, trente-quatre topdjis : total, deux mille deux cent sept cent quatre-vingt-sept hommes, et non pas huit mille, comme le dit Minadoi, p. 229. La solde annuelle des garnisons de ces divers châteaux géorgiens s'élevait à quatre cent cinquante-sept mille cinq cents aspres. Tomanis reçut pour garnison cinq cents sipahis, mille sipahioghlis, deux cent trois garnisaires, deux cent trois azabs, vingt-trois djebedjis; trente-quatre topdjis; la solde de ces troupes était de six millions quatre cent cinquante-sept mille cinq cent cinquante aspres. Lori, quatre cent soixante-onze fantassins, cent quatre cavaliers, quatre cent douze sipahioghlis, trois cent soixante garnisaires.

LIVRE XXXIX.

I. — Page 137.

Le 13 juillet, le beg de Gyula envoya vingt-sept prisonniers et plusieurs têtes; au mois de juin, Palota avait été li-

vré aux flammes; les begs de Hatwan et d'Erlau avaient surpris les châteaux de Tallya, Maklár, Fénémet; le 17 juillet, Saswar (Schehzouwar) avait enlevé cinq cents ames et six mille pièces de bétail; le 19 juillet, le beg de Kroupa s'était emparé de mille pièces de bétail et avait réduit en esclavage trois cents hommes. Cinq cents Turcs ravagèrent les pays sur l'Unna, le 27 juillet.

II. — Page 140.

Les premières relations amicales entre la Porte et l'Angleterre datent de l'année 1581; aussi les assertions émises par lord Strangford, dans la séance du Parlement du 29 janvier 1828, relativement à des relations verbales que la Grande-Bretagne aurait entretenues avec la Porte, depuis trois siècles, sont-elles entièrement erronées. Dans les débats qui eurent lieu à ce sujet, entre lord Strangford et lord Holland, ni l'un ni l'autre de ces orateurs n'a fait mention de la première capitulation que l'Angleterre conclut avec l'empire ottoman par son envoyé Burton. Cette capitulation étant si peu connue, même des historiens et des hommes d'État de l'Angleterre, nous croyons devoir donner ici les deux lettres d'Elisabeth au Sultan, datées, la première du 15 novembre 1582, la seconde du 20 décembre 1587, ainsi que deux autres documens remis à la Porte par l'ambassadeur anglais; le premier porte la date du 9 novembre 1587, le second celle du 30 novembre 1588. Les copies de ces lettres et documens sont ajoutées aux *Rapports* de Preyner, datés de Constantinople, le 24 avril, et à ceux de Pezzen, 1583, 1587 et 1588.

« Elisabetha Dei optimi Maximi mundi conditoris et rec-
» toris unici clementia Angliae, Franciae et Hiberniae Re-
» gina verae fidei contra idololatras falso Christi nomen pro-
» fitentes invicta et potentissima propugnatrix Illmo. viro

» Mehemetho Magno Turcarum Imperatoris Vesiro Salu-
» tem : Scire arbitramur Amplitudinem Vestram privilegia
» quaedam a magno Caesare subditis Nostris Anglis nuper
» concessa, quibus tuto et libere in omnibus Ottomanici
» Imperii provinciis negociare et mercaturam exercere pos-
» sint, eadem plena libertate, quam Franci, Poloni, Veneti,
» Germani aliique magni Regis Confoederati in illis ditioni-
» bus se gerere et negociare consueverint. Cum igitur Gui-
» lielmus Harborne famulum nobis dilectum ex corporis
» Nostri custodibus unum et virum multa virtute vinctum
» pro Agente Nostro ad inclitam Magni Caesaris Portam
» mittimus, operae pretium fuisse duximus eum de meliore
» nota Vestrae Excellentiae commendare, orantes ut eundem
» cum apud Magnum Caesarem, tum apud Illm. Vice Regem
» Siausum gratia et auxilio juvetis, Anglorumque subdito-
» rum Nostrorum patrocinium ita suscipiat, ut eorum ho-
» nestae caussae et negocia auctoritate Vestra perducantur
» ad optatos exitus. Multum illi Vae. Exltae. ob hanc ope-
» ram navatam debebunt et grati homines erunt, apud quos
» beneficium deposuisse Vam. Excellam. nunquam poenite-
» bit. Magnam praeterea a Nobis gratiam inieritis pro Vestra
» in Nostros benevolentia, quam omni ratione compensare
» studebimus, si quovis modo Nobis liceat rebus Vestris vi-
» cissim commodare. Altissimus Deus orbis conditor Vam.
» Excellentiam servet incolumem. Datum e Castro Nostro
» Vindsorii die mensis Novembris 15. anno Jesu Chr. Serva-
» toris Nostri. 1582, Regni Nostri 24. Elisabetha Regina
» Illmo. Viro Mehemetho Bassae magni Turcarum Impera-
» toris Veziro. »

Exemplum libelli supplicis, quem Bailus Angelus ad Sulthanum scripsit.

« Placuit Deo Optmo. Maxmo. me principale instrumen-
» tum sanctissimi foederis inter Dominam meam Sermam.

» Angliae Reginam et Vestram Caesam. Majem. esse, quod » ego eo fidelius et libentius jam octo annorum spatio sum » aggressus, quo ad majorem gloriam ipsius omnes idolola- » trae, maledicti nostri communes inimici, per maximam » potentiam vobis concessam penitus extirparentur. Cum » igitur a Consiliariis Vestrae Celsdis. ante quatuor praeteri- » tos annos solenniter jusjurandum acccepissem, quod si » mea Domina, quae in summa pace vitam cum Hispano » omnium idololatrarum capite degebat, bellum ex illa parte » moveret contra Hispanum; Celsitudo quoque Vestra ex » parte ista faceret, nunquam ego Dominam meam orare et » exorare cessavi, donec ipsa foedus antiquum excutiebat, » et atrocissimum bellum terra marique contra Hispanum » movebat. Et cum hactenus spatio trium annorum feliciter » bellum Dominae meae processisset, Hipanus variis et ini- » quis conditionibus pacem a Domina mea postulans, nun- » quam Domina mea concessit, eo quod ego semper e contra- » rio eam sim dehortatus, per litteras promittens, Caesam. » Mem. Vam. juxta pristinum promissum non plus tardare, » sed ex ista parte contra illum tremendam suam protestatem » praeparare, quod cum jam perdiu Domina mea expectavit, » nunc prorsus de fidelitáte mea dubitare coepit, cum sint » multi mei malevoli, affirmantes Dominae meae, Celsem. » Veam. illud facere nolle, ita ut quotidie expectem litteras » Dominae meae, me revocantes, *et plecti capite cum domum* » *ivero.* Videat Celsdo. Va. quale premium iniquum summi » mei laboris et fidelitatis erga utramque Mtem. expecto. Prop- » ter Deum Omnipotentem Celsnem. Vam. oro, parcat inno- » centiae meae, et saltem si non totales vires suas tremendas » in istum Idololatram mittere, saltem sexaginta vel octua- » ginta triremes, in illius detrimentum mittat in partes istas » vicinas, ex quibus abstulit totam solitam militiam contra » Dominam meam, quae cum nudae sint, facillime depo- » pulantur et subjiciuntur Imperio Celsnis. Vs. Provideat » obsecro hoc tempus in suam gloriam et Imperii sui aug-

» mentum, cum mea Regina meo exortatu, et Celsnis.
» Vae. jussu prompta, ita ipsum perstringit, ut nequeat
» respirare, et non sinat tempus hoc incassum transire, ne
» Deus, qui Te creavit strenuum virum, et omnium princi-
» pum mundanorum maximum, ad delendum idololatras,
» si spernis ejus mandatum, quod Domina mea sexu imbe-
» cillis mulier strenue exequitur, maxime Tibi irascatur; et
» praeterea totus mundus juste accusabit Te maximae ingra-
» titudinis, si deserueris fidelissimam Tuam collegam in
» necessitate sua, quae confisa Celsnis. Vae. amicitiae et
» promisso, vitam suam Imperiumque suum posuit in tanto
» periculo pro Celsne. Va. quo majus in hoc mundo esse
» non potest. Num est nunc Hispani animus, eo quod Do-
» mina mea recusavit illi pacem, fretus auxilio maximo Pa-
» pae, et omnium principum idololatrarum ipsam penitus
» opprimere : Et postea cum nullum maneat in Cristianitate
» aliud obstaculum, vires suas insuperabiles in Tui et Im-
» perii Tui exitium diriget et solus Monarcha fiet, Cum
» Papa variis suis prophetiis mendacibus illi persuadere non
» cesset, qui Deus terrestris ab illis creditur, illum facere
» posse et fore. Sed si Tua Celsitudo simul cum Domina
» mea sapienter et fortiter, sine procrastinatione bellum
» nunc mari miserit, (quod Deus potentissimus, fides data,
» oportunum tempus, fama gloriosae Ottomanicae suas pro-
» genies, unica salus Imperii secure suadent) superbus His-
» panus et mendax Papa, cum eorum sequacibus non so-
» lummodo a spe conceptae victoriae dejicientur, sed teme-
» ritatis suae poenas persolvent. Cum Deus solus suos pro-
» tegat, hos idololatras per nos ita puniet, ut qui superstites
» erunt, exemplo eorum convertentur, una Nobiscum verum
» colere Deum, et Vos pro sua gloria militantes, victoria
» et omnibus caeteris bonis rebus cumulabit. 9 novemb.
» 1587. »

Exemplum litterarum Reginæ Angliæ ad Cæsarem Turcarum datarum.

« Élisabetha, Dei Optimi Max. Mundi Conditoris et Recto- » ris Unici clementia, Angliæ, Franciæ et Hyberniæ Regina, » veræ fidei contra Idololatras, falso Christi nomen profiten- » tes, Invicta et potentissima Propugnatrix, Augustissimo » Invictissimoque Principi Sulthan Murath Chan, Musul- » manici Regni Dominatori Potentissimo, Imperiique Orien- » tis Monarchæ soli supremo, Salutem cum summa rerum » omnium optimarum affluentia precamur. Augustissime In- » victissimeque Cæsar! Cum aliquot jam annos Generosus » Guilielmus Harbron (Harborne) fidelis et predilectus fa- » mulus noster, apud Implem. Majestatem vestram Legati » munere, summa cum laude functus sit, petatque a nobis » hoc tempore, ut in Angliam reverti possit, nos ejus postu- » lationi pro summis in nostro obsequio impensis laboribus » non gravatim annuimus. Ac primum quidem Imperatoriæ » Vestræ M. maximas gratias agimus pro summa Vestra in » Legatum Nostrum clementia et benignitate toto tempore, » quo apud publicam Vestram Portam commoratus est. De- » inde rogamus summopere, ut ejus Secretarium, istic ad » res nostras agendas relictum, regali favore complecti et » protegere dignetur, quo negotia istic felicius administrare » possit, donec nos alium illuc legatum mittamus, quod sta- » tim, ubi Oratorem huc nostrum reversum de rebus, de » quibus cupimus edoceri, alloquutæ fuerimus, facere desti- » namus. Postremo, cum mutuam sane inter Nos amicitiam, » et inter Regna et subditos nostros incœptum commercium, » non solum continuari, sed augeri et amplificari summopere » et verifice expetimus, ab Imperatoria vestra Mte. summo » studio petimus, ut subditi nostri, qui etiamnum a tem- » pore Hassan Bassæ, Algyræ Gubernatoris, in illo Regno » captivi detinentur, liberari jubeat, quemadmodum nos

» multos Vestros subditos, a Hispanis captos, et durissime trac-
» tatos, pluribus eorum expugnatis et captis civitatibus, libe-
» rari, ac in Regna vestra liberaliter remitti jussimus. Tum, ut
» quod Legatus hic noster, ad augendam inter Nos amicitiam
» afferre, et particulatim declarare voluerit, benigne intelligere,
» eique omnem fidem accommodare velit. Ita hæc inter Nos
» amicitia (quod Nos summe cupimus) in dies augebitur, et
» commerciorum inter Nos et subditos Nostros necessitudo per-
» petuo florebit. Deus Optimus Maximus Mundi Opifex et
» Rector unicus Impem. Vm. Mtem. in omni florente felicitate
» quam diutissime servet incolumem. Datum in Regia Nostra
» civitate Londini, die mensis Decembris 20. Anno Christi Ser-
» vatoris nostri 1587. Regni Vero Nostri trigesimo.

Exemplum Libelli supplicis Vice legati Reginæ Anglæ.

« Clementissime ac Potentissime Sulthane !

» Ternas jam Reginæ meæ per litteras Celsitudo Va. pro-
» misit, quod scilicet bellum navale suum præpararet, et in
» auxilium Reginæ meæ contra Regem Hispaniarum mitteret.
» Cujus promissionis spe Regina mea, quamvis per legatos a
» Rege Hispaniarum inire voluit, expectans Celsitudinem Ves-
» tram promissis suis satisfacturam. Nullum autem indicium
» promissionis ad hoc usque tempus apparuit. Quotiescunque
» Consiliarios Celsnis. Vræ. adjuverimus, deque promissione
» vestra comunefecerimus: Capitaneum aptum non habemus,
» inquientes relationem dederunt. Nunc autem laus sit Crea-
» tori, Celsdo. Va. Capitaneum nacta est, quo aptiorem, sa-
» pientiorem, sagatioremque natio Turcica nunquam habuit.
» Educatus in mari hic Capitaneus est, naturam et mores ho-
» minum, loca invadendi novit optime, tempus autem præ-
» sens est optatum, et a multis seculis expectatum, siquidem
» Celsni. Væ. est notum, quid Regina Mea sola, hostibus suis
» tantis fecerit; quomodo apparatum quatuor annorum tanti

» principis, utpote Regis Hispaniæ, qui isto ævo omnium principum Christianorum est maximus, parvo apparatu dissolverit et confuderit; quamvis nullum autem auxilium Regina mea ex parte hac habuisset, procul dubio non solum apparatum illius dissipasset, sed etiam Regina plurima illi eripuisset. Quare Celsni. Væ. supplico humillime, ne tempus hoc optatum et occasionem nactam Celsdo. Vra. in vanum transire patiatur; sed instructis non pluribus, quam centum triremibus æstate futura, Capitaneum strenuum emittere dignetur, quo fiet, cum Hispanus in partes duas bellum suum dividere nequeat, milites Celsnis. Væ. prædam infinitam reportabunt, Celsitudoque Va. Regnis multis potietur. Quid clementia Celsdis. Væ. declarare velit, manifeste mihi, mancipio suo, significare dignetur, ut ego quoque Reginam meam certiorem reddere queam; ex parte autem Reginæ meæ ego in me recipio, certissimeque promitto, si modo exiguum auxilium ex parte Celsnis. Vestræ intelliget, nulla ratione, nullisque conditionibus fœdus cum Hispano initura sit. Ultima die Novemb. 1588. »

III. — PAGE 143.

Sultanus regi Poloniæ. « Necessarium est secundum veteris » et sanctissimi fœderis tenorem et eam obedientiam, quam » semper ad hoc tempus subditi V. Majestatis regiæ erga meam » Portam excelsam declaravere, et vicinitatem, ut Serenissimi » Alpgirai et Selametgirai fratres Principis Tatarorum Mohammed tradantur. » Supplément au *Rapport* de l'ambassadeur. Archives. I. R.

IV. — PAGE 143.

Rex Poloniæ Sinanbassæ (26 février 1382). « Queritur de » litteris inhonestis a se datis, quod causa latrociniorum in » Moldavia et Valachia putaretur. Tempore Sigismundi ipse » Rex Palatinos suos adjungens Voivodam in Moldaviam misit.

» Antonius Sekel bello Regis Germaniæ despotam Moldaviæ » intulit, cui S. Suleimanus vexillum misit, cum hostibus » meis, qui sunt et Sultani, bellum sit gerendum, an Moldavia » defendenda nescio. » Archives. I. R.

V. — Page 146.

Ali, alors defterdar de Haleb, reçut, comme tous les autres defterdars, par un messager particulier, une lettre d'invitation qu'il inséra avec sa réponse dans son Histoire (xixe récit, f. 420). Une de ces lettres d'invitation se trouve traduite dans Mouradjea d'Ohsson, II, p. 296. Ali écrivit en outre une narration de cette fête dans son ouvrage intitulé *Djamioul-Hour fi-wasfis-sour*, c'est-à-dire, *Collecteur des Houris dans la description de la fête de Circoncision*. Voyez encore la description de cette fête par Lewenklau, 24 f. in-folio; Archives I. R.

VI. — Page 163.

Dans la description de la fête de Circoncision par l'auteur anonyme (dans mon exemplaire cet ouvrage se trouve joint à l'histoire de la campagne d'Osman-Pascha dans les pays du Caucase), les corps et métiers apparurent dans l'ordre suivant qui diffère de celui de Lewenklau, quant au jour du cortége et au nombre des métiers: 1, takiyedjian, les fabricans de bonnets de femme; 2, khayyatan, les tailleurs; 3, sakayan, les porteurs d'eau; 4, tabbakhan, les cuisiniers; 5, djizmedjiyan, les bottiers; 6, mestdjian, les fabricans de socs; 7, serbazan et djanbazan, les saltimbanques; 8, penbedjian, les batteurs de coton; 9, abghinekaran, les vitriers; 10, simkeschan, les tréfileurs d'argent; 11, halwanian, les confiseurs; 12, tasbazan, les bateleurs; 13, beharfourouschan, les épiciers; 14, meïwedjian, les fruitiers; 15, khatiban, les prédicateurs; 16, les imams; 17, ghazazan, les boutonniers; 18, serradjan, les selliers; 19, djoullahan, les tisserands; 20, ipekian, les marchands de soie écrue; 21, ezharfourouschan, les marchands de fleurs; 22, rüschteka-

ran, les fabricans de fils; 23, pischtimalbazan, les ouvriers de tabliers de bain; 24, les marchands du vieux Bezestan; 25, moutaban, les tresseurs; 26, boriabazan, les nattiers; 27, les marchands de Galata; 28, kilidjdjian, les fourbisseurs; 29, mehredjian, les marchands de corail; 30, yorghandjian, les marchands de couvertures; 31, schanefourouschan, les marchands de peignes; 32, aïnesazan, les marchands de miroirs; 33, tirkaran, les ouvriers fabriquans de flèches; 34, eziighiran, les chasseurs de serpens; 35, tschinifourouschani Iznik, les marchands de faïence de Nicée; 36, boukhourkaran, les marchands d'encens; 37, bayadjian, les teinturiers; 38, nizekaran, les ouvriers montant les lances; 39, kaftandjian, les marchands de kaftans; 40, tschakhschirdjian, les tailleurs pour pantalons; 41, semerdjian, les fabricans de bâts; 42, sandoukharan, les coffretiers; 43, saatdjian, les horlogers; 44, schemaadankaran, les fabricans de chandeliers; 45, sayyadani mah, les pêcheurs; 46, kourekdjian, les rameurs des gondoles; 47, ilekdjian, les couturiers pour boutonnières; 48, kalafatdjian, les calfateurs; 49, kemankaran, les arbalétriers; 50, ketanfourouschan, les marchands de chanvre; 51, etmekdjian, les boulangers; 52, pisterdjian, les marchands de matelas; 53, dellalan, les crieurs des enchères; 54, schemikaran, les ciergiers; 55, schekerfourouschan, les marchands de sucre; 56, attaran, les marchands d'épices; 57, bazarian Missr, les marchands du Bezestan égyptien; 58, ignedjian, les aiguilliers; 59, ketschedjian, les fabricans de tapis; 60, meïwefourouschan, les marchands de fruits; 61, destmalfourouschan, les marchands de serviettes; 62, abbafourouschan, les marchands de vêtemens arabes (abba); 63, bennayan, les ouvriers de construction; 64, dabbaghan, les corroyeurs; 65, bitschakdjian, les couteliers; 66, rikabkaran, les fabricans d'étriers; 67, ghaschiedouzan, les fabricans de housses; 68, khaïmedouzan, les découpeurs de tentes; 69, boghasian, les marchands de l'étoffe appelé *bogasin*; 70, naalbendan, les maréchaux-ferrans; 71, süpürgedjian, les marchands de balais; 72, les marchands du nouveau Bezestan;

73, bouzadjian, les marchands de la *bouza* (espèce de bierre faite d'orge fermentée); 74, destarkaran, les fabricans de turbans; 75, dellakan, les gardes des bains; 76, geschtighiran, les lutteurs; 77, hokkabazan, les joueurs de gobelets; 78, katirdjian, les muletiers; 79, naaljedjian, les ouvriers des garnitures de fer des bottes; 80, kellepouschkaran, les ouvriers des coiffes de dessous; 81, arakdjindoufan, les ouvriers de calottes; 82, kaoukdjian, les ouvriers des bonnets autour desquels on roule le turban; 83, koutoudjian, les faiseurs de boîtes; 84, sabounmüskikaran, les savonniers de musc; 85, djiftdjian, les laboureurs; 86, haddadan, les forgerons; 87, bassmadjian, les imprimeurs sur coton et sur fil; 88, gharbalkaran, les faiseurs de cribles; 89, scherbedjian, les marchands de sorbet; 90, bitbazarian, les fripiers; 91, yelpazekaran, les éventaillistes; 92, sakhtianfourouschan, les marchands de maroquin; 93, baschmakdanzan, les faiseurs de voiles pour femmes; 94, ahenkœhnefourouschan, les marchands de ferraille; 95, djameschouyan, les blanchisseurs; 96, kazandjian, les chaudronniers; 97, delwfourouschan, les marchands de seaux; 98, nateran, les inspecteurs des bains; 99, tabbakhan, les gargotiers; 100, mouhtesiban, les préposés pour la police du marché; 101, sebzefourouschan; 102, kartaskaran, les marchands de papier; 103, kondakkaran; 104, paloudedjian, les cuisiniers de gelée; 105, kassaban, les bouchers; 106, sirhkaran, les faiseurs de cordes d'arc; 107, kebkebberan, les marchands de perdrix; 108, mikrasskaran, les fabricans de ciseaux; 109, likamkaran, les faiseurs de brides; 110, kilidkaran, les serruriers; 111, rizmankaran, les cordiers; 112, djanbazani resen, les danseurs de corde; 113, kasebazan, les joueurs de gobelets; 114, rakassan, les danseurs; 115, dest-tschob-bazan, les bateleurs avec la main gauche; 116, tischekaran, les tailleurs de limes; 117, dewatkaran, les fabricans d'encriers; 118, mourghbazan, les oiseleurs; 119, hammamian, les propriétaires de bains; 120, sarikdjian, les ouvriers qui plient les turbans; 121, saghirdjian, les ouvriers fabricans des peaux de chagrin; 122, ghanem-

djelban, les fournisseurs de moutons; 123, tourschidjian, les marchands de fruits confits sûrs; 124, bassmadjiani ballkari, les imprimeurs d'étoffes pour kaftans; 125, noklfourouschan, les marchands d'une espèce de sucreries appelées nokl; 126, toutfourouschan, les marchands de mûres; 127, mouezinan, les crieurs à la prière; 128, mianbendkaran, les faiseurs de ceintures; 129, kebabdjian, les rôtisseurs; 130, kemkhabazan, les tisserands d'étoffes de soie; 131, kirpedjkaran, les marchands de mortier; 132, sorghoudjkaran, les fabricans de panaches de héron artificiels; 133, arabadjian, les conducteurs d'une espèce de voitures appelées araba; 134, hammalan, les portefaix; 135, makianfourouschan, les marchands de poulets; 136, kahwehfourouschan les marchands de café; 137, sepedkaran, les corbeillers; 138, hakkakan, les graveurs de sceaux; 139, kiretschdjian, les chaufourniers; 140, khorassanikaran, les fabricans du mortier du Khorassan (stuco lucido); 141, sariafian, les changeurs; 142, dikkaran, les potiers; 143, mourekkebdjian, les faiseurs d'encriers; 144, naalikaran, les fabricans de patins; 145, kalemkaran, les marchands de plumes; 146, beharfourouschani missr, les marchands d'épiceries égyptiens; 147, bazirganani Brousa, les marchands de Brousa; 148, bazirganani arabian, les marchands arabes.

VII. — Page 163.

Voyez les biographies de Djâfer, Haïder et Azmi dans Attayi, biographies 235, 280, 161. Le fils d'Azmi, connu sous le nom d'Azmizadé ou Haleti, mourut le 26 schâban 1031 (6 juillet 1622). Il laissa une bibliothèque de quatre mille volumes, des gloses marginales au *Minar* d'Ibn Melek, au *Dourrer ou Ghourrer* d'Ibn Khosrew, un commentaire sur le *Moghnil-lebib*, et écrivit un supplément au commentaire de l'*Hedayet* et du *Miftah*, et plusieurs autres ouvrages. Voy. Attayi, biographie 945e.

VIII. — Page 165.

Histoire des gouverneurs d'Égypte, par Mohammed Ben You-

souf, f. 78; Souheïli, f. 57; *Almanah er-rahmaniyet*, f. 60, et le *Nouzhetoun-nazirin*, f. 61; Mohammed Ben Ebi-sourour, l'auteur de l'*Almanah-er-rahmaniyet* donne, au commencement du règne de Mourad III, des notions curieuses sur la famille des Bekiri, une des plus nobles parmi les scheïkhs égyptiens. L'un des descendans de cette famille est assez connu par les amours que sa fille entretenait avec plusieurs Français, pendant l'occupation de l'Égypte par l'armée de la République. Lors du départ des troupes françaises, cette malheureuse resta au Kaire, où elle tomba victime de sa trop grande confiance dans l'indulgence de ses parens et le respect que paraissait commander sa naissance. Elle fut étranglée par ses deux oncles quelques jours après l'évacuation du Kaire. Je n'oublierai jamais la visite que firent en ma présence, et immédiatement après le meurtre de leur nièce, ces deux oncles au consul général autrichien Rosetti, pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de la vengeance qu'ils avaient tirée de l'injure faite à l'honneur de leur famille. Denon s'est servi de cette histoire pour en faire une nouvelle.

IX. — Page 167.

Les Mardaïtes s'étendaient alors jusqu'aux environs d'Attalia. *Constantinus Porphyrogeneta de adm. Imperii apud Banduri*, p. 188. D'après Abraham Echellensis, p. 156, qui fait remonter son origine jusqu'à eux, les Mardaïtes auraient été des Arabes chrétiens; « Cognatio Maraditarum ita dicta a Mahrado filio Cahlani, qui regionem Syriæ inhabitat. » Mais les Mardaïtes ou Mardes se trouvent déjà à une époque antérieure comme une tribu persane sur les côtes méridionales de la mer Caspienne. Pour arrêter les incursions des Mardaïtes du Liban, le khalife Abdolmelik envoya une ambassade à l'empereur grec Théophanès; ils avaient occupé le Liban dans l'année 677, et Constantin transplanta douze mille d'entre eux en l'année 686. Théophanès, p. 295 et 302.

X. — PAGE 167.

Journey de Macdonald Kinneir, p. 434 ; voyez Dupont et Guy dans le *Journal asiatique,* t. V, p. 129, et t. IX, p. 306. L'accord qu'on remarque entre la doctrine secrète des Yezidis du mont Liban et celle des Yezidis du mont Massius, mérite de fixer l'attention des voyageurs à venir ; certains auteurs accusent leurs conciliabules nocturnes des mêmes horreurs que ceux des premiers chrétiens dans les catacombes. On trouve dans les catacombes de Naples un monument en forme de cône, avec une inscription moitié grecque moitié hébraïque : ΠΡΙΑΠΟΣ.

XI. — PAGE 177.

Rapport d'Eytzing daté du 29 janvier 1585. L'archiduc Ernest écrivit, sous la date du 15 février 1585, à l'empereur Rodolphe, sur l'emploi des protestans pour ambassadeurs : « Da man zu solcher Legation vilmer ein catolische hierzu » qualificirte, als die anderen widerwertige religion zugethane » Person haben und gebrauchen konnte, so wissen E. M. aber » selbst alzuwol, was dieser Zeit an solchen und dergleichen » Personen für ein merklicher mangel erscheine, und wie » schwerlich eine dergleichen Person, wie es die nothdurft er» fordert, zu finden ; » il lui proposa donc le docteur Pezzen au lieu de Strassoldo qui était catholique.

XII. — PAGE 181.

Depuis l'année 1568 c'était le dix-septième présent annuel que l'empereur envoyait à la Porte : 1, en 1568, Gaspard de Minkwiz ; 2, en 1569, Charles Rym ; 3, en 1570, Gaspard de Minkwiz ; 4, en 1572, David Ungnad pour l'année 1571 ; 5, Ungnad en l'année 1573 ; 6, Philippe de Bruxelles en l'année 1574 ; 7, le baron de Preyner en 1575 ; 8, Simich en 1576 ; 9, Zinzendorf en 1577 ; 10, Ulric de Kœnigsberg en 1578 ; la mort violente de Moustafa, pascha d'Ofen, retarda son ar-

rivée à Constantinople jusqu'en 1579; 11, Wolf d'Eytzing, nommé pour l'année 1578, n'arriva qu'en 1580; 12, le baron de Preyner, nommé pour l'année 1579, n'arriva qu'en 1581; 13, Nyari pour l'année 1580; 14, Paul d'Eytzing, nommé pour l'année 1581, n'arriva qu'en 1582; 15, Henri de Lichtenstein, pour l'année 1582, n'arriva qu'en 1584; 16, Jean Hofmann, pour l'année 1583, n'arriva qu'en 1585; 17, Pezzen en l'année 1587. — Les porteurs du présent annuel après Pezzen furent: 18, en 1588, le chevalier de Malte de Tetauer; 19, en 1589, de Mollard; 20, en 1590, Streins d'Ehrenreichstein, seigneur de Schwarzenau; 21, en 1591, de Khrekwitz; 22, en 1593, le baron Poppel de Lobkowiz. Ainsi, dans l'espace de vingt ans, les empereurs d'Allemagne payèrent à la Porte la somme de six cent quatre-vingt-dix mille ducats, et, si l'on y comprend les présens pour les vizirs et autres dignitaires, un million de ducats. Le présent destiné au Sultan consistait en trente mille ducats ou quarante-cinq mille écus par an; celui du grand-vizir en trois mille, et des autres vizirs en quatre mille écus; l'aga des janissaires recevait trois mille écus, les officiers supérieurs quinze cents, les drogmans dix-huit cents, le pascha d'Ofen trois mille, sa suite six cents; le beg de Gran trois cents: somme totale soixante-dix mille écus.

XIII. — Page 197.

Une supplique, datée de l'année 1759, des Arméniens catholiques, persécutés par le patriarche schismatique de Constantinople, et remise à l'ambassadeur polonais, comte de Potocky, parle de cette lithurgie payenne ignorée jusqu'ici de tous les écrivains de l'histoire de l'Eglise d'Orient. Dans ce document, déposé à la Bibliothèque de Pulawy (collection des actes turcs de cette ambassade), les Arméniens se plaignent de ce que le patriarche voulait les forcer : 1° à falsifier plusieurs passages de l'Ecriture; 2° à condamner le concile de Chalcédoine; 3° à renier le Purgatoire; 4° à admettre le dogme que Dieu mourait neuf fois par jour; 5° à croire à la légalité de l'usure; 6° à fêter

la Nativité du Christ le 6 janvier; 7° d'offrir en sacrifice des taureaux avec les cérémonies payennes ci-dessus mentionnées. Voyez à ce sujet *Mémoire sur le culte de Mithra;* Paris, 1828.

—

LIVRE XL.

I. — Page 221.

La collection du reïs-efendi Sara Abdoullah contient douze lettres et rapports du gouverneur de Bagdad : 107 et 108, deux lettres annonçant la conquête de Dizfoul; 109, la lettre écrite aux chefs turcomans pour les exciter à la révolte; 110, rapport de Djighalizadé annonçant la reprise de Meschhed par Schah-Abbas, après la retraite du prince ouzbeg, Abdoullah, du Khorassan, et sa prochaine arrivée à Kazwin; 111 et 112, les deux rapports relatifs aux pélerins de la Mecque et à l'aqueduc de Nedjef et Kerbela; 113, lettre datée du 17 sâfer 998 (16 décembre 1589), dans laquelle Djighalizadé se plaint de la perte de Pilour par la trahison du gouverneur de Derteng, trahison restée impunie par la protection du grand-vizir Siawousch; 114, lettre dans laquelle Djighalizadé insiste sur l'avantage de continuer la guerre, et de marcher sur Erdebil et Kazwin; 115, proposition relative à l'investiture d'un timar en faveur d'un de ses subordonnés; 117 à 120, lettres de Djighalizadé au moufti, relatives à l'administration de son gouvernement, et à l'accusation de s'opposer à la conclusion d'un traité de paix, qui fut portée contre lui.

II. — Page 232.

A l'époque de la conquête de Constantinople, l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul était celle du patriarchat, d'où il fut transféré au monastère Παμμακαριστου (*Hist. polit.* dans Crusii *Turco-Græcia*, p. 15). Cette église et le patriarchat étaient situés dans le quartier des Blachernes, à l'extrémité du

port, et non pas vis-à-vis de Galata, dans la mosquée appelée aujourd'hui Güldjamisi, comme le prétend Jakovaky Rizo, dans son *Cours de la Littérature grecque moderne.* Güldjamisi était autrefois l'église d'Argyropylos Triacontaphyllos. Voyez *Const. et le Bosphore*, I, p. 382.

II *bis* *. — Page 235.

Comme les historiens ottomans parlent ici pour la première fois de l'altération de la monnaie, nous croyons devoir donner les diverses notions que les écrivains contemporains de l'Europe nous ont laissées sur la valeur intrinsèque de la monnaie turque pendant le seizième siècle et la première moitié du dix-septième siècle. Sans entrer dans des détails sur la valeur des aspres byzantins (αργυρια λέπτα) et des monnaies d'or et d'argent d'un plus grand volume (νομισμάτα, dans Ducas, CXX, p. 90), nous commençons par Menavino, l'auteur le plus ancien qui ait écrit sur ce sujet. Il dit dans le chapitre : *Dei Cammerieri del Gran Turco*, de l'eunuque inspecteur des pages de Bayezid II : « Et ha per sua provisione cento sessanta aspri il giorno, che » sono più di tre ducati d'oro larghi della moneta nostra; » c'est-à-dire, le plus grand ducat valait cinquante-trois aspres un tiers. On lit, dans le rapport adressé au cardinal Ridolfi sur les usages des Turcs (dans Sansovino, *Historia universale*, t. I, p. 77) : « Ogn' aspro vale alla moneta nostra sette quattrini e » mezzo, et è moneta, come il baiocco in Roma, o vogliamo » dire il Marchetto antico di Venetia, ma è più grosso. Di » questi aspri per un ducato Turco o Venetiano ne danno ses- » santa; » le passage de Solakzadé (avènement de Sélim I[er] en » 1512) : « Tschounki ol tarikhdé altoun altmisch oktscheyé » we ghrousch kirké getscheridi; » c'est-à-dire, parce qu'alors le ducat valait soixante aspres, et la piastre quarante, s'accorde

* Cette note, oubliée dans le texte, trouve sa place aux mots : *sans l'altération des monnaies*.

parfaitement avec cette indication de la valeur du ducat vénitien ou turc à soixante aspres. Cette valeur resta la même pendant tout le règne de Souleïman Ier, et si le grand-vizir Ibrahim, dans son entretien avec l'ambassadeur de Zapolya, estima le ducat à cinquante aspres seulement, Ibrahim s'est trompé ou Lasczky écrivit par erreur *ducatorum* au lieu de *coronatorum*, et, en effet, les écus de six livres valaient alors cinquante aspres. Catona, t. XX, p. 302 : « XXVIII argenti summas, ad » rationem vestram fecit hoc 56 millia ducatorum. » *Summa* (charge de cheval) est le *yük* des Turcs, c'est-à-dire, une charge de cent mille aspres ; le ducat (écu de six livres) valait donc cinquante aspres. Busbek, *Epist. prima, ad an.* 1555, dit : « Aspri L coronatum constituunt, » c'est-à-dire, cinquante aspres font un écu de six livres, qui valait un sixième moins qu'un ducat (soixante aspres). *Epist. quarta*, p. 292. « Erant » mihi in numerato quinque millia ducatorum quos vocant, ea » sex millia coronatorum conficiunt. » Le ducat hongrois valait alors deux florins quinze kreuzer (quatre francs quatre-vingt-dix-neuf centimes) ; de là, on trouve partout les trente mille ducats formant le présent annuel de l'empereur à la Porte, estimés à quarante-cinq mille écus ; ainsi on lit dans *Specificatio honorariorum, anno* 1567 (Miller, *Epistolæ Ferdinandi*, I ; Pestini, 1808, p. 383) : « Erstlichen bringt des Tür» kischen Kœiser Vererung dreissigtausend Dukaten, oder für » ein dukaten anderhalben Taller geraitet. » Le collègue de Busbek, Verantius, dans une lettre à l'empereur, datée du 1er mars 1554 (dans Catona, XXII, p. 557), dit : « Aurei » ducati hungarici isti dati sunt nobis per denarios 140 (donc » à deux florins vingt kreuzer ou cinq francs vingt-un centimes » au lieu de deux florins quinze kreuzer), hic 112 hoc est » 56 aspris commutantur. » Mais c'était au-dessus de la valeur réelle, car si l'écu de six livres valait cinquante aspres, le ducat devait valoir soixante aspres. Huit ans plus tard l'ambassadeur vénitien, dans son rapport du mois d'avril 1562, s'exprime ainsi : « Il signor deliberato mandar uno dei bassi alli confini

» della Persia qual conducesse seco i ambassadori persiani et » 3 somme (300,000) d'aspri, che sono 6000 scudi. » Le scudo valait donc à cette époque cinquante aspres. Pigafetta, secrétaire de Verantius pendant son ambassade de 1568, dit : « Cento » et cinquanta some d'aspri (15,000,000) che vengano ad esser » tre cento mila ducati Soltanini. » Il est question ici, non des grands ducats turcs ayant la même valeur que ceux de Venise, mais des ducats de moindre grandeur de la valeur d'un scudo ou d'un écu de six livres. On trouve ces mots dans la relation de l'ambassade d'Ungnad de l'année 1575 (*Journal* de Gerlach, p. 98) : « Trois cent aspres font sept écus et demi ; » l'écu valait par conséquent alors, comme soixante-trois ans auparavant, quarante aspres. Cependant ces mots paraîtraient être en contradiction avec ce qu'il dit, p. 214 : « Il jouissait d'un revenu an- » nuel de cent mille aspres, qui font deux mille écus ; » mais il est question ici d'écus de six livres, car (p. 330) il dit expressément : « Un écu de six livres vaut cinquante aspres. » Crusius, *Turco-Græcia*, p. 64, donne les détails suivans sur la valeur d'un aspre : « Mangur cuprea octava pars asperi. Asper valens » apud nos 2 circiter cruciatis ; » et, p. 198 : « Ἄσπρα χιλιάδες » ἑκατὸν ὀγδοκόντα sunt 6 millia florenorum quindenis Baciis, aut » 60 Cruciatis nostræ monetæ Constantium aut 5294 Taleri, » denum septenum Baciorum (l'aspre évalué à deux kreuzer » ou près de dix centimes). » Saranzo s'exprime ainsi : « Un' » aspro vale ventiquattro manguri, il manguro è moneta di » rame, e vale quanto il nummolo antico. Cinque aspri buoni » a peso fanno una dramma, dodeci dramme fanno un talero, » et un talero e mezzo fa un Zecchino Venetiano, il quale è » tanto come un sultanino Turchescho, moneta di oro, e di » maggior prezzo, ch'abbiano i Turchi, e vale sedeci Paoli » Romani incirca. » On voit par là que depuis l'avènement de Sélim Ier jusqu'à la fin de règne de Sélim II, l'écu valait quarante aspres ; le ducat sultani, le scudo et l'écu de six livres cinquante aspres, et le ducat hongrois deux florins quinze kreuzer ou soixante aspres ; l'aspre valait près de deux kreuzer.

Tel fut l'état de la monnaie turque jusqu'en l'année 996 (1587), époque à laquelle Selaniki, p. 228, signale une détérioration si exorbitante de la monnaie, que la piastre, dont la valeur réelle n'était que de quarante aspres, montait à cinquante aspres, et le ducat à cent vingt aspres. On lit, dans le Voyage de l'ambassadeur Wratislaw, de l'année 1591, que la somme de trois aspres, destinée pour l'entretien journalier d'un prisonnier, équivalait à peine à quatre kreuzer de Bohême, tandis qu'autrefois l'aspre valait deux kreuzer un quart; l'auteur dit encore que, de huit ducats distribués entre vingt-six prisonniers, chacun reçut quarante aspres; il évaluait donc le ducat à cent trente aspres au lieu de soixante. Le médecin Minadoi de Rovigo, qui, à cette époque, se trouvait tantôt en Syrie tantôt à Constantinople, nous apprend que le ducat ne fut accepté par le fisc du Kaire que pour quarante-trois aspres, tandis qu'à Constantinople il avait cours pour quatre-vingt-cinq aspres: « Amurat — riscotendo nella città del Cairo il zecchino » d'oro per maidini quaranta tre, lo spende poi in Costanti- » nopoli nelle paghe de' Capigi et Gianizari per maidini ottanta » cinque (Minadoi, *Guerra di Persia*, p. 75). » En forçant les habitans de l'Egypte d'accepter le cours du ducat à quarante-trois aspres, la Porte fit un acte d'autant plus oppressif qu'à l'époque où il valait à Constantinople soixante aspres, il était reçu au Kaire à quatre-vingts aspres: « Le dinar impérial » qui pèse aujourd'hui, dit l'historien arabe, un drachme et » deux karats, et qui vaut à Constantinople soixante othmanis, » et en Egypte quatre-vingts othmanis. » (Voy. Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. du Roi, t. IV, p. 454). Les osmanis et les maïdinis sont synonymes de l'akdjé ou aspre. Quarante aspres faisaient une piastre, *ghrousch* ou écu; mais lorsque la monnaie commença à se détériorer dans la proportion du double et même du triple, les paras actuels remplacèrent les aspres; un para valant trois aspres, la piastre représentait une valeur de quarante paras ou cent vingt aspres. Le Sicilien Ottavio Sapiencia dans son ouvrage *Nuevo Tratado*

de Turquia, Madrid, 1622, fol. 28, dit, sur l'état de la monnaie turque au commencement du seizième siècle : « Las monedas del gran Turco en las partes de Levante unas se llaman aspros, otras parà, y otras jaynes, que son de plata, de las quales corrén muchisimas falsas hechas de hierro plateado, y otras de cobre, que llaman mungurri, y doze destos hazen un aspro, diez aspros hazen un real : un parà vale tres aspros como un jayn cinco aspros. Ay otras monedas de oro, que llaman sultaninos, cada uno de los quales vale ciento y treynta aspros; fuera destas que son naturales, todas las monedas estrangeras de oro y plata, valen lo que pesan por todos los estados del Turco. Y un real de a ocho Español vale diez aspros mas que los reales de a ocho de otros Reyes y Principes. » Le ducat s'était donc détérioré du double, car il valait cent trente aspres au lieu de soixante. L'aspre d'alors équivalait à douze mankir (deniers), tandis que Soranzo le compte à vingt-quatre, et Crusius (*Turco-Græcia*), à huit deniers seulement. Sapiencia, p. 33, donne le calcul d'une charge de chevaux en argent, c'est-à-dire il évalue cent mille aspres à mille ducats; d'après ce calcul, le ducat évalué cent aspres tenait le milieu entre sa valeur primitive de soixante aspres et sa valeur ultérieure et détériorée de cent trente aspres : « Cada carga de aspros tiene valor de mil cequies de oro; » plus bas, il dit, en parlant de la solde journalière des janissaires, qu'il fixe à douze aspres, d'après le cours de la monnaie castillane : « Doze aspros cada dia, che son diez quartos reduzidos à la moneda castellana. » Lorsque dans l'année 1006 (1597), la Porte songea à améliorer la monnaie, elle prescrivit que le drachme d'argent, qui, sous Souleïman Ier avait donné cinq aspres, et douze sous Mourad III, fournirait à l'avenir huit aspres seulement (Selaniki, p. 764). Mais cette mesure ne fut point exécutée; au contraire, la monnaie fut encore détériorée, car le ducat valut bientôt cent quatre-vingts aspres (Selaniki, p. 764). D'après le cours de la monnaie sous Souleïman, où le ducat représentait une valeur

de soixante aspres, la pièce d'or valait douze drachmes d'argent, cours qui ne différait pas beaucoup de l'ancien système monétaire des Arabes, chez lesquels le denar fournissait treize dirrhems et demi. L'akdjé (aspre) était donc le douzième de la petite monnaie d'or (altoun) des Turcs, à l'époque où le cours de la monnaie ottomane n'était pas encore détérioré. Vers le même temps, et à l'avènement de Henri VIII, l'once d'or et la livre d'argent valaient, en Angleterre, quarante shellings (Lyngard, VI, p. 432), c'est-à-dire, la livre d'or valait douze fois plus que la livre d'argent. D'après cela, le drachme d'argent (quatrième partie d'une once) faisait alors la quatre-vingt-seizième partie de quarante shellings ou cinq pences, valeur qui correspond au drachme d'argent représentant cinq aspres.

III. — Page 254.

Outre les ambassades dont nous avons déjà parlé, la liste qui m'a été communiquée par le comte Stanislas Rzewuski contient encore la mission de Lasczky, palatin de Plock, à l'époque où Myskowsky se trouvait à Constantinople comme agent diplomatique, et l'ambassade de Prandota de Nieznia Dzierzek, qu'il faut distinguer de Christophe Dzierzek (en mission à Constantinople dans les années 1579 et 1589), et de l'interprète Remi Dzierzek, mort à la bataille de Cecora.

Nous croyons devoir donner ici en entier les trois lettres suivantes comme faisant mieux connaître les prétentions de la Porte à la souveraineté de la Pologne :

Traduction littérale d'une lettre du sultan Mourad III à l'empereur Maximilien II, datée du 1er djemazioul-ewwel 984 (27 juillet 1576).

« Gloire des princes chrétiens, élu parmi les grands du peuple de Messie, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, toi qui réunis dans ta personne les preuves de la gloire et de la puis-

sance, roi de Vienne et empereur de Rome, Maximilien; que ta fin soit heureuse! A la vue de notre sublime chiffre vous saurez : qu'Etienne Bathory, la gloire des princes chrétiens (que sa fin soit heureuse!) installé comme roi de Pologne par notre sublime et glorieuse Majesté, a envoyé une lettre à notre heureuse Porte, refuge des princes honorés, et nous a informé, qu'obéissant à mes sublimes ordres, il s'était rendu dans ce pays, qu'il avait mis sur sa tête la couronne, conformément à l'antique usage de ce peuple, qu'il était distingué et estimé de ses semblables, qu'il s'occupait activement de la défense de ses provinces et qu'il travaillait assidument à améliorer le sort de ses sujets et de ses Etats; il nous a fait savoir aussi que quelques méchans songeaient à faire du dommage au royaume de Pologne. Mais cet empire est un de mes pays bien gardés, et ses habitans m'appartiennent comme les sujets de mes autres pays, et je ne souffrirai pas que quelqu'un les moleste ou dépasse seulement de la largeur d'une main la frontière de leur territoire, car ses habitans doivent vivre tranquilles sous ma protection. D'ailleurs il a été expressément stipulé dans le traité signé de notre main impériale, à cause de l'amitié qui existe entre nos deux Etats, que les frontières de Transylvanie et de Pologne ne pourraient être dépassées ou ravagées sans que la paix existante ne fût par cela même rompue entre nous. Si le roi de Moscou, qui tient toujours les yeux ouverts sur la Pologne, voulait, d'accord avec vous, vous envoyer une armée, et si vous pensiez à le seconder et à envahir ledit royaume, ce serait agir contrairement au traité existant entre les deux parties, et très-déloyal. Ce qui convient à vous, comme roi, c'est d'observer fidèlement les articles du traité et votre promesse, et d'envoyer, par des ambassadeurs désignés à cet effet, le tribut que vous avez payé de tout temps. Comme ce tribut n'est pas encore arrivé, et que le délai stipulé est passé, cette négligence entraîne à sa suite une rupture de la paix. Pour la prévenir, vous devez, au reçu de cette lettre impériale, envoyer des ordres à votre général sur les frontières, afin qu'il porte toute son

attention aux affaires de la paix, de ne laisser sortir personne du cercle de ses devoirs, et de prendre garde de faire quelque chose qui serait contraire à cette paix. Il en sera ainsi si vous êtes dans l'intention de maintenir les clauses du traité conclu entre les deux parties, et d'entretenir avec nous de bonnes relations. Si telle est votre volonté, vous n'écouterez aucune insinuation malveillante, et vous ne tarderez pas à vous désister de vos prétentions sur la Transylvanie et la Pologne; au contraire, vous vous empresserez d'envoyer votre tribut ; mais si vous pensez autrement, vous devez m'en informer aussitôt afin que nous puissions exercer notre protection impériale qui subjugue et soutient le monde. Ecrit dans la première décade du mois de djemazioul-ewwel 984 (27 juillet 1576); de la résidence de Constantiniyé, la noble et la bien gardée. » Cette lettre était accompagnée d'une autre du grand-vizir Mohammed Sokolli, sur le sceau duquel on lisait, au milieu, *Tewekkültou ala khaliki,* c'est-à-dire: « J'ai eu confiance dans mon créateur; » et tout autour ces vers : *Ilahi mebada djüda, Mohammed fi loutfi resouli Khouda*, c'est-à-dire : « Mon Dieu, que Mohammed ne soit jamais séparé de la grâce du prophète de Dieu! »

Traduction de la lettre du sultan Mourad III à l'empereur Rodolphe II, datée du 1er silkidé 995 (3 octobre 1587).

« Gloire des princes chrétiens, élu parmi les grands du peuple du Messie, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, qui réunis dans ta personne les preuves de la gloire et de la puissance, empereur de Vienne, des Allemands (*Alamanian*) et des Romains (*Roumanian*), Rodolphe II, que ta fin soit heureuse! Vous saurez, à la vue de ce sublime chiffre impérial, que nous avons reçu la lettre envoyée par vous à notre sublime Porte, à laquelle la fortune a confiance, et qui est le refuge des plus grands Sultans et des plus puissans Khakans. Comme de tout

temps les rois de Pologne n'ont été élus que par l'accord unanime des Etats assemblés par ordre du grand-chancelier, l'élection du roi a, cette fois, été mal faite, en ce que le chancelier (Reïsoul-Kouttab), après avoir désigné comme roi de Pologne le fils du roi de Suède, a élu, trois jours après (le 22 août), et mis sur le trône votre frère Maximilien, non-seulement avec le consentement des magnats et des grands voïévodes, mais aussi par la volonté unanime de tous les nobles (begs) polonais, et celle de tous les députés. Bien que notre sublime Porte ait déjà été instruite de toutes ces circonstanees, vous avez néanmoins, fidèle à vos relations d'amitié avec nous, envoyé un rapport pour nous en informer. Vous nous dites que c'est à Dieu, le Tout-Puissant, de donner et de retirer les empires, et qu'il faut se conformer à sa volonté divine. Vous espérez que votre frère, animé de sentimens plus amicaux que d'autres rois, sera pour nous un bon voisin, et vous nous instruisez qu'il enverra à notre sublime Porte un ambassadeur auquel nous pourrons ajouter foi dans le récit qu'il nous fera sur ce qui s'est passé. Vos lettres et les écrits que votre ambassadeur a déposés au pied de notre heureux trône impérial, ont été communiqués à nos nobles connaissances qui embrassent le monde. Mais les rois de Pologne ont été de tout temps installés par ma bienheureuse Porte, et le roi défunt a été nommé par nous. Après sa mort, les Etats et les habitans de ce pays, les grands et les petits, les nobles et les hommes de basse extraction, ont envoyé à notre sublime Porte des ambassadeurs et des lettres dans lesquelles ils protestent humblement de leur attachement, et nous adressent cette prière : « Comme jadis, à la mort de notre roi, le Padischah, qui est le refuge du monde, a installé à sa place le roi récemment défunt, et comme nous étions parfaitement contens sous cette royauté, conduite avec justice, sous la protection du tout-puissant Padischah, nous supplions de nouveau la sublime et bienheureuse Porte de nous donner un autre roi, tel qu'elle le voudra. » Sur cette demande nous avons envoyé, par notre ambassadeur Moustafa-Tschaousch,

un khatti-schérif aux begs et aux boyars du royaume, dans lequel nous leur avons dit : Voyez, et si quelqu'un d'entre vous est digne de la royauté, faites-le nous savoir, et élisez-le pour votre roi ; si vous choisissez un étranger, vous vous en repentirez. Les begs et les boyars assemblés ont choisi le fils du roi de Suède, après en avoir préalablement demandé, près de ma sublime Porte, la permission et la confirmation. Mon consentement impérial a été donné et il est devenu roi. Nous vous avons signifié, par une lettre impériale, que vous devez vous abstenir de vous mêler de l'élection du roi de Pologne et des affaires de ce royaume. Comme un roi a été élu et installé avec la volonté de Dieu et mon noble consentement, vous ne vous êtes pas conformé à cette volonté divine. Nous adressez-vous donc les questions qu'il faut vous adresser à vous-mêmes? Mais vous êtes réfuté par vos propres paroles. Au reçu de cette lettre impériale, et si vous voulez maintenir l'ancienne amitié et la paix avec notre sublime Porte, vous écarterez votre frère de cette affaire et vous l'engagerez à revenir près de vous, afin que le roi élu par la volonté de Dieu et constitué avec mon noble consentement, soit élu et constitué en cette qualité ; dans le cas contraire vous agirez contrairement aux traités existans, et vous aurez le premier commencé à violer la paix. Réfléchissez à tout cela, et faites-moi promptement savoir votre réponse, quelle qu'elle soit. Si c'est votre volonté de ne point troubler la bonne harmonie qui existe entre nous, vous ne vous montrerez pas l'adversaire du roi installé par ma noble volonté, vous vous empresserez au contraire de hâter sa confirmation en ordonnant à votre frère de revenir dans vos Etats. Vous l'aurez pour entendu. Donné le 1er silkidé 995 (3 octobre 1587). » Cette lettre était accompagnée d'une autre du grand-vizir Siawousch, sur le sceau duquel on lit ces vers :

Si dergahi Khoudaï khatapousch
Maghferet dared bendeï Siawousch ;

c'est-à-dire : « Siawousch implore le pardon de Dieu devant son trône qui couvre toutes les fautes. »

Exemplum literarum Regis Poloniæ ad Sulthanum datarum.

« Serenissimo ac Potentissimo Principi, Sulthano Chan, im-
» peratori Maximo Constantinopolitano, Assyriæ, Europæ,
» Persarum, Arabum, Syriæque, ac Ægypti Domino et amico
» et Vicino nostro carissimo Sigismundus Tertius, Dei gratia
» Poloniæ Rex, Magnus Dux Lythuaniæ, Russiæ, Prussiæ,
» Massoviæ, Samogitiæ, Lyvoniæque, nec non eadem gratia
» designatus Rex Sueciæ, Magni Ducatus Finlandiæ princeps,
» Salutem ac perpetuam felicitatem nostrique mutui amoris
» continuum incrementum. Serenissime et Potentissime Prin-
» ceps; Domine amice et vicine noster charissime! Cum jam
» hoc tempore majorem Legatum Nostrum, propter vetustum
» illud sanctissimum fœdus, quod a majoribus traditum, Se-
» renitati Væ. cum hoc Regno intercedit, confirmandum vete-
» raque pacta novo jurejurando sancienda atque corroboranda,
» mittere constitutum haberemus, præmittendum existimavimus
» hunc Legatum, Generosum Joannem Samoyski, Aulicum et
» Secretarium nostrum, qui et de adventu ac nomine Legati
» nostri majoris Serenitati Væ. nunciaret, et nonnulla etiam
» alia, sibi a nobis commissa, ad Serenitatem Vam. perferret
» quid post inaugurationem, coronationemque Nostram feli-
» cem, ac suscepta a Nobis Regni, more et instituto majorum
» Regni hujus, sceptra et gubernacula, in Regno Nostro sit
» subsecutum, quique prœlio supremo exercitus Nostri Duce,
» Illustri viro Joanne Samoyski, cum Maximiliano Archiduce
» Austriæ, æmulo Nostro, commissi eventus fuerit, non dubi-
» tamus Serenitatem Vam. nonnihil intellexisse ex iis literis
» nostris, quas Generoso Durguth Chyausio ad Serenissimam
» Vestram Portam perferrendas die 13. Februarii dedimus.
» Cessit nobis, Deo opto. Max. justissimam nostram causam
» adjuvante, victoria eo insignior, quod non tantum æmulus

» et adversarius noster Regno Nostro depulsus sit, ac illius » exercitus ultra Regni Nostri fines, in Silesia, Cæsaris Germa- » norum provincia, novorum Hungarorum et Germanorum » auxiliorum adventu auctus, at idcirco spei et fiduciæ plenus, » opportunoque loco instructa acie, in Nostros superbe signa » inferens in acerrimo conflictu, fortissime constantissimeque » Nostris depugnantibus, magna cæde, non solum profligatus, » verum etiam ipse, amissis tormentis, fuga cum reliquis in in- » faustæ pugnæ oppidum Bicinam illapsus, admoto exercitu » nostro ad muros, potestati Nostræ sese dediderit, atque cum » eo etiam plerique ii subditi Nostri, qui Regnum hoc turba- » verant, et illi pertinaciter adhærebant, Nobis autem adver- » sabantur. Agimus itaque gratias Deo, qui Nobis felicitatem » hanc, et tam præclaram de adversariis Nostris victoriam tri- » buit. Cum autem majorum Nostrorum familiæ Jagellonicæ, » Poloniæ Regum exemplo, juxta sanctissimi fœderis vincu- » lum amicitiam cum Serenitate Va. bonæque vicinitatis studia » colere, constitutum habeamus, mandavimus etiam præfectis » et subditis Nostris omnibus, qui Serenitatis Væ. provinciis » sunt vicini, ut quamvis nondum per Legatum Nostrum pacta, » cum Serenitate Va. confirmata sint, nihilominus tamen fœ- » deris sanctissimi inviolabiles et integras rationes conservent, » et omni studio pacate et tranquille vicinitatis officia a sua » parte præstent. Cætera hic Internuncius noster, Joannes Sa- » moiski, Serenitati Væ. exponet, cui ut plenam adhibeat » fidem; rogamus, atque Serenitatem Vam. bene et feliciter va- » lere cupimus. Datum Cracoviæ die 13. Maji 1588. Regni vero » nostri anno primo. Ex Commissione Regiæ Mtis. propria. « On trouve une lettre antérieure de Sigismond datée de Danzig du 18 octobre 1587, et remise au Sultan par Samoiski, à la bibliothèque impériale, *Codex Hist. prof.*, no 138, t. VIII.

IV. — Page 264.

Les points principaux des plaintes contenues dans cette supplique étaient : l'ardeur avec laquelle l'empereur s'immisçait

dans les affaires de Pologne et de Transylvanie; la tentative de Rauber sur l'Hatwan; le pillage du marché de Thur; la captivité du beg de Koppan, où l'alaïbeg, avec ses femmes et ses enfans, fut brûlé vif dans la cave de sa maison, et où avaient péri plusieurs imams et scheïkhs; le rapt de mille jeunes filles vendues comme esclaves; l'incendie de Saint-Marton; le pillage d'un château près de Simontorna; la prise des fortifications extérieures de Kekkœ; l'occupation de Wesprim et de Tatta, places qui avaient appartenu autrefois aux Turcs, et qui, maintenant, disait la lettre du Sultan, étaient profanées par les *cochons* de chrétiens dont la domination s'étendait encore sur les villes des montagnes, parmi lesquelles chacune était plus précieuse que toutes les conquêtes en Perse: « In Persia » quanta regna Celsitudo Vestra cepit utilitate una fodina om- » nibus illis prævalet, facillime autem fodinæ capiuntur; fo- » dinæ autem sunt 13 civitates Adrianopoli similes : Zolium, » Novumzolium, Selmetzbana, Kormizbana, Bakabana, Zama- » konbana aliæque ad formam harum civitatum appellatæ. » Inter civitates prædictas 1700 sunt pagi, quorum singuli 700 » aut 1000 domos habent fodinarum, etc. »

V. — Page 266.

Sultanzadé est le nom qu'on donne à tous les fils nés d'une fille d'une sultane. Les historiens contemporains confondent généralement les petits-fils d'une sultane avec ses propres fils; mais ces derniers sont condamnés à mourir en naissant, car la loi ordonne de ne point leur nouer le cordon ombilical. Istuanfi se trompe donc en disant de Mohammedbeg : « Meh- » metes præfectus Herzegovinæ e Turcici principis sorore ge- » nitus; » car Mohammedbeg était petit-fils de la tante de Mourad III, et issu de la fille de cette dernière, et non pas le fils de la sœur du Sultan. Naïma, p. 44. Campana (*Compendio historico delle guerre fin all' anno 1597, Venezia*), appelle Moustafabeg de Klis, Hazanet Begi di Clissa. Petschewi, f. 206

et 207, raconte à cette occasion une prophétie du derwisch Idris Baba de Fünfkirchen (Cinq-Eglises), et plusieurs songes de Hasan-Pascha. Voyez encore sur cette victoire l'ouvrage imprimé à Vienne et ayant pour titre : *Neue Zeitung warer erhaltenen und erlangten Victori, so undter der Fürst. Durchl. Ernst, Erzhertzogen zu Oesterreich etc. Administration, vor Syssek, an der Crabatischen und Windischen Granitzen, zwischen den unserigen und dem grausamen Erbfeindt Christliches Namens dem Türken, auss sonderbarer fürschung, hilff und beystandt des Allmechtigen Gottes beschehen, den* 22. *tag Junii dieses* 1595 *Jars.*

VI. — Page 267.

On peut déterminer la date de sa nomination par le contrôle des rapports des ambassadeurs vénitiens et impériaux ; Naïma, I, p. 45, fixe par erreur sa sortie de Constantinople au jeudi 12 schewal (12 juillet), car le 12 schewal correspondait à un lundi ; le même auteur se trompe encore lorsqu'il fixe le départ des troupes au 18 juillet, car, d'après le rapport de l'ambassadeur, elles ne se mirent en marche que le 29 juillet : *Il generale Sinan si e levato elli* 29 *Luglio con* 25 *o* 30,000 *persone, affrettando la partenza. Summ. del. rel. ven.* 3 *Luglio.*

VII. — Page 270.

Ces conquêtes se trouvent aussi mentionnées dans les sermons de l'évêque de Vienne. On lit, dans l'opuscule intitulé *Zwo christliche Predigten*, Vienne, chez Léonard Formica, 1594, p. 65 : « Dass der Mahumetische Sultan ein henkerischer » und mœrderischer Bluthund sey, ist an dem genug scheinbar, » dass sie mit erhenken, erwürgen mit strick und henkerischer, » mœrderischer arbeit viel umgehen und von wegen ires irdi- » schen zergænglichen Reichs, ires eignen Fleisch und Bluts nit » verschonen, irer leiblichen Brüder, ja irer natürlichen Vatter » keine verschonung noch barmherzigkeit haben, sondern las-

» sen sie mit Gift und mit Strang morden und umbringen. L'auteur fixe la date de la prise de Sabaka au 16 novembre. Voyez encore : *De expugnatione Filleci et aliorum castrorum narratio*, dans Syndromus, p. 203 et 208.

VIII. — Page 272.

Ali, f. 460, Fesl., f. 15, Naïma, p. 51, et Petschewi, f. 214, parlent avec beaucoup de détails de la réception du khan des Tatares sous Souleïman, et de l'honneur que lui fit le grand-vizir en allant à pied à sa rencontre. Plus tard les grands-vizirs conduisirent les khans à l'audience en les saisissant sous le bras et les firent sortir de même ; mais, du temps de Petschewi, leur autorité avait déjà diminué au point qu'ils furent obligés de baiser les vêtemens des grands-vizirs. D'après l'*Inscha* qui se trouve dans la collection des manuscrits de Diez, XVII, p. 59, le khan des Tatares exprima son étonnement sur ce que, dans une armée si bien équipée, on eût besoin d'une troupe de Tatares à moitié nus.

IX. — Page 272.

On trouve, parmi les manuscrits de Schwandtner, n° 875 de la *Bibl. Imp.*, un état des bouches à feu et des munitions ; cet état, daté du 5 janvier 1595, porte la signature du garde-magasin de l'artillerie, George Tascher. Il compte deux cent quatre-vingt-dix bouches à feu depuis le plus petit jusqu'au plus gros calibre, deux cents quintaux de poudre, deux cents quintaux de plomb, vingt mille aunes d'étoupilles, deux cent cinquante boulets pesant soixante-six livres chacun, six cents boulets à quarante-six livres chacun, quatre cents boulets à quarante livres chacun, trois mille un boulets à trente-quatre livres chacun, deux cents boulets à quinze livres chacun, cent cinquante boulets à dix livres chacun, trois cents boulets à six livres chacun, et quatre mille boulets à deux livres chacun.

LIVRE XLI.

I. — Page 294.

Selaniki ne parle que des sommes sorties du nouveau trésor, tandis qu'Ali, alors secrétaire du corps des janissaires, par les mains duquel tous les comptes et toutes les sommes passaient, les énumère ainsi qu'il suit : l'aga des janissaires, dix mille aspres ; le segbanbaschi, trente mille ; à chacun des saghardjis, trois mille ; aux écrivains, neuf mille aspres. Ali refusa cette somme comme étant trop petite pour un fonctionnaire qui avait alternativement occupé la place de defterdar à Erzeroum et à Bagdad ; à l'époque dont nous parlons il ne remplit que provisoirement les fonctions de secrétaire des janissaires. Il reçut donc cinquante mille aspres ; le bostandji-baschi de Constantinople, cinquante mille aspres ; celui d'Andrinople, sept mille ; le kiaya du jardin de Constantinople, deux mille ; celui d'Andrinople, quinze cents ; le kiaya des janissaires, sept mille ; les agas des adjemoghlans à Gallipoli et à Constantinople, six mille ; les agas de Roumilie et d'Anatolie, cinq mille ; le yüzbaschi, trois mille ; les segbans à cheval, trois mille cent quarante ; chaque janissaire, trois mille ou vingt-cinq ducats (le ducat valait alors cent vingt aspres au lieu de cinquante). Ali énumère encore les présens offerts par les grands de l'empire à l'occasion de l'avènement du Sultan : le grand-vizir, trois cent mille aspres ; les autres vizirs, deux cent mille ; le moufti, trente mille ; les deux kadiaskers, vingt mille ; les mollahs (grands-juges), quinze mille ; les muderris supérieurs en grade ; dix mille ; les muderris inférieurs en grade, trois mille ; les scheïkhs supérieurs en grade, trois mille ; les scheïkhs inférieurs en grade, deux mille ; les scheïkhs ordinaires, mille ; les defterdars et les nischandjis, quarante mille ; le maréchal de l'empire et le grand-chambellan, quinze mille ; les agas de l'étrier, dix mille ; l'inspecteur du defter, cinq mille ; le reïs-efendi, sept mille ; le rouznamedji et le moubaschedji, cinq

mille; les chefs des bureaux et de la chambre des comptes, trois mille; tous recevaient en outre des vêtemens d'honneur dont le plus haut était de deux à trois mille aspres.

II. — Page 296.

On trouve dans l'Académie I. R. des manuscrits orientaux, nº 6, une lettre adressée à l'archiduc Mathias par Mohammed-Pascha, gouverneur d'Ofen et fils du grand-vizir Sinan, dans laquelle il lui annonce l'avènement de Mohammed III, et la réponse de Mathias, nº 76. Ces deux documens renferment des passages fort curieux relatifs à des provocations de guerre. Mohammed-Pascha annonce à l'archiduc que le nouveau Sultan, portant le même nom que le conquérant de Constantinople, avait distribué à ses esclaves, les soldats, une somme de cinquante millions d'aspres (cinq cent mille ducats), pour les exciter à la conquête projetée de Vienne. Mathias, dans sa réponse, lui demande, entre autre choses, s'il ne savait pas que, de même que Constantinople avait été fondée par un prince du nom de Constantin, et perdue par un prince de ce nom, de même la capitale de l'empire ottoman, conquise par un sultan Mohammed, serait reprise par les chrétiens à un autre sultan Mohammed. Il ajouta que le jour où Mohammed III était monté sur le trône, l'empereur avait reçu les clefs de dix-huit châteaux-forts conquis par ses armes, et reçu les hommages des princes de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie.

III. — Page 307.

Petschewi, f. 223 et 226. Cet entretien eut lieu près du tombeau d'un général hongrois. Petschewi cite textuellement son entretien avec Palfy, et donne la description du festin qui lui fut offert ainsi qu'à Schemsizadé (f. 228). Palfy aimait à parler par paraboles, et Petschewi, f. 129, cite l'une d'elles : « Il existait, disait Palfy, dans le palais impérial, une boîte qu'on prétendait devoir empester le monde entier, du moment qu'on

l'ouvrirait, en le peuplant de serpens et de scorpions (il faisait allusion aux guerres avec les Turcs); cependant on l'a ouverte et l'on n'a rien trouvé de semblable. » Petschewi lui répliqua : « Vous croyez que cette tradition n'a aucun fondement; mais vous vous trompez, car vous n'avez enlevé que le couvercle de la boîte; elle a un second fond, et ce n'est qu'en ouvrant celui-là que vous connaîtrez tout votre malheur. » — « Palfy, ajoute Petschewi, se sera souvent rappelé cette réponse après la chute d'Erlau. »

IV. — Page 315.

Ali, f. 485, le dépeint comme un homme d'un mauvais caractère (bedkoui), de paroles méchantes (bedgoui), et de traits sévères (tündroui). Les historiens européens disaient qu'il avait la plus grande ressemblance avec le cardinal Granvella. Devenu grand-vizir, il fit inscrire, au-dessus de la porte de son diwan, cette sentence de la tradition : Dieu maudit le corrupteur et celui qui se laisse corrompre (*Laanalla hou er-raschi wel mourteschi*). Mais lorsque, plus tard, il se laissa corrompre et employa lui-même la corruption auprès d'autres, il fit effacer cette inscription. Mieux aurait valu y placer cette maxime du Koran : L'avidité rend méprisable (*men tamaa zellé*).

V. — Page 316.

« Arrivo à Constantinopoli del Cisnegir (Tschaschnegir) ar-» rivato da Venezia. » *Sum. del. rel. ven. Luglio* 1595. « Usein » per annunziare l'assunzione al trono. » *Catalogo delle Persone spedite a Venezia.* Les sept missions, sous le règne du sultan Mourad, étaient : « 1o 1576 8 giugno, Hasan Ciaus per affari » particolari; 2o 1580 10 luglio, ritorno del sudetto per il me-» desimo oggetto. Les lettres de recréance du Sultan pour Do-» nado se trouvent dans les *Scritture turchesche;* 3o 1581 2 sett., » Amb. del. G. Signor al Re di Francia con lettere di racco-» mendazione per la republica; 4o 1581 14 ottob., amb. per

» invitare la Serenissima Signoria alla funzione della circonci-
» sione; 5o 1581 3 dec., Bolukbassi spedito dall' Aga dei Gia-
» nizari per acquistar effetti; 6o 1589 ult. augusto, spahi del
» G. Signor per acquisto di 2000 braccia di panno d'oro;
» 7o 1589 28 dec., tesoriere del G. Signore per affari privati. »

VI. — Page 327.

Les historiens hongrois et turcs sont d'accord sur la date, 5 rebioul-ewwel (26 octobre). Cette coïncidence des dates, qu'on rencontre si souvent en comparant entre eux les historiens turcs et chrétiens, ne laisse aucun doute que celle du 16 juillet 622, citée dans l'*Art de vérifier les dates*, ne soit la véritable, et Deguignes se trompe en mettant le 15 juillet.

VII. — Page 329.

Petschewi, f. 233, et d'après lui Naïma, f. 38, racontent qu'il avait existé alors une gravure allemande représentant le sultan et le khodja au milieu du champ de bataille. Ce dernier élevait la main au ciel pour implorer le dieu de la victoire. Ces deux auteurs remarquent à cette occasion combien est pernicieuse la confiance aveugle dans les forces numériques, car, dit le premier, les Allemands, ainsi que les Ottomans, se sont également fiés à la grandeur de leur armée, confiance qui les fit alternativement vainqueurs et vaincus. Petschewi fixe les forces numériques de l'armée ottomane à cent mille hommes, savoir : cinquante mille hommes de troupes régulières, et soixante mille hommes de troupes irrégulières.

VIII. — Page 332.

Ce rapport, adressé au kaïmakam de Constantinople, Hasan-Pascha, se trouve en entier dans Selaniki, f. 632, et dans les *Scritture turchesche*, t. V., Archives I. R. Après avoir cité plusieurs sentences du Koran, l'auteur de ce rapport donne la des-

cription suivante de la forteresse d'Erlau : « C'est une forteresse » dont les remparts sont aussi hauts et aussi inaccessibles que » les monts Demawend, le Caucase, l'Elwend (Orontes) et Kaf : » ils ne diffèrent en rien des remparts du Zodiaque ; ses fon» demens sont aussi solides que ceux du taureau sur lequel » repose la terre ; ses créneaux se dressent comme la lance » d'Acturus ; ses tours sont intactes comme l'honneur d'une » vierge, etc. »

IX. — Page 357.

Les Archives de la maison I. R. contiennent plusieurs documens curieux relatifs à la reddition de Papa ; d'abord la capitulation en original de Mohammed III, dont nous donnons ici la traduction ; ensuite une lettre du grand-vizir, et plusieurs autres lettres écrites par les transfuges français à leurs compatriotes pour les engager à échanger le service de l'empereur contre celui du Sultan.

Traduction de la capitulation signée par Mohammed III avec la garnison française de Papa.

« Modèle des princes chrétiens, exemple des grands du peuple du Christ, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, commandant des troupes françaises à Papa, colonel Lamotte (dont la fin soit heureuse !), le plus glorieux des nobles et des grands chrétiens, ainsi que des chefs français de la susdite forteresse ! Vous saurez *, en recevant ce diplôme muni de notre chiffre impérial, que votre sincère lettre envoyée par le capitaines Pirmaclu (?) ; Frantscho (François), et Lablandj

* Le lecteur aura sans doute déjà remarqué, dans plusieurs lettres précédentes du Sultan, le contraste de *toi* et de *vous* ; en général, nous avons cru devoir conserver fidèlement les formes et le ton de ces lettres pour mieux en faire ressortir l'originalité.

(*Note du Traducteur.*)

(la Blanche), nous a été remise. Vous y confessez que vous vous êtes rendu coupable d'un grand péché en ayant combattu contre les armées musulmanes, et vous nous faites savoir qu'en souvenir de l'amitié du padischah de France avec mes glorieux ancêtres et Ma Majesté, les officiers et voïévodes se sont assemblés et ont résolu de prendre service à notre sublime Porte ; vous nous informez encore que vous avez rendu à la liberté, sans rien demander, cent cinquante prisonniers musulmans, et que vous voulez nous livrer la forteresse de Papa avec toutes ses munitions de guerre. Vous demandez en même temps la faveur de pouvoir continuer à vivre suivant vos usages et dans votre foi, sans qu'aucun de vous, qu'il devienne Musulman ou non, soit pour cela insulté ; vous désirez conserver vos armes sans que personne puisse vous forcer à les échanger contre d'autres ou restreindre votre liberté; vous voulez qu'il vous soit payé la même solde que vous a donnée jusqu'ici le roi de Vienne, savoir : aux huit capitaines cent ducats par mois; aux huit porte-enseignes cinquante ducats; aux deux autres porte-enseignes dix-huit ducats; aux six voïévodes (lieutenans) cinquante ducats; aux seize sabtdjis (sous-lieutenans), seize ducats; au kiaya (procureur), cinquante ducats; et au colonel cent ducats; vous demandez en outre le paiement de votre solde arriérée de quinze mois, et vous voulez que tous les biens, les vivres, les prisonniers allemands et hongrois, sans distinction de sexe, vous appartiennent; qu'aussi long-temps que vous occuperez la forteresse votre solde vous soit exactement payée, et qu'ensuite chacun puisse se rendre là où il voudra. Vous stipulez qu'il soit donné une gratification de vingt mille ducats aux deux cents hommes qui, d'une voix unanime, ont résolu de nous livrer Papa ; que vous ne soyez tenu d'entrer en campagne qu'à la suite de Ma Majesté impériale ou du grand-vizir commandant en chef mes armées ; que vous ne soyez employés à aucune autre guerre, et que les Tatares ne puissent s'introduire dans vos rangs. Tout cela, et en général tout ce que vous avez écrit et expliqué à ce sujet, a été soumis à ma noble

connaissance, et vous est accordé. De tout temps mes faveurs et mes bienfaits ont été répandus sur ceux qui se sont réfugiés près de ma sublime Porte, et ils sont également accordés à vous qui, par cette conduite, nous fournissez des preuves de votre fidélité et de votre attachement. En conséquence nous avons envoyé quinze mille ducats à l'honoré beg Hasan, sandjak de Stuhlweissenbourg, auquel nous avons confié la garde de Papa avec le titre de beglerbeg, et nous avons consenti à tout ce qui nous a été soumis. Je vous délivre donc le présent traité impérial, et ordonne que, devenus fidèles sujets de ma sublime Porte, vous défendiez comme auparavant la forteresse de Papa, que vous viviez en bonne intelligence avec le commandant de ladite forteresse et des environs, ainsi qu'avec les victorieux combattans pour la vraie foi et gardiens des frontières; que vous soyez les amis de mes amis, les ennemis de mes ennemis, et je veux que, sous ma protection impériale, vous ne manquiez pas de sincérité. Aussi long-temps que vous suivrez d'un pas ferme la route d'un sincère service, chacun de vous, de vos enfans, de vos parens et de votre suite, quel que soit leur rang, sera traité avec les égards qui lui sont dûs, par mes vizirs et généraux, mes beglerbegs et sandjaks, par mes autres commandans et agas, par les boulouks, les janissaires, et les autres soldats, en général par tous ceux qui reçoivent un traitement depuis mille jusqu'à cent aspres. Vous serez distingués parmi vos semblables, et personne de vous ne sera offensé ou blessé dans ses moindres intérêts. Votre solde vous sera exactement payée conformément à votre volonté, et, en observant les conditions susdites, vous serez respectés et considérés dignes de mes faveurs impériales. Vous devez le croire ainsi et vous en pénétrer. Donné au milieu du mois de silhidjé 1008 (27 juin 1600). » — La lettre du grand-vizir, conçue à peu près dans les mêmes termes, annonce aux transfuges l'envoi de vingt-cinq chaînes d'or, dont deux furent données à ceux qui devaient les apporter, et les vingt-trois autres distribuées aux officiers commandant dans Papa. Son sceau porte cette

inscription : *Inné Ibrahime halimé*, c'est-à-dire, « Car Abraham était doux. » Les lettres adressées, l'une par Ali-Pascha, gouverneur de Semendra, l'autre par Ibrahim, beg de Semendra, *à M. de Ramée, colonel de six cornettes Vallones, à Pest,* sont datées, la première de l'année 1603, la seconde de l'année 1604. On lit, en bas de la lettre du pascha d'Ofen, cette signature : « Mon fils, Dieu vous donne bonne aventure, votre très-affectionné serviteur, Ally Pascha. » Sur son sceau turc on remarque le glaive à double tranchant (soulfikar) du khalife Ali avec le nom d'Ali. Le beg de Semendra signe avec tous ses titres : « Votre très-affectionné serviteur, Monclas, gouverneur de la ville de Cemendre et Semendrova, commandant dix-sept gouverneurs en l'absence du bysroy de Hongrie, premier conseiller de S. M. turque en son conseil de guerre, et colonel et seul chef des bandes françoyses, qui sont dessoubz l'obeyssance de S. M. » Au milieu de son sceau turc se trouvent ces mots : *Radji Loutfi Khouda Ibrahim,* c'est-à-dire, « Ibrahim implorant la grâce de Dieu. » On remarque, dans une des lettres de Monclas, ce passage : « Je avoy oublié votre trompette Coulas, y mérite double paye. Je vous prie ne l'oublier point ; vos trompettes alemandes d'aujourdhuy je crois que le serein les avoit touché, car ils estoient tous flématiques, ou bien ils avoient mangé trop de potage pour avoir la voix courte. » Une autre de ses lettres se termine ainsi : « Car je vous jure sur mon honneur, que l'on vous donnera tout ce que demanderez. C'est une belle fortune pour vous ; vous ne serez pas ung an de service que vous aurez cent mille escus en bource, et si possible la fortune vous dira que le grand Turc vous pourra envoyer pour voir ces deux compagnies de cuirasses, vous vous pourrez assurer d'avoir dix mille escus présens ou en or et pierreries ; car jusques aux princesses l'on vous fairoit present ; brief, vous et vos capitaines seriez sy aveuglez de bien que n'en sçauriez que faire. Pour de secours, le Turc ne veut point en faire passer ; de là, l'on fera bien mettre quarante, cinquante batteaux sur la rivière pour faire perdre courage à ces pourtrons lancequenets, de donner

courage à voz gens; il y a cinq ou six jours que je suis adverty qui vous doyt venir des lancequenets pour relever ceux qui sont là; depeschez vous sy avez envye d'estre serviteur du grand Seigneur et faictes responce, car suyvant vostre responce moi-mesme tiendrai la main à faire accommoder les bateaux. »

X. — Page 375.

Moustafa de Gallipoli, surnommé Ali (le noble), naquit en 949 de l'hégire (1542); car il dit, dans le xxxv[e] écrit de son *Inscha,* daté de l'année 991 (1583), qu'il avait atteint l'âge de quarante-deux ans. A peine âgé de neuf ans, il suivit les cours du grand philologue Sourouri, et, en l'année 960 (1552), ceux du grammairien Mouhiyeddin Kafiedji (*Histoire d'Ali,* f. 67 et 307). En 965 (1557), il dédia au prince Sélim son poëme romantique intitulé *Mihr ou Mah* (le Soleil et la Lune). dédicace qui lui valut la place de secrétaire. Attaché à la personne de Moustafa-Pascha, gouverneur de Sélim, il passa avec lui en Syrie. En 1571, Ali se trouvait à Constantinople lors du grand incendie; trois ans plus tard, il écrivit à Klis, en qualité de secrétaire du gouverneur de Bosnie, le bulletin pompeux qui annonçait au Sultan la victoire remportée sur Auersperg, le 24 ramazan 982 (7 janvier 1575). Dans la même année, il visita à Zwornik le sandjakbeg et poëte Yahyabeg, auteur de plusieurs poëmes romantiques. En 1576, il était auprès du commandant de la frontière de Bosnie, Malkovich Balibeg, et du beg de Poschega. Lorsqu'en 1578, Lala Moustafa-Pascha partit de Constantinople pour prendre le commandement en chef de l'armée contre la Perse, Ali lui servit de secrétaire pendant toute cette campagne, à la fin de laquelle il fut nommé, en récompense de ses services, defterdar des fiefs situés dans le gouvernement de Haleb. Mais, à la mort de son protecteur Moustafa-Pascha, Ali paraissait être entièrement oublié. Le grand-vizir Sokolli, ennemi personnel de Moustafa, ne rendant justice ni aux services antérieurs d'Ali, ni à son mérite comme

auteur, l'historien s'en plaignit amèrement dans une foule de lettres qui sont insérées dans son *Inscha*. La description des fêtes de la circoncision des princes, publiée sous le titre de *Djamioul-bouzour* (le Collecteur des mers), lui valut enfin un meilleur emploi. Agé alors de quarante-deux ans, et auteur de dix-sept ouvrages, il fut nommé, en 1585, defterdar des fiefs d'Erzeroum; un an plus tard, il fut envoyé comme defterdar du trésor impérial à Bagdad. En l'année 1000 (1591), il fut employé comme secrétaire-général des janissaires, puis promu au rang de deftar-emini ou intendant du trésor; mais, au bout de dix ans, il rentra dans ses fonctions de secrétaire des janissaires. A l'avènement de Mohammed III, Ali remit au Sultan un poëme qui lui valut de l'avancement et un revenu de deux cent mille aspres; cependant, désirant gagner du temps pour écrire son grand ouvrage historique, *les Mines des Connaissances*, Ali se contenta de demander, dans une supplique rimée, à la sultane Walidé, la place de defterdar d'Egypte. Mohammed accorda aussitôt cette demande; mais les vizirs s'y étant opposés, il fut nommé defterdar d'Amassia avec le rang de sandjakbeg. Il mourut quatre années après, étant pascha de Djidda, à l'âge de cinquante-huit ans (Riza et Riazi, *Biographies des poëtes*, la 151e et la 203e), voyez encore *Journal asiatique*, t. I, p. 142. Les ouvrages qu'Ali nous a laissés et qu'il cite lui-même dans son *Inscha*, sont : 1° *Enisoul-kouloub* (le Confident des cœurs); 2° *Hallietoul-ridjal* (l'Ornement des hommes); 3° *Tohfétouss-souleha* (le Présent des Pieux); 4° *Rahatoun-noufous* (le Repos des âmes); 5° *Soubdetet-tewarikh* (la Fleur des Histoires), traduction turque de l'histoire d'Arabie; 6° *Heft medjlis* (les sept assemblées); histoire de la conquête de Szigeth; 7° *Nadiretoul-maharib* (les Raretés des Luttes), histoire de la guerre civile entre Sélim II et son frère; 8° *Noussretnamé* (le Livre de la Victoire), histoire de la guerre de Géorgie en 1578; 9° *Menschaoul-inscha* (Collection des lettres d'Ali); 10° *Djamioul-bouhour* (Collecteurs des mers), description des fêtes de la circoncision du fils du Sultan, en l'année 1582; 11° *Menakibi Hounerweran* (les

Panégyriques des hommes de mérite), biographies des calligraphes; 12° *Kounoul-akhbar* (Mines des connaissances). Cet ouvrage occupa les dernières sept années de sa vie. Voici les titres de ses œuvres poétiques : 1° *Tohfetoul-ouschak* (Présens pour ceux qui aiment); 2° *Riyazoul-irfan* (Jardin des connaissances); 3° *Mihr ou Mah* (le Soleil et la Lune); 4° *Mihr ou Wefa* (l'Amour et la Fidélité; 5° *un Diwan persan et turc*. Ali ne laissa donc que dix-huit ouvrages, et non pas au-delà de trente, comme le dit Riazi, l'auteur des Biographies des poëtes.

FIN DES NOTES DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

Pages.

LIVRE XXXIX.

LIVRE XL.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	J.-P. Meline, Cans et Cie.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Turin,		Jh. Bocca.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME HUITIÈME.

DEPUIS LA CONQUÊTE DE KANISCHA PAR IBRAHIM-PASCHA, JUSQU'A LA SECONDE DÉPOSITION DE MOUSTAFA I.

1600—1623.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVII

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XLII.

Politique de Michel, voïévode de Valachie. — Mort d'Ibrahim. — Hasan le Fruitier est nommé grand-vizir. — Siége et délivrance de Kanischa. — Révolte en Asie. — Événemens maritimes sur le littoral de l'Afrique. — Siége de Stuhlweissenbourg, de Pest et d'Ofen. — Arrivée du khan des Tatares à Fünfkirchen. — Rébellion des sipahis réprimée par les janissaires. — Chute du grand-vizir Hasan. — Punition des insurgés d'Asie en Hongrie. — Meurtre du prince Mahmoud, fils du Sultan. — Rupture de la paix avec la Perse. — Mort de Mohammed III. — Décadence des institutions politiques; savans sous Mohammed III. — Avènement d'Ahmed Ier. — Départ de la sultane Walidé. — Circoncision du Sultan. — Nomination de généraux et de gouverneurs. — Expédition en Perse. — Changement du kaïmakam. — Mort du grand-vizir. — Campagne en Hongrie. — Renouvellement des capitulations avec la France, l'Angleterre et Venise. — Exécution de deux kaïmakams. — Naissance de deux princes. — Quatre nouveaux chefs de rebelles en Asie. — Négociations de paix. — Apparition de Bocskaï. — Conquête de Gran. — Défaite et mort de Cicala. — Exécution de Deli Hasan. — Introduction de l'usage du tabac. — Victoire remportée à Boulawadin par les rebelles d'Asie sur les troupes du Sultan. — Voyage d'Ahmed à Brousa. — Répression de la révolte des soldats à Constantinople. — Mort du grand-vizir Lala Moustafa-Pascha. — Négociations de paix. — Exécution de Derwisch-Pascha. — Mourad-Pascha est nommé grand-vizir. — Paix de Sitvatorok.

Nous avons vu dans le livre précédent qu'après la défaite de Hafiz-Pascha à Nicopolis (21 octobre 1596),

et l'assassinat de Kira, l'eunuque Ahmed-Pascha avait été nommé kaïmakam à la place du kapitan-pascha Khalil. Mais un événement, resté ignoré des historiens valaques et transylvaniens, et qu'il importe de raconter ici, amena la chute d'Ahmed, et probablement aussi le meurtre de Michel, voïévode de Valachie. A l'issue de ses révoltes victorieuses, Michel avait tenté un rapprochement entre lui et la Porte, et avait envoyé six cent mille aspres au Sultan [1], dans l'espoir d'acheter ainsi l'autorisation de joindre la Transylvanie à ses Etats; cependant il n'avait pu obtenir que d'être confirmé dans sa principauté de Valachie (21 juillet 1597). Il était entré depuis en négociations avec l'empereur, pour tenir de lui la Transylvanie comme vassal. Mais lorsque la nouvelle se répandit que Sigismond Bathory, dans un traité conclu à Prague, avait signé l'abdication de sa principauté en faveur de l'empereur Rodolphe, le parti national protesta hautement contre la domination allemande, et résolut de rentrer sous l'obéissance de la Porte et d'employer à cet effet le voïévode de Valachie, qui menaçait de faire sa réconciliation avec les Ottomans. Cependant Sigismond, après s'être retiré à Opeln (10 avril 1598), reparut quatre mois après à Clau-

[1] Bethlen, Engel, Istuanfi, Spontini ne font aucune mention de ce tribut; mais on lit, dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien daté du 24 décembre 1596 : *Micali mandò* 5 *somme* (500,000) *aspri per tributo, e il Sr. li mandò lo standardo, ma la Valachia essendo stata dannegiata da un Beglerbec esso Micali sacchegiò Nicopoli*. Selaniki, p. 756, parle d'un envoi postérieur (rebioul-akhir 1007 — novembre 1598), de six yük ou six cent mille aspres.

senbourg ; mais, craignant le ressentiment de l'empereur, il remit entre les mains de son cousin le cardinal André Bathory le pouvoir souverain (20 février 1599). Tout-à-coup Michel de Valachie, dont l'esprit ambitieux voulait réunir sous sa domination la Transylvanie et la Moldavie, envahit, d'après le conseil de l'empereur, le premier de ces pays, et défit le cardinal dans une bataille qu'il lui livra le 28 octobre 1599 entre Schellenberg et Hermanstadt. Le Sziklien Pierre Oerdeg, qui accompagna André Bathory dans sa fuite, l'assassina près de Sz. Tamás, meurtre que le pape Clément VIII vengea en imposant aux Szikliens un jeûne de cent ans. George Basta, qui de tambour s'était élevé au rang de généralissime de l'empereur, entra aussitôt en Transylvanie pour forcer Michel à quitter le pays; celui-ci, voulant se venger de cette offense, se laissa confirmer par les Turcs dans la possession de la Transylvanie. Sur ces entrefaites, on apprit à la cour impériale que Sigismond Bathory se préparait, secouru par le roi de Pologne et les troupes de Jérémie Mogila, voïévode de Moldavie qu'il protégeait contre Michel, à rentrer par la force des armes dans sa principauté. Rodolphe, changeant alors de système, mit tout en œuvre pour déterminer Michel à porter la guerre dans les Etats du prince moldave. Michel accéda aux propositions de l'empereur; il défit dans une première rencontre Mogila, battit à Suczava un corps d'armée polonais, et installa dans la Moldavie comme son vassal Marc, fils de Petrisko. En même temps, il demanda à la Porte et

obtint sa confirmation comme voïévode de cette principauté. Cette nomination fut le résultat de la politique d'Ibrahim-Pascha, qui, après la conquête de Kanischa, avait envoyé, comme nous l'avons dit plus haut, l'ambassadeur de Michel, Dimo [1], à Constantinople pour porter au Sultan les propositions de son maitre, en le faisant accompagner par le reïs-efendi Yazidjizadé. Mais Hafiz-Ahmed l'eunuque n'avait pas oublié que ce même Dimo avait été la principale cause de sa défaite devant Nicopolis, en conduisant jusqu'au milieu de son camp des chariots recouverts de drap rouge, et renfermant, au lieu de caisses d'argent, des canons dont le feu meurtrier avait jeté le désordre dans les rangs de ses troupes. Voulant se venger de l'ambassadeur, il sollicita et obtint du moufti Sanollah un fetwa qui déclara qu'on ne devait aucune foi à l'envoyé d'un traître tel que Michel. S'autorisant de ce fetwa, Ahmed fit appendre à des crochets de fer le Valaque Dimo, qui expira dans les tortures les plus affreuses. Cette violation ouverte du droit des gens, sacré même pour les Ottomans, excita les murmures de la capitale contre Ahmed; il s'attira également le mécontentement du grand-vizir Ibrahim, en faisant espionner ses actes par un tschaousch qu'il envoya à cet effet sur la frontière. Ibrahim écrivit à la sultane Walidé une lettre dans laquelle il se plaignait amèrement de la cruauté exercée sur la personne de l'ambassadeur valaque, et de la restriction qu'apportaient

[1] Ce Dimo est probablement le même que Démétrius Dwornik; Engel, *Histoire de Valachie*, p. 246.

à son pouvoir les actes arbitraires du kaïmakam. Hafiz-Ahmed fut destitué et sa place donnée au vizir Hasan le Fruitier. Les négociations de Michel avec Ibrahim après la conquête de Kanischa et l'envoi de Dimo à Constantinople avaient éveillé la sollicitude de Basta, généralissime des forces impériales sur les frontières de Transylvanie; ce dernier ne crut pouvoir mieux couper court aux menées de Michel qu'en le faisant assassiner. Michel, allié des Turcs, tomba victime de son ambition (19 août 1601), comme avant lui Gritti et les deux cardinaux Martinuzzi et Bathory, dont le sang fut versé par trahison sur le sol du pays qu'ils avaient espéré gouverner avec le secours de l'ennemi naturel de leur patrie. Les gouverneurs turcs des frontières, Mahmoud-Pascha qui avait relevé la forteresse de Giurgevo [1], et le beglerbeg de Chypre Schaaban, commandant de la flottille du Danube, avaient envahi la Valachie, battu le banneret Calota [2], et envoyé à Constantinople, comme trophées, les drapeaux, les tambours et les trompettes pris sur l'ennemi. Le Sultan annonça à Schah-Abbas, par le tschaousch Ibrahim, la nouvelle de cette victoire et de la mort de

[1] *Mamudbassa ha mandato il modelo d'una fortezza fabricata di là del Danubio detta S. Georgio* (Giurgevo) *alli confini della Valachia.* 14 ottob. 1600. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] Naïma, p. 130, l'appelle Kalita. Calota s'intitulait : *Valachiæ transalpinæ hæreditarius Princeps, Regni Transylvaniæ Dominus, nec non Moldaviæ supremus Gubernator et Dominus, quarundam partium Hungariæ Dominus, et totius Christianitatis processor et Capitaneus.* Il existe de Calota plusieurs lettres interceptées, dans lesquelles il demande au Sultan l'investiture des principautés de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, et s'épuise en injures contre l'empereur et son frère.

Michel. Des ambassadeurs de Transylvanie renouvelèrent les capitulations avec la Porte, et Sigismond fut, comme son prédécesseur, investi de cette principauté par un tschaousch [1].

Immédiatement avant la conquête de Kanischa, Ibrahim avait écrit à l'archiduc Mathias une lettre dans laquelle il lui disait que l'année précédente il aurait pu marcher sur Vienne et sur Prague, mais qu'il s'en était abstenu par amour de la paix. Cette longue et curieuse lettre contient de vifs reproches sur les cruautés et la barbarie des Hongrois et des Valaques, auxquelles les Turcs dans toute cette guerre n'avaient fait qu'opposer une sévère discipline [1]. Ce fut dans le cours de cette campagne d'Ibrahim que les Turcs prirent pour la première fois, depuis la bataille de Warna, l'initiative des propositions de paix ; ils employèrent à cet effet le khan des Tatares qui, trois ans auparavant, avait entamé dans le même but des négociations auprès de l'empereur; celui-ci avait envoyé Jean Bernhardfy, pour arrêter les bases d'un traité et gagner le prince tatare aux intérêts de l'Autriche, moyennant un don de dix mille ducats. Le khan des Tatares donna plein pouvoir pour agir en son nom à Alexandre Paléologue et à Ahmed-Aga, qui eurent des conférences avec les ambassadeurs impériaux dans l'île de Saint-André, mais sans résultat favorable (1599). A l'époque où nous sommes arrivés, Ibrahim fit partir de son quartier-général de

1 *Souleïman Ciaus che accompagnava gli Ambassadori di Transylvania e portava l'insegna a Sigismondo di ritorno.* Novemb. 1601.

Semlin le gouverneur d'Ofen, Mourad-Pascha, accompagné de son kiaya Mohammed, avec des pleins pouvoirs pour conclure la paix. Quelques jours après leur départ d'Ofen, le 10 juillet 1601 (9 moharrem 1010), Ibrahim mourut; sentant approcher sa fin, il avait remis le commandement de l'armée à son neveu Mourtesa-Pascha, et lui avait signalé les affaires les plus importantes. Son corps fut transporté à Constantinople et enseveli dans le tombeau qu'il avait fait construire dans le parvis de la mosquée des princes. Le kaïmakam Hasan le Fruitier fut élevé au grand-vizirat, et chargé de prendre des mains de Mourtesa le commandement de l'armée de Hongrie. On fit présent à Hasan de tout l'attirail de campagne d'Ibrahim, de ses chevaux, de ses chameaux, de ses mulets, et on lui promit même sa veuve la sultane Aïsché en mariage, à condition qu'il partirait immédiatement pour la Hongrie. Hasan aurait voulu se dispenser des honneurs militaires que lui imposait Mohammed, prétextant que la saison était trop avancée pour qu'il pût songer à entrer en campagne; mais le moufti Sanollah obtint du Sultan un ferman qui enjoignait au grand-vizir de se rendre sur les frontières. Hasan, cependant, ne partit pas avant d'avoir obtenu la destitution du moufti, et distribué les premières places de l'empire entre ses partisans. Khodjazadé Mohammed-Efendi fut nommé moufti; Khalil, septième vizir, kaïmakam; Hafiz-Ahmed, troisième vizir; les gouverneurs de Bagdad et de Belgrade furent changés; Hamza-Efendi succéda à Okhdjizadé en qualité de secrétaire d'Etat pour le

chiffre du Sultan. Le 9 août 1601 (9 sâfer 1010), Hasan partit de Constantinople à la tête de nombreuses troupes, et accompagné d'une foule de mouteferrikas et de tschaouschs [1]; pour faire plus de diligence, il ne voulut pas laisser dresser de tentes pendant toute la marche, et arriva le 6 septembre (8 rebioul-ewwel) au camp de son prédécesseur dans la plaine de Semlin. A la nouvelle qu'une forte armée ennemie s'était rassemblée à Raab, et menaçait Ofen ou Stuhlweissenbourg, Hasan dirigea sa marche sur Ofen, dont le gouvernement avait été donné à Mankirkouschi Mohammed [2]; mais avant son arrivée dans cette ville, Stuhlweissenbourg était pris. Trois semaines après, les Ottomans et les Impériaux se livrèrent bataille sous les murs de Stuhlweissenbourg près de l'étang de Velencs [3]. Le capucin Laurent de Brindes, la croix à la main, exhorta, comme autrefois le franciscain Capistrano, lors de la défense de Belgrade, et le dominicain Bartholomée à Scutari, les troupes chrétiennes à la victoire. L'armée impériale avait dressé son camp dans un défilé fortifié par la nature. Pendant les premiers jours, le kiaya Mohammed, avec les seghbans et les silihdars que le grand-vizir lui avait adjoints, fit éprou-

[1] *Proclama che tutti li Mouteferrica e Ciausi e altri che hanno la paga d'un aspro fin a mille al giorno d'incaminarsi verso l'Ongheria.* Luglio 1601.

[2] Istuanfi, l. XXXII, p. 799, appelle par erreur le pascha d'Ofen Mourad : son véritable nom était Mankirkouschi Mohammed, d'après Naïma, Hadji Khalfa, Petschewi et Hasanbegzadé.

[3] Naïma, p. 134, dit à deux milles de Stuhlweissenbourg, dans le défilé de Tscharkaboghazi.

ver des pertes aux Impériaux; le 15 octobre, il attaqua l'ennemi sans en prévenir le gouverneur d'Ofen, Mankirkouschi, et fut tué; Mankirkouschi, accouru à son secours, tomba également, et la bataille fut perdue [1]. Le 16 octobre, les Autrichiens se replièrent sur Palota, où ils se retranchèrent fortement. Le grand-vizir conféra le gouvernement vacant d'Ofen au beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Pascha, et envoya à Poschega l'historien Petschewi, qui avait combattu dans la dernière bataille, avec la mission de prélever l'impôt du karadj sur les Raïas; puis il se mit en marche pour débloquer Kanischa. Le Sultan se contentait pendant les défaites de ses armées de demander à Dieu la victoire.

L'archiduc Ferdinand, à la tête de trente mille hommes [2], avait mis le siége, dès le 1er septembre, devant le château de Kanischa, que sa situation au milieu des marais rendait très-difficile à attaquer; le commandant du château, Hasan Teryaki ou le *mangeur d'opium*, s'est acquis dans les annales ottomanes de cette époque, par sa défense à la fois pleine de bravoure et de ruses habiles, plus de gloire que le commandant en chef de cette campagne, Hasan le Fruitier. Le siége durait depuis trois semaines, lorsque les têtes du gouverneur d'Ofen et du kiaya Mohammed, qui avaient péri sous les murs de Stuhlweissenbourg, furent arborées

[1] Hasanbegzadé donne, pour cause de la perte de cette bataille, l'inimitié qui existait entre le gouverneur d'Ofen et Mohammed Kiaya; mais Petschewi réfute cette assertion, comme témoin oculaire du combat.

[2] Naïma, p. 134, dit quatre-vingt mille hommes.

par l'ennemi sur les tranchées, et menacèrent d'ébranler le courage de la garnison. Hasan rassembla ses compagnons d'armes, s'efforça de leur persuader que ces têtes n'étaient point celles des deux paschas, et leur fit partager sa ferme résolution de défendre la place. Ibrahim, disait-il, n'avait pu prendre Kanischa qu'après avoir fait le vœu d'en consacrer les revenus à la sainte ville de Médine; le Prophète ne permettrait jamais qu'une place appartenant à son saint tombeau tombât entre les mains des infidèles; du reste, les ennemis n'avaient-ils pas commencé le siége le jour même de la naissance du Prophète, et cette circonstance ne rendait-elle pas leur succès impossible? A quoi attribuer, sinon au cri d'*Allah!* poussé par les fidèles musulmans pendant la nuit, l'impuissance des quarante-deux canons que les chrétiens avaient mis en batterie, et qui n'avaient causé presque aucun dommage? Enfin, lui-même avait vu, en quittant le camp du grand-vizir pour venir prendre le commandement de Kanischa, une troupe de pies qui, partie du camp des ennemis, s'était dirigée vers la forteresse, mais qui tout d'un coup avait été attaquée et anéantie par une troupe d'aigles; et comment ne pas voir en ce fait le présage infaillible de la victoire des Musulmans sur les Giaours? Hasan fut activement secondé dans ses ruses de guerre par son beschliaga Kara Omer, et son espion Kara Pentsché. Lorsque Hasan condamnait des prisonniers à avoir la tête tranchée, et les livrait à Kara Omer avec l'ordre apparent de les exécuter, celui-ci leur faisait grâce de la vie, au péril de

ses jours, disait-il, et les renvoyait au camp autrichien avec de fausses nouvelles sur l'état de la forteresse. Un jour, Hasan ayant appris que deux de ses pages, jeunes renégats hongrois, Kenaan et Khanekan, étaient passés à l'ennemi, demanda à dessein en présence de tous ses gens aux derniers prisonniers faits sur les Impériaux, si les deux émissaires étaient heureusement arrivés au camp; en même temps il fit grâce à l'un des prisonniers, à condition qu'il porterait au grand-vizir une lettre dans laquelle il disait que deux de ses pages s'étaient rendus au camp des chrétiens avec de fausses nouvelles et en jouant le rôle de transfuges. Cette ruse ne pouvait manquer de réussir; le prisonnier, de retour parmi les siens, livra la lettre dont il était porteur, et Hasan eut la satisfaction de voir les têtes de ses pages fichées au bout de deux piques à côté de celles des deux gouverneurs turcs. Une autre fois, des cris de joie se firent entendre dans la forteresse au milieu de la nuit; un feu d'artifice fut tiré, au grand étonnement des assiégeans, et Hasan fit tomber entre leurs mains une prétendue lettre adressée au grand-vizir, dans laquelle il lui annonçait qu'il avait reçu les renforts et les munitions qu'il lui avait envoyés. De son côté, Omer-Aga, qui s'était fait représenter à l'archiduc comme son ami, par des prisonniers relâchés, lui dénonçait des trahisons que les Hongrois méditaient contre lui, tandis que devant les prisonniers chrétiens il s'apitoyait sur le triste sort réservé aux Hongrois par l'archiduc; afin d'avoir les larmes faciles et de pleurer à volonté, il portait tou-

jours sur lui un mouchoir imprégné de jus d'oignon. Cependant Teryaki Hasan avait pu, par le moyen de Kara Pentsché, faire parvenir au grand-vizir des lettres dans lesquelles il l'informait de sa véritable position et lui demandait de prompts secours; ce dernier, après avoir distribué aux troupes la solde échue, partit pour Kanischa, et s'avança jusqu'à Szigeth, malgré les murmures de l'armée. L'approche du grand-vizir et plus encore un froid glacial accompagné de neige, déterminèrent l'archiduc à un prompt départ; la retraite s'opéra dans un tel désordre, qu'on abandonna toute l'artillerie et la plus grande partie des bagages (18 novembre 1601). A cette vue, Omer-Aga sortit de la place, et massacra tous ceux qu'il trouva dans les tranchées; Hasan se plaça à la porte de Szigeth, avec une bourse pleine d'or et d'argent pour payer les têtes qu'on lui apporterait; Moussellibeg et Omerbeg poursuivirent les fuyards. Hasan se rendit dans la tente de l'archiduc, où se trouvaient un trône et douze siéges recouverts de velours rouge et un riche tapis [1]. Après avoir fait sur le tapis une prière de remerciemens pour sa délivrance, il partagea le trône en deux d'un coup de sabre, et s'assit sur les débris; puis ordonnant aux begs et aux agas de prendre place sur les douze siéges qui environnaient le trône, il les félicita de l'heureux succès qu'avait eu leur persévérance à défendre la place. Il permit le pillage aux troupes, à l'exception de la tente de l'archiduc qu'il

[1] Naïma dit qu'il paya dix-huit mille têtes, et que le trône de l'archiduc était orné de pierreries; ces deux assertions sont également exagérées.

réserva pour le grand-vizir. Quarante-sept canons furent laissés par l'ennemi dans les tranchées; quatorze mille mousquets, autant de pioches et de pelles, de la vaisselle d'argent, dix mille tentes, des trompettes, des tambours, des cloches, des voitures, des épiceries et des provisions de toutes sortes, tombèrent au pouvoir du vainqueur; six mille prisonniers eurent la tête tranchée dans les fossés, et leurs cadavres furent jetés à l'eau. On trouva dix-huit mille boulets qui avaient été tirés contre la tour à gauche de la porte principale, vingt mille qui avaient été pareillement lancés contre la tour à droite, et cinquante-huit mille autres en réserve dans le camp. Cependant le grand-vizir s'était mis en marche de Szigeth pour Siklós, afin d'apaiser les murmures sérieux que cette campagne à l'entrée de l'hiver avait provoqués dans l'armée. A Siklós il reçut le vaillant défenseur de Kanischa avec les plus grands honneurs et les plus vives démonstrations de joie; il lui conféra le titre de pascha à trois queues, et lui donna trois vêtemens d'honneur et trois chevaux richement enharnachés ; il investit Mousselibeg du sandjak de Güstendil et Omerbeg de celui de Fünfkirchen. Le reïs-efendi Mehdi Elias rédigea le rapport au Sultan sur la délivrance de Kanischa. Les canons furent transportés à Szigeth, puis embarqués sur la Drave, le Danube, et conduits à Belgrade. Le Sultan confirma non seulement les dispositions du grand-vizir à l'égard des défenseurs de Kanischa, mais encore il envoya un kattischérif conçu en termes flatteurs, et renfermé dans une plaque d'or, à laquelle

était fixée une chaîne du même métal; il ordonna que l'aga des janissaires de Kanischa ouvrît et fermât soir et matin les portes, en ayant au cou cette chaîne qui avait autrefois appartenu à Ibrahim, conquérant de cette place, et à laquelle étaient suspendues la clef de la forteresse et la plaque contenant le kattischérif du Sultan; c'est le seul exemple de cette bizarre distinction que présente l'histoire de l'empire ottoman.

Le Sultan récompensa le grand-vizir de l'heureuse issue de la campagne, en lui donnant en mariage la veuve de son prédécesseur Ibrahim, la sultane Aïsché; pendant l'absence de Hasan, elle fut fiancée par procuration à l'aga des janissaires, avec une dot de quarante mille ducats. L'ancien écuyer de Mohammed, Nassouh-Aga, qui à l'occasion du meurtre de la juive Kira avait été destitué sur la demande des janissaires, porta à Hasan la lettre de félicitation du Sultan; il espérait à la suite de cette mission être réintégré dans sa dignité, mais il dut se contenter d'être nommé à une place de chambellan, nomination qui ne pouvait lui présager le rôle élevé que nous lui verrons bientôt jouer.

Cependant en Asie Karayazidji (l'écrivain noir) avait battu à Kaïssariyé Hadji Ibrahim-Pascha, qui l'avait attaqué sans attendre les renforts de Sokolli pour avoir seul l'honneur de la victoire; après cet avantage, il se porta à la tête de trente mille hommes sur Sepedlü dans le voisinage d'Elbistan, où il en vint aux mains avec Sokolli. Le combat dura tout un jour; les deux tiers des rebelles et tout le bagage restèrent sur le

champ de bataille. Karayazidji s'enfuit avec les débris de son armée dans les montagnes de Djanik, l'ancienne résidence des *Tzanes* sur les bords de la Mer-Noire; il ne tarda pas à y mourir, mais son frère Deli Hasan (Hasan le Fou) lui succéda dans son commandement. Trois nouveaux chefs de formidables bandes de rebelles, Schahwerdi, Yoular Kapdi et Tavil, parurent bientôt sur la scène. Ces derniers coupèrent en morceaux le cadavre de Karayazidji comme Typhon celui d'Osiris, et en ensevelirent chaque partie dans des endroits éloignés les uns des autres, afin qu'il fût impossible aux Ottomans de profaner les restes sacrés de leur chef. Sortis des montagnes de Djanik, ils tombèrent sur les chariots qui transportaient du Diarbekr à Tokat les bagages de Sokolli, ravagèrent la contrée de Tokat, pillèrent le jardin du vizir, qu'on appelait Djennet baghi (*jardin du paradis*), et dans lequel, au lieu de fleurs naturelles. étincelaient des bouquets de diamans et d'orfévrerie; puis ils mirent le siége devant Tokat, où Sokolli s'était enfermé à la vue des progrès de la révolte. Le Sultan alarmé nomma le gouverneur du Diarbekr, l'eunuque Khosrew-Pascha, serasker des troupes contre les rebelles à la place du vizir Hasan Sokolli. Personne n'osa annoncer au vizir sa destitution; il voulut faire mettre à mort le chambellan qui le premier lui apporta cette nouvelle, et il chassa de sa présence son propre frère qui vint pour lui faire part de sa disgrâce. Le siége de Tokat durait depuis un mois, lorsqu'un matin, un excellent tireur turc, voyant Hasan assis sur sa porte, comme à

l'ordinaire, déchargea son fusil sur lui; Hasan tomba sur le coup, mourant comme son grand-père de mort violente; cet événement décida la chute de la ville. Les rebelles, après avoir pillé Tokat, se dispersèrent par bandes dans toute l'Asie-Mineure, vendant les trésors de Sokolli, ses riches étoffes, ses tapis et ses armes. Khosrew-Pascha, qui, en recevant le commandement des troupes de Damas, Haleb et Merâsch, s'était porté en avant pour anéantir Deli Hasan, se trouva abandonné de ses soldats à l'approche de l'hiver, et le vizir Hafiz-Ahmed qui avait été envoyé de Constantinople à Koutahia avec l'ordre de protéger l'Asie-Mineure, fut assiégé lui-même pendant trois jours par les rebelles dans la capitale d'Anatolie. Un froid excessif et une neige abondante forcèrent seuls les insurgés à lever le siége. Dans le cours de cette même année, pendant que les armées ottomanes combattaient en Europe et en Asie les Hongrois et les rebelles, les Espagnols, les Maltais et les Florentins réunirent leurs flottes pour attaquer Alger, Tunis, la Maïna et l'île de Kos. Une flotte de soixante-dix galères, espagnoles, romaines, florentines et maltaises, sous les ordres d'Andrea Doria et de Don Juan de Cordoue, se montra dans les parages d'Alger, mais se retira sans avoir rien fait, parce qu'elle trouva tout le littoral sous les armes. Djighalizadé, qui avait observé leurs mouvemens, avec une flotte de cinquante voiles, ravagea les côtes d'Italie. Cinq galères maltaises furent plus heureuses dans leur débarquement en Laconie, où elles surprirent Neocastron (Passeva),

grâce à la révolte fomentée par l'évêque de Tirhala chez les Grecs; vers le même temps, des galères florentines ravagèrent l'île de Lango (Kos), pour se venger des pirateries des Barbaresques. D'un autre côté, la France, s'adressant directement à la Porte, demanda réparation des pertes causées à son commerce par les brigandages des Algériens, et le Sultan ordonna au beglerbeg d'Alger de restituer les captures faites. C'est le premier exemple de réparation donnée par la Porte à une puissance étrangère, dont l'histoire ottomane fasse mention. Les Maltais se firent justice eux-mêmes, l'année suivante, par la prise et le pillage de la ville de Mohammediyé sur les côtes d'Afrique.

Au mois d'août de la même année 1602, le grand-vizir vint mettre le siége devant Stuhlweissenbourg, et le 29 du même mois, jour anniversaire de la défaite de Mohacz et de la chute de Belgrade, cette ville, où se faisait le sacre des rois de Hongrie et où étaient leurs tombeaux, rentra une seconde fois sous le pouvoir des Turcs. Pendant les négociations ouvertes pour la reddition de Stuhlweissenbourg, des janissaires avides de butin et les Français transfuges de Papa pénétrèrent les armes à la main dans la place, et sabrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Le comte Isolani, commandant de la forteresse, et les autres officiers, qui d'après la capitulation devaient se retirer en toute liberté, furent retenus prisonniers et conduits à Belgrade, parce que le grand-vizir prétexta que leur soumission leur avait été imposée par la garnison et n'avait point été spontanée. Hasan le Fruitier se rendit

ensuite à Ofen, et alla camper dans la plaine de Pest, pour porter des secours à Mosès Székely, qui, en Transylvanie, avait secoué l'autorité du généralissime autrichien Basta. Mais l'armée impériale étant venue dresser son camp dans la plaine de Djegherdelen (Georgenfeld) en face de Gran, et le bruit de ses canons parvenant jusqu'au camp ottoman, Kazizadé Ali-Pascha, gouverneur d'Ofen, et Habil-Efendi, juge de cette même ville, représentèrent au grand-vizir qu'il n'était rien moins que prudent de se porter sur la Transylvanie dans un moment où une des places les plus formidables de la Hongrie menaçait de succomber sous les efforts de l'empereur; d'autre part, des troupes envoyées en reconnaissance rapportèrent la nouvelle de la marche de l'ennemi sur Ofen. Cependant le grand-vizir Hasan, qui n'abdiquait pas facilement ses opinions, soutint que ce n'était qu'une ruse des Impériaux pour l'empêcher d'entrer en Transylvanie, et qu'il était nécessaire d'appuyer Székely, qui venait de réduire Lippa et Yenœ. Sourd à tous les conseils, il se mit en marche pour Szólnok, emmenant à sa suite cinq gros canons et cent pièces de campagne, passa la Theiss, et campa à Szarvas le cinquième jour de son départ. Il reçut dans ce bourg la nouvelle alarmante que l'ennemi s'était rendu dans l'île de Csepel par un pont de bateaux, et de là devant Pest qu'il avait attaquée et conquise, et enfin qu'Ofen était assiégée et foudroyée par l'artillerie impériale du côté de la porte *de Vienne* et de la porte *de l'Eau* [1]. Le grand-vizir en-

[1] *Betsch Kapousi, Owa Kapousi,* la porte de la vallée.

voya immédiatement deux mille cavaliers sous les ordres de Nouhbeg, beglerbeg d'Anatolie, et rebroussa lui-même chemin vers Pest avec une telle célérité, qu'il y arriva le quatrième jour. Les Ottomans brisèrent à coups de canon le pont de bateaux qui servait de communication entre Pest et l'*île des Oies*[1]; ainsi Pest fut assiégée par les Ottomans, tandis qu'en face, sur l'autre rive du Danube, Ofen était vivement pressée par les Impériaux. Une telle disette régnait dans le camp turc, qu'un kilo de farine y valait dix à vingt ducats, et le kilo d'orge quinze; mais les Ottomans purent être alimentés par Ofen. On reconnut alors l'utilité des fortifications par lesquelles Mahmoud-Pascha avait protégé l'année précédente la place située entre les écuries et le Danube, et le chemin qui conduit de la porte *de l'Eau* au fleuve, car sans cela les kaïques n'auraient pu, en sûreté, transporter des provisions dans le camp ottoman. Le beglerbeg Ali, le juge Habil, et l'aga des janissaires d'Ofen supplièrent le grand-vizir de partir, afin que la ville ne fût pas affamée, et de leur laisser seulement Mohammed-Pascha avec quelques renforts. Le grand-vizir consentit à leur demande, fit entrer dans Ofen deux mille janissaires, des armuriers, des canonniers, un corps de volontaires, et partit le 2 novembre 1602, en se dirigeant par Kecskemet et Peterwardein sur Belgrade. Mohammed-Pascha releva le courage de la garnison et la décida à une sortie qui fut couronnée d'un plein suc-

[1] *Kazlar adasi;* Naïma, p. 156. Petschewi, f. 239. *Fezliké,* f. 98. Hasanbegzadé, f. 105. Istuanfi, l. XXXIII.

cès; le juge Habil, à la tête des troupes choisies pour ce fait d'armes, tua malgré ses quatre-vingts ans, un guerrier ennemi de sa propre main. Des tonneaux de l'invention de Souleïman-Pascha, remplis de bombes prêtes à éclater, furent lancés au milieu des ennemis, dont plusieurs centaines furent tués ou blessés par ces projectiles d'un nouveau genre. Mais la rigueur de la saison fut le meilleur auxiliaire des assiégés; des pluies continuelles forcèrent l'archiduc Mathias à lever le siége et à se retirer (18 novembre); il laissa dans les marais quelques canons qui furent transportés dans la forteresse. Mohammed-Pascha, connu par sa sévère discipline, récompensa ceux qui s'étaient bravement conduits; lui-même reçut de Constantinople un diplôme qui lui conférait le rang et les revenus de troisième vizir. A Belgrade, Hasan vit arriver le khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, dont l'absence s'était vivement fait sentir dans les deux dernières campagnes. Ghazi-Ghiraï s'était déterminé à rejoindre le camp ottoman, dans la crainte qu'un de ses trois frères, Selamet-Ghiraï, Mohammed-Ghiraï, Schahin-Ghiraï, qui se trouvaient alors comme prisonniers ou comme fugitifs, l'un en Roumilie, les autres en Anatolie, ne fût nommé khan, si lui-même tardait trop long-temps à se mettre à la tête des secours qu'il devait à son seigneur suzerain. Le grand-vizir le reçut avec les plus grands honneurs; il assigna aux Tatares pour quartiers d'hiver Szigeth, Koppany, Mohacz, et au khan lui-même Fünfkirchen; Ghazi-Ghiraï se livra pendant la mauvaise saison aux plai-

sirs d'une vie épicurienne, et fit un ouvrage en vers sur les qualités du vin et du café, digne pendant du poëme de Fouzouli, intitulé *le Vin et l'Opium*[1].

Le mois de janvier fut marqué à Constantinople par une révolte des sipahis. Quelque temps auparavant, les oulémas avaient présenté à Khalil-Pascha, alors kaïmakam, un mémoire dans lequel ils se plaignaient de l'indiscipline et de la conduite turbulente de ce corps. Le kaïmakam avait adressé à ce sujet un rapport au Sultan; et un kattischérif avait invité les mécontens au repos. Là-dessus ils menacèrent de commettre de nouveaux désordres, et Mohammed dut, pour les apaiser, emprisonner dans les Sept-Tours le kaïmakam Saatdji-Hasan, et donner sa place à Güzeldjé Mohammed-Pascha; le moufti Mohammed Efendi Khodjazadé, fils de Seadeddin, fut déposé, et son prédécesseur Sanollah fut, pour la seconde fois, appelé à la plus haute dignité de la loi (3 janvier 1603 — 20 redjeb 1011). Non contens des concessions qu'on leur avait faites, les sipahis exigèrent qu'on prît dans un diwan à pied des mesures décisives contre les rebelles de l'Asie. Sur leur demande tumultueuse, le Sultan se rendit à la porte du harem, monta sur le trône qu'on y avait apporté, et reçut les propositions des rebelles, ayant à ses côtés le kaïmakam et le moufti (créatures des sipahis), et une trentaine d'oulémas. Trois des principaux chefs des mutins, Houseïn Khalfa, Poriaz Osman et l'écrivain Djizmi, présentèrent au Sul-

[1] Naïma, p. 159; exemplaire de la Bibliothèque R. de Dresde; il porte le titre de *Nigh ou Bed* (*le Bien et le Mal*).

tan, sans l'intermédiaire des vizirs, une supplique dans laquelle ils dépeignaient hardiment les malheurs causés à l'empire par les insurrections d'Asie et la corruption des grands. Le gouvernement d'Erzeroum, disaient-ils, était entre les mains des seghbans et lewend de Kœsenefer-Pascha; Siwas était au pouvoir d'Aladjatlü et du rebelle Ahmed; en Karamanie, Deli Hasan était en pleine révolte; les sandjaks de Merzifoun et de Kastemouni étaient occupés par Karasaïd et Hasan le Long; les serdars qu'on avait envoyés, à diverses reprises, pour mettre un terme à tous ces désordres, avaient été constamment battus. Cet état de choses ne pouvait être attribué qu'aux chefs des eunuques noirs et blancs, au grand-gouverneur de la cour Ghaznefer, aux vizirs, et surtout au quatrième vizir Hasan Tirnakdji, et à l'ancien kaïmakam Hasan l'Horloger, qui avait caché au Sultan la situation de l'empire; leurs têtes devaient tomber en expiation. Afin d'apaiser le tumulte, le Sultan envoya chercher Hasan l'Horloger au château des Sept-Tours, et le fit mettre en communication avec les rebelles; Hasan prouva, par ses rapports adressés, puis signés de la propre main du Sultan, qu'il lui avait fait connaître tous les événemens qui s'étaient passés en Asie, et il évita ainsi la mort violente qu'on lui préparait [1].

[1] *Hasan portato dalle sette torri raconta gli ordini ricevuti dalla Sultana e dal Capiaga.* 19 genn. 1623. *Sum. del. Rel. ven.* — *Scrivana della regina amazata e con 3 altre donne gettate al mar.* 9 genn. 1603. — *Al Capo dei Sipahi tagliata la testa e un Dervis che soffre di morir con loro.* 22 feb. 1603.

Hasan Tirnakdji tomba à genoux en présence des rebelles et fut épargné sur l'intercession des janissaires. Mais les sipahis n'en demandèrent pas moins impérieusement les têtes du kislaraga Osman, accusé d'avoir vendu des places par l'entremise du harem, et du kapouaga Ghaznefer, à qui ils firent un crime d'avoir provoqué la nomination de Khosrew comme serdar des troupes envoyées en Asie. Le Sultan se vit contraint de sacrifier à sa propre sûreté les conseillers secrets des sultanes favorites et surtout ceux de la sultane mère. Les têtes des deux chefs des eunuques roulèrent sous la hache du bourreau ; et après cette satisfaction donnée aux troupes, le Sultan salua les membres du diwan et se retira dans le harem. Le grand-vizir, qui avait revêtu à Ofen Lala Mohammed-Pascha du titre de général en chef des forces ottomanes en Hongrie, était parti de Belgrade pour Constantinople, à la première nouvelle des mouvemens des sipahis. Il apprit à Yagodina qu'ils avaient obtenu la réinstallation du moufti Sanollah, et à Nissa que les deux chefs des eunuques avaient été exécutés. A Khirmenlü deux chambellans lui remirent deux lettres de la sultane Walidé et du Sultan qui le rappelaient à Constantinople. Il s'arrêta à Andrinople avec le reïs-efendi Hasanbegzadé, qui ne l'avait pas quitté pendant tout le cours de la campagne, dans la maison du juge de la ville Sekeriazadé Yaya Efendi, devenu plus tard moufti. Entre Karischdüran et Siliwri, le grand-vizir rencontra l'agent qu'il avait envoyé à Constantinople, et l'administrateur des fondations pieuses, qui lu

représentèrent la nécessité d'entrer dans la nuit même à Constantinople, parce que le lendemain matin les sipahis pourraient s'opposer à son passage, que du reste les ordres nécessaires pour protéger son entrée avaient été donnés à la garde établie à la porte de la ville à laquelle aboutit la route de Siliwri (7 février 1603 — 25 schâban 1011). Dès que Hasan le Fruitier fut arrivé dans son palais, il en instruisit le Sultan qui lui fit répondre en lui souhaitant la bien-venue; il reçut dans la même nuit la visite du kaïmakam Mahmoud, son ennemi, et des deux juges d'armée; il chargea ces derniers d'inviter le moufti pour le lendemain matin à une entrevue dans laquelle seraient discutées les affaires du moment, et de lui exprimer ses regrets de n'avoir pu le visiter à l'heure avancée à laquelle il était entré dans la ville; il attendit pendant toute la matinée, mais vainement, une réponse du moufti. Les chefs des rebelles s'étaient rendus dès le point du jour chez ce dernier et en avaient obtenu un fetwa qui déclarait légitime l'exécution du grand-vizir à cause des mauvais succès de la campagne de Hongrie, et de l'inefficacité des mesures qu'il avait prises pour éteindre la guerre civile en Asie. Le kaïmakam Mahmoud-Pascha fit appeler les deux grands-juges, leur montra le fetwa, et leur demanda s'ils le trouvaient rendu conformément à la loi; la crainte leur ayant arraché une réponse affirmative, il les força de le signer. Le kaïmakam s'appuya de ce fetwa dans le rapport qu'il adressa au Sultan; il lui dit que si on ne se rendait pas à la demande des si-

pahis, justifiée par la décision du moufti, sa hautesse courrait le plus grand danger. Le grand-vizir qui apprit les menées de Mahmoud fit écrire au Sultan par Hasanbegzadé une lettre dans laquelle on trouve ces mots : « Mahmoud-Pascha est d'intelligence avec les » rebelles et il leur a promis trente mille ducats s'ils » parviennent à me renverser. Voici ce qu'il faut ré- » pondre à son rapport : Ce que fait mon grand-vizir » arrive par ma volonté ; je ne veux pas que personne » vienne s'immiscer dans les hautes affaires du gou- » vernement. » Hasan finissait en demandant que la tête de Mahmoud tombât cette nuit même. Le Sultan rendit un kattischérif dans lequel il prononçait la sentence de mort de Mahmoud ; il chargea le grand-chambellan Kasim de remettre à Hasan le fetwa et le rapport qui l'accompagnait, et lui confia l'exécution de Mahmoud. Le grand-chambellan ne put s'acquitter que de la première partie de sa commission, Mahmoud-Pascha ayant trouvé le moyen de s'enfuir.

Le grand-vizir ne se dissimulant pas le danger qui le menaçait, barricada son palais, et s'enferma dans un cabinet attenant à celui de sa fiancée, la sultane veuve d'Ibrahim ; il ne pouvait aller chez elle, parce que les noces n'avaient pas encore été terminées. Les rebelles entourèrent le palais de Hasan, et se préparèrent à l'attaquer. A la chute du jour, Hasan, déguisé et accompagné seulement de deux confidens, se sauva par une porte de derrière, et se réfugia auprès de l'aga des janissaires. De sa retraite, il fit appeler le reïs-efendi Hasanbegzadé, pour lui dicter un rap-

port au Sultan dans lequel on remarquait les passages suivans : « Le moufti Sanollah s'est rangé ouvertement » du côté des rebelles; son neveu Tschelebikazi a reçu » trente mille écus des révoltés d'Asie pour faire des- » tituer le vizir Mohammed, fils de Sinan, nommé ser- » dar contre eux. » Il lui dit encore que les janissaires demandaient hautement la déposition du moufti, son exil à Rhodes et la nomination à sa place d'un homme juste et craignant Dieu, tel que Moustafa Eboulmeïamin. Hasanbegzadé écrivit toute la nuit des lettres aux vizirs, aux scheïkhs, aux oulémas, aux généraux des debedjis et des topdjis, et aux chefs de l'arsenal pour les adjurer, au nom de l'obéissance qu'ils devaient au Sultan, de se trouver au lever du soleil avec tous leurs gens armés dans le parvis de la mosquée Souleïmaniyé, en face du palais de l'aga des janissaires. Le grand-vizir fit sa prière dès la pointe du jour dans la salle de l'aga des janissaires qui, en cette occasion, remplit l'office d'imam; lorsque les janissaires furent rassemblés dans la cour de la Souleïmaniyé, le grand-vizir, accompagné de l'aga, se plaça sur les gradins les plus élevés conduisant à la porte de la mosquée, et lut à haute voix un ordre du Sultan ainsi conçu : « Janissaires, mes braves serviteurs, grâces vous soient » rendues; ma faveur vous est justement acquise. De- » puis le règne de mes ancêtres jusqu'au mien, vous » ne vous êtes rendus coupables d'aucune infamie, » d'aucune insubordination. Continuez à mériter ma » bienveillance, et aidez le grand-vizir à punir de mi- » sérables rebelles. Ma prière et mon amitié sont avec

» vous. » Les janissaires témoignèrent, par leurs acclamations, de leur assentiment aux volontés du Padischah ; puis ils demandèrent, par la bouche de leurs officiers avec qui le grand-vizir s'était d'avance concerté, la destitution du moufti. « Très-volontiers![1] » répondit Hasan, et il convoqua aussitôt les oulémas et les vizirs à une assemblée générale ; Cicala, qui refusa de s'y rendre, fut amené de force par le tschaousch-baschi ; on dressa la liste des rebelles, et on rédigea des ordres qui les déclaraient déchus de leurs fiefs. Quelques agas des janissaires furent envoyés aux sipahis, qui s'étaient rassemblés sur l'hippodrome, près de la ménagerie des lions, pour leur signifier qu'ils eussent à livrer les chefs de la révolte, qu'autrement ils devraient s'attendre à une sévère punition. Les sipahis déclarèrent qu'ils ne livreraient pas un seul homme. Deux chambellans vinrent bientôt avec un ferman du Sultan ordonnant la destitution du moufti, et son remplacement par Moustafa-Efendi. Le grand-vizir lut publiquement ce ferman, puis il embrassa Moustafa-Efendi, qui n'avait pas bien entendu sa nomination, le tira du banc des juges d'armée où il siégeait, pour lui donner la place qui lui revenait désormais, au-dessus des vizirs. Après que Moustafa eut reçu les félicitations du corps des oulémas, Hasan lui demanda au nom du Sultan ce que la loi ordonnait de faire de ceux qui refusaient de

[1] *Al rees wel aïn*, c'est-à-dire *sur la tête et les yeux*, parce qu'on met la main sur la tête, puis sur les yeux pour témoigner de son bon vouloir et de son obéissance. Naïma, p. 164, et Hasanbegzadé, f. 109.

livrer les meneurs de la révolte. Le nouveau moufti déclara leur licenciement légitime. Le grand-vizir envoya aux sipahis les officiers supérieurs des régimens en garnison à Constantinople, pour leur faire part de la décision du moufti, et les menacer, en cas de refus d'obéissance, de les renvoyer du service, de brûler leurs rôles, et de trancher la tête à leurs chefs. Après le départ de cette députation, Hasan passant d'un coup-d'œil en revue tous les chambellans, appela Daoud (plus tard grand-vizir lors de l'assassinat du sultan Osman), et lui donna l'ordre à l'oreille de prendre avec lui quarante kapidjis et d'embarquer l'ancien moufti Sanollah pour Rhodes; il chargea le chambellan Hamzaaga et le defterdar Mourad d'apposer les scellés sur le palais et les biens du kaïmakam fugitif Mahmoud-Pascha, et enjoignit aux officiers des janissaires de fermer les portes de la ville. L'aga des janissaires, Ferhad, monta à cheval, et, précédé des adjemoghlans, des canonniers et des armuriers, il balaya les sipahis devant lui, et emporta de vive force le khan de plomb près de la monnaie, qui était la principale position des rebelles. Le lendemain matin, 28 janvier 1603, Hasan reçut dans le diwan les félicitations des vizirs, des oulémas et des agas. Dans l'après-midi, deux des chefs de la révolte, Poriaz Osman et Oghouz Mohammed, furent conduits devant le grand-vizir. Le premier, ancien compagnon d'armes de Hasan, confessa sa faute avec repentir, et dit qu'il n'avait été poussé à la rébellion que par le moufti Sanollah, et le désir d'avoir sa part des trente mille

ducats promis pour la fomentation des troubles. Il demanda, pour toute grâce, de n'être pas étranglé comme les femmes, mais de tomber sous le glaive. Le grand-vizir fit conduire les deux chefs dans le seraï, où ils renouvelèrent leurs aveux en présence du Sultan ; en récompense de leur sincérité, on leur fit grâce de la strangulation, et on se contenta de leur trancher la tête. Trois autres meneurs eurent le même sort. Djizmi avait pu réussir à s'échapper, malgré la clôture des portes, en se faisant transporter à Scutari dans un cercueil ; mais ses serviteurs, en passant les montagnes, l'assassinèrent ensuite pour se partager quelques mille ducats qu'il avait pris avec lui. Le moufti Sanollah et le kaïmakam Mahmoud s'étaient réfugiés dans le cloître de Bazirgandjamisi (mosquée des négocians), et y avaient trouvé sûreté et protection. C'est ainsi que cette fois la révolte des sipahis fut apaisée par les janissaires, circonstance qui donna naissance à une haine implacable entre ces deux corps [1]. Le grand-vizir, qui jusqu'alors avait justement sévi contre la révolte, exploita la défaite des rebelles au profit de ses inimitiés personnelles. Un jour, en sortant du seraï, il fit saisir le vizir Hasan, et ordonna de lui trancher la tête ; il exila Hasan l'Horloger à Trabezoun, jeta dans les prisons des Sept-Tours l'eunuque Hasan-Pascha, l'ancien kaïmakam, et demanda à plusieurs reprises l'exécution de Cicala, mais sans pouvoir l'ob-

[1] *Il Supremo Vezir fa amazar 100 Castradi sul Hippodromo in sacrifizio, promette 20,000 Zechini ai Gianizari per il beneficio della vita, allegrezza per lo ribassimento dei Sipahi.* Feb. 1602.

tenir du Sultan. Cicala, accusé d'intelligence avec les rebelles, ne parut pas au diwan, de sorte que les affaires de son département furent souvent expédiées par Djerrah Mohammed et le reïs-efendi Hasanbeg-zadé. Mais Hasan le Fruitier prépara lui-même sa chute en négligeant les favoris du Sultan, et en cessant même de cultiver ses meilleurs amis, au point que le moufti Eboulmeïamin, dont il avait favorisé l'avancement, l'aga des janissaires Ferhad, Moustafa-Pascha, fils de Rasiyé, et le kislaraga Abdourrizak n'eurent plus pour lui que de l'indifférence ou même de l'inimitié.

La haine réciproque du grand-vizir et de l'aga des janissaires prit sa source dans les faits suivans. Lorsque Ferhad fit vendre les biens de l'eunuque Hafiz Ahmed-Pascha, le defterdar Bogatschazadé, qui assistait à la vente au nom de la chancellerie, prétendit que ces sortes d'expropriations ne devaient pas être faites par l'aga, mais par les administrateurs des finances. « Si » Dieu le veut, s'écria Ferhad, je mettrai sous peu de » jours à l'enchère tes biens et ceux de celui qui t'en- » voie. » Le defterdar rapporta ces paroles au grand-vizir, en les envenimant encore davantage. Quelque temps après, Hasan se trouvant avec l'aga, lui dit : « Si Dieu le veut, je te mettrai bientôt dans le cas » d'avoir besoin d'un sandjak. » Plusieurs expressions semblables et l'excessif orgueil de Hasan lui aliénèrent tous les esprits. Ses ennemis se concertèrent pour l'accuser d'actes arbitraires auprès de Mohammed et de la sultane Walidé. Le Sultan demanda par écrit aux

mouftis et aux oulémas leur opinion sur la légalité de certains actes de Hasan. Le grand-vizir, qui en avait été instruit, ayant demandé au moufti quelle avait été sa réponse, celui-ci lui dit avoir affirmé la légalité des mesures dont l'examen lui avait été soumis. Pressé par Hasan de lui montrer le kattischérif du Sultan, celui-ci s'excusa en prétextant qu'il l'avait perdu; c'est à cette époque que la sourde inimitié qui les divisait déjà prit le caractère d'une rupture ouverte. Le moufti, l'aga des janissaires, le kislaraga nuisirent, autant qu'il leur fut possible au grand-vizir dans l'esprit de la sultane Walidé et de Mohammed. Hasan, disaient-ils, avait pour but d'éloigner la sultane; il avait gagné les janissaires, en leur prodiguant des promesses et de fortes sommes, et il était enfin assez puissant pour refuser de rendre le sceau de l'empire si on le lui demandait. Ces insinuations obtinrent tout crédit auprès de la sultane Walidé et du Sultan. Un jour que Mohammed se trouvait dans le palais de Daoud-Pascha, que la sultane Walidé avait fait élever à l'extrémité des faubourgs de la ville pour s'y réfugier en cas de révolte, le grand-vizir lui demanda une audience, pour des affaires pressantes [1]. La réponse qui lui fut faite d'attendre le prochain diwan pour présenter son rapport, lui dévoila sa disgrâce. Le 4 octobre 1603 (27 rebioul-akhir 1012), qui était un jour de diwan, l'aga des janissaires fut reçu le premier en audience par le Sultan; puis vinrent les juges d'ar-

[1] *Il Signore fa fabricar un luoco vicino a Daut per consiglio della Sultana dubitando di qualche tumultuaria sollevazione.* Gennaro 1601.

mée, les vizirs, et en dernier lieu le grand-vizir, qui ordinairement avait de longs entretiens avec Mohammed, et qui cette fois fut à peine écouté quelques minutes. Dans l'après-midi du même jour, Hasan était occupé à écrire à la sultane Walidé, lorsque le chambellan Türk Ahmed lui apporta une lettre du Sultan qui lui annonçait sa destitution; il se rendit immédiatement aux jardins de Südlidjé appartenant à la sultane son épouse. A la nouvelle de la déposition du grand-vizir, les janissaires se constituèrent en révolte ouverte; ils enfermèrent leur aga dans sa maison, et signifièrent au moufti et aux kadiaskers d'obtenir la réinstallation de Hasan dans sa dignité, les menaçant, en cas contraire, de piller et d'incendier leurs maisons. Cependant l'aga des janissaires avait pu se réfugier chez le kaïmakam Djerrah Mohammed-Pascha entre les mains de qui était provisoirement le pouvoir du grand-vizirat; sa place fut donnée à Türk Aga; Kasim fut nommé vizir, et le gouverneur d'Egypte Yaouz Ali (Ali le Sévère), Bosnien d'origine, issu de l'illustre famille des Malcovich, fut élevé à la première dignité de l'empire. La révolte des janissaires fut apaisée par l'intervention de leur nouvel aga et de leurs officiers. Dix jours après, dix eunuques se rendirent au palais de Südlidjé, arrachèrent Hasan de l'appartement de la sultane, et l'étranglèrent dans le jardin de Khanedan Aga[1]. Le reïs-efendi Yazidjizadé Hamza (le même qui avait accompagné du camp de Kanischa l'envoyé de Michel, Dimo, à Constantinople) fut déposé pour

[1] Naïma, p. 175. Ghanizadé, gendre de Sanollah.

avoir prélevé les taxes imposées par Hasan le Fruitier sur les diplômes d'investiture délivrés aux oulémas; il ne put se racheter de la prison que par le sacrifice de sommes considérables, et sa place fut donnée au secrétaire Mim. Le moufti obtint la destitution de Djerrah Mohammed, en représentant au Sultan que ce fonctionnaire, malade de la goutte, faisait gérer sa place par le secrétaire d'Etat pour le chiffre impérial, et qu'une dignité aussi haute que celle de kaïmakam devait être remplie par le titulaire et non par des substituts; le vizir Kazim, antérieurement aga des janissaires, fut nommé kaïmakam, et dès lors en parfaite intelligence avec le moufti, il tint les rênes du gouvernement (13 novembre 1603 — 8 djemazioul-akhir 1012). Le sceau de l'empire fut envoyé par le muet Killi au nouveau grand-vizir en Egypte; Yaouz Ali laissa dans cette province Piribeg pour son remplaçant, traversa la Syrie et l'Asie-Mineure à la tête d'une armée égyptienne, justifiant pendant toute sa marche, par des exécutions et d'autres mesures vigoureuses, son surnom de *Sévère*. Il lui suffit de menacer les troupes rebelles du pascha de Damas pour les faire rentrer dans l'obéissance. A Adana, où l'ordre avait été troublé, il fit trancher la tête à quelques-uns des mutins et couper les mains à d'autres; à son entrée à Koniah, les quatre vizirs, Khosrew-Pascha, Pialé-Pascha, Ibrahim-Pascha, et le bostandji-baschi Ali-Pascha, qui étaient allés à sa rencontre, furent invités à quitter la ville s'ils ne voulaient s'exposer à une sévère punition pour les exactions dont ils avaient acca-

blé cette contrée. Le rebelle Ghourghour, qui portait d'ordinaire une énorme massue de bois et avait coutume de la planter dans les murs des villes où il passait en demandant son pesant d'argent [1], vint à Akschehr faire sa soumission à Yaouz Ali. Au moment où Ghourghour baisait l'étrier d'Ali-Pascha, sa tête roula à terre sur un signe du grand-vizir.

Le principal chef des rebelles de l'Asie-Mineure, Deli Hasan (Hasan le Fou), frère de Karayazidji, avait envoyé sept mois auparavant à Constantinople son délégué Schah-Werdi pour faire sa soumission, et avait obtenu, par l'entremise du tirnakdjibaschi Houseïn, non seulement le pardon du passé, mais encore l'investiture du gouvernement de Bosnie, pour réparer dans les combats contre les infidèles le crime de son ancienne rébellion. Quatre cents des siens furent incorporés, sur ses prières, dans les rangs de la garde à cheval du Sultan, avec une solde de neuf aspres par jour; lorsqu'il aborda à Gallipoli, il sacrifia trente moutons sur le tombeau de Souleïman, fils d'Ourkhan (2 avril 1603 — 1er silkidé 1012) [2]. Son armée, forte de dix mille hommes, était un ramassis de gens de toute sorte, dans le plus singulier équipement; les uns étaient à moitié nus, avec des amulettes et des talismans aux bras et au cou; les autres, ayant des cheveux longs et flottans comme des femmes, étaient armés de perches au bout desquelles flottaient des bandeaux de

1 Cette massue pesait cent mille piastres.

2 *Assan ribelle passato d'Asia in Gallipoli dove sacrificò 30 Castradi alla sepoltura di un corpo che tengono per Santo.* Luglio 1603.

linge blanc, et tenaient suspendus à leurs étriers des amulettes et des os de chameaux. Avant même d'avoir traversé l'Hellespont, ils avaient signalé leur passage en Asie par des meurtres et des brigandages; ils ne changèrent rien à leurs mœurs barbares pendant leur marche vers Andrinople, Philippopolis et Sofia. Deli Hasan opéra sa jonction au pont d'Essek, avec le serasker Lala Mohammed-Pascha, qui, ayant passé l'hiver à Belgrade, venait d'ouvrir la campagne contre la Hongrie. Le khan des Tatares, à la vue de cette multitude sans nom qui suivait la fortune de Deli Hasan, refusa de combattre sous les mêmes drapeaux. Le serasker envoya vainement à Ghazi-Ghiraï l'historien Petschewi, son parent et son confident, et le defterdar Etmekdjizadé, pour l'engager à rester; le khan resta sourd à toutes les prières, et partit pour la Crimée (11 mai 1603 — 30 silkidé 1012), bien que les trois frères, Selamet, Mohammed et Schahin Ghiraï, qui en Asie avaient combattu dans les rangs des rebelles, eussent été reçus en grâce par la Porte. Le serasker et Deli Hasan marchèrent contre Pest, que les ennemis tentèrent de ravitailler. Dans un combat acharné entre les Ottomans et les Impériaux, Derwisch-Pascha et six mille des rebelles d'Asie restèrent sur la place (27 septembre); dans un autre engagement, qui eut lieu le 6 octobre, plusieurs centaines d'heiduques périrent du côté de l'ennemi. La saison avancée interrompant forcément les opérations de la campagne, Lala Mohammed confia à Mourad, beglerbeg de Roumilie, la défense d'Ofen, et au gouverneur de Bosnie

Deli Hasan, celle d'Essek; il permit aux troupes d'Asie de retourner dans leurs foyers et se retira lui-même à Belgrade. Pendant cette année ensanglantée par les révoltes d'Asie et la guerre de Hongrie, le Sultan ordonna la mort d'un de ses fils. Le prince Mahmoud, jeune homme d'un esprit guerrier, et qui faisait concevoir les plus hautes espérances, avait demandé à son père, à plusieurs reprises, de le charger de la soumission des rebelles d'Asie. Cette demande, et l'assertion du kislaraga, d'après laquelle un scheïkh aurait prédit au prince son prochain avènement, furent le signal de sa perte (7 juin — 27 silhidjé). La mère de Mahmoud, le scheïkh, et les personnes soupçonnées d'intelligence avec eux, furent jetés en prison, et mis à mort un mois après. Le mouderris Sari Abdourrahman, surnommé Nadaschli, probablement parce qu'il était issu de la famille Nadasdy, fut condamné à mort en plein diwan comme autrefois Kabiz sous le règne de Souleïman. Les juges d'armée Akhizadé et Ezad-Efendi prononcèrent la sentence d'Abdourrahman; Ezad-Efendi, interrogé par Tirnakdji Hasan-Pascha sur les motifs de cette sentence, les donna en lui disant: « Seigneur, je n'ai jamais rien vu d'aussi étonnant que la conduite de Nadaschli. Il niait la résurrection, le jugement dernier, le paradis et l'enfer, les punitions et les récompenses. Je lui demandai ce qu'il pensait du texte: *Celui qui a créé le ciel et la terre n'est-il pas tout-puissant?* Dieu est tout-puissant, répondit-il, mais il n'exerce pas toujours sa toute-puissance. — Puisque tu affirmes, continuai-je,

» que ce monde doit durer éternellement, que dis-tu » de ce verset de l'Ecriture : *Le jour où la terre sera* » *changée en ce qui n'est pas terre, et où les cieux s'é-* » *crouleront sur un signe de sa main droite?* — Cela » s'explique de soi-même, répliqua-t-il; en dépit de » toutes les transformations, la matière vivra tou- » jours. — Que signifie donc, repris-je, ce vers : *Au* » *jour où les hommes seront dispersés par le vent* » *comme des sauterelles, et où les montagnes seront* » *semblables à du coton cardé?* — Il signifie, dit-il, » que les hommes seront dispersés sur la terre comme » les montagnes. — Je me donnai les plus grandes » peines pour détruire ses doutes par les textes les » plus irréfragables, et le ramener à la vérité, mais » je n'ai jamais pu y parvenir, tant il a d'indépen- » dance dans l'esprit. Bien qu'il eût nécessairement » le jugement faussé, puisqu'il ne voyait pas des vé- » rités aussi évidentes, ce n'était cependant pas un fou; » car il raisonnait avec beaucoup de vigueur d'après » ses déplorables principes. Un fou n'est pas en état » d'interpréter des textes; on ne saurait accepter le » repentir d'un esprit fort qui s'est prononcé à ce » point-là. Comme son exécution immédiate était » conforme à la loi, il a été mis à mort sur-le- » champ d'après notre noble loi. Si vous aviez été » présent au diwan, vous auriez pu vous-même, sans » autre formalité, le tuer de votre main. D'après sa » croyance hérétique, il est délivré par la mort des » misères de ce monde; mais ce sont en réalité les » vrais croyans et l'Islamisme qui sont délivrés de

» son esprit perverti et de ses fausses doctrines. »

L'année 1593, qui vit l'anéantissement des troupes de Hasan, gouverneur de Bosnie, est appelée dans l'histoire ottomane l'*année de la défaite*, et l'année 1600 celle de *la révolte*. A la rébellion des sipahis dans la capitale, et des fugitifs de Keresztes en Asie-Mineure, s'en joignit une nouvelle sur les frontières de Perse, circonstance qui amena l'explosion de la guerre entre les deux empires voisins. Les hostilités contre le schah auraient probablement commencé quelques années auparavant, si les ambassadeurs qu'Abbas avait accrédités auprès des principales cours de l'Europe, pour les solliciter de rompre avec la Turquie, avaient mieux réussi dans leur mission. Les envoyés du schah, Hasan et l'Anglais Antoine Sherly, avaient parcouru toute l'Europe, et porté des lettres de leur souverain au roi de France, au doge de Venise, à l'empereur, au grand-duc de Toscane et au pape, et les avaient pressés de prendre part à une guerre contre les Turcs. L'empereur avait envoyé au schah de Perse le Transylvanien Etienne Kakasch de Zalokemeny. Il mourut en chemin, et il a laissé une description de son voyage qui nous a été transmise par son secrétaire George Tectander de la Jabel[1]. Les trois ambassades

[1] *Iter Persicum, Kurze, doch aussführliche und wahrhaftige beschreibung der Persianischen Reiss : Welche auf der Rom. Kays. May. allergnedig. Befelch, im Jahr Christi* 1602. *von dem Edlen und Gestrengen Herren Stephano Kakasch von Zalokemeny, vornehmen Siebenbürgischen vom Adel, angefangen : Und als derselbig unterwegen zu Lantzen in Medier Land todtes verschieden : von seinem Reissbeferten*

persanes [II], qui après l'explosion de la guerre se rendirent successivement aux cours de France et d'Allemagne avec des lettres de victoire, n'obtinrent pas plus que la précédente. La première étincelle de la guerre s'alluma à Tebriz; la garnison ottomane de cette ville, oubliant toutes les règles de la discipline, se mit à ravager l'Azerbeïdjan et à piller les possessions du gouverneur de Selmas, Ghazibeg, fils du Kurde Schah Kouli. Ghazibeg s'enfuit auprès de Schah Abbas qui l'investit du titre de khan, en lui donnant le turban, le sabre et la ceinture. Les troupes combinées de Tebriz et de Nakhdjiwan assiégèrent le Kurde Ghazi dans son château de Karniyarik et l'en chassèrent. Ghazi se réfugia pour la seconde fois auprès de Schah Abbas, qui se rendit en neuf jours avec quelques mille cavaliers d'Isfahan à Tebriz, et auquel vint se joindre dans le voisinage du village de Sofian, Soulfakar, khan d'Erdebil, à la tête de quelques mille hommes. Le 25 septembre 1603 (19 rebioul-akhir) fut livrée une bataille dans laquelle les Ottomans succombèrent sous la supériorité numérique des Persans; ce fut la défection de Timourdjioghli qui amena leur déroute. Au nombre des morts, on remarqua le beglerbeg de Nakhdjiwan, Mahmoud, et celui d'Akhiska, Khalil; Ali-Pascha, gouverneur de Tebriz, fit des prodiges de valeur auxquels Schah Abbas lui-même rendit un éclatant hommage. La défaite des Ottomans entraina la chute de Tebriz; cependant elle ne se rendit

Georgio Tectandro von der Jabel vollends continuirt und verrichtet worden, etc. Altenbourg, 1610.

aux ennemis qu'après un siége de vingt-un jours (21 octobre — 15 djemazioul-ewwel). Le 23, Schah Abbas quitta sa capitale et se dirigea sur Nakhdjiwan et Eriwan. Sur ces entrefaites, Kassab Hadji avait enlevé aux Ottomans Ordoubad, sa ville natale, et Tschirak-Sultan leur avait repris Djoulfa, Olindjé et Djawanschir. Mais Schérif-Pascha, gouverneur de Wan, sut faire tomber de nouveau Ordoubad en son pouvoir, et s'emparer de la personne de Kassab Hadji, beg de cette ville; cependant les desseins du schah sur Nakhdjiwan et Eriwan rendirent nécessaire la concentration de toutes les forces ottomanes sur ce dernier point; Nakhdjiwan, qui n'était protégé que par un rempart de terre et de faibles fortifications, dut être abandonné; Eriwan, au contraire, fut entouré, dans toute la partie que ne baignait point l'Aras, d'un mur de cinq cents aunes de long, dont la construction fut poussée avec assez d'activité pour qu'il pût être achevé avant l'arrivée du schah. Abbas envoya par un messager au gouverneur d'Eriwan une lettre pleine de bravades, dans laquelle, se prévalant avec orgueil de la récente reddition de Nakhdjiwan, il parlait de la place d'Eriwan comme d'une conquête déjà faite, et annonçait vouloir prendre ses quartiers d'hiver à Ghendjé et à Karabagh encore dans la possession des Ottomans. Schérif-Pascha envoya cette lettre à Constantinople sans y répondre, et demanda aux gouverneurs voisins des secours qui ne lui furent pas accordés. Le 16 novembre 1603 (11 djemazioul-akhir 1012), l'armée

ennemie, qui comptait cinq à six mille Persans, trois mille Kurdes irréguliers appelés Toulounki ou Ghœktolak, parut devant Eriwan ; sous Abbas combattaient Seïfeddin, frère de Ghazi, le scheïkh Haïder, que la Porte avait autrefois investi d'un gouvernement. Alaeddinbeg, qui combattait dans les rangs ottomans lors de la conquête de Nakhdjiwan, Moustafabeg, gouverneur de Makouyé, Kilidj, beg d'Eleschkerd, Ferrouhrouzbeg, le beg transfuge de Berkeschad et Seïnelbeg, avec leurs Kurdes ; Schah-Abbas dressa son camp devant la forteresse sur une hauteur appelée Mihnet-depesi, c'est-à-dire *colline de la fatigue*. Un messager que le gouverneur d'Eriwan avait envoyé à celui de Wan avec une demande de secours, était tombé à Schoureghil entre les mains des Persans. Le schah le renvoya à Schérif-Pascha en lui adjoignant le molla Yakhschi, en qualité de négociateur, et en lui remettant la lettre interceptée, sur le dos de laquelle il avait écrit de sa propre main : « Que Dieu bénisse vos » sages et efficaces mesures ! renoncez à votre folle en- » treprise. Tout secours est impossible. Tous les ha- » bitans du pays ont cessé de combattre ma fortune et » ont fait leur soumission, comme peut vous le prou- » ver l'interception de cette lettre ; ainsi vous ne pou- » vez pas même envoyer de lettres, et vous n'avez » d'autre moyen de salut que la reddition de la for- » teresse. » Schérif-Pascha, qui avait battu les Persans dans trois sorties [1], s'inquiéta peu des forfanteries du

[1] *Fezliké*, f. 117 et 118. Naïma, p. 187. La première sortie eut lieu le

schah, et renvoya Yakhschi, comme disent les historiens turcs, avec la réponse qui convient aux ignorans, c'est-à-dire sans réponse. Yakhschi, qui voulait se donner de l'importance, dit au schah que le gouverneur ottoman n'avait pas répondu à sa lettre, parce qu'elle n'était pas scellée du sceau impérial, et ne portait pas la signature des vizirs. En conséquence, on lui en remit une seconde, signée du vizir et du secrétaire d'Etat (appelé en Perse motamededdewlet), et du kourdjibaschi (général des gardes-du-corps), dans laquelle on exhortait Schérif-Pascha à une prompte soumission. Le gouverneur, pour toute réponse, dit à Yakhschi : « Tant que vous n'aurez pas acheté la con-
» quête de chaque pierre des remparts par la mort de
» chacun de nous, tant que vous n'aurez pas perdu
» vous-même assez de soldats pour qu'on puisse élever
» des pyramides avec leurs têtes, vous ne pourrez es-
» pérer de posséder la forteresse. » Yakhschi, à son départ, fut saisi et poignardé par quelques soldats de la garnison. Lorsque les rapports des gouverneurs d'Eriwan et de Trabezoun eurent annoncé à Constantinople la rupture de la paix par Schah-Abbas, la perte de Tebriz et de Nakhdjiwan, la mort des beglerbegs de Nakhdjiwan et d'Akhiska, la captivité du gouverneur de Tebriz, le kaïmakam Kasim convoqua les vizirs et les oulémas à un grand-conseil, dans lequel Hasan l'Horloger, alors banni à Trabezoun, fut nommé serasker de l'armée d'expédition contre la

12 djemazioul-akhir (17 novembre); la seconde le 17 djemazioul-akhir, et la dernière quelques jours plus tard, un samedi.

Perse. Quelques jours après (22 décembre 1603 — 18 redjeb 1012), le Sultan mourut; cinquante-cinq jours auparavant, un derwisch, en le voyant rentrer dans son palais, lui avait prédit qu'à cinquante-cinq jours de date il devait lui arriver un grand malheur; peut-être la profonde impression que fit cette prédiction sur son esprit superstitieux, a-t-elle hâté sa mort. Le Sultan avait été précédé au tombeau par l'époux de sa tante, Siawousch-Pascha, qui avait occupé trois fois le grand-vizirat [1], et par sa sœur la sultane Aïsché, dont les jours durent être abrégés par l'effroi que lui causèrent l'enlèvement violent et l'exécution de son mari.

Le règne de Mohammed III, que les serviles adulations des littérateurs de son époque comparèrent, à cause de la conquête d'Erlau et de Kanischa, au règne de Mohammed II, marque, aux yeux de l'appréciateur impartial, la période de la décadence de l'empire ottoman; en effet, la continuelle transgression des anciennes institutions de l'empire, et la propagation de l'esprit de révolte dans l'armée comme dans les provinces, ne pouvaient avoir d'autre résultat que de mettre l'empire sur le rapide penchant de sa ruine. A la mort du grand-vizir Sokolli sous Mourad III, des germes de dissolution avaient commencé à se manifester; mais sous Mohammed ils portèrent des fruits funestes. Si Mourad II, qui au milieu du tumulte de la

[1] *Fezliké*, f. 106, et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Siaus morto, zio del Signor per la moglie, tre volte Vezir, non lascia molta facoltà.* Ottob. 1602. *Sum. del. Rel. ven.*

guerre appelait toujours de ses vœux une vie molle et facile, avait préparé par ses conquêtes la base sur laquelle son fils Mohammed II devait élever la puissance ottomane, Mourad III, au contraire, prince adonné à la débauche et au mysticisme, avait, par ses violations des lois fondamentales de l'empire, ouvert une large voie aux insurrections militaires et civiles qui. sous son fils Mohammed III, commencèrent la ruine de l'édifice gouvernemental. De même que Mourad II et Mohammed II ne sont pas les plus grands princes de leur race, si on les compare à Souleïman, de même aussi Mourad III et Mohammed III ne sont pas les plus mauvais, si on établit un parallèle entre eux et quelques-uns de leurs descendans, et notamment le plus déplorable de tous, Moustafa, fils et second successeur du dernier Sultan. Si les grands-vizirs de Mohammed II, Mahmoud, conquérant de Bosnie et de Négrepont, et Mohammed de Karamanie, auteur du Kanounnamé, partagèrent avec ce prince l'honneur et le mérite de la prospérité de l'empire, les grands-vizirs de Mohammed III, et surtout Cicala qui, par son excessive sévérité envers les fugitifs de la bataille de Keresztes, jeta la première semence de la révolte d'Asie, et Hasan le Fruitier, qui alluma le feu de la discorde entre les janissaires et les sipahis, contribuèrent avec leur maître à la désorganisation qui s'introduisit dans toutes les branches de l'administration. Kotschibeg, l'historien de la décadence de l'empire ottoman, signale l'administration de ces deux derniers grands-vizirs comme celle où furent portées

les plus graves atteintes à la constitution des fiefs et des troupes, et marque l'année 1005 de l'hégire, à laquelle eut lieu la conquête d'Erlau, comme l'époque de la plus grande extension et de la plus grande violation des lois fondamentales de l'empire. Avant l'année 1005 (1596), les feudataires étaient tenus de résider dans leurs fiefs, afin de pouvoir, en cas de guerre, rassembler en trois jours le nombre d'hommes qu'ils devaient fournir, et être prêts à marcher en dix jours; les timars de mille à cent mille aspres étaient toujours conférés par les beglerbegs du pays, et non par la cour, et les feudataires étaient destitués toutes les fois qu'il y avait des motifs de plaintes contre eux; l'argent d'orge (arpalik) des chambellans, et l'argent de voile ou de pantoufle (paschmaklik) des sultanes, n'avaient jamais dépassé neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aspres pour chaque personne par an, et les fiefs n'étaient jamais donnés comme argent d'orge ou de pantoufle; aucun chambellan, secrétaire, fourrier, tschaousch, n'était exempt du service de guerre; les petits et les grands fiefs (timar et siamet) n'étaient accordés qu'aux fils de sipahis, et seulement lorsqu'ils avaient prouvé leur descendance légitime par le témoignage de deux grands et de dix petits feudataires; les nains, les muets et autres serviteurs de la cour et du harem ne recevaient jamais de fiefs; les timars n'étaient augmentés qu'à raison d'un aspre par dix, et celui-là seul qui s'était extraordinairement distingué dans un combat, c'est-à-dire qui avait tranché la tête à quinze ennemis, obtenait un siamet.

Hasan le Fruitier ordonna, il est vrai, pendant son grand-vizirat, une révision générale sur les fiefs; mais cette mesure n'obtint aucun résultat parce qu'elle se fit à Constantinople ou à Andrinople, et non dans les gouvernemens d'où dépendait chaque fief, et les nouvelles investitures continuèrent à être conférées par la cour; des fiefs accordés ainsi irrégulièrement s'appelaient *fiefs de corbeille* [1]. Le grand-vizir Sinan-Pascha, en 1594, l'année même de l'avènement de Mohammed III, porta le trouble dans les réglemens des six boulouks ou escadrons de la garde à cheval du drapeau et du Sultan; contrairement à l'ordre d'avancement suivi jusque-là, il mit au nombre des boulouks tous les soldats formant la garnison de Raab, uniquement parce qu'ils étaient restés trois ans dans cette ville; en 1598, la législation qui régissait la chaîne des oulémas fut entièrement rapportée dans ses dispositions qui réglaient la nomination des candidats depuis les grades inférieurs jusqu'aux plus élevés. Avant 1598, un étudiant (sokhté ou thalib) ne pouvait obtenir une place d'*aspirant* (moulazim), s'il n'avait préalablement appartenu comme danischmend, ou amateur de la science (le premier anneau de la chaîne des oulémas), à un collége (medrésé) des *intérieurs*,

[1] Kotschibeg, à la Bibliothèque R. de Berlin, n° XVII, f. 28, et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Sipahi ogni giorno più arditi, hanno ottenuto un Fetwa dal Mufti, che li 12,000 Timari di Buda siano levati a coloro che indegnamente li possedono, hanno ottenuto le intrate delle moschee con gran scandalo.* Dec. 1601. *Sum. del. Rel. ven.* — *Riforma dei Timari, il primo Vezir ha rinunziato alle sue per dar esempio alle Sultane e altri.* Gennaro 1604.

des *extérieurs* ou des *huit* (les huit académies de la mosquée de Mohammed II), et prouvé, comme mouid ou répétiteur, la capacité nécessaire pour être aspirant (moulazim) aux fonctions de mouderris et de juge. Plus tard, les places de moulazim furent vendues publiquement; des voïévodes, des soubaschis (prévôts de police) les achetaient pour une somme de dix mille aspres, et ils devinrent ainsi mouderris ou kadis sans avoir fait leurs études. A tous ces désordres vinrent se joindre les impôts toujours croissans des fournitures de guerre et l'altération des monnaies. Un des impôts les plus vexatoires, appelé *awariz*, fut celui qui exigeait, par dix maisons, un homme pour le service de la flotte [1]; mais cet impôt put être par la suite racheté à prix d'argent [2]; les églises chrétiennes qui devaient en être frappées n'en furent exemptées que par l'intervention du baile de Venise [3]. Les fournitures en nature qui avaient été élevées à un kilo d'orge et de farine par dix maisons et à un mouton par maison, ne purent être perçues et furent réduites à un minot d'orge et de blé par quinze maisons, et à un mouton par maison. Les monnaies furent tellement altérées que le ducat valait cent trente, et la piastre plus de quatre-vingts aspres. Pour arrêter les progrès du luxe auquel on attribua sans raison cette altération

[1] *Awaris ordinato di* 10 *case uno, e levata l'esecuzione d'alcuni loghi e sara in liberta al Cigala dare suo in denaro.* Dec. 1601.

[2] *L'Awaris si scuotera in denari, e sara scosso dalli Cadi e non dai Comissari del Cigala con suo danno.* 1602.

[3] *Turchi pretendono che le chiese pagassero le angarie come le case, e il Bailo ha ottenuto la liberazione.* Giugno 1601.

de la monnaie, on fit des lois somptuaires, dont quelques-unes défendirent aux tschaouschs d'avoir des massues, des selles et des harnais garnis d'argent, et des housses de velours brodées d'or. Peu de temps après, les ducats furent portés à cent soixante, et les piastres à cent dix aspres, pendant que les caisses publiques ne recevaient les premiers que pour cent dix aspres, et les secondes que pour soixante. Enfin, Hasan le Fruitier ordonna une refonte, d'après laquelle la valeur du ducat tomba de deux cent vingt à cent dix aspres, et celle de la piastre fut fixée à quatre-vingts aspres. En même temps fut publiée une nouvelle ordonnance contre l'usage du vin.

Mohammed n'était adonné ni au vin comme son grand-père Sélim, ni à l'opium comme son père Mourad ; il attachait la plus grande importance à l'observance des prescriptions de l'Islamisme à cet égard; il faisait religieusement cinq fois la prière par jour, et se levait toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom du Prophète. Mais toutes ces pratiques pieuses ne l'empêchèrent pas de faire exécuter trois de ses grands-vizirs[1], d'ordonner le meurtre de ses dix-neuf frères lors de son avènement, et celui de son fils quelque temps avant sa mort. Dans les ghazèles qu'il composa à l'exemple de ses prédécesseurs, il se donna le surnom d'Adli, c'est-à-dire le juste, que porte aussi aujourd'hui le sultan régnant Mahmoud II. Le goût de Mohammed pour la poésie fut nourri par son pré-

1 Ferhad-Pascha, l'eunuque Hasan-Pascha et Hasan le Fruitier.

cepteur Newayi [1], qui mourut quelque temps avant l'avènement de son élève, et par Newi [2], un des meilleurs poëtes ottomans, précepteur du malheureux prince Moustafa. qui, étranglé d'après les ordres de son frère, expira en récitant des vers. A l'époque où Newi étudiait à l'académie des *Huit,* il s'y trouvait quatorze poëtes, chose qu'on n'avait jamais vue auparavant et qui ne s'est pas renouvelée depuis. Les plus célèbres légistes du règne de Mohammed furent le moufti Eboulmeïamin Moustafa [3], et le juge d'armée Akhizadé [4]; tous les deux ont écrit des livres de jurisprudence, et le dernier a composé des poésies sous le pseudonyme de Halimi. Un légiste du nom de Moustafa, qu'on appelait le *petit*, en opposition avec le moufti Eboulmeïamin Moustafa, surnommé le *grand,* a laissé un ouvrage politique intitulé les *qualités de la souveraineté* [5]; on doit au molla Takieddin Ben Abdoulkadir, de la noble et ancienne famille arabe des Temountari, non seulement les biographies des légistes Hanefites, mais encore un *extrait des choix des fleurs arabes* de Saalebi, dont l'ouvrage original est connu sous le titre

1 Newayi, mort en 1003 (1594), a traduit l'ouvrage de Ghazali, *Alchimie de la Félicité*, et la *Politique* d'Aristote (*Kitabes-siaset*), sous le titre de *Ferroukhnamé* (*Livre de la Gaieté*).

2 Newi, mort en 1007 (1598), laissa plusieurs ouvrages dont on trouve les titres dans les *Biographies* de Riazi, nº 343, d'Attayi, nº 493, et le *Fezliké*, f. 65.

3 Mort en 1015 (1606). Voyez les *Biographies* d'Attayi, nº 640, et *Fezliké*, f. 156.

4 Mort en 1013 (1604). Attayi, nº 572.

5 Koutschouk-Moustafa, mort en 1004 (1595).

de *la perle unique* [1]. Par suite de l'étroite union qui liait la Porte et la Crimée, quelques savans tatares vinrent à Constantinople, et entre autres Ibrahim-Efendi, qui dédia au sultan Mourad un commentaire sur le vers de la *lumière* [2] (le trentième de la vingt-quatrième soure), et Houseïn de Kaffa [3], auteur d'un *traité de la divination* d'après le diwan de Hafiz. Nous devons mentionner le molla Abdourrououf [4] et Mohammed Ben Ghanim [5], auteurs de plusieurs commentaires; Djemalizadé [6], traducteur de la grande histoire d'Egypte par Makrizi; molla Anssari [7], qui écrivit des gloses marginales; Kawalelizadé [8], qui fit des ouvrages astronomiques; et Bakalzadé, médecin et astronome de la cour. Le molla Osman [9] et le scheïkh Alidedé, né en Bosnie et mort à Szigeth, composèrent des ouvrages intitulés *Ewaïl*, sur les hommes d'Etat à qui on doit des institutions politiques, et sur les savans et les artistes qui se sont signalés par des découvertes importantes. Parmi les scheïkhs, nous devons distinguer particulièrement : le scheïkh prédicateur Emir, que nous connaissons déjà par le discours violent dans lequel il démontra la nécessité du départ

1 Takieddin Ben Abdoulkadir, mort en 1005 (1596).
2 Tatar Ibrahim, mort en 1001 (1593).
3 Houseïn de Kaffa, mort en 1010 (1601).
4 Molla Aldourrououf, mort en 1009 (1600),
5 Mohammed Ben Ghanim, mort en 1004 (1595).
6 Djemalizadé, mort en 1010 (1601).
7 Molla Anssari, mort en 1009 (1600).
8 Kawalelizadé, mort en 1010 (1601).
9 Molla Osman, mort en 1012 (1603), était fils d'une tante de Souleïman le législateur.

du Sultan pour la campagne de Hongrie, et qui flétrit publiquement les vices des grands, sévérité qui lui valut d'être, plus d'une fois, exilé de Constantinople; le scheïkh Ismaïl Mewlewi de Galata, traducteur du *Mesnewi*, auquel il ajouta un septième livre; le grand-scheïkh Schemseddin de Siwas, qui chanta les louanges d'Ebou Hanifé, et contribua à la prise d'Erlau par l'enthousiasme qu'il inspira aux troupes; enfin le scheïkh Houseïn Kemkhani, qui resta sur le champ de bataille de Keresztes.

Dans la matinée qui suivit la nuit pendant laquelle Mohammed était mort, sans que ce grave événement eût transpiré dans la ville, le vizir-kaïmakam Kasim et les autres vizirs se préparaient à tenir conseil, lorsque le grand-chambellan arriva dans le diwan avec un kattischérif, placé, comme à l'ordinaire, dans un morceau d'étoffe de soie. Le kaïmakam voulut lire ce kattischérif; mais il lui fut impossible d'en déchiffrer l'écriture. « Qui t'a donné cet écrit illisible? » demanda-t-il au grand-chambellan, « il n'est point de la » main du Padischah. » Le grand-chambellan lui répondit : « Je l'ai reçu des mains du gouverneur du » harem, qui m'a fait appeler. » Le kaïmakam passa le kattischérif au reïs-efendi Hasanbegzadé; celui-ci prit Kasim à part pour lui en lire le contenu. « Kaïmakam-» Pascha, était-il dit dans le kattischérif, mon père » est mort par l'ordre de Dieu, et je suis monté sur » le trône; maintiens la tranquillité dans la ville; s'il » arrive quelque trouble, je te ferai trancher la tête. » Le kaïmakam, étonné de cet étrange message, ne sa-

vait à quel parti se résoudre, et finit par écrire au kislaraga : « On m'a apporté à moi, votre faible servi-
» teur, un kattischérif dont je ne puis bien me rendre
» compte ; je ne sais s'il m'a été envoyé dans un but
» sérieux ou simplement pour me mettre à l'épreuve ;
» soyez assez bon pour résoudre mes doutes. » Le grand-chambellan revint immédiatement et conduisit le kaïmakam dans le seraï, où le nouveau sultan Ahmed, l'aîné des deux fils de Mohammed [1], était assis sur son trône, entouré des dignitaires de la cour intérieure. Le kaïmakam s'empressa d'envoyer un billet au moufti par le tschaousch-baschi, et ordonna à l'architecte de la cour de préparer les funérailles du Sultan défunt, soin qui rentrait dans ses attributions. En même temps tous les membres du diwan furent invités à se rendre au seraï, devant la porte intérieure duquel on avait élevé un trône, sans que jusqu'à ce moment personne en sût la raison. Dès que le moufti et les vizirs furent rassemblés, ils traversèrent la cour qui sépare le diwan du seraï, et se rangèrent autour du trône récemment élevé. Tout-à-coup la porte intérieure du harem (surnommée *porte de la félicité*) s'ouvrit et on vit paraître un adolescent de quatorze ans, qui, la tête couverte d'un turban noir (schemlé), fit des salutations à droite et à gauche, et monta sur le trône. A cette vue, les tschaouschs firent entendre des cris

1 Les fils de Mohammed III étaient : Mahmoud, mis à mort le 27 silhidjé 1011 (7 juin 1603) ; Djihanghir, mort enfant ; Sélim, mort le 3 ramazan 1005 (20 avril 1597) ; Ahmed, né en 998 (1589) ; Moustafa, né en l'an 1000 (1591).

de joie et de félicitation ; le moufti, le kaïmakam, les vizirs, les kadiaskers et l'aga des troupes baisèrent la main du nouveau Sultan, qui, après cette cérémonie, saluant de nouveau à droite et à gauche, se retira dans le harem. Les vizirs et les grands se firent apporter immédiatement leurs turbans de deuil, et ceux qui n'en avaient pas entourèrent leur coiffure ordinaire d'un ruban noir. Lorsque tout fut prêt pour les funérailles, on exposa la bière sur une estrade ; après la prière des funérailles, à laquelle présida le moufti, le jeune Sultan rentra dans le harem. Les vizirs portèrent le cercueil à Aya-Sofia ; les restes de Mohammed furent placés à côté de ceux de son père, pendant qu'on lisait des versets du Koran, et la cérémonie se termina par d'abondantes distributions d'aumônes aux pauvres et aux orphelins. Depuis Souleïman et Sélim II qui, étant fils uniques, n'avaient pas eu à appliquer la loi du fratricide, aucun sultan n'était mort sans être accompagné au tombeau par le triste cortége de ses enfans assassinés. Ce fut pour la première fois, depuis l'institution de la sanglante législation de Bayezid Yildirim, qu'un prince ottoman monta sur le trône sans se souiller du sang de ses frères. Si cette exception aux barbares usages des Ottomans est importante à signaler comme retour vers des idées moins cruelles et plus généreuses, il n'est pas moins digne de remarque que tous les historiens nationaux aient dédaigné de mentionner cet acte d'humanité d'Ahmed Ier. Il est douteux s'il faut faire un mérite de cette louable transgression de la loi du fratricide à la générosité du

Sultan ou à celle de son précepteur Moustafa, et si le prince Moustafa ne dut pas plutôt la vie à son idiotisme qui le faisait juger incapable de régner; quant au silence général des historiens ottomans, il peut être considéré comme un blâme indirect et une désapprobation tacite de la généreuse innovation qui marqua l'avènement au trône du nouveau Sultan. Si quelqu'un partage avec Ahmed l'honneur d'avoir violé la législation promulguée par Bayezid et mise en vigueur par Mohammed II, c'est sa mère et son précepteur; on ne saurait en attribuer le mérite au kaïmakam Kasim, qui, immédiatement avant et après les funérailles, demanda à Ahmed une audience dans l'espoir d'obtenir le sceau de l'empire; mais cette audience lui fut refusée, parce que ses prétentions trouvèrent un obstacle irrésistible dans la personne de Moustafa, précepteur du Sultan, qu'il avait négligé autrefois et qu'il ne put en cette circonstance gagner à ses intérêts[1].

Le grand-vizir Yaouz Ali Malkodj arriva à Constantinople le septième jour après l'avènement d'Ahmed, et fut immédiatement invité à se rendre chez le Sultan (29 décembre 1603 — 25 redjeb 1012); à l'issue de son entrevue, il prit place dans la salle du diwan, et reçut les félicitations des vizirs et des kadiaskers. On avait retardé jusqu'à son arrivée la distribution

[1] Naïma, p. 194 et 195. Hasanbegzadé, f. 122. *Fezliké*, f. 122. *Raouzatoul-ebrar*, f. 191. *Histoire d'Abdourrahman-Efendi*, f. 40, Petschewi. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, et le *Djihannuma*. Comme tous ces historiens gardent sur ces détails un silence absolu, celui des historiens européens ne doit plus autant étonner.

aux soldats du présent d'avènement, parce qu'il apportait avec lui deux années du tribut d'Egypte, c'est-à-dire douze cent mille ducats. Mais comme il avait laissé les bagages en route, et qu'il était parti en toute hâte de l'isthme de Dil, dans le golfe de Nicomédie, pour Constantinople, on tira du trésor sept cent mille ducats pour satisfaire aux exigences des troupes. Yaouz Ali s'installa dans le palais du grand-vizir Siawousch, mort l'année précédente; Kasim siégea dans le diwan comme second, et Kourd-Pascha comme troisième vizir. Le 4 janvier 1604 (1er schâban), le Sultan se rendit avec la pompe accoutumée à la mosquée d'Eyoub pour ceindre le sabre sur le tombeau des porte-étendards du Prophète; six jours après, la sultane Saffiyé (grand'mère d'Ahmed), la Vénitienne Baffa, qui avait gouverné l'empire pendant vingt-huit ans sous le règne de Mourad III comme sultane Khasseki (favorite), et sous celui de Mohammed comme sultane Walidé (mère), fut reléguée avec toute sa suite d'esclaves et d'eunuques dans le harem, et condamnée à y finir ses jours dans le souvenir de sa puissance passée [1]. L'éloignement de Baffa entraîna la destitution du chef des eunuques blancs ou grand-gouverneur du seraï (kapou-aga), et celle du chef des eunuques noirs ou grand-gouverneur du harem (kislaraga). Peu après furent exécutés le gouverneur et l'intendant du palais de la sultane, autre-

[1] *Sultana madre uscita dal Seraglio per non tornarci più.* Gennaro

fois si influente [1]. Le vendredi 23 janvier, Ahmed se rendit avec une grande pompe à la mosquée d'Aya-Sofia, et fut circoncis le soir du même jour dans le palais du grand-vizir; c'est le seul exemple que présente l'histoire ottomane, d'un sultan circoncis sur le trône. A la légère indisposition qui suivit cette opération en succéda une autre plus grave; la petite-vérole qui attaqua le jeune Sultan fit pendant un temps concevoir à la capitale et à l'empire des craintes sérieuses pour ses jours; les fêtes du Baïram ne furent pas célébrées cette année avec la solennité ordinaire, et se passèrent dans une douloureuse anxiété que vint enfin terminer l'heureuse guérison d'Ahmed.

Une des premières mesures administratives du nouveau grand-vizir fut de défendre la vente des registres pour le prélèvement des taxes sur les jeunes garçons, vente qui s'était introduite pendant les dernières années de la guerre, et qui était aussi vexatoire qu'oppressive pour les sujets. Cette taxe était autrefois de dix aspres en sus de l'impôt ordinaire; elle fut prélevée par un écrivain ou inspecteur pris parmi les sept cent vingt moulazims ou aspirans des six boulouks de la garde-du-corps et de l'étendard. Pendant la guerre, ce prélèvement avait été vendu et élevé à un taux exorbitant par les acheteurs. A peine le grand-vizir eut-il rétabli cette taxe sur l'ancien pied, que les sipahis dans les provinces d'Asie et d'Europe demandèrent d'en partager le produit avec ceux de la capi-

1 *Il Capiaga della regina vecchia e Capiccaïa sono strangolati e la loro facolta e denari confiscati.* Ottob. 1604.

tale. Quoique ces derniers fissent valoir un service toujours actif et plus pénible, le grand-vizir, pour ne pas mécontenter, au milieu de la guerre, les sipahis des provinces, se vit forcé d'ordonner un partage général.

Avec le printemps recommencèrent les hostilités qui n'avaient été que suspendues. Un kattischérif nomma le kapitan-pascha Cicala général en chef des troupes contre la Perse, et le grand-vizir serasker de l'armée d'expédition contre la Hongrie. Yaouz-Ali vizir, à qui l'idée de quitter la capitale souriait médiocrement, assembla les membres du diwan chez lui, et leur demanda s'il ne serait pas prudent qu'il restât à Constantinople, pour se placer ainsi au centre de l'action administrative, et prendre toutes les mesures qui pourraient favoriser les opérations des armées d'Asie et d'Europe. Tous ceux qui étaient présens, devinant ses secrètes intentions, se rangèrent à son avis, à l'exception du khodja Moustafa, qui lui dit confidentiellement que la guerre de Hongrie exigeait sa présence. Mais Yaouz Ali n'en ayant pas moins adressé un rapport au Sultan sur la décision prise par la majorité du conseil, Ahmed lui répondit : « Il est » absolument nécessaire que tu conduises toi-même » l'armée contre les infidèles; prépare-toi donc, et pars » au plus vite. » Il se résigna en conséquence à entrer en campagne aux premiers jours du printemps; mais, avant son départ, il destitua les possesseurs des grands gouvernemens [1] et les hauts dignitaires du

[1] Il nomma à la place de Damad, kadiasker de Roumilie, Esaad Efendi, et à celle de Kafzadé, juge de Constantinople, Yahya.

corps des oulémas [1], et donna leurs places à ses créatures; ces changemens ne laissèrent pas d'avoir des suites fâcheuses. Les murmures des janissaires amenèrent la déposition de leur aga [2]. Le kaïmakam, qui avait renoncé à son ambition du grand-vizirat, et qui d'ailleurs n'était pas en bonne intelligence avec Yaouz Ali, demanda le gouvernement de Bassra; le grand-vizir, qui venait d'en disposer, lui ayant donné celui de Bagdad, il refusa de partir, et ce ne fut que quelques mois après qu'il quitta Scutari; mais il n'alla pas au-delà d'Yenischer, dont il pilla et rançonna la contrée. Hasan-Pascha, l'ancien gouverneur de l'Yemen, et Sofi Sinan-Pascha, furent appelés à faire partie du diwan en qualité de vizirs; Mourad-Pascha reçut comme gouverneur d'Ofen les revenus affectés d'ordinaire au vizirat. Deli Hasan, le chef des rebelles d'Asie, qui, en traversant le Bosphore, avait jeté dans la mer un capitaine de vaisseau, pillé Gallipoli, et qui, pendant l'expédition de Hongrie, n'avait pas fait preuve d'un grand respect pour les ordres du serasker Lala Mohammed-Pascha, demanda le gouvernement de Temeswar à la place de celui de Bosnie, que ses exactions et ses violences avaient poussé à la révolte. Les habitans de Bosna-Seraï avaient tué

[1] Moustafa-Pascha, fils de Raziyé, fut nommé gouverneur de Damas; Ferhad-Pascha, gouverneur de Haleb; Nassouh-Pascha, gouverneur de Siwas; Hadji Ibrahim, gouverneur d'Égypte; Mohammed, fils de Sinan-Pascha, gouverneur de Karamanie.

[2] Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien dit : *Sollevazione dei Gianizari nel divano, non avendo voluto mangiar, con gettar le viande colli piedi sotto sopra, l'aga ed altri deposti.* Marzo 1604.

le kiaya, ou lieutenant de Deli Hasan, pour avoir fait jeter dans les fers un corroyeur, et avaient pillé sa maison; ceux de Banyalouka avaient chassé l'administrateur (moutesellim) qu'il leur avait imposé. Deli Hasan avait envoyé son kiaya Schahwerdi à Lala Mohammed, pour négocier auprès de lui sa permutation; Schahwerdi fut retenu par le serasker; le gouvernement de Temeswar fut accordé à Deli Hasan.

Après le meurtre de son ambassadeur par la garnison d'Eriwan, Schah-Abbas avait resserré encore le blocus de la ville, et avait intercepté l'eau qui l'alimentait; enfin Schérif-Pascha, poussé à la dernière extrémité et voyant ses troupes réduites à cinq cents hommes, se rendit, après un siége de six mois, sous la condition d'une libre retraite. Schérif-Pascha et le juge d'Eriwan furent reçus par le schah dans une tente délabrée, à la porte de laquelle ils avaient dû attendre long-temps le moment d'être admis en sa présence. Abbas était assis dans un coin du diwan sur un mauvais tapis, ayant à sa droite les khans de son empire, et à sa gauche les princes de Géorgie, autrefois alliés des Ottomans, Alexandre Lewend et Giourgin, fils de Simon Louarssab [1], retenu à Constantinople dans les prisons des Sept-Tours; à côté de ce dernier était Ali-Pascha, beglerbeg de Tebriz, Ghazi-Kurd, beg de Selmas, principal auteur de cette guerre, au-dessous duquel Schérif-Pascha dut prendre place de bonne

[1] *Nipote di Simon Giorgiano ricusa di farsi Turco. — Casnedar eletto per portar la lettera Imperiale a la Signoria con titolo maggiore di Ciaus.* Febr. 1604.

grâce. Après avoir tenu à Schérif-Pascha un long discours plein de forfanterie, le Schah adressa au juge la parole en ces termes : « Comment as-tu pu, toi homme » savant et habile, laisser échapper l'occasion de gagner » des honneurs et des richesses? » Celui-ci répondit : « Comme il est du devoir de serviteurs fidèles de sa- » crifier leurs biens et leur vie au service de leur maî- » tre, je ne m'attendais pas à être blâmé de ce que j'ai » fait. » Abbas, appréciant la réponse et la conduite du juge d'Eriwan, lui permit de se retirer conformément au traité ; mais se tournant vers les oulémas qui avaient été faits prisonniers quelque temps auparavant : « C'est vous qui avez rendu un fetwa, d'après » lequel le meurtre d'un Persan égale en mérite celui » de soixante-dix hérétiques! » et il les fit mettre à mort au milieu des plus affreuses tortures. Le gouverneur du Schirwan, Aladjaatlü Hasan [III], auquel les habitans d'Erzeroum avaient fermé leur porte, était mort peu de temps après son arrivée dans la capitale de sa province, non sans qu'on soupçonnât Mahmoud, fils de Cicala, auquel il avait succédé et qui avait été nommé pour la seconde fois à ce gouvernement, de l'avoir empoisonné. Schah-Abbas se mit en possession de Schahmakhi et de Schirwan; il fit massacrer tous les habitans du village de Scheïkhlü, et battre les enfans sur l'aire à coups de fléau jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir. Après la conquête d'Eriwan, il avait chargé le khan Emirgoune de mettre le siége devant Akdjekalaa et Karss. Emirgoune emporta Akdjekalaa de vive force, et en fit transplan-

ter toute la population arménienne à Issfahan. L'alaï-beg Kenaan, à qui le commandant de Karss, Osman-Pascha, avait ordonné de battre le pays pour faire des prisonniers, tomba lui-même entre les mains d'Emirgoune; celui-ci le plaça dans un canon fondu à Tebriz par le lieutenant-général de l'artillerie, et le fit ainsi lancer en l'air. Emirgoune fut nommé gouverneur d'Eriwan; le schah marcha en personne contre Karss, forteresse frontière des Ottomans du côté de la Géorgie, et la réduisit sous son pouvoir. Akhiska fut vaillamment et heureusement défendu par Karakasch-Pascha; les Arméniens de la place l'ayant informé que leurs femmes avaient été enfermées par les Persans dans un khan où elles étaient livrées à toutes sortes de violences, il surprit ce khan, tailla les ennemis en pièces, et envoya leurs têtes à Constantinople. Le 15 juin 1604 (17 moharrem 1013), Cicalazadé était parti pour les frontières de Perse avec le titre de général en chef; il trouva, dans les environs d'Erzeroum, Karakasch-Ahmed, un des compagnons de Deli Hasan, qui était venu à sa rencontre, et lui accorda, avec le pardon de sa rébellion passée, le gouvernement de Tschildir. Ce fut là que le gouverneur d'Erzeroum, Kœsé Sefer, successeur de Hasan l'Horloger mort récemment, et Ahmed-Pascha, beglerbeg de Wan, opérèrent leur jonction avec Cicalazadé; l'armée ottomane n'arriva que le 8 novembre (15 djemazioul-akhir) sous les murs de Karss, où le serasker voulut attendre Karakasch-Pascha, qu'il avait envoyé en expédition dans l'intérieur du pays. Vaine-

ment Sefer-Pascha demanda-t-il la permission d'attaquer le schah, qu'il lui promit de lui amener pieds et poings liés: Cicala refusa de faire aucun mouvement avant l'arrivée de Karakasch, qui ne rejoignit le camp qu'au commencement de l'hiver. Toute la contrée étant ravagée et le schah s'étant pendant ce temps retiré à Tebriz, Cicala résolut de se rendre dans le Schirwan où était son fils. Mais les officiers de l'armée s'opposèrent à ce dessein, et lui dirent : « Lorsque tu commandes les flottes, tu les conduis à Messine pour » voir ta mère, et maintenant que tu as sous tes ordres » une armée de terre, tu veux la mener dans le Schirwan pour visiter ton fils. Le schah a pris la fuite et » n'a garde de nous attendre; vouloir l'atteindre serait » peine perdue; le siége de Tebriz ne peut mener à » rien; l'hiver est proche, et nous voulons passer » l'hiver dans le pays de Roum (Asie-Mineure). » Cicala leur représenta inutilement que le schah était pour ainsi dire entre leurs mains, que la belle contrée de Ghendjé et de Karabagh leur offrait de meilleurs quartiers d'hiver que Roum; tout ce qu'il put leur dire échoua contre leur volonté obstinée; ils firent tomber sa tente sur sa tête, et le forcèrent de renoncer à son projet de marcher vers le Schirwan. Le beglerbeg d'Erzeroum, Sefer-Pascha, celui de Siwas, Ahmed-Pascha, et Aladjaatlü Hasan-Pascha, demandèrent la permission de poursuivre le schah, mais ils ne purent l'obtenir. Cicala prit ses quartiers d'hiver à Wan, malgré les représentations des officiers, qui lui conseillaient de se rendre à Haleb ou à Amid, parce

qu'il était inouï qu'un serasker eût hiverné sur les frontières. Ahmed-Pascha mourut à Wan entre les mains du médecin de Cicala, et sa place fut donnée à Ali-Pascha. Cependant les Persans firent des excursions jusque sous les murs de Wan. Cicala, qui se repentait, mais trop tard, d'avoir établi ses quartiers d'hiver à un endroit si exposé, se rendit par le lac de Wan à Aadildjouwaz, et retourna de là à Erzeroum. Le schah, qui avait appris le départ de Cicala, leva son camp et vint mettre le siége devant Wan; mais, après être resté inutilement quarante jours sous les murs de cette place, il rentra dans ses Etats, honteux de cet échec et de la tentative infructueuse qu'il avait faite contre le château de Mekou.

Le 30 mai 1604 (11 moharrem), le grand-vizir sortit enfin de Constantinople, après avoir nommé le kaïmakam Hafiz Ahmed-Pascha gouverneur de Bosnie, et avoir donné sa place au vizir Sofi Sinan-Pascha. Le Sultan assista au départ des troupes, de son palais de Halkalü, la première station hors de Constantinople, où le grand-vizir fit une halte pour attendre qu'on lui apportât du trésor du seraï l'argent qu'il avait demandé pour les besoins de la guerre; au lieu des sommes espérées, il reçut du Sultan ce kattischérif laconique : « Si tu tiens à la vie, tu partiras » demain. » Yaouz Ali dut se rendre à un ordre aussi péremptoire; lorsqu'il se mit en marche, le bruit se répandit qu'un autre kattischérif du Sultan avait rappelé Hafiz-Pascha de la maison de plaisance où il s'était retiré, pour revenir prendre à Constantinople les

fonctions de kaïmakam. Hafiz-Pascha, à peine de retour dans son palais, convoqua un diwan pour le jour suivant, et invita Sofi-Sinan à y assister: « Est-ce » le grand-vizir qui t'envoie? » demanda Sinan au tschaousch porteur de l'invitation. « Non, répondit » celui-ci; c'est Hafiz-Pascha. — Aurait-il donc été » de nouveau nommé kaïmakam? — Oui! » Aussitôt Sinan, avec cette indifférence pour les choses de ce monde qui le caractérisait et qui lui avait valu le surnom de Sofi, alla présenter ses félicitations au nouveau kaïmakam. Le lendemain matin, Hafiz-Pascha, au sortir du diwan, fit rédiger un rapport au Sultan, à l'effet de lui demander la permission de se rendre au camp ottoman, et de faire au grand-vizir une visite que la bienséance publique lui imposait, à cause de la nouvelle dignité dont il avait été revêtu; lorsque le rapport fut scellé, il y glissa un petit billet, dans lequel il demandait au Sultan une recommandation de sa main pour le grand-vizir, afin que celui-ci, irrité de voir ses ordres méconnus, ne le fît pas mettre à mort. Hafiz-Pascha, au lieu de partir immédiatement pour le camp, resta chez lui, au grand étonnement de tous ceux qui savaient qu'il avait annoncé son départ au Sultan, et qu'il devait être le lendemain de retour de Halkalü pour présider le diwan. Le kiaya de son ami, le précepteur du jeune souverain, voulut le dissuader de son projet de visite, à cause de la violence bien connue du grand-vizir; mais peu après un muet du nom de Kili vint lui faire savoir qu'il se rendait au camp ottoman avec une lettre dans la-

quelle le Sultan disait au grand-vizir que sa tête lui répondrait de tout ce qui pourrait arriver au kaïmakam. Hafiz ne craignit plus alors de partir; il trouva le grand-vizir à Tschataldjé, et revint le jour suivant à Constantinople. Sur la proposition du khodja Moustafa, le moufti Eboulmeïamin fut déposé à cause de ses liaisons avec le précédent kaïmakam Kasim, et sa place fut donnée à Sanollah, qui, dans la dernière révolte des sipahis, avait rendu un fetwa autorisant le meurtre du grand-vizir, et qui, en se cachant, avait su se soustraire à la condamnation qui l'envoyait en exil à Rhodes. Le grand-vizir tomba malade en chemin et mourut à Belgrade (26 juillet 1604 — 28 sâfer 1013). Le sceau de l'empire fut apporté à Constantinople, et offert au kaïmakam Hafiz-Pascha; mais celui-ci, à qui la malheureuse bataille de Nicopolis avait appris tous les dangers du commandement en chef sur les frontières hongroises, refusa ce dangereux honneur; le khodja Moustafa, à qui le Sultan demanda conseil, lui dit que le plus digne du grand-vizirat, dans un temps où la guerre réclamait la présence du grand-vizir en Hongrie, était Lala Mohammed-Pascha, qui avait eu jusqu'alors le commandement en chef des troupes ottomanes sur les frontières; il représenta en outre que l'année précédente le grand-vizir n'ayant pas dirigé en personne les opérations de la campagne, le khan des Tatares s'était retiré chez lui, et que par conséquent il était nécessaire de nommer un grand-vizir à qui sa spécialité guerrière permît de conduire lui-même l'expédition. En conséquence, le sceau de

l'empire fut envoyé à Lala Mohammed-Pascha. Le nouveau grand-vizir mit d'abord toute son attention à fortifier Fœldwar et Adony, et, arrivé à Ofen, il rétablit le pont de bateaux détruit par les ennemis (25 septembre — 1er djemazioul-ewwel). Il assiégea Waitzen; mais la garnison de cette place l'ayant incendiée et abandonnée pour se réfugier à Gran, il parut devant cette dernière ville le 18 octobre (24 djemazioul-ewwel). Les pluies et la neige, qui l'année précédente avaient contraint l'archiduc Ferdinand de lever le siége de Kanischa, forcèrent l'archiduc Mathias et le grand-vizir à lever, le premier le siége d'Ofen, et le second ceux de Pest et de Gran. L'insuccès de ce dernier siége fut en grande partie attribué à l'incurie et à la lâcheté de l'aga des janissaires, Nakkasch Hasan-Pascha, qui ne parut pas une seule fois dans les tranchées. Le grand-vizir confia à Tokhatmisch-Ghiraï, fils du khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, qui cette année avait remplacé son père à l'armée ottomane, le soin de ravitailler les forteresses, et se mit en marche pour Belgrade, où il arriva le 25 décembre 1604 (3 redjeb 1013). A Ofen, mille janissaires vétérans furent, conformément au kanoun, incorporés dans les escadrons des gardes-du-corps et de l'étendard, avec une paie de six aspres par jour. Dans le cours de cette même année 1604, la Porte renouvela les capitulations avec la France, l'Angleterre et Venise[1]. Le baile Bono avait

[1] *Capitulazioni di Francia e d'Ingliterra colla Porta rinovate.* Giugno 1604. *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, et Flassan, II, à l'année 1604. Naïma, t. I, p. 279, et Mézeray, p. 1801.

obtenu un diplôme impérial en treize articles, ayant force de traité, en faveur de la navigation, du commerce et des consuls de son pays [IV]; quelques mois après, l'ambassadeur Mocenigo avait renouvelé l'ancienne capitulation, et fait confirmer les nouveaux priviléges accordés au baile [1]. Le sieur de Solignac, successeur du sieur de Brèves, demanda réparation des brigandages des corsaires [2]. Moustafa-Tschaousch avait été envoyé en ambassade à Venise pour notifier au sénat l'avènement d'Ahmed Ier [3]; Mocenigo se rendit à Constantinople avec les félicitations de la république au Sultan, et retourna à Venise avec la ratification du dernier traité; quelque temps après, le tschaousch Mohammed reçut ordre de partir pour Venise, avec mission d'aplanir le différend qui s'était élevé entre elle et Raguse relativement à la propriété de l'île de Lagosta [4]. La Porte et la république échangèrent à cette occasion plusieurs autres lettres [V].

Les faits suivans s'étaient passés à Constantinople, simultanément avec les derniers événemens de la campagne de Hongrie. D'après les plaintes qui arrivaient

[1] *Capitulazione di S. Ahmed I. portata dal Ambassadore Zuane Mocenigo.* Djemazioul-akhir 1013 (fin nov. 1604). Aux Archives de Venise. On y trouve également la lettre du Sultan, datée du 28 février, en réponse à celle du baile Bono.

[2] *Mr. de Solignac ha commissione del suo Re di procurare di esser rifatto del danno di certo accidente seguito in Algeri contra il Console del Re.* Febr. 1604.

[3] *Lettera di S. Ahmed portata da Mustafa Ciaus, da conto dell' ascenzione del trono.* Dec. 1603.

[4] *Lettera del Sultano e del Caimacam Hafiz Ahmedpassa scritta alla Signoria circa lo scoglio di Lagosta.* May 1604.

de tous côtés sur les exactions commises par Kasim-Pascha, ancien kaïmakam, en Asie-Mineure, le bostandji-baschi fut envoyé avec un kattischérif qui ordonnait la mise à mort du coupable. Kasim, pressentant le but secret du voyage du bostandji, sut éviter le danger qui le menaçait, et l'émissaire du Sultan retourna à Constantinople, sans avoir rempli l'objet de sa mission ; il fut destitué et sa place donnée au kiaya des bostandjis Derwisch-Aga, qui jouissait de la confiance particulière d'Ahmed, et exerçait par conséquent une haute influence sur toutes les affaires d'Etat. Derwisch-Aga fut chargé de porter à Kasim un nouveau kattischérif qui lui rendait la qualité de kaïmakam, et le rappelait à Constantinople sous la sauvegarde des sermens les plus sacrés. Kasim tomba dans le piége qui lui était tendu, et revint dans la capitale, où il remplit en effet pendant vingt-quatre heures les fonctions de kaïmakam. Trois lettres autographes du Sultan, qu'il reçut coup sur coup, le fortifièrent dans la pensée qu'il avait regagné entièrement la faveur impériale. Mais le jour suivant, Ahmed le fit inviter à paraître devant lui, et lui demanda en plein diwan, et en présence du khodja et du moufti, pourquoi il avait refusé deux fois obéissance à ses ordres. Sur le silence de Kasim, il sollicita un fetwa verbal qui déclarât légale l'exécution du malheureux kaïmakam; le moufti ayant rendu un fetwa dans ce sens, les bostandjis, sur un signe d'Ahmed, s'emparèrent de Kasim et lui tranchèrent la tête; son cadavre, après avoir été promené sur un cheval qui traînait habituellement du

fumier, fut jeté dans les fossés de la ville. Le Sultan éleva Sarikdji Moustafa (Moustafa faiseur de turbans) à la dignité de kaïmakam, et lui donna les instructions suivantes : « Si tu fais quelque chose de mal, » ce sabre te mettra à la raison, comme celui que » tu viens de voir tomber. » Sarikdji Moustafa ne se laissa pas intimider par ces paroles, et fit dans l'administration les changemens les plus arbitraires, afin de se créer des partisans qui l'appuyassent contre la prépondérance du moufti et du khodja. Il éleva l'eunuque Gourdji Mohammed du rang d'odabaschi ou premier valet de chambre, à celui de troisième vizir; il nomma beglerbegs le grand-chambellan et le grand-écuyer, leur conféra le titre de vizir une semaine après, et leur donna à chacun une sœur du Sultan en mariage. L'aga des janissaires, Nakkasch-Pascha, couvert d'opprobre par sa lâcheté lors du siége de Pest, obtint, non seulement une place de vizir, mais encore un million deux cent mille aspres de revenu. Lorsque Sarikdji Moustafa eut appris que Hadji Ibrahim-Pascha, envoyé récemment en Egypte en qualité de gouverneur, avait été tué au Kaire dans une révolte des troupes, il investit l'eunuque Gourdji Mohammed de ce gouvernement, nomma le beglerbeg de Roumilie Tirou Hasan-Pascha, quatrième-vizir, et le porte-armes du Sultan, aga des janissaires. Mais, malgré ses soins à assurer sa fortune par ces créations de vizirs, Sarikdji Mohammed trouva sa ruine dans la tentative qu'il fit d'éloigner le moufti, et dans l'impossibilité où se trouva le defterdar nouvellement nommé par lui de

fournir l'argent nécessaire pour le paiement des troupes [1]. Le moufti et le khodja se réunirent contre le kaïmakam, et le représentèrent au Sultan comme exerçant une tyrannie sanguinaire sur ses subordonnés; quelques scheïkhs se joignant à eux parlèrent dans le même sens. Le 11 janvier 1605 (20 schâban 1013), le Sultan, après avoir donné audience aux juges d'armée, fit venir Sarikdji Moustafa en sa présence; le bourreau qui avait été appelé en même temps, trancha la tête à ce dernier, dont le corps fut jeté devant la fontaine de la place du diwan; Sofi Sinan fut nommé kaïmakam, Nakkasch Hasan et Teryaki Hasan furent confirmés dans leurs dignités de vizirs, et Nassouh-Pascha, l'ancien gouverneur de Haleb, envoyé de nouveau contre les rebelles d'Asie avec le titre de général en chef. Le 4 novembre 1604 (11 djemazioul-akhir), le jeune Sultan, âgé de quinze ans, eut à se féliciter de la naissance d'un fils auquel on donna le nom d'Osman; cet heureux événement fut célébré par des réjouissances publiques qui se succédèrent pendant sept jours sans interruption. Le 8 mars 1605, Ahmed devint père d'un second fils, qui fut appelé Mohammed. Le grand-vizir Lala Mohammed-Pascha avait été appelé à Constantinople, à l'issue de la dernière campagne, et avait été reçu par le Sultan de la manière la plus gracieuse. Sur la proposition de Lala-Mohammed, le grand-juge de Roumilie Kafzadé Feiz-

[1] *Mustafabassa luogotenente chiamato al Sigr. e subito la testa tagliata per non haver pronta la paga delle milizie.*

oullah-Efendi [1], connu par sa collection des poésies de cinq cent quatorze poëtes ottomans, fut déposé, et sa place donnée au fils du moufti Sekeria Yahya-Efendi, qui plus tard occupa, à trois reprises, la plus haute dignité législative de l'empire. La sultane Fatima, fille de Mourad III et veuve de Khalil-Pascha, fut fiancée au vizir Mourad-Pascha, qui avait été envoyé en Hongrie avec de pleins-pouvoirs pour traiter de la paix. Cependant la révolte était loin d'être étouffée en Asie, et ne faisait que gagner à chaque instant du terrain. A Karayazidji et à son frère Deli Hasan (le Fou) [2], avaient succédé quatre nouveaux chefs de rebelles: Kalenderoghli, c'est-à-dire le fils du moine mendiant; Saïd le Noir, Satschlü, c'est-à-dire le Poilu, et Khalil le Long, qui mirent à feu et à sang non pas des districts éloignés, mais les plus voisins des Dardanelles, tels que ceux d'Aïdin et de Saroukhan. Le danger devenant de plus en plus menaçant, Daoud-Pascha reçut ordre de se préparer à aller combattre les révoltés; comme il était sans fortune personnelle, il demanda à la Porte une indemnité pour les frais d'équipement; en conséquence on donna ordre au reïs-efendi Hasanbegzadé, de prélever les sommes par lesquelles les sipahis vieux et invalides se libéraient du service, et de les donner à Daoud-Pascha. Vers le même temps, furent adoptées d'autres mesures fiscales, ayant pour but de remplir les coffres de l'Etat [3]. Ghedjdikhan Ali-

[1] Mort en l'année 1020 (1611). *Fezliké*, f. 187.

[2] Mort en 1053 (1643). *Fezliké*, p. 356.

[3] *Il Mufti consigliò che il Sgr. si vaglia de denari che si trovano in*

Pascha, beglerbeg d'Anatolie, qui aurait dû se joindre à Cicala dans son expédition contre la Perse, reçut l'ordre de se réunir aux troupes du vizir Nassouh-Pascha, pour attaquer Khalil le Long, qui ravageait l'Anatolie et la Karamanie. Le grand-vizir se prépara lui-même à prendre de nouveau le commandement de l'armée de Hongrie, et partit de Constantinople le 21 mai 1605 (3 moharrem 1014). Bien que le Sultan lui eût ordonné de faire la conquête de Gran. cependant il avait obtenu son assentiment à la paix, en cas qu'elle pût se conclure, car l'empire était épuisé par la triple guerre qu'il soutenait contre la Perse, la Hongrie et les rebelles d'Asie, et on sentait le besoin de la pacification de l'Europe, pour pouvoir soumettre les rebelles et combattre avec avantage les Persans.

Lala Mohammed-Pascha était, comme son protecteur le grand-vizir Ibrahim, animé du désir de la paix, et, comme lui, il menait de front les négociations et la guerre. La paix qui termina en 1606 la guerre de quatorze ans en Hongrie, est un événement trop important et trop décisif non seulement dans l'histoire des rapports diplomatiques de l'Autriche et de la Porte, mais encore dans celle de l'empire ottoman lui-même, pour que l'historien puisse se borner à un enregistrement pur et simple; en outre, il est nécessaire de remonter aux causes qui la préparèrent, d'esquisser

mano delli procuratori delle moschee, servano alla riparazione di esse — per dovergli ristituir in tempo di pace — e stato accettato il partito. Dec. 1604. *Imposizione d'un Zecchino per casa in Asia e in Europa a tutti li sudditi turcheschi come christiani.* Dec. 1604.

rapidement les négociations qui furent tour à tour rompues et reprises dans le cours des sept dernières années, l'active correspondance des grands-vizirs, du gouverneur d'Ofen et d'autres dignitaires turcs avec l'archiduc Mathias, le président du conseil aulique et les plénipotentiaires de l'empereur. A cette époque, pour la première fois, les Ottomans adoptèrent les formes diplomatiques du droit international européen; ce droit a pour base l'égalité des peuples entre eux, et demande non seulement les mêmes traitemens pour tous les plénipotentiaires sans distinction aucune, mais encore la parfaite conformité des documens du traité qui doivent rester entre les mains des deux parties; ce droit repousse toute capitulation qui ne serait obligatoire que pour l'un des contractans, et que le vainqueur imposerait au vaincu sous des formes blessantes, et sans le reconnaître comme son égal. Jusqu'alors les traités qui renouvelaient la paix avec l'Autriche pour un espace de huit ans au plus, sous la condition du paiement annuel d'une somme appelée par les Autrichiens présent honoraire, et par les Ottomans tribut, avaient été accompagnés de cette formule humiliante: « Accordé gracieusement par le Sultan, toujours vic- » torieux, au roi infidèle de Vienne, toujours vaincu. » Il n'était jamais question alors de l'identité des documens de chaque partie, ni des pleins-pouvoirs réguliers que tenaient du Sultan les envoyés turcs pour agir en son nom, car le grand-vizir, en sa qualité d'administrateur suprême, concluait toutes les capitulations et traités, sans engager en rien la foi du Sultan; les

ambassadeurs qui auraient osé demander qu'il fit mention dans le texte des droits qu'il tenait de son maître, auraient été mis à la porte du diwan, ou jetés dans les prisons des Sept-Tours, ou du moins, comme cela arrivait souvent, retenus prisonniers dans leur maison. Ils ne pouvaient pas davantage examiner les documens des traités, et étaient obligés de les accepter aveuglément, sur la simple parole qu'ils contenaient tout ce qui avait été convenu verbalement; souvent même ils devaient se contenter de l'assurance que les documens avaient été envoyés à Vienne par un tschaousch, un écuyer-tranchant ou un mouteferrika. La fin de ces humiliations, si contraires au droit international, date des négociations conduites pendant la dernière guerre avec l'Autriche, et de la paix de Sitvatorok qui la termina. La première proposition de paix faite par le serasker Satourdji Mohammed-Pascha, dans la campagne de l'année 1597, était une feinte, et lui avait été imposée par une rébellion des janissaires; aussi les plénipotentiaires Mourad, pascha du Diarbekr, Kazizadé Ali-Pascha, et Habil, juge d'Ofen, qui eurent une entrevue dans l'île située près de Waitzen avec Palfy, Basta et Nadasdy, n'avaient aucune instruction écrite et se retirèrent après quelques heures, sans avoir rien conclu. La première négociation sérieuse qui fut faite pour la paix, eut lieu dans l'île de Saint-André, ainsi que nous l'avons raconté, et resta sans résultat. Vers cette époque, le khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, et le voïévode de Valachie Michel, avaient fait partir chacun un ambassadeur pour Kaschau, avec la mission

d'offrir à l'empereur leur médiation auprès de la Porte; c'est sur cette démarche du khan et du voïévode, que le serasker avait envoyé des plénipotentiaires à l'île de Saint-André pour y traiter de la paix. L'année suivante, malgré les hostilités, le grand-vizir d'un côté, et de l'autre Palfy et Pezzen, agissant au nom de l'archiduc Mathias, échangèrent entre eux de nombreuses lettres [1]. Nadasdy et Pezzen s'abouchèrent avec le gouverneur d'Ofen; celui-ci rejeta toute la faute de la violation de la trêve sur l'empereur, refusa de renouveler les capitulations précédentes et de restituer Kanischa, et insista pour que la Transylvanie restât, ainsi que les timars de Gran, Fülek, Neograd et autres villes de montagnes, soumise à la puissance ottomane [2]. Enfin, dans le courant de l'année 1601, le Sultan donna pour la première fois au grand-vizir de pleins-pouvoirs régulièrement délivrés pour

[1] Une troisième lettre du grand-vizir se trouve dans les Archives I. R. Dans la lettre qu'il écrivit en 1009 (1600) à Palfy, le grand-vizir lui dit que le Sultan ayant fait don d'une île du Danube avec le territoire riverain à l'aga des janissaires, il ne pouvait plus être question de sa restitution. Dans sa lettre à Pezzen, il parle des propositions de paix faites par le voïévode Michel.

[2] Lettre au pascha d'Ofen du mois de janvier 1601. L'archevêque de Gran, Wolfgang d'Eytzing, Bartholomée Pezzen et Étienne Illeshazy, dans leur *Rapport* daté du 9 octobre 1600, écrivirent au vice-capitaine général de Gran : *Longe abhinc Mourad Pascha præcipuus ad tractationem pacis legatus destinatus scripsit, paratum se fore ad fœdus hoc tractandum sive in Viennam sive Pragam una cum collegis conferre, si modo Mohammed Kiaia collega adesset, quem in dies præstolaretur. Mox Pascia Ibraim Canischam obsidione cinxit ac cum Tataris ac Turcis in regno grassatur, ex quibus facile animadvertitur, illos cavillari pacisque petitionem, quam nunquam ursimus, simulasse ac dolose instituisse.*

conclure la paix en son nom; celui-ci, huit jours avant sa mort, écrivit à l'empereur et à l'archiduc Mathias que, d'après la demande qui lui en avait été faite, il allait envoyer le vizir Mourad-Pascha et le kiaya de ce dernier, Mohammed [1], pour ouvrir des négociations. Les plénipotentiaires impériaux, dans leur lettre à Mourad, stipulèrent quatre points principaux : « 1° la restitution de tout le territoire con- » quis au mépris de la paix; 2° la réparation de tous » les dommages causés par la guerre; 3° la reddition » de Kanischa; 4° la renonciation au droit de pro- » tection sur la Transylvanie. » Mourad répondit à ces prétentions par une lettre singulière, qui commence par des citations de Platon et d'Aristote [VI], et qui est richement pourvue de proverbes turcs et arabes. L'entrevue des commissaires ottomans et autrichiens devait avoir lieu à Gran, et l'époque en fut fixée au 29 juillet; d'après les ordres de l'archiduc Mathias, Nadasdy, Pezzen, l'évêque de Wessprim, Bernard Léon Gallo et Paul Nyari se rendirent à Gran, mais les Turcs n'y parurent pas, parce qu'ils voulaient gagner du temps et attendre l'issue de la campagne.

Les deux années suivantes furent remplies par des négociations en Transylvanie, les faits d'armes que nous avons racontés plus haut, et une infructueuse correspondance du grand-vizir Ibrahim [VII] et du vizir Mourad, autorisé après la mort d'Ibrahim à continuer les pourparlers avec les commissaires impériaux,

1 Ces deux lettres sont datées du 29 silhidjé 1009 (1er juillet) : Ibrahim mourut le 10 juillet.

les comtes Nadasdy et Althan, le baron de Mollard, et l'archevêque d'Erlau. Les Turcs demandèrent qu'un envoyé vînt à leur rencontre jusqu'à Stuhlweissenbourg, et que le congrès fût tenu dans l'île Sainte-Marguerite; les représentans de l'empereur ne purent se rendre à leurs désirs, parce qu'il leur était expressément ordonné de traiter de la paix sur le territoire même de l'Autriche, et qu'ils n'étaient pas autorisés à prendre des arrangemens définitifs, mais seulement à écouter les propositions qui leur seraient faites, car l'empereur voulait alors, comme les Turcs deux ans auparavant, traîner les négociations en longueur, jusqu'à la fin de la campagne. Cependant le 10 janvier 1604, on conclut un armistice de trois semaines, et on convint d'une nouvelle entrevue qui devait avoir lieu à Pest au mois de février. En effet, le 14 février, l'archevêque d'Erlau, le baron de Mollard, le docteur Pezzen, le comte Althan, et Erdœdy, qui remplaçait Nadasdy mort quelque temps auparavant, se réunirent au rendez-vous fixé avec Mourad, beglerbeg du Diarbekr, et Ali, pascha d'Ofen [1]. Le 17 du même mois, dans la première conférence, les Turcs demandèrent l'envoi d'un ambassadeur à Constantinople pour féliciter le nouveau Sultan sur son avènement, ce qui leur fut accordé, pour le cas seulement où la paix serait conclue, et sous la condition d'une parfaite

[1] Les pleins-pouvoirs délivrés par les beglerbegs Mourad-Pascha et Ali, pascha d'Ofen, sont datés de Constantinople 1012 (1603). La lettre de Mourad est datée du 4 ramazan 1012 (8 février 1604); il y déclare qu'Ali-Pascha et le juge d'Ofen, Habil, sont prêts à partir pour Pest.

réciprocité de leur part en semblable occurrence. Trois jours après, dans une seconde conférence, les commissaires turcs demandèrent la translation du congrès de Pest à Ofen, et se refusèrent opiniâtrément à la restitution de Kanischa et d'Erlau. Les plénipotentiaires se séparèrent ainsi sans avoir rien arrêté; huit mois plus tard, le 6 octobre, le pascha d'Ofen et Jean de Mollard, conseiller aulique, reprirent les négociations interrompues, mais ne purent réussir à s'entendre. En réponse à Ali-Pascha, qui réclamait l'abandon de Gran, Mollard demanda la cession de Constantinople; et lorsqu'Ali eut réduit ses prétentions à la restitution de Fülek, Szeczeny et Neograd, Mollard lui dit que l'empereur avait soutenu victorieusement la guerre pendant douze années, et qu'il pourrait bien la soutenir ainsi pendant un semblable laps de temps. Pendant que ces négociations se poursuivaient en Hongrie, d'autres étaient entamées à Clausenbourg, en Transylvanie, par des commissaires impériaux, des envoyés des voïévodes de Valachie, et un représentant du khan des Tatares. Ahmed-Aga, plénipotentiaire du khan, demanda que l'empereur conclût un traité particulier avec son maître, lui envoyât une ambassade solennelle, reconnût au Sultan le droit de conférer la principauté de Valachie en remettant au candidat un étendard, et au khan de concourir à cette nomination en donnant la lance et la massue d'argent, et enfin que l'Autriche payât à la Crimée quarante mille ducats par an pour racheter les villes impériales des courses des Tatares. Les Impériaux répondirent

que la somme demandée était exorbitante, mais qu'ils abandonnaient au Sultan et au khan le droit de nommer à la principauté de Valachie. Les négociations changèrent l'année suivante, lorsque les Etats hongrois et surtout le prince de Transylvanie Bocskai, y prirent part (19 novembre 1604). Bocskai avait signé avec le grand-vizir Lala-Mohammed, par l'intermédiaire de son ambassadeur Korlath, un traité d'après lequel les deux parties contractantes s'engageaient à respecter mutuellement leur territoire, et aucune d'elles ne pouvait conclure la paix sans que l'autre n'y fût comprise. Bocskai envoya en mission à Constantinople Etienne Korlath, George Kededy que le pascha d'Ofen fit accompagner par Mohammed-Aga (14 juin 1605 — 27 moharrem 1014). Ces ambassadeurs furent bien reçus par le Sultan, et lui offrirent pour présens de jeunes garçons allemands, coiffés par dérision de mitres d'évêques; ils obtinrent un ahdnamé en forme [VIII], c'est-à-dire un traité, et le kaïmakam leur remit, à leur départ, pour Bocskai une lettre qui avait pris pour thème l'étroite alliance des deux peuples, et une parfaite réciprocité de secours entre eux. Quelques mois après, le grand-vizir lui écrivit de Belgrade qu'il avait reçu sa lettre par Korlath, lu ses propositions de paix, et qu'il veillerait désormais à ce que la Hongrie fût à l'abri de la perfide politique de l'empereur. Dans une autre lettre (9 juillet — 22 sâfer), il lui dit que les Hongrois pouvaient compter sur la protection du Sultan, que la Transylvanie serait rétablie sur le même pied que du temps

de Souleïman, que la cession de Lippa ne serait pas une difficulté, et qu'il pouvait se rendre incontinent à Belgrade pour y recevoir l'étendard et la couronne envoyés par le Sultan, et être investi du titre de roi de Hongrie [IX]. Telle était la situation des choses, lorsque Lala Mohammed-Pascha partit de Semlin pour Gran.

Après son départ d'Essek, le 15 août (30 rebioul-ewwel), le grand-vizir écrivit à Bocskai une nouvelle lettre dans laquelle il lui donnait pour la première fois le titre de roi de Hongrie, lui annonçait l'envoi de dix mille ducats, et l'invitait à aller mettre le siége devant Neuhæusel. A Essek on avait tenu un conseil de guerre pour agiter la question de savoir s'il ne fallait pas préférer à la marche sur Ofen et Stuhlweissenbourg une expédition contre Kanischa dans la vallée de la Mur [1]; la pluralité des voix s'était décidée pour ce dernier parti, mais le juge du camp, Weldanzadé Ahmed-Efendi, s'y était opposé vigoureusement; il représenta que la volonté du Sultan s'était prononcée pour la conquête de Gran, et en outre que les soldats feraient nécessairement un grand butin dans la vallée de la Mur, qu'alors il serait à peu près impossible de les retenir au camp, que d'ailleurs la saison étant avancée, ils voudraient tous retourner chez eux pour mettre en sûreté le fruit de leur rapine, et qu'ainsi la campagne se terminerait sans que rien d'important eût été entrepris. Dans le voisinage d'O-

1 Dans Naïma, p. 214. *Megoumouriya*.

fen, à la station de Hamzabeg [1], fut agitée de nouveau la question de la direction de la marche ; la majorité étant d'avis de faire une incursion dans les environs de Vienne, le juge du camp, ainsi que le defterdar Baki-Efendi, furent réduits au silence. Le lendemain matin, l'armée prit la route pour laquelle le conseil s'était décidé ; mais les chariots de bagages étant venus à s'embourber, et les janissaires ayant commencé à murmurer en disant entre autres choses : « A-t-on » jamais vu partir pour une incursion des troupes traî- » nant à leur suite tant de bagages? » le grand-vizir revint sur ses pas, et dirigea sa marche vers Gran. Le beglerbeg de Bosnie fut chargé d'aller chercher à Ofen vingt-cinq canons, trente mille boulets et dix mille quintaux de poudre, qui furent partagés entre les soldats. Le grand-vizir écrivit à Bocskai qu'il l'avait attendu quatorze jours dans les environs d'Ofen, et qu'il se rendait actuellement sous les murs de Gran (30 août — 15 rebioul-akhir). Arrivé devant cette place, Lala-Mohammed fit attaquer d'abord deux points importans, le château de Párkány (Djigherdelen), situé au-delà du Danube en face de Gran, par lequel la garnison pouvait être facilement alimentée, et le fort du mont Saint-Thomas, appelé par les Turcs Depedlen, et qui commande la forteresse. Le beglerbeg d'Ofen, le Bosnien Moustafa-Pascha, fut chargé de diriger l'attaque du côté du mont Saint-Thomas. Les Français à la solde de l'empereur formant la gar-

[1] Dans la vallée de *Soskut*. Naïma, p. 215.

nison de Wissegrad, après s'être défendus vaillamment, avaient, comme ceux de Papa, rendu la place à l'eunuque Khosrew-Pascha. Plus de mille d'entre eux, séduits par les avantages qu'on avait faits à leurs frères d'armes de Papa, passèrent aux Turcs, mais la plupart trouvèrent la mort dans cette campagne. Après la chute de Wissegrad, Khosrew et Moustafa réunirent leurs forces contre le fort de Depedlen, et l'emportèrent d'assaut (19 septembre — 6 djemazioul-ewwel). Quatre mille hommes de la garnison furent égorgés, deux cents autres furent tués dans les tranchées de la petite île; le faubourg de Gran (le mont Saint-Thomas) fut pris après trois attaques consécutives, et la *Tour de l'Eau* fut occupée par le beglerbeg de Bosnie (29 septembre — 16 djemazioul-ewwel). Un assaut général, que le grand-vizir se prépara à donner six jours plus tard, décida la reddition de la forteresse. L'historien Ibrahim de Fünfkirchen, le confident du grand-vizir, qui, lors du siége de Gran par les Impériaux, avait été chargé de négocier la reddition de la place, remplit encore en cette occasion un office semblable, mais en faveur des Turcs. Cinq mille quatre cents hommes se retirèrent de Gran avec tous leurs biens, sans être inquiétés. Les Français de la garnison se réunirent à leurs frères de Papa et de Wissegrad qui avaient pris du service dans l'armée ottomane. Les esprits pieux attribuèrent la conquête de Gran à l'efficacité des prières du scheïkh d'Aya-Sofia, qui accompagnait le grand-vizir dans cette campagne, et s'appelait Terdjiman-Scheïkhi, ou le *scheïkh*

des interprètes. La nouvelle des succès des armes ottomanes fut portée à Constantinople par le chambellan Khizraga, le tschaousch Kara Hasan, et l'historien Ibrahim de Fünfkirchen, contrôleur de la chambre des comptes des troupes [1]. Les troupes reçurent une augmentation de solde, d'une aspre pour les fantassins, et de deux pour les cavaliers. Le grand-vizir Lala-Mohammed, qui, dans des circonstances moins heureuses, s'était vu forcé de livrer Gran aux ennemis, eut la satisfaction de faire rentrer cette place sous la domination ottomane, et d'en convertir de nouveau la cathédrale en mosquée. Cependant Bocskai avait mis le siége devant Neuhæusel; sur ses instances, Lala-Mohammed avait ordonné à Sinan-Pascha, aux begs de Syrmie, Semendra, Aladjahissar et Tirhala, commandans des Tatares et des Tscherkesses, et à Begtasch-Pascha, de marcher à son secours. Après la prise de Gran, il lui envoya, avec la nouvelle de sa victoire, Khosrew-Aga, accompagné de mille janissaires. La garnison de Neuhæusel, trop faible pour résister à tant de forces réunies contre elle, se rendit à Bocskai et non aux Turcs; le grand-vizir, voulant être agréable à son allié, chargea le beglerbeg de Roumilie Teryaki Hasan, célèbre par sa défense de Kanischa, et le juge Weldanzadé, de remettre la forteresse entre les mains de Bocskai. Teryaki Hasan prit possession de Wessprim et de Palota, qui s'étaient rendues volon-

[1] Petschewi, f. 271 et 273. *Piade we Suwari Mukabeledjisi*, c'est-à-dire « chef du quatrième et du huitième bureau de la chambre des comptes. » Voyez *Administration et constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 149 et 155.

tairement; le beglerbeg d'Ofen, Moustafa, fut déposé, et remplacé par son prédécesseur Kazizadé Ali; les sandjakbegs de Nicopolis, Silistra, Tschermen, Wizé, Semendra, reçurent ordre d'aller tenir garnison à Ofen. Lorsqu'après la chute de Gran, le grand-vizir avait envoyé Khosrew-Aga à Neuhæusel et Teryaki Hasan à Wessprim, il avait ordonné en même temps à son neveu Serkodj Ibrahim, c'est-à-dire Ibrahim l'Ivrogne, beglerbeg de Kanischa, de faire du côté des frontières de la Croatie une incursion dans la Styrie et l'Autriche, avec vingt mille cavaliers moitié Tatares, moitié Hongrois. Déjà, deux ans auparavant, ces troupes avaient pénétré jusqu'à Radkersbourg, d'où elles avaient été repoussées par Zriny. Pendant deux années consécutives, les Turcs entrèrent également en Styrie, firent plus de vingt mille prisonniers, prirent Steinamanger et Kœrmend; mais, arrivés sous les murs de Szigeth, ils durent se retirer avec une perte de quelques mille hommes. Cette campagne fut remarquable non seulement par la conquête de Gran, Wissegrad, Palota, Wessprim et Neuhæusel, mais encore par le couronnement de Bocskai comme roi de Hongrie, cérémonie qui eut lieu dans les champs de Rakosch et à laquelle présida le grand-vizir. Bocskai avait reçu à Sárospatak l'ahdnamé, c'est-à-dire le diplôme qui le confirmait dans la dignité de prince de Transylvanie, lui conférait la couronne de Hongrie, et dont une clause spéciale stipulait l'hérédité dans sa famille (22 octobre 1605). Le prince transylvanien était alors en telle estime chez les Turcs, que le Sultan lui promit

la restitution de toutes les villes et forteresses hongroises prises par Souleïman sur l'Autriche, à l'exception de celles dans lesquelles existaient des mosquées. Après la réception de cet ahdnamé, Bocskai fut invité par le grand-vizir à se rendre à Ofen, pour être solennellement investi de sa nouvelle dignité. Il arriva au camp ottoman, accompagné de seize magnats, parmi lesquels se trouvaient Jean Bokatius, recteur et bailli de Kaschau, et il fut salué par les salves de l'artillerie; le grand-vizir lui donna sa main à baiser, lui mit sur la tête une couronne enrichie de pierreries d'une valeur de trois mille ducats, et faite à Constantinople pour cette circonstance, le ceignit d'un sabre également garni de pierres précieuses, lui conférant ainsi la souveraineté de la Hongrie, et il l'investit, comme vassal des Ottomans, du titre de prince de Transylvanie et de roi de Hongrie. « Nous sommes les serviteurs du Padischah, dit Bocskai, en baisant la main du grand-vizir, et nous ne le servons pas par crainte comme des esclaves achetés avec de l'argent; mais nous lui sommes dévoués avec joie et amour, à cause des grâces dont il nous a comblés. » Le grand-vizir lui annonça l'agréable nouvelle que le Sultan le libérait de tout tribut pendant dix ans, et se contenterait, ce temps passé, d'un présent annuel de dix mille ducats. Bocskai répondit à la générosité du Sultan, en s'engageant à abandonner les forteresses d'Yenœ et de Lippa au pascha de Temeswar. Le grand-vizir retourna ensuite à Belgrade, où il fit payer aux six escadrons de la garde à cheval de l'étendard deux

quartiers de solde sous l'inspection du contrôleur Ibrahim.

Pendant que l'expédition en Hongrie avait cette heureuse issue, celle de Cicala en Perse se terminait d'une façon déplorable. Après avoir conféré le gouvernement du Diarbekr à son fils Mahmoud et celui du Schirwan à Ahmed-Pascha, Cicala s'était porté le 6 août (21 rebioul-ewwel) sur Selmas; le schah se trouvait alors à Khoï. Quatre jours après, l'armée ottomane arriva à Hamla, puis laissant derrière elle Schebister, elle vint camper sur les bords du lac de Tebriz, où elle se trouva en présence des troupes persanes, rangée sur trois lignes; Abbas lui-même avait pris position sur une colline. Le beglerbeg d'Erzeroum, Kœsé Sefer, rassemblant les paschas Tœkeli, Razizadé, Moustafa, Akhwein Ahmed-Pascha, Haïderzadé Ali-Pascha, en tout seize beglerbegs et vingt-quatre sandjakbegs, auxquels il joignit tous les transfuges des rebelles d'Asie, attaqua l'ennemi avec une ardeur inconsidérée, malgré les avis de Cicala. Le combat dura depuis midi jusqu'au soir; les Persans ayant battu en retraite, Sefer-Pascha les poursuivit plus chaudement encore qu'il ne les avait attaqués. Le schah, profitant du désordre qui dans ce moment se manifesta dans les rangs de l'ennemi, tourna sur ses flancs, se jeta sur le camp ottoman entièrement dégarni de défenseurs, et fit prisonnier Sefer lui-même, qui revenait fatigué de la poursuite. Du côté des Ottomans, la plupart des rebelles transfuges restèrent sur la place. Kœsé-Pascha répondit par des injures à

l'offre que lui fit le schah d'entrer à son service, et tomba sous le fer persan. Karakasch prit, avec une grande partie de l'armée, le chemin de Wan, où il trouva Djanbouladzadé, gouverneur de Haleb, qui, en marche pour rejoindre l'armée, avait rétrogradé à la première nouvelle de la défaite du serdar; Cicala lui-même abandonna son camp, mit les fantassins qui lui restaient sur des chameaux, et se rendit également à Wan [1]. Djanbouladzadé alla à sa rencontre, espérant recevoir des louanges pour avoir sauvé le corps confié à ses ordres; mais Cicala lui fit au contraire de violens reproches, et le tua à coups de sabre. Il avait répondu à un astrologue qui voulait le dissuader d'aller recevoir le serdar : « Cicala n'osera pas me réveiller pendant que je dors. » Sa mort eut encore des suites plus fatales pour l'empire que la perte de la bataille, car ses frères Alibeg et Khizrbeg retournèrent à Haleb avec les trente mille hommes qu'ils commandaient, et se constituèrent en révolte ouverte contre la Porte. Le fils de Sinan-Pascha, Mohammed, était aussi tombé, dans le commencement de la campagne, victime de l'inimitié du serdar. Cicala s'était plaint que Mohammed s'était violemment emparé du gouvernement de Damas; on nomma aussitôt gouverneur de cette ville Osman-Pascha, parent du précepteur du Sultan, et on rappela à Constantinople Mohammed, qui, à l'issue du diwan, fut exécuté [2],

[1] *Fezliké*. Naïma. *Cigala fugito da Van di notte, ritirata del Cigala a Erzerum*. Sett. 1605.

[2] Naïma, p. 223. *Fezliké*, p. 146. Vers le même temps mourut aussi

malgré la parole donnée à la sultane Walidé [1]. Cicala ressentit un si vif chagrin de sa dernière défaite, qu'il mourut pendant sa retraite sur Diarbekr (2 décembre 1605—21 redjeb). Trente ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été fait prisonnier à la Goletta par les Ottomans, et qu'il était entré en qualité de page dans le harem impérial; il était devenu depuis l'époux de deux petites-filles de Souleïman, avait été successivement nommé kapitan-pascha, général en chef de l'armée contre la Perse, gouverneur de Bagdad, et grand-vizir serasker en Hongrie après la défaite de Keresztes; redevenu kapitan-pascha, il avait refusé le grand-vizirat qui lui avait été offert de nouveau, et avait préféré prendre le commandement de l'expédition contre la Perse. D'un esprit ardent et entreprenant, il fut cependant presque toujours malheureux dans ses campagnes par terre; ce fut lui qui, en proscrivant les fugitifs de Keresztes, donna naissance aux funestes révoltes de l'Asie, auxquelles il fournit encore un nouvel aliment peu de temps avant sa mort par le meurtre de Djanbouladzadé; ainsi les actes de sa vie ne correspondirent pas aux prétentions de la devise qu'il avait adoptée : « Champion de la foi par terre et par mer [x]. » Lors de la conquête de Gran, le grand-vizir avait envoyé son neveu Serkosch Ibrahim, beglerbeg de Kanischa,

l'épouse de Mahmoud-Pascha : *Morte della Sultana moglie di Mahmutbassa, ha lasciato un million d'oro di facoltà.*

1 *Digusto della regina madre che il re non hebbe osservato la parola datagli di perdonar a Mohammetbassa di Damasco, mandava pigliar della Sultana moglie del Bassa li 30,000 Zecchini sotterati.*

avec un corps fort de six mille Tatares et Hongrois, pour faire une pointe dans la Croatie (18 septembre 1605 — 5 djemazioul-ewwel 1014). Après avoir défait les ennemis en trois rencontres successives, s'être emparé de Kœrmend et du château de Szombately, Serkosch Ibrahim pénétra dans la Styrie, que les Tatares avaient ravagée deux ans auparavant jusqu'à Radkersbourg et à la vallée de la Raab, et en revint avec un grand nombre de prisonniers. A Temeswar, Deli Hasan, l'ancien chef des rebelles d'Asie, avait excité le mécontentement des habitans par ses actes de violence, et le grand-vizir, impatient de se débarrasser de lui, avait fomenté sous main la révolte qui devait le perdre; un jour que Hasan allait partir pour la chasse, il fut assailli par le peuple, et la plupart des personnes de sa suite furent massacrées; cependant il put réussir à se réfugier à Belgrade, où Teryaki Hasan avait le commandement suprême en l'absence du grand-vizir alors à Constantinople. Teryaki adressa un rapport à la Porte sur les derniers événemens de Temeswar; le diwan envoya en réponse un ferman sanctionné par un fetwa, qui ordonnait l'exécution de Deli Hasan et de son frère. Cette condamnation du pascha de Temeswar était suffisamment motivée, même abstraction faite de sa révolte en Asie qui lui avait été pardonnée, et des exactions plus récemment commises dans son gouvernement, s'il est vrai qu'on intercepta de lui une lettre, dans laquelle il offrait au pape de lui vendre la possession d'un château dalmate [1] pour la somme de

[1] Le château de Resen (?), près de Castelnuovo. Petsch., f. 261, et Naïma.

cent mille ducats. D'après les historiens ottomans, un batelier chrétien, à qui il aurait offert cent ducats pour porter cette lettre, l'aurait livrée au grand-vizir, et celui-ci lui aurait permis d'accomplir sa mission, sous la condition de venir lui montrer la réponse. Le batelier revint d'Italie avec des lettres du pape et du roi d'Espagne, et accompagné d'un émissaire romain: arrivé à Klis, où un janissaire lui fut adjoint, il se rendit à Semlin. Les lettres furent livrées au kiaya du grand-vizir, et lui apprirent que les cent mille ducats devaient être payés par des négocians français; il détruisit ces dépêches, et fit mettre à mort les porteurs. Cette année, remarquable par les succès des armées ottomanes en Europe et leurs revers en Asie, par la conquête de Gran et le couronnement de Bocskai, par la défaite de Cicala et la défection de Djanboulad, est encore signalée par les historiens ottomans comme l'époque de la première apparition du tabac dans l'empire; les Turcs se livrèrent avec passion à cette nouvelle jouissance, contre laquelle furent proclamés de sévères édits. Dans le court espace de cinquante ans, l'usage du café et du tabac se popularisa à tel point en Turquie, que dans le reste de l'Europe on associa d'une manière inséparable les idées de ces deux denrées et des Turcs, de sorte que l'image d'un Oriental devint l'enseigne obligée des cafés et des tabagies. Le café, le tabac, l'opium et le vin sont souvent célébrés par les poëtes d'Orient comme *les quatre élémens du monde de la jouissance*, comme *les quatre coussins du sofa du plaisir;* les légistes de leur

côté les condamnent comme *les quatre colonnes de la tente de lubricité* et comme *les quatre ministres du diable*.

Nassouh-Pascha et Ali à la bouche tordue réunirent leurs forces pour marcher contre Khalil le Long, chef des rebelles d'Asie; ils le rencontrèrent à Boulawadin, l'ancienne Dinias, sur la frontière des deux gouvernemens de Kutahia et de Koniah. Les deux armées étaient séparées par une rivière (l'Obrimas), sur laquelle Sélim avait autrefois jeté un pont de cinq cent quarante pas; Nassouh pensait que la cavalerie des insurgés n'oserait s'aventurer sur le pont, qui ne lui permettait pas de se déployer; mais au contraire elle le passa au galop, culbuta les troupes des paschas, et fit un grand nombre de prisonniers, dont la plupart eurent la tête tranchée en présence de Khalil. Grâce à la vitesse de la cavale qu'il montait, Nassouh-Pascha s'enfuit jusqu'à Sidischehri; les rebelles incendièrent Boulawadin et ravagèrent toute la contrée. Ali, dont les mordantes saillies avaient provoqué l'inimitié de Nassouh-Pascha, fut exécuté sous prétexte qu'il avait été la cause de la perte de la bataille; c'est ainsi qu'il avait fait pendre à Koniah Mahmoud-Tschaousch, redouté pour son esprit sarcastique. Pour prévenir tous les rapports qui auraient pu présenter sa défaite au Sultan sous un jour défavorable, il se rendit en toute hâte à Scutari, aborda à la pointe du seraï, et obtint immédiatement d'Ahmed une audience particulière, dans laquelle il rejeta sur les vizirs la faute de la révolte d'Asie, et sut lui ins-

pirer le désir d'entrer en personne en campagne. Le moufti et le khodja, appelés en présence d'Ahmed, combattirent long-temps son projet de partir pour Brousa, et lui représentèrent vainement les dangers de la navigation à cette saison avancée de l'année; la flotte dut se préparer à mettre à la voile. Nakkasch Hasan-Pascha fut chargé de mettre le seraï de Brousa en état pour la réception du Sultan, et on confia l'administration de Constantinople au bostandji-baschi Derwisch. Sur ces entrefaites mourut la mère d'Ahmed; elle fut ensevelie près du tombeau de son époux, Mohammed III (12 novembre 1605 — 1er redjeb 1014). Le moufti et le khodja tirèrent de cette circonstance de nouveaux argumens contre le départ d'Ahmed; celui-ci, sans vouloir attendre l'expiration des sept jours de deuil, partit le lendemain même des funérailles avec trois galères pour Mondania, et entra avec un grand déploiement de pompe à Brousa. Daoud-Pascha et Nassouh-Pascha reçurent ordre d'aller défendre les frontières de l'Asie-Mineure. Le gouverneur de Güzelhissar, Oweïs-Pascha, avait écrit au khodja, avant l'arrivée du Sultan à Brousa, qu'il se faisait fort de réduire les rebelles si on le nommait vizir. On lui en envoya immédiatement le diplôme avec le titre de serasker; mais, après avoir été investi de ces deux dignités, il ne remplit aucune de ses promesses, et ne bougea pas de Güzelhissar (Magnésie sur le Méandre). Le khodja fut rendu responsable de l'inaction de son protégé, et perdit dès lors la confiance d'Ahmed. Quatre à cinq mille si-

pahis, qui, proscrits par Hasan le Fruitier et privés de leur solde, s'étaient joints aux rebelles, firent présenter au Sultan, par neuf de leurs chefs [1], une supplique, dans laquelle ils demandaient d'être réintégrés dans leurs droits antérieurs, et offraient sous cette condition de reprendre du service dans l'armée ottomane. On leur paya la solde arriérée, et on les partagea en deux corps, qu'on destina à renforcer, l'un Daoud-Pascha, et l'autre Nassouh-Pascha. Ahmed, après avoir visité les tombeaux des six premiers sultans ottomans et les célèbres eaux thermales de Brousa, rêtourna à Constantinople (27 novembre 1605 — 16 redjeb 1014). Le kaïmakam Sofi-Pascha Sinan avait écrit au chef des rebelles asiatiques, Khalil, une lettre dans laquelle il lui faisait entrevoir la possibilité d'obtenir un gouvernement en échange de sa soumission; Khalil ayant mis pour condition l'investiture des gouvernemens d'Anatolie, de Siwas et de Haleb, le kaïmakam adressa au Sultan un rapport dans lequel il appuya sa demande (28 décembre — 17 schâban). Le Sultan, soupçonnant le kaïmakam d'avoir cédé dans cette affaire à un motif d'intérêt personnel, le destitua, et nomma à sa place Khizr-Pascha; il rappela en même temps le grand-vizir à Constantinople, et lui laissa le choix, ou de prendre le commandement de l'armée contre la Perse pour venger la défaite de Cicala, ou de rendre le sceau de l'empire, et de se

[1] Kodoslü Ali, Deli-Derwisch, Gezschedmoudara, Kœsé Hamza, Kizilbasch Mohammed, Arnoud Houseïn, Koutschouk Khalil, Depesitœkülü, Koumkapouli. Naïma, p. 225.

contenter du titre de second-vizir. Pendant que le Sultan revenait à Constantinople, cette capitale était menacée d'une révolte des janissaires et des sipahis; ces troupes, qui se plaignaient et de leurs habillemens et de leur solde, refusèrent de toucher à leur soupe, signe non équivoque de mécontentement, et assaillirent leurs officiers à coups de pierre. Après son arrivée à Constantinople (1er février — 23 ramazan), le jeune Sultan, à peine âgé de seize ans, que cette nouvelle transporta de fureur, se vêtit entièrement de rouge, comme le khalife Haroun-Raschid les jours d'exécution, et appela dans le kœschk de Bayezid les vizirs, les agas, les secrétaires, les vétérans des troupes, et leur parla ainsi : « On vous a dit que le defter-» dar, qui est allé chercher de l'argent, sera de retour » dans quelques jours pour payer votre solde. Pour-» quoi ne croyez-vous pas cela, et vous permettez-» vous des insolences à ma Sublime-Porte? Livrez les » coupables. » Cette allocution du jeune Sultan fut suivie d'un silence d'étonnement [1], puis l'aga des ghourebas de l'aile droite, Yousouf, prit la parole en ces termes : « Mon Padischah, ce ne sont point tes esclaves » élevés dans ton harem qui se sont rendus coupables » de ces insolences, mais des étrangers qui, après » avoir tenu garnison dans des places fortes, ont été » incorporés dans les sipahis sur la proposition du » khan des Tatares. — Nomme-les donc! » s'écria le

[1] *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Il Sgr. perdona ai ribelli andati umiliarsi con grandissima rassegnazione e stupore.* Dec. 1605. Naïma.

Sultan. Tous ceux dont Yousouf donna la liste furent mis à mort, à l'exception du contrôleur des cavaliers et du procureur des sipahis, qui durent la vie à l'intercession des vizirs ; le Sultan congédia les chefs assistans avec ces paroles : « S'il vous arrive encore de » dépasser les bornes de l'obéissance, je vous ferai » tous exécuter sans distinction. » Il les força de transporter eux-mêmes les cadavres ; il changea les agas [1], et lorsque le defterdar Etmekdjizadé fut arrivé, il fit payer aux troupes les quartiers de solde échus, en y ajoutant trois ducats par homme à titre de taxe de garçon.

A la suite de plusieurs conseils, il fut décidé que Nassouh-Pascha, gendre du beg kurde Mir Scheref, serait nommé troisième vizir, et, à cause de sa connaissance des localités, serasker de l'armée contre la Perse ; que le vizir Mourad-Pascha aurait le commandement en chef de celle contre la Hongrie, et que le grand-vizir dirigerait de Constantinople les deux expéditions à l'est et à l'ouest de l'empire. Le Sultan avait donné son assentiment à ces arrangemens, lorsque les intrigues de Derwisch-Pascha vinrent tout changer. Derwisch-Pascha, n'étant encore que bostandji-baschi, avait gagné la faveur d'Ahmed, et avait obtenu la dignité de kapitan-pascha en remplacement de Cicala. Il sut faire refuser à l'aga des janissaires Houseïn, à qui revenait le principal mérite de la prise

[1] Schehbazaga, Karghazadé, Yektscheschm. Naïma, p. 327. *Fezliké*, f. 147. Petschewi, f. 273, avait rempli les fonctions de payeur des troupes à Belgrade.

de Gran, le gouvernement de Roumilie, que voulait lui conférer le grand-vizir, et obtint qu'on ne lui donnât que celui de Haleb ; c'est à lui que Mariol Houseïn dut d'être nommé aga des janissaires, mais il fut tué sur la route d'Adana par le rebelle Djemschid, entre les mains de qui il était tombé. Derwisch-Pascha parvint à faire rendre au Sultan un kattischérif qui ordonnait au grand-vizir de prendre lui-même le commandement de l'expédition en Perse. Lala-Mohammed lui ayant représenté qu'il désirait avant son départ conclure la paix avec l'Autriche, le Sultan se contenta de lui répondre : « Prépare-toi à partir pour l'Asie. » Le lendemain matin, Nassouh vint chez le grand-vizir pour le consoler de la nécessité où il était de conduire la campagne de Perse, dont il voulait du reste partager avec lui les fatigues. Lala-Mohammed lui dit : « Si » nous nous étions dirigés de la vallée de la Mur sur » Vienne, que Bocskai en eût fait autant de son côté » en marchant sur Pressbourg, et que les deux armées » se fussent ensuite réunies devant Vienne, l'Alle- » magne aurait-elle été en état de nous résister? J'ai » bien peur qu'on ne néglige maintenant Bocskai et » les Hongrois dont j'ai nourri l'attachement pour la » Porte, et que le fruit de douze années de soins ne » soit ainsi perdu. » Il demanda encore au Sultan, dans une nouvelle supplique, qu'il lui fût permis, avant de partir, de terminer les négociations pour la paix avec la Hongrie ; mais il ne put rien obtenir. Les menées de Derwisch-Pascha avaient procuré le sandjak de Kastemouni au chambellan et commissaire des approvi-

sionnemens de l'armée de Hongrie Moustafa. Le grand-vizir représenta également au Sultan que la présence de Moustafa était nécessaire à l'armée, et qu'on ne pouvait l'en retirer sans nuire beaucoup aux opérations du serasker; le Sultan, en réponse au grand-vizir, écrivit en marge du rapport : « Notre sandjak ne lui » plairait-il pas par hasard? » Lala Mohammed se vit forcé de faire dresser sa tente à Scutari; mais ce ne fut pas sans en ressentir un vif et profond chagrin; aussi, dans la même semaine, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Derwisch-Pascha assura au Sultan que la maladie du grand-vizir était feinte; en conséquence de ces perfides insinuations, Ahmed envoya à Lala Mohammed un kattischérif ainsi conçu : « Ne te fais pas » plus long-temps malade, et marche. » Le mourant fit prier Ahmed, par un de ses confidens, de vouloir bien se convaincre de la vérité [1]. Le grand-gouverneur de la cour se rendit auprès de Lala Mohammed dont le corps était aux deux tiers paralysé. Trois jours après, le 23 mai 1606 (15 moharrem 1015), le grand-vizir mourut; il fut enseveli à Eyoub dans le tombeau de Sokolli. D'après l'assertion de Sanollah, Derwisch-Pascha aurait fait empoisonner Lala Mohammed par un médecin portugais, dans le dessein d'obtenir, après

[1] Lala Mohammed paraît n'avoir jamais espéré beaucoup de grâces du Sultan. A l'époque où il envoya Petschewi avec la nouvelle de la prise de Gran à Constantinople, il le chargea de dire à son maître qu'après avoir passé dix ans à la défense des frontières, il pouvait lui être indifférent de vivre ou de mourir, de rester dans sa place ou d'être destitué. Le Sultan répondit à Petschewi : « Lala Mohammed ne doit rien craindre; car j'at» tends encore de grands services de lui. » Petschewi, f. 271.

sa mort, le sceau de l'empire qui lui fut en effet confié. Le Sultan avait ordonné que l'argent comptant de Lala Mohammed fût confisqué au profit de la caisse de l'armée, et que le reste de sa fortune fût laissé à ses enfans ; mais Derwisch-Pascha, sous prétexte que les besoins de la guerre réclamaient des sommes considérables, ordonna au defterdar Etmekdjizadé qui avait été rappelé de Belgrade, de saisir non seulement l'argent comptant de Lala Mohammed montant à cinquante mille ducats et dix millions d'aspres, mais encore tous ses autres biens, de sorte que les enfans du malheureux grand-vizir furent à peu près entièrement dépouillés [xi]. Sur la recommandation du defterdar Etmekdjizadé, l'historien Petschewi, contrôleur de la chambre des comptes des cavaliers et des fantassins, fut adjoint au frère du grand-vizir, sandjak de Négrepont, qu'on appelait le jeune beg, à cause de son inexpérience à lever les plans des sandjaks de Négrepont, Lepanto et Karli-Ili [1]. Le jour de son élévation au grand-vizirat, Derwisch conféra la place de kapitan-pascha à Djâfer-Pascha. Franc de naissance, qui avait trois fois occupé le gouvernement de Chypre. Dans le premier diwan qu'il présida, il dit au tschaousch-baschi : « Les seigneurs du diwan ne doi-
» vent pas me juger d'après les autres grands-vizirs ;
» je ferai couper la tête à celui qui renverra une

[1] Petschewi, f. 276, fait le plus grand éloge de la douceur de caractère de Lala Mohammed-Pascha ; il dit n'avoir jamais eu à souffrir de lui une parole violente pendant les quinze ans qu'il fut attaché à son service. *Fezliké*, f. 151.

» affaire du jour au lendemain. » Ces paroles, qui présageaient un gouvernement plein de fermeté, se trouvèrent confirmées dans l'après-midi même par l'exécution d'un beglerbeg destitué. Plus on redoutait la sévérité qu'annonçaient les premiers actes de Derwisch, et plus on s'empressait de l'entourer de félicitations. Le khodja du Sultan et le moufti grossirent eux-mêmes le troisième jour la foule qui affluait dans le palais de Derwisch-Pascha. Celui-ci les invita, ainsi que les deux juges d'armée, pour le jour suivant, à un diwan qui se tint devant le Sultan. Dans ce conseil, Ahmed prit ainsi la parole : « Maintenant il est trop » tard pour entrer en campagne; il est trop difficile » de se procurer des munitions; ne vaudrait-il pas » mieux renvoyer l'expédition à l'année prochaine? » Un profond silence succéda à l'allocution du Sultan ; comme on avait déjà planté les étendards sur le rivage d'Asie, formalité qui annonce toujours l'entrée en campagne de ce côté de l'empire, toute l'assemblée ne pouvait assez s'étonner de l'avis émis par Ahmed : enfin le moufti se faisant l'interprète des sentimens du diwan, s'exprima ainsi : « Serait-il convenable de » faire rétrograder dans la capitale les queues de cheval que nous avons plantées en présence de tant » d'ambassadeurs des puissances étrangères? Le serdar » devrait au moins aller jusqu'à Haleb pour y prendre » ses quartiers d'hiver, et y rassembler des provisions. » — A quoi servira la marche jusqu'à Haleb? interrompit le Sultan. — A sauver l'honneur des étendards que nous avons plantés, » répliqua le moufti ;

» votre glorieux ancêtre hiverna à Haleb dans son ex-» pédition contre Nakhdjiwan, et en partit au com-» mencement du printemps, pour aller chercher l'en-» nemi. » Après avoir ainsi discuté quelque temps avec le moufti, le Sultan reprit : « Ferhad-Pascha se mettra » en route avec une partie de l'armée, pour que le » camp ne soit pas obligé à revenir. — Recevra-t-il, » demanda le moufti, les sommes nécessaires pour » l'achat des vivres? — Le trésor public est vide, dit » Ahmed, où prendre de l'argent? — Dans le trésor » d'Egypte. — Ce sont mes revenus particuliers, com-» ment puis-je les abandonner? — Votre aïeul Sou-» leïman, lorsqu'il partit pour Szigeth, donna tout » son or et tout son argent pour qu'on en battît mon-» naie. — Efendi, s'écria Ahmed fronçant le sourcil, » tu ne comprends pas mes paroles; les temps sont » bien changés; comment ce qui était nécessaire alors » pourrait-il convenir aux circonstances présentes? » Là-dessus il congédia l'assemblée [1].

Derwisch-Pascha sut mauvais gré au moufti d'avoir insisté pour lui faire ouvrir la campagne, et songea à l'éloigner. Il voulait d'abord nommer à sa place un fils de Seadeddin; mais réfléchissant que les deux juges d'armée étaient également fils de Seadeddin, il

[1] Naïma, Petschewi, f. 278. Ce témoignage irrécusable de l'historien ottoman dément complètement ce que dit Valieri (*Ranke*, p. 461) sur l'esprit élevé du Sultan : *Spiriti grandi nutrisce con la memoria di Sultan Suleiman, con pensiero non pure d'imitarlo ma di superarlo.* Ce fut le moufti qui proposa à Ahmed Souleïman pour modèle; mais le Sultan, aussi efféminé que cruel, refusa obstinément de suivre ses sages conseils.

craignit que leur réunion n'annihilât son influence dans le diwan; en conséquence, il laissa tomber son choix sur Eboulmeïamin, qui fut ainsi appelé pour la seconde fois à la plus haute dignité législative de l'empire. Les oulémas, pour se rendre le grand-vizir favorable, abondèrent dans son sens, prétendant qu'il devait diriger de Constantinople les opérations de la guerre; un d'entre eux alla jusqu'à lui dire : « Gracieux Seigneur, vous êtes le soleil du monde: restez » immobile dans votre centre, et envoyez seulement » vos rayons de tous côtés pour dissiper les ténèbres. » Deli-Ferhad, ou Ferhad le Fou, fut nommé serasker de l'armée contre la Perse. et se rendit à Scutari le 11 juin 1606 (4 sâfer 1015). Il avait sous son commandement dix mille janissaires, les six escadrons des gardes-du-corps et de l'étendard, les canonniers, les armuriers, et les troupes des gouvernemens de la Karamanie et de Siwas. Ferhad justifia de tous points son surnom de fou, par son ignorance, ses emportemens, et sa conduite extravagante qui le rendait incapable de maintenir la discipline dans son armée. Un jour les sipahis étant venus lui demander leur solde, il leur répondit : « Je suis aussi un sipahi, et je n'ai pas » non plus reçu de solde; devez-vous être payés » lorsque je ne le suis pas? » Sur cette réponse, les soldats s'étant mis à assaillir sa tente à coups de pierres, il en sortit, ramassa les pierres dans son tablier, et, en présence des sipahis, il les jeta lui-même contre sa tente, dont ensuite il coupa les cordes, comme les mutins avaient coutume de le faire. Lors de son ar-

rivée à Brousa, les habitans se plaignirent que les soldats enlevaient des femmes : « Est-ce moi qu'ils doi-» vent enlever ? » leur répliqua-t-il. Avant d'arriver à Koniah, il eut un engagement avec les troupes de Kara-Saïd; chassé l'épée dans les reins jusque dans cette ville, il paya la solde due aux janissaires, et le trésor de l'armée étant insuffisant, il envoya les sipahis à Constantinople pour réclamer leur arriéré. Les demandes impérieuses des sipahis, la révolte de Kalenderoghli, qui prenait toujours de nouveaux accroissemens en Asie et gagnait vers la capitale, la mort du moufti Eboulmeïamin et son remplacement par Sanollah, préparèrent la chute de Derwisch, que son incapacité seule aurait dû amener; la vengeance personnelle d'un juif, son architecte, fut une des premières causes de sa ruine. Ce juif avait avancé au grand-vizir des sommes considérables pour la construction d'un palais; Derwisch, à qui il présenta un jour les comptes sur sa demande, lui dit en fronçant le sourcil : « C'est beaucoup d'argent. » Le juif, qui n'ignorait pas l'avarice et la cruauté du grand-vizir, et qui crut lire sa sentence de mort dans ce redoutable froncement de sourcil, déchira les comptes, et lui dit : « L'esclave et ses biens sont la propriété de son » maître; il ne me serait jamais venu à la pensée de » demander un denier à Votre Grandeur, et je ne vous » aurais jamais présenté ces comptes, si vous ne l'aviez » exigé. » Après avoir ainsi tranquillisé le grand-vizir, il résolut de faire servir à sa ruine ce même palais qui lui coûtait une fortune. Il conduisit de l'édifice, qui

n'était pas encore achevé, une galerie souterraine dans la direction du seraï, et lorsqu'elle fut suffisamment avancée, il la dénonça au grand-gouverneur de la cour, qui adressa à ce sujet un rapport au Sultan. Ahmed, qui vit dans cette entreprise un crime de lèse-majesté, se consulta avec le khodja et le moufti; lorsque le lendemain matin Derwisch parut au seraï, il fut saisi et étranglé par les bostandjis dont il avait été autrefois le chef; on prétend que, comme il remuait encore après l'exécution, le Sultan lui trancha la tête de sa propre main. « Sa tête, dit l'historiographe » de l'empire, roula, horrible comme la tête de Mé- » duse [1], aux pieds du ciel étoilé de la majesté. » A l'occasion de l'exécution de Derwisch-Pascha, la joie populaire se manifesta par des satires [2]. Il s'était attiré la haine des habitans de la capitale en imposant une taxe de mille ducats sur chaque balcon, qui était considéré comme une commodité indispensable par les femmes turques dont la vie cloîtrée aiguisait encore la curiosité; sa mort abolit cette taxe qu'on supportait si impatiemment (11 décembre 1606 — 10 schâban 1015). D'après les conseils du moufti, Ahmed envoya le sceau de l'empire au vizir Mourad-Pascha, qui venait de conclure en Hongrie la paix de Sitvatorok, et

[1] *Rheesoul-Ghoul*, c'est-à-dire *la tête du pithèque*, dénomination que porte, chez les Arabes, les Persans et les Turcs, la tête de Méduse.

[2] *Haddi mestan*, c'est-à-dire *Bornes des joyeux*, satire en quatre-vingts distiques, par Azmizadé Haleti. Naïma et Hasanbegzadé placent la date de l'exécution de Derwisch-Pascha au 10 schâban; Hadji-Khalfa, dans la *Liste des Vizirs*, p. 178, au 15 du même mois.

lui écrivit le kattischérif suivant : « Mourad-Pascha, » toi qui es mon vizir! par ma seule volonté impé» riale et sans les prières ni l'intercession de qui que » ce soit, je t'ai conféré le grand-vizirat et envoyé » mon sceau impérial. J'espère que Dieu le très-haut » t'aidera dans toutes tes entreprises : je serai le té» moin de tes actions et de tes efforts dans l'adminis» tration des affaires de l'empire. Empresse-toi de te » rendre le plus tôt possible à ma Sublime-Porte. » Mourad-Pascha, beglerbeg de Diarbekr, puis vizir et général en chef sur les frontières hongroises, avait été surnommé *le creuseur de puits,* parce que, lors de la bataille de Tebriz contre le prince Hamza, il était tombé dans un puits: il était connu par son amour de la justice et la discipline sévère qu'il maintenait parmi ses troupes; deux mois avant son élévation au grand-vizirat, il avait conclu à Sitvatorok la paix qu'on avait infructueusement négociée depuis si long-temps, et dont les guerres sur les frontières d'Asie et les révoltes de l'intérieur faisaient si vivement sentir le besoin. Ici nous reprendrons le récit des négociations qui eurent lieu simultanément avec les faits d'armes des dernières campagnes.

L'apparition de Bocskai sur la scène politique et son alliance avec les Turcs, rendaient son assentiment nécessaire à la conclusion de la paix, et ajoutaient encore de nouvelles difficultés aux négociations. Le secrétaire-interprète César Gallo avait été envoyé à Ofen, au mois d'août de l'année 1605, par le baron de Mollard et le comte Althan, agissant au nom du grand-duc

Mathias; il avait eu une entrevue dans cette ville avec Abdi Kiaya, qu'avaient député de leur côté Mourad-Pascha, général en chef de l'armée ottomane et le juge d'Ofen, plénipotentiaires du grand-vizir. Les pourparlers n'eurent point de résultats par suite des prétentions contradictoires des deux parties; les Turcs réclamaient Gran, que les Impériaux refusaient de céder; mais, pendant les pourparlers, cette place tomba au pouvoir des Turcs, événement qui détermina le retour de César Gallo à Vienne. L'archiduc Mathias lui-même n'avait pas été investi par l'empereur Rodolphe des pouvoirs nécessaires pour arrêter définitivement la paix; il ne cessa de les demander par les lettres les plus pressantes [XII]; lorsqu'ils furent enfin arrivés avec l'autorisation de les transmettre à des agens particuliers, César Gallo retourna à Ofen vers la fin d'octobre. L'archiduc remit à Mollard et à Althan, qu'il avait choisis pour plénipotentiaires, les instructions suivantes : on devait s'efforcer de faire abroger le tribut annuel en faisant au serdar de brillantes promesses, conclure la paix d'une façon durable, ou du moins pour le plus long espace de temps possible, et sans y laisser participer Bocskai si on pouvait y parvenir: en tout cas, on devait faire reconnaître la Transylvanie comme appartenant à la Hongrie, et la Valachie comme pays neutre; en outre, les Etats héréditaires de l'archiduc Mathias devaient participer au bénéfice du traité. Ali-Pascha et Habil, le premier gouverneur et le second juge d'Ofen, proposèrent par écrit à Mollard et à Althan d'envoyer

Abdi Kiaya à Gran, pour dresser. de concert avec César Gallo, les préliminaires du traité. Mollard et Althan renvoyèrent César Gallo à l'archiduc [1], et le Pascha et le juge d'Ofen demandèrent leurs passeports. Au mois de janvier de l'année suivante, César Gallo se rendit une troisième fois à Ofen, et, après être revenu dans le courant de février à Vienne, il partit de nouveau pour Ofen, d'après les ordres de l'archiduc. Les Turcs ne pouvaient songer sérieusement à la paix avant que Bocskai eût conclu la sienne avec l'Autriche; lorsqu'un traité entre Bocskai et l'empereur eut été signé à Vienne, le Sultan donna à son gendre Ali-Pascha, gouverneur d'Ofen, au vizir Mourad-Pascha et à Habil-Efendi, juge d'Ofen, des pleins pouvoirs pour agir en son nom. On convint d'abord d'un armistice qui devait durer trente-deux jours à dater du 15 juin. Ce même jour, César Gallo se rendit pour la cinquième fois à Ofen, accompagné de deux interprètes, l'Italien Negroni et le Hongrois Szillesi [2], dans le but de communiquer aux commissaires ottomans le traité passé avec Bocskai. Le pascha d'Ofen

[1] Ali et Khalil écrivirent, sous la date du 7 décembre, à Mollard et Althan : *Maximam difficultatem inter nos hanc esse, quod nos magnis juramentis et promissionibus cum Ungaris confœderati sumus. Itaque ut Cæsar Gallus amicus, si cum Rege Botskaio, Sua Serenitate et cum aliis dominis Ungaris pacem fecistis, hac de re nobis sigillatas litteras mittens.* Archives I. R.

[2] César Gallo au conseiller aulique de Crenberg, du 2 mars 1602 : *Intellexi quomodo missus sit Negroni, ut sit interpres et descendat Budam ad inspiciendam plenipotentiam et munus Sultani; ille Joannes Szillesi, qui est Pragæ, est etiam versatus in scripturis turcicis, quia servivit Transylvaniæ Principi.*

redemanda par son interprète Omer l'ancien présent honoraire, quoiqu'on fût déjà presque convenu que l'Autriche le rachèterait par une somme de deux cent mille ducats une fois payée. Une correspondance active s'était établie entre Mourad-Pascha et les commissaires impériaux, Mollard, Althan et Pezzen[1]; Mourad se plaignit à eux des infractions apportées par les Autrichiens à l'armistice dont il leur garantit cependant la prolongation, et il les invita à une entrevue. Enfin le 20 octobre, les commissaires des deux nations se réunirent au-dessous de Komorn pour traiter de la paix. Les plénipotentiaires turcs étaient : Ali-Pascha, gouverneur d'Ofen, Habil, juge de la même ville, Kadim Adam, kiaya du pascha, et Nassreddin Moustafazadé-Efendi, qui partirent de Gran en caïques, et vinrent camper sur la rive droite du Danube à Almás au-dessous de Komorn. Les plénipotentiaires impériaux Mollard, gouverneur de Komorn et général de l'artillerie, Adolphe Althan, lieutenant-général de l'artillerie, George Thurczo, Nicolas Istuanfi, Siegfried de Kollonicz, François Bathyany, Christophe Erdœdy, furent complimentés à leur ar-

[1] On trouve dans les Archives I. R. : 1° une lettre de Mourad-Pascha à Nadasdy, datée du mois de djemazioul-ewwel 1015 (septembre 1606) ; 2° une autre à l'archiduc Mathias, sous la même date; 3° une lettre de Mourad à Althan, du 4 djemazioul-ewwel (7 septembre), dans laquelle il l'invite à se rendre à Ofen ; 4° du même aux plénipotentiaires impériaux, contenant des plaintes sur la violation de la trêve, datée du 17 djemazioul-ewwel (20 septembre); 5° lettres d'Ali, pascha d'Ofen, et de Habil Efendi à Althan, du 4 djemazioul-ewwel (7 septembre) ; 6° une lettre de Mourad-Pascha à Althan et aux autres plénipotentiaires, pour les prier de hâter leur départ pour Ofen.

rivée à Komorn par Moustafa-Efendi qui avait été député à cet effet; le lendemain ils s'embarquèrent sur une flottille avec une suite de mille cavaliers, et vinrent aborder sur la rive gauche du Danube, en face de l'endroit même où la petite rivière de Sitva débouche dans le fleuve. Les plénipotentiaires de Bocskai, Illyesházy, palatin de Trentschin, Paul Nyary, Michel Czobor et George Hoffman campaient de l'autre côté de la Sitva, de sorte qu'ils étaient, ainsi que les Impériaux, séparés des Turcs par le Danube.

Trois semaines après, le 11 novembre 1606, fut conclu un traité en dix-sept articles dont les clauses essentielles étaient entièrement différentes de celles de toutes les capitulations précédentes; la plus importante de ses dispositions était celle qui stipulait la suppression du tribut annuel de trente mille ducats, déguisé sous le nom de présent honoraire. Voici quels étaient les termes généraux du traité : deux cent mille écus devaient être payés une fois pour toutes au Sultan; dorénavant les deux puissances contractantes s'enverraient tous les trois ans, par leurs ambassades, des présens volontaires dont la valeur ne pourrait en aucun cas être fixée; immédiatement après la signature du traité, le vizir Mourad ferait un présent à l'empereur, et Ahmed-Kiaya serait député dans le même but à l'archiduc Mathias. A l'avenir, les ambassadeurs turcs auprès de la cour d'Autriche ne pourraient plus être pris parmi les officiers inférieurs de la cour, tels que les écuyers-tranchans, les fourriers et les tschaouschs, et devraient avoir le rang de san-

djakbeg; l'empereur (qui ne serait plus appelé roi de Vienne) et le Sultan s'écriraient sur le pied d'une entière égalité et dans les rapports d'un fils à son père. Les deux partis renonçaient à toute incursion, à tout pillage et convenaient de réparer les dommages qui résulteraient des infractions apportées au traité, et de restituer réciproquement les prisonniers déjà faits; le commandant de Raab, du côté des Impériaux, et le pascha d'Ofen du côté des Turcs, seraient établis juges de ces violations. Les conventions passées à Vienne entre l'empereur et Bocskai étaient confirmées; Waitzen était excepté de la faculté qu'avaient les deux parties de fortifier les places déjà existantes; les villages qui relevaient anciennement de Szeczeny et de Neograd, et qui depuis avaient été enclavés dans les juridictions d'Erlau, de Hatwan, d'Ofen ou de Gran, continueraient à payer leurs impôts à ces villes. Cette paix était obligatoire non-seulement pour les deux souverains signataires, mais encore pour leurs descendans, leurs frères et tous ceux qui tenaient à eux par des liens de parenté; si le roi d'Espagne voulait être admis au bénéfice du traité, il n'y serait apporté aucun obstacle. Tel était le contenu du traité de Sitvatorok, qui marqua une ère nouvelle dans les relations diplomatiques de la Turquie, non-seulement avec la Hongrie, mais encore avec le reste de l'Europe; l'importance de cette paix n'a pas été suffisamment appréciée par les publicistes et les historiens, et a disparu devant celle de la paix de Carlowicz qui lui est postérieure d'un siècle; cependant on peut considérer le traité de Sit-

vatorok comme la base du droit international qui depuis a régi les rapports de la Porte et des puissances européennes. Dès-lors, les présens honoraires que l'Autriche avait envoyés à Constantinople par ses ambassadeurs pendant un demi-siècle, et auxquels les Turcs donnaient le nom de tribut, furent supprimés; les négociations diplomatiques furent établies sur le pied d'une égalité parfaite; la Transylvanie, par suite des conventions passées entre les Turcs et Bocskai, fut arrachée, à peu de chose près, au joug ottoman, et la Hongrie, bien qu'elle eût encore à subir la domination turque pour la plus grande partie de son territoire, fut libérée, pour l'autre partie, du tribut qu'elle avait payé jusqu'alors. Pour la première fois, la paix fut conclue avec les formalités usitées dans les relations des autres peuples de l'Europe, et sous la garantie de pleins pouvoirs signés du Sultan et du grand-vizir; pour la première fois aussi, les Turcs fixèrent le rang de leurs ambassadeurs d'après les convenances diplomatiques. Le document turc du traité ne fut point imposé aux plénipotentiaires impériaux, sans qu'il leur fût permis d'en prendre connaissance; mais après la révision par les drogmans des deux parties, il fut signé et scellé par les commissaires turcs et par le vizir Mourad. sous la réserve de l'acceptation du Sultan. La paix de Sitvatorok est remarquable non seulement par les clauses qu'elle stipula et les formalités qui signalèrent sa conclusion, mais encore par les hommes qui en furent les négociateurs, et le lieu où elle fut signée. Nous avons vu l'un des commissaires otto-

mans, l'octogénaire Habil, combattre lors du siége d'Ofen, aux premiers rangs, dans les sorties que faisait la garnison; nous verrons bientôt le vizir Mourad, le *creuseur de puits,* qui présidait du côté des Turcs aux négociations du traité, obtenir la dignité de grand-vizir, et justifier dans ses nouvelles campagnes son surnom d'une manière affreuse. Les plénipotentiaires impériaux appartenaient aux plus nobles familles de Hongrie, et entre eux tous il faut remarquer Nicolas Istuanfi, le Tite-Live hongrois; cet écrivain a conduit son histoire jusqu'à la paix de Sitvatorok, qui fut aussi le terme de sa vie politique. Enfin le traité de Sitvatorok, conclu à quelque distance de Komorn, forteresse vierge de toute occupation de la part des Turcs, opposa une digue à la puissance ottomane, dont le flot dévastateur avait englouti tout le pays à l'est et à l'ouest jusqu'au pied du Caucase et des monts Carpathes. La paix de Sitvatorok fut, au commencement du dix-septième siècle, le signal de la délivrance de la Hongrie du joug des Turcs et de la décadence de l'empire ottoman; ce mouvement descendant de la prospérité ottomane se continua dans le cours de ce même siècle avec des fortunes diverses, jusqu'à ce que la paix de Carlowicz l'eût officiellement confirmé à la face de l'Europe.

LIVRE XLIII.

Expédition de Mourad contre les rebelles d'Asie. — Refus du juge d'Angora de laisser entrer Kalenderoghli dans la ville. — Défaite de Djanboulad dans le défilé de Syrie. — Kalenderoghli incendie Brousa, et est battu dans le défilé de Gœksoun Yaïla. — Victoires de Mourad sur le frère de Tavil (le Long), et son retour à Constantinople. — Ambassades d'Autriche, de Transylvanie, de Pologne, de Venise, de Mingrelie, de Géorgie et de Boukhara. — Événemens en Crimée et en Égypte. — Politique perfide de Mourad, et mort de Mousselli-Tschaousch et d'Yousouf-Pascha. — Ratification du traité de Sitvatorok. — Bathory et les jésuites. — Événemens maritimes. — Entreprises sur Kos. — Fondation de la mosquée Ahmediyé. — Propositions de paix de la part de la Perse. — Intrigues de Nassouh-Pascha. — Mort de Mourad. — Ambassade persane. — Première capitulation avec la Hollande. — Ambassade polonaise et autrichienne. — Négociations relatives à la Transylvanie. — Événemens sur mer. — Les Florentins à Agaliman ; les Cosaks à Sinope. — Chute du grand-vizir Nassouh-Pascha. — Mort du moufti Mohammed et du grand-vizir. — Mohammed-Pascha est destitué à cause de la malheureuse issue de son expédition en Perse. — Campagne de Moldavie. — Paix avec la Pologne. — Jésuites. — Rapports de Venise avec la Porte. — Paix de Vienne. — Le baron de Czernin, ambassadeur d'Autriche, entre à Constantinople enseignes déployées. — Mort du sultan Ahmed.

La paix de Sitvatorok avait été imposée à la Porte moins par les malheurs de la guerre de Hongrie, que par la révolte qu'avaient allumée en Asie les fugitifs de Keresztes. Mourad, dès son élévation à la dignité de grand-vizir après la mort de Lala Mohammed, dirigea toutes ses pensées vers la guerre avec les hé-

rétiques et les rebelles d'Asie. L'insurrection avait gagné toutes les provinces asiatiques depuis les frontières de Perse et de Syrie jusqu'aux rives du Bosphore. Karayazidji (l'écrivain noir) était mort sur les montagnes de Djanik dans la septième année de ces troubles, dont il était l'auteur principal, après avoir livré aux Ottomans, lors du siége de Roha, son compagnon de fortune Houseïn-Pascha; le frère de Karayazidji, Deli Hasan, qui avait été reçu en grâce et investi du gouvernement de Bosnie, avait pareillement été assassiné à Belgrade. Dans l'Irak, Mohammed, fils d'Ahmed le Long, qui grâce à la trahison de la tribu kurde de Souhran et des Arabes Abourisch, avait défait Nassouh-Pascha dans un combat où ce dernier avait reçu deux blessures, et où Weli-Pascha était resté sur le champ de bataille, avait été poignardé à Bagdad. Yousouf-Pascha, qui après la mort d'Oweïs, pascha d'Aïdin, dont il était le kiaya, s'était emparé du château-fort bâti par son maître, avait été depuis gracié et nommé beglerbeg; mais ayant levé de nouveau l'étendard de la révolte, il avait été anéanti avec tous ses partisans. Cependant, du sang de tous ces fauteurs de rébellion, en étaient nés de nouveaux, qui promenèrent leurs dévastations dans toute l'Asie. Le fils de Kalender et Karasaïd ravagèrent le Saroukhan, et Kinali mit à feu et à sang toute la contrée de Brousa. Mousselli-Tschaousch révolutionna Selefké (Seleucia) [1], et le rebelle Djemschid occupa les défilés

[1] D'autres troubles avaient éclaté en Chypre : *Sollevazione di Cipro per largo tiranicamente successo.* Sum. del. Rel. ven. 1606; et dans l'Asie-

qui conduisent de Koniah à Adana; mais le plus grand danger était à Haleb et dans le Liban, où Djanboulad, le Kurde, et l'émir Fakhreddin (*gloire de la foi*), le Druse, menaçaient avec leurs forces réunies de faire de la Syrie un royaume indépendant. La famille kurde des Djanboulad (*acier de l'ame*) était, depuis la conquête de la Syrie par Sélim I[er], en possession du sandjak de Klis dans le voisinage de Haleb. Cicala, ayant été nommé général en chef de l'armée d'expédition contre la Perse, avait conféré à Houseïn Djanboulad le gouvernement de Haleb; le dernier beglerbeg de cette ville, Nassouh, représenta en vain à la Porte que c'était agir contrairement aux usages et au texte de la loi que de donner un gouvernement aux possesseurs de sandjaks héréditaires; néanmoins sur les instances de Cicala, Houseïn Djanboulad fut confirmé dans sa nouvelle dignité. Nous avons raconté plus haut comment Cicala, lors de sa retraite de Perse, tua de sa propre main, dans un accès de colère, son protégé Djanboulad pour ne l'avoir pas joint avec ses troupes en temps opportun, et comment le frère de celui-ci, Ali, se retira à Haleb immédiatement après ce meurtre. Ainsi il fut dans la destinée de Cicala de semer deux fois les germes de la révolte sur le sol de l'empire, la première fois par la proscription des fugitifs de Keresztes, qui, sous les ordres de Karayazidji, ravageaient les pays de Roum, d'Anatolie et de Karama-

Mineure : *Esattor general con esborso di 36,000 Zecchini libertato dall' assedio dei ribelli quali passati sotto Tire e Magnesia hanno cavato altri 20,000 Zecchini*. Décembre 1606.

nie, et la seconde fois par l'assassinat de Djanboulad. Ali Djanboulad, après avoir assiégé à Tripoli l'émir Yousouf Seïfoghli [1], gouverneur de Damas, après avoir vidé les trésors de la ville sous prétexte que c'était de l'argent qui dormait, et s'être réconcilié avec Yousouf par une alliance, commença son règne en pillant Damas et en se déclarant indépendant de la Porte. Il forma ses troupes d'un ramassis de gens de tous les pays, qui suivaient, avec le titre de seghbans (gardes de chiens ou chasseurs), les divisions de l'armée ottomane : ses six mille sept cents fantassins furent distribués en cent soixante-deux *chambrées,* et une solde qui variait de trois à huit aspres fut allouée à chaque homme, ainsi qu'un supplément trimestriel, sous la dénomination d'*argent de mouton;* ces huit mille cavaliers furent partagés en six escadrons qui furent appelés gardes-du-corps et de l'étendard. Le grand-vizir Mourad fut désigné pour entrer en campagne contre les rebelles d'Asie [2] et surtout contre le plus dangereux d'entre eux, Djanboulad, qui s'arrogeait les deux droits régaliens de l'Islamisme, ceux de faire dire la prière en son nom et de battre monnaie [3].

[1] *Rotta data da Gianbulad a Jusuf Emir di Tripoli.* Settemb. 1606. *Huseinbassa nel passar a Aleppo con 1000 archibugieri assalito da Djanbulade rotto.* Sum. del. Rel. ven.

[2] Naïma, p. 240, nomme les autres chefs de rebelles qui combattirent contre Nassouh-Pascha : Deli-Derwisch, Begzadé, Arnaoud Houseïn, Koumkapülü Ahmedbeg, Kodosli Ali, Kamali Tavil, Moustafa-Tschelebi, Gürz Dümdar, Arnaoud Souleïman, Debesi Tœkeli, Deli Arslan, Deli Kaplan, Kœr Houseïn, Kar Mir Akhar, Bouyouk Khalil, Koutschouk Khalil et Yaghmour.

[3] Mariti, *Histoire de Fakkardin,* p. 104. Gotha, 1790.

Djanboulad inspirait d'autant plus de crainte à la Porte qu'il venait de conclure un traité avec l'archiduc Ferdinand de Toscane, le 2 octobre 1607 (10 djemazioul-akhir 1016), et qu'il quêtait d'autres alliances avec les puissances européennes. Après avoir installé Teryaki Hasan comme beglerbeg de Roumilie, Mariol Houseïn comme beglerbeg d'Anatolie, le tschakirdjibaschi (grand-fauconnier) Khalil comme aga des janissaires, Baki-Pascha comme defterdar, et le gouverneur de Brousa, Moustafa-Pascha, comme vizir-kaïmakam, et avoir envoyé une lettre au khan de Crimée pour réclamer sa coopération à l'expédition, Mourad-Pascha partit de Scutari le 2 juillet (7 rebioul-ewwel) et prit la route de Haleb [1].

Afin d'écarter autant que possible les obstacles qui menaçaient de s'opposer à sa marche à travers les provinces insurgées de l'Asie, le grand-vizir Mourad-Pascha envoya au rebelle Kalenderoghli, natif d'Angora, des lettres de grâce auxquelles il avait joint le diplôme de sandjakbeg de cette ville; Kalenderoghli ne résista pas à ses séductions et laissa libre la route d'Angora. A Koniah, un grand nombre de rebelles furent tués et jetés dans des puits; car le vieux Mourad tenait à justifier le surnom de *creuseur de puits*, qui lui était resté depuis son accident à la bataille de Tebriz. Au nombre des révoltés que le grand-vizir attira dans son camp par des promesses de pardon, se trouvait

1 Le diplôme qui confère au grand-vizir Mourad-Pascha le titre de serdar, se trouve dans le *Destouroul-Inscha*, n° 132, avant celui qui nomme le grand-vizir Yaouz Ali-Pascha général en chef de l'armée de Hongrie.

Ahmedbeg Serradjazadé (le fils du sellier), qui avait poignardé le naïb de Koniah, brûlé le palais de Deli Ahmed-Pascha, et égorgé plus de mille hommes au milieu du tumulte occasioné par cet incendie. Les principaux habitans de Koniah demandèrent à Mourad de laisser la vie à Serradjazadé Ahmed, parce que, disaient-ils, lui seul pourrait tenir en bride lès bandes qui infestaient le pays; le grand-vizir reçut Ahmedbeg en présence de ceux qui avaient intercédé en sa faveur : « Je veux, lui dit-il, te confier la garde de » Koniah, pendant que je marcherai moi-même con- » tre Djanboulad; mais si j'ai besoin de secours, com- » bien d'hommes pourras-tu me fournir? » Ahmed répondit sans défiance : « Trente mille hommes avec » la plus grande facilité. » Mourad lui adressa là-dessus des remerciemens et des félicitations; mais lorsque Ahmed fut sorti : « Si je laisse sur mes derrières, dit- » il aux protecteurs du rebelle, un homme qui peut » rassembler trente mille combattans, et que ce rebelle » se fortifie dans Koniah, qu'en résultera-t-il? » Les assistans n'ayant trouvé aucune réponse à l'objection du grand-vizir, Serradjazadé Ahmed fut jeté dans un puits. Cependant Kalenderoghli était arrivé à Angora, pillant les caravanes sur les derrières du grand-vizir, et mettant toute la contrée à feu et à sang; il avait envoyé, pour annoncer son arrivée, quatre cents rebelles et un moutesellim ou administrateur provisoire, muni du ferman impérial qui lui conférait le titre de gouverneur; mais les habitans d'Angora leur avaient fermé leurs portes. Le juge d'Angora était Weldan-

zadé Mewlana Ahmed, le même qui, dans la dernière campagne en Hongrie lors du siége de Gran, avait si courageusement défendu son opinion dans le conseil de guerre. Il refusa de recevoir Kalenderoghli dans la ville, et celui-ci lui ayant demandé la cause de ce refus d'obéissance au ferman du Sultan, il eut le courage de sortir des murs accompagné de quelques cavaliers, pour avoir un entretien avec lui. « Quoique » vous ayez été nommé sandjakbeg, lui dit-il, vous » n'êtes pas venu comme tel, mais comme un brigand » et un rebelle; vous avez pillé les caravanes, détruit » les récoltes et jeté les habitans d'Angora dans la » consternation. Si, comme il est dit dans le ferman, » votre seul but est de rassembler des munitions de » guerre pour vous rendre ensuite bien approvisionné » au camp du grand-vizir, donnez-moi la liste de ce » qui vous est nécessaire, et envoyez un homme sûr » dans la ville, pendant que vous vous retirerez à la » distance d'une station. » Kalenderoghli accepta la proposition de Weldanzadé Mewlana Ahmed, et envoya à Angora un de ses compagnons d'armes avec une suite de trente hommes; ce dernier, dans l'espace de quelques jours, exaspéra à un tel point les habitans, qu'il faillit être massacré; le juge, pour prévenir l'effusion du sang, le renferma dans le château intérieur, et distribua dans la ville les hommes qui l'avaient accompagné. Mais chacun d'eux fut égorgé par son hôte, et leur chef fut mis à mort dans sa prison. Ayant ainsi ramené la tranquillité parmi les habitans, le juge adressa au grand-vizir un rapport

détaillé sur tout ce qui venait de se passer ; mais la lettre que Mourad lui adressa en réponse à la sienne et dans laquelle il lui annonçait qu'il avait détaché un corps de son armée afin de réduire Kalenderoghli, fut interceptée par ce dernier. Le rebelle mit immédiatement le siége devant Angora. Le juge Weldanzadé se défendit avec le plus grand courage ; il avait déjà repoussé huit assauts, lorsque le sandjakbeg de Kastemouni, Tœkeli-Pascha, envoyé par le grand-vizir, parut avec les troupes de Brousa, Mentesché, Karasi et quarante canons, et se jeta dans la ville ; l'arrivée de ce renfort détermina la retraite de Kalenderoghli. Cependant le grand-vizir avait dirigé, pendant sa marche vers la Syrie, deux corps de troupes contre les rebelles Mousselli-Tschaousch et Djemschid, qui occupaient Selefké et Adana ; Djemschid fut anéanti, mais la fortune ne fut pas aussi contraire à Mousselli-Tschaousch. D'un autre côté, Djanboulad s'était retranché avec vingt mille fantassins et vingt mille cavaliers dans le défilé de Bagrass. Mourad-Pascha en ayant eu connaissance, prit le chemin d'Arslan Beli [1] (*Côte de Lion*), et alla déboucher dans les plaines de Gœgerdjinlik sahrasi (*Pigeonnier*), le Golumbacz syrien ; c'est là qu'il fut joint par Soulfikar-Pascha, gouverneur de Merâsch, à la tête des troupes kurdes du district de Soulkadr (21 octobre 1607 — 29 djemazioul-akhir 1016). Après s'être arrêté pendant trois jours dans ces plaines pour laisser prendre

[1] C'est le défilé de Beïlan (*Pylæ Syriæ*).

haleine à ses troupes harassées de fatigues, l'armée, traversant les défilés, se rendit à Derémé dans le voisinage de la rivière de Kanak. Sitôt que Djanboulad eut appris la nouvelle direction choisie par le grand-vizir, il leva son camp, marcha au devant de lui et le rencontra dans les champs d'Ouroudj-Owasi. Une partie de l'avant-garde des rebelles qui s'était trop avancée fut prise et livrée immédiatement à la mort. Le lendemain (24 octobre — 3 redjeb), les deux armées en vinrent aux mains. Djanboulad avait opposé son kiaya à l'aile droite du grand-vizir, formée des troupes d'Anatolie; lui-même s'était placé en face de l'aile gauche des ennemis et combattait contre le beglerbeg de Roumilie, Teryaki-Hasan, le vaillant défenseur de Kanischa. Avant de livrer bataille, Djanboulad avait demandé la paix au grand-vizir, mais celui-ci s'était refusé à toutes ses propositions; ses propres soldats, l'ayant vu s'avancer hors des rangs dans l'espoir d'avoir une entrevue avec Mourad, l'accablèrent d'injures et le forcèrent à revenir sous ses drapeaux. La mêlée fut des plus sanglantes; les janissaires, dit le biographe de leur aga Khalil, tombèrent sur les rebelles comme des vautours sur des éperviers, comme des lions sur leur proie. Vingt bourreaux étaient occupés du côté des Ottomans à exécuter les prisonniers que les soldats amenaient par troupes; vingt mille têtes furent érigées en trophées devant la tente du grand-vizir. Fakhreddin Maanoghli, prince du Liban, s'enfuit dans le désert avec les Beni Koleïb et tous les Druses, et s'enferma dans

son château de Schakik. Djanboulad lui-même parvint à se réfugier à Klis, lieu de sa naissance, puis à Haleb; il ne passa qu'une nuit dans cette ville, et la quitta le lendemain matin, poursuivi par les huées du peuple et la boue que lui jetaient les femmes et les enfans du haut des terrasses. Les habitans, depuis long-temps exaspérés contre les rebelles, tombèrent sur tous ceux qui étaient restés dans la place, et coupèrent plus de mille têtes, pour les jeter aux pieds du grand-vizir qui devait entrer en triomphateur à Haleb.

Le seizième jour après la bataille d'Ouroudj-Owasi, le grand-vizir campa sur la grande place de Haleb, appelée Gœk-meïdan (*la céleste place des courses*). Il envoya des sauf-conduits aux seghbans renfermés dans le château et déterminés à vendre chèrement leur vie; cependant il les fit tous massacrer à leur sortie. Le beglerbeg de Roumilie, Teryaki Hasan, fut mis à la retraite avec le titre de vizir, et sa place donnée à Mariol Houseïn-Pascha. Mourad prit ses quartiers d'hiver à Haleb avec les janissaires, et assigna Damas aux sipahis, Aïntab aux ghourebas de l'aile droite, et Biredjik à ceux de l'aile gauche. Les troupes de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie, reçurent la permission de retourner dans leurs foyers. Le grand-vizir nomma le fils de Cicala, Mahmoud-Pascha, gouverneur de Bagdad, et lui donna l'ordre de chasser de cette ville Moustafa, fils d'Ahmed le Long, qui s'y était établi après la mort de son frère Mohammed. Mohammed-Pascha, renforcé du contingent de Mir-

Ahmed Ebourisch, beg d'Aana et Hadisé, assiégea Moustafa, qui se rendit sous la condition d'une libre retraite. La barque que Moustafa monta pour traverser le Tigre coula à fond sous le poids de ses seghbans; la plupart se noyèrent, lui-même n'atteignit l'autre rive qu'avec un petit nombre d'entre eux. Ceux-ci, pensant que le Ottomans avaient préparé cet accident en pratiquant quelques trous à la barque, tirèrent sur eux; les Ottomans leur répondirent et les tuèrent presque tous; Moustafa se sauva encore cette fois. Pendant ce temps, Djanboulad, accompagné des seghbans à cheval avec lesquels il s'était enfui de Haleb, avait pénétré dans l'Asie-Mineure jusqu'à Eskischehr; de là, il envoya son vieil oncle Haïderbeg à Constantinople pour demander sa rentrée en grâce. Kalenderoghli, qui était sorti d'Angora et ravageait, de concert avec Kinalioghli, la contrée de Brousa, ayant appris la défaite de Djanboulad à son passage par Eskischehr, députa vers lui quelques affidés pour l'inviter à faire cause commune avec lui. Djanboulad se rendit en effet à l'invitation de Kalenderoghli, feignit de partager ses projets; mais une nuit il fit une ouverture au mur de la maison dans laquelle il demeurait, la porte étant gardée par les soldats de Kalenderoghli, et s'enfuit à Constantinople. Délaissés de leur chef, les seghbans qui l'avaient accompagné grossirent les forces des deux rebelles Kalenderoghli et Kinalioghli. Kalenderoghli brûla Brousa; mais, comme il venait d'échouer [1] de-

[1] *Raouzatoul-ebrar*, f. 348. *Calender in Tire e Magnesia, Tawil* (le Long) *in mar maggior*. Maggio 1608.

vant le château, il se retira et dirigea sa marche sur Mikhalidj. Le territoire de Mikhalidj, Kermasti et Bigha, est séparé de celui de Brousa par le lac d'Ouloubad [1], qui d'un côté s'avance presque jusqu'au pied de l'Olympe, et de l'autre communique avec la Propontide par la rivière Niloufer (Rhyndacus), qui descend des montagnes. Le pont qui était jeté sur le Rhyndacus, non loin de son embouchure dans la Propontide, et par lequel Kalenderoghli aurait pu se rendre devant Mikhalidj, était défendu par un château comptant une nombreuse garnison, et le cours supérieur du fleuve avait été occupé par les habitans de Kermasti sous les ordres d'Alibeg, fils d'Elias d'Aïnegœl; Kalenderoghli attendit dans le voisinage à Takhtalü la nuit du Baïram qui n'était pas éloignée, prévoyant que les milices ottomanes se relâcheraient de leur discipline à l'occasion de cette solennité. Ses prévisions ne furent pas trompées, et il put se rendre dans les plaines de Kermasti, et à Mikhalidj qu'il mit à feu et à sang. Nakkasch-Pascha, envoyé de Constantinople pour arrêter la marche des rebelles, rencontra Kalenderoghli à Ouloubad; les deux armées restèrent long-temps en présence sans en venir à une action décisive, pendant qu'un froid rigoureux décimait les troupes de Nakkasch-Pascha. Enfin, renforcé par le sandjakbeg de Silistra, Thalghidj Ahmed Mimar ou l'*architecte*, et par des volontaires de la Tatarie Do-

[1] *Ribelli prendono e bruggiano Brussa.* 22 decemb. 1607. *Calenderogli doppo il sacco di Brussa venuto verso Mondania.* Dec. 1607.

broudja, Nakkasch attaqua les rebelles sur les bords du lac Minas, et leur fit éprouver une défaite complète; mais il paya sa victoire de sa vie et resta sur la place ainsi que Thalghidj Ahmed. Kalenderoghli traversa les sandjaks d'Aïdin et de Saroukhan, et gagna les frontières de Hamid et de Karamanie, où il fut joint par mille hommes, qu'Agadjden Piri, c'est-à-dire le *Vieux de l'arbre,* lui amena d'Antalia. Cependant Djanboulad, après avoir trompé la surveillance de Kalenderoghli, était arrivé heureusement à Nicomédie; il y trouva son kiaya, qui avait accompagné son oncle Haïderbeg envoyé par lui à Constantinople pour demander son pardon. Le Sultan le lui accorda; muni d'un sauf-conduit, Djanboulad se rendit auprès d'Ahmed qui le reçut gracieusement, et, curieux de connaître la vie aventureuse du rebelle, il lui donna pendant une semaine une audience chaque jour dans le château de Sultania sur la rive asiatique du Bosphore [1]; le frère cadet de Djanboulad, qui devint par la suite le favori de Mourad IV, fut incorporé dans les pages du harem; Djanboulad lui-même fut nommé beglerbeg de Temeswar. Mais à peine le nouveau beglerbeg eut-il passé un an dans son gouvernement, que les habitans le chassèrent comme ils avaient expulsé jadis l'autre rebelle d'Asie, Deli Hasan; Djanboulad s'enfuit comme ce dernier à Belgrade, où il périt d'une mort violente par les ordres de Mourad-Pascha.

1 *Fezliké*, f. 163. *Gianbulad con 4 de suoi arriva a Constantinopoli ricevuto nel kosk. Il Re lo fece vestir da due vesti e gli assegnò il Serajo di Dervis bassa.* Gennaro 1608.

Ainsi les deux chefs des insurgés d'Asie furent tous deux investis du gouvernement de Temeswar, et exécutés tous deux à Belgrade.

Les ravages commis par Kalenderoghli dans les environs de Brousa avaient jeté Constantinople dans la plus profonde consternation. Le vizir Daoud-Pascha et Kizr-Pascha reçurent l'ordre de partir, le premier pour Nicomédie, le second pour Scutari. Le Sultan ordonna une levée générale; d'après les dispositions du ferman délivré à cette occasion, tous les fonctionnaires publics qui ne pouvaient se rendre à l'armée, devaient envoyer à leur place un cavalier armé et équipé. Pendant quelques jours la levée eut lieu; mais lorsque Kalenderoghli se fut dirigé vers le sud, les inquiétudes s'apaisèrent et il ne fut pas donné de suite à la mesure. Seulement on arrêta dans le diwan qu'au commencement du printemps suivant le contingent de Roumilie se rendrait à Haleb pour renforcer le grand-vizir; et comme il était de la plus grande importance que les troupes et l'argent parvinssent à Mourad en temps utile, on désigna d'avance pour veiller à l'exécution de cet ordre le defterdar Etmekdjizadé, à qui on conféra en même temps le gouvernement de Roumilie. Kalenderoghli, instruit des projets du Sultan, se porta avec toutes ses forces sur les frontières de Karamanie dans l'espoir de surprendre Etmekdjizadé au passage; mais celui-ci, pour éviter toute rencontre chanceuse, prit la route d'Angora. Mourad-Pascha, informé de la marche des rebelles et du defterdar, sortit de Haleb le 26 juin 1607 (1er rebioul-ewwel

1016), réunit dans les environs de Meràsch les troupes égyptiennes de Kansoubeg aux siennes, et après avoir joint dans les Alpes de Gœksoun le corps syrien qu'Emir Houseïn, fils d'Emir-Yousouf, lui amena de Tripoli, il marcha contre l'armée des insurgés, commandée par Kalenderoghli et Karasaïd [1].

Dans un conseil de guerre tenu par les chefs sous les ordres de Kalenderoghli, l'avis de se porter à la rencontre du grand-vizir réunit la pluralité des voix, et la proposition plus prudente que fit Karasaïd de ravager l'Asie-Mineure fut repoussée. Kalenderoghli, plein d'une audacieuse confiance, surtout depuis que Mousselli Tschaousch avait battu le corps d'armée envoyé contre lui de Larenda dans l'Itschil, écrivit à ce dernier : « Mes actions ne redoutent les regards de » personne. Lorsque l'orgueil fanfaron des Ottomans » perfides et oppresseurs eut atteint son plus haut de» gré, et que leur domination eut écrasé le monde, je » leur refusai obéissance. Nous avons ravagé les dis» tricts de Mikhalidj, Aïdin et Saroukhan, et nous » sommes revenus de nos courses avec un immense » butin. A Koniah nous avons attaqué le château dans » lequel s'était renfermé le berglerbeg de Karamanie, » Soulfikar-Pascha, et nous avons pillé toute la con» trée; puis nous nous sommes établis dans la Kara-

1 Naïma nomme les chefs principaux de cette armée des rebelles servant sous Kalenderoghli et Kara Saïd : Gœlnikli Khalil, Kœr Haïder, Gedj Mohammed, Agadjden Piri, Taghlar Delisi, Tanribilmez, Baldiri Kissa, Kœr Mahmoud, Kœse Ahmed, Kodoslin Akdarmasi, Laz Houseïn et Kafir Mourad.

» manie. Jusqu'à présent nous n'avions pas perdu tout » espoir de nous réconcilier avec les Ottomans; mais » depuis le meurtre de Djanboulad, il nous est impos- » sible de nous rendre tant qu'il nous restera un souffle » de vie. Si Dieu le tout-puissant nous aide, nous re- » pousserons avec nos innombrables et vaillans soldats » le vieillard décrépit, et nous forcerons les Ottomans » à rester de l'autre côté du Bosphore. Mais si la for- » tune favorise le vieillard, il nous suffira que le récit » de nos actions passe de bouche en bouche et que » leur souvenir soit immortel. » Le grand-vizir voulant prévenir la jonction de Kalenderoghli et de Mousselli Tschaousch, envoya à ce dernier le diplôme qui lui conférait le gouvernement d'Itschil. Mousselli Ttschaousch accepta les offres du grand-vizir sous la réserve qu'il ne serait pas obligé au service de guerre, et il obtint quelques jours après la promesse du gouvernement de Karamanie. Cependant Kalenderoghli, à la nouvelle de la destitution de Mousselli Tschaousch, fit résoudre dans un conseil de guerre tenu à cet effet, qu'on marcherait contre le grand-vizir et qu'on le combattrait par la ruse; il n'avait auprès de lui, disait-il à ses troupes, que des esclaves de la Porte (les janissaires), et point de feudataires (les timarlüs et les saïms); il avait, à la vérité, reçu de Constantinople de l'argent et des provisions, qui devaient nécessairement devenir la proie des rebelles. Kalenderoghli, après avoir passé la revue de ses troupes, qui se montaient à vingt mille hommes tant fantassins que cavaliers, se rendit, en ravageant tout sur son passage,

d'Elbistan aux Alpes de Gœksoun Yaïla [1], pour fermer l'entrée du défilé de ces montagnes à l'armée du grand-vizir. Instruit de ce projet, Mourad-Pascha envoya en avant, à quatre stations du défilé, Piri-Aga avec trente compagnies de janissaires ; trois jours après, laissant ses bagages au pied des montagnes, il vint camper lui-même dans l'intérieur du défilé, et éleva des retranchemens derrière lesquels il plaça des janissaires (8 juillet 1608). Les rebelles marchèrent contre lui en ordre de bataille; leur aile droite était commandée par Karasaïd et Agadjden Piri, l'aile gauche par Kalenderoghli et les autres chefs ; aux premiers furent opposés Karakasch Ahmed, sandjak de Malatia, et Omer, kiaya du grand-vizir, à la tête des sipahis ; aux seconds, Seïfoghli Mir Houseïn avec les troupes syriennes, Kanssoubeg avec celles d'Egypte et les silihdars. Les rebelles, trompés par les retranchemens et l'habile campement de Mourad, avaient pris les Egyptiens qui s'étendaient depuis sa tente jusqu'à l'ouverture du défilé, pour toutes ses forces, et avaient engagé la bataille avec d'autant plus de confiance. On combattit des deux côtés avec la plus brillante valeur et le plus grand acharnement, « de sorte, » dit l'historiographe de l'empire dont nous emprunterons plus d'une fois les paroles dans ce récit, « que Mars (la pla-» nète) applaudissait du haut du ciel au combat [2]. »

[1] *Calender accresciuto di* 6000 *Cavalli et* 12,000 *Fanti incontrato a Sacronova Amuratbassa, Ingegner maggior dell' Impero l'ha tagliato con perdita dalla sua persona.* Le défilé de Gœksoun débouche dans la plaine du même nom.

[2] *Merrihi felek tahsin ettdi.* Naïma, p. 254.

La fortune devenait à chaque instant plus incertaine, lorsque le grand-vizir s'élança hors des rangs, tira son sabre indien que des scheïkhs arabes avaient béni quarante ans auparavant, lorsqu'il était encore gouverneur de l'Yemen, le brandit à trois reprises contre les ennemis, et ramena encore une fois à l'attaque ses troupes qui commençaient à faiblir, et dont le nouveau mouvement fut appuyé par une décharge générale de l'artillerie. Les janissaires, qui jusqu'alors s'étaient tenus cachés dans les ravins, en sortirent tout-à-coup et tombèrent sur leurs adversaires avec impétuosité. En même temps le bruit se répandit parmi les rebelles que Mourad-Pascha avait fait tourner leur camp par les troupes de Karamanie sous les ordres de Soulfikar; dès lors la déroute devint générale; deux jours après les Ottomans occupèrent les campemens des vaincus. Mourad-Pascha donna au beglerbeg de Haleb, Houseïn, le titre de serasker, mit sous ses ordres Seïfoghli, les paschas de Tripoli et de Siwas avec les troupes syriennes et turcomanes et dix mille cavaliers, et l'envoya à la poursuite de Kalenderoghli. La plupart des fugitifs étant à pied ou n'ayant que des chevaux ruinés, sans provisions et sans armes, offrirent un massacre facile au glaive ottoman. A Baïbourd, ils firent encore une faible résistance, et s'enfuirent par Erzeroum et Erdehan jusqu'à Eriwan, où ils arrivèrent au nombre de quelques mille; le gouverneur persan de la place, Emirgoune, les recueillit sous la condition qu'ils se reconnaîtraient les esclaves du schah et embrasseraient la croyance des Schiis. Le grand-vizir passant par

Kaïssariyé et Siwas alla camper dans les environs d'Angora à Tschouboukowa (vallée des roseaux), champ de bataille célèbre par la lutte de Bayezid Yildirim et de Timour.

A Tschouboukowa, Mourad-Pascha reçut la nouvelle que le fils de Cicala avait chassé Moustafa, fils de Khalil le Long ; il rétrograda jusqu'à Siwas, où il se reposa quelques jours et apprit que Maïmoun [1] (le Singe), frère de Khalil le Long, avait ravagé la contrée de Kirschehri à la tête d'environ six mille rebelles, et s'était rendu à Tokat, pour aller joindre Kalenderoghli en Perse. Dans un conseil de guerre convoqué par Mourad, tous les chefs étant d'accord sur la nécessité de mettre obstacle à cette réunion, on résolut la poursuite de Maïmoun. En conséquence, on laissa tous les bagages à Siwas sous la surveillance du defterdar Baki-Pascha. Deux mille janissaires à cheval, les sipahis et les cavaliers feudataires se mirent en route sous les ordres de l'aga des janissaires avec des provisions pour une semaine et sans emporter de tentes avec eux. Le grand-vizir lui-même se contenta d'avoir dans ses bagages une légère tente d'été et un tapis, et se mit à la tête des coureurs. L'expédition dura six jours et sept nuits, sans qu'on s'arrêtât une seule fois pour camper. Mourad-Pascha, qui était presque nonagénaire et gravement malade, descendait de temps en temps de cheval, comme un cadavre ambulant, et se reposait quelques instans sans donner signe de vie,

[1] *Seconda giornata successa tra Mouradbassa e Maimon capo dei ribelli*. Ottob. 1608.

au point qu'on le crut mort plus d'une fois, puis il se remettait en selle avec une nouvelle ardeur. A leur arrivée à Karahissarscherki, les Ottomans apprirent que les rebelles y avaient passé la nuit précédente, et qu'ils avaient dressé leur camp dans le défilé de Kara Hasan Kedügi. Le grand-vizir détacha en avant le tscherkesse Pialé-Pascha avec deux mille hommes. Les rebelles, qui ne s'attendaient pas à être poursuivis, furent surpris par Pialé au moment où ils chargeaient leurs bêtes de somme, et ils seraient tous devenus infailliblement la proie des ennemis, si une partie de ceux-ci ne s'étaient pas occupés à faire du butin, malgré la défense expresse de leur chef. Les insurgés eurent le temps de revenir de leur première frayeur et de se mettre en état de résistance. Moustafa, pascha d'Adana, et quelques officiers supérieurs des janissaires étant tombés dans la mêlée, les Ottomans prirent la fuite. L'aga des janissaires Khalil rallia les fuyards, et le grand-vizir, qui arriva en même temps, les appuya par des troupes fraîches. Les rebelles furent repoussés du défilé dans la plaine de Kelourat, où ils se rangèrent encore une fois en bataille; mais battus de nouveau, ils s'enfuirent en abandonnant tous leurs bagages. On les poursuivit pendant trois jours, et on fit sur eux un grand nombre de prisonniers, dont les têtes furent élevées en trophées dans la plaine où le grand-vizir avait campé pendant ces trois jours. Le 6 octobre, Mourad ordonna aux troupes du camp établi sous les murs de Siwas de se rendre auprès de lui, et dix jours après, le defterdar Baki-Pascha le

joignit à une station de Baïbourd à Sadakli. Ce fut dans cette ville que le grand-vizir, après avoir fait dresser des pyramides de têtes de rebelles, distribua des vêtemens d'honneur aux officiers qui s'étaient le plus distingués dans les divers combats (26 septembre — 15 djemazioul-akhir). A Sadakli, le vizir Nassouh-Pascha opéra sa jonction avec le grand-vizir, jonction tardive et qui n'avait plus d'importance. Il déploya à son arrivée au camp une pompe extraordinaire; les troupes de sa maison consistaient en mille fusiliers vêtus d'écarlate, cinq cents chasseurs (seghbans) avec des uniformes jaunes, cinq cents autres portant des bonnets noirs, et environ mille cavaliers. Le grand-vizir s'était assis sous sa tente d'été pour voir défiler tout le corps. A la distance du trait d'une flèche, le vizir Nassouh descendit de cheval; Mourad fit quatre pas hors de sa tente pour le recevoir. Nassouh s'agenouilla et lui baisa le pied; Mourad, bien qu'il eût à se plaindre des retards du vizir, mais ne voulant pas cependant porter atteinte au respect dont ses généraux devaient être entourés dans l'armée, le baisa sur le front, et le prenant par la main, le conduisit dans sa tente: « Sois le bienvenu, mon fils! » lui dit-il; Nassouh se prosternant à terre lui répondit: « Mon » gracieux seigneur, veuillez me pardonner d'être » arrivé si tard. — Pourquoi donc êtes-vous arrivé » si tard? Vos troupes, Dieu en soit loué, sont au » complet et bien armées; vous saviez que je n'avais » pas d'autres soldats que ceux qui hivernaient avec » moi à Haleb; le chemin du Diarbekr à Haleb n'est

» pas long. Pensiez-vous nous donner une preuve de » mépris en ne venant pas auprès de nous? Mais en ce » cas votre mépris est retombé sur le Padischah. Si » nous avions été battus, auriez-vous été en état de » résister seul à Kalenderoghli? Si on demandait un » fetwa, pour savoir ce qu'ordonne la loi, lorsque » une forte armée musulmane ne vient pas au secours » d'une autre plus faible, qui se trouve dans le voisi- » nage, quelle serait la réponse des oulémas? » Nassouh-Pascha gardant le silence, et tenant sa tête baissée vers la terre, Mourad continua : « Mon fils, que signi- » fient ces chasseurs (seghbans) rassemblés en corps? » Djanboulad en avait auprès de lui six mille qui l'ont » abandonné ; vous savez ce qui est arrivé à Kalen- » deroghli. Le Padischah ne veut pas qu'il reste un » seul seghban en Anatolie. Aie soin de les congédier » tous lorsque tu retourneras chez toi. La main du » Padischah est longue. S'il t'envoyait une des six » queues de cheval que tu as vues plantées ici hier, en » te faisant redescendre au rang de sandjakbeg, ou si » même il ordonnait ton exécution, que pourrais-tu » faire? » Après lui avoir donné de telles leçons, il lui fit présent de deux habits d'honneur, l'invita à dîner, et ordonna le soir qu'on le reconduisît dans sa tente. Il lui aurait volontiers fait trancher la tête à cause de son refus d'obéissance, mais des ordres de Constantinople le forcèrent à garder envers lui une conduite aussi modérée. Vers le même temps, le gouverneur de Karamanie, Soulfikar-Pascha, et le beglerbeg de Roumilie, Etmekdjizadé, arrivèrent tous deux

d'Angora au camp du grand-vizir; on s'attendait généralement qu'un châtiment sévère punirait leur tardive arrivée; mais Mourad, se souvenant de la sentence d'après laquelle *le pardon est l'aumône de la victoire* [1], fit grâce aux deux gouverneurs. La clémence du vieux grand-vizir étonna d'autant plus qu'il était redouté pour la sévérité avec laquelle il punissait les moindres fautes de discipline. Quelques traits recueillis par des témoins oculaires jetteront une plus vive lumière sur l'implacable cruauté dont Mourad usa envers les rebelles d'Asie, et qui lui valut le surnom d'*épée de l'empire* [2] et de *restaurateur de la royauté* [3].

A Begschehri siégeait un beg du nom d'Emir-Schah, qui s'était distingué par la vigueur avec laquelle il avait réprimé une révolte d'étudians, et avait ainsi gagné la faveur de Mourad, mais qui épuisait avec ses seghbans la contrée de Begschehri et de Sidischehri. Mourad avait toujours pris son parti contre ses nombreux accusateurs, et lui avait conféré le sandjak d'Alayé, après la défaite des rebelles Djanboulad, Kalenderoghli, Kara-Saïd et Maïmoun. Emir-Schah était sur le point de prendre congé du grand-vizir dans le camp de Tschouroum, lorsqu'un des principaux habitans de Sidischehri, le juge Filzadé Abdourrahim, l'accusa entre autres choses d'avoir voulu le frapper du manche de sa massue dans un accès de colère. « Prends patience, Efendi, » lui dit Mourad;

1 *El afwoun zikwetiz-zaferi.* Naïma, p. 257.

2 *Seïfeddewlet.*

3 *Mouhiessaltanet.* Naïma, p. 258.

et il ordonna sur-le-champ à son kiaya, qui traitait Emir-Schah dans sa tente avant son départ, de le tuer au milieu du festin. Pendant que les convives mangeaient un pilau de riz, un page vigoureux jeta le fatal cordon autour du cou d'Emir-Schah, et l'étrangla avec une telle force, que les grains de riz lui jaillirent violemment du nez. Mourad savait cacher la plus implacable sévérité sous les dehors de la plus grande douceur, et sa dissimulation égalait sa cruauté[1]. Pour justifier sa conduite, il avait sans cesse à la bouche les sentences des grands saints du Turkestan, Khodja Ahmed-Nesefi et Khodja Behaheddin-Nakschbendi; le premier avait dit que le dominateur devait être Moïse par l'intérieur, et Pharaon par l'extérieur; le second, que l'extérieur appartenait au peuple, l'intérieur à Dieu. Avant de livrer combat à Djanboulad et à Kalenderoghli, Mourad s'était jeté à bas de son cheval, avait trempé de ses larmes la poussière du champ de bataille, l'avait pétrie dans sa barbe et ses cheveux gris, et avait adressé à Dieu la prière suivante : « Mon Dieu, ne m'humilie pas aujour-» d'hui, moi ton serviteur dans le combat contre les » impies; aie pitié de ma vieillesse; tu connais mes pro-» jets sincères pour le maintien de la foi et de la loi, » et pour l'anéantissement des méchans qui souillent

[1] Le prêtre sicilien Ottavio Sapienza rend également témoignage de sa cruauté : *Duraron los dichos vandoleros desde el año* 1600 *hasta* 1608 *en cuyo tiempo cada año Morath Bacha entonces primo Vesir. Esta matança con tanta crueldad vi con mis ojos.* (*Nuevo Tratado de Turquia compuesto par D. Ottavio Sapienza.* Madrid, 1622, f. 34 et 35.)

» l'honneur de l'empire et de la justice; » puis il était monté à cheval, avait tiré son sabre consacré par la bénédiction des scheïkhs lors de son séjour en Arabie, l'avait brandi trois fois, à gauche, à droite et devant lui, et avait conduit les troupes à l'attaque. Après la victoire, il avait coutume de s'asseoir sous sa tente, et de faire creuser des puits en sa présence pour les remplir des cadavres des vaincus. Un jour, pendant qu'il assistait à son spectacle favori, il aperçut un sipahi qui passait à cheval avec un jeune garçon en croupe. Il fit venir l'enfant devant lui, et lui demanda comment il s'était trouvé parmi les rebelles; celui-ci lui répondit naïvement que son père avait été forcé par la faim de se joindre à eux. « Quelle était donc » l'occupation de ton père? lui demanda Mourad. — » Il jouait du luth, répondit l'enfant. — Ah! ah! re» prit Mourad avec un sourire de mauvais augure, » il excitait l'enthousiasme des rebelles! » et il ordonna aussitôt d'exécuter le malheureux enfant, qui fut livré aux bourreaux. Mais ceux-ci, touchés de ses larmes, refusèrent de le mettre à mort, en disant : « Pourquoi tuerions-nous un enfant innocent? » Mourad, en apprenant le refus des bourreaux, ordonna aux janissaires qui se trouvaient là de mettre à mort le jeune garçon; mais ceux-ci répondirent : « Sommes-» nous des bourreaux, et devons-nous être plus cruels » que les bourreaux qui ont épargné la vie du jeune » garçon? » Alors le grand-vizir répéta le même ordre à ses pages, qui s'éloignèrent, et le laissèrent seul avec l'enfant; se voyant délaissé de tous, ce fanatique, dont

quatre-vingt-dix ans n'avaient pas amorti les passions, saisit ce malheureux de sa main décharnée, l'inclina sur le bord du puits, la tête la première, l'étrangla et le précipita, en criant aux assistans : « Des rebelles » comme Kalenderoghli et Kara Saïd ne sont pas sortis » du ventre de leurs mères avec un cheval et la lance » au poing; ils ont tous été enfans comme celui-ci, et » élevés comme lui dans le crime par le pillage et le » meurtre; cet enfant a sucé leurs principes, et lors » même qu'on recommencerait mille fois son éduca- » tion, l'attrait qu'a le mal pour les ames perverses » subsisterait toujours en lui, et c'est ainsi que le mal » doit être extirpé dans ses racines. » Il faisait allusion, dit l'historiographe de l'empire, à une ancienne tradition, d'après laquelle un jeune enfant ayant été tué par le prophète Khizr, Moïse s'indignait de ce meurtre; mais Khizr apaisa ses scrupules en lui représentant que son père avait été mis à mort par le père de cet enfant, et que cet enfant lui-même serait devenu meurtrier si on avait donné le temps à ses mauvaises passions de se développer [1]. Mourad commenta ainsi la sentence arabe, qui dit que celui qui arrive à une grande hauteur ne peut en sautant de rochers en rochers s'y maintenir qu'au moyen du sang qu'il fait couler de ses pieds [1].

Le defterdar beglerbeg de Roumilie Etmekdjizadé,

[1] *La yemen min-esch-schourfi er-refii, min el-ala hata yerak ala djewanibihi eddem.* Naïma, p. 260. C'est ainsi que les chasseurs aux chamois des Alpes se font des incisions aux doigts et aux talons pour se maintenir sur les rochers.

qui, ainsi que Nassouh-Pascha, était arrivé trop tard au camp ottoman, et craignait une punition sévère du grand-vizir, avait écrit à plusieurs reprises à ses protecteurs de Constantinople, les confidens du Sultan, pour demander son rappel. Un commissaire impérial apporta au grand-vizir, le 17 octobre 1608 (7 redjeb 1017), deux vêtemens d'honneur et un sabre d'un travail précieux, comme témoignage de la satisfaction du Sultan pour les deux victoires remportées sur Kalenderoghli et le frère de Khalil le Long; il lui remit en même temps un kattischérif ainsi conçu : « Donne » le gouvernement de Roumilie à qui tu voudras, et » envoie Etmekdjizadé à ma bienheureuse Porte. Tu » passeras l'hiver à Erzeroum, et au printemps tu te » mettras en marche contre la Perse. » Mourad répondit : « Il est indifférent que j'aie auprès de moi le » beglerbeg de Roumilie, car sa présence m'est en- » tièrement inutile. Quant à l'ordre de prendre mes » quartiers d'hiver à Erzeroum, l'Anatolie n'est pas » encore suffisamment purgée des rebelles pour que » je puisse aller faire la guerre en Perse; si le reste des » insurgés reprend les armes, les vizirs de la Porte, » vos esclaves, ne sont pas en état de les dompter. » D'ailleurs, j'agirai d'après la volonté de Sa Majesté, » l'heureux Padischah. » Lorsque Mourad fit publier l'ordre de départ pour Erzeroum, de graves mécontentemens se manifestèrent parmi les troupes : « Com- » ment, disait-on, sera-t-il possible de trouver des » provisions à Erzeroum, par la disette qui court, lors- » que le kilo d'orge vaut cinq ducats et l'okka de bis-

» cuit une piastre? Le Padischah ne connaît pas l'état » du Diarbekr, et n'écoute que les conseils des flat- » teurs; le kaïmakam, dont l'influence doit cesser à » l'arrivée du grand-vizir, intrigue pour empêcher son » retour à Constantinople, et cependant nous comp- » tions revenir dans nos foyers après deux années » passées à remporter des victoires. » Les juges d'armée durent consigner ces plaintes dans un rapport dont on chargea les chambellans qui avaient porté le kattischérif. Mourad conféra le gouvernement de Wan à Tekeli Mohammed-Pascha, celui de Karamanie à Soulfikar-Pascha, et il renvoya Etmekdjizadé avec les troupes de Roumilie à Constantinople, et Nassouh-Pascha dans le Diarbekr; lui-même partit pour Tokat, où il trouva le kattischérif suivant : « Prends tes quartiers d'hiver à l'endroit où tu re- » cevras cette noble lettre. » Mourad, qui pendant son absence de la capitale était généralement bien instruit de ce qui se passait à Constantinople, apprit par ses agens que le kapitan-pascha Hafiz-Ahmed, confident du Sultan, le kaïmakam Moustafa et le moufti, avaient gagné à leur cause le kislaraga Moustafa; en effet, ceux-ci avaient représenté au Sultan que, les rebelles étant anéantis en Asie, la présence du grand-vizir dans cette partie de l'empire n'était plus nécessaire, tandis que les frontières de la Perse la réclamaient impérieusement. Mourad-Pascha, pour déjouer ces » menées, écrivit à Ahmed : « Je dois passer l'hiver à » Erzeroum, et entrer ensuite en campagne contre la » Perse : tel est l'ordre de mon Padischah. Qu'en ré-

» sultera-t-il? Moi, votre esclave, vieillard de quatre-
» vingt-dix ans, qui ai déjà un pied dans la tombe,
» j'espère gagner les palmes du martyre dans la sainte
» guerre; mais les rebelles cachés dans leurs repaires
» d'Anatolie, surtout Mousselli-Tschaousch dans l'It-
» schil et Yousouf-Pascha dans l'Aïdin, n'attendent
» que mon éloignement pour recommencer leurs bri-
» gandages; s'ils viennent à attaquer les pays bien
» gardés de l'Anatolie, enverrez-vous contre eux de
» Constantinople un nouveau général? Laissez-nous
» en repos, et n'écoutez pas les propos des flatteurs.
» Laissez-nous d'abord triompher de nos ennemis à
» l'intérieur, puis nous tournerons nos armes contre
» la Perse. » Il renvoya avec cette réponse les porteurs du kattischérif, et, prenant la route de Constantinople, il partit pour Scutari. Il fit son entrée solennelle dans la capitale, le 18 décembre 1608, avec quatre cents drapeaux, sur lesquels étaient inscrits en gros caractères les noms des rebelles vaincus [1]. Le Sultan accueillit Mourad avec une distinction digne de ses brillans services; il ordonna qu'on le revêtît de deux kaftans d'honneur, et lui donna de sa main un turban surmonté d'une plume de héron. Les victoires du grand-vizir faisaient les frais de toutes les conversations de la ville, et fournissaient de nombreux sujets d'inspirations aux poëtes. Dans les batailles contre Djanboulad, Kalenderoghli et le frère de Khalil le Long, plus de trente mille rebelles étaient restés sur

[1] *Ingresso publico pomposo di Mouradbassa; 60 somme d'aspri mandati alla Porta da Giusuf esattore in Natolia sospetto alla Porta.*

la place; on en avait massacré à peu près autant dans les villages et partout où on pouvait les saisir; trente mille têtes avaient été en partie dressées en pyramides devant la tente du grand-vizir, en partie envoyées à Constantinople, et parmi ces dernières on avait remarqué celles de quarante-huit chefs des insurgés. D'après les sources les plus dignes de foi, d'après les registres des têtes qui furent tranchées et des cadavres qui furent jetées dans les puits, plus de cent mille rebelles périrent dans cette campagne. Peu de temps après l'arrivée de Mourad, le defterdar Baki-Pascha, bien qu'il eût rapporté de Syrie un million de ducats [1], fut accusé par ses ennemis et ceux du grand-vizir, et surtout par les fils de Djanboulad entrés dans le harem, d'avoir détourné à son profit une partie des sommes qu'il avait confisquées; il fut en conséquence jeté dans les prisons des Sept-Tours. Lorsque Mourad-Pascha, qui n'avait point été instruit de cette mesure, en reçut la nouvelle dans le diwan de la bouche même d'Ahmed, il s'écria qu'on avait convenablement agi; qu'il avait refusé de vendre les bijoux précieux qui étaient tombés entre ses mains et qu'il les avait déposés aux pieds du Sultan. Le defterdar devait rendre compte des sommes perçues; cependant ce dernier parvint à racheter sa liberté par le sacrifice de sommes considérables. Mourad, pendant l'hiver qu'il

[1] *Ritornò il Defterdar grande con l'esazione d'un million d'oro, con la quale hanno fatto la paga di Bairam.* Gennaro 1608. *Sollevazione di 3000 Sipahi ritornati dalla guerra per le loro ordinarie regalie levate dal Defterdaro grande, domandano la sua testa.* Dec. 1608.

passa à Constantinople, s'occupa de mettre la dernière main au traité de paix qu'il avait si heureusement conclu deux ans auparavant avec l'Autriche, et dont quelques circonstances avaient depuis retardé l'exécution. Mais les nouvelles négociations du grand-vizir, ainsi que les relations d'amitié que la Porte entretint vers la même époque avec les autres puissances européennes, demandent, pour être mieux comprises, que nous reportions un instant nos regards en arrière.

Six semaines après la conclusion de la paix de Sitvatorok, Bocskai mourut, empoisonné selon toute apparence, et la question de la possession du royaume de Transylvanie qui, d'après la teneur du traité, devait à l'avenir être soustrait au joug ottoman, divisa de nouveau les deux puissances. Les Etats transylvaniens avaient choisi pour prince Sigismond Rakoczy, beau-père d'Homonai, qui depuis quinze mois les avait gouvernés, au nom de Bocskai, avec justice et équité; mais la Porte voulait leur imposer Homonai; de là des plaintes réciproques entre la Turquie et l'Autriche. Le grand-vizir Mourad écrivit à l'archiduc Mathias que, malgré le traité passé entre l'empereur et Bocskai, la Porte seule avait le droit de nommer au trône de Transylvanie; qu'en conséquence il voulait investir Homonai de la souveraineté de ce pays et lui en envoyer les insignes, la couronne, l'étendard et la massue; que Rakoczy avait cependant pris le titre de prince et avait été installé en cette qualité par un kapidji-baschi autrichien; et enfin qu'on attendait encore l'ambassadeur impérial et ses pré-

sens [II]. L'empereur répondit au Sultan que le départ de l'ambassadeur avait été ajourné à cause des nouvelles incursions des Turcs et des récentes violations de la paix. Il pouvait, continuait-il, d'après les clauses du traité, demander à Ahmed ce qui était juste et convenable; il réclamait donc de lui, d'après les conseils de l'archiduc Ferdinand, la restitution de Gran, Kanischa et Erlau. Si on rendait ces trois forteresses qui avaient été prises pendant les négociations, et si on punissait les auteurs des dernières transgressions du traité, il était prêt à envoyer un ambassadeur à Constantinople avec les deux cent mille écus stipulés [III]. La demande faite par l'empereur des trois forteresses hongroises, et fondée sur l'article spécial d'après lequel on devait se rendre à toutes les réclamations raisonnables, ne méritait pas d'être prise au sérieux. Comme la conquête de ces places avait été pour les Turcs le plus beau résultat de la dernière campagne, ils refusaient de les restituer; le feu de la guerre menaçait de se rallumer, lorsque les plénipotentiaires impériaux Illeshazy, Thurczo, Preyner, Puechheim et Kollonicz se réunirent en conférence à Neuhæusel avec les commissaires turcs Ahmed, kiaya du pascha d'Ofen, Houseïnbeg et Moustafa, et signèrent une nouvelle convention d'après laquelle un ambassadeur impérial partirait de Komorn avec cent cinquante mille écus sous le délai de quarante jours. Les cinquante mille écus restant devraient être payés lors de son retour, et le traité de Sitvatorok serait mis en vigueur à dater du premier paiement du présent ho-

noraire (28 mars 1608). Une nouvelle assemblée des plénipotentiaires turcs et impériaux eut lieu le 19 juin, pour décider la question des villages voisins de Gran. Le baron de Teufel avait déjà été nommé ambassadeur lorsque les intrigues de la Porte en Transylvanie retardèrent de nouveau son départ. A peine la convention de Neuhæusel fut-elle passée, que le pascha d'Ofen envoya Soulfikar, beg de Szegedin, accompagné d'une suite de trente et quelques personnes, à l'archiduc Mathias avec des présens consistant en harnais de velours brodés d'or et en riches kaftans; il avait en outre la mission de faire hâter le départ pour Constantinople de l'ambassadeur. A la place de l'ambassadeur baron de Teufel, dont la nomination était due au cardinal Dietrichstein, l'empereur choisit Adam de Herberstein et Jean Rimay, en qualité de chargés d'affaires, pour porter au Sultan la ratification du dernier traité et les deux cent mille écus stipulés. Leurs instructions leur prescrivaient de rendre visite dès leur arrivée dans la capitale aux vizirs et au moufti, de donner un prétexte plausible à la présence d'une ambassade persane à Prague, et de répondre évasivement en cas qu'on leur demandât si Mathias était désigné pour être roi de Hongrie [IV]. Adam de Herberstein et Jean Rimay partirent de Vienne le 6 mai 1608, et arrivèrent à Constantinople le 17 septembre; admis en audience solennelle, ils remirent leurs présens au Sultan, mais celui-ci ne répondit pas un mot au long discours que lui adressa Rimay. Par la raison que l'empereur pouvait tout demander au Sul-

tan comme un fils à son père, Rimay réclama de nouveau Kanischa, Gran, Erlau [v], et la délivrance des prisonniers faits à Stuhlweissenbourg. Le traité confirmé et signé du grand-vizir que leur remit le kaïmakam Moustafa était tellement différent du traité primitif, qu'ils déclarèrent ne pouvoir l'accepter; il y était dit, dès les premières lignes, que l'empereur avait fait des propositions de paix à Mourad-Pascha, ce qui était entièrement faux, puisque les Turcs avaient ouvert les négociations par l'entremise du khan des Tatares; la clause du quatrième article, stipulant que le roi d'Espagne pourrait être admis au bénéfice du traité, était omise; la sixième, relative à la Transylvanie, avait été défigurée au point d'être rendue inintelligible; la quatrième avait subi une nouvelle rédaction, et donnait à entendre que les villages dépendans de Fülek, Somoskœ, Duin, Hainatskœ seraient compris dans la juridiction d'Erlau, de Hatwan et de Gran, tandis qu'ils avaient été formellement soustraits ainsi que Kekkœ, Novigrad et Waitzen, à la domination turque; on alla même jusqu'à réclamer les villages situés dans le voisinage de Gran et qui se trouvaient au pouvoir de l'empereur. Les ambassadeurs protestèrent énergiquement contre une semblable rédaction si éloignée de la première, et insistèrent avec une nouvelle force sur la restitution des forteresses et des prisonniers; le reïs-efendi leur demanda si l'empereur qui exigeait l'abandon d'Erlau, de Kanischa et de Gran, était prêt à rendre Fülek, Raab, Komorn et autres lieux. Quant aux prisonniers faits

par les Turcs à Stuhlweissenbourg contrairement à la capitulation, il savait, disait-il, que Hasan-Pascha leur avait promis la liberté, tandis que le capitaine italien (Jean de Médicis) avait fait massacrer la garnison de Fülek, à laquelle il avait accordé une libre retraite. Les ambassadeurs ne purent rien répondre à cette dernière objection du reïs-efendi, et durent se résigner à partir avec un simple reçu des deux cent mille écus, et le traité modifié dans ses points les plus importans.

La présence de l'ambassade impériale à Constantinople coïncida avec celle des mandataires des Hongrois et des Transylvaniens, rebelles à l'autorité de l'empereur d'Allemagne, héritier du trône de Bocskai, qui étaient venus négocier l'investiture de Homonai [1] en qualité de roi. Les envoyés du chef des révoltés de Hongrie [2], André Gitzy, reçurent quarante vêtemens d'honneur pour leur maître, et quatre-vingts panaches de héron pour leurs principaux chefs, qui se montrèrent fiers de pouvoir porter sur leurs kalpaks cette marque de leur dépendance des Ottomans. Gabriel Bathory fit demander par ses agens la principauté de Transylvanie [3]. Dans le cours de l'année

1 *Arrivo alla Porta di 4 Ambassadori di Andreas* (Gitzy) *ribelle Ongarese offerendosi di scacciar di Transylvania il Rakoczy e rimetter l'Omonai ricuperar l'Ongaria e proponendo perpetua obbedienza.* Marzo 1608. *Rel. ven.*

2 *Ambassadori di Andreas spediti a lui con 40 veste et 80 pennachi da portar a Capitani Ongari, una spada gioeliata per Andreas nominandolo vassalo valoroso e fidele.* Aprile 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

3 *Agente di Gabriel Bathori per offrir il suo vassallagio e ricercar il*

suivante, la Porte conclut avec la Pologne un traité qui reposait sur des bases plus solides que celui de Sitvatorok. Ce traité remit en vigueur les capitulations passées sous Mohammed III. La Porte s'obligeait à garantir la Pologne des incursions des Tatares, et celle-ci à préserver la Moldavie de celles des Cosaques. Le roi de Pologne devait continuer à payer au khan des Tatares l'ancien tribut, et le khan devrait en retour le secourir contre ses ennemis. Les deux parties contractantes déclaraient renoncer à toutes demandes en dommages-intérêts pour les incursions faites antérieurement. A l'avenir, tous les prisonniers qui n'auraient pas changé de religion devraient être remis en liberté; il fut convenu que le fisc ne pourrait rien réclamer de l'héritage des Polonais morts en Turquie et réciproquement. Les begs de Silistra et d'Akkerman ne devaient donner de passeports pour la Pologne qu'à des négocians et aux esclaves blancs qu'ils pouvaient conduire avec eux. L'argent polonais ne devait payer aucun droit d'entrée en Turquie; mais il était défendu d'introduire les écus du lion qui n'avaient pas un poids suffisant. Les Polonais avaient le droit de racheter leurs compatriotes gémissant dans l'esclavage. La Moldavie et la Valachie ne devaient pas être inquiétées par la Pologne [VI]. Cependant ce

Principato. Maggio 1606. *Sum. del. Rel. ven. Ambass. Cesareo voler Canisa e Strigon come promesse in voce da Muradpassa, e la rinovazione delle indolenze contra Bathori, e che Mathias non permettera che la provincia come membro d'Ongheria resti nelle mani del suo nemico.* Ottob. 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

dernier pays prit la part la plus active à la nomination du voïévode de Moldavie, et lorsque la Porte investit de cette principauté Simon Bogdan au lieu du candidat polonais Jérémie Mogila, le roi de Pologne s'en plaignit au Sultan, à plusieurs reprises, mais sans succès.

Une correspondance amicale s'établit entre Venise et le diwan après que les capitulations eurent été renouvelées par l'ambassadeur de la république. Le Sultan fit savoir au doge qu'il avait donné à Bocskai la souveraineté de la Hongrie, et avait érigé pour lui la Transylvanie en principauté héréditaire. Les brigandages des Uscoques, l'obstination avec laquelle les Vénitiens refusèrent aux Ragusains la restitution de l'île Lagusta, la prise de quelques vaisseaux corsaires, l'expulsion des Maures de l'Espagne, occasionèrent de nouveaux envois de tschaouschs. Le Sultan demanda au doge de laisser un libre passage aux Maures qui, déguisés en Francs, voudraient se rendre en Turquie. Les Ragusains avaient un protecteur dans le bostandji-baschi, originaire de Raguse, auquel les ambassadeurs de ce pays avaient amené sa sœur et sa mère. Un Juif de Toscane se rendit vers la même époque à Constantinople pour ouvrir des négociations au nom de Florence [1]. L'Angleterre accrédita un nouvel ambassadeur auprès de la Porte [2]; la France en-

[1] *Ibraim Benazor Hebreo bassa da Firenze a Costantinopoli con commissione di trattare il libero negozio dei suoi sudditi.* 1605. *Sum. del. rel. ven.*

[2] *Arrivo di nuovo Ambassadore d'Inghilterra.* Dec. 1606.

voya de son côté le baron de Solignac, qui put voir ses compatriotes (les transfuges de Papa) enrôlés au service du Grand-Seigneur [VII]. Les ambassades des princes de Géorgie [1] et de Mingrelie [2] acquirent une nouvelle importance par le renouvellement de la guerre avec la Perse; on continua à entretenir avec le souverain des Ouzbegs, Abdoulbaki-Khan, les rapports de bonne intelligence que le sultan Mohammed avait établis avec les prédécesseurs de ce prince, Abdoullah-Khan et Abdoulmoumin [VIII].

Le khan des Tatares, Ghazi-Ghiraï, qui avait ouvert le premier les négociations de paix auprès de l'archiduc Mathias, était mort dans l'année qui avait suivi la conclusion du traité de Sitvatorok. Il avait occupé le trône avec gloire, la première fois pendant huit ans et la seconde fois pendant onze ans, après le court interrègne de son frère Feth-Ghiraï. Ghazi-Ghiraï mérite les titres de savant et de poëte; il composa un grand poëme pendant les loisirs de ses quartiers d'hiver à Fünfkirchen, et il avait coutume d'écrire en vers même les lettres d'affaires qu'il adressait au grand-vizir et au précepteur des princes, Seadeddin. Après le second avènement de Ghazi-Ghiraï (novembre 1607), ses frères, Selamet, Mohammed et Schahin Ghiraï, s'étaient rendus en Asie et avaient pris les armes contre

[1] *Principe David Georgiano palesa al Bailo la risoluzione del suo fratello Principe regnante d'accostarsi dei Persiani come nemichi dei Turchi.* Marzo 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] *Arrivo d'un Amb. di Mingrel. con due Persian imandatigli per muoverlo alla guerra.* Dec. 1605. *Arrivano a la Porta ambassadori del Principe di Acicbas.* 1607.

la Porte sous les drapeaux des rebelles. Lorsque le frère de Karayazidji, Hasan le Fou, se réconcilia avec le Sultan, les princes vinrent solliciter, dans l'année qui suivit, leur pardon à Constantinople; mais ils furent jetés en prison pour attendre que la volonté du Sultan et les circonstances leur envoyassent le fatal cordon ou peut-être la souveraineté de la Crimée. Deux des quatre fils de Ghazi-Ghiraï furent élevés du vivant de leur père, l'un, Tokhatmisch, à la dignité de kalgha (premier successeur du trône). Lors de la mort de Ghazi-Ghiraï, Tokhatmisch prit possession du trône de Crimée comme d'un héritage qui lui revenait de droit, sans attendre l'autorisation de la Porte. Cet acte d'indépendance rencontra une énergique désapprobation, et malgré l'opposition du moufti Sanollah, qui n'était que l'instrument de l'intrigant defterdar Etmekdjizadé, Selamet-Ghiraï, qui avait trouvé un protecteur dans la personne du kapitan-pascha Hafiz Ahmed [1], fut nommé khan, et son frère, Mohammed-Ghiraï, kalgha. Selamet-Ghiraï, accompagné d'un écuyer-tranchant du Sultan, se rendit par mer en Crimée, et son frère Mohammed prit la route de terre avec des troupes [2]. Tokhatmisch et Sefer-Ghiraï furent

1 *Ambassadori di Sain* (Schahin) *fratello minore del Re Tataro morto, e di Selamet prigione in torre protestano al Signor, che dando il regno a Selamet egli scarrena i paesi fin in Andrinopoli con grossa banda di Circassi, risoluto di dar il regno a Selamet mandato a Caffa con* 12 *galee.* Sum. del. Rel. ven.

2 *Moglie di Selamet partita per il suo stato, madre, moglie, figli et altri parenti di Gianbolad mandati da Soria in Costantinopoli.* Luglio 1608. *Sum. del. Rel. ven.*

tués tous deux dans un combat contre leur oncle, le kalgha Mohammed-Ghiraï, qui lui-même ne tarda pas à tomber sous les coups de son frère; Selamet mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après un règne de deux ans (juin 1610 — rebioul-ewwel 1019); il eut pour successeur Djanibek-Ghiraï, fils de Moubarek-Ghiraï, qui, après la mort de Mohammed-Ghiraï, avait rempli la place de kalgha, comme son frère Dewlet-Ghiraï, celle de noureddin.

En Egypte, Mohammed Koulkiran abolit (1608), par les mesures les plus sévères, les crians abus qui s'étaient introduits dans l'administration sous les noms de *kouschoufiyés,* de *kelbés* et de *thalbés*. Quelques années avant l'administration de Mohammed Koulkiran, l'eunuque géorgien Mohammed-Pascha, gouverneur d'Egypte, avait vengé la mort de son prédécesseur Ibrahim, assassiné dans une révolte des troupes, et avait rétabli la discipline; mais pendant le gouvernement de son successeur Hasan-Pascha, dont tous les actes étaient marqués du sceau de la mollesse et de la plus profonde incurie, le désordre gagna de nouveau les diverses branches de l'administration. Toute son activité était employée à faire paver les parvis de la mosquée d'Ezher. A son retour à Constantinople, il fit présent au Sultan d'un sabre et d'un étrier tout couverts d'émeraudes provenant du trésor de Hasan, l'ancien roi de la dynastie Tobaa. Les kouschoufiyés (taxes des kaschifs) étaient les redevances que les kaschifs payaient au gouverneur pour leurs places, et qui variaient de dix à vingt et quarante mille ducats. Les

kaschifs, à leur tour, se dédommageaient de ces énormes sacrifices en imposant aux fermiers des biens publics des charges extraordinaires, appelées *kelbés*, et les troupes rançonnaient le pays par un droit qu'ils nommaient thalbé ou *la demande*. Trois des sept corps réguliers de l'armée égyptienne, les gœnüllüs, les toufenkdjis et les tscherkesses, s'étant constitués en révolte ouverte contre les ordres du Sultan qui réformaient ces abus, Mohammed les contint dans l'obéissance avec le secours des quatre autres, les tschaouschs, les mouteferrikas, les janissaires et les Arabes qui étaient restés fidèles à leur devoir; les plus intraitables furent envoyés, sous le commandement de Kanssoubeg, au secours du grand-vizir Mourad en Syrie, et la perte énorme qu'ils éprouvèrent lors de la bataille livrée au frère de Khalil le Long, dans le défilé de Gœksoun Yaïla, fut loin d'être défavorable à la future sécurité des provinces égyptiennes. Ceux qui survécurent à ce combat obtinrent du grand-vizir leur renvoi dans leur patrie, et il récompensa leurs services en leur conférant des places dans l'administration de l'Egypte; mais, à leur retour, Mohammed Koulkiran refusa de leur accorder aucune de leurs demandes; exaspérés, ils se rangèrent en bataille à Khankah sous les murs du Kaire, pour se venger du gouverneur. Yousoufbeg et Kanssoubeg campèrent à Aadiliyé, avec les troupes qui n'avaient pas déserté leurs drapeaux; des scheïkhs furent envoyés, mais inutilement, aux rebelles, pour les exhorter à rentrer dans l'obéissance. Cependant, à la vue de la su-

périorité de l'armée de Mohammed, renforcée par les habitans du Kaire et les Arabes, la plupart des mutins se soumirent, les autres furent facilement défaits; cinquante d'entre eux eurent la tête tranchée, et trois cents autres furent punis par la suppression de leur solde. C'est par cette conduite pleine de fermeté et sanctionnée par le succès, que Mohammed mérita le surnom de *destructeur* ou de *dompteur d'esclaves*, car *Koulkiran* signifie l'un et l'autre. Il signala encore son administration par l'amélioration des monnaies, l'abolition des abus qui s'étaient introduits dans les taxes sur les aires, et la construction de casernes pour les janissaires et les azabs. Sous son gouvernement, on tissa au Kaire des ceintures d'étoffe d'or pour les colonnes de la Kaaba, et on fit pour le même temple des gouttières de l'or le plus pur; à la Mecque, les lieux voisins du sanctuaire furent embellis; les aqueducs d'Arafat furent réparés; à Ezlem, où tous les ans les troupes et les convois de provisions partis du Kaire se réunissent à la caravane des pélerins, on reconstruisit les fontaines bâties par Ibrahim-Pascha et tombées en ruines, et on mit une garnison dans le château de la ville pour la protection des vrais croyans qui feraient le pieux voyage de la Mecque. Au Kaire, Mohammed consacra les revenus des boutiques dans le voisinage du cloître des Mewlewis à des fondations pieuses, releva les murs du tombeau et du couvent du scheïkh Ebou-Nour (père de lumière), fonda un *mewloud* annuel, c'est-à-dire une fête destinée à solenniser le jour de la naissance du Prophète, répara

les châteaux d'Arisch et d'Youniskhan sur les frontières de Syrie, le fort de Khabrin entre Ghaza et Hebron, les mosquées et les imareths de cette dernière ville, et la coupole que Souleïman avait fait élever sur le rocher sanctifié par le sacrifice d'Abraham, et qui était en partie détruit. Tous ces travaux furent l'ouvrage de quatre ans et demi; après une administration si féconde en beaux résultats, il retourna à Constantinople avec les bénédictions de l'Egypte, et reçut de la main d'Ahmed sa propre fille, Ghewher-Sultane.

Vers la fin de l'hiver, le grand-vizir Mourad-Pascha se prépara à partir de Constantinople pour la Perse; mais il voulut avant tout anéantir Mousselli-Tschaousch en Cilicie, et le rebelle Yousouf-Pascha, kiaya d'Oweïs-Pascha, dans les gouvernemens d'Aïdin, Saroukhan et Mentesché. Appelant la ruse à son secours, il manda à Mousselli-Tschaousch qu'il lui conférait le gouvernement de Karamanie, sous la condition de prendre part à la campagne de Perse; il écrivit en même temps une lettre confidentielle à Soulfikar-Pascha, beglerbeg de Karamanie : « Toutes les peines » que je me suis données pour m'emparer de Mous- » selli-Tschaousch dans ses retraites inaccessibles de » la Cilicie-Pétrée, ont été perdues. J'ai donc tâché » de l'attirer par l'appât de l'investiture de ton gou- » vernement. Ecris-lui dans ce sens et donne-lui une » fausse sécurité, jusqu'à ce que tu puisses m'envoyer » sa tête. Tu auras pour récompense le gouverne- » ment d'Anatolie, avec trois queues de cheval, et ton

» fils celui de Karamanie. » D'un autre côté, Mourad-Pascha envoya à Yousouf-Pascha la lettre suivante : « Mon fils, j'ai entendu dire beaucoup de bien de » toi, et je t'en félicite. Quoique tu sois très-puissant, » je n'ai pas appris que tu aies commis aucune injus- » tice; cependant ton nom est cité parmi ceux des » rebelles; pourquoi donc n'abandonnerais-tu pas une » telle société ? Tu es un brave jeune homme, un » vaillant combattant pour la guerre de Perse. Si tu » rendais nécessaire l'envoi d'une armée contre toi, » tu finirais par t'en repentir. L'empire ottoman a été » donné par Dieu, et la révolte ne peut rien contre » lui. Djanboulad, Kalenderoghli, Kara-Saïd, étaient » plus puissans que toi; que sont-ils devenus? Ecoute » mes paroles. J'en jure par le ciel, tu n'as rien à » craindre du Padischah. Il nous a été ordonné d'en- » trer en campagne au printemps contre la vieille Tête- » Rouge, le Persan. Je ne te dis pas : Suis-nous dans » notre expédition, mais reste où tu es, comme col- » lecteur d'impôts (mouhassil) ; garde le sandjak » comme argent d'orge, et demeure dans ce pays, » comme le bras et l'aile du Padischah, pour anéantir » les ennemis qui ont échappé à mon glaive et qui te » tomberont entre les mains. Si tu ne suis pas ce con- » seil, je serai forcé de marcher contre toi après avoir » terminé la guerre de Perse. Réfléchis donc bien, et » fie-toi à mon serment ; dans quelques jours je quitte » Constantinople pour me rendre à Scutari ; viens dans » mon camp ; comme tu dois laisser tes troupes à la » garde de ton sandjak, tu peux ne venir qu'avec une

» faible escorte ; tu passeras quelques jours avec nous, » tu auras le bonheur de baiser la main du Sultan, et » tu retourneras ensuite chez toi content et plein de » sécurité. Si tu persistes dans ton opiniâtreté, un » fetwa condamnera ton incrédulité et déclarera ton » exécution légitime. Consulte-toi avec des gens sages ; » tu dois savoir ce qui te convient ; réfléchis bien à » tout cela, et réponds à ma lettre. » Yousouf-Pascha lut cette lettre aux principaux chefs de ses troupes, pour s'entendre avec eux sur le parti à prendre. Les avis furent partagés : de semblables paroles, disaient les uns, avaient déjà coûté la vie à plusieurs ; il ne fallait point s'en rapporter aux sermens du vieux Mourad ; l'Anatolie était grande, et si les ennemis venaient, on changerait de retraite ; du reste, les Ottomans partiraient aux approches de l'hiver. Les autres prétendaient au contraire que si un fetwa était rendu contre Yousouf, tout le pays se lèverait contre lui, et qu'il n'aurait pour alliés et pour amis que les rochers et les montagnes ; il valait donc mieux, disaient-ils, se confier aux promesses de Mourad, mais avec prudence. Soulfikar-Pascha, Türkschebilmez Houseïn, (Houseïn qui ne sait pas le turc), Tekeli Mohammed-Pascha n'avaient-ils pas été rebelles aussi? Et cependant Mourad ne leur avait fait aucun mal, lorsqu'il les avait eus en son pouvoir ; il fallait donc accepter les propositions du grand-vizir. Ce dernier avis fut adopté, et Yousouf écrivit en conséquence à Mourad : « Puisque vous nous avez invités, nous voulons nous » rendre à votre invitation sans la moindre résistance,

» nous confier à vos sermens, et aller nous prosterner » devant vous dans la poussière, lorsque vous serez à » Scutari. » Le porteur de cette lettre fut reçu avec de grands honneurs, et la tente du grand-vizir envoyée immédiatement à Scutari. Le Sultan transporta sa cour dans le palais et les jardins de Scutari, et ordonna qu'on y tînt le diwan en sa présence. Mourad lui représenta que c'était contraire aux anciens usages, que le kaïmakam Gourdji Mohammed-Pascha et le defterdar Ahmed-Pascha, chefs de l'administration de Constantinople, devaient, suivant la coutume, venir à Scutari adresser leurs rapports au grand-vizir, pour que celui-ci les présentât au Sultan. Ahmed se rangea de l'avis de Mourad-Pascha ; mais quelques jours après, Mourad reçut un kattischérif qui lui ordonnait de partir ; il se rendit aussitôt chez le Sultan, lui demanda une audience particulière, et lui fit jurer de ne redire à personne le sujet de cette entrevue. Le Sultan lui en ayant fait le serment, il lui confia son projet de faire tomber les têtes d'Yousouf-Pascha et de Mousselli-Tschaousch, parce que l'Anatolie devait être conquise avant la Perse ; le Sultan goûta beaucoup cet avis et le congédia en lui prodiguant les plus grands éloges. Un mois après, Yousouf-Pascha arriva à Scutari, où sa tente fut dressée à côté de celle du grand-vizir. On le reçut avec la plus grande distinction. Le grand-vizir le fit asseoir en face de lui, genoux contre genoux, le revêtit de deux magnifiques habits d'honneur, partagea cent kaftans entre les personnes de sa suite, et le conduisit au baise-main du Sultan. Quelques

jours plus tard, Mourad reçut un rapport de Soulfikar, dans lequel celui-ci lui annonçait que Mousselli-Tschaousch avait accepté l'invitation, et qu'il était en route pour la Karamanie. Dans sa réponse, Mourad-Pascha le remercia de sa coopération à cette affaire, et lui renouvela les promesses qu'il lui avait déjà faites.

Un mois se passa, et Yousouf-Pascha pressait tous les jours le grand-vizir de le renvoyer dans son gouvernement; mais celui-ci éludait toutes ses instances par des réponses évasives : d'un côté, il ne voulait pas se dessaisir de lui, et de l'autre, il craignait que la trop prompte exécution du rebelle n'empêchât Mousselli-Tschaousch de tomber dans le piége qu'il lui avait tendu. Mourad calma l'impatience d'Yousouf, en lui donnant le diplôme de sandjak, de mouhassil de Magnésie, et prolongea ainsi son séjour dans le camp ottoman. Lorsque la nouvelle de l'investiture d'Yousouf se fut répandue, les juges d'Anatolie murmurèrent : « Voyez, disaient-ils, ce vieillard qui, les deux » pieds dans la tombe, nomme ce rebelle percepteur » d'impôts, pour lui donner la facilité d'extorquer de » l'argent; tout en se privant des félicités de l'autre » vie, il nous condamne à une ruine complète. » Les hauts dignitaires, pour la plupart ennemis de Mourad, et ayant accès auprès d'Ahmed, ne cessèrent de l'assiéger de suppliques et de remontrances conçues dans ce sens. Enfin, le Sultan envoya au grand-vizir ce kattischérif : « Mon Lala, tu es devenu vieux, et tu ne » peux plus faire la guerre; désigne-moi, dans ta ré-

» ponse, qui tu voudras pour serasker, ou pars toi-» même dans le délai de trois jours. » Mourad se rendit auprès du Sultan, le supplia de se rappeler leur première conversation, de ne pas faire attention aux bavardages des juges et aux suppliques qui lui étaient adressées; il lui représenta qu'il était nécessaire de gagner du temps jusqu'à ce que la tête de Mousselli-Tschaousch fût tombée. Le Sultan se rendit à ses raisons. Un mois se passa encore sans amener aucune conclusion. Soulfikar, pour donner plus de confiance à Mousselli-Tschaousch, s'était rendu auprès de lui dans l'Itschil (Cilicie); puis de retour à Koniah, il l'avait conduit à Larenda, et avait visité avec lui les châteaux de Mouth, Méré, Gounesi et Tomrouk, situés dans les montagnes, et l'avait ensuite accompagné de nouveau à Koniah. Enfin, lorsqu'un jour Soulfikar se livrait avec Mousselli-Tschaousch aux plaisirs de la table dans le charmant pays de Meram, des gens apostés depuis long-temps se saisirent, au milieu du repas, du rebelle et le massacrèrent. Dix courriers furent à l'instant expédiés avec sa tête au camp ottoman, où ils arrivèrent cinq jours après leur départ. « Dieu soit loué! » s'écria Mourad en recevant cette nouvelle, et il ordonna au porteur de garder le plus profond secret jusqu'au lendemain, où la tête du rebelle devrait être exposée à la vue de l'armée. Il se rendit ensuite auprès du Sultan, qui apprit avec joie le succès de son entreprise et le loua de sa sagesse. Le lendemain matin, Yousouf-Pascha fut invité à déjeuner par le grand-vizir, qui le reçut dans sa tente avec

les plus vifs témoignages d'amitié : « Mon fils chéri, lui » dit-il, mon Yousouf ! tu connais ma tendresse pour » toi ; je ne puis sans toi prendre du café ; allons-nous » asseoir derrière ma tente, loin des importuns, car » demain, si Dieu le veut, tu prendras congé de moi. » On apporta le café ; mais avant même qu'ils y eussent touché, le grand-chambellan se présenta, ainsi qu'il » avait été convenu : « Gracieux seigneur, dit-il au » grand-vizir, le beg d'Awlona vient d'arriver à l'ins- » tant ; que dois-je lui répondre ? — Ne puis-je donc, » murmura Mourad, rester un seul instant tranquille ? » Je vais sortir pour un moment. Vous autres, dit-il » en s'adressant à son kiaya et à quelques autres agas, » asseyez-vous, et tenez compagnie à mon fils. » Les agas prirent place auprès d'Yousouf. Dans ce moment, un écuyer-tranchant lui présenta d'une main un plat de pieds de mouton, et de l'autre renversa son turban de sa tête ; un second se précipita sur lui pour lui tenir les mains ; d'autres accoururent et lui tranchèrent la tête, qui fut placée au bout d'une pique pour être exposée avec celle de Mousselli-Tschaousch ; le tronc fut jeté devant la tente. Mourad voulut frapper du même châtiment le defterdar Etmekdjizadé, à qui il n'avait pas pardonné d'avoir opéré trop tard sa jonction avec lui, lors de son expédition contre Khalil le Long. Il avait en effet obtenu le consentement du Sultan, et fait déjà les préparatifs d'un déjeuner semblable à celui qu'il avait servi à Yousouf. Le defterdar s'était embarqué à Constantinople pour se rendre à Scutari, la barque même allait aborder au rivage,

lorsqu'un canot glissa à côté de lui avec la rapidité d'une flèche, et une main lui jeta un billet portant son adresse. Après avoir lu ce billet, qui lui annonçait les sanguinaires projets de Mourad, Etmekdjizadé ordonna immédiatement aux rameurs de retourner à Constantinople. Le grand-vizir, apprenant que sa proie lui était échappée, en conçut une violente colère, dont il sut cependant maîtriser l'explosion. Le lendemain, le Sultan donna au defterdar l'avis de se tenir sur ses gardes, en lui faisant dire qu'il n'avait pu arracher à Mourad la promesse de l'oubli du passé. Encouragé par l'intérêt qu'Ahmed prenait à son sort, Etmekdjizadé lui envoya une somme de quelques mille ducats, et lui écrivit : « Mon Padischah, viens à mon secours ! » Délivre ton esclave des mains de Mourad ; ordonne » à Baki-Pascha de se rendre au camp à ma place » en qualité de defterdar ; je lui abandonne ma tente » et mes équipages. » Quelques jours après, Ahmed invita le grand-vizir à venir dans son palais. « Sois le » bienvenu, mon Lala, lui dit-il ; assieds-toi, tu es » vieux. — Mon Padischah, l'esclave n'en fera rien ; » il connait ses devoirs, » dit Mourad en se prosternant à terre. « J'ai une prière à te faire, mon Lala. » Le grand-vizir, se prosternant de nouveau, répondit : « Le Padischah doit-il prier son esclave ? quel est ton » ordre ? — Je t'en prie, répliqua Ahmed, aban- » donne-moi la vie d'Etmekdjizadé, et renonce à ton » dessein de le mettre à mort. — C'est l'ordre de » mon Padischah, dit Mourad. — Demain il se pré- » sentera chez toi ; mais ne lui fais point de mal ;

» Baki-Pascha te suivra avec la tente et l'équipe-» ment d'Etmekdjizadé en qualité de defterdar. » Dans la même nuit, Etmekdjizadé envoya au grand-vizir cinq mille ducats, et une humble supplique dans laquelle il s'efforçait d'apaiser sa vieille rancune. Le lendemain matin, Mourad le reçut avec de vives démonstrations d'amitié, et le congédia en lui disant : « Désormais tout est oublié entre nous. » Ce fut ainsi qu'Etmekdjizadé racheta sa vie par l'intermédiaire du Sultan. Mourad fit tous les efforts imaginables pour découvrir le traître qui avait arraché le defterdar à sa vengeance. Enfin le coupable fut découvert à la suite d'une querelle entre deux pages du grand-vizir, dont l'un accusait à mots couverts l'autre de trahison ; le ghazinedar apprenant ce différend ordonna de les bâtonner tous les deux. Mais l'un des pages ayant dit au ghazinedar quelques mots à l'oreille, celui-ci le tira à l'écart, et apprit de sa bouche que cinq pages recevaient un ducat par jour d'Etmekdjizadé, pour lui rapporter tous les secrets de la maison du grand-vizir ; que l'un d'eux avait écrit le billet qui avait sauvé la vie au defterdar, et qu'un autre l'avait jeté dans la barque. On fit au dénonciateur grâce de la vie, mais on exécuta sur-le-champ les quatre autres. Les biens de Mousselli-Tschaousch et d'Yousouf-Pascha furent confisqués ; sept cents rangs de chameaux revinrent au fisc par suite de cette mesure. Le Sultan ne tarissait pas en éloges sur la sagesse de son grand-vizir ; un jour, le kislaraga, poussé par une intrigue de cour, ayant voulu lui faire observer que Mourad était vieux et retardait

toujours son départ pour s'épargner les fatigues de la guerre : « Tais-toi, misérable, s'écria le Sultan ; » qu'oses-tu dire ? Mourad est un vaillant champion » et un pieux pélerin, un vizir vieux et prudent ; il m'a » conquis l'Anatolie, et m'a servi de sa tête et de son » bras. N'ajoute pas un mot. Il restera ou il partira, » suivant sa volonté. » Aussi le grand-vizir passa-t-il cinq mois à Scutari, et ce fut seulement vers la fin du mois de novembre qu'il retourna à Constantinople, fier d'avoir ainsi vaincu sans combat, mais non sans trahison, deux puissans chefs de rebelles, Mousselli-Tschaousch et Yousouf-Pascha.

Pendant le séjour du grand-vizir à Scutari, les ambassadeurs impériaux, Herberstein et Rimay, arrivés le 1er janvier 1609 à Ofen, avaient été retenus dans cette ville l'espace de neuf mois, sous prétexte d'incursions faites par les Hongrois sur le territoire turc ; les Autrichiens usèrent de représailles à l'égard d'Ahmed-Kiaya, porteur du traité ratifié de Sitvatorok [1], et le gardèrent à vue dans Prague. Comme le nouveau traité différait de l'ancien sur plusieurs points importans, Ahmed-Kiaya dut engager sa parole de faire tous ses efforts pour obtenir de la Porte un autre document conforme au texte primitif ; ces capitulations devaient être rapportées à Vienne par un des deux ambassadeurs qu'on venait de nommer, tandis que l'autre resterait à

[1] La lettre du Sultan Ahmed à Mathias est datée du 15 rebioul-ewwel 1019 (7 juin 1610), de même que celle qui fut remise à Rodolphe par Mohammed-Tschaousch. Le *Diploma pacis* porte la date du 1er sâfer 1019 (25 avril 1610).

Constantinople comme ôtage. Ces nouveaux ambassadeurs étaient Pierre Buonuomo et Andrea Negroni, l'interprète; on leur avait adjoint le secrétaire Michel Starzer, protestant de Styrie, qui devait séjourner à Constantinople comme agent de l'empereur. Après avoir souffert toutes sortes de mauvais traitemens pendant sa captivité à Ofen, Herberstein put enfin revenir en Autriche [1], et le gouverneur d'Ofen, Kazizadé Ali-Pascha, dut céder sa place à Ali-Tirnakdji [2]. L'empereur priait le Sultan, dans la lettre qu'il lui envoya par Buonuomo et Andrea Negroni, de rétablir les articles 4, 6 et 12, tels qu'ils étaient dans le traité original [3]. Buonuomo et Negroni arrivèrent le 1er mai 1610 à Constantinople; bien qu'ils n'eussent point apporté de présens avec eux, ils furent très-bien reçus par Mourad-Pascha, le principal auteur de la paix; ils le suivirent à Scutari, et s'en retournèrent avec un traité rectifié, accompagnés d'un tschaousch en qualité d'ambassadeur [4]. Le défenseur de Kanischa, Teryaki Hasan, alors gouverneur de Stuhlweissenbourg, dit aux ambassadeurs impériaux, lors de leur passage, qu'on devait mettre sur le compte d'Ali-Pascha et du

1 Les gens de sa suite furent blessés dans une attaque nocturne, et le baile vénitien écrivit de Constantinople : *Il Kiaja del Bassa di Buda lanciasse un vaso pien di vino in faccia del Ambassadore Ces. Re.* Settembre 1609.

2 *Deportatione d'Ali Tirnaschi al Governo di Buda in luogo d'Ali.* Sum. del. Rel. ven.

3 *Recredentiales Rudolphi II pro Amhat Tihaja* (Ahmed Kiaya), *ddo.* Pragæ, 16 nov. 1609; et lettre de l'archiduc Mathias au greffe de la chancellerie secrète de la cour et de l'État.

4 *Rapport* de Buonuomo, daté du 4 avril 1610. Archives I. R.

moufti la falsification du premier traité. Quelques jours auparavant Teryaki avait reçu les députés de Bathory, qui venaient lui demander s'il fallait livrer au Sultan les forteresses de Lippa et de Jennœ. Lorsque Negroni revint l'année suivante à Constantinople avec des présens en reconnaissance du rétablissement des premières clauses du traité, il se plaignit à la Porte de cette conduite perfide de Bathory. Mais lorsque Forgacz vint en Transylvanie pour se mettre à la tête des partisans de l'empereur contre ceux de Bathory, le diwan éleva de vives récriminations contre cette entreprise, en la représentant comme une attaque contre un pays vassal de l'empire depuis Souleïman, et en rappelant que le voïévode Bathory avait été investi de cette principauté par la Porte. Cependant Bathory avait fait une incursion en Valachie à la tête de sept mille heiduques, et avait mis ce pays à feu et à sang. Le voïévode Radoul Scherban, qui s'était enfui chez Mathias, puis chez le pascha d'Ofen, soutenu par ce dernier, se plaignit à la Porte des dévastations de Bathory; Bathory de son côté envoya à Constantinople une ambassade composée de dix-huit personnes, chargée de représenter au diwan qu'il n'avait envahi la Valachie que par zèle pour le service du Sultan, et qu'il avait projeté de faire des courses semblables dans la Moldavie; il proposa son frère pour la principauté de Valachie et le despote Etienne pour celle de Moldavie, et fut appuyé dans ses négociations par l'ambassadeur anglais. L'envoyé français, qui avait autrefois aidé de son crédit le voïévode de Valachie,

employa alors son influence en faveur des jésuites. Cinq jésuites français, à la tête desquels se trouvait le sieur de Canillac, convertirent de jeunes enfans juifs et quelques Grecs schismatiques, fondèrent une école de mathématiques et prêchèrent au patriarche la réunion des rites grec et latin [1]. L'ambassadeur français, de Brèves, leur avait fait donner l'église de Saint-Benoît à Pera, et s'était efforcé de leur procurer également celle de Saint-George; mais celle de Sainte-Marie-Draperis leur fut refusée par suite des menées du baile vénitien, auquel s'étaient réunis l'envoyé anglais et l'évêque de Tine. Le baile leur fit signifier que les églises étaient pourvues de desservans et de prédicateurs et qu'on avait besoin seulement d'ecclésiastiques d'une conduite exemplaire. Les jésuites devinrent suspects à la Porte qui les regardait comme des espions de l'Espagne et de Rome, et le grand-vizir, dans une entrevue avec l'ambassadeur français, lui dit qu'il aimerait mieux subir dix ecclésiastiques ordinaires à Pera qu'un seul jésuite. On accusa ceux-ci d'être les ennemis de la Porte et de semer la discorde partout, et on les assigna à comparaître devant le diwan. L'ambassadeur de France, de Solignac, qui était leur protecteur déclaré, instruit des intentions de la Porte, se porta en toute hâte et avant de s'être donné le temps de quitter sa robe de chambre, auprès du grand-vizir, et obtint que les accusés fussent mis en liberté comme sujets français [1].

[1] Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 751 et 752;

Vers le même temps, un ambassadeur polonais parut à la Porte pour demander qu'on interdit aux Tatares la dévastation des frontières de ce royaume [1]. Abdi-Tschaousch reçut la mission de se rendre dans les Etats barbaresques avec un kattischérif et des lettres des ambassadeurs de France et d'Angleterre pour les consuls des deux nations [2], et de demander la mise en liberté des esclaves chrétiens.

Le kapitan-pascha, Hafiz-Ahmed, avait été destitué l'année précédente, pour avoir perdu quelques-uns des vaisseaux destinés au transport de la caravane de la Mecque [IX]; il eut pour successeur Khalil de Kaïssariyé, en Arménie, qui avait suivi le Sultan au siége d'Erlau et à la bataille de Keresztes en qualité de grand-fauconnier, et qui, élevé depuis au grade d'aga des janissaires, fit, sous le grand-vizir Mourad, la campagne d'Asie contre les rebelles et se distingua particulièrement dans les batailles des défilés de Bagrass et de Gœksoun. Le kapitanat de Khalil est signalé dans les annales maritimes des Ottomans par des engagemens alternativement heureux et malheureux avec les escadres maltaise et florentine. Il livra à la

Sum. del. Rel. ven. 1609, et *Rapports* du baile vénitien à Constantinople, de l'année 1609.

1 *Gentiluomo del Re di Polonia Sigr. Giorgio Molich non come Ambassador ma per i confini, e prega di far ritirar i Tatari.* Luglio 1609.

2 *Abdi Ciaus spedito in Africa col Ahti* (Ahdi) *humayun del Re e lettere dei Ambassadori di Francia e Inghilterra per i loro Consoli per la liberazione dei Schiavi.* Novembre 1609. L'ambassadeur anglais était alors sir Henry Lilloe; il eut pour successeur Thomas Glover en l'année 1611.

hauteur de Baffa, dans les eaux de Chypre, à dix galères maltaises, un combat connu sous le nom de *l'Enfer noir*[1]. Ce nom avait été donné par les Turcs à un vaisseau de quatre-vingt-dix canons, monté par le commandeur Fressinet, que les Chrétiens appelaient *la Gallione rouge*. Mourad Reïs, ancien corsaire d'Alger. que le sultan Ahmed avait investi du sandjak de Morée, essuya pendant tout un jour le feu de *l'Enfer noir*, et finit cependant par le faire cesser, mais il perdit la vie dans l'abordage. Six des dix galères de Malte furent prises; cinquante chrétiens, parmi lesquels cinquante chevaliers, cent soixante canons, et deux mille fusils tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Mahmoud de Scutari, scheïkh célèbre, dont le nom doit être cité à côté de celui des hommes d'Etat les plus distingués de cette époque, écrivit une lettre de félicitations au kapitan-pascha, ainsi qu'il l'avait fait après la bataille du défilé de Syrie et la conquête de Haleb. Lorsque Kkalil fit son entrée triomphale dans le port de Constantinople, traînant à la remorque *l'Enfer noir*, un messager lui apporta une lettre dans laquelle Ahmed le félicitait de sa victoire et un kaftan garni de fourrures de zibeline; arrivé à la pointe du seraï, il fut admis au baise-main du Sultan, et reçut les insignes du vizirat, c'est-à-dire trois queues de cheval. Dans le diwan du lendemain, il offrit à Ahmed le butin fait sur l'ennemi. En 1610, le grand-maître de Malte, Vignancourt, envoya cinq

[1] *Kara Djehennem*. (*Histoire des guerres maritimes.*)

galères à Porto Farino où saint Louis était mort à la suite de sa croisade; ces galères devaient surprendre celles de Bizerta, qui, tous les ans, allaient à Porto Farino charger du bois de palmier; n'ayant pu réussir, elles s'emparèrent, au retour, du vaisseau du corsaire tunisien, Kara Sinan. La flotte florentine, sous les ordres de l'amiral Inghirami, fut plus heureuse dans ses entreprises; Inghirami s'empara de Bisquerre dans une surprise nocturne, mit toute la ville à feu et à sang, et conduisit à Livourne quatre vaisseaux capturés (1er octobre 1608). L'amiral Beauregard, à la tête de quatre vaisseaux, reçut l'ordre d'aller épier le départ de l'escadre égyptienne qui apportait tous les ans le tribut d'Alexandrie à Constantinople. Deux ans auparavant, il avait battu dans les eaux de Thasos, avec huit vaisseaux seulement, la flotte de Mourad Reïs, forte de dix-sept galères, avait attaqué près de Rhodes l'escadre égyptienne et était rentré à Livourne avec sept cents prisonniers et un butin de deux millions de ducats [1]. Il jeta l'ancre devant Sidon, où il fut parfaitement reçu par Fakhreddin, émir des Druses, allié du grand-duc de Toscane; puis il se dirigea vers Chypre et rencontra dans ces parages un célèbre navire chrétien appelé le *Dragon volant*. Les quatre vaisseaux du Florentin eu-

[1] Mariti, *Histoire de Fakkardin*, ch. VII, p. 111. Cette somme, dont Ferdinand parle dans sa lettre au roi de France, ne paraît pas exagérée, si l'on considère que le tribut annuel de l'Égypte consistait en six cent mille ducats. La flotte était en outre richement chargée de marchandises des Indes; peut-être aussi portait-elle le tribut de deux ans.

rent un engagement entre Chypre et les côtes de Karamanie, avec quarante galères turques, commandées par le Grec Moustafa. L'amiral ottoman partagea sa flotte en deux escadres dont une seulement devait donner. Cette faute facilita la victoire à Beauregard : après un combat de six heures, cinq galères turques furent coulées à fond et les autres se réfugièrent dans le port de Famagosta (juin 1610). En retournant à Livourne, il s'empara d'un vaisseau turc (kara moursal) qui faisait voile de Rhodes pour Chypre; cent cinquante Turcs furent tués et trois cents faits prisonniers; un butin de quarante mille couronnes fut le partage des Florentins. Les galères maltaises et napolitaines conduites les premières par le baile Venonge, les secondes par le marquis de Sainte-Croix, abordèrent le 6 juin 1610 sur l'ile Lango (Kos) et ravagèrent la ville, mais les troupes ne purent surprendre le château comme elles l'avaient espéré. Venonge et Sainte-Croix voulaient au retour faire une descente sur les côtes d'Albanie, où ils s'étaient ménagé des intelligences avec les chrétiens; mais les menées des agens ennemis furent découvertes, plusieurs habitans furent massacrés, un prêtre fut écorché vif et sa peau envoyée à Constantinople [1]. Cependant l'escadre égyptienne, qui tous les ans était le point de mire des flottes maltaise et florentine, était arrivée heureusement à Constan-

[1] *So dangerous a thing is to seek for liberty with this Mahometan nation.* Grimstone, p. 904. *Prete scorticato, la pelle sua piena di paglia portata in Costantinopoli con molte teste dei figli d'Albanesi, che avevano intelligenza colli Spagnoli.* 1610. *Sum. del. Rel. venet.*

tinople avec douze cent mille ducats formant le tribut de deux années de l'Égypte, sous la conduite d'Œgüz Mohammed (Mohammed le Bœuf), fils d'un maréchal-ferrant de la capitale, élevé dans le harem : pour le récompenser, il fut nommé à la dignité de kapitan-pascha en remplacement de Khalil, et fiancé à la fille du sultan Ahmed, âgée de trois ans.

Dans le cours de l'été qui vit Mourad triompher des chefs des rebelles sans quitter Scutari, et Khalil prendre *l'Enfer noir,* le sultan Ahmed jeta les fondemens de deux constructions pieuses. La première est la mosquée qui porte son nom, et qui s'élève dans l'hippodrome sur l'emplacement de l'ancien palais du grand-vizir Ahmed, en face de celui d'Ibrahim-Pascha, favori de Souleïman-le-Grand. Le 8 octobre 1609 (9 redjeb 1018), on commença à creuser la terre, et le 25 décembre (8 schewal), jour de la naissance de Mithras, on posa la première pierre en présence des vizirs, des émirs, des oulémas et des scheïhks, à l'heure que les astronomes de la cour jugèrent la plus favorable. La couverture intérieure et la ceinture de la Kaaba, qui jusqu'alors avaient été envoyées du Kaire à la Mecque, furent à cette époque fabriquées pour la première fois dans les ateliers de Constantinople. Lors de l'avènement d'Ahmed, la couverture intérieure, tissée comme à l'ordinaire au Kaire, était sur le point de partir, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort du sultan Mohammed III. Kara Tschelebizadé, juge du Kaire, qui avait entre les mains l'administration de l'Égypte depuis le départ

du gouverneur Yaouz-Ali et la mort du représentant de celui-ci, Osmanbeg, fit secrètement substituer au nom de Mohammed III, brodé sur la couverture, celui du jeune sultan Ahmed. Depuis lors, la couverture intérieure du sanctuaire de la Kaaba, ainsi que celle de l'extérieur de ce temple, et celle du tombeau du Prophète à Médine, furent sans interruption tissées à Constantinople; pour la première seule, on employa mille soixante aunes d'étoffe de soie pesant quarante mille drachmes. La ceinture de la sainte maison de la Mecque, longue de cinquante-une aunes et large de cinq quarts; la couverture du tombeau de Mohammed dans laquelle entraient sept cent quarante aunes d'étoffe de soie: la ceinture de ce même tombeau, longue de cinquante aunes et large de six quarts; la couverture du tombeau de Fatima, fille du Prophète, épouse d'Ali, faite de cent aunes d'étoffe: la ceinture de ce tombeau, longue de dix aunes un quart et large de trois quarts, furent également fabriquées à Constantinople. Les fils d'or qui servirent dans la composition de ces divers tissus pesaient ensemble mille six cent quatre-vingt-douze miskales; les couvertures brochées d'or des colonnes de la Kaaba, dans lesquelles étaient tissus les noms attributifs de Dieu, *Mennan* et *Hannan* (le tout gracieux et le tout aimant), étaient longues de quinze aunes, et l'or qu'on y employa pesait quatre cent cinquante-neuf miskales. Toutes ces étoffes furent prêtes dans l'espace d'une année, emballées et envoyées à la Mecque et à Médine. L'année suivante, on forgea les cercles de

fer qu'on avait jugés nécessaires pour consolider les piliers chancelans ou crevassés du parvis de la Kaaba, appelé proprement le harem, c'est-à-dire le sanctuaire. Des trois cents piliers qui courent tout autour du parvis, deux cent quarante-quatre sont d'un beau marbre jaune auquel sa couleur dorée a valu le nom de marbre du soleil, vingt sont de granit d'Egypte, et les autres de marbre ordinaire et affectant la forme ronde, hexagone ou octogone; les cercles de fer destinés à étreindre ces piliers furent recouverts de lames d'argent et d'or. Les gouttières de la Kaaba, qui du temps de Souleïman étaient en lames d'argent, furent faites de lames en or par l'ordre exprès d'Ahmed. Les ateliers des orfèvres avaient été établis à Istawros, sur la rive asiatique du Bosphore, près du palais du Sultan, afin qu'il pût inspecter à chaque instant leurs travaux. Les vizirs et les oulémas y apportèrent des soufflets et des bocarts, et ne cessèrent d'activer les ouvriers par leur présence. Lorsque le Sultan se rendit à Daoud-Pascha pour s'y plonger dans les voluptés du harem avec ses belles esclaves, la gouttière en lames d'or y fut transportée, et on l'essaya à une toiture en bois faite sur le modèle de celle de la Kaaba[1]. En face avait été élevée une riche tente où le Sultan, assis sur un trône d'or massif et entouré de ses vizirs, put admirer le brillant effet de ces gouttières. Dans le cours de cette même année, fut construite la grande fontaine de Topkhané, qui, encore aujourd'hui, est une des plus

[1] *Il Re andato a Daudbassa con tutte le donne, nell' arbitrio delle quale più che mai si trova.* Agosto 1609.

belles de Constantinople. Ainsi le Sultan s'occupant de fondations publiques et passant son temps entre les plaisirs du harem et ses devoirs de religion, abandonnait le soin des affaires au grand-vizir [1]. Ahmed s'était livré avec toute la fougue de son tempérament à son penchant pour la volupté, malgré les efforts tentés par les vizirs, lors de son avènement, pour lui persuader que les femmes étaient toutes des sorcières, qu'elles avaient subjugué son père par leurs enchantemens, et s'étaient ainsi emparées du pouvoir [2]; si ces insinuations ne purent combattre des passions irrésistibles, elles eurent du moins pour résultat d'éloigner le harem des affaires. A cette époque, Mourad eut à se féliciter de la naissance d'un fils, que la mort vint frapper presque immédiatement; mais le 27 juillet 1612 (28 djemazioul-ewwel 1021), naquit un jeune prince qui régna plus tard sous le nom de Mourad IV.

Au printemps, Mourad partit enfin de Scutari à la tête de l'armée pour les frontières de Perse [3]. Il s'a-

1 *Il Gran Sgr. a Daut immerso nei piaceri delle donne, ha riposto tutto il Governo nelle mani del Gran Vezir, volendo tanto il Re quanto il Vezir commanda.* Agosto 1606.

2 *Il Sr. ha bellissime schiave, ma non ha voluto andar alle stanze delle donne per aviso che tutte fossero streghe et havessero levato il cervello al Sr. morto.* Gennaro 1604, et Sagredo, p. 566; et deux ans plus tard : *Mutazione del Sr. da quello era prima, attendendo alle donne.* 1606.

3 Son diplôme, comme serdar, se trouve dans *l'Inscha* de Sari Abdoullah, n° 132. Il avait sous ses ordres les troupes de Roumilie, d'Anatolie, Karamanie, Siwas, Damas, Haleb, Tschildir, Batoum, Erzeroum, Karss et Wan, les janissaires, les begs kurdes, les agas des six boulouks, les tschaousches, quarante secrétaires du diwan, quinze secrétaires du trésor, quinze adjoints sans fiefs, les alaïbegs, et les tscheribaschis ou colonels et

vança jusqu'à Tebriz, qu'il ravagea, et revint ensuite sur ses pas, pendant que le schah se tenait en observation dans les montagnes de Sourkhab. Le schah envoya à Mourad, par Schemseddinaga, une lettre dans laquelle il rejetait la violation de la paix sur les Ottomans, rappelait avec orgueil les précédentes victoires des Persans, et surtout la captivité des khans des Tatares, Islam et Ghazi-Ghiraï, proposait la paix sur le pied des traités conclus entre le schah Thamasp et Souleïman, et finissait par ces mots : « Le schah, serviteur obéissant du Sultan, avait voulu montrer » par l'énergie de son inimitié quelle pourrait être » celle de son amitié : car qui n'est pas capable de » bien haïr, n'est pas capable de bien aimer; si vous » ne vous rendez pas à mes propositions, bientôt on » verra se révéler ce qui est encore caché derrière le » voile de la destinée. » Mourad répondit par Khaïreddin-Tschaousch, qui partit avec Schemseddin : « Les » khans des Tatares sont, comme tous les autres, de » fidèles serviteurs du Sultan. La victoire et la défaite » changent souvent de parti; si vous voulez rendre » tous les lieux dans lesquels la prière a été faite au » nom du Sultan, moi, Mourad, son vieux serviteur, » je m'interposerai entre lui et vous pour la conclu» sion de la paix; sinon, les événemens cachés der» rière le rideau de la destinée se manifesteront avec » la grâce de Dieu pour nous venger. » Lorsque le

capitaines des troupes feudataires, les djebedjis, les topdjis, les toparabaschis, les gœnüllüs, et tous les hommes recevant une solde depuis mille aspres jusqu'à un aspre.

grand-vizir fut entré dans ses quartiers d'hiver à Erzeroum, Khaïreddin-Tschaousch revint de sa mission (16 septembre 1610 — 27 djemazioul-akhir 1019) avec une lettre dans laquelle le schah proposait des arrangemens sur la base de l'état des choses tel qu'il existait alors de part et d'autre. Le grand-vizir répondit à ces nouvelles propositions comme il avait répondu aux premières, en demandant que le schah rendît toutes les places où la prière avait été faite au nom du Sultan. Dans une troisième lettre, le schah offrit comme dédommagement des pays conquis un tribut annuel de deux cents charges de soie. Mourad envoya l'ambassadeur persan, porteur de cette lettre, à Constantinople; cependant il fit tous ses préparatifs pour une nouvelle campagne. A l'époque où le grand-vizir avait marché contre Tebriz à la tête de son armée, Nassouh-Pascha, gouverneur du Diarbekr, avait fait demander au Sultan de lui conférer la dignité de grand-vizir et de serasker, s'engageant en retour à lui payer quarante mille ducats et à défrayer l'armée de sa bourse. Le Sultan envoya à Mourad la lettre de Nassouh-Pascha, qu'il accompagna d'un billet de sa main; le grand-vizir appela auprès de lui Nassouh, qui était loin de se douter de la démarche d'Ahmed, et lui présenta sa supplique en lui demandant s'il la reconnaissait. Nassouh répondit avec fermeté: « Elle » est écrite de ma main. — Vous devrez donc fournir, » lui dit Mourad, les quarante mille ducats et les » provisions que vous avez promises. — J'entends et » j'obéis, » répliqua Nassouh sans le moindre signe

de colère; et il fit ce qui lui avait été ordonné [1]. Les confidens du grand-vizir ne purent s'empêcher de lui manifester son étonnement de ce qu'il n'avait pas ordonné la mort de cet ambitieux, car il ne fallait pas, disaient-ils, tant de perfidie pour mériter la mort. Mourad leur répondit : « Ce drôle tient également » bien l'épée et les rênes de l'administration; je ren- » drais un mauvais service à la Porte en le faisant exé- » cuter. Notre devoir ne demande pas que nous fas- » sions mettre à mort des hommes capables d'être » vizirs. » Telles furent les raisons données par Mourad à sa société habituelle; cependant il serait possible que les véritables motifs de sa clémence fussent l'ordre que lui aurait donné le Sultan de respecter la vie de Nassouh, ou la crainte que l'exécution de ce dernier n'empêchât les livraisons promises de s'effectuer. La mort surprit le grand-vizir, âgé de quatre-vingt-dix ans, au milieu de la nouvelle campagne ajournée jusque-là par suite de la correspondance échangée entre le serasker et le schah de Perse (5 août 1611 — 25 djemazioul-ewwel 1020). Son corps fut transporté à Constantinople et enseveli dans la medresé fondée par lui. Malgré sa cruauté, il faisait sa société des scheïkhs de l'ordre Nakschbendi, lisait le Koran une fois par semaine, et jeûnait à des jours particuliers; on peut le considérer comme un des plus grands hommes d'Etat de l'empire ottoman. Après la mort de

[1] Naïma, p. 483. Les choses se passèrent ainsi, contrairement aux assertions de plusieurs historiens européens, qui prétendent que Mourad avait offert sa place à Nassouh.

Mourad, l'aga des janissaires Sipahizadé Mohammed convoqua un conseil de guerre pour procéder à la nomination provisoire d'un général en chef; toutes les voix se réunirent sur Nassouh qui fut confirmé en cette qualité par la Porte, et investi du grand-vizirat (22 août 1611 — 12 djemazioul-akhir). L'ambassadeur persan ayant demandé le temps nécessaire pour recueillir les charges de soie stipulées, Nassouh renonça à toute expédition pour le reste de la saison, et permit aux troupes de retourner dans leurs foyers.

L'année 1612 fut signalée, dans les pays de la chrétienté et dans la Turquie, par plusieurs mariages qui furent célébrés avec une grande magnificence. En France, en Espagne, en Portugal et en Allemagne, on fêta les doubles noces de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche, et du prince d'Espagne avec Elisabeth de Bourbon, sœur aînée du roi de France. A Constantinople, Mahmoud, fils de Cicala, obtint en mariage une sœur du Sultan défunt, Mohammed III; le kapitan-pascha, Mohammed le Bœuf, épousa la sœur aînée du Sultan régnant, et le grand-vizir, Nassouh, fut fiancé, en présence de tous les vizirs et du moufti, à la sœur cadette du souverain (février 1611 — silhidjé 1020). Deux des sœurs d'Ahmed avaient été mariées antérieurement à Moustafa-Pascha et à Hasan Teryaki, le brave défenseur de Kanischa, et sa fille, Ghewherkhan, avait été fiancée au gouverneur d'Egypte, Mohammed Koulkiran. Le 13 juin 1612, les noces du kapitan-pascha et de la sœur aînée d'Ahmed furent célébrées avec une pompe inouïe. Le defterdar

Etmekdjizadé remplit les fonctions de paranymphe. On remarquait, dans la corbeille de la fiancée, un écrin étincelant de pierreries, des pantoufles garnies de turquoises et de rubis; un Koran doré sur tranche, avec des agrafes de diamant; une cassette en cristal contenant des diamans et des perles pour une valeur de cent soixante mille ducats; des bracelets, des colliers, des ceintures, des diadêmes, des boucles d'oreilles, des bagues; des anneaux pour les articulations, appelés par les historiens ottomans les *sept sphères dans lesquelles se meuvent les beautés du harem*. Vingt-sept porteurs étaient en outre chargés d'autant de présens. Onze litières grillées, pleines de femmes de chambre et d'esclaves pour le service de la fiancée, étaient conduites chacune par deux eunuques noirs; vingt-huit eunuques noirs accompagnaient autant de belles esclaves à cheval revêtues de robes d'étoffe d'or. Deux cent quarante bêtes de somme étaient chargées de tentes, de tissus d'or et d'argent, de tapis et de coussins. Tous ces présens, et la suite de la fiancée, furent conduits solennellement dans le palais du kapitan-pascha. Quelques jours après, la princesse s'y rendit elle-même. Le cortége était ouvert par cinq cents janissaires et quatre-vingts émirs, suivis des imams, des scheïkhs, des mouderris, des danischmends ou étudians, des kadiaskers et des vizirs; puis venaient à droite de la fiancée le kaïmakam, et à gauche le moufti; car, d'après un sage réglement, dans les cérémonies publiques, la droite est la place d'honneur des agas de la cour et de l'armée, et la gauche celle des digni-

taires de la loi; de sorte qu'on a prévenu ainsi toute dispute sur la préséance entre les agas et les oulémas. On voyait ensuite s'avancer la musique turque, la musique égyptienne avec des tambours basques et des castagnettes; les joueurs de luth et de harpe accompagnaient les hymnes des noces. A ceux-ci succédaient les ouvriers de l'arsenal, portant des pelles et des marteaux, des perches et des leviers, pour renverser les boutiques et les maisons qui pourraient gêner la marche du cortége et embarrasser les mouvemens des énormes palmes nuptiales, dont la grosseur figurait la force virile, et les fruits divers qui y étaient appendus la fécondité de la femme. Vingt chambellans précédaient le paranymphe; derrière ce dernier un grand nombre d'esclaves portaient trois immenses flambeaux recouverts de tôle dorée, dont le dernier, le plus grand de tous, brillait moins par sa flamme que par ses nombreuses pierreries qui dardaient mille feux au soleil. Puis venait le reïs-efendi (le rédacteur du contrat de mariage), suivi de cinquante officiers de la cour de la princesse. Enfin, on voyait s'avancer le dais des noces en velours cramoisi, et un autre dais revêtu de lames d'or, dont les rideaux d'étoffes également d'or traînaient de tous côtés à terre, et sous lequel la sultane fiancée était à cheval entourée d'eunuques noirs. La voiture de gala de la princesse, toute resplendissante d'or et traînée par quatre chevaux blancs, huit litières pleines de femmes de chambre et d'eunuques, et vingt-cinq belles esclaves aux voiles et aux cheveux flottans, fermaient le cortége.

De telles descriptions, loin d'être oiseuses, nous donnent une connaissance plus approfondie des mœurs turques, et nous montrent l'immuabilité des usages de l'Orient et leurs rapports avec les coutumes grecque et romaine. Les *phallophores* se sont reproduits dans les palmes, le *flammeum* dans le voile écarlate du dais nuptial, les flambeaux de Cupidon et d'Hymen dans les flambeaux des noces, le chant fescenninique et les danses des Corybantes dans les hymnes lascifs des Egyptiens, accompagnés des tambours et des castagnettes. Ces fêtes furent bientôt suivies d'événemens qui jetèrent le deuil dans tout le seraï. La fille aînée du Sultan, fiancée au grand-vizir Nassouh [1], alors en Asie, mourut, et Ahmed se porta aux plus graves excès contre la sultane, mère de l'épouse du kapitan-pascha. Cette princesse avait étranglé une esclave noire que le Sultan avait reçue en don d'une de ses sœurs, et qu'il aimait beaucoup; puis elle avait revêtu des habits de sa victime, une autre esclave qui entra à la faveur de ce déguisement dans le lit du Sultan, et l'avait également étranglée à son retour; elle en avait ainsi traité plusieurs autres, sitôt qu'elle les avait sues enceintes. Ahmed, exaspéré de ces meurtres, maltraita la sultane sa femme à coups de bâton, lui déchira les joues avec son poignard et la foula aux pieds. Vers le

[1] *Not many days after the Sultan's second daughter promised to Nassut pasha was carried to her grave.* Grimstone, p. 907. La Croix, t. II, p. 91, l'appelle *Kœsem.* Naïma, au contraire, l'appelle *Aïsché;* mais comme il dit que la fiancée fut conduite dans son palais, il paraît qu'il est question de deux princesses, dont l'une mourut et dont l'autre devint son épouse.

même temps, un derwisch qui, dans un excès de folie ou dans l'intention de tuer le Sultan, lui jeta une pierre et par bonheur ne le blessa qu'à l'épaule, eut la tête tranchée.

Au spectacle pompeux des noces du kapitan-pascha, succéda celui d'une entrée solennelle du Sultan à Constantinople; on déploya à cette occasion une grande magnificence afin d'inspirer une haute idée de la puissance ottomane à l'ambassadeur persan Kadi-Khan, qui était arrivé avec Nassouh-Pascha au mois de septembre de la même année. Nous avons parlé plus haut de deux ambassades qui précédèrent celle dont il est question ici; mais nous devons mentionner en outre l'apparition à la Porte d'une ambassadrice géorgienne que Derwisch - Pascha avait chargée de négocier la paix; c'est le second exemple dans les annales de la chancellerie ottomane de l'envoi à Constantinople d'un diplomate féminin; le premier avait été donné par la mère d'Ouzoun-Hasan, qui s'était rendue auprès de Mohammed II lors de son expédition contre Trébizonde, pour pacifier l'Asie. L'ambassadrice géorgienne eut à lutter contre les envoyés ouzbegs, qui poussaient le Sultan à la continuation de la guerre. Aussi les hostilités que la Perse avait vainement tenté de suspendre par l'offre d'un tribut annuel de deux cent mille charges de soie en retour de la cession des pays conquis, reprirent leur cours et continuèrent encore pendant trois années. On avait donné à l'ambassadeur persan, prédécesseur de celui qui était arrivé en compagnie d'Yousouf-Pascha, le spec-

tacle d'une procession des corps de métiers, pour l'éblouir par l'état florissant de l'industrie ottomane, et le dissuader, par la vue de tant de richesses, de la continuation de la guerre. Lorsque cet ambassadeur visita le kaïmakam, le frère du khan des Tatares se présenta dans la salle d'audience : « Je sais ce qui vous amène, » lui dit le kaïmakam ; vous venez chercher la solde » de vos troupes ; dites-leur qu'elles la recevront en » Asie. » Et il nomma une ville sur les frontières de Perse, imitant l'exemple du vizir Timour, qui sur les bords de l'Oxus promit à ses soldats le paiement de leur solde, lorsqu'ils seraient arrivés aux frontières syriennes. L'ambassadeur persan devant qui Ahmed voulut cette année déployer toute la pompe de sa cour, pensa de son côté à donner au peuple de Constantinople une preuve de la magnificence de sa nation ; il fit étendre dans la rue où il demeurait, sur une longueur de quatre cents aunes, cent pièces d'étoffes de soie pour être foulées aux pieds par le cortége, et en fit ensuite présent aux gardes de l'empereur. Lorsque Kadi-Khan fut reçu en audience par Ahmed (12 octobre 1612 — 16 schâban 1021), il ne lui dit que ces mots : « Schah-Abbas est votre ser» viteur, » soit que la majesté du trône l'eût réellement frappé de stupeur, soit qu'en diplomate rusé, il feignit d'être troublé par l'éclat qui environnait le Sultan. A la fin de cette même année, Ahmed se rendit à Andrinople pour faire revivre les chasses à courre, qui étaient tombées en désuétude depuis les règnes de son père et de son aïeul. Le 31 décembre

1612 (8 silkidé), il partit de Daoud-Pascha, accompagné du grand-vizir Nassouh, du second vizir Daoud, du troisième Yousouf, du quatrième Khalil, du moufti Mohammed Efendi, des juges d'armée alors en fonctions ou en retraite. Les vizirs le quittèrent à Floria [x] et retournèrent à Constantinople; Ahmed ne garda près de lui que le grand-vizir et les deux juges d'armée. A Bourgas, Nassouh-Pascha eut l'honneur de se livrer à l'exercice du djirid avec le Sultan; Ahmed faillit l'atteindre de son djirid; mais heureusement le trait ne fit que raser les vêtemens de Nassouh, à qui toute la cour cria : « Dieu te garde! [1] » A Andrinople, Ahmed fut reçu par le kislaraga du harem de cette ville et les autres dignitaires de la cour; le long du chemin, depuis la porte extérieure jusqu'à la porte intérieure, on sema devant le Sultan des pièces de monnaie d'or et d'argent nouvellement frappées, qu'on abandonna aux spectateurs. Dans quatre chasses à courre et dix-sept chasses au faucon, on tua plus de douze cents cerfs et plus de cent oiseaux carnassiers. Le Sultan courait presque toujours en avant des chasseurs, et il descendit de cheval une douzaine de fois pour arracher aux faucons leur proie. Pendant son séjour à Andrinople, Ahmed se fit réciter tous les vendredis la dixième partie du Koran, par des lecteurs du livre sacré, qui le savaient de mémoire, et étaient ap-

[1] *Aleïk aoun oullah we rahmetouhou*, c'est-à-dire « que l'aide de Dieu et sa miséricorde soient avec toi. » C'est le cri que les tschaouschs adressent non seulement au Sultan, mais aussi au grand-vizir lorsqu'il entre dans une salle.

pelés pour cela *Hafiz*, c'est-à-dire les conservateurs. Les habitans des lieux environnans, qui venaient tantôt se plaindre au Sultan de leurs administrateurs, tantôt immoler devant lui des bêtes de somme en signe de vénération, furent renvoyés avec des présens en or et en argent. Au commencement du printemps suivant (15 avril 1613), le Sultan se rendit en chassant à Gallipoli. Il laissa les debedjis et les topdjis à Rodosto, et, accompagné seulement de quelques janissaires, il visita à Boulaïr le tombeau de son aïeul Souleïman-Pascha, fils d'Ourkhan qui le premier porta en Europe les armes ottomanes. Il fit renouveler le cercueil de Souleïman, et ordonna de le revêtir d'une couverture de drap d'or. Puis il se rendit dans les Dardanelles, sur les deux rives desquelles on alluma la nuit des feux de joie, et dont les deux châteaux rivalisèrent de salves d'artillerie. Le lendemain matin, il retourna à Gallipoli, où il visita le tombeau d'Yazidjizadé, poète turc dont nous avons parlé sous le règne de Mourad 1er; ce jour était l'anniversaire de la naissance du Prophète, et le Sultan la fêta par la lecture d'un mewlid (psaume en honneur de la naissance de Mohammed), au lieu même où est enseveli Yazidjizadé. Ahmed retourna au tombeau de son aïeul Souleïman-Pascha, fixa son sabre sur l'étoffe brochée d'or qui recouvrait le cercueil, et distribua des aumônes aux pauvres. A Rodosto, il reçut en audience Mohammed-Ghiraïkhan, frère de Selamet-Ghiraï, qui s'était enfui de Crimée et était venu chercher un refuge à sa cour; il rentra à Constantinople le 14 mai 1613 (24 rebioul-ewwel 1022).

Le premier acte officiel d'Ahmed, à son retour dans la capitale, fut la réception des reliques apportées de la Mecque par Hasan-Pascha, à qui on avait donné la mission d'affermir les colonnes de la Kaaba, de renouveler la couverture de la sainte maison, et de substituer un diamant précieux à la perle kewkeb dürrer (étoile de perles), qui ornait les murs intérieurs du temple. Hasan mit en effet à la place de cette perle une plaque d'or dans laquelle étaient enchâssés un diamant de première grosseur, acheté au prix de cinquante mille ducats par le père d'Ahmed, et deux cent vingt-sept autres diamans d'une moindre valeur. Hasan rapporta à la Porte, avec l'ancienne couverture de la Kaaba et la perle kewkeb dürrer, un bâton coupé dans le faîte du temple, et l'offrit au Sultan, en lui exprimant le souhait que ce bâton pût servir à sa vieillesse. Le bâton et la perle furent déposés dans la salle des reliques, située dans l'intérieur du harem et appelée la *chambre du noble habit*, parce qu'on y conserve le manteau du Prophète; Mohammed III s'était rendu au siége d'Erlau, emportant avec lui ce vêtement sacré, et il s'en était revêtu à la bataille de Keresztes dans le moment le plus critique. Outre ce vêtement, auquel Kaab Ben Soheïr et Boussiri [1] ont

[1] Le poëme de *Kaab Ben Soheïr* a été publié par Lette et Kosegarten; le *Borda de Boussiri*, par Uri et Rosenzweig, et traduit par Sylvestre de Sacy, et l'auteur de cette histoire, dans l'*Appendice de Constantinople et le Bosphore*. Le poëme de Kaab commence par ces mots : *Vois, Soad est arrivé! mon cœur se brise de joie*. Lorsque le poëte eut récité le beau vers : *Car le Prophète est un glaive choisi parmi les glaives de Dieu*, Mohammed le Prophète, touché de cette louange, lui donna son manteau; Kaab

consacré deux poëmes immortels, on vénère, dans la même chambre, l'arc du Prophète, un sabre, un tapis d'Eboubeker, les sabres d'Omar, d'Osman, des compagnons du Prophète, et des premiers héros de l'Islamisme, tels que Moas Ben Djebel, Scherdjil Ben Hasan, Ebou Talha, Sober Ben Aïwan, Khaled Ben Welid et Aas Ben Yeser; ces divers objets sont, après l'étendard et le bâton du Prophète, les reliques les plus précieuses de l'empire. De même que l'étendard de Mohammed est enveloppé de quarante couvertures de soie, ainsi son manteau est empaqueté dans quarante pièces de riches étoffes. Tous les ans, le quinzième jour du mois de ramazan, au milieu du jeûne, on découvre, en présence de toute la cour, le vêtement sacré et on le donne à baiser aux assistans. Le grand-écuyer, se tenant près de la précieuse relique, l'essuie après chaque baiser avec un morceau de mousseline qu'il donne en souvenir à chacun de ceux dont les lèvres viennent d'accomplir ce pieux devoir. Après cette cérémonie, la partie du vêtement qui a reçu les baisers des fidèles est lavée dans un grand bassin d'argent; l'eau qui a servi à cet office est recueillie par le kislaragasi dans de petites fioles qu'il scelle de son sceau et envoie aux assistans. Quelques gouttes de cette sainte liqueur doivent être versées dans le verre d'eau avec lequel on rompt le jeûne le soir même de cette solennité; elles ont une vertu sou-

le considérait comme une relique, et guérissait les maladies avec l'eau dans laquelle il l'avait trempé. Izi, f. 150, *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 251.

veraine contre les maladies et les incendies, et procurent le salut éternel. La porte de la chambre des reliques est plaquée d'argent; c'est ainsi que, dans l'ancien palais des empereurs byzantins, une porte resplendissante d'argent donnait dans la salle d'or où étaient conservés les joyaux et les reliques de la couronne, et entre autres la verge de Moïse et la sainte croix apportée de Jerusalem à Constantinople par l'impératrice Hélène.

Ahmed passa l'été de cette année dans diverses résidences impériales sur les bords du Bosphore [1], et maria sept de ses tantes à autant de seigneurs de l'étrier ou à d'autres dignitaires de la cour extérieure. Il dota vingt-six orphelins par l'entremise de l'imam de la cour, Sofi-Moustafa, continuateur de l'histoire de Seadeddin. Voulant faire observer strictement la loi du Prophète contre l'usage du vin, non seulement il renouvela les ordonnances rendues par ses prédécesseurs, mais encore il abolit l'impôt sur les vins, ne prévoyant pas que par cette disposition il tarissait une source des revenus du trésor, et facilitait encore aux contrevenans l'achat du vin qui n'était plus grevé d'aucune taxe. D'autres mesures plus sévères encore, mais d'une autre nature, furent prises par Nassouh-Pascha; immédiatement après son arrivée à Constantinople, il ordonna à tous les rayas, que les troubles d'Asie avaient fait refluer vers la capitale, de retourner dans

[1] Ces divers palais se trouvaient alors, comme aujourd'hui, à Scutari, Istawroz, Daoud-Pascha, Tschataldjé, Halkalübinar, Beschiktasch, Kagiad Khané, et près de l'Arsenal. Naïma, p. 392.

leur patrie. On interdit en même temps l'accès du diwan aux interprètes des puissances étrangères, qui avaient repris place au conseil depuis que l'ordonnance de Sokolli, qui les en expulsait, était tombée en désuétude, et qui siégeaient même sur le banc affecté aux vizirs. La proposition faite quatre ans auparavant par le moufti, de défendre aux chrétiens le pélerinage au Saint-Sépulcre sous peine de la vie, fut renouvelée sans succès, et on confirma aux habitans de Galata la capitulation que leur avait donnée Mohammed II lors de la conquête de Constantinople. Ahmed avait pris un si grand plaisir à ses chasses d'Andrinople, qu'il les recommença l'hiver suivant (3 décembre 1612 — 9 schewal 1021). Le grand-vizir Nassouh, depuis longtemps ennemi du defterdar Etmekdjizadé, profita, pour le perdre, du voyage du Sultan; il plaça sur la route d'Ahmed une foule de mécontens qui tous avaient une plainte contre le defterdar. Etmekdjizadé fut déposé et relégué dans le gouvernement de Karamanie et ensuite dans celui de Haleb; la place de premier defterdar fut conférée à Loundezadé, celle de second à Baki-Pascha et celle de troisième à Kalender. Etmekdjizadé était à peine parti de Constantinople, que le bourreau Kaïsch-Mohammed lui apporta l'ordre d'exécuter Sipahizadé, général des sipahis, malgré le sauf-conduit donné à ce dernier par l'aga des janissaires Mousselliaga. La lettre, conçue en termes laconiques, demandait à Etmekdjizadé la tête de Sipahizadé ou la sienne; Kaïsch-Mohammed assassina Sipahizadé dans un festin, et fut élevé en récompense par le grand-

vizir à la dignité de général des sipahis. Il n'en continua pas moins ses fonctions de bourreau du seraï, jusqu'à ce qu'enfin, nommé beglerbeg de Schehrzor, il succomba sous les coups des Persans. A Andrinople, les bostandjis furent employés à couper les arbres et les broussailles qui encombraient le détroit de la Toundja en s'entrelaçant d'une rive à l'autre, et s'opposaient à la navigation de cette rivière; grâce à ces travaux, le Sultan put aller d'Andrinople à un rendez-vous de chasse sur la Toundja, dans une barque qu'on avait fait venir de Constantinople. A son retour d'Andrinople, Ahmed s'arrêta trois jours à Daoud-Pascha, au bout desquels il entra dans la capitale avec un grand déploiement de pompe; les princes Osman-Sultan et Mohammed-Sultan, ses fils, s'avançaient à cheval immédiatement avant les arbalétriers de la garde impériale. Après un court séjour dans l'ancien seraï, il alla habiter dans l'arsenal un nouveau palais dont les constructions avaient été terminées cette année, ainsi que celles de la mosquée d'Istawroz sur le Bosphore. C'est dans ce palais que fut signée avec la Perse la paix pour laquelle on avait depuis si long-temps ouvert des négociations. Ce traité fut dressé non comme à l'ordinaire par un des deux secrétaires d'Etat, le reïs-efendi ou le nischandji, mais par le moufti Mohammed-Efendi, fils de Seadeddin, probablement à cause de la stipulation des clauses d'après lesquelles les Persans devaient s'abstenir de toute injure contre les compagnons du Prophète, les imams, et la mère des croyans, la chaste Aïsché. Un des principaux articles

rétablissait les frontières de la Perse sur le pied où elles étaient du temps du sultan Sélim, c'est-à-dire que les Ottomans renoncèrent à tous les pays conquis sous les règnes de Mourad et de Mohammed III, et perdus depuis dans les guerres suivantes. Les districts qui se trouvaient entre les mains de Sindjaroghli devaient comme autrefois être compris dans la juridiction de Bagdad ; les Persans ne devaient pas prêter leur appui à Houloukhan, après qu'on lui aurait enlevé le gouvernement de Schehrzor et la partie du Kourdistan dont il s'était mis en possession. Les pélerins persans devaient à l'avenir ne plus suivre la route de Bagdad et de Bassra, rendue peu sûre par les brigandages des Arabes, mais celle de Haleb et de Damas. Le Schemkhal et d'autres gouverneurs du Daghistan, dévoués à la Porte, ne seraient nullement inquiétés, et aucun empêchement ne serait mis à l'exécution des ordres du Sultan relatifs à la démolition du château bâti par les Russes sur les bords du Terek. Les gouverneurs des frontières orientales de l'empire, le beglerbeg de Bagdad, Mahmoud-Pascha, et celui de Wan, Mohammed-Pascha, furent nommés du côté des Ottomans pour la fixation des limites. Ainsi la guerre avec la Perse se termina pour la Porte aussi peu glorieusement que celle avec la Hongrie; le tribut des deux cents balles de soie persane fut supprimé comme le présent hongrois de trente mille ducats, et l'impuissance ottomane dut non seulement restituer tous les pays conquis, mais encore renoncer à percevoir une sorte de taxe sur leurs produits industriels.

Les suites désastreuses des révoltes d'Asie avaient imposé à la politique ottomane une nouvelle direction, et l'avaient sollicitée à la conclusion de la paix avec la Hongrie et la Perse, et au maintien de relations amicales avec les autres puissances. Malgré les efforts du kapitan-pascha et du baron de Molle, fils aîné de l'avant-dernier ambassadeur français Brèves de Sacy[1], qui avait renouvelé l'ancien traité[2], la Porte signa, le 6 juillet 1612, pour la première fois, avec les Provinces-Unies des Bays-Bas[3], une capitulation rédigée dans le sens de celles obtenues par la France et l'Angleterre. La Pologne ayant voulu se mêler de la nomination d'un prince de Moldavie, troubla les rapports

1 Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 761. Grimstone, dans Knolles, p. 901. Après la mort de Solignac, en 1610, un chapelain géra les affaires de l'ambassade : *Mr. de Carli figlio del gia Mr. de Solignac amb. di Francia ha lasciato per Agente il Capellano del vescovo di Milo, al quale il Segretario oppone differenze.* 1611. *Sum. del. Rel. venet.*

2 *Articles du traicté faict en l'année mil six cens quatre, entre Henri le Grand, Roy de France et de Nauarre, et Sultan Amat, Empereur des Turcs; par l'entremise de Messire François Sauary, Seigneur de Breues, Conseillér du Roy en ses Conseils d'Estat et priué, lors Ambassadeur pour Sa Maiesté à la Porte du dict Empereur.* A Paris, de l'imprimerie des langues orientales, arabique, turquesque, persique, etc.; par Estienne Paulin, rue des Carmes, Collége des Lombards, 1615, in-4°.

3 Grimstone, Baudier, Naïma, p. 293. L'audience eut lieu dans les jardins de Scutari. *Il Nonzio dei stati di Fiandra continua la sua negotiation alla quale si mostra contrario il Capitan del mar e l'ambassadore di Francia.* 1612. Les Provinces-Unies demandèrent au Sultan le titre de *Altissimi potentissimi Duces ordinum generalium liberarum confœderatarum provinciarum inferioris Germaniæ, Dei gratia dominatores potentissimi multorum regnorum et principatuum orientalium Indiarum.*

d'amitié qui avaient existé jusqu'alors entre elle et la Porte. Le Sultan chargea un tschaousch de porter au roi de Pologne une lettre en forme de ferman, dans laquelle il lui signifiait d'envoyer immédiatement à la Porte la tête et les trésors de Radoul Scherban, et le menaçait d'une incursion des Tatares en cas de refus [1]. Le diwan déposa le voïévode de Moldavie Constantin Mogila, et nomma à sa place Etienne Thomza, fondateur du palais des princes à Iassy. Constantin s'enfuit chez son beau-père Potocky en Pologne, emmenant de force avec lui les deux kapidji-baschis chargés de le mettre à mort. La Porte usa de représailles envers l'ambassadeur polonais Samuel Targowsky, qui fut retenu en prison jusqu'à ce que les deux kapidji-baschis eussent été remis en liberté [2]. Le Génois Negroni, ambassadeur impérial, qui s'était rendu une première fois à Constantiople avec Buonuomo, pour demander la rectification des modifications apportées au traité de Sitvatorok, parut de nouveau au diwan avec la confirmation du traité rétabli d'après le texte primitif, et demanda l'investiture de Radoul Scherban en qualité de prince de Moldavie. Mais ses tentatives restèrent sans succès, car le diwan refusa de reconnaitre à l'empereur le droit de s'immiscer non seu-

[1] *Lettera al Re di Polonia per un Ciaus in forma di Comandamento che debba mandar alla Porta tutto il denaro, di Serbane sua testa, che non lo facendo e stato dato ordine ai Tatari d'entrare nella Pologna.*

[2] Grimstone, dans Knolles, p. 908. Un autre nonce polonais, Grégoire Roschansky, avait demandé l'extradition de Thomza. Constantin Mogila avait élevé le tribut annuel de la Moldavie de trente mille écus à trente-deux mille. *Sum. del. Rel. venet.* 1609.

lement dans les affaires de la Moldavie et de la Valachie, mais encore dans celles de la Transylvanie. Negroni, à son arrivée à Constantinople, avait été complimenté par les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande et de Venise; huit jours après, il fut admis à présenter au kaïmakam la lettre de l'empereur, et il demanda l'abandon de la Transylvanie à son maître, conformément au quatrième article du traité de Sitvatorok. Mais le kaïmakam, souriant et secouant la tête: « Tu es bien audacieux de m'adres- » ser une demande que n'ont pas osé faire les pléni- » potentiaires au congrès de Sitvatorok [1]. » Negroni se plaignit alors de Bathory, qui avait ravagé quatre cents villages polonais, bien que la Pologne eût été comprise dans la paix récemment conclue, mais sa demande de punir cette infraction au traité n'eut pas plus de succès.

Lorsque Nassouh-Pascha fut arrivé à Constantinople, Negroni alla lui rendre hommage dans le diwan avec les autres représentans des puissances étrangères (3 novembre 1612). Quelques jours après, le grand-vizir invita Negroni et Starzer, le dernier agent de l'Autriche, à paraître au diwan où siégeaient d'un côté les paschas Daoud, Hasan, Ahmed, Khalil, Sinan, fils de Cicala, de l'autre, le moufti, les kadiaskers, les oulémas, et où avaient été convoqués les

[1] *Il Caimacam puoco ridendo e scotendo la testa mi disse : Gran animo tu hai havuto a una tal dimanda quale ne li Vostri Commissionarii hanno avuto ardimento quella nominare a Zitua, nemeno quella specificare nella capitolazione.*

ambassadeurs chrétiens. Nassouh s'informa de la santé du roi de Vienne; Negroni lui répondit qu'il ne servait pas le roi de Vienne, mais l'empereur d'Allemagne. Le reïs-efendi lut ensuite le texte du traité de Sitvatorok, non pas avec les nouvelles rectifications, mais tel qu'il avait été falsifié par les Turcs, car le grand-vizir et le moufti avaient rejeté les corrections qu'on y avait apportées, comme contraires au kanoun de Souleïman. Negroni dit à ce sujet : « Nous avons » conclu la paix avec le sultan Ahmed et non avec le » sultan Souleïman, et en ayant en main le sabre et » non le livre de la loi. » Le 6 novembre, l'ambassadeur impérial fut rèçu en audience par le Sultan. Vers la fin de décembre, Ahmed, qui se trouvait alors à Andrinople, envoya l'ordre à Negroni de se rendre sur-le-champ dans cette dernière ville. Dans l'entrevue que l'ambassadeur eut à Andrinople avec le grand-vizir, celui-ci traita son prédécesseur Mourad de fou, et le juge Habil d'ivrogne, pour avoir introduit dans le traité l'article relatif à la Transylvanie, sans en avoir instruit préalablement le Sultan. Il prétendit que Bocskai n'avait eu aucun droit de disposer de cette principauté. Il n'ignorait pas, du reste, disait-il, ce que Mourad et Ali, pascha d'Ofen, avaient reçu de l'empereur pour la conclusion du traité de paix de Sitvatorok ; quoiqu'absent, il avait été instruit en Asie de tout ce qui s'était passé en Europe; il savait parfaitement que l'empereur s'était rendu à Ratisbonne, s'y était entouré de conseillers catholiques, avait mécontenté les protestans, ouvert des négocia-

tions avec le roi de Danemark et était ensuite retourné à Linz. Cependant Negroni fut admis à baiser la main du Sultan dans les jardins du seraï d'Andrinople; au sortir de l'audience, on lui signifia d'avoir à se contenter du traité de paix tel qu'il avait été modifié par le diwan. Mais quelques jours après, le Sultan reçut une lettre dans laquelle Bathory lui annonçait la prise des châteaux de Huszt, Kœvar, Nagybany et Tasnak en Transylvanie par les troupes impériales; il fit appeler Negroni en présence duquel on lut la lettre de Bathory [1]; l'ambassadeur promit que sa cour enverrait des explications sur ces événemens. Lors de son départ, il reçut du Sultan et du grand-vizir des lettres adressées à l'empereur, et dans lesquelles il était dit que Bocskai n'avait eu aucun droit de disposer de la Transylvanie, que la paix de *Sitvatorok* avait été conclue sans l'assentiment du *moufti*, que par conséquent elle n'était pas valable; que la Porte pardonnait à Radoul Scherban, qui s'était réfugié à Vienne, et pour la réinstallation duquel Negroni s'était vainement employé, et qu'elle lui permettait de se rendre à Constantinople [XI]. Sur le désir manifesté par Negroni, le grand-vizir lui remit en outre une note dans laquelle il attestait que l'ambassadeur impérial n'avait, dans tout le cours des négociations, rien fait qui pût blesser l'honneur de la Hongrie.

1 *Vera et fedelissima relazione di Andrea Negroni mandata per S. M. a Costantinopoli l'anno* 1612 *e riposta fatta da esso Negroni dinanzi alla presenza dell' Imp. Turco e di tutti li suoi Veziri a Costantinopoli come ancora in Adrianopoli.*

Depuis la paix de Sitvatorok jusqu'à celle de Carlowicz, c'est-à-dire pendant tout un siècle, la Transylvanie continua d'être un éternel sujet de contestations entre la Porte et l'Autriche, malgré le traité de succession que Bocskai avait signé avec l'empereur et dont la validité avait été reconnue par le sixième article des capitulations de Sitvatorok. La Transylvanie mérite donc de fixer un instant notre attention, à cause des événemens dont elle fut le théâtre, et qui donnèrent naissance à des traités jusqu'à présent restés inconnus, et dont l'existence ne nous a été révélée que par les Archives d'Autriche et les historiens ottomans.

Bathory avait envoyé Ferentz Balassi et Thomas Borsos [1] à Constantinople, avec prière d'ajouter au traité de Sitvatorok une clause stipulant que la Transylvanie passerait à sa postérité, ne serait redevable d'aucun tribut pendant quinze années, et, ce terme expiré, en paierait un de dix mille ducats, comme au temps de Souleïman. Ferentz Balassi et Thomas Borsos exigèrent en outre qu'on n'inquiétât pas les Heiduques, et que, pour mettre un terme à leurs brigandages, le Sultan prît trente mille d'entre eux à son service. Lorsque, quelque temps après, il envoya à Constantinople la tête de Forgacz et cent prisonniers, Bathory fit de nouvelles propositions au diwan. Il demanda qu'on lui fît remise de son tribut annuel, qu'on lui prêtât une somme de quarante mille ducats,

[1] En 1614, Erdel Istuan était accrédité près de la Porte comme ambassadeur de Bethlen.

qu'on mit sous ses ordres les princes de Valachie, de Moldavie avec quatre mille cavaliers, ainsi que les paschas de Temeswar et d'Erlau, les begs de Gyula et de Szolnok; enfin, qu'on lui abandonnât la moitié du tribut de la Moldavie et de la Valachie; à ces conditions, il s'engageait à envahir la Hongrie avec trente mille Heiduques, à faire revivre les temps de Bocskai, et à reculer les limites de la Transylvanie jusqu'au Danube et à Pressbourg. L'acceptation de l'offre de Bathory avait été empêchée par l'agent de l'empereur, Michel Starzer, qui avait corrompu l'eunuque Mohammed, et obtenu de lui la promesse par écrit de contribuer, autant qu'il serait en son pouvoir, à la destitution et à l'exécution de Bathory (12 mai 1612). Negroni ayant montré les conventions passées entre Starzer et Mohammed [1], celui-ci avait été banni à Wan. Diak Mohammed, qui, en qualité de tschaousch, avait conduit Getzy, ambassadeur de Bathory, à Constantinople, et avait depuis servi Starzer dans ses négociations, n'avait pu échapper à la mort qu'en se réfugiant en Bosnie. Lorsque par la suite ces deux Mohammed rentrèrent en grâce et revinrent à Constantinople, Michel Starzer se trouva dans la position la plus embarrassante, et courut même risque de la vie. Bathory, que les Turcs n'appelaient pas autrement que Delikiral (*le roi fou*), de-

[1] On serait fondé à croire, d'après Naïma, p. 307, que Negroni avait favorisé Bethlen Gabor; du moins il en parle en même temps que d'Iskender-Pascha, le protecteur de Bethlen. Il en est de même de Petschewi, qui fit avec Negroni le voyage à Constantinople.

vint suspect à la Porte, et la protection que lui accordait Iskender-Pascha ne put empêcher un envoi de troupes contre lui. Quelque temps après, Bathory fut tué par ses gens même, et les Etats de Transylvanie élurent Gabriel Bethlen pour leur prince (27 octobre 1613). Bethlen, d'un caractère remuant et ambitieux, s'était réfugié chez les Ottomans lorsque Hasan le Fruitier avait établi son camp sous les murs de Belgrade, et avait reçu de ce grand-vizir le titre de mouteferrika, avec cent vingt aspres de revenu quotidien. Après avoir passé l'hiver à Semendra, il était retourné en Transylvanie, qu'il quitta de nouveau à l'époque de la seconde ambassade de Negroni, pour se réfugier à Constantinople[1]. La Porte nomma Bethlen prince de Transylvanie, du vivant même de Bathory. Iskender-Pascha, l'ancien kiaya de Teryaki Hasan, fut chargé d'installer le nouveau prince, avec le secours des troupes de Valachie, de Moldavie et des Tatares sous les ordres de Schahin-Ghiraï. Après le meurtre de Bathory, Iskender-Pascha conclut avec Bethlen un traité dans lequel on remarque ce passage (17 juillet 1614)[2] : « Celui que les trois peuples de » Transylvanie choisiront pour leur prince sera à l'a» venir reconnu et confirmé comme tel par la Porte, » et aussi long-temps que lui et le pays seront fidèles » au Sultan, les begs et les voiévodes voisins ne » devront les inquiéter aucunement ; les prisonniers

[1] *Betlen Gabor persuaso dal G. Vezir a riconciliarsi col Batori, partito tristo assai.* Marzo 1610.

[2] Naíma, p. 306.

» qui n'ont pas embrassé l'Islamisme doivent être ren-
» dus. Les villages situés dans la juridiction de Szol-
» nok, Gyula, Yenœ, Lippa et Temeswar, qui, jus-
» qu'à l'époque où Sigismond Bathory secoua le joug
» hongrois, ont payé leurs impôts aux lieux susnom-
» més, devront les payer de nouveau à ces mêmes
» villes, ainsi que Diószeg relevant du district de Szol-
» nok. Les frontières du côté de Vienne restent les
» mêmes que par le passé. » Ce traité, jusqu'à pré-
sent inconnu aux historiens de Hongrie et de Transylvanie, est moins curieux encore qu'un autre qui fut conclu par Sigismond Balassi, ambassadeur de Bethlen, au nom des rebelles hongrois, et dont personne n'avait eu connaissance avant moi. Voici quelques-unes des clauses de ce traité: « Les nobles et les
» chefs de la Hongrie supérieure seront dévoués de
» cœur à la Porte, seront les amis de ses amis et les
» ennemis de ses ennemis. A ces conditions, la Porte
» leur garantit la tranquille possession de leurs fiefs,
» sans qu'on puisse augmenter les impôts dont ces fiefs
» sont grevés. Si le roi de Pologne, les voïévodes de
» Valachie et de Moldavie veulent acheter des châ-
» teaux en Transylvanie, la Porte leur refusera son
» consentement. Les Hongrois ne devront donner au-
» cun secours aux voïévodes de Valachie et de Mol-
» davie qui lèveraient l'étendard de la révolte; ils les
» enverront au contraire à Constantinople. Les pri-
» sonniers ottomans seront rendus sans rançon. Si les
» Hongrois reconnaissent pour leur prince le voïé-
» vode de Transylvanie, la Porte adressera à ce der-

» nier, d'après l'ancien usage, une queue de cheval, » un étendard, une massue et un habit d'honneur. » L'ambassadeur de Bethlen emporta ce traité de Constantinople dans le plus grand secret. L'eunuque Mohammed-Aga, le même qui avait signé avec Starzer la convention relative à l'exécution de Bathory, accompagna à la Porte deux autres envoyés transylvaniens, Erdeli et Bethlen Istuan. Negroni arriva pour la troisième fois à Constantinople, chargé de nouvelles négociations. Le Sultan se plaignit à l'empereur, dans une lettre qu'il remit au tschaousch Mohammed [1], des fréquentes infractions apportées au traité par les Hongrois, et se montra disposé cependant à maintenir la paix. L'empereur Mathias demanda, dans sa réponse, le retour de Negroni, et l'envoi d'ambassadeurs qui seraient autorisés à mettre à fin la question de la Transylvanie [xii]. La Porte fit partir à cet effet pour Vienne Derwisch-Tschaousch et Alibeg; mais ceux-ci n'ayant pu obtenir d'audience de l'empereur, parce qu'ils n'avaient point apporté de présens avec eux, Iskender-Pascha proposa au grand-vizir, pour ambassadeurs, son kiaya Ahmed et Gaspard Gratiani, qui furent en effet agréés en cette qualité et envoyés à Vienne avec de pleins-pouvoirs. Gratiani était Styrien ou Croate [2] de naissance : d'abord au service de l'ar-

[1] La lettre du sultan Ahmed est datée du 1er moharrem 1023 (11 février 1614); la seconde lettre porte la date du 30 moharrem (12 mars 1614).

[2] Gratiani signe dans ses lettres turques *Horvath*, nom qui peut être lu aussi pour *Kirvath* (Croate); son sceau présente cinq tours avec les let-

chiduc Ferdinand, il était passé ensuite à celui du vice-roi de Naples, avait négocié peu de temps auparavant la paix entre l'Espagne et la Turquie, et enfin avait été nommé plénipotentiaire turc, donnant ainsi dans sa personne le premier exemple d'un chrétien nommé ambassadeur par la Porte.

Avant de parler du renouvellement de la paix qui eut lieu immédiatement après l'exécution du grand-vizir Nassouh-Pascha, jetons un regard sur les événemens maritimes des trois dernières années, dont un se lie intimement avec les causes de la chute de ce premier dignitaire. Depuis quelque temps les flottes de Malte et de Florence combattaient celles de la Porte avec des fortunes diverses. Cinq galères maltaises, sous les ordres du commandeur de Provence, Vaqueras, ayant trouvé Navarin trop bien fortifié pour être attaqué, abordèrent à l'isthme de Corinthe, pillèrent la ville et firent cinq cents prisonniers qu'elles emmenèrent à la vue de plusieurs milliers de Turcs (1611). L'année suivante, les galères de Florence opérèrent une nouvelle descente à Kos, s'emparèrent du château qui avait résisté à leur première attaque, et firent douze cents prisonniers. Le nouveau kapitan-pascha. Mohammed le Bœuf, qui depuis ses fiançailles avec la fille du Sultan, âgée de sept ans, était appelé Mohammed le Gendre, se mit en mer avec trente galères pour interrompre le cours des entreprises des flottes chrétiennes. Les pirates qui infestaient les côtes de Kara-

tres *C. G. D. G.* Il était né à Gradisch et non pas à Gratz. Le baile Nani dit de lui : *Uomo tristo, scandaloso, nemico dei Vinezioni.* 8 août 1613.

manie avaient attiré le courroux du grand-duc Cosme de Médicis sur Agaliman, port de Selefké (l'ancienne Séleucie), en plantant sur les murs de ce port quarante têtes florentines, en trophée de la défaite essuyée par le capitaine de la galère *Prospera*. Le grand-duc confia le soin de sa vengeance à l'amiral Inghirami, et mit sous ses ordres six galères, six compagnies de fantassins, commandées par Giulio di Conti Montano, quarante chevaliers de Saint-Etienne, ordre fondé contre les pirates, et un grand nombre de nobles aventuriers italiens, français et anglais, parmi lesquels on remarquait Pietro de Médicis, le comte de Candale et le duc d'Epernon. Agaliman est flanqué de huit tours et situé sur la pente méridionale d'une petite hauteur, non loin du promontoire de Lizanolkahbé [1] (l'ancien Zephyrium). A l'est du promontoire, le Gœksoun (fleuve du ciel), l'ancien Calycadnus, dans lequel l'empereur Barberousse se noya, débouche dans la mer; le long de ses rives sont éparses les ruines de Selefké. Un vieux théâtre taillé dans le roc, un temple païen changé par la suite en église, des catacombes et des sarcophages avec des inscriptions grecques, un immense réservoir [2], les restes d'un château dont les pierres sont couvertes d'inscriptions arméniennes qu'on n'a pas encore déchiffrées, appellent l'attention du voyageur. L'équipage de la flotte s'em-

[1] Les marins italiens appellent cette langue de terre *Lingua di Bagascia*. Voyez encore Beaufort, *Caramania*, p. 213. Londres, 1817.

[2] Beaufort, p. 217. Il est long de cent cinquante pieds, large de soixante-quinze et profond de trente-cinq.

para du château d'Agaliman, non sans avoir éprouvé quelques pertes; mais ce premier avantage fit tomber entre ses mains deux cent quarante esclaves chrétiens, trois cent cinquante prisonniers turcs qui furent traînés en captivité, deux galères et huit autres bâtimens. Deux mois et demi après, Ottavio d'Aragon, amiral de l'escadre sicilienne, se rendit avec huit galères dans les eaux de l'Archipel, sur les ordres du vice-roi duc d'Ossuna (12 août 1613). Le kapitan-pascha, après être sorti du port de Constantinople avec trente navires, se dirigea vers Négrepont, où il se réunit à soixante autres pour aller opérer un débarquement en Syrie contre les Druses révoltés. A vingt milles de Khios, près du cap Corvo, Ottavio d'Aragon rencontra dix galères que le kapitan-pascha avait détachées sur ses flancs pour prendre à la remorque quelques navires venant d'Alexandrie; après un vif engagement, il s'empara de sept de ces galères, délivra mille esclaves chrétiens enchaînés aux bancs des rameurs, et mit des Turcs à leur place. Parmi les prisonniers faits par Ottavio se trouvaient Sinan, beg de Grigna, et le beg d'Alexandrie, fils de Pialé-Pascha, mort à la bataille de Lépante. La perte de ce combat, qui rendit impossible la descente en Syrie, eut pour suite la destitution de Mohammed le Gendre, et la place de kapitan-pascha fut donnée pour la seconde fois à l'Arménien Khalil [1]. L'année suivante, ce dernier fit voile

[1] Baudier, p. 762. Grimstone, p. 917 et 918. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 226. *Alilbassa Armenio di nazion criado en*

pour Messine avec quarante-cinq galères, et aborda à Malte dont il mit la campagne à feu et à sang; il voulait descendre encore sur une autre partie de l'île, mais il en fut dissuadé par le beg de Rhodes, Memi. Renonçant à son premier projet, il se dirigea vers Tripoli en Afrique, pour châtier le dey Sefer qui avait levé l'étendard de la révolte (10 juillet 1614 — 2 djemazioul-akhir 1023). Il invita le rebelle à venir à son bord, et celui-ci ayant accepté imprudemment son invitation, il le fit pendre devant la porte de la ville, que les habitans avaient eu la précaution de fermer; ses biens confisqués furent évalués à cent cinquante mille piastres. En retournant à Navarin, Khalil prit un vaisseau chrétien chargé de douze cents kilos de blé (29 juillet). A Yasowa, trois galères tunisiennes vinrent se joindre à Khalil, et Arslan-Pascha, qui avait à combattre les montagnards rebelles de la Maïna, se renforça de l'équipage de la flotte. On réduisit les Maïnotes à l'obéissance, autant que le purent permettre leur position sur les montagnes et leur caractère martial dans lequel revit celui des anciens Spartiates. En récompense de sa victoire, le kapitan-Pascha reçut du Sultan un sabre et un vêtement d'honneur. Pendant les combats livrés aux Maïnotes, un des plus braves officiers de la marine ottomane, Memiaga, beg de Damiate, succomba dans sa lutte contre plusieurs navires chrétiens supérieurs en forces, dans le voisinage de l'île de Sapienza, à laquelle les Turcs ont

Hongeria en campania de suo hermano (Janitscharenaga) *el qual aunque infiel suele proceder con terminos de justicia.*

donné le nom du célèbre marin Borrak. Le kapitan-pascha prit, à son passage devant Mitylène, un grand chebec, et retourna ensuite à Constantinople à cause de la saison avancée. Pendant que Khalil parcourait l'Archipel, aucun vaisseau ottoman ne croisait dans la Mer-Noire, et les Cosaques surprirent Sinope, un des ports les plus riches et les mieux fortifiés de l'Asie-Mineure, et ne le quittèrent qu'après l'avoir entièrement dévasté, et avoir fait un immense butin. Schakschaki Ibrahim-Pascha, qui fut immédiatement envoyé avec soixante caïques (24 octobre 1613 — 20 ramazan 1023) pour protéger la Mer-Noire, leur reprit, avec le secours des Tatares, une partie du butin à l'embouchure du Don, et fit sur eux quarante prisonniers qu'il envoya à Constantinople. Le grand-vizir chercha vainement à cacher au Sultan les ravages commis à Sinope, en éloignant les messagers qui vinrent successivement apporter des détails sur cet événement. Ahmed en ayant été instruit secrètement par le moufti, qui, selon toute probabilité, exagéra encore le mal, conçut une violente colère contre Nassouh, non seulement à cause de son inertie, mais encore à cause de sa dissimulation; les courses victorieuses des Cosaques arrêtèrent encore la construction de deux châteaux que le Sultan avait ordonné d'élever sur les deux rives de l'Aksou (Bogh), pour opposer une digue aux incursions de ces mêmes Cosaques dans la Moldavie.

Le soin qu'avait pris Nassouh-Pascha de cacher au Sultan la dévastation de Sinope, fut une des causes de

sa chute; déjà depuis long-temps sa cruauté, son arrogance, sa corruption avaient préparé le coup qui le frappa enfin. Fils d'un chrétien de Goumouldjina dans l'Albanie, il était entré au seraï dans sa première jeunesse comme boltadji (fendeur de bois); il en sortit en qualité de tschaousch [1], et, grâce à l'influence de Mohammed-Aga, il fut successivement élevé au titre de voïévode de Sile, de grand-chambellan, de second écuyer, et de gouverneur de Fülek. Son mariage avec la fille du Kurde Mir Scheref [2], lui valut de si grandes richesses et un tel pouvoir, que bien qu'il eût proposé au Sultan d'acheter le grand-vizirat au prix de quarante mille ducats, et qu'il eût refusé obéissance à Mourad-Pascha, celui-ci se vit forcé d'épargner sa vie. Mais Lorsque Nassouh-Pascha eut été nommé grand-vizir, et qu'il fut devenu gendre d'Ahmed en recevant la main de sa fille âgée de trois ans, son avarice et son ambition ne connurent plus de bornes. Sa vengeance tombait impitoyablement sur tous ceux qu'il pouvait regarder comme un obstacle à ses projets. Il avait trois puissans ennemis dans les personnes du moufti, du kislaraga et du khodja, à qui leurs relations intimes avec le Sultan permirent d'insinuer insensiblement dans son esprit le soupçon, non peut-être entièrement dépourvu de fondement, que le

[1] D'après Baudier et Grimstone, il aurait été fils d'un prêtre grec; mais Naïma, p. 283, en parlant de son arrogance envers Mourad-Pascha, dit expressément *Arnaoud Djinsi*, de famille albanaise.

[2] Le diplôme qui investit le père de Mir Scheref de tout le Kurdistan se trouve dans Sari Abdoullah, nº 134.

grand-vizir ne tendait à rien moins qu'à l'usurpation du trône. Les qualités personnelles de Nassouh lui avaient valu l'admiration de la foule. Il était d'un extérieur imposant, plein de bravoure et d'éloquence, mais en même temps fougueux, emporté, et incapable de procédés concilians ; aussi cherchait-il continuellement à abaisser les autres vizirs. La vie des hommes n'était rien pour lui [1]; il ne connaissait au monde que la richesse et le pouvoir. Au lieu d'anéantir les restes des rebelles d'Asie, il vendit à leurs agas des places de receveurs, de commissaires d'instruction, de greffiers, et opéra une telle perturbation dans les fonctions publiques de l'empire, qu'il en conféra quelques-unes jusqu'à dix fois [2] pendant son grand-vizirat. A l'époque où il avait été envoyé au secours de Mourad-Pascha contre les révoltés, il avait pris un château de la tribu kurde d'Aschti, en avait renfermé les habitans au nombre de trois ou quatre mille, hommes, femmes et enfans, dans une immense excavation, et les avait fait étouffer par la fumée. Lorsqu'il fit exécuter Khizr-Efendi, qui avait été envoyé en Asie en qualité de nischandji, il dit à ceux qui regrettaient la sévérité déployée envers Khizr, et rappelaient ses anciens services : « Je l'ai débarrassé de tous les maux

1 Naïma, p. 302. *Katli insan babindé düdjadjeden ehwen we kesri füdjadjden eshel,* c'est-à-dire « il tua les hommes avec la même facilité » avec laquelle on tue les poules et avec laquelle on brise du verre. »

2 Sapienza, f. 35. *Nassuf Baxa quito parte del sueldo a los Espages de la parte de la Europa entre los quales ay algunos riquisimos por darlo a los Espages de la parte d'Asia que haviano perdido las suyas por ocasion de los rebeldes.*

» de ce monde, et lui ai donné le paradis; de là il ne » demandera point vengeance contre moi[1]. » Les flatteurs et les astrologues nourrirent en lui la pensée qu'il était né pour la domination. Lorsqu'après son élévation au grand-vizirat, il eut refusé, par orgueil, de rendre au moufti la visite usitée en pareille occasion, et que le Sultan lui eut ordonné de se conformer aux coutumes établies, il se couvrit la tête du turban le plus étroit qu'il put trouver, et se rendit dans un esquif à six rames à la maison de plaisance du moufti sur le Bosphore. Dès qu'il eut mis pied à terre, le moufti vint à sa rencontre; mais Nassouh se contenta de lui faire une simple salutation, puis il lui tourna le dos et remonta dans sa barque. Il adressa trois rapports au Sultan sur la nécessité d'exécuter Ali-Pascha, gendre de Mourad, ancien gouverneur d'Ofen. Ahmed ne sauva la vie à ce dernier qu'en lui envoyant l'ordre, par un officier des bostandjis, de partir aussitôt pour Wizé en qualité de sandjak. Pendant le dernier séjour de la cour à Andrinople, plusieurs circonstances avaient appelé la colère du Sultan sur la tête de Nassouh. Dans une chasse, Ahmed vit avec surprise un faucon s'élancer d'un buisson et s'efforcer de ravir au sien sa proie. « Quel est l'impudent, s'écria-t-il, » qui prend ma chasse? » Puis se dirigeant vers le lieu d'où le faucon était parti, il vit une troupe de cavaliers tscherkesses bien armés, dont il était loin

[1] Naïma dit, il ne prit aucune connaissance du précepte de Dieu : *La taktil en-nefs elleti haremallahi illa bilhakki*, c'est-à-dire « ne tue pas » l'ame consacrée à Dieu, à moins que ce ne soit une justice. »

de soupçonner la présence ; c'était la suite de Mohammed-Ghiraï, frère du khan des Tatares, que Nassouh avait invité à se rendre à Andrinople et à le suivre à la chasse, dans l'espoir d'y trouver l'occasion de le faire agréer comme khan. Mohammed excusa son arrivée par l'invitation que lui avait adressée le grand-vizir ; mais les confidens du Sultan accusèrent Nassouh auprès de lui, de n'avoir fait venir le prince tatare, issu du sang de Djenghiz-Kkan, que pour l'élever sur le trône des Ottomans. Ces menées eurent pour résultat immédiat l'emprisonnement de Mohammed-Ghiraï dans les Sept-Tours ; son frère n'évita le même sort, à Kili, que par la fuite. Quelque temps après, le Sultan assistant dans la mosquée à la prière du vendredi, un émir, dont un aga de Nassouh avait voulu séduire la femme, jeta son turban vert à terre en présence de l'assemblée et s'écria : « Mon Padi» schah, Padischah des Ottomans ! que signifie cette » tyrannie d'un ramassis de Kurdes et de Turcs, qui » se prévalent du libre accès qu'ils ont auprès de ta » personne pour se livrer à toutes sortes de crimes ? » Le Sultan fut vivement affligé de ce scandale. Au retour d'Ahmed à Constantinople, Nassouh s'apercevant que les intrigues du moufti et du khodja faisaient baisser chaque jour son crédit, résolut de se défaire de ses deux ennemis ; mais pour échapper à la colère que ce double meurtre ne pouvait manquer de causer au Sultan, il fit placer par son kiaya Behram cinquante chevaux aux portes de Constantinople, afin de pouvoir s'enfuir sans retard en Albanie, dès qu'il

aurait assouvi sa vengeance sur le moufti et le khodja. Behram dénonça au Sultan les projets de Nassouh, dont la mort fut dès lors résolue. Le grand-vizir fit une dernière tentative pour ressaisir sa toute-puissance, et dit au Sultan : « Ou ce que j'ai décidé s'exé» cute, et Votre Majesté se rend à mes sages avis, ou » je donne ma démission du grand-vizirat ; un autre » de vos esclaves prend le sceau, et moi je m'empoi» sonne. » A ces mots, le Sultan ne put retenir sa colère : « Traître, s'écria-t-il, c'est donc toi qui as em» poisonné Mourad-Pascha ! c'est bien ! » Le vendredi suivant (17 octobre 1614 — 13 ramazan 1023), le grand-vizir, qui devait accompagner le Sultan à la mosquée, s'excusa de ne pouvoir remplir ce devoir en alléguant une indisposition. Le bostandji-baschi, accompagné de cent bostandjis, se rendit auprès de Nassouh, sous prétexte de s'informer de sa santé, et il l'étrangla conformément aux ordres qu'il avait reçus d'Ahmed [1].

La mort de Nassouh, dit l'historiographe de l'empire, revivifia le monde ; son trésor du moins servit à réparer les finances épuisées du Sultan. Des bois-

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, p. 408. Mézeray, II, p. 186-196. La Motraie. Naïma, p. 303. Petschewi, f. 284. *Fezliké*, p. 198. Osmanzadé Efendi, *Biographies des Vizirs*. Ottavio Sapienza, qui se trouvait alors à Constantinople, explique sa chute par la découverte faite par l'épouse de Cicalazadé, sœur du Sultan, d'une correspondance perfide de Nassouh avec la Perse. Voyez aussi Grimstone. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien dit à ce sujet : *Mandò un mercante delli verdi con denari in Persia per comprare 120 some di sete, il quale di ritorno doveva spargere fama, che queste sete erano del Re di Persia, non volendo Nassuf che si rompese colla Persia*. Maggio 1615.

seaux remplis de perles, plus d'un million de ducats et autant d'écus; mille dix-huit sabres incrustés d'or, d'argent, et enrichis de pierreries, dont un seul, garni de diamans, était estimé cinquante mille ducats; des magasins pleins de tapis de Perse et d'Egypte, d'étoffes d'or, de satin et de velours; onze cents chevaux, parmi lesquels quatre cents jumens arabes; quarante paires de larges étriers d'or massif, dix-huit mille chameaux, quatre mille bêtes de somme, six mille bœufs, cinq cent mille moutons: tels étaient les fruits des rapines et des exactions de Nassouh; la plupart de ces richesses revinrent au Sultan. La place de grand-vizir fut conférée au gendre d'Ahmed, Mohammed, qui réinstalla immédiatement Ali-Paschazadé dans le gouvernement d'Ofen, et investit Kalender-Pascha de la dignité de vizir, vacante par la mort d'Yousouf. Quelques mois après (30 juin 1615 — 3 djemazioul-akhir 1024), le moufti Mohammed, fils de Seadeddin, mourut de la peste et fut enseveli à Eyoub à côté de son père [1]. Parfaitement versé dans les trois langues dont la connaissance approfondie est absolument nécessaire aux savans ottomans, c'est-à-dire l'arabe, le persan et le turc, il a laissé dans chacune d'elles des ouvrages en prose et en vers; il est l'auteur d'une collection de modèles de style épistolaire, d'une traduction du *Borda* ou poëme de Boussiri en l'honneur de Mohammed, et de la continuation

[1] *Il Mufti morto della peste, lasciato gran quantita d'oro, in luogo suo il fratello, il quale e nemico dei Christiani, molto rigido nel trattar e molto scrupuloso nel ricever.* Sum. del. Rel. venet.

de l'histoire de l'empire par son père, intitulée : *Couronne des histoires*. Esaad, frère de Mohammed, musulman zélé et ennemi des chrétiens, arriva à Constantinople le jour même qui avait été désigné pour une prière publique contre la peste ; il présida à cette prière comme moufti à la place de son père.

L'ambassadeur persan, Kazikhan, que Nassouh avait envoyé à Constantinople, avait conclu la paix au nom de son maître, et était retourné en Perse, accompagné du tschaousch Indjilli (l'évangeliste ou le porteur de bonne nouvelle) ; et cependant le tribut annuel de soie, stipulé dans le traité, n'avait pas encore été envoyé depuis deux ans. A ce grief vint se joindre l'expédition de Schah-Abbas contre la Géorgie[1], dont le prince légitime, Simon Louarssab, était mort quatre ans auparavant dans les prisons des Sept-Tours[2] ; Abbas avait annoncé cette campagne à la Porte quelque temps avant l'exécution de Nassouh[3]. Ces motifs réunis firent résoudre la guerre contre la Perse. Le grand-vizir partit de Scutari le 22 mai 1615 (23 rebioul-akhir 1024), et arriva à Haleb à la fin d'août seulement. L'astronome de la mosquée du sultan Sélim, Derwisch Thalib Efendi, avait réglé la marche de

[1] *Re di Persia attende a fabricar nella provincia di Gilan una fortessa Ferachbad, e faceva grandissimi presenti contra quelli Principi di Georgiani, i quali riprendono i luoghi che detto Re li prese l'anno passato. Rapport* du baile Nani, du 28 novembre 1615.

[2] *Morte di Sinan Georgiano suocero del Re di Persia, stato lungamente prigione alle sette torri.* Gen. 1611.

[3] Les deux lettres se trouvent dans la *Collection* du reïs-efendi Sari Abdoullah.

l'armée d'après les aspects des astres, et avait tellement influencé le général en chef, qu'on résolut de ne plus tenter cette année aucune entreprise. En conséquence, l'armée prit ses quartiers d'hiver à Meràsch, Malatia, Siwas et dans la Karamanie; le grand-vizir passa lui-même la mauvaise saison à Haleb. Etmekdjizadé Ahmed-Pascha fut envoyé par Mohammed à Constantinople en qualité de kaïmakam, où sur ces entrefaites étaient arrivés l'ambassadeur persan Kasim et Indjilli-Tschaousch[1]; mais la guerre étant depuis long-temps décidée, Kasim ne put obtenir d'audience et fut enfermé dans sa maison. Au printemps suivant, dans le courant du mois d'avril 1616, l'armée partit de Haleb. Lorsqu'après avoir franchi les Alpes de Gœksoun, elle arriva dans la plaine d'Akschar, elle fut jointe par les troupes du beglerbeg de Roumilie, Daoud-Pascha. Le gouverneur du Diarbekr, Dilawer-Pascha, et celui de Wan, Tekeli Mohammed-Pascha, reçurent l'ordre de marcher contre Eriwan, tandis que Sidikhan, l'émir des Kurdes, se porta contre Nehavend. Karss, ravagée par les Persans, fut reconstruite et repeuplée par de nouveaux colons. Pendant le siége d'Eriwan, Tekeli Mohammed-Pascha livra combat à quatre khans, et remporta sur eux une victoire signalée; il envoya mille têtes et cinquante prisonniers au grand-vizir qui assiégeait Nakhdjiwan. Après un siége de quarante jours, au moment où les Ottomans se disposaient à battre en retraite,

1 *L'ambassadore di Persia fece sua entrata insieme con Ingeli Ciaus e Mustafabassa fatto prigioniero nell' ultima guerra.* Agost. 1615.

Nakhdjiwan capitula, sous la condition du rétablissement du traité de paix conclu par Nassouh, et de la réduction du tribut à la moitié des charges de soie stipulées. L'armée, qui avait consommé toutes ses provisions sous les murs de Nakhdjiwan, en essayant de la réduire, trouva, après qu'elle se fut rendue, les magasins de la ville entièrement vides, et fut forcée, par la crainte de manquer de vivres, à un prompt départ. Comme l'hiver était très-avancé, un grand nombre de soldats moururent de froid au passage des Alpes de Soghanlü Yaïlasi. La mauvaise issue de cette campagne, dans le cours de laquelle on n'avait pas seulement reconquis Eriwan, eut pour suite la déposition de Mohammed [xiii]. Le Sultan ayant témoigné l'intention de changer le grand-vizir, le kaïmakam Etmekdjizadé ne doutait point qu'il n'eût la succession de Mohammed. Le jour où la nomination du nouveau grand-vizir devait être signifiée aux vizirs et aux oulémas assemblés, le moufti se rendit au seraï; le Sultan lui demanda sur qui son choix devait tomber : « D'après l'ordre hiérarchique, répondit le » moufti, le grand-vizirat revient à Etmekdjizadé. — » A la vérité, il est kaïmakam, dit le Sultan; mais je » l'ai surpris quelquefois faisant des mensonges, et un » grand-vizir ne doit pas mentir. — En effet, répliqua » le moufti, il est menteur, et en outre d'un caractère » tyrannique. » Il proposa alors au Sultan le kapitan-pascha Khalil, qui fut agréé. Après le départ du moufti, le Sultan reçut en audience le kaïmakam, et lui adressa la même question : « Si Votre Majesté l'ordonne, ré-

» pondit l'ambitieux, je sacrifierai mon ame et ma vie » à son sublime service. » Le Sultan n'ayant rien répondu, Etmekdjizadé considéra ce silence comme la promesse tacite de son élévation au grand-vizirat, et retourna chez lui avec cette persuasion. Cependant le Sultan envoya le sceau impérial à Khalil-Pascha, et un tschaousch vint de la part de cè dernier chercher le reïs-efendi, Yazidjizadé (fils de l'écrivain), qui dînait chez le kaïmakam. « Le grand-vizir vous appelle, dit » le tshaousch au reïs-efendi. — Le grand-vizir est ici, » répondit Yazidjizadé en montrant le kaïmakam. — » C'est Khalil-Pascha qui est grand-vizir, » répliqua le tschaousch, trompant ainsi cruellement les espérances du kaïmakam et d'Yazidjizadé. Khalil, dans les premiers jours de son administration, ne négligea rien pour humilier Etmekdjizadé. Il prêta l'oreille à toutes les accusations portées contre lui, et accueillit les réclamations de tous ses créanciers. Etmekdjizadé espérait du moins administrer Constantinople en qualité de kaïmakam, après le départ du grand-vizir pour la Perse; mais il fut encore déçu dans cette attente, car on rappela d'Ofen le gouverneur Sofi Sinan pour l'investir de cette dignité.

Avant de rien entreprendre contre la Perse, Khalil songea à pacifier la Moldavie et à chasser les Cosaques des frontières de l'empire. Samuel Korecky et Michel Wischniewetzky, alliés aux trois fils du prince moldave Jérémie Mogila, avaient expulsé, à la tête d'une armée de Cosaques, le voïévode Etienne Thomza, installé par la Porte, et avaient défait Ibrahim-Pascha

l'Ivrogne, kiaya du sandjak de Silistra, et les troupes de Bender et d'Akkerman. Le diwan envoya en Moldavie Iskender-Pascha, dernier gouverneur d'Erlau, avec les troupes de Bosnie, Syrmie, Semendra, Aladjahissar, Wouldjeterin et Silistra; Iskender-Pascha livra bataille aux Moldaves et aux Cosaques, et les battit. La *Domina*, c'est-à-dire la veuve du prince de Moldavie, ses deux fils, sa fille, épouse de Korecky, Korecky lui-même, furent faits prisonniers [1] et envoyés avec cinq cents Cosaques enchaînés à Constantinople, où depuis long-temps on n'avait pas eu à célébrer de pareils triomphes [2]. Etienne Thomza fut rétabli sur le trône de Moldavie. La fille de la Domina, la belle épouse de Korecky, avait été perdue en chemin, et on ne la retrouva qu'en promettant une rançon de trente mille écus à celui qui la ramènerait; elle avait été enlevée par un Tatare, et elle ne tarda pas à accoucher de deux filles jumelles, ce qui fit pendant long-temps les frais des chansons satiriques des Turcs [3]. Iskender-Pascha, renforcé de troupes moldaves, valaques et transylvaniennes, reçut l'ordre de marcher de nouveau contre les Cosaques. La Porte donna à l'ambassadeur polonais l'assurance que l'armée ottomane n'était pas dirigée contre la Pologne,

[1] *La settimana passata fu condotto in Divano il Coreschi, genero della Principessa madre di Alessandro, doppo aver combattuto in Bogdania con 1600 cavalli all' incontro tutto l'esercito turchescho.*

[2] Naïma, p. 315. *Stati condotti al Divano 20 bandiere et 160 schiavi polachi con catene al collo di quelli presi a Radolo* (Radoul) *e Iskender-bassa.* Ott. 1616.

[3] Naïma, p. 315. Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 255.

mais seulement contre les Cosaques qui ne cessaient de harceler les frontières de l'empire et de commettre toutes sortes de brigandages dans la Mer-Noire [1]. Les Cosaques d'Azov, qui s'étaient emparés de quelques vaisseaux turcs, étaient sujets de l'empereur de Russie; cependant l'ambassadeur russe qui arriva vers cette époque à Constantinople avec des présens et la mission de demander que la Porte interdît aux Tatares toute incursion en Asie [2], fut reçu avec les plus grands honneurs à l'embouchure du Bosphore par une galère impériale, et à Constantinople par le tschaousch-baschi et l'aga des sipahis (août 1616). Ses présens consistaient en fourrures de zibeline, quatre faucons et soixante dents de gros poissons. Dans une lettre que le Sultan avait envoyée au roi de Pologne par l'ambassadeur polonais Kochansky, il lui annonçait qu'il avait ordonné au khan de Crimée de s'abstenir de toute dévastation, et se plaignait en même temps des courses des Cosaques [3]. Cependant le roi de Po-

1 *Ambassador di Polonia parte assicurato, che l'esercito di Iskender-bassa non e radunato che contra li Cosachi.* Sum. del. Rel. venet,

2 *Stato andare, levare con una galea alla bocca del mar nero li ambassadori Moscoviti condotti alle rive di Costantinopoli, ove incontrati dal Ciausbassa e Sipahilar Agasi con una centinaia di Ciausi e Sipai, espongono, che non lasci passar il Tartaro in Asia, ma che lo tratenghi da oui per raffrenare i Polachie presente : timpani di zibellino, 4 falconi, 60 denti di pesce grandi per far maneghi di cercelli e anelli.* 6 Agosto 1616. *Sum. del. Rel. ven.*

3 *Lett. del Gran Vezir al Re di Polonia in riposta a quella ricevuta per l'Ambassadore Gregorio Cochazk ultimo Ssafer* 1026 (28 mars 1617). Il existe aux Archives I. R. une lettre de créance délivrée par Sigismond III, sous la date du 19 mars 1614, à l'internonce Andrea.

logne n'ayant point fait cesser les hostilités de ces derniers, l'année suivante, l'armée ottomane, sous les ordres d'Iskender-Pascha, se porta dans la direction de la palanque Boudila sur le Dniester ; les troupes polonaises, commandées par le généralissime Stanislas Zolkiewsky, marchèrent à la rencontre des Turcs; un engagement général était devenu inévitable, lorsque le célèbre traité de Boussa, conclu le 27 septembre 1617 (26 ramazan 1026), vint rétablir la paix entre les deux pays ; d'après ce traité, les Cosaques ne devaient plus à l'avenir dépasser la rivière d'Ocsakow (le Dniester); la Pologne renonçait à s'immiscer dans les affaires de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie ; en retour le Sultan s'engageait à faire respecter le territoire de Pologne par les Tatares de Crimée. Une copie du traité en langue polonaise, scellée du sceau de l'hetman, fut expédiée aux magnats polonais qui se trouvaient au camp de Zolkiewsky; Iskender-Pascha opéra immédiatement sa retraite. Pendant que les Cosaques et les Persans ravageaient les frontières européennes et asiatiques de l'empire, des différends s'étaient élevés à Galata entre le diwan et les représentans des puissances chrétiennes. Les jésuites qui avaient gagné le vicaire du patriarche, et l'avaient déterminé à écrire en leur faveur au roi de Naples et au pape, furent jetés en prison ; le vicaire fut pendu [1]; l'ambassadeur français ne put qu'avec peine racheter

[1] *Vicario patriarcale strangolato per lettere scritte al Re di Napoli, al Papa in favore dei Gesuiti incarcerati, difesi dall' Ambassadore di Francia.* Sett. 1616.

la liberté des jésuites, moyennant le sacrifice de trente mille ducats[1]. Le juge de Galata, nègre de naissance, rendit une ordonnance contre les chapeaux des juifs et les bonnets des chrétiens. De concert avec le deftertar Baki-Pascha, il voulut soumettre à la capitation tous les Francs sans exception, fussent-ils ou non au service des ambassadeurs étrangers. Les familles des représentans des puissances chrétiennes furent inscrites par le juge sur le registre des impôts, et les ambassadeurs eux-mêmes furent pendant quelque temps forcés à payer la capitation[2]. Sur leurs plaintes réitérées, le grand-vizir demanda à examiner leurs capitulations avec la Porte, pour voir si les réclamations du juge étaient fondées. L'ambassadeur français fut le premier qui envoya les traités conclus entre la Porte et la puissance qu'il représentait; les autres suivirent son exemple. Le grand-vizir reconnut qu'on n'avait aucun droit de leur imposer la capitation, et annula les décisions du juge de Galata[3]. Vers ce même temps,

[1] *I Gesuiti doppo 4 settimane di Carcere sono stati liberati e condotti nella casa dell' Amb. di Francia, poi ritenuti di nuovo;* 30,000 *Zecchini dati dall' Amb. di Francia per i Gesuiti che non partino.* 4 Ott. 1616. *Gesuiti partono cacciati da Costantinopoli.* 19 Ott.

[2] *Bakibassa Defterdar cattivo e il Cadi nero. Proibision al Bailo di visitar li Ambassadori Cesarei tenuti sotto guardia. Li Ambassadori costretti di pagare il Caragio.* 4 Ott. 1616.

[3] *Il Gran Vezir aveva domandato a tutti li ambassadori le loro capitulazioni, e che havendo l'Ambassador di Francia mandata la sua, tutti gli altri erano stati in necessita di far il medesimo, che il Mufti era contrario al negozio (che sia levato il Caragio) e ne dubita molto.* Febr. 1617. *Carazo levato.* Archives I. R. *Il Mufti difendeva la legge, il Bassa le capitulazione. Segno Imperiale ottenuto per la levazione del Caragio.* 8 Marzo 1617.

le Sultan fit partir un tschaousch, renégat espagnol, pour la cour de France, avec la mission de demander au roi la délivrance de ving-huit prisonniers turcs, et de l'intéresser en faveur des Maures expulsés de Grenade. Une ambassade du schérif de Fez et de Maroc vint également plaider à Constantinople la cause des Maures et empêcher la conclusion d'un traité de paix avec l'Espagne.

Le plus actif adversaire des jésuites [1] et du juge de Galata était le baile Nani, homme d'Etat distingué, dont la famille est célèbre par sa riche collection de monnaies et de manuscrits orientaux. Dans la première audience qu'il obtint du Sultan (avril 1615) à son arrivée à Constantinople, il fut, ainsi que son prédécesseur, revêtu de kaftans de drap d'or, et huit autres vêtemens d'honneur furent partagés aux personnes de sa suite. Dans les derniers temps, la Porte avait eu à se louer de Venise, qui n'avait pris aucune part aux expéditions des flottes maltaise et florentine; aussi le Sultan envoya-t-il aux autorités de Santa-Maura, Prevesa, Navarin, Coron, Malvoisie et Modon, des ordres qui leur enjoignaient de respecter le territoire de Venise, et de n'apporter aucun obstacle à sa navigation (avril 1615) [2]. Nani obtint avec les plus grandes peines un traité de commerce en forme de diplôme, rédigé

[1] *Sarà avertito per altraversar li disegni dei Gesuiti, che havevano dato principio al loro Seminario.* Maggio 1615. *Sum. del. Rel. ven.*

[2] *Comandamento al Sangiaco di Carli Ili alli Cadi di Prevesa, S. Maura, per non lasciar armar caichi contra i Veneziani, alli Cadi di Modon, Coron, Malvasia, al Sangiaco di Hersek, che non sia fatta invasione alle fabriche dei confini.*

en quatorze articles et scellé du sceau impérial, pour suppléer aux clauses incomplètes de la capitulation qui avait été conclue lors de la conquête de Chypre par les Ottomans, et que depuis on s'était borné à renouveler [XIV]. Le baile vénitien s'efforça de faire stipuler dans ce traité, pour le commerce de Venise, les mêmes avantages qui avaient déjà été accordés aux Français, aux Anglais et aux Hollandais, et d'épargner à sa nation l'impôt sur l'argent monnayé, dont l'acceptation par l'ambassadeur de France avait beaucoup nui aux intérêts de ce pays[1]. Le Sultan écrivit au doge pour lui recommander ses coreligionnaires[2], les Maures chassés d'Espagne, et ses alliés les Ragusains[3]. Nani, tout en élevant des plaintes contre les violations du territoire de la république[4], s'occupa activement de faire interdire aux jésuites[5], aux Grecs

1 *L'Ambassadore di Francia haveva grandamente pregiudicato alle capitulazioni del suo Re nel negotio del pagamento del dazio della moneta, havendo contentato di pagar 1 pot. 1615. Rel. ven.*

2 La lettre d'Ahmed au doge est datée du 15 djemazioul-ewwel 1023 (23 juin 1614).

3 *Lettera del Sig. al Doge in favore dei Ragusei, che si sono doluto delli eccessi della flotta Veneta, mandata per un Ciauso (Mousa) in Venetia. 1617.*

4 La lettre d'Ahmed du 1er djemazioul-ewwel 1021 (30 juin 1612) est relative à la restitution des effets pris sur la galère de Berton Emmo ; celle datée du 1er moharrem 1023 (11 février 1614) a pour objet le fort construit par les Vénitiens à Liesna. Dans une troisième lettre au doge, djemazioul-ewwel 1026 (mai 1617), le Sultan l'informe du départ de la flotte contre l'Espagne, et l'invite à la secourir.

5 *Il Console di Aleppo scrive li Padri di S. Sepulcro esser constituti in pericolo di esser privati da quel Sacro monte con la fabrica di una moschea; principalmente afflitti i padri perche sono passati in quella*

et aux Arméniens [1] le pélerinage de Jérusalem, d'empêcher des constructions musulmanes sur la montagne des Oliviers [2], et s'opposa avec succès au projet qu'on avait formé de convertir une église de Pera en mosquée [3], sous prétexte que le Sultan y avait mis le pied. Les brigandages des Uscoques sur les frontières étaient un perpétuel sujet de plaintes entre la Porte, Venise et l'Autriche. Nani mit tout en œuvre pour obtenir leur expulsion de Segna, leur repaire accoutumé et inaccessible; mais les ambassadeurs de l'empereur s'opposèrent à cette demande, en alléguant que Segna était l'apanage du prince héréditaire d'Autriche [4]; Nani obtint du moins du grand-vizir, moyennant le sacrifice de quelques milliers de ducats, que les Uscoques fussent compris dans le dernier traité conclu avec l'empereur [5].

Alibeg et le Croate Gaspard Gratiani se rendirent à

parte due Gesuiti travestiti da Calogeri accompagnati col Patriarca di Gerusalemme con intenzione di privar i Franciscani di quei Santi luoghi. Giugno 1615.

[1] *Li Greci e Armeni ottengono un comandamento per aver la guardia del S. Sepolcro*. Giugno 1612.

[2] *Comandamento al Cadi di Gerusalemme ottenuto dal Nani circa il Monte Oleveto che non si facessero fabriche di Musulmani*. Djemazioul-akhir 1024.

[3] *Pericolo nel qual era la chiesa di S. Francesco di Pera di perdersi, havendo Turchi procurato, che il Sgr. passando vi entrasse, divertito Bostandjibassi*. Febr. 1604.

[4] *Segna pietra di scandalo essendo feudo del primogenito della casa d'Austria. L'ambass. Cesareo* (Gallo) *si oppone alla levazione dei Uscochi da Segna*.

[5] *Bailo pagò al G. Vezir 2000 Zecchini per l'inserzione del capitolo degli Uscochi nella capitulazione fra S. M*. Dec. 1616.

Vienne (12 mai 1615) pour faire agréer à l'empereur Mathias de nouvelles modifications au traité de Sitvatorok; ils ouvrirent à cet effet des négociations avec le cardinal Clesel, fils d'un boulanger comme le vizir Etmekdjizadé, et l'ame du gouvernement impérial [1]. La politique des Hongrois et du palatin Thurzo, président de la diète convoquée à Lintz, paralysa tous les efforts que fit l'empereur pour recommencer la guerre avec les Turcs. Ce fut en vain qu'on leur montra, pour les déterminer aux hostilités désirées, les quinzième et seizième articles du traité de Sitvatorok, d'après lesquels les villages relevant d'Erlau, Fülek, Novigrad et Szeczeny, devaient payer leurs impôts à Erlau, Hatwan, Ofen et Gran; l'assemblée pencha vers la paix, et conseilla même à l'empereur de ne point pousser Bethlen à se jeter entièrement dans les bras des Ottomans. Le cardinal Forgacz s'opposait à l'exécution du traité, en alléguant à son collègue Clesel que les habitans de ces villages ne devaient pas comme chrétiens payer impôt aux ennemis de la chrétienté [xv]; mais Clesel lui fit observer que l'empereur lui-même avait pendant long-temps été tributaire des Turcs. D'après les nouvelles modifications apportées par les Turcs au traité de Sitvatorok, qui, à proprement parler, n'était pas encore entré en pleine vigueur, les palanques bâties récemment par les Hongrois devaient être démolies, l'impôt sur les villages en question était accordé, les garnisons hongroises

1 Les paschas turcs et le moufti, dans leurs lettres à Clesel, reconnaissaient sa haute influence, en lui donnant le titre de grand-vizir.

qui avaient violé la paix devaient être remplacées par des garnisons allemandes. Les plénipotentiaires turcs, le mouteferrika, Ahmed-Aga, kiaya d'Ali, pascha d'Ofen, et Gaspard Gratiani, signèrent une capitulation en vingt articles avec les commissaires de l'empereur, les cardinaux Forgacz et Clesel, le président du conseil aulique Mollard, le comte Altheim, baron de Solms, le capitaine Ladislas Petsche, et le président de la trésorerie hongroise Appony; on convint de part et d'autre que la paix de Sitvatorok serait renouvelée pour vingt ans, que les forts construits depuis la conclusion de ce traité par les deux puissances seraient démolis, que les prisonniers faits depuis cette même époque seraient rendus, que soixante seulement des cent cinquante-huit villages dont les Ottomans avaient demandé à percevoir les impôts seraient tributaires de la Porte, qu'une commission nommée par les deux parties déciderait la question non encore résolue des taxes sur les villages restans, et qu'enfin des consuls seraient chargés de veiller à la sûreté du commerce des deux nations. La ratification [1] de l'empereur arriva à Constantinople vers la fin de l'année, et comme celle du Sultan se trouva en différer encore sur plusieurs points, les mêmes plénipotentiaires

[1] *Confirmatio et ratificatio itemque extentio conditionum pacis Thorockiensis inter Romanorum Imperatorem Mathiam et Turcarum Acomathem primum Sultanum, ut illæ anno 1615 inter utramque partem tractatæ conclusæ sunt.* Anno Dom. 1615. La paix fut signée à Vienne le 1er juillet; la ratification, datée de Prague, porte la date du 1er décembre. La ratification du Sultan est datée du 15 schâban 1024 (9 septembre 1615). Comparez Naïma, p. 308, et le *Fezliké*, f. 205.

s'assemblèrent le 1er mai de l'année suivante (1616), pour rectifier les modifications apportées de nouveau au traité par les Ottomans; Ali-Pascha et Altheim firent agréer des clauses supplémentaires, qui stipulaient la destruction des palanques construites depuis l'année précédente jusqu'à ce jour par les deux puissances, et aplanissaient certaines autres difficultés.

Le cardinal Clesel proposa à l'empereur de choisir pour ambassadeur à Constantinople, le baron de Teufel, qui déjà sept années auparavant avait été investi de cette dignité, et de lui adjoindre un noble hongrois; il calcula les frais de l'ambassade et des présens à raison de trois cent mille florins, et invita l'empereur à prendre sur lui cette dépense, lui représentant qu'il importait à sa dignité de ne point grever le trésor public des libéralités qu'il avait à faire. Mais ce fut le baron Hermann de Czernin, capitaine de la bourgeoisie de Prague, sur qui tomba le choix de l'empereur; on lui associa l'Italien César Gallo. Czernin et Gallo se rendirent donc à Constantinople avec une suite de cent cinquante personnes, et dans la compagnie des ambassadeurs turcs Ahmed-Kiaya et Gratiani. A Ofen, Czernin fut reçu avec une parfaite distinction par le gouverneur Ali-Pascha, Hongrois de naissance et beau-frère du Sultan, qui lui alloua cent vingt-cinq florins pour ses dépenses journalières (1er juin 1616). Il obtint la délivrance de trois des prisonniers qui à Stuhlweissenbourg étaient tombés avec le comte Isolani au pouvoir des Ottomans, et parmi lesquels se trouvait Rodolphe Laschansky. A Belgrade, le juge

Habil, alors presque octogénaire, traita Czernin de la façon la plus amicale (28 juin). Les secrétaires et les écuyers des ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande et de Venise, et un certain nombre de tschaouschs, allèrent à la rencontre de Czernin, à un demi-mille hors de Constantinople. Czernin fit son entrée dans la ville entre l'ambassadeur turc et le tschaousch-baschi, et précédé de six jeunes nobles, des cavaliers de la légation, de cinq trompettes et tambours, et d'un enseigne portant un étendard dont un côté représentait le Christ sur la croix, et l'autre l'aigle d'Autriche. Cette innovation, que n'avait encore osée aucun ambassadeur chrétien, mit toute la ville en émoi. On rappela alors une vieille prophétie, d'après laquelle l'empire serait en danger de périr lorsque l'étendard de la croix flotterait à Constantinople[1]; tous les habitans et le Sultan lui-même prirent l'alarme à cette occasion. Les bruits les plus contradictoires circulèrent dans la capitale; les églises, les cloîtres et les maisons des chrétiens regorgeaient d'armes, disait-on, et les Grecs devaient s'en servir pour secouer le joug. Les Cosaques étaient sur le point d'envahir de nouveau les côtes de la Mer-Noire et de pénétrer dans le canal de Constantinople; enfin les jésuites, disait-on, avaient le dessein de s'emparer de

[1] *Descrizione dei Franchi a Galata (che non arrivano a mille) nata dal sinistro augurio preso di quella bandiera, con la quale fecero gli Ambassadori Cesarei la loro intrata, trovando Turchi nelli loro libri, che quando si vedra la croce con stendardo in Costantinopoli sara certo segno della caduta dell' Impero.* Settemb. 1616.

la ville. L'ambassadeur impérial fut gardé à vue, toutes les maisons chrétiennes furent visitées; le vicaire-général des Franciscains à Galata fut jeté à la mer, et quatre jésuites furent emprisonnés dans les Sept-Tours. Le Sultan fit lui-même des rondes pendant la nuit, accompagné de ses gardes. Cependant lorsqu'on eut reconnu la fausseté de tous ces bruits, on rendit la liberté à Czernin (4 septembre), en lui promettant une réparation convenable; mais s'il n'obtint pas cette réparation, il put trouver une compensation suffisante dans la pensée même, que, le premier des ambassadeurs chrétiens, il était entré à Constantinople, enseignes déployées et musique en tête, et avait ainsi justifié la prophétie relative à la décadence de l'empire ottoman.

Czernin, après avoir remis au kaïmakam Etmekdjizadé la lettre de l'empereur et celle du cardinal Clesel, ainsi que les présens, fut, le 4 septembre 1616, admis à l'audience du Sultan. Les ambassadeurs impériaux Czernin et Gallo étaient arrivés à Constantinople en même temps que les ambassadeurs turcs, Ahmed-Pascha et Gratiani. A leur entrée dans la ville, on avait porté en triomphe deux mille têtes de Persans, trois étendards et sept enseignes de la musique persane; trente-trois personnes de la suite de Czernin et de Gallo avaient été revêtues de kaftans d'honneur, et la même distinction avait été accordée à douze hommes portant au bout de leurs lances les têtes des prisonniers suppliciés, de sorte que les uns et les autres se trouvaient être mis sur le même rang. Les plé-

nipotentiaires impériaux durent se sentir d'autant plus offensés à la vue de ces trophées, qu'ils étaient envoyés par le transfuge hongrois Tœkely [1], alors pascha de Wan, le seul général qui, dans l'expédition du grand-vizir Mohammed, gendre du Sultan, surnommé le *Bœuf*, eût sauvé l'honneur des armes ottomanes. Gratiani, le jour de son audience, eut l'honneur de haranguer le Sultan; les ambassadeurs autrichiens furent admis au baise-main, mais non au festin d'usage chez le grand-vizir, comme pour leur faire sentir que les rapports d'amitié récemment renoués étaient loin d'être entièrement rétablis; cependant, fidèle à sa promesse, l'empereur avait envoyé au Sultan des présens d'une valeur de cinquante mille florins [2], parmi lesquels se trouvait une pharmacie portative dont toutes les pièces étaient d'argent. La difficulté des négociations entre l'Autriche et la Porte consistait toujours dans la question transylvanienne. Bethlen avait livré traîtreusement au pascha de Temeswar Arad et Lippa. Czernin se plaignit au kaïmakam, en présence de l'envoyé de Transylvanie, Ballasti Ferenz, de la complicité du pascha et de l'invasion des Turcs à Egerszegh. L'envoyé transylvanien prétendit

[1] *Rapport* de l'ambassadeur I. R. Naïma et le *Fezliké* rendent une pleine justice à Tœkely-Pascha. Naïma, p. 311, dit : *Boundan sonra Tekeli Mohammed Pascha boulend ischtihar bouldi*, c'est-à-dire « plus tard, Tœkely-Pascha devint très-célèbre.

[2] *Ambassadori Cesarei non hano havuto come speravano il banchetto pubblico, segno manifesto che i loro negozi non sono ancora terminati. Nel entrar a S. M. il Czernin ha dato la man destra, al Gallo nel uscire, questo l'ha cessa al Czernino; sono vestiti* 33.

que la Transylvanie était sous la protection immédiate du Sultan, et que l'empereur n'avait aucun droit de s'immiscer dans les affaires de ce pays ; Czernin soutint l'opinion que Lippa, Arad et Jenœ ne devaient pas être détachées de la Transylvanie en faveur de la Hongrie ou de la Porte. De son côté, le kaïmakam se plaignit que l'empereur eût accepté d'Homonai la couronne de Bocskai, et qu'on eût délivré à Radoul un passe-port pour quitter les Etats autrichiens, et rentrer en Valachie à main armée. Czernin répondit que jamais l'Autriche n'avait songé à sanctionner les actes des rebelles, qu'on avait reçu la couronne de Hongrie non pas des mains de Homonai, mais de celles du palatin, et qu'on avait donné à Radoul un passe-port pour voyager et non pour entrer en Valachie avec des troupes. Lorsque Czernin voulut quitter Constantinople, la Porte s'y opposa. César Gallo seul fut renvoyé avec un traité de commerce en cinquante articles, le premier de ce genre conclu entre l'Autriche et la Porte, et dont la rédaction est due à Czernin; il fut accompagné à Vienne par Gaspard Gratiani, qui avait été nommé duc de Naxos et de Paros [1], et qui était chargé de présens pour l'empereur, en retour de ceux que celui-ci avait envoyés au Sultan. Cependant Czernin ayant reçu de nouvelles instructions, il demanda que le traité, qui lors de la révolte de

[1] *Il Cadilesker della Rumili amico del Gratiani propone per lui il Ducato di Nixia, si oppone il Cadilesker di Anatoli, non convenir alla legge levar il commando ad un Cadi per darlo ad un infedele, che si faccia Musulmano.*

Bosckai avait consacré la souveraineté de la Porte sur la Hongrie, fût anéanti, comme la lettre par laquelle le Sultan promettait sa protection aux Hongrois rebelles avait été détruite à la diète de Presbourg [1]. « L'empereur était loin de vouloir faire la guerre à » cause des Heiduques, » disaient les instructions de Czernin; « mais il désirait que la place de gouver- » neur d'Ofen, vacante par la mort d'Ali-Pascha [2], » fût conférée au gouverneur de Kanischa, Ahmed. » Cependant, comme le Sultan avait investi du gouvernement d'Ofen, immédiatement après la mort d'Ali, l'ancien gouverneur d'Egypte, Sofi Mohammed, puis Nakkasch Hasan-Pascha, on ne put satisfaire à cette demande [3]. Les Turcs réclamèrent Fülek, Novigrad et Zechin, dont les Hongrois s'étaient emparés contrairement au traité; ils deman-

[1] Lettre de créance de Czernin. *Herman Tschernin a Chudieniz in Zlebi Consiliarius et Capitaneus civitatis Pragensis cum socio Cesare Gallo Consiliaro una cum legatis Turcicis Ahmed Kihaja et Gasparo Gratiano missi.* Lettre de recréance pour Ahmed et Cratiani, du 18 mai 1615.

[2] *Der Heiduckhen willen denen gleich gildt von des Geldes wegen Turggen und Christen zu dienen, so dem Raub nachgehen, keinen Glauben haben, baldt hir, baldt dort streifen, bei denen weder Gott noch Gewissen ist, des Kriegswesens ainiche erfarenheit haben, alles zur Beut, und da sie widerstand verspüren zur Flucht richten, den Teitschen veindt, ihrer aignen Nation untreu, zur Defection und abfall leicht zu bekumben sein, kain eigentlichs disegno ihrer actionem nit haben, Alles auf wagniss und opiniones stellen, dass ihnen nemlich dieser oder jener helfen werde.*

[3] Khevenhüller, *Annales Ferdinandi*, VIII, p. 1168; et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *E morto il Bassa di Buda, havera eletto Mohametbassa Vesir, fu gia Bassa del Cairo, uomo di bona natura, richissimo.* Dec. 1616.

dèrent également Waitzen en compensation de Bolondwar, qui avait été détruite, disant que César Gallo s'était engagé à adresser sur ce sujet un rapport à l'empereur. Le kislaraga, qui alors était l'ame du gouvernement, fit appeler l'agent impérial Starzer, et se plaignit à lui de l'envoi du comte Althan en Pologne, parce que cette mission ne devait avoir pour but, disait-il, que la conclusion d'une alliance entre l'Autriche et ce pays contre la Porte. Sur les insinuations de Bethlen, le moufti fit à Starzer des représentations semblables. En de telles circonstances, Czernin ne pouvant pousser ses négociations et obtenir, ainsi que le lui recommandaient ses instructions, la création d'une place de consul autrichien à Constantinople conformément au traité, prit congé du Sultan, du kaïmakam, du moufti, et partit pour Vienne (10 juin 1617). A Ofen, l'ambassade fut maltraitée, pillée et jetée en prison, sous prétexte qu'elle avait enlevé une jeune fille turque dont on demandait la restitution. Czernin fut retenu dans la maison du pascha : ce ne fut que lorsque le quartier-maître, Pierre Buonuomo, fut arrivé avec une lettre de l'empereur pour le pascha d'Ofen, que Czernin put se remettre en route ; il fut forcé cependant de laisser trois jeunes filles qu'il avait achetées, et qui, après avoir abjuré l'Islamisme pour la religion chrétienne, déclarèrent vouloir embrasser de nouveau leur ancien culte.

Pendant que les deux ministres dirigeans de la Turquie et de l'Autriche, le kaïmakam Ahmed et le cardinal Clesel, renouvelaient le traité de Sitvatorok par

celui de Vienne, le sultan Ahmed mourut, après une courte maladie, dans la vingt-huitième année de son âge et la quatorzième de son règne (22 novembre 1617 — 23 silkidé 1026). On appela à Constantinople le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari, pour laver le corps ; mais, trop vieux pour se charger de ce soin, Mahmoud envoya à sa place le scheïkh Schaaban Dedé. Ahmed ne voulut et ne fit jamais rien par lui-même, il subit pendant toute sa vie le joug de son khodja, du moufti, de ses femmes et du kislaraga ; cette indécision et cette faiblesse du caractère d'Ahmed ressortent suffisamment des événemens de son règne. Les louanges que lui donnent Naïma et Valieri pour son amour de la justice semblent justifiées par quelques-unes de ses actions ; mais on ne saurait l'absoudre de sa cruauté. Il peut avoir indemnisé quelques possesseurs de vignobles des dommages qu'il leur avait causés par ses chasses ; il peut avoir préféré regarder comme fou que comme meurtrier le derwisch qui lui avait jeté une pierre à l'épaule, et une pareille interprétation de cet acte agressif a pu lui être comptée par quelques-uns comme un mérite. Mais il faut bien accuser de cruauté celui qui fit trancher la tête à un derwisch qu'il avait déclaré insensé ; qui trancha lui-même la tête au grand-vizir, étranglé d'abord avec les cordes d'une tente et qui donnait encore signe de vie ; qui fit exécuter un grand nombre de ses vizirs, et qui avait l'habitude d'empoisonner ses eunuques [1] ; enfin

[1] *Il Re ha fatto dar con una tazza di Sorbeto il veneno ad un Moro*

qui, à la vérité, lors de son avènement, épargna la vie de son frère Moustafa, parce que ce prince était alors le seul héritier du trône, mais qui depuis ne s'abstint de le mettre à mort qu'à cause des présages sinistres qui vinrent le détourner de la réalisation de ce projet [1]. Ahmed laissa dans son trésor un million de ducats, mille dix-huit sabres enrichis de pierres précieuses, et d'immenses richesses. Les seuls actes véritablement louables de son règne sont ses fondations pieuses, et entre autres la construction d'une mosquée sur l'hippodrome, qui fut dotée d'une académie, d'un imareth et d'un hôpital de fous. Les embellissemens faits par Ahmed à la Mecque et à Médine, la pompe avec laquelle il ordonna qu'on célébrât tous les ans dans sa mosquée la nativité du Prophète, l'exposition dans le seraï des saintes reliques du père des croyans, l'institution de lecteurs du Koran, qui tous les vendredis lisaient le livre sacré dans son palais, les ordonnances qu'il rendit contre le vin, sont autant d'œuvres dont le mérite ne peut être bien apprécié que par les Musulmans; mais ce Sultan a laissé un monument qui est à la fois plus grand et plus général : c'est le Kanounnamé [2] qui porte son nom et qui fut publié deux ans après sa mort par l'intendant du trésor, Ali-

Eunuco ordinando poi che fosse immediatemente condotto al vechio Seraglio, ma per strada comminciò a gonfiare e terminò la vita. 1615.

1 *Il Re ha più volte dato ordine che detto suo fratello sia fatto morire, ma pare che sempre li sia successo qualche mal incontro in questi giorni che si doveva far l'esecuzione.* Sum. del. Rel. ven.

2 Ce *Kanounnamé* a été traduit, et porte le titre : *Descrizzione totale di tutta la potenza Ottomana e delle forze militari di tutto il suo Impe-*

Mouezinzadé. Ce Kanounnamé ne contient à la vérité aucune loi nouvelle, mais il classe avec plus de méthode celles qui alors étaient en vigueur dans l'empire, adopte une meilleure répartition des sandjaks et des gouvernemens, des siamets et des timars, fixe les forces de terre et de mer, organise la cour intérieure et extérieure du souverain, et distingue avec plus d'ordre les anciennes ordonnances relatives à la police, aux finances et aux fiefs [1]. Le prétendu frère d'Ahmed qui, sous le nom d'Yahia et revêtu du froc de moine chrétien, parcourut toute l'Europe, demanda des secours à Varsovie, Prague, Florence, Paris, Naples et Rome, pour le mettre en possession de l'empire ottoman, et trouva une foi apparente aux fables qu'il débitait sur sa naissance, paraît avoir été un aventurier grec. Des sept fils que laissa Ahmed, trois, Osman II, Mourad IV et Ibrahim Ier, moururent par la suite sur le trône (Osman II et Ibrahim Ier tombèrent victimes de la révolte des janissaires); les quatre autres (Mohammed,

rio, provincie et regni, con li nomi d'esse et delli Passalati, Beglerbeiati, Sanzachati, rendite, commende et governi con loro contributioni distintamente espressi; presentata al Gran Turco S. Ahmet-Han dal Primo Vezir, cioe Presidente maggior, tradotta parola per parola pontualmente senza alterazione nel essentiale dal Turco in Italiano.

[1] *Il Sr. ha voluto veder i libri delle sue entrate e spese, li Defterdari li hanno fatto conoscere, che al presente entrano in Casine solamente tre millioni di zechini per causa della guerra, e la spesa e di sei millioni al anno. — Nel riveder il conto delle milizie ha trovato che paga* 55 *m. Genizari,* 20 *m. Sipahi, che in affetto non arrivano quelli a* 36 *e questi a* 12,000 *a esser cresciuto il numero di tutti il stipendiati; se ne dolse col Mufti e Capiaga, li e stato detto non esser tempo al presente di metter mano per la guerra a questo negozio.*

Souleïman, Kasim, Bayezid) furent successivement exécutés dans le cours des règnes et par les ordres de leurs frères. Ainsi Ahmed fut aussi malheureux comme père que comme souverain. Son règne est un des plus stériles de l'histoire ottomane; deux de ses fils furent immolés au milieu d'une rébellion des troupes; quatre autres furent mis à mort par suite de la cruauté soupçonneuse de leurs frères, et le septième, Mourad IV, fut un despote cruel, qui voulut cimenter avec le sang l'édifice de l'empire tombant en ruines.

LIVRE XLIV.

Avènement et déposition du sultan Moustafa. — Son successeur Osman II conclut la paix avec la Perse. — Rapports diplomatiques avec l'Autriche, Venise, l'Angleterre, la France, la Russie, la Pologne, Fez et la Perse. — Changement du grand-vizir. — Mort de la sultane Baffa et d'Etmekdjizadé. — Aérolithes et comète. — Mort de Gratiani. — Dévastation de Manfredonia. — Ambassades de Hongrie, de Bohême et d'Autriche. — Cruautés et exactions du grand-vizir Ali-Pascha. — Hiver rigoureux, pendant lequel le Bosphore est glacé. — Mort du grand-vizir Ali et de Houseïn-Pascha. — Expédition contre la Pologne. — Osman à Andrinople, sur les bords du Danube et du Dniester. — Paix avec la Pologne et naissance d'un prince. — Retour d'Osman II à Constantinople. — Sir Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre. — Causes du mécontentement de l'armée et du peuple. — Projet d'un pèlerinage à la Mecque. — Révolte des janissaires et des sipahis. — Le sultan Moustafa est replacé sur le trône. — Meurtre de l'aga des janissaires et du grand-vizir. — Osman est conduit aux casernes et exécuté.

Depuis la fondation de l'empire ottoman, c'est-à-dire depuis trois siècles, quatorze sultans s'étaient succédé sur le trône en ligne directe, sans que cet ordre eût jamais été interrompu. Sous le règne de Sélim Ier et de Souleïman Ier, éclata pour la première fois la guerre civile qui troubla l'ordre de succession transmis par Djenghiz-Khan aux Ottomans. D'après la loi, le trône revenait au fils aîné, puis au plus âgé des parens du

prince défunt; l'accession de la ligne collatérale au trône n'avait pu encore avoir lieu dans l'empire. le fratricide ordonné par le kanoun ne laissant subsister que les héritiers directs de chaque souverain et écartant par la mort les oncles du Sultan régnant. A cette époque, pour la première fois, un sultan eut son frère pour successeur. Le frère d'Ahmed était Moustafa, dont la vie avait été épargnée contrairement à l'usage du seraï, parce qu'à l'avènement d'Ahmed, il était le seul héritier du jeune Sultan. Moustafa, plus âgé de treize ans qu'Osman, l'aîné des fils d'Ahmed, fut appelé au trône en vertu du droit d'ancienneté qui était passé de la famille de Djenghiz-Khan dans celle des Ottomans; ce prince, qui trois mois après fut déposé, aurait dû être immédiatement exclu du trône, en vertu de la loi de l'Islamisme, d'après laquelle l'imbécilité est, comme les difformités physiques, un motif d'exclusion du titre d'imam légitime. Moustafa, à la vérité, avait eu la vie sauve lors de l'avènement de son frère Ahmed; mais un emprisonnement de quatorze ans dans les appartemens intérieurs du harem avait émoussé en lui le sens intellectuel, et l'avait réduit à une sorte d'abrutissement; toutes ses facultés morales s'étaient anéanties dans l'excès des jouissances animales. Sa figure étroite et d'une pâleur mélancolique, qu'ombrageait à peine une barbe rare et noire, ses yeux hagards, annonçaient clairement l'état de son esprit [1].

[1] *Questo Re di età di 23 anni, di statura commune, asciuto, di aspetto malinconico con faccia pallida e piccola, con pocha barba nera e gli mustachi similmente; ha gli occhi grandi ma non vivaci, com erano*

Après avoir ceint le sabre à Eyoub, avoir visité les tombeaux de ses ancêtres, et payé aux troupes un présent d'avènement de trois cent millions d'aspres ou trois millions de ducats, Moustafa prit quelques mesures gouvernementales qui furent les seules de son règne. Le grand-écüyer fut nommé au gouvernement d'Egypte sous la condition d'épouser la nourrice du Sultan; le premier chambellan obtint le gouvernement de Damas, et le grand-fauconnier celui de Karamanie. Le kislaraga qui, sous Ahmed, avait joui d'une puissance sans bornes, et qui craignait d'être obligé de remettre les rênes de l'empire à la mère de Moustafa, divulgua le premier le secret des occupations du Sultan, qui passait son temps à jeter de l'or aux poissons du Bosphore. Les grands-scheïkhs, qui considéraient l'imbécilité du Sultan comme un signe de sainteté, ou qui affectaient du moins de la considérer ainsi, parce qu'ils espéraient régner eux-mêmes sous le règne de ce saint de leur façon, conseillèrent à la sultane Walidé d'éloigner le kislaraga; mais il sut la tromper par ses protestations [1], et se faire abandonner l'administration des affaires d'Etat; toutefois, comme probablement il pensait pouvoir compter avec plus de sûreté sur la

quelli del Re morto, ma più tosto si mostrano stupidi, il che di alcuni vien attribuito alla maraviglia di tante cose, che in poche ore fuor di ogni sua espettazione ha vedute doppo 14 anni, che di bambino e stato inchiusio in due o tre stanze, che dal Re gli furono assegnate. 29 nov. 1617. *Relat.* de Nani.

[1] Naïma, p. 320 : *Tscheschmi ghiryan we ouzoubeti lisan ile*, c'est-à-dire « les yeux mouillés et la langue doucereuse ». Nani dit : *Il Kizlaraga si e insinuato nelle grazie del Signor e della madre.* Gennaro 1618.

faveur de la mère d'Osman que sur celle de la sultane Walidé, il résolut, avec le moufti Esaad et le kaïmakam Sofi-Mohammed, de renverser Moustafa et de lui substituer son neveu. Les grands de l'empire furent convoqués au diwan sous prétexte de pourvoir à la solde des troupes; on enferma Moustafa dans ses appartemens, et on présenta aux premiers dignitaires et aux soldats Osman, comme prince régnant (26 février 1618 — 1er rebioul-ewwel 1027). L'armée salua d'autant plus volontiers par ses acclamations le nouveau souverain, que ce second avènement était pour elle le présage infaillible d'une seconde gratification, de sorte que, dans l'espace de trois mois, une largesse de six millions de ducats épuisa le trésor.

Le jour où Osman monta sur le trône, le prince tatare Mohammed-Ghiraï, qui, depuis la chasse d'Andrinople, avait été retenu en captivité dans les Sept-Tours, trouva le moyen de s'échapper. Sous prétexte d'équiper les Mirzas pour la cérémonie du couronnement d'Osman, il avait emprunté trente à quarante chevaux qu'il avait montés dans la cour de la prison avec les gens de sa suite. Pendant qu'il faisait faire des évolutions à sa petite troupe, le commandant du château était assis sur le seuil de la porte qui était ouverte; le prince lui dit, comme en plaisantant: « Que dirais-tu, » aga, si je m'échappais d'ici? » Et avant que celui-ci eût pu réfléchir au sens de ces paroles, Mohammed-Ghiraï et sa suite lancèrent leurs chevaux à travers la porte. Le kaïmakam Sofi-Mohammed envoya le préfet de police par mer avec une barque légère, et Iskender-

Pascha avec quelques cavaliers, à la poursuite du prince. Iskender-Pascha l'atteignit dans le ravin de Parawadi sur les frontières de Bulgarie, et le ramena à Constantinople où il fut gardé plus étroitement que par le passé. Schahin-Ghiraï, frère de Mohammed-Ghiraï, s'était enfui en Perse; à la nouvelle de la mort d'Ahmed, il demanda au schah la permission de retourner en Crimée. Schah-Abbas le congédia en lui rendant les plus grands honneurs, et lui tint lui-même l'étrier. Lorsque Schahin-Ghiraï monta à cheval, Abbas lui demanda en plaisantant : « Fils du Khan, ferais-tu la » guerre à la Perse si les Ottomans t'envoyaient encore » ici comme général? — Sans doute! — Et tirerais-tu » le sabre contre moi? — Je le tirerais. » Immédiatement après l'avènement de Moustafa, l'ambassadeur persan, retenu prisonnier à Constantinople, avait été mis en liberté; en même temps, on avait envoyé à l'armée ottomane sur les frontières de Perse, un chambellan, gendre du moufti, avec le présent d'avènement et une lettre autographe du Sultan [1]. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, la défaite du khan des Tatares Djanik-Ghiraï dans la plaine de Seraw près de Tebriz, amena la paix avec la Perse [1]. Malgré les conseils du defterdar Baki-Pascha et d'autres hommes de guerre expérimentés, le khan des Tatares était parti de Wan avec les cavaliers feudataires, les beglerbegs du Diarbekr, de Wan, de Siwas, de Rou-

[1] Le *Destouroul-Inscha*, nº 72, contient la lettre du sultan Moustafa à Schah-Abbas, à l'occasion de son avénement; et nº 73, la lettre d'Osman, en réponse à celle envoyée par l'ambassadeur Kasim Bouroun.

milie, de Haleb et d'Erzeroum, et s'était rendu en deux jours et demi dans la plaine de Seraw, distance que les troupes ne parcouraient d'ordinaire qu'en huit jours entiers. Le commandant de Tebriz, Kartschgaï-Khan, qui avait su attirer le khan des Tatares dans une embuscade, lui livra un combat sanglant dans lequel périrent les beglerbegs de Roumilie, du Diarbekr et de Wan; le khan ne dut la vie qu'à la valeur des janissaires; son kadiasker et son moufti restèrent sur la place. Kartschgaï-Khan fit décapiter cinq cents prisonniers et envoya leurs têtes au schah. Lorsque la nouvelle de la défaite du khan parvint au camp de l'armée ottomane, le grand-vizir Khalil, afin de ne pas laisser faiblir le courage de ses troupes et d'inspirer de la crainte aux ennemis, résolut, au lieu de battre en retraite, de marcher droit sur Erdebil, où le schah était occupé à visiter les tombeaux de ses aïeux. Cependant Abbas avait envoyé à Khalil un ambassadeur à qui l'énormité de son nez avait valu le surnom de Bouroun-Kasim (Kasim le Nez), avec une lettre dans laquelle, tout en rappelant aux Ottomans leur défaite qu'il attribuait à leur avidité du pillage, il inclinait à la paix. Bouroun-Kasim arriva au camp ottoman un jour où soufflait un vent très-violent. Lorsqu'il parut devant le diwan, il ne tarit point en fanfaronnades sur la victoire remportée par les Persans, et sur la politique tortueuse de Khalil qui avait détaché les troupes tatares pour ravager le pays, pendant qu'il négociait la paix. Le vizir Dilawer-Pascha, voulant relever les reproches de l'ambassadeur en détournant

la conversation, demanda si le vent soufflait d'ordinaire aussi fort dans le pays. Baki-Pascha, qui était toujours prêt à décocher un trait mordant, dit au vizir : « Mon gracieux seigneur, le vent ne souffle si fort » aujourd'hui que du nez de Kasim. » Les rires universels qui accueillirent cette saillie mirent fin aux déclamations de l'ambassadeur. Lorsque par la suite le schah, qui était lui-même un diseur de bons mots, apprit cette plaisanterie, il donna de grands éloges à Baki-Pascha, et lui envoya, pour lui témoigner sa satisfaction, trois rangs de chameaux chargés de laine. Comme le voisinage de l'armée ottomane ne laissait pas d'être menaçant pour la sainte ville d'Erdebil où étaient les tombeaux de plusieurs saints, les négociations ne trouvèrent pas de grands obstacles du côté des Persans. La paix fut conclue dans la plaine de Seraw aux conditions que Nassouh-Pascha avait déjà stipulées dans le dernier traité, et qui obligeaient Abbas à l'envoi annuel de cent charges de soie persane (26 septembre 1618 — 6 schewal 1027). Le schah fit présent à l'armée ottomane de dix-huit cent dix rangs de chameaux, chargés de provisions. Le grand-vizir reçut neuf rangs de chamelles avec des sucreries, des confitures, des fruits, et entre autres des citrons et des grenades, du froment le plus fin et du riz ; le kiaya, l'aga des janissaires et le defterdar eurent chacun trois à cinq rangs de chameaux et des provisions semblables. L'ambassadeur persan, Mirza-Mohammed-Houseïn, apporta la ratification du schah au grand-vizir, et le djebedji-baschi, Mohammed-Aga,

celle de Khalil à la cour de Perse. Le grand-vizir congédia ses troupes à Erzeroum pour le restant de la saison ; lui-même alla prendre ses quartiers d'hiver à Tokat (novembre 1618 — silhidjé 1027). Il trouva dans cette ville une lettre du Sultan, qui lui donnait des éloges sur l'issue de la campagne ; mais à son arrivée à Constantinople, il fut destitué du grand-vizirat et investi pour la troisième fois de la dignité de kapitan-pascha [1].

Le chambellan Ahmed avait reçu la mission d'apporter à Vienne la nouvelle de la mort d'Ahmed Ier et de l'avènement de Moustafa [2]; le juge de Belgrade Habil, le beglerbeg de Kanischa Ahmed, et le gouverneur d'Ofen, avaient également annoncé ces deux événemens au cardinal Clesel [3]. La lettre remise par Ahmed à l'empereur demandait le prompt renvoi des ambassadeurs turcs Ahmed-Kiaya et Gaspard Gratiani, duc de Naxos. Le 9 décembre 1617, Ahmed-Kiaya et Gratiani avaient signé une nouvelle convention relative aux villages dont les deux pays se contestaient réciproquement la propriété ; elle servit de base au renouvellement du traité de Sitvatorok, dont ces modifications exigeaient la révision, et cette révision eut lieu en effet à Komorn, simultanément avec

1 Cette paix avec la Perse et la défaite des Ottomans par Kartschgaï se trouvent rapportées avec plus de détails dans l'*Histoire de Khalil-Pascha*, f. 186-193, que dans Naïma, le *Fezliké*, Hasanbegzadé et Petschewi. Voyez aussi le *Schahnamé* de Nadiri.

2 Lettre du sultan Moustafa à Mathias. Silkidé 1026 (novemb. 1617).

3 Lettres du beglerbeg de Kanischa, du gouverneur d'Ofen Nakkasch Hasan, et du juge de Belgrade, au cardinal Clesel.

l'avènement d'Osman [1]. Le premier des plénipotentiaires impériaux, de Mollard, président du conseil de guerre, se rendit à Constantinople pour féliciter Osman I[er] sur son avènement, et lui remettre la ratification du traité confirmé à Komorn (27 février 1618). Le cortége de l'ambassadeur entra dans la capitale, musique en tête, mais non enseignes déployées. On signifia au baron de Mollard que le tschaousch-baschi avait été destitué pour avoir permis une pareille innovation à Czernin, et qu'il n'avait pas été réinstallé. Mollard obtint l'expédition de fermans aux paschas d'Ofen, de Bosnie, de Kanischa, d'Agram, aux begs de Szolnok et de Gran, pour le maintien de la paix; il réclama, comme dépendant de la couronne de Hongrie, Lippa, qui avait appartenu à Bocskai, et que Bethlen avait livrée aux Turcs. Mais il n'y avait aucune apparence que Mollard obtînt sa demande, car le pouvoir était toujours entre les mains du kislaraga, avec lequel Bethlen avait ourdi ses intrigues sous le règne d'Ahmed [2]. Les envoyés de Bethlen, qui dans une audience

[1] Les pleins-pouvoirs délivrés aux plénipotentiaires du congrès de Komorn sont datés d'Ebersdorf, du 28 décemb. 1617 : *Ratione pagorum deditiorum et aliarum differentiarum componendarum Comaronii habenda fidelem spectabilem Magnificum Joannem a Molard Liberum Baronem in Reinek et Drosendorf, Intimum Consiliarium Consilii aulici Præsidem, aulicum Cubicularium, supremum Civitatis Viennæ Capitaneum, nec non Paulum Appony de Nagy Appon ea conditione ne vel minimo a conclusis in Sitvatorok articulis pacis et ab illis, quæ Viennæ 9 Dec. anni hujus 1617 conclusa sunt, nusquam recedant.* Archives I. R.

[2] On trouve quelques détails sur la correspondance de Bethlen avec le kislaraga dans les *Rapports* de l'ambassadeur vénitien : *Manda copia d'una lettera scritta da Bethlen Gabor al Kislaragasi, nella quale mostra desi-*

avaient pris le pas sur ceux de Raguse, furent placés sur un rang inférieur à ces derniers [1]. Gratiani, duc de Naxos, qui pendant long-temps avait inutilement recherché la main de la fille du premier interprète vénitien Borissi, et qui l'avait enfin obtenue par l'entremise de l'ambassadeur anglais, fut nommé prince de Moldavie (4 février 1619). David Scherban, dont l'ambassadeur impérial avait appuyé de tout son pouvoir la nomination à la principauté de Valachie, mourut vers cette époque; Mollard employa toute son influence en faveur d'Alexandre, fils de Radoul Scherban, qui avait été chassé de Valachie par Gabriel Mogila, et auquel il parvint à faire donner l'héritage de David Scherban.

Les rebelles de Bohême envoyèrent pour la première fois à la Porte, lors de l'ambassade de Mollard, des députés au nombre desquels était Henri Bitter, avec une lettre dans laquelle ils demandaient des secours au Sultan et lui offraient en retour de se reconnaître ses tributaires. Les Etats de Hongrie avaient chargé le vice-palatin Emerich Liptai d'exposer à la Porte,

derio di voler vender a S. M. la fortezza de Lippovia e le altre ad essa sottoposte. Maggio 1615. *Lettera scritta dal Betlen Gabor al Kislaragasi, quale essendo scritta in ungaro, l'ha mandato al Starzer che gliela traducesse in turco; il senso tutto contra l'Imperatore, chiamandolo amico finto della Porta e nimico aperto di esso Betlen.* 9 Luglio 1616. *Betlen Gabor scrive che ben da 25 anni non e stato pagato il tributo di questa provincia dalli suoi predecessori, che non di meno come fedele schiavo del felice Impero Ottomano ha valuto mandar detto tributo.* Nov. 1619.

1 *L'amb. di Transylvani postosi a sedere sopra li Amb. di Ragusa; era dal Bassa stato dato ordine, che quelli di Ragusa fossero posti di sopra.* Agosto 1619.

de concert avec l'ambassadeur impérial, leurs griefs contre les gouverneurs ottomans, et surtout d'obtenir une meilleure administration pour les villages tributaires des Turcs, qui étaient épuisés d'impôts. L'empereur Mathias mourut pendant les négociations de Mollard auprès du diwan, et Ferdinand II confirma ce dernier dans son ambassade. Après un séjour d'un an et demi à Constantinople, Mollard partit pour Vienne accompagné d'un tschaousch qui devait offrir au nouvel empereur les félicitations du Sultan. Le tschaousch Moustafa avait été envoyé à Venise avec la nouvelle de l'avènement de Moustafa Ier, et des lettres contenant des plaintes sur quelques actes récens de la république; quatre mois après, le sénat apprit, par Mohammed-Tschaousch, l'élévation au trône d'Osman Ier, et confia à Francesco Contareni la mission d'offrir au nouveau Sultan les complimens d'usage, et de renouveler les anciennes capitulations; Contareni obtint en effet la confirmation du dernier traité de commerce en trente articles. Le doge gagna, par des présens de velours et de soie et par des lettres flatteuses, la bienveillance du moufti Esaad-Efendi, qui était encore avec le kislaraga l'ame du gouvernement, comme autrefois sous le sultan Ahmed; aussi l'influence de ces deux hauts dignitaires fit-elle refuser à l'Espagne, en faveur de Venise, un armistice qui avait l'entier assentiment du grand-vizir Nassouh, et que César Gallo et Gratiani avaient récemment encore remis sur le tapis. Le Sultan, dans la lettre de récréance de Contareni, plaida la cause des marchands

bosniens, qui depuis quelque temps assiégeaient la Porte de plaintes contre Venise. Après le départ de Contareni, le baile Moro Nani renouvela le traité passé avec les précédens sultans et connu sous le nom de traité du *noble signe*, à cause du chiffre des sultans qui y est apposé. Vers cette époque, arriva à Constantinople l'ambassadeur anglais Paul Pindar. La France s'étant montrée offensée de l'injure faite à son ambassadeur, M. de Sancy, par l'emprisonnement de ses interprètes, à qui ce traitement avait été infligé sous prétexte qu'ils avaient favorisé la fuite de Koreschi, Houseïn-Tschaousch apporta à la cour de Louis XIII les excuses de la Porte en même temps que l'annonce de l'avènement d'Osman Ier; il se rendit ensuite en Hollande et en Angleterre pour notifier à ces puissances la prise de possession du trône par le nouveau Sultan. Les Polonais avaient fortifié Rasova, et à la suite de cette infraction aux traités quinze mille Tatares avaient passé les frontières [1]. La Pologne se plaignit, par l'organe de son ambassadeur, de cette invasion, et le grand-vizir Khalil transmit l'ordre au khan des Tatares Djanibek-Ghiraï, de respecter le territoire polonais [2]. L'année suivante, un nouvel ambassadeur du roi de Pologne se rendit à Constantinople pour désarmer la colère de la Porte au sujet de la fuite de

1 *Li Polachi rifanno Rassova; ordine al Bogdan che impedisca l'erettion di Rassova,* 15,000 *Tatari entrano in Polonia.* 4 Maggio 1618. *Sum. del. Rel. ven. — Nuntio di Polonia a Costantinopoli con lettere per far doglienze dei danni inferti dai Tatari.* 23 Agosto 1618.

2 Naïma, p. 325, nomme cet ambassadeur Gregoro Fery.

Koreschi et d'une incursion récente des Cosaques dans la Moldavie ; mais ses tentatives ne furent point couronnées de succès, et bien que Gratiani eût offert sa médiation entre la Porte et la Pologne, Iskender-Pascha reçut l'ordre de marcher contre les Cosaques [1]. Cependant la paix fut rétablie à Choczim, par l'ambassadeur de Sigismond III, Stanislas Zorawinsky, châtelain de Betzk, et par Jacques Sobiesky, père du roi Jean III.

Mais l'importance de ces ambassades des puissances chrétiennes le cédait de beaucoup, aux yeux des Ottomans, à celle des ambassades par lesquelles les princes musulmans, tels que le sultan de Fez et le schah de Perse, envoyèrent leurs félicitations à Osman ou renouvelèrent les anciens traités. Le scheïkh Abdoulaziz, ambassadeur du sultan de Fez et de Maroc, arriva à Constantinople avec des présens en armes et en riches étoffes, et avec la mission de demander au diwan la répression des brigandages exercés par les infidèles et les Arabes dans le golfe arabique. L'ambassadeur du schah de Perse était ce même Kasim *le Nez,* qui avait eu à subir la mordante saillie de Baki-Pascha, et dont le nom avait été changé dans la lettre de créance en celui d'Yakdar-Ali, sans doute afin de dérouter les mauvais plaisans. Il apportait avec lui des présens bien autrement magnifiques que ceux du

[1] *Ambassador di Polonia entra a Costantinopoli nominato Vorga* (Ravicz Orga, starost de Trembowla). *Il Gratiani eletto nuovo Principe s'offerisce interponersi coi Polachi, Iskenderbassa contra i Cosachi per terra.* 7 febr. 1619. *Rel. ven.* Archives I. R.

sultan de Maroc, consistant en cent charges de soie, quatre éléphans, un rhinocéros, une tente, deux peaux de léopard, trente-sept peaux de lynx, six renards noirs, trente-deux vêtemens d'étoffe d'or, vingt-six en velours et neuf en damas, seize pièces de drap et quarante-cinq turbans de fine mousseline. Khalil-Pascha avait, il est vrai, conclu la paix avec la Perse, en vertu des pouvoirs illimités que lui conférait le grand-vizirat; mais ce ne fut qu'après l'échange de plusieurs lettres entre le nouveau grand-vizir Ogüz-Mohammed (le Gendre ou le Bœuf), le grand-vizir persan Kazikhan, et le gouverneur d'Eriwan Emirgoune [1], qu'on expédia la ratification de la paix au nom du Sultan. Aux termes de ce traité, Akhiska, réclamée par les Persans, resta au pouvoir de la Porte, qui par compensation dut céder les gouvernemens de Bagdad, Derné et Dertenk; la Perse ne devait pas s'opposer à ce que les commandans de Houweïzé et de Mehan passassent au service du Sultan, et s'engageait à n'inquiéter en aucune façon le schemkhal du Daghistan; il était stipulé en outre que les prisonniers faits des deux côtés seraient rendus, et que les Persans s'abstiendraient de toute injure contre les trois premiers khalifes et Aïsché, la chaste (29 septembre 1619 — 19 schewal 1029). Peu de temps après,

1 La lettre du grand-vizir Mohammed-Pascha à Kazikhan se trouve dans la *Collection* de Sari Abdoullah; celle du même à Emirgoune, dans la *Collection* du reïs-efendi Mohammed, n° X. La lettre du grand-vizir Ali-Pascha, successeur d'Ogüz-Mohammed, qui se rapporte à des négociations antérieures sous Ahmed Ier et Moustafa Ier, et relatives à Kartouel et Tiflis, fut apportée par le tschaschneghir Weli.

Ogüz-Mohammed fut déposé de la dignité de grand-vizir, qu'il avait à peine gardée dix mois; il eut pour successeur Ali-Pascha, que les historiens ottomans surnomment tantôt *Güzeldjé* (le Beau), et tantôt *Tschelebi* (l'Elégant) [1]. Khalil-Pascha, l'auteur du traité de paix avec la Perse, avait été destitué parce qu'Osman ne lui pardonnait pas de l'avoir tenu éloigné pendant trois mois du souverain pouvoir, lors de la mort d'Ahmed, en portant Moustafa au trône, et d'avoir ainsi coûté au trésor trois millions de ducats pour un présent d'avènement superflu. Osman avait les mêmes griefs contre le moufti Esaad, qu'il ne destitua pas cependant, mais qu'il blessa d'une manière très-sensible en lui retirant le droit de proposer les candidats aux charges vacantes des oulémas, pour le transmettre au khodja Omer-Efendi; ainsi le moufti n'eut plus que les fetwas dans ses attributions. Khalil, qui craignait pour sa vie, s'était réfugié, à son arrivée à Scutari, dans la cellule du grand-scheïkh Mahmoud; l'influence de ce saint homme, devenu une puissance dans l'Etat, par la considération dont il jouissait auprès du peuple, avait déjà sauvé du dernier supplice plusieurs hauts dignitaires. Sur l'intercession de Mahmoud, le Sultan non seulement promit d'épargner la vie de Khalil, mais encore il lui conféra la dignité de second vizir, et le nomma kapitan-pascha. Dans le cours de cette année, quinze novateurs qui prêchaient

[1] Dans le *Destouroul-Inscha* du reïs-efendi Sari Abdoullah, n° 91, se trouve une donation en faveur du grand-vizir Ali-Pascha, datée du 5 djemazioul-akhir 1029 (8 mai 1620).

et pratiquaient la communauté des femmes, furent mis à mort au milieu des plus affreuses tortures, sur le fetwa de Tscheschmi Mohammed-Efendi; on frappa aussi pour la première fois des pièces de dix aspres. Ali-Pascha le Beau et l'Elégant, qui pourrait être aussi surnommé le fin et le rusé, était fils du beglerbeg de Tunis, Ahmed de Kos, qui avait été tué dans une révolte par le rebelle Yahya. D'abord sandjakbeg de Damiat, puis beglerbeg de l'Yémen et de Tunis, vizir du diwan avec l'administration de Chypre et de la Morée, et alors revêtu pour la seconde fois de la dignité de kapitan-pascha, Ali le Beau était arrivé peu de temps auparavant dans le port de Constantinople, traînant à la remorque six vaisseaux ennemis, et amenant avec lui deux cents prisonniers; chacun de ces derniers portait un sac d'or, lors de l'entrée triomphale de l'amiral ottoman dans la capitale. A cette occasion, le Sultan fit présent à Ali d'habits magnifiques et d'une chaîne d'or. Le grand-vizir Mohammed le Gendre, dont la jalousie fut excitée par les faveurs que le Sultan prodiguait à Ali, intrigua auprès des ambassadeurs chrétiens pour qu'ils élevassent des plaintes contre ce dernier, et insinuassent à Osman que le butin avoué par Ali n'était pas le dixième du butin réel. Ali, ayant eu connaissance de ces sourdes menées, parvint à désarmer le grand-vizir, en lui faisant don de cinq bourses d'or; puis il gagna secrètement la faveur du Sultan par des présens magnifiques et par des promesses telles, qu'Osman, en lui conférant la place de grand-vizir, relégua Mo-

hammed dans le gouvernement de Haleb (décembre 1619 — moharrem 1029). Mais avant de permettre à ce dernier de partir, il le força de lui donner une somme de trente mille ducats, et le pressa tellement, qu'il envoya, à cinq reprises différentes dans le même jour, le grand-chambellan chez Mohammed, jusqu'à ce qu'on eût extorqué à celui-ci la totalité de cette somme; aussi Mohammed partit pauvre et dépouillé pour Haleb, où il ne tarda pas à mourir; il fut enseveli dans le tombeau qu'il avait fait bâtir dans le cloître du scheïkh Eboubekr. L'influence d'Ali sur Osman devint telle, qu'il put impunément éloigner de la personne du souverain ses anciens confidens, et que celui-ci lui accorda la destitution de tous les hauts dignitaires dont la puissance lui faisait ombrage. Le defterdar Baki-Pascha eut tous ses biens confisqués, fut jeté dans les Sept-Tours, et banni ensuite aux îles des Princes. Le tout-puissant kislaraga, qui avait régné en maître sur Ahmed, renversé le sultan Moustafa et élevé Osman sur le trône, perdit également toute sa fortune et fut exilé en Egypte; le khodja Omer, à qui le Sultan avait donné le droit de nommer aux places d'oulémas, droit qui appartenait au moufti, reçut l'ordre de se rendre à la Mecque, et il était sur le point de s'embarquer pour Scutari, lorsque la mort d'Ali-Pascha lui permit de retourner au seraï.

Dans la première année du règne d'Osman, mourut la sultane Baffa, qui avait partagé le souverain pouvoir pendant vingt-huit ans avec son époux Mourad III, et avait continué à gouverner l'empire sous son fils Mo-

hammed III, mais qui, sans influence depuis l'avènement de son petit-fils Ahmed, avait vécu quatorze ans retirée au vieux seraï, dans le souvenir de sa grandeur passée ou le désir d'un nouveau pouvoir [1]. Il y avait alors au vieux seraï la sultane Mahpeïker (figure de lune), favorite du sultan Ahmed, plus connue sous le nom de Kœsem, et mère de quatre fils : Mourad, Souleïman, Kasim et Ibrahim. Bien que les sultans ne fussent pas dans l'habitude de jamais visiter le vieux seraï, demeure des beautés flétries et des puissances déchues des règnes précédens, parce qu'aucun attrait ne les y appelait, ou que la jalousie de la sultane Walidé et de la sultane Khasseki les en éloignait, Osman, accompagné du kislaraga, accepta cependant une fête que la favorite de son père lui donna pendant trois ou quatre jours dans le vieux seraï [2]. Vraisemblablement la sultane Mahpeïker avait assez l'intelligence de sa position pour rechercher les bonnes grâces de la sultane Walidé Mahfirouz (favorite de la lune), mère d'Osman, ou du moins celle du kislaraga. Peu de temps après la mort de la sultane Baffa, eut lieu celle du vizir Ahmed Etmekdjizadé. Fils d'un boulanger d'Andrinople, Etmekdjizadé s'était successivement élevé aux fonctions de percepteur d'impôts [3], de fermier, de defterdar et de

[1] *Morta la Sultana attava di questo Re, fu madre di S. Mehmet, ava di S. Ahmet, fu dona di alto spirito e che voleva tener parte nel Governo, e S. Ahmet con arte la fece sortir del Seraglio nuovo.* Gennaro 1619.

[2] *Il Re col Kislaraga a 3 o 4 giorni nel Seraglio vecchio banchetato della Cosem favorita del Re suo padre.* 17 april 1619.

[3] *Djiziedar* est le percepteur de la capitation; *mouhazsil*, le percepteur d'un district, qui jouit déjà de la dignité de sandjakbeg ou de pascha.

vizir. Lors de la déposition du grand-vizir Mohammed le Bœuf, Etmekdjizadé avait espéré que sa qualité de kaïmakam appellerait sur lui le choix du Sultan; mais il fut même destitué de ses fonctions de kaïmakam, par Khalil qui lui avait été préféré; cette humiliation le fit mourir de chagrin. Peu de temps avant sa mort, il affecta dix millions d'aspres à la réparation de la forteresse d'Ocsakow, et à la construction d'un château sur la langue de terre de Kilbouroun, située en face de cette ville. Dans son testament, il nomma le moufti d'alors inspecteur de ses fondations pieuses, et entre autres de sa medresé à Constantinople, de son khan à Andrinople et à Eregli, et de plusieurs autres édifices. A la mort d'Etmekdjizadé, on trouva chez lui cent millions d'aspres (un million de ducats) qui revinrent au fisc; il n'atteignit jamais, il est vrai, le but de son ambition, la place de grand-vizir; mais il sut cependant conduire heureusement sa barque à travers les mille écueils du pouvoir. Bien que sa qualité même d'administrateur des finances le vouât à l'inimitié de grands-vizirs, tels qu'Ibrahim, Mourad et Nassouh, il s'était mis à l'abri de leur haine, soit par l'intelligente activité de son service, soit par la protection du Sultan, qu'il avait achetée au prix de sommes énormes. Dans la même année qui vit mourir Etmekdjizadé, et qui fut également signalée par celle de la sultane Baffa, de même que par la paix de Hongrie signée à Komorn et par celle de Perse conclue dans les plaines de Seraw, le cardinal Clesel, fils d'un boulanger, et devenu aussi ministre d'un puissant empire, fut tout-

à-coup arrêté, sur les ordres de l'archiduc Ferdinand, par Kolalto et Dampierre, et relégué dans un château du Tyrol.

Au mois de juin 1618 de cette même année, le gouverneur d'Ofen, Karakasch Mohammed-Pascha, adressa un rapport au diwan sur un météore qui avait paru dans les pays riverains de la Mur : un nuage sombre, du sein duquel partaient des éclairs en forme de croix, avait vomi des pierres noires, qui s'étaient enfoncées jusqu'à une aune et demie de profondeur dans la terre et dont quelques-unes pesaient trois quintaux. Une impression plus profonde fut produite à Constantinople dans le cours de l'année suivante, le jour anniversaire de la mort d'Ahmed, par l'apparition d'une comète d'une lumière sanglante et en forme d'un sabre recourbé dont la pointe, dans la direction de l'est à l'ouest, semblait menacer la capitale; on rattacha alors à ce phénomène la nouvelle guerre avec la Perse; deux ans plus tard, on l'interpréta comme ayant présagé celle de la Pologne et la révolution qui la suivit, et enfin on la mit en corrélation avec une prophétie populaire, d'après laquelle un Sultan devait faire la conquête de Rome et tomber douze ans après sous le glaive des chrétiens.

La trahison de Gratiani, voïévode de Moldavie, fut la première cause de la guerre de Pologne. Gratiani avait intercepté des lettres adressées par Bethlen Gabor à la Porte sur les incursions des Cosaques et des Polonais, et les avait communiquées à ces derniers. Bethlen jura de se venger, et obtint en effet la desti-

tution de Gratiani, et son remplacement par Alexandre, voïévode de Valachie. Iskender-Pascha, nommé gouverneur de Silistra et serdar, fut envoyé en Moldavie contre son ancien protégé Gratiani et les Polonais ses auxiliaires. Yousouf-Pascha, beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Teryaki (mangeur d'opium), sandjakbeg de Nicopolis, le vieux Khizr-Pascha, sandjak de Widdin, descendant des Mikhaloghli, et le khan des Tatares, Djanibek-Ghiraï, reçurent l'ordre d'entrer en campagne. Le khan des Tatares était accompagné non seulement par son frère, le kalgha Dewlet-Ghiraï, mais encore par Nebrit-Ghiraï, petit-fils de Mohammed-Ghiraï, descendant des Manssouroghlis et chef des Noghaïs, et par Kantemir, qui avait sous ses ordres la tribu des Manssouroghlis [1]. Iskender-Pascha, après avoir opéré sa jonction avec ces différens corps, passa le Pruth, et se rendit sur les bords du Dniester, dans les environs d'Yassi, où campait l'armée polonaise. Arrivé en face de l'ennemi, il rangea ses troupes en bataille, plaça à l'aile droite Yousouf, beglerbeg de Roumilie, et devant Yousouf, sur la première ligne, Dewlet-Ghiraï avec les Tatares; à l'aile gauche, le sandjak de Nicopolis, et Kantemir-Mirza à la tête des Noghaïs; lui-même prit position au centre avec l'élite de l'armée. Le commandant des akindjis de l'avant-garde, Mikhaloghli, qui s'était trop avancé, courut un instant les plus grands dangers; mais Mohammed-Teryaki, sans attendre les ordres du serdar,

[1] Naïma, p. 330, nomme encore les chefs des Noghaïs : Orak-Mirza, Selmanschah, Inayetschah et Welischah. *Fezliké*, f. 290. Petschewi.

et prenant en main la hache avec laquelle il avait l'habitude de combattre, s'élança à la tête de cinq cents braves contre l'ennemi pour délivrer Mikhaloghli, qu'il réussit à sauver par cet acte de témérité. Le lendemain, 20 septembre 1620, l'action s'engagea sur toute la ligne. Kœr Houseïn-Pascha conduisait l'avant-garde ottomane, et était appuyé par Mikhaloghli qui s'avançait derrière lui. Iskender-Pascha exhorta Dewlet-Ghiraï à ne pas s'exposer au danger, en sa qualité de seul descendant de Djenghiz-Khan, et à se mettre à l'arrière-garde; Dewlet-Ghiraï répondit qu'au contraire c'était au serasker, qui était l'ame de l'armée, à se tenir hors de l'atteinte du glaive ennemi. Ce combat de générosité ne se termina que lorsque le prince eut juré qu'il se retirerait avec ses Tatares, si on ne le plaçait pas sur le front de l'armée. Mikhaloghli, Houseïn et Mohammed-Teryaki se précipitèrent au milieu des ennemis; entourés de toutes parts, ils ne durent leur salut qu'à la valeur des Tatares et des Noghaïs. Dix mille Polonais restèrent sur la place; les autres se retirèrent dans leur camp. Gratiani avait pu s'échapper; mais son kiaya, Botschouk, était tombé au pouvoir des Ottomans; les Polonais prisonniers eurent la tête tranchée devant la tente du serdar. Le généralissime polonais envoya à Iskender un parlementaire avec ces mots : « Nous pensions n'avoir » affaire qu'à nos anciens ennemis les Tatares, et nous » ignorions que nous eussions le vizir lui-même à com- » battre; nous sommes prêts à vous remettre le neveu » du roi et d'autres nobles comme ôtages, à condition

» que vous nous enverrez comme tels Kantemir-Mirza » et Houseïn-Pascha; les ôtages seront échangés au-» delà du Dniester, et chacun retournera tranquille-» ment chez soi. » Le parlementaire offrit en même temps au serdar cent mille ducats et promit un tribut annuel pour le Sultan. Iskender-Pascha ayant convoqué à ce sujet un conseil de guerre, Kantemir arriva tout armé avec son kalpak déchiré et semblable à un *éléphant furieux ;* mais lorsqu'il eut appris les propositions des Polonais, il fixa sur le serasker ses yeux sanglans de colère [1], et s'écria : « Es-tu donc devenu » giaour, par cupidité du bien des giaours? Voilà » trente ans que mon sabre s'abreuve du sang de leurs » pères et de leurs fils; dois-je me livrer à eux pour » qu'ils me mettent vivant à la broche et me rôtissent? » Il ne faut pour ces infidèles d'autre parole que le » tranchant du sabre. » Il dit et sortit brusquement de la tente. Houseïn-Pascha ayant pareillement refusé de servir d'ôtage, le parlementaire fut retenu prisonnier, et le ministre de Gratiani, Botschouk, empalé. Dès lors les Polonais opérèrent leur retraite qui fut constamment inquiétée par les Tatares. Les combats partiels durèrent dix-sept jours consécutifs, pendant lesquels les Tatares firent un grand nombre de prisonniers. Lorsque les Polonais arrivèrent enfin sur les bords du Dniester, un grand désordre se manifesta dans leurs rangs, parce que, disent les historiens ottomans, leur général voulait faire passer d'abord la ca-

[1] Naïma dit « avec des yeux rouges jusqu'au sang, comme un verre plein de vin rouge. »

valerie, pour abandonner ensuite les fantassins à leur sort (7 octobre 1620). Les Tatares, profitant de cette confusion, tombèrent sur l'armée ennemie dont la défaite fut générale; Kalinowsky dans sa fuite se noya dans le Pruth; la tête de Zolkiewsky fut portée au camp ottoman et expédiée à Constantinople pour être exposée sur la porte du seraï; Koniecpolsky, fait prisonnier, fut jeté dans la tour du Bosphore. Gratiani avait été tué dans sa fuite par un paysan, et sa tête envoyée à son successeur Alexandre. Toute l'armée polonaise avait été anéantie [1].

La fortune fut également plus favorable aux Ottomans sur mer, dans le cours de cette même année, qu'elle ne l'avait été l'année précédente, où les Florentins avaient capturé plusieurs galères turques [2]. Le kapitan-pascha Khalil, après avoir réparé sa flotte à Navarin, s'était emparé, dans les eaux de Durazzo, de deux vaisseaux chargés de blés, et avait forcé leurs pilotes à le conduire à Manfredonia; il avait surpris

[1] Naïma, p. 328, fixe les forces de l'armée polonaise à cinquante-trois mille hommes, et celles des Turcs à cent mille. Un autre *Rapport* porte l'armée polonaise à soixante mille hommes, dont quatre cents seulement se seraient sauvés. D'après Tytlewsky (*Narratio de prœliis gestis inter Polonam et Turcam, annis* 1620 *et* 1621. Matriti 1623, p. 13), l'armée ottomane aurait formé un effectif de soixante-dix mille Tâtares, douze mille Valaques, dix mille Moldaves, sept mille Hongrois et quatre mille Turcs, tandis que l'armée polonaise n'aurait été que de sept mille hommes! — Sir Thomas Roe, p. 11, plus véridique que les précédens, fixe le chiffre de l'armée polonaise à quarante mille hommes, et celui des Tatares à trente mille.

[2] *Relazione delle prese di diversi legni turcheschi fatte dalle Galere della religione di S. Stephano nel primo viaggio di* 1619. Firenze 1619.

cette ville, pris le château après un siége de trois jours, mis tout à feu et à sang, et était ensuite parti chargé de butin. A l'attaque du château, il s'était couvert du manteau que lui avait donné le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari; il écrivit à ce dernier, son ami et son père spirituel, les heureux résultats de son expédition. Les Maltais, de leur côté, s'emparèrent de Tornèse. Pendant qu'Iskender-Pascha était en route pour la Moldavie, Karakasch, gouverneur d'Ofen, de concert avec Bethlen qui s'arrogeait le titre de roi de Hongrie, s'était emparé de Waitzen, en prétextant que la prise de cette ville n'était que des représailles pour les violations de la paix commises antérieurement par les Hongrois. Les généraux de l'empereur, vivement pressés par Bethlen, durent ne pas l'inquiéter dans sa nouvelle conquête, et l'envoyé impérial, César Gallo, qui avait succédé au baron de Mollard (2 août 1620) et à qui Rodolphe II avait remis une lettre de recommandation pour le vieux juge de Belgrade, Habil-Efendi, ne put obtenir aucune satisfaction à ce sujet. Il dut s'estimer heureux de combattre avec succès les intrigues des rebelles de Hongrie, de Bohême, et même de ceux de l'Autriche auprès de la Porte [1].

[1] *Sono venuti nuntii di Boemia e di Ongheria; come quei regni vogliono pace e amicizia non in modo di 10 o 20 anni; tutti questi regni manderano alla Porta una grande ambasciata per stabilire i patti soliti. Ha piaciuta qui questa Noncialura, il Bassa oltre che ha vestito di belle vesti il Nontio l'ha condotto a bacciar la man del Re nel Seraglio di Daudbassa, come fece anche con questa occasione l'ambassadore venuto del Betlen. Spediti tutti con lettere di grata risposta. Il zio del Starzer li manda una lettera amonendolo, che non vogli piu servir Ferdinando come serviva Mathias.* Aprile 1620.

Parmi les personnes de la suite d'Etienne Korlath, député des États hongrois, se trouvait Pierre Fay, qui un jour, dans un état d'ivresse, tua un Turc de sa main. Le peuple rassemblé demanda le sang de Fay; celui-ci obtint un sursis d'une heure à son supplice, et l'employa à faire son testament, dont les détails témoignent du sang-froid qu'il conserva jusque dans ses derniers momens [1]; le sursis expiré, il livra sa tête au bourreau. Les envoyés des Etats de Bohême étaient Jean de Cologne et Samuel Gschin de Bezdiczy, qui avaient aussi des lettres de créance du comte palatin Frédéric [11]. Au nombre des envoyés des Etats de la Haute-Autriche étaient le baron de Starhemberg et Simon Engel, et parmi ceux de la Basse-Autriche, un autre Engel et un frère de l'agent impérial Starzer. Ces ambassades de rebelles durent déplaire autant à l'ambassadeur de Rodolphe qu'elles furent agréables au Sultan, qui les reçut dans son palais de Daoud-Pascha. César Gallo mit tout en œuvre pour neutraliser leurs efforts, et fut activement secondé en cela, pendant sa maladie, par l'agent impérial Starzer; celui-ci appuya fortement les négociations que Homonai conduisait secrètement à la Porte pour son installation comme prince de Transylvanie, par l'intermédiaire de son secrétaire venu à Constantinople sous un déguisement turc. Starzer et le secrétaire réunis obtinrent une promesse écrite, d'après

[1] Hormayr, *Archive für Geographie und Historie* (*Archives pour la Géographie et l'Histoire*), n°s 59 et 60. 1817.

laquelle Iskender-Pascha devait investir Homonai de la principauté de Transylvanie, lorsque celui-ci serait arrivé dans le pays; mais le secrétaire, à son retour, trouva Homonai empoisonné [III]. Le grand-vizir promit aux envoyés des rebelles hongrois, bohémiens et autrichiens, en présence même de Starzer, la médiation du Sultan pour les réconcilier avec l'empereur, et le secours de troupes ottomanes, si on ne pouvait conclure un accommodement [IV]. La Porte, qui dans les derniers temps avait sans cesse protesté contre la protection accordée par les puissances chrétiennes à ses sujets rebelles, et contre toute intervention amicale de leur part, ne se fit pas scrupule dans cette circonstance d'accorder des audiences solennelles aux envoyés des rebelles de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, et de leur promettre ouvertement sa médiation et même des secours. Si ces promesses n'eurent pas de suite, ce fut indépendant de sa volonté, et parce que l'explosion de la guerre de Pologne appela son attention sur un autre point de ses vastes frontières.

L'ame de la politique de la Porte à cette époque était le grand-vizir Ali-Pascha, dont la rudesse envers les représentans des puissances chrétiennes rappelait et dépassait encore celle du fameux grand-vizir Sinan-Pascha. Il est vrai que jusqu'alors les interprètes impériaux ou autres avaient été injuriés pour l'exact accomplissement de leurs devoirs, bâtonnés, chassés du diwan, emprisonnés et bannis; mais aucun n'avait encore payé de sa vie la franchise de ses paroles, comme il arriva sous le règne d'Osman au premier

interprète vénitien Borissi, beau-père de Gratiani, prince de Moldavie. Après la déposition de Gratiani, Borissi avait été étranglé par ordre du Sultan (février 1620), parce que, dit l'instruction, il avait mal parlé de la loi et des juges ; mais son exécution n'eut pas d'autre cause que la haine qu'il s'attira de la part du grand-vizir, en insistant avec trop de chaleur sur la restitution d'une galère vénitienne prise par les Ottomans [1]. Un mois après avaient eu lieu les négociations dont nous avons déjà parlé entre Ali, les députés des rebelles de Hongrie, de Bohême et d'Autriche [2] ; le grand-vizir exigea, sur la demande de ces députés, que Starzer assistât aux conférences, et sur le refus de celui-ci il le menaça de le faire étrangler comme l'interprète vénitien, ou mourir sous le bâton comme un âne [3]. Ali était à la fois détesté par les ambassadeurs et les vizirs, les chrétiens et les musulmans, à qui il faisait sentir également le poids de ses exactions. Le fournisseur grec Scarlati, qui, depuis nombre d'années, avait alimenté de viande les

[1] *Bassa domanda* 100,000 *taleri per la sua Galiota.* Rel. ven.

[2] *Borissi strangolato per aver parlato male (dice il Bassa) della legge e dei Cadilescheri, il cadavero comprato per mezzo dell' Ambassadore di Ollanda.* Rel. ven. Febr. 1620. *Il Bassa contra di lui per aver sostentato la causa delle gallere.*

[3] *So were auch zu lang zu erzelen, wie spottlich mich der Obrist Wesir in beisein gedachter Potschafter und weilen ich in der Gegenwart als meines Herrn Rebelen und Unterthanen vor demselben (wie oben gedacht), da er mir des Sultans Resolution wegen Gebung der Rebellen-Hilf angezaigt, auf erfordern mich zu erscheinen geweigert, das Exempel des Obersten venedischen Dollmetsches, den er ein monath zuvor aufhenkhen lassen, vorgeworfen, oder mit Prügeln als einen Esel zu tractiren getrohet.*

cuisines des janissaires, dut lui tenir compte un jour des peaux de tous les moutons qu'il avait livrés, et lui payer des sommes considérables, faute de pouvoir reproduire les dépouilles exigées [1]. C'est ainsi qu'Ali exigea du patriarche cent mille ducats, sous prétexte que celui-ci avait fait depuis dix ans trois cents nominations à des églises métropolitaines, qui, calculées à raison de mille ducats chacune, lui avaient nécessairement rapporté trois cent mille ducats; cependant le patriarche en fut quitte pour lui payer trente mille écus. Un descendant de Hersek Ahmed-Pascha [2], jeté en prison par Ali, fut forcé de racheter sa liberté au prix de cent mille ducats. Ali perçut le double de cette somme sur la succession de Djâfer-Pascha, gouverneur d'Egypte, et imposa à son favori Moustafa-Pascha lui-même une contribution de quinze mille ducats. Ces exactions fournissaient au grand-vizir le moyen non seulement de remplir les coffres de l'État, mais encore de flatter la passion dominante du Sultan, l'avarice, en lui faisant de riches présens; c'est ainsi qu'aux fêtes du Baïram, il lui offrit quatorze chevaux, dix-huit jeunes filles turques et cent magnifiques vêtemens [3]. Le defterdar Baki-Pascha fut déposé et jeté

[1] *A un mercante chiamato il Scarlati, che per molti anni ha tenuto il partito della carne ai Genizari, li dimanda conto delle pelli delli castradi, dicendo che sieno contenti delle teste, piedi e interiori degli animali.* 9 febr. 1620. *Rel. ven.* Archives I. R.

[2] *Un figlio di Herschkogli Ahmed posto in prigione paga* 100,000 *Zecchini per librazione.* Rel. ven.

[3] 14 *cavalli,* 18 *figlie turche di bella indole, bajute di vesti* 100, *il Re di natura avaro.*

dans les Sept-Tours, parce qu'il ne se montrait pas toujours disposé à seconder Ali dans ses mesures financières. Sur la totalité de la fortune de Baki, deux millions revinrent au fisc [1]. Ali conspira, avec le khodja et le moufti, la perte du kislaraga Moustafa, dont l'influence était devenue prépondérante depuis le règne du sultan Ahmed. Une querelle qui s'éleva en présence d'Osman Ier, entre le khodja et le kislaraga, donna lieu à l'explosion des intrigues ourdies contre ce dernier. Le fils du khodja, juge à Andrinople, avait provoqué la destitution du bostandji-baschi de cette ville, en opposition avec la volonté du kislaraga; les deux adversaires en vinrent à des reproches dans les appartemens même du Sultan; le kislaraga, irrité de la discussion, se leva et sortit brusquement. Le khodja profita de cette circonstance pour blâmer l'insolence du kislaraga et le pouvoir illimité qui lui était confié, et pour faire observer au Sultan que l'étroite amitié de ce haut dignitaire avec la belle-mère de Sa Majesté, laquelle avait un fils en âge de régner, pourrait devenir fatale au trône. Ce soupçon adroitement jeté dans l'esprit d'Osman fut un germe qui ne resta pas stérile; le kislaraga fut déposé et banni en Egypte; deux millions et demi de ducats, formant une partie de sa fortune, enrichirent le trésor impérial. Le kiaya du kislaraga, qu'on gardait à vue dans le palais du grand-vizir pour lui faire avouer le lieu où se trouvaient les

1 *Ha fatto metter nelle 7 torri Bakibassa Defterdar (aveva 2 millioni d'oro) per non aver voluto abbraciar qualsivoglia interpresa pergrande che sia.*

autres sommes possédées par son maître, s'enfuit à Scutari auprès du grand-scheïkh Mohammed, et se mit à l'abri de toute poursuite ultérieure en endossant le froc de derwisch [1]. Le gouvernement du Diarbekr fut ôté à Dilawer-Pascha, favori du kislaraga, pour être conféré à l'écuyer du Sultan [2]. Le khodja et le grand-vizir, qui avaient réuni leurs efforts contre le kislaraga, ne tardèrent pas à se brouiller entre eux, au sujet de l'aga des janissaires, que le premier aurait voulu voir destitué, et que le second confirma dans ses fonctions. A la suite de cette mésintelligence, le khodja perdit sa place, et entraîna avec lui dans sa chute son protégé, le grand-chancelier [3]. Le moufti, qui avait également été disgracié, fut réintégré dans ses fonctions au bout de trois jours [4], lorsqu'il se fut

[1] *Il colpo a origine dal Cogia, il quale havendo ad instanza del suo figlio, il qual e Cadi d'Adrianopoli, procurato di far deponer il Bostangibassi di quella citta contra la volonta di esso Aga, fra di loro sono venuti a parole, il Re domandandone la causa, il Kislaraga si levò e lasciò solo il Cogia, il quale diceva molte cose e particolarmente, che voleva esser arbitro dell' Impero, e essendo molto confidente della madregna di S. M. la quale havendo un figlio grande non sarebbe difficile, che con ajuto di esso Aga maturisse qualche cosa contra la Ma. Sua.* Rel. ven. Luglio 1620.

[2] *E stato eletto il Silidar del Re Bassa di Diarbecr, levando quel carico a Dilaverbassa favorito del Kislaraga.*

[3] *Gran Canciliere deposto, favorito del Cogia deposto nelle 7 torri, che hebbi fatto denari colli Ziamet dei Sipahi, li domanda il Bassa Scudi 80 m. Radolo Voivóda eletto di Valachia ha dato al Bassa 50,000 Scudi et al Cioja 25,000. — Bassa mangia dei mercanti 10,000 Zecchini. — Il G. Vezir ricerca 20,000 Zecchini a Dilaver per mandarlo a Diarbekr.*

[4] *Il Mufti doppo esser stato Mazul tre giorni e ritornato al suo Carico, il Bassa al qual il Mufti si e umiliato l'ha fatto restituir.*

humilié devant le pouvoir souverain du grand-vizir. Ali, qui avait fait étrangler l'interprète vénitien, voulait la guerre avec Venise. Les vizirs Nakhasch et Djourdji penchaient au contraire pour la guerre avec la Pologne, et furent, pour ce fait d'indépendance d'opinion, déposés de leurs dignités[1]. Le baile parvint à opérer une réconciliation entre le grand-vizir et la république par l'offre de dix mille ducats[2].

L'or et rien que l'or, tel était le levier gouvernemental de cet homme avide, qui, après avoir écumé les mers en qualité de beglerbeg de Tunis et de kapitan-pascha, exerçait alors comme grand-vizir la piraterie sur une plus vaste échelle. Ali n'accordait sa faveur qu'à l'argent; lui-même faisait au moins deux fois par mois de magnifiques présens à Osman, et c'est ainsi qu'il se maintint dans son poste [3]. Les huit ou dix derniers grands-vizirs n'avaient point fait entrer dans les caisses de l'Etat le tribut de Chypre; Ali frappa cette île d'une contribution de cinquante mille écus [4]. Les présens des villes rebelles de Hongrie, de Bohême, de la Haute et de la Basse-Autriche se montaient à trente mille écus; parmi ces présens,

1 *Il Primo Vezir solo dissente la guerra contra i Polachi, Hoggia ed altri ministri la vogliono. Nacas e Giurji deposti dal G. Vezir perche contrario alla guerra di Venezia.*

2 *Bailo presentò al Bassa* 10,000 *Zecchini.*

3 *Il Vezir manda almeno due volte il messe denari al Sgr., e con questo mezzo si conserva.* Dec. 1620. *Sum. del. Rel. ven.*

4 *Il Vezir ha mandato al Sgr. il Carazzo di Cipro che importa intorno à* 50,000 *taleri, e fattoli dire, che da otto verso dieci Veziri questo Carazzo non è piu entrato nel Seraglio,* Dec. 1620. *Rel. ven.* Archives I. R.

on remarquait un orgue à tuyaux d'argent, soixante-douze montres, des poissons d'argent, six encriers, trois grands miroirs, six faucons et une montre garnie de rubis que le palatin Frédéric envoyait comme roi de Bohême, et qui valait à elle seule mille ducats. Par ces libéralités, les députés de ces divers Etats obtinrent auprès de la Porte les distinctions accordées seulement aux véritables ambassadeurs; de sorte qu'à la mort du député de Transylvanie Balassi, non seulement ses collègues de Hongrie, de Bohême et d'Autriche suivirent son convoi, mais encore les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande et le baile vénitien (12 janvier 1621) [1]. Cependant ce dernier refusa d'avancer de l'argent sur une lettre de change datée de Linz et payable à la foire de la même ville, bien qu'elle fût revêtue des sceaux de soixante députés des Etats de la Haute-Autriche [2]. Vers la même époque, l'ambassadeur persan Nedjef Koulibeg [3] apporta, outre les cent balles de soie stipulées dans le dernier

[1] *Morto il Balassi Ambassador di Transilvania 12 Gennaro 1621, accompagnato alla sepoltura delli Ambassadori d'Inghilterra, d'Ongheria, Boemia e di quelli delle provincie unite, Bailo e l'Ambassadore di Fiandra.* Rel. ven.

[2] *Ambassadori delle due Austrie mandano al Bailo (Giustiniani) una lettera delli stati data a Linz 22 Ottobre 1620, fermata con 60 diversi sigilli, nella quale mi preghano, che procuri denari da qualche Mercante Veneziano, che sarano pagati dai stati nella fiera di Linz. Il Bailo mostrandosi pronto per qualche servizio si scusa, che alcuno de detti mercanti habbi correspondenza nella fiera di Linz.* 26 Gen. 1621. *Sum. del. Rel. ven.*

[3] Les deux lettres du grand-vizir Ali au schah se trouvent dans la *Collection* de Sari Abdoullah, n[os] 129 et 130.

traité, cent vingt fourrures de zibeline, douze de renards noirs, quarante peaux de lynx, deux cents pièces de mousseline, soixante vêtemens de soie changeante, trente de damas, huit cent vingt-quatre de différentes autres étoffes, douze cent cinquante pièces de bogazin, deux cents cravates, mille vases de porcelaine, quarante tapis de soie, quarante en poil de chameau, deux chevaux, quatre éléphans, un rhinocéros, et deux tigres [1]. En retour, le Sultan envoya au schah un encrier en bois d'ébène, un miroir, deux montres, deux masses d'armes garnies de pierres précieuses, deux sabres, quatre tentes de soie, quatre belles esclaves, onze vêtemens de velours brodé d'or, deux habits en laine également brochés d'or, quatre autres en étoffes d'or, et une coupe d'argent estimée mille ducats [2]. Au brillant appareil de ces ambassades succédèrent dans le cours de l'hiver des scènes de deuil. Le sultan Mohammed, frère d'Osman, mais non de la même mère, prince de la plus haute espérance, fut mis à mort (12 janvier 1621); Osman rendit cet ordre sanguinaire, soit qu'il voulût donner

1 *Setta balle* 100, *zibellini* 120, *volpe nere* 12, *lupi cervieri* 40, *velia di veste* 200, *vesta di due faccie* 60, *di damasco* 30, *dette di Gottmer* 100, *dette di Camesin* 150, *dette di varie sorte* 824, *boccassini* 1250, *fazioli di collo* 200, *porcellane di varie sorte* 1000, *tapeti di sette* 47, *dette di pel di Gambelo* 40, *cavali* 2, *elephanti* 4, *rinoceronte* 1, *tigri* 2. Marzo 1621. *Rel. ven.*

2 *Scrittoio d'ebeno* 1, *specchio* 1, *orologi* 2, *bellicani grande* 4, *due masse gioellate* 2, *spade* 2, *brachane di setta* 4, *Schiavine finissime* 4, *vesti veluto con oro* 4, *veluto schietto* 4, *vesti disuffandati* 4, *raso* 3, *raso schietto* 4, *vesti di lana d'oro* 2, *vesti di seraser* 4, *bichier d'argento per valuta di Zecchini* 1000. 26 Gennaro 1621.

à ses frères cette terrible preuve de son souverain pouvoir, soit qu'il y eût été poussé par la jalousie de ceux-ci, qui s'effrayaient des qualités supérieures de Mohammed. Le nouveau kislaraga Souleïman s'efforça de gagner les bonnes grâces du Sultan, en flattant son désir secret, c'est-à-dire en lui conseillant la mort du jeune prince; mais le moufti Ezaad refusa le fetwa qu'on lui demandait pour la justification du fratricide. Le juge d'armée de Roumilie, Kemaleddin, rendit un fetwa conforme aux volontés d'Osman, dans l'espoir d'obtenir la place du moufti, espoir qui fut trompé par la suite. Lorsque l'infortuné Mohammed vit les bourreaux se précipiter sur lui, il s'écria : « Osman, » je prie Dieu de trancher tes jours et de renverser » ton empire; puisse-t-on t'arracher la vie comme tu » me l'arraches à moi-même. » Quelques semaines après, la rigueur extrême du froid donna lieu à un phénomène dont l'histoire ottomane ne cite que deux exemples dans l'espace de neuf siècles. Le Bosphore gela complètement, de sorte qu'on pouvait aller d'Europe en Asie à pied sec [1]. L'interruption de la navigation amena une grande hausse dans le prix des vivres; la drachme de blé valait jusqu'à un aspre, et l'okka de viande jusqu'à quinze. La disette pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses que les sipahis s'étaient de nouveau présentés tumultueusement dans le diwan, et que le grand-vizir avait vainement compté sur les janissaires pour les contenir dans l'obéissance.

[1] Naïma. Le *Fezliké*. La première fois en l'année 121 (739).

Ali dut les satisfaire en leur payant une partie de l'arriéré de leur solde [1]. Au milieu de ces circonstances, il commença à craindre pour sa sûreté, et ne dédaigna pas de rendre une visite au grand-scheïkh Mahmoud à Scutari, auprès duquel plusieurs vizirs disgraciés avaient, ainsi que nous l'avons vu, trouvé un refuge, et d'offrir à Dieu un holocauste de quarante moutons [2]. Il prit également la précaution de se réconcilier avec le khodja; mais, au retour du printemps, lorsque le Bosphore fut de nouveau ouvert à la navigation et qu'une révolte des troupes ne fut plus à craindre, il bannit le khodja à la Mecque. Le khodja s'était déjà rendu à Scutari, pour entreprendre le pèlerinage auquel il était forcé, lorsque le grand-vizir mourut de la pierre, n'emportant avec lui d'autres regrets que ceux du Sultan (9 mars 1621) [3]. Le successeur d'Ali fut le dernier en rang des vizirs du diwan, Houseïn, originaire d'Okhri en Albanie, qui, dans la campagne d'Erivan, avait été élevé du grade de bostandji-baschi à celui d'aga des janissaires, et avait été nommé par la suite beglerbeg de Roumilie

1 *Sipai strepitano nel divano gridando contra loro capi, che si appropriavano il denaro delle loro paghe. Ordine al Aga dei Genizari, di far venir bon numero in divano per rinfacciar i Sipai, ma non puotè far mille, li achieta il G. Vezir con alcune borse.* 22 Decembre 1620. *Rel. ven.*

2 *Milizie paghate non contente, domandono il resto delle loro paghe; il Re avaro e avezzo del medesimo Vesir a non spender, non risponde al Arz del Vesir, e maggiormente che esso Vesir s'era obligato a non domandargliene mai. — Vesir travagliato va da Mahmud Santone e sacrifica 40 castradi, Hoggia chiamato e vestito.* Rel. ven.

3 *Alibassa morto questa matina (9 marzo) di ritenzione d'urina, e si puo dire con gusto d'ogni fuori del Re.* Rel. ven.

et vizir. Houseïn était un musulman fanatique, une espèce de barbare sans expérience du monde, et ayant pour principe qu'il n'y avait point sur la terre d'autre souverain que le Sultan, et que les empereurs et les rois du reste du monde ne régnaient que par son bon plaisir [1].

Osman, qui était dans sa dix-huitième année, commença à secouer la tutelle des vizirs et à opposer sa volonté à leurs conseils. Malgré son esprit belliqueux et son habileté dans les exercices des armes [2], il s'était fait haïr des soldats à cause de son avarice. Il s'était aliéné les esprits des oulémas par des innovations, et particulièrement par celle que lui avait suggérée son khodja Omer Efendi, et d'après laquelle on leur avait supprimé l'arpalik ou *argent d'orge;* il n'avait pas davantage les sympathies des habitans de la capitale, qui lui reprochaient de faire lui-même des rondes nocturnes dans les rues pour les espionner [3]. Les idées du Sultan étaient tellement tournées vers une guerre avec la Pologne, qu'un ambassadeur polonais, porteur de nouvelles propositions de paix, ne put pas entrer dans la capitale, et dut retourner de Petit-

[1] *In suo luogo Husein che sedeva ultimo nel divano. Di natura fiero* (Albanais), *orgoglioso, di pessima volonta verso il christianesimo, senza esperienza alcuna delle cose del mondo, e con pretenzione che non vi sia altra potenza che quella del Gr. Sgr. et che tutti li altri Principi sieno per la sua indulgenza.* Marzo 1621.

[2] *Il Sgr. inclinato alle armi commincia a far al suo modo con dispiacer dei Grandi.* 9 Aprile 1620. *Rel. ven.*

[3] *Il Sgr. va giorno e notte incognito indagando e spiando per la città quello che si fa, usa severità grande.* Aprile 1621. *Sum. del. Rel. ven.*

Tschekmedjé sans avoir rien pu conclure [1]. L'ambassadeur anglais, sir John Eyre, ayant voulu accommoder le différend entre la Porte et la Pologne au nom du roi Jacques, en se prévalant d'un précédent de la reine Elisabeth [2], reçut pour toute réponse, que le Sultan devait venger sur la Pologne les incursions des Cosaques dans le territoire de l'empire. Le 9 mai 1621 (17 djemazioul-akhir 1030), les queues de cheval de l'empereur furent plantées dans la plaine de Daoud-Pascha, et deux semaines après les troupes se mirent en marche [3], bien que le jour du départ fût considéré par la superstition ottomane comme doublement défavorable, parce qu'il avait été signalé par une éclipse de soleil, et que c'était le dernier jour du mois (d'après le calendrier musulman). Sur la route d'Andrinople, au passage d'un pont, le Sultan vit tout-à-coup s'élancer devant lui quatre derwischs indiens, qui s'étaient cachés dans cet endroit pour lui demander l'aumône sans être repoussés par les gardes; irrité de cette apparition soudaine et de leurs cris qui avaient fait cabrer son cheval, il les fit mettre à mort sur la place [4]. Dix jours après son départ de la capitale

1 *Ambassador polaco a ponte picolo non amesso alla città, il Sgr. tenendo a mente il detto del suo padre Acmet che bisognasse castigar i Polachi come autori di tutti li danni che fanno i Cosachi.* 1621. *Rel. ven.*

2 *Lettera d'Inghilterra per il G. Signor, che un altra volta essendo stata scritta una lettera della Regina d'Inghilterra in favore dei Poloni si lasciasse persuader a desister dall' intraprese.*

3 Knolles fixe le jour du départ au 29 avril, et se trouve d'accord avec Naïma, le 7 djemazioul-akhir.

4 *Ha fatto tagliar la testa a 4 Dervisi, quali ricercando l'elemosina, per non esser dalle guardie impediti, si posero sotto un ponte, dal qual*

(31 mai — 10 redjeb), le Sultan arriva à Andrinople, où il fit une halte de dix jours employés en exercices guerriers ; le onzième, les janissaires partirent pour Yanboli. La marche dans les défilés du Balkan fut rendue très-pénible par les pluies ; un grand nombre de bêtes de somme y périrent. Les chameaux qui portaient les tentes furent suppléés, dans les endroits où ils ne pouvaient passer, par des éléphans récemment envoyés en présent à Constantinople. Chemin faisant on apprit que les Cosaques avaient abordé à Akhioli, sur la Mer-Noire. Hadjikeï-Pascha, qui, à cause de sa connaissance des localités sur les frontières de Pologne, avait reçu l'ordre de marcher en avant comme éclaireur, envoya quelques prisonniers, et Kantemir Mirza, avec la nouvelle que les Polonais s'étaient retranchés dans trois camps différens. A Isakdji, pendant qu'on jetait un pont sur le Danube (12 juillet — 22 schâban), on distribua aux janissaires et aux sipahis le présent d'usage à la première campagne d'un sultan, c'est-à-dire mille aspres par tête [1]. Là mourut le fils du célèbre encyclopédiste Taschkœprizadé, Kemal Efendi, juge d'armée de Roumilie, qui avait terni sa gloire littéraire en rendant un fetwa pour justifier

uscendo improvisamente con strepito et urli mentre lui passava, impaurirono il Cavallo con non picolo pericolo di precipitarlo dal ponte. Giugno 1621.

[1] Naïma, p. 335, et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Sua Maestà propose alle milizie in luoco del donativo di aspri 1000, che gli facea per la prima volta che il G. S. esce in persona alla campagna, un aspro d'acrescimento alla paga, ma fu ricusata delle milizie risolute d'aver il solito donativo.*

le meurtre du prince Mohammed [v]. Sa place fut donnée à l'eunuque abyssinien Molla-Ali, qui avait été si long-temps, en sa qualité de juge de Galata, le fléau des ambassadeurs chrétiens, et les avait soumis à la capitation ; homme incorruptible et bienfaisant envers les pauvres, mais violent, fanatique, et entièrement ignorant des sciences législatives. Le médecin Mousa, qui ne connaissait pas mieux la jurisprudence musulmane que Molla-Ali, obtint par l'influence du khodja la dignité de juge d'Anatolie, malgré l'opposition du moufti Esaad, qui peu de temps après retourna à Constantinople pour une maladie feinte ou réelle [1]. Le moufti Tschelebizadé Aziz Efendi se consola de la nomination du nègre et du médecin aux fonctions de grand-juge, en citant le proverbe arabe : *Ce n'est pas la première fois qu'un vase plein d'urine a été répandu dans l'Islamisme* [2].

L'armée resta dix-huit jours à Isakdji, pour attendre l'achèvement de la construction du pont et l'arrivée de tout ce qui était nécessaire à l'ouverture de cette campagne. Dans cet intervalle, on apprit que Houseïn, beglerbeg d'Ocsakov, avait pris dix-huit caïques aux Cosaques qui infestaient les côtes. Le 24 juillet 1621 (5 ramazan 1030), le kapitan-Pascha

1 Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 296, dit qu'il revint pour cause de maladie. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien : *Il Mufti parte del campo, il Sgr. trovasi di lui mal sodisfatto per la sua troppo efficace dissenzione della guerra.* Agosto 1621. *Rel. ven.*

2 *Leïs ewwel Karouretoun Kousiret fil islami.* — *Raouzatoul-ebrar, f.* 369.

Khalil, ancien grand-vizir, arriva au camp avec deux cents Cosaques qu'il avait faits prisonniers sur la Mer-Noire; il reçut deux vêtemens d'honneur, et dix-huit de ses officiers furent pareillement revêtus de caftans. On abandonna les deux cents Cosaques à la barbare fureur des troupes; quelques-uns furent foulés aux pieds par les éléphans, d'autres furent appendus aux crochets, d'autres enfin furent empalés. Le Sultan s'occupait souvent à traverser le Danube dans de petites barques pour inspecter la rive opposée, ou à monter à cheval et à tirer de l'arc pour faire parade de son habileté dans ces deux exercices; il portait d'habitude une cotte-de-mailles ayant appartenu à Souleïman, qu'il s'était proposé pour modèle [1]. Un jour, il réussit à lancer une flèche sur l'autre rive du Danube, et on consacra le souvenir de ce tour de force du jeune Sultan, en élevant une colonne de pierre à l'endroit où le trait impérial était tombé. Dans un moment de mélancolie, et pour se distraire, il perça à coups de flèches non seulement des prisonniers cosaques, mais encore quelques-uns de ses pages; plusieurs traits de cette froide cruauté lui firent perdre l'affection que lui avaient valu de la part des troupes ses dispositions guerrières [2]. A Isakidji, il ordonna la construction d'un nouveau château, qui

[1] *Il Sgr. vol sopraintender a tutto e veste una maglia, che S. Soliman era solito usar in guerra, delle cui azioni si professa gran imitatore.* Rel. ven.

[2] *Gran Sig. pieno di malinconia e crudeltà saettando li pagi e usando coi suoi ministri molto diversamente dei Re passati, onde cadutò di stima e grazie.* Nov. 1621. *Rel. ven.*

existe encore aujourd'hui. Lorsque l'armée eut passé le Danube non loin d'Yenikœi (21 juillet 1621 — 12 ramazan 1030), elle rencontra une chaîne de trois cents Cosaques, envoyés par le beglerbeg de Kaffa; ces malheureux, ainsi que seize autres livrés par le beglerbeg d'Oczakov, eurent tous la tête tranchée. A Tataran en Moldavie, le beglerbeg du Diarbekr, Dilawer-Pascha, opéra sa jonction avec le reste de l'armée (8 août — 20 ramazan). On reçut en même temps de Bethlen Gabor des étendards et des têtes qu'il avait rapportés de quelques engagemens avec les troupes de l'empereur. L'arrivée des begs d'Akhiska et de Silistra, du prince de Moldavie, et du vizir du khan des Tatares qui venait demander pour son maître la permission d'envahir le territoire polonais, ajouta encore à la solennité des fêtes du Baïram (19 août — 1er schewal). Le voïévode de Valachie qui n'avait pas convenablement réparé les chemins, et qui était d'ailleurs soupçonné d'intelligence avec les Polonais, fut destitué, jeté en prison, et sa place donnée pour la seconde fois à Etienne Thomza, l'ennemi déclaré de la Pologne. Les janissaires qui commençaient à se débander furent passés en revue par le Sultan, et reçurent une demi-piastre par tête (30 août — 12 schewal) [1]. Houseïn-Pascha et le voïévode de Moldavie battirent un corps de cinq mille coureurs ennemis;

[1] Peu de temps après, une nouvelle émeute de janissaires éclata à Constantinople, provoquée par le refus qu'on avait fait de leur payer la solde arriérée. *Gianizari della guardia della città solevati per mancanza di paga.* 31 Agosto 1621.

quatre-vingt-dix d'entre eux qui s'étaient réfugiés dans une caverne, y furent, d'après les ordres et en présence d'Osman, étouffés par les flammes. Sur les bords du Pruth, le trésor paya aux troupes la prime allouée pour chaque tête de Cosaque qui avait été apportée au camp. A la fin d'août, le Sultan était arrivé dans les environs de Choczim; le grand-chancelier de Pologne s'était établi avec quatre mille Polonais et huit mille Allemands sur les bords du Dniester; le prince héréditaire était retranché avec soixante mille hommes à Kaminieck. Le khan des Tatares arriva sur ces entrefaites, et fut admis à baiser la main du Sultan. Au moment d'entrer dans la tente d'Osman, il eut un sentiment d'inquiétude lorsque le grand-vizir lui ôta son carquois de la ceinture; mais il fut bientôt rassuré en voyant ce haut dignitaire s'approcher de lui, et lui remettre un carquois et un sabre enrichis de pierreries, ainsi qu'une selle et des fourrures de zibeline. L'armée ottomane fut aussitôt rangée en bataille, et le grand-vizir fit toutes ses dispositions de manière à envelopper le camp polonais. L'aile droite, dont l'extrémité s'appuyait au fleuve, était formée par le beglerbeg du Diarbekr, les beglerbegs d'Anatolie, de Karamanie et de Siwas; le centre était occupé par les janissaires et les sipahis; l'aile gauche se composait des contingens de Damas et de Haleb, des mouteferrikas, des écrivains de la chancellerie, du voïévode de Moldavie et du khan des Tatares, et s'appuyait contre une forêt. Le premier engagement, qui eut lieu dans cette forêt même, coûta la vie au beg de Bosnie.

Le voïévode de Moldavie reçut l'ordre de jeter un pont sur le Dniester. La première attaque du camp retranché fut couronnée d'un plein succès (8 septembre — 21 schewal); douze pièces de campagne, trente-deux enseignes, deux grands étendards allemands furent pris par les Turcs, et plus de mille ennemis restèrent sur la place. Kantemir Mirza, le vaillant prince des Noghaïs, à qui le khan des Tatares enviait la faveur du Sultan, fut investi du gouvernement d'Ocsakov, et envoyé en avant pour porter en Pologne le fer et le feu; il passa le Dniester et revint de son incursion avec deux mille cinquante prisonniers. Le second assaut du camp ennemi fut repoussé par le feu bien nourri de l'artillerie polonaise; le troisième n'eut pas plus de succès, quoique tous les beglerbegs y eussent pris part, et que Toghandji Ali-Pascha eût canonné l'armée retranchée de l'autre côté du fleuve; le quatrième, dans lequel le Sultan attaqua lui-même le camp des Cosaques, qui se trouvait en face de lui, fut le plus acharné de tous. La perte des Ottomans fut considérable; plusieurs milliers de leurs plus braves combattans restèrent sur la place, et, entre autres, Karakasch Mohammed-Pascha, beglerbeg d'Ofen et conquérant de Waitzen, qui était arrivé la veille au camp, et que le grand-vizir avait exposé au feu le plus vif sans lui prêter secours (14 septembre — 27 schewal).

Le Sultan, qui alors ne songeait pas encore à punir sévèrement le grand-vizir de l'échec essuyé et de la mort du beglerbeg d'Ofen, se contenta de le déposer,

et de nommer à sa place le gouverneur du Diarbekr, Dilawer, c'est-à-dire *le courageux* (17 septembre — 1er silkidé). Houseïn-Pascha conserva le titre de second-vizir, et fut nommé général des troupes destinées à agir de l'autre côté du Dniester. Yousouf-Pascha obtint le gouvernement d'Erzeroum, Souleïman celui du Diarbekr; Baki-Pascha fut nommé defterdar. Dès que le pont sur le Dniester fut construit, Houseïn-Pascha se rendit de l'autre côté du fleuve. Deux jours après, le 23 septembre (7 silkidé), les Polonais tentèrent contre le camp de Houseïn une attaque nocturne, dans laquelle Toghandji Ali-Pascha et le beg de Boli furent blessés. Le lendemain, les troupes restées de l'autre côté du Dniester livrèrent au camp polonais un cinquième assaut; le beglerbeg de Roumilie et le khan des Tatares combattirent vaillamment; mais n'étant pas soutenus par les janissaires, ils durent se retirer. Un sixième et dernier assaut fut encore donné par les Ottomans, qui furent forcés de rentrer dans leur camp après avoir éprouvé de grandes pertes [VI]. Le jour suivant, le Sultan convoqua un conseil de guerre, dans lequel il prodigua des paroles flatteuses aux chefs qui depuis long-temps déjà étaient las de cette campagne : « Tous mes efforts, leur dit-il, » tendent à la victoire; s'il le faut, vous passerez l'hi- » ver avec moi. » Il fit ensuite proclamer une halte de trente jours. Noureddin-Sultan, second vizir du khan des Tatares, reçut ordre de battre les pays environnans. La saison avancée et l'énormité des pertes réciproques faisaient désirer la paix aux deux partis;

un traité fut conclu, par l'intervention du voïévode de Valachie, Radoul Scherban, sur le pied de celui dont Souleïman avait autrefois posé les bases, c'est-à-dire que la Pologne s'engagea à payer aux Tatares un tribut de quarante mille florins par an [VII]. Des lettres de victoire furent expédiées à tous les gouverneurs de l'empire, et on envoya au kaïmakam l'ordre de faire illuminer la capitale. D'après les historiens chrétiens, les Turcs auraient perdu dans cette campagne quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux; les historiens ottomans donnent au contraire l'avantage à leur nation sur les Polonais, et prétendent que cent mille infidèles succombèrent, cette année, sous les coups des vrais croyans; le premier chiffre, quelque exagéré qu'il soit, est certainement plus probable que le second. Il faut attribuer la cause de l'insuccès de l'expédition de Pologne à la rivalité du grand-vizir Houseïn et de Karakasch, à la jalousie du khan des Tatares et de Kantemir, et surtout à l'ignorante et arrogante témérité du kislaraga Souleïman. Dans le conseil de guerre tenu en présence du Sultan, ce dernier demanda à Debbagh Mohammed-Pascha, c'est-à-dire Mohammed-Pascha le Corroyeur: « Le roi de Pologne osera-t-il s'avancer contre nous? » — Oui, sans doute, répondit Mohammed. — Je pensais que tu étais un homme de sens et d'expérience, » répliqua Souleïman; mais quel chien est donc le » roi de Pologne, pour oser résister au Padischah des » Ottomans? » Mohammed-Pascha justifia son opinion en faisant remarquer que les infidèles des divers pays

ne formaient qu'un seul peuple, et que la Pologne, appuyée par l'Autriche, la Russie, les Cosaques, les Hongrois, les Français et le pape, ne serait pas en peine de trouver de l'argent et des soldats. Le kislar-aga, se moquant de Mohammed-Pascha, lui dit pour toute réponse : « A quoi peut nous servir le conseil » d'un vieillard imbécile? » Le nouveau grand-vizir opina, comme les précédens, pour la paix, d'autant plus que le tschaousch envoyé en Russie en avait rapporté la nouvelle d'une alliance entre cette puissance et la Pologne [1]. L'armée était d'ailleurs indisposée par l'avarice du Sultan, et il n'y avait plus de salut que dans la paix. Osman se consola de l'issue fâcheuse de cette campagne, en ressentant pour la première fois les joies de la paternité ; un jeune prince était né de la sultane favorite [2], Russe d'une rare beauté, qui, comme autrefois sa compatriote Roxelane, n'avait consenti à satisfaire les désirs du Sultan qu'après avoir obtenu de lui tous les droits et les titres d'épouse légitime [3]. Six semaines après ses couches, la sultane

[1] *Li Moscovoti s'erano collegati colli Polachi, e il Ciaus mandato d'essi intesa la collegazione era tornato dietro a Dilaver a contrario alla guerra, come tutti i primi Vesiri, mentre vi e la persona del Gr. Sgr.* Ott. 1621.

[2] La naissance du prince héréditaire est le sujet des vingt-un derniers chants du *Schahnamé* de Nadiri, contenant quatorze mille distiques.

[3] *La notte del* 20 *Ottobre* 1621 *era nato a S. M. il figliolo primogenito; la madre si chiama Miliclia, la quale Russa di nazione, di bassa nascita, presa da piccola fanciulla e fatta schiava di Murat Vesir, fu doppo la morte di lui donata da sua moglie al deposto Khislaragasi* (Moustafa), *dal quale amata come figliola e fatta libera, veduta un giorno dal Re, invaghittogli della sua bellezza, e dicono esser molto rara, la ricercò*

alla à la rencontre d'Osman jusqu'à Andrinople où elle fut reçue par tous les vizirs [1].

Au commencement de l'année 1622, signalée dans l'histoire de la Turquie par le premier meurtre commis sur la personne d'un Sultan, et la substitution violente d'un souverain à un autre, Osman, de retour de son expédition, descendit dans le palais du faubourg de Daoud-Pascha, et fut somptueusement traité par le kapitan-pascha Khalil [2]. Le 25 janvier 1622 (12 rebioul-ewwel 1031), jour anniversaire de la naissance du Prophète, le Sultan fit son entrée à Constantinople et dans le seraï : à l'occasion de cette double solennité, il y eut illumination générale. Les premiers actes d'Osman furent de nommer à des fonctions publiques quelques-uns des employés du seraï, et d'opérer des changemens dans le gouvernement de l'empire [3]. Les hommes les plus influens étaient alors : le grand-vizir Dilawer-Pascha [4], Croate de

dal Kislaraga; egli si scusò non poter per la legge essendo fatta libera, se S. M. non la sposasse, che havendolo effettuato l'ha da poi sopra le altre cara, e per avenire sara trattata come Regina per esser madre del Successor e di erede, avra sempre gran autorità col Re. Rel ven.

1 *Ali 16 Dec. giunse la Regina col principino in Andrinopoli incontrata da tutti i Vesiri per ordine del Re.* Dec. 1621. *Sum. del Rel. ven.*

2 *Li 4 Gennaro* (1622) *S. M. gionse a Daudpassa, nel qual luoco fu banchettato dal Capitan del mar, e per oggi* (6) *destinata la sua solene entrata. Rel. ven.* Mais l'entrée n'eut lieu, d'après Naïma, que le 12 rebioul-ewwel (25 janvier).

3 Beber-Pascha, gouverneur d'Égypte, au lieu de Meré Houseïn-Pascha; Abaza Mohammed-Pascha, gouverneur d'Erzeroun; Koulaoun Mohammed-Pascha, gouverneur de Meràsch; Bostan-Pascha, gouverneur de Rakka; Tayar Mohammed-Pascha, gouverneur de Siwas. Naïma, p. 444.

4 *Dilaver Bassa di Mesopotamia ricco e nella guerra di Persia ve-*

naissance, qui avait acquis une certaine gloire militaire dans la dernière guerre de Perse, et devait sa place à l'offre qu'il avait faite au Sultan non seulement de ses services, mais encore de sa fortune: le second vizir et kapitan-pascha Khalil, originaire d'Arménie, précédemment grand-vizir, musulman tolérant et assez favorablement disposé à l'égard des chrétiens ; le defterdar Baki-Pascha ; le secrétaire d'Etat pour le chiffre du Sultan, Moustafa-Pascha; l'aga des janissaires, Ali-Aga ; le moufti Esaad-Efendi, connu pour sa stricte observation de la loi [1] et l'indépendance de son caractère [2] ; le juge d'armée d'Europe, l'eunuque noir, Molla Ali, et le juge d'armée d'Asie, l'ignorant docteur, Mousa-Efendi. Dans le harem régnait une sorte de duumvirat, et le pouvoir était partagé entre le présomptueux et passionné khodja Omer-Efendi, qui, s'étant attiré la disgrâce du précédent grand-vizir, avait dû s'embarquer pour la Mecque, et était depuis rentré en faveur, et l'arrogant et barbare kislaraga Souleïman, qui avait conseillé au Sultan le meurtre

nuto in reputazione, s'offerse a S. M. di servirla in tal carico non solo con la persona ma col denaro, il Re accettata l'offerta gli diede il sigillo e lo creò primo Vezir. Ott. 1621. *Rel. ven.*

1 *Era stato dato Fetwa al Mufti (dal Starzer crederei) nel qual domandavasi, se havendo il G. Sgr. amicitia con due Principi sia lecito ajutar uno di essi contra l'altro, non aveva voluto risponder, dicendo che queste non sono cose di giustizia, ma che si misurano colla ragion di stato.* 23 Luglio 1616. *Rel. ven.*

2 Il en donna la preuve, en refusant le fetwa qui lui était demandé pour justifier le meurtre du frère du Sultan, et en agissant de même dans une autre circonstance politique, prétextant avec adresse que sa qualité de moufti le plaçait en dehors des affaires d'État.

de son frère et la guerre contre la Pologne. Peu de jours avant l'arrivée d'Osman à Constantinople, avaient paru à la Porte un envoyé de Bethlen Gabor, avec des lettres pour le Grand-Seigneur, et l'ambassadeur hollandais (protecteur de Bethlen, ainsi que le khodja); un émissaire persan s'était également rendu dans la capitale, mais sans le tribut de soie stipulé, et sans autre mission que celle de s'informer exactement des véritables résultats de la dernière campagne. Vers la même époque, l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, avait été chargé de renouveler avec la Porte les anciennes capitulations, de demander la délivrance des prisonniers polonais et notamment de Korceky, la répression des brigandages des Etats barbaresques, et le paiement de toutes les dettes contractées par des musulmans envers des sujets anglais [VIII]. Sir Thomas Roe trouva l'autorité des ministres européens entièrement détruite par les intrigues de la république de Venise, les malheurs de la France dans les dernières années, et l'emprisonnement de l'ambassadeur français qui les suivit, enfin par l'incapacité des derniers ambassadeurs anglais, Paul Pindar et sir John Eyre. Le grand-vizir Dilawer, que sir Thomas dépeint comme un homme sérieux, plein de mesure et de sagesse, lui accorda le renouvellement des traités et les sûretés demandées contre les pirateries des Etats barbaresques; mais il ne voulut point entendre parler de la délivrance des Polonais prisonniers, ni des réclamations que les créanciers anglais de la Porte avaient adressées déjà à ses trois prédécesseurs. Avant de le

congédier, il lui dit qu'il lui convenait mal d'évoquer les actions d'autrui et de fouiller dans le souvenir des morts ; qu'au reste, aussi long-temps qu'il serait à la tête des affaires, aucun sujet anglais n'aurait occasion de se plaindre, et qu'il ne ferait rien qui pût autoriser à blâme ses actions [1]. Le Sultan répondit dans le même sens à la lettre du roi Jacques, qui lui avait été remise par l'ambassadeur.

Depuis son retour à Constantinople, Osman s'était abandonné entièrement à son humeur sombre et fantasque, et avait gravement indisposé le peuple contre lui. Accompagné d'un ou deux paschas, il parcourait pendant la nuit les rues et les tavernes, remplissant ainsi les fonctions du guet et du prévôt de police [2]. Des ordonnances sévères furent rendues contre l'usage du vin et du tabac. Une grande cherté de vivres s'étant déclarée à Constantinople, le peuple mécontent l'attribua à l'avarice du Sultan. Cependant Osman se livra de plus en plus aux plaisirs du harem. La sultane Khasseki, Russe de naissance, exerçait le plus grand pouvoir sur lui, et, pour lui complaire, il lui donna une fête dans laquelle on représenta quelques événemens de la guerre de Pologne, des prises de batteries, et autres scènes guerrières. Le prince héréditaire, qui assistait à ces jeux, mourut des suites d'une bles-

1 *The Negotiations of sir Thomas Roe.* La réponse se trouve dans Grimstone, chez Knolles, p. 966, ainsi que la lettre de créance du roi.

2 *His dayly haunting the streets on foot, sometimes disguised, with a page or two, prying into houses and taverns like a petty officer, encreased his contempt even in the city. Negotiations*, p. 20.

sure causée par l'explosion subite d'un fusil. Pour réparer cette perte, Osman choisit trois autres épouses, non parmi ses esclaves, comme c'était la coutume, mais parmi les filles libres de ses sujets, ce qui était une innovation dangereuse et en opposition avec la loi, parce qu'on pouvait craindre que les familles puissantes avec lesquelles s'était allié un Sultan ne fissent valoir par la suite des prétentions au trône. La législation ottomane veut que la femme d'un souverain soit une esclave enlevée dans son enfance à sa famille, sans protection et sans liens de parenté; elle n'acquiert une certaine considération qu'en devenant sultane Khasseki ou mère de l'héritier présomptif, et sultane Walidé, c'est-à-dire mère du Sultan régnant. Le Sultan lui-même ne doit pas être fils d'une femme libre, mais fils d'une esclave, pour qu'aucune considération de famille ne vienne influencer ses actes gouvernementaux, et pour que les sujets ses esclaves, qui ne sont pas achetés à prix d'argent, mais forcés de subir le joug de l'esclavage, aient l'avantage d'être nés d'une mère libre en présence du fils de l'esclave assis sur le trône. En opposition avec les principes du droit matrimonial ottoman, qui défendent au Sultan, mais non pas aux autres musulmans, d'avoir plus d'une épouse légitime, Osman voulut se choisir quatre épouses légitimes; il se maria avec la fille de Pertew-Pascha [1],

[1] *About 12 days since contrary to the council and will of all his ministers the G. Synor has married the grand child of a Sultana wife to Pertaw Bassa only for her beauty without any pomp which is ill interpreted here; his ancestors of late years not usually taking wives, especially of a turkish race for respect of kindred.* 19 Febr. 1622.

et se fit fiancer à la fille du moufti [1]. Osman s'était en outre aliéné l'esprit des janissaires et des sipahis dans la dernière campagne par son avarice et des reproches injustes. De plus, il avait réduit à un ducat la prime allouée pour chaque tête d'ennemi; aussi les soldats avaient-ils murmuré de cette mesure : « Qu'est-ce, disaient-ils, qu'un ducat pour la tête d'un » ennemi, lorsque pour avoir cette tête il faut jouer » la sienne? » Osman avait en outre impolitiquement manifesté aux soldats son mécontentement de l'issue défavorable de l'expédition en Pologne. Le bostandji-baschi accumula encore de nouvelles haines contre le gouvernement en jetant à la mer des janissaires qu'il avait surpris dans des tavernes pendant la nuit, et en mettant sur les galères de l'Etat des habitans de la capitale, qu'il avait trouvés dans un état d'ivresse. Mais l'irritation générale monta à son comble, lorsque le Sultan manifesta son intention de se rendre, dans les premiers jours du printemps suivant, en Syrie, pour réduire à l'obéissance le prince des Druses, Emir Fakhreddin, qui depuis quelques années s'était déclaré indépendant. Les vizirs, les mouftis, les oulémas représentèrent à Osman qu'il n'était pas convenable qu'il marchât lui-même contre un rebelle, et qu'il vaudrait beaucoup mieux envoyer par terre des trou-

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Histoire de l'Empire ottoman*, VII, p. 63. *Il Re oltre alla moglie che ha sposata disegna di sposare tre altre, tra quali una figlia del Mufti, che si scusa di dargliela come cosa non mai usata da suoi predecessori di sposar altre, che le sue schiave.* Febr. 1622. *Rel. ven.*

pes sous les ordres d'un vizir, et par mer le kapitan-pascha, pour soumettre un homme qui, s'il était réduit à l'extrémité, pouvait toujours se réfugier dans la chrétienté; après avoir entendu ces observations, le Sultan fit appeler le grand-vizir, le kapitan-pascha et le defterdar, et leur ordonna d'équiper cent galères, pour l'armement desquelles il donna quatre-vingt mille ducats. En même temps on expédia l'ordre aux beglerbegs de Tunis et d'Alger, de se joindre à la flotte avec leurs vaisseaux, précaution d'autant plus nécessaire que le prince Philibert armait à Messine soixante galères et six galions, soit pour secourir Fakhreddin, soit pour venger les derniers ravages commis par Khalil-Pascha à Manfredonia. La flotte devait être prête à mettre à la voile au mois d'avril suivant. On ne tarda pas à apprendre le véritable but de cet armement, qui n'était autre que le pélerinage du Sultan à la Mecque. Un baltadji du seraï avait été envoyé en Syrie et en Egypte avec l'ordre de réunir les provisions nécessaires pour le voyage. Le schérif de la Mecque fut chargé d'envoyer au gouverneur d'Egypte tous les navires qu'il pourrait se procurer, pour servir à transporter des vivres à Djiddé; les gouverneurs des provinces par lesquelles devait passer le Sultan étaient tenus de fournir cent mille erdebs de blé, de riz et autres céréales; le Sultan devait être accompagné seulement par cinq cents samsoundjis et mille sipahis, le reste des troupes régulières rester en garnison dans la capitale; le grand-vizir, le defterdar, le nischandji-pascha, les seigneurs de l'étrier,

les ghediklüs, quarante mouteferrikas, trente écrivains du diwan étaient désignés pour faire partie du pélerinage. La garde des trois capitales de l'empire, Constantinople, Andrinople et Brousa, était confiée à l'ancien grand-vizir Houseïn-Pascha nommé kaïmakam, au vizir Gourdji Mohammed-Pascha, et à Redjeb-Pascha.

Le grand-vizir et le moufti mirent tout en œuvre pour détourner le Sultan de son malencontreux projet; mais le khodja et le kislaraga surent rendre inutiles leurs sages conseils, et insinuèrent au Sultan que les troupes soldées d'Egypte étaient bien préférables aux janissaires sous le rapport de la valeur et de l'obéissance, et qu'il serait avantageux de substituer des mercenaires égyptiens et syriens aux corps des janissaires et des sipahis, au sein desquels avait depuis long-temps pénétré la désorganisation. Le khodja était mu par un motif d'intérêt personnel, en conseillant au Sultan le pélerinage de la Mecque; il avait à se venger du schérif de la sainte ville, qui avait refusé, malgré le ferman de la Porte, d'installer son frère Karakasch-Efendi en qualité de juge de la Mecque, et il espérait que sa présence sur les lieux lui en donnerait les moyens. Ainsi le départ du Sultan fut décidé, malgré les représentations du grand-vizir, qui était d'avis d'attendre l'ambassadeur de Pologne, Zbarawsky [1], pour conclure la paix avec cette puissance, et malgré

[1] *Il Bassa a passato condoglienze col ambassadore piccolo dei Polachi, che non venga l'Ambassadore grande.* Marzo 1622. *Rel. ven.*

toutes les tentatives du moufti, qui s'efforça de détourner les pieuses préoccupations du Sultan sur la construction d'une mosquée, en lui affirmant que cette œuvre serait plus méritoire que son pélerinage à la Mecque [1]. Le moufti avait enfin consenti à lui donner sa fille en mariage avec une dot de deux cent mille ducats [2], dans l'espérance qu'elle pourrait lui faire abandonner son projet; mais le Sultan resta inébranlable, et les vents du midi qui soufflent d'ordinaire à Constantinople, dans les mois de février et de mars, ne firent qu'exciter encore ses dispositions mélancoliques [IX]. Osman n'était pas sanguinaire par nature, mais par principe. Un jour qu'il assistait sous un déguisement à l'exercice du djirid, un des assistans le toucha légèrement sans le vouloir, et fut pour cela maltraité par les eunuques; mais Osman donna l'ordre de le mettre en liberté, et lui fit même don de cinquante ducats [3]. Cependant il ne reculait jamais devant un acte de cruauté, lorsqu'il y croyait sa sûreté intéressée. Dans le vieux seraï, où il célébra ses noces avec la fille du moufti, il fit étrangler l'ancienne favorite de son père,

1 *Il Sgr. andato a veder la moschea principiata della Sultana con pensiero di finirla. Il Mufti per divertirlo dal viaggio della Mecca l'ha fatto certo, che con la fabrica acquistera maggior merito che andando alla Mecca.* Marzo 1622.

2 *Il Mufti ha fatto quanto ha potuto per non dargli la figlia, ma finalmente ha consentito dargliela, e S. M. ha mandato il Chabin di 600 m. zecchini per dote, il terzo giorno l'ha fatto trasferir al Seraglio vecchio, dove si trova.* 19 Marzo 1622. *Rel. ven.*

3 *Il Sgr. incognito all' ippodromo alla zagaglia vien colpito, li mori del Sgr. maltrattano questo; il Sgr. li fa dar 30 zecchini e parte.* Aprile 1620. *Rel. ven.*

célèbre par sa beauté et son esprit, afin que pendant le voyage de la Mecque elle ne tentât pas de mettre son fils sur le trône [x]. Il eut un moment l'intention de donner des époux à deux cents *demoiselles* [1] du seraï, et il maria en effet deux de ses sœurs : l'une, qui à l'âge de sept ans était veuve déjà du grand-vizir Nassouh, à Hafiz-Pascha, gouverneur de Wan, l'autre à Baïram-Aga, tournakdji-baschi des janissaires du Kaire, et qui devait y retourner avec la flotte [2]. Osman eut à cette époque un songe qui, bien que diversement interprété, le confirma dans son dessein primitif. Il rêva qu'il était assis sur un trône et lisait le Koran, lorsque le Prophète lui apparut, lui prit le Koran et sa cotte-de-mailles, et lui donna un soufflet. Troublé par ce rêve, il en demanda le sens au khodja ; celui-ci lui dit que le Prophète avait voulu lui reprocher ainsi les retards qu'il apportait à effectuer son pélerinage. Les vizirs qu'il interrogea également à ce sujet lui répondirent que le Koran était la loi, que la cotte-de-mailles figurait le monde, et qu'il devait se repentir et faire pénitence. Peu satisfait de ces diverses interprétations, il consulta aussi le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari, dont l'avis fut entièrement semblable à celui des vizirs.

[1] C'est la traduction littérale du mot *odalik*, dont les Français ont fait *odalisque*.

[2] *Ha disegnato maritar* 200 *delle done che lo habitano (il Seraglio vecchio), conchiuso ancora il matrimonio di due sorelle sue; una fu moglie di Nassuh con Hafispascia di Van, l'altra al Turnagi capo dei Janizari del Cairo.* Naïma.

Pour suivre l'avertissement du Prophète, qui l'exhortait à faire pénitence, il visita les tombeaux de ses aïeux. Lorsqu'il alla rendre hommage à celui d'Eyoub (12 mai 1622 — 1er redjeb 1031), le porte-étendard du Prophète, il voulut, comme à l'ordinaire, faire un sacrifice de bœufs et de moutons. Mais comme on n'avait pas pris la précaution de se procurer d'avance des victimes, on se trouva manquer de bœufs. Les bostandjis mirent arrêt sur tous les chariots qui se trouvaient aux portes de la ville et à la douane, en dételèrent les bœufs et payèrent à peine le quart de leur valeur à leurs propriétaires; cette injustice valut mille malédictions aux pourvoyeurs du Sultan. Deux jours après, Osman assista dans la mosquée à la prière du vendredi; pour paraître plus épais et plus puissant qu'il ne l'était réellement, il avait endossé un habit tout rembourré de laine, qui mentait aux yeux en accusant une poitrine et des reins d'un embonpoint factice. Enfin le 17 mai, l'ordre fut donné de transporter la tente impériale à Scutari. Le moufti adressa alors à Osman un fetwa qui déclarait que le pélerinage à la Mecque n'était pas obligatoire pour les souverains, et que leur premier devoir était la justice, surtout lorsque des troubles étaient à craindre. D'après quelques historiens, le Sultan aurait mis ce fetwa en pièces. Le grand-scheïkh Mahmoud de Scutari lui fit des représentations dans le sens de celles du moufti. L'astrologue de la cour, de son côté, prophétisa au Sultan qu'il ne réussirait pas dans son entreprise, parce que les deux planètes qui président au malheur,

Mars et Saturne. se trouvaient cette année dans une conjonction défavorable sous le signe du Cancer [1]; il ajouta que, dans les signes qui avaient présidé à la naissance du Sultan, une éclipse de soleil ayant été observée, le ciel l'avait ainsi visiblement voué au malheur; que cependant il existait quelque pronostic plus favorable, mais qui ne pouvait se manifester que deux mois plus tard, le mois courant étant, selon un ancien proverbe arabe, le mois des événemens extraordinaires [xi].

La veille du jour où la tente du Sultan devait être transportée à Scutari, les janissaires et les sipahis, à qui de sourdes rumeurs faisaient craindre que ce voyage en Asie n'eût pour but l'anéantissement de leur corps, se rassemblèrent aux nouvelles casernes, et se portèrent ensuite sur le marché aux viandes, dans le quartier de Karaman (18 mai — 7 redjeb). Le tschaousch-baschi Tschalidjizadé étant venu, d'après les ordres du grand-vizir, les solliciter à l'obéissance, ils le chassèrent à coups de pierres. Ils se consultèrent sur la décision à prendre devant le danger qui mettait leur existence en question, et députèrent quelques-uns des leurs au moufti pour lui demander un fetwa contre les conseillers du Sultan. La question posée au moufti était conçue en ces termes : « Est-il légitimement permis de tuer ceux qui poussent le Sultan à des innovations, et qui dissipent les biens des Musulmans? »

1 Naïma, p. 346. Hasanbegzadé, f. 146. Le *Fezliké*, f. 231. *Raouzatoul-ebrar*, f. 273. *Histoire de la mort d'Osman*, II, par Toughi. Petschewi tient ce fait de la bouche même de l'astronome, f. 396.

La réponse du moufti fut affirmative. L'aga des janissaires et les chefs des régimens qui s'étaient rendus sur le marché aux viandes, dans l'intention de rappeler les rebelles à leurs devoirs, furent également reçus à coups de pierres. Cependant la flotte était sortie de Beschiktasch le jour même des troubles, et avait jeté l'ancre devant les Sept-Tours. Lorsque la nouvelle de la révolte des troupes parvint sur les navires stationnés dans le Bosphore, les janissaires qu'on y avait embarqués se transportèrent aussitôt à terre et se réunirent aux mutins sur le marché aux viandes. Il fut convenu qu'ils exposeraient leur demande au grand-vizir et au khodja, pour que ceux-ci la transmissent au Sultan. Le khodja avait fait fermer les portes de son seraï, et il put voir de ses fenêtres les rebelles qui, arrivés devant lui, se mirent à crier : « Efendi, descends, et porte au Padischah la parole » des troupes. » Le khodja s'étant enfui sous un déguisement, les rebelles entrèrent de force dans sa maison et la mirent au pillage. Ils se dirigèrent ensuite sur le palais du grand-vizir, devant lequel les gardes de celui-ci tuèrent ou blessèrent quelques-uns d'entre eux. S'apercevant alors qu'ils étaient sans armes, les rebelles voulurent en prendre dans les boutiques des armuriers sur le marché; mais les marchands allèrent au-devant d'eux et les supplièrent d'épargner leurs biens. Comme la nuit approchait, ils renoncèrent à leur projet, et se séparèrent après s'être promis de se réunir le lendemain matin avec des armes. Le Sultan, sitôt qu'il eut appris la révolte des troupes et le pil-

lage du seraï du khodja, rassembla les oulémas et leur demanda la cause de ces désordres et le moyen d'y remédier; ceux-ci répondirent que les janissaires et les sipahis étaient mécontens du projet de voyage en Asie, et demandaient le bannissement du khodja et du kislaraga. Le Sultan leur répliqua : « Allez, et dites aux » troupes que je renonce à mon pélerinage, mais que » je ne veux pas déposer le khodja et le kislaraga. » Les oulémas renvoyèrent au lendemain matin l'exécution des ordres du Sultan. Pendant la nuit, le bruit se répandit dans les casernes qu'Osman avait rassemblé les bostandjis au seraï, et leur avait distribué des armes; d'un autre côté, les bostandjis, près desquels s'était accréditée également une fausse rumeur, se répétaient les uns aux autres que les janissaires avaient débarqué les canons de la flotte, et s'étaient dirigés contre le seraï pour lui donner assaut du côté des jardins.

Le lendemain matin, 19 mai 1622 (8 redjeb 1031), les janissaires et les sipahis, rassemblés dans le vestibule de la mosquée de Mohammed II, envoyèrent aux oulémas l'invitation de venir s'entendre avec eux; ceux-ci répondirent qu'on pouvait les attendre sur l'hippodrome. Les mutins, après avoir fait leur prière du matin, et avoir poussé trois fois le cri de *Allah!* se précipitèrent au lieu du rendez-vous; ils y trouvèrent le moufti Esaadellah-Efendi, Ghoubari, chef des schérifs, Omer-Efendi, scheïkh prédicateur d'Aya-Sofia, Siwasi-Efendi, scheikh prédicateur de la nouvelle mosquée du sultan Ahmed, Ibrahim-

Efendi, scheïkh prédicateur de la mosquée de Mohammed le Chirurgien, Yahya, fils du moufti Sekria, Mohammed Bostanzadé-Efendi, fils du moufti du même nom, Amizadé Haleti-Efendi, Kazizadé Feïzi-Efendi, Derwisch-Efendi et Moustafa-Efendi. On sollicita de ces douze dignitaires de la loi un fetwa qui déclarât légitime l'exécution du khodja Omer, du kislaraga Souleïman, du seghban-baschi Nassouh-Aga, du kaïmakam Ahmed-Pascha, du defterdar Baki-Pascha, et du grand-vizir Dilawer-Pascha. Deux secrétaires, Feridoun et Khalil, rédigèrent une supplique dans laquelle les troupes demandèrent au Sultan les têtes de ces six personnages ; le khodja et le kislaraga avaient déjà été voués à l'exécration générale, comme les auteurs du projet du voyage en Syrie; mais les oulémas interrogèrent les rebelles sur les crimes que les autres pouvaient avoir commis. Il leur fut répondu que le grand-vizir avait fait pleuvoir de sa maison une grêle de flèches sur les troupes ; que le defterdar ne faisait ses paiemens qu'avec de la mauvaise monnaie; que le kaïmakam ne payait pas les pensions des soldats en retraite, et que Nassouh-Aga était complice du kaïmakam. Les oulémas se rendirent au seraï pour transmettre au Sultan la supplique et les désirs des troupes. Osman répondit qu'il refusait de sanctionner leur projet sanguinaire. Les oulémas ne se rebutant pas, lui représentèrent que de deux maux il fallait choisir le moindre. « Ne vous » occupez pas de cela, leur répliqua-t-il, c'est une » canaille sans chef, qui ne tardera pas à se disperser. »

Les oulémas insistèrent de nouveau en disant que les troupes, lorsqu'elles étaient rassemblées, avaient coutume de prendre elles-mêmes ce qu'elles voulaient et que les illustres ancêtres du Padischah avaient toujours eu soin, en pareil cas, de prévenir leurs désirs. A ces paroles, le Sultan irrité s'écria : « Vous parlez » comme si vous étiez les auteurs de la révolte ; je » vous mettrai à mort ainsi que les rebelles. » Les oulémas se turent. L'ancien grand-vizir Houseïn-Pascha se précipitant aux pieds d'Osman : « Mon Padischah, » lui dit-il, s'ils demandent aussi ma tête, livre-la- » leur, et songe à ton propre salut. » Les oulémas renouvelèrent en vain leurs instances et voulurent se retirer de la salle, mais ils reçurent l'ordre de rester dans le seraï. Cependant, les rebelles assemblés sur l'hippodrome, ne voyant pas les oulémas revenir, en conclurent que leur demande avait été rejetée. Dans l'incertitude générale si les bostandjis n'avaient pas été armés et commis à la défense du seraï, un des mutins monta sur le minaret d'Aya-Sofia pour s'en assurer ; mais il ne vit ni oulémas ni bostandjis. A cette nouvelle, toute la multitude se rua vers la Porte impériale et pénétra sans difficulté dans la première cour du seraï. Avertis par les gardiens des portes de se méfier des bostandjis, les révoltés postèrent quelques centaines de fusiliers sur les créneaux ; les djebedjis, les topdjis, les adjemoghlans (receveurs des janissaires), qui étaient venus sans armes, prirent dans les magasins de bois, des pieux et des bâtons. Pendant quelques heures, la foule resta dans la première

cour, demandant à grands cris les têtes du khodja, du kislaraga et du grand-vizir. Comme on ne lui fit aucune réponse, elle pénétra par la deuxième porte dans la deuxième cour, et entoura pendant une couple d'heures la salle du diwan, renouvelant toujours les mêmes cris. Les oulémas étaient assis sur des bancs de pierre devant la troisième porte appelée *Porte de la Félicité*. D'après certains témoignages, le chef des schérifs Ghoubari-Efendi aurait dit aux troupes : « Notre » parole n'a servi à rien ; allez et parlez vous-mêmes. » Quelques eunuques blancs préposés à la garde de la Porte de la Félicité, s'enfuirent dans la cour intérieure devant les flots envahisseurs des soldats, qui se précipitèrent sur leurs pas [1].

En ce moment, une de ces circonstances insignifiantes en apparence, mais qui souvent dans les révoltes décident du sort d'un gouvernement, vint

[1] Naïma, p. 348. Toughi, f. 10 et 11. *Fezliké*. Hasanbegzadé, f. 148 et 149. Petschewi, f. 296. *Histoire d'Abdourrahman*, f. 50. Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 375. Voyez encore *the Negotiations of Sir Thomas Roe;* Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs;* Sagredo, *Memorie istoriche; türkische Relation, oder gründlicher Bericht, welchermassen zu Constantinopel unter den Sipahi, Janitscharen und anderen Kriegsvolk wider ihren Kaiser S. Osman sich den* 8 (18) *Mai dieses laufenden* 1622 *Jares ein unversehener grosser Tumult und Aufstandt erhoben, darüber der Primo Vezier und andere Vornehme türkische Hæupter niedergesæbelt, auch erstgedachter S. Osman von den Janitscharen gefangen worden, desgleichen auch wasgestallt das türkisch Kriegsvolk den Sultan Mustapham* (*so bisher eine lange Zeit gefangen gesessen*) *den* 9 (19 mai) *dieses* 1622 *Jars aus der custodia entledigt und zum türk. Kaiser ausgeworfen, welcher den folgenden Tag hernach seinen antecessorem den alten Kaiser Sultan Osman stranguliren und hinrichten lassen. Nürnberg* 1622; enfin le *Rapport* vénitien du 19-21 mai.

tourner les idées populaires vers un autre but. Dans la cour intérieure, une voix cria : « Nous voulons le » sultan Moustafa ! » et ce cri fut aussitôt répété mille et mille fois. Les révoltés se ruèrent dans les appartemens où aucun d'eux n'avait jamais mis le pied, et se mirent à parcourir la grande chambre, la petite chambre, la chambre intérieure des quarante pages, en criant toujours : « Nous voulons le sultan Moustafa ! » Un des oulémas qui se trouvaient dans la troisième cour désigna du doigt le harem aux soldats. Ceux-ci coururent vers l'édifice indiqué ; mais comme il n'avait pas de porte à l'extérieur, ils dressèrent un amas de bois pour pénétrer dans les appartemens par la coupole, sans cesser de répéter : « Nous voulons le » sultan Moustafa ! » Tout-à-coup une voix faible partant d'en bas fit entendre ces paroles : « Le sultan » Moustafa est ici. » On démolit aussitôt le toit ; quelques nègres qui tiraient des flèches sur les assaillans furent tués. Comme du haut de la coupole aucun escalier ne conduisait dans l'intérieur, on coupa les cordes du rideau du diwan, avec lesquelles un rebelle s'attacha fortement et descendit en bas, retenu par ses compagnons. Il trouva le sultan Moustafa assis sur un vieux matelas, et ayant deux esclaves devant lui : « Mon Padischah, lui dit-il, l'armée vous attend » au dehors. » Moustafa, au lieu de lui répondre, dit simplement : « J'ai soif. » Depuis trois jours on l'avait laissé sans nourriture et sans boisson. Les janissaires lui envoyèrent de l'eau dans un sceau de cuir, et quelques-uns d'entre eux coururent au vieux seraï pour

apprendre à la mère de Moustafa que son fils était retrouvé. Moustafa fut ensuite remonté au haut de la coupole et transporté dans la cour, où on le plaça sur le cheval du moufti; mais comme sa faiblesse ne lui permettait pas de se soutenir, on le porta dans la salle du trône. Il tremblait à la vue des armes blanches des soldats, et ne se rassura qu'avec peine, même lorsqu'on lui eut affirmé qu'il n'avait rien à craindre. Dès qu'Osman avait vu les révoltés envahir son palais, il avait fait enlever de Scutari le grand-vizir Dilawer-Pascha, qui s'était réfugié dans la cellule du grand-scheïkh Mahmoud, et l'avait fait conduire au seraï. Lorsque la coupole sous laquelle le sultan Moustafa languissait dans la captivité, eut été démolie, une porte du harem s'ouvrit, livra le grand-vizir et le kislaraga aux troupes, et se referma aussitôt. Ces deux malheureux, qu'on offrait en sacrifice à la fureur des soldats, furent immédiatement mis en pièces. Les rebelles voulurent que les oulémas rendissent hommage au sultan Moustafa; ceux-ci répondirent : « Restez tranquilles; vous avez obtenu ce que vous » avez demandé. Que voulez-vous de plus? Laissez » le padischah Osman en paix. — Nous avons trouvé » ce que nous cherchions, repondirent les rebelles, » notre padischah Moustafa. — Frères et compagnons, » répliquèrent les oulémas, le sultan Osman vous » salue; il vous a livré ceux que vous avez exigés, et » il vous en livrera encore d'autres; nous vous le garantissons. Si vous remettez le sultan Moustafa sur » le trône, vous vous en repentirez. — Vous auriez

» dû dire cela plus tôt, crièrent les mutins; nous » avons trouvé notre Padischah, et il faut que vous » lui rendiez hommage. — Cela n'est pas légal, tant » que le sultan Osman sera sur le trône, » remarquèrent les oulémas. Mais leurs refus firent tirer mille glaives contre eux, et, devant une pareille menace, ils durent prêter serment de fidélité au nouveau Sultan; l'un d'entre eux, Kafzadé, mourut de peur. Du haut des minarets on proclama Moustafa comme souverain régnant. Trop faible pour monter à cheval, le nouveau Sultan fut placé dans un char avec les deux esclaves compagnes de sa captivité, et le mamlouk Derwisch qui lui servait d'écuyer; il fut ainsi conduit dans le vieux seraï par le peuple, qui s'attela à sa litière. Le bruit se répandit bientôt que le sultan Osman devait attaquer le vieux seraï à la tête des bostandjis; Moustafa fut transporté dans la mosquée des janissaires, afin de passer sous leur protection la nuit du jeudi au vendredi. Dans l'après-midi du jour même de la révolte, Osman, après avoir livré le grand-vizir et le kislaraga, avait conféré le grand-vizirat à Houseïn-Pascha, et la dignité d'aga des janissaires au chambellan Kara-Ali; ce dernier, qui s'était attiré déjà comme tschaousch et kiaya la haine de la milice qu'il était appelé à commander, promit au Sultan de la ramener à l'obéissance. L'aga des janissaires destitué, qui portait aussi le nom d'Ali, n'avait point pris part d'abord à la révolte des troupes, et avait refusé de se rendre auprès de Moustafa; mais tous les officiers de l'état-major l'ayant invité à venir

prêter serment au nouveau Sultan, il se rendit à cet effet dans la mosquée, et retourna ensuite dans son palais. Les rebelles brisèrent les portes de la prison de Babadjafer (le bagne), délivrèrent les esclaves enchaînés sur les galères ou dans l'arsenal, et pillèrent de concert avec eux les maisons de Kara-Ali, nommé aga des janissaires par le Sultan, du defterdar Baki-Pascha, et du juge de Constantinople, Khodjazadé, fils de Seadeddin.

Cependant Osman se consulta dans le seraï avec le grand-vizir Houseïn et le bostandji-baschi Mahmoud, sur les mesures à prendre dans une circonstance aussi imminente. Ceux-ci furent d'avis de gagner les janissaires par l'intermédiaire de leur ancien aga, et de se jeter dans les bras de ce dernier. « Rien ne s'opposerait à cela, leur dit le Sultan, si les janissaires seuls » s'étaient révoltés; mais les sipahis et les oulémas partagent leur rébellion. Le plus sûr est de se rendre en » Asie, pour attendre en sûreté que leur yeux soient » dessillés sur la valeur du souverain qu'ils se sont » donné. » Il voulut faire préparer les barques du seraï, mais les bostandjis qui composaient l'équipage de ces barques s'étaient tous enfuis. Il ne restait plus rien à faire que ce qu'avaient proposé le grand-vizir et le bostandji-baschi. Dans la nuit, Osman se rendit à la Porte de l'aga des janissaires; celui-ci était à la mosquée de la caserne des janissaires auprès de Moustafa, mais il retourna chez lui sitôt qu'il eut été informé de la visite d'Osman. Houseïn-Pascha avait pris sur lui dix bourses d'or, et s'était transporté à la mosquée des

Princes (dans le voisinage des casernes des janissaires) pour entrer en pourparlers avec quelques-uns des chefs, et les gagner à sa cause [1]. Osman fit à l'aga la proposition d'offrir à chaque janissaire cinquante ducats, un coupon de drap écarlate pour un habit, et à chaque sipahi une augmentation de dix aspres, à condition qu'ils eussent à rentrer sous l'obéissance. Les chefs à qui cette ouverture fut faite demandèrent que l'aga instruisît les troupes des nouvelles intentions d'Osman à leur égard, promettant de se ranger à leur avis. Le lendemain matin, 20 mai 1622 (9 redjeb 1031), l'aga se rendit de sa Porte aux casernes des janissaires ; mais ils avaient eu connaissance du but de la démarche qu'il venait faire auprès d'eux, et ils s'étaient promis de ne pas lui laisser ouvrir la bouche sur ce sujet. Lorsque l'aga fut monté au haut des degrés pour adresser la parole aux troupes, on vocifera d'en bas : « Frappez-le et ne le laissez pas parler. » Un soldat le poussa par derrière et le jeta au bas des marches ; aussitôt on le mit en pièces, et son cadavre fut transporté au carrefour de Bakhseraï. Le kiaya et le tschaousch qui accompagnaient l'aga ne purent qu'avec peine se réfugier dans la mosquée. Un lieutenant-général des janissaires (le saghardjibaschi) et quelques officiers se rendirent au vieux

[1] L'ancien maître des requêtes de Houseïn-Pascha, Sidki Efendi, dit chemin faisant à son chef : « Est-il bien raisonnable de conduire le Sultan » à la Porte des janissaires, eux qui viennent de placer sur le trône un autre » Sultan ? — Efendi, répliqua le grand-vizir, l'empire et la fortune sont à » celui qui les acquiert. Peu importe qui sera sultan, pourvu que l'ordre du » monde ne soit pas troublé. » Naïma, p. 351.

seraï, pour prendre les ordres de la sultane, mère de Moustafa, relativement à la nomination d'un grand-vizir. Comme ils connaissaient le penchant de la sultane pour son gendre Daoud, Bosnien de naissance, qui de page du seraï était devenu beglerbeg de Roumilie, kapitan-pascha et beau-frère du Sultan, ils le lui proposèrent pour grand-vizir, et leur demande fut immédiatement accordée. « Y a-t-il parmi vous » quelqu'un qui sache écrire? » demanda la sultane Walidé. Un janissaire, du nom de Kara Mossab, s'avança, et écrivit sous la dictée de la sultane dix ou douze diplômes d'investiture. Le grand-vizirat fut conféré à Daoud-Pascha, la place d'aga des janissaires au grand-écuyer Derwisch-Aga, et celle de maréchal de l'empire à Kara Mossab.

Pendant ce temps, une troupe de rebelles pillait la maison de l'inspecteur de la douane, Mourad-Tschaousch, qui avait établi une taxe sur les carquois, et les galériens délivrés dévastaient la demeure du prévôt de police qui avait antérieurement sévi contre eux. Les janissaires présentèrent au sultan Moustafa une supplique dans laquelle ils lui demandaient les têtes de tous ceux qui avaient voulu altérer l'ancien kanoun, et introduire des innovations dans l'empire; ils désignaient spécialement le kaïmakam Ahmed-Pascha, le defterdar Baki-Pascha, le khodja Omer-Efendi, le seghban-baschi Nassouh-Aga, et l'aga déposé, qui, à Andrinople, étant encore kiaya, avait jeté un si grand nombre de prisonniers dans la Toundja. Ils demandèrent, en outre, que leurs officiers destitués ne

pussent être réintégrés dans leurs emplois, et que leur aga lui-même ne fût pas exempté de cette mesure; que le grand-vizir gouvernât l'empire avec une puissance sans bornes, et que la corruption fût sévèrement proscrite de l'administration. Le Sultan accorda ces diverses demandes, et aussitôt des cris de félicitation remplirent les airs. Après que l'aga des janissaires eut été haché en morceaux, une troupe de rebelles s'était précipitée vers la Porte de ce dignitaire pour s'emparer de la personne du sultan Osman, qui s'y trouvait encore. Ils le découvrirent dans l'endroit où il s'était caché, n'ayant qu'un vêtement de dessous blanc, et pour toute coiffure qu'une petite calotte. Le sipahi qui fit Osman prisonnier lui mit son turban sur la tête, et le fit monter sur une espèce de rosse. Houseïn-Pascha, que les rebelles voulaient emmener avec eux, s'échappa de leurs mains et chercha à s'enfuir; ils le poursuivirent à coups de sabre, mais ils ne purent entamer la cotte-de-mailles qu'il portait sous ses habits; ils finirent par lui couper la tête qu'ils portèrent en triomphe dans la mosquée des Janissaires. Ainsi tomba Houseïn, victime de la haine implacable des janissaires; il les avait fait conduire au feu le plus terrible des Polonais devant Chocim, et au lieu de les exhorter à faire leur devoir en termes convenables, il leur avait adressé ces paroles injurieuses : « Le Padischah » manque-t-il de soldats? lorsque nous n'aurons plus » d'ânes, nous nous servirons de chevaux. » Le bostandji-baschi Mahmoud eut la vie sauve parce que pendant ses rondes nocturnes il avait usé d'indulgence

envers les janissaires qu'il avait trouvés dans des tavernes, et qu'il aurait dû faire jeter dans la mer d'après les ordres du Sultan. Lorsqu'Osman passa à côté du cadavre de Houseïn gisant sur la voie publique, il ne put retenir ses larmes et s'écria : « Celui-ci est » innocent; si j'avais suivi ses conseils, ce malheur ne » serait pas tombé sur moi; les fatales suggestions du » khodja et du kislaraga m'ont égaré. » Cet aveu repentant ne toucha point la soldatesque ameutée; Osman ne cessa d'être abreuvé d'outrages sur toute sa route. Quelques-uns lui disaient en le raillant: « Cher » Osman! jeune seigneur! ne vous plairait-il pas de » surprendre les tavernes, et d'enchaîner les sipahis » et les janissaires sur les galères ou de les faire jeter » à la mer. » D'autres lui criaient: « Vos ancêtres ont-» ils élevé l'édifice de cet empire avec des seghbans » (milices irrégulières et nouvellement enrôlées)? » Sont-ce des Égyptiens et des bostandjis qui ont bâti » ces forteresses? Les seghbans n'ont-ils pas dévasté » l'Asie par le feu et la révolte? » Un misérable plein d'impudence, fils d'un orfèvre, pinça les jambes d'Osman en l'apostrophant des paroles les plus grossières. « Impudent, maudit, dit Osman en pleurant, » ne suis-je pas le Padischah? » C'est à travers de pareils outrages qu'Osman continua sa route jusqu'aux casernes, où il fut remis à la garde du khasseki Sari Mohammed-Aga.

Il était midi, et du haut des minarets retentissait l'appel à la prière; alors le bruit courut dans l'armée que c'était le signal de la mort d'Osman, et une voix gé-

nérale s'écria : « On ne doit point lui faire de mal. Que » le sultan Moustafa règne à présent, mais qu'on garde » le sultan Osman pour les besoins de l'avenir. » Daoud-Pascha, voulant apaiser le tumulte, montra par la fenêtre l'infortuné Osman, pour convaincre les troupes qn'il existait encore. Pendant ce temps, Moustafa était assis sur le mihrab de la mosquée, entouré des deux esclaves, compagnes de sa captivité ; toutes les fois que le tumulte grossissait au-dehors il tressaillait, et, plein d'effroi, s'élançait vers la fenêtre, en se cramponnant aux fils de fer du grillage ; le pauvre idiot n'était rassuré qu'avec peine par sa mère, qui s'efforçait de le calmer en lui disant : « Viens, viens, » mon lion ! » Osman de son côté adressait à ceux qui l'entouraient des paroles attendrissantes : « Que vous » proposez-vous de faire de votre Padischah ? Vous » causerez la ruine de l'empire et la vôtre, vous janis- » saires. » Puis il arracha de sa tête son vieux turban, et dit aux agas en sanglottant : « Pardonnez-moi, si je » vous ai offensés sans le savoir. Hier, j'étais Padi- » schah ; aujourd'hui, je suis nu. Que je vous sois un » exemple ; vous aussi vous éprouverez les vicissitudes » des choses de ce monde. » A ce moment, le djebedji-baschi, qui était arrivé avec Daoud-Pascha, lui jeta le cordon autour du cou pour l'étrangler ; mais Osman, qui était sur ses gardes, saisit fortement le cordon, et échappa pour cette fois du moins à la mort. Les agas s'écrièrent : « Arrêtez ; si vous faites des imprudences, » nous sommes perdus. » Mais Osman, s'adressant à Daoud : « Cruel, lui dit-il, que t'ai-je fait ? Deux fois je

» t'ai arraché à la mort et rétabli dans tes fonctions; » d'où est née ton inimitié pour moi? » Mais la mère de Moustafa, s'efforçant de souffler la fureur dans l'ame des agas, leur dit : « C'est un serpent; s'il se tire de » vos mains, il nous fera tous mourir. » Daoud-Pascha fit signe pour la seconde fois au djebedji de jeter le cordon autour du cou d'Osman; mais les agas s'y opposèrent de nouveau. Osman, se tournant alors vers le khasseki, son gardien : « Qui donc, lui demanda-t-il, » t'a donné cet emploi? — Le sultan Moustafa, répon- » dit le khasseki. — Le sultan Moustafa est un fou qui » ne sait pas même son nom; viens, ouvre la fenêtre, » et laisse-moi parler à mes serviteurs. » Le khasseki, ému de compassion, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le parvis de la mosquée, où étaient rassemblées les troupes. Osman leur parla ainsi : « Mes agas des si- » pahis, et vous, les plus anciens des janissaires, mes » pères; par imprudence de jeune homme, j'ai prêté » l'oreille à de mauvais conseils; pourquoi m'humilier » ainsi? Ne voulez-vous donc plus de moi? » Un cri unanime s'éleva : « Nous ne voulons ni ta domination, » ni ton sang. » Sur un signe de Daoud, le djebedji, profitant de la préoccupation d'Osman, lui jeta pour la troisième fois le cordon; mais le khasseki empêcha encore l'exécution. Dans l'après-midi, Moustafa fut conduit dans un char au seraï, avec ses deux esclaves et sa mère, et prit possession du trône. Les troupes se dispersèrent, et quelques hommes seulement restèrent préposés à la garde d'Osman. Les janissaires coururent en partie au seraï, en partie à la Porte de

leur aga, pour chercher les douze bourses d'or que le sultan Osman y avait portées la nuit précédente ; mais ils n'en purent trouver qu'une sur laquelle ils se précipitèrent à l'envi ; les onze autres échappèrent à leurs recherches. Dès que Moustafa fut arrivé au serai, le grand-vizir Daoud-Pascha se rendit à la mosquée de la caserne des janissaires avec son kiaya Omer, le djebedji-baschi, et le lieutenant de police Kalender-Oghri [1], pour prendre Osman et le conduire aux Sept-Tours. Une affluence immense de peuple se porta sur le passage du souverain détrôné. Lorsque la multitude se fut écoulée, et que les portes des Sept-Tours se furent fermées sur eux, le grand-vizir et ses trois aides commencèrent l'office du bourreau. Osman, plein de force et de jeunesse, se défendit long-temps contre les quatre assaillans plus faibles que lui ; mais enfin le djebedji-baschi réussit à lui passer le cordon autour du cou, pendant que Kalender-Oghri lui écrasa les parties sexuelles ; et alors fut accompli le premier meurtre de sultan dont soit souillée l'histoire ottomane. On coupa une oreille au cadavre, et on la porta à la sultane, mère de Moustafa [2]. C'est ainsi que, dans la trois cent vingt-deuxième année de la fondation de l'empire par Osman Ier, Osman II, le seizième des sultans ottomans, mourut, dans la dix-huitième année de son âge et la quatrième de son

[1] Kalender-Oghri, c'est-à-dire *Kalender le voleur d'enfans ;* c'est du mot *oghri* (brigand) que dérive le mot français *ogre.*

[2] Naima et *Rapport* de l'ambassadeur vénitien. *Un orechio portato a Mustafa per segno della morte.* Archives I. R.

règne, victime du plan qu'il avait formé d'anéantir les janissaires [xii].

Pendant le peu de temps qu'il était resté sur le trône, Osman pressé à l'intérieur par les révoltes, à l'extérieur par la guerre, n'avait pu s'occuper que de quelques constructions et entre autres de celle de la tour d'eau (Pyrgos, aujourd'hui Bourgas), près de la source de l'Hydraulis sur les bords occidentaux de la Mer-Noire, à quatre lieues dans l'intérieur des terres. Le premier constructeur de ce réservoir avait été l'empereur grec Andronicus le Comnène, dont le meurtre fut le plus affreux de tous ceux qui ensanglantèrent les annales byzantines, comme l'assassinat d'Osman fut le plus terrible de ceux qui signalèrent les révoltes des troupes dans l'empire ottoman. Le sort d'Andronicus et celui d'Osman présentent de grandes similitudes. Lorsqu'Andronicus fut conduit à Chelaï (aujourd'hui Bebek), où il avait autrefois fait aveugler et jeter en prison Alexis Comnène, la mer, comme si elle se fût souvenue des exécutions dont il avait tant de fois souillé ses flots, le rejeta avec violence sur le rivage. Chargé de chaînes par les archers, il subit, en présence même de son compétiteur Isaac, les plus ignominieux traitemens; on le souffleta, on lui donna des coups de pied; les femmes, dont il avait fait aveugler les maris, lui arrachèrent les cheveux et lui brisèrent les dents; on lui coupa une main, on lui creva un œil, et on le jeta dans la tour Anemas du palais de Blachernes, où il resta sans aucune espèce de nourriture. Quelques jours après, on lui arracha

l'œil qui lui restait, et on le promena dans la ville sur un chameau galeux pour le faire servir de risée à la populace. Quelques-uns frappèrent sa tête à coups de massue, d'autres versèrent sur lui des vases pleins d'urine et lui remplirent les narines de boue; d'autres encore lui exprimèrent dans la bouche des éponges trempées d'immondices. Puis il fut pendu sur l'hippodrome auprès des deux colonnes, entre les statues de la louve et de la hyène; au milieu de ses souffrances, il s'écriait : « Seigneur, ayez pitié de moi, ne » brisez pas un roseau déjà brisé. » Les scélérats lui arrachèrent ses habits; un d'entre eux lui plongea une pique dans le gosier jusque dans les intestins. Deux Latins lui percèrent les flancs de leurs épées, pour voir laquelle avait la trempe la plus fine. Puis il expira en portant à la bouche le moignon sanglant de son bras, dont probablement il voulait sucer le sang. Ce supplice est le plus ignominieux et le plus cruel de tous ceux qui furent infligés à un souverain détrôné. et ici la barbarie byzantine a de beaucoup surpassé la barbarie turque. Le souvenir du meurtre de l'empereur grec et du Sultan ottoman est inséparable du réservoir de Bourgas, dont la vue, qui rappelle ces scènes de terreur, inspire un profond sentiment de tristesse. Lorsqu'après d'abondantes pluies, les flots rougeâtres de l'Hydraulis se précipitent dans la tour de marbre comme des flots de sang, on dirait du sang des deux constructeurs de l'édifice, qui écume et bouillonne comme pour demander vengeance; analogie qui n'aurait certainement pas échappé à l'imagination des

historiens orientaux, s'ils avaient connu le sort d'Andronicus. A défaut de ces connaissances historiques, les historiens ottomans puisent dans la fin tragique d'Osman des sujets de thrénodies et en tirent des pronostics qui méritent d'être reproduits ici, parce qu'ils fournissent amplement matière à expliquer la superstition du peuple. Les deux grands fléaux du monde oriental, la guerre et la peste, frappent trop souvent la Turquie pour qu'elles soient considérées comme les signes avant-coureurs de graves événemens; cet honneur n'est accordé qu'à tous les grands bouleversemens de la nature, aux inondations, aux incendies, aux ouragans, aux tremblemens de terre et à l'apparition de météores extraordinaires. L'historien ottoman donne comme présages des meurtres d'Osman : le grand incendie du Bezestan à Constantinople [1], une trombe qui inonda une partie de la ville [2]; la congélation du Bosphore et la disette qui en fut la suite; la chute d'aérolithes, et l'apparition de grandes comètes; enfin les deux éclipses de soleil qui signalèrent les années de la naissance et de la mort d'Osman [3].

1 En l'année 1027 (1618), l'année de l'avénement du sultan Osman. Naima, p. 356.

2 En l'année 1029 (1619). Naïma, p. 356.

3 En l'année 1604, le 29 avril, et en l'année 1622, le 10 mai.

LIVRE XLV.

Avènement de Moustafa Ier. — Destitution de Daoud-Pascha. — Nomination de Mere Houseïn et de Lefkeli Moustafa au grand-vizirat. — Imbécilité du Sultan. — Mesures administratives du grand-vizir Mohammed l'Eunuque. — Entrée de la flotte dans le port de Constantinople, et arrivée d'une ambassade persane. — Querelles entre Seïfeddinoghli et Omer-Pascha en Syrie. — Abaza se révolte sous prétexte de venger le meurtre du sultan Osman. — Exécution de Daoud-Pascha. — Destitution du grand-vizir Mohammed. — Paix avec la Pologne. — Ambassade envoyée par Bethlen Gabor. — Négociations des ambassadeurs anglais, français et vénitiens. — Mere Houseïn le Cuisinier est élevé de nouveau au grand-vizirat. — Tyrannie des janissaires. — Révolte des oulémas. — Déposition du grand-vizir et du Sultan. — Décadence des institutions fondamentales de l'empire. — État de la littérature ottomane. — Historiens, philologues, poëtes, savans et scheïkhs.

Les funérailles d'Osman eurent lieu dans la soirée même du jour de son exécution. D'après la coutume en vigueur, le moufti aurait dû faire en cette circonstance les prières funèbres ; mais il ne parut pas à la cérémonie, soit que la douleur qu'il ressentait du meurtre de son gendre ne lui permît pas de se montre en public, soit que sa haine contre lui ne fût pas e core éteinte en présence de son tombeau. Depui campagne de Chocim, qu'il avait énergiquement approuvée, il s'était brouillé avec le sultan O

et cette mésintelligence n'avait fait que s'accroître depuis qu'il avait été forcé de lui abandonner la main de sa fille. Après l'exécution d'Osman, il se démit de ses fonctions, qui furent conférées à Yahya-Efendi; la plupart des agas des six compagnies furent changés; les gouverneurs des provinces furent presque tous confirmés dans leurs dignités; Hasan-Pascha fut nommé defterdar, et l'écuyer du nouveau Sultan, gouverneur d'Egypte. Deux jours après l'avènement de Moustafa (22 mai 1622 — 11 redjeb 1031), ou plutôt après son installation sur le trône par les troupes en révolte, on distribua le présent d'avènement aux sipahis, à qui, d'après un ancien abus tombé en désuétude, mais ressuscité pour le moment, on livra en même temps les registres de la capitation pour laisser à leurs soins le prélèvement du karatsch. Les sipahis vendirent ces registres au plus offrant dans la mosquée du sultan Mohammed II. Les janissaires ne reçurent leur part du présent que quelques jours plus tard, parce qu'ils ne voulaient point agréer de menue monnaie et exigeaient d'être payés en or [1]. Il leur fut donné vingt-cinq ducats par tête, et le total des sommes du présent d'avènement s'éleva à quinze cent mille ducats [2]. Le jour où les janissaires avaient refusé

[1] Naïma, p. 357. *Che le milizie benche sodisfatte del donativo pre-endono molte cose, che* 10,000 *di loro andassero armati alla casa del assa minacciandolo di tagliarlo in pezzi, se non gli dava il donativo Serefi, onde bisognò contendarli dal casine di dentro.* Giugno 1622. . *del. Rel. ven.*

Donativo 25 *Zecchini per testa, che importa* 1 1/2 *milion di ducati*

d'être payés en menue monnaie, les sipahis s'assemblèrent en tumulte devant le palais de Daoud-Pascha, où le sultan Moustafa se trouvait en ce moment avec sa mère. « Pourquoi, crièrent-ils au grand-vizir, as-tu » tué le sultan Osman, que nous t'avions confié? — » Je l'ai tué, répondit Daoud-Pascha, sur les ordres » du maître du monde, le sultan Moustafa. » A ces mots, les sipahis se turent et se dispersèrent. Trois semaines après (11 juin 1622 — 1er schâban), les janissaires et les sipahis se rassemblèrent et demandèrent les têtes du khodja Omer-Efendi, un des conseillers d'Osman, qui lors de la révolution avait échappé au sort du kislaraga et du grand-vizir, du kaïmakam Ahmed-Pascha, de l'ancien kiaya Houseïn, et des agas Kara-Ali, Ayas et Nassouh; mais tous ces dignitaires réussirent à s'enfuir, bien que le grand-vizir Daoud eût envoyé des archers à leur poursuite. Dans la nuit du 11 juin, les pages du seraï assassinèrent le kapouaga, chef des eunuques blancs, grand-gouverneur de la cour extérieure, sous prétexte qu'il avait voulu tuer le neveu du Sultan; mais il est plus probable qu'ils ne commirent ce meurtre que pour mettre un terme aux traitemens sévères du kapouaga envers eux [1]; le cadavre de ce malheureux fut pendu sur la

e accrescimento di paga d'uno e due aspri a quelli, e questi di cinque, che ascende a 600,000 ducati all' anno. Rel. ven. Archives I. R.

[1] Les historiens ottomans, plus dignes de foi à ce sujet que sir Thomas Roe et les *Rapports* de l'ambassadeur vénitien, disent unanimement que le kapouaga avait également voulu mettre les princes à mort sur l'instigation de la Walidé, de Moustafa et de Daoud-Pascha. Grimstone, dans Knolles, II, f. 957.

place de l'hippodrome. Afin de justifier cependant leur conduite aux yeux des janissaires et des sipahis, les pages leur dénoncèrent le prétendu projet qu'aurait formé le kapouaga de mettre à mort les jeunes princes. Les janissaires et les sipahis demandèrent raison à Daoud-Pascha de ce nouvel assassinat, et celui-ci les apaisa une seconde fois en jurant qu'il n'en avait pas eu connaissance. Tombé dans la disgrâce des janissaires et des sipahis, pour avoir ordonné l'exécution du sultan Osman, le grand-vizir Daoud-Pascha était encore plus détesté du peuple parce qu'il favorisait les exactions des soldats, leur partageait les registres des impôts, et leur abandonnait l'administration des fondations pieuses. En présence de telles circonstances, le moufti Yahya représenta à la sultane Walidé qu'elle devait, pour son salut et celui de son fils, destituer son gendre du grand-vizirat. Daoud-Pascha fut en effet déposé et remplacé par Mere Houseïn, qui venait d'arriver de son gouvernement d'Egypte (13 juin 1622 — 3 schâban)[1].

Mere Houseïn, Albanais de la plus basse extraction, avait commencé sa carrière vingt-cinq ans auparavant, comme cuisinier de Satourdji Mohammed, serasker de l'armée d'expédition contre la Hongrie. De cuisinier il était devenu successivement sipahi, tschaousch, chambellan, grand-chambellan, second écuyer, et en-

[1] Naïma, p. 557. Osmanzadé, *Biographies des Grands-Vizirs. Cusembassa del Cairo con* 600,000 *Zecchini di quel Casna* (les revenus annuels de l'Egypte) *e* 500,000 *Zecchini di suo conto espilati.* Giugno 1622.

fin, après l'avènement d'Osman, gouverneur d'Egypte; pendant les dix-huit mois qu'il administra ce pays, Mere Houseïn préleva non seulement le tribut annuel de six cent mille ducats, mais encore la moitié de cette somme pour lui-même, et commit toutes sortes de rapines, sous prétexte de fournir aux dépenses nécessitées par les mariages de ses enfans. Mere Houseïn ne dut son élévation au grand-vizirat qu'à la disette d'hommes capables qui se faisait sentir dans l'empire; on espérait que sa sévérité tiendrait les soldats en bride; mais il suivit en tout les traces de son prédécesseur Daoud, et gaspilla le trésor public pour apaiser les murmures des troupes qui réclamaient impérieusement un supplément à leur paie, sous le titre *d'argent de mouton*. Le 21 juin (11 schâban), lorsqu'on distribua dans la mosquée du sultan Ahmed, aux moulazims (candidats) des silihdars et des sipahis, cinq cents piastres *d'argent de mouton*, des querelles s'élevèrent entre les premiers et les seconds au sujet de la somme offerte, que les sipahis se refusèrent à partager avec leurs camarades. Au milieu du tumulte, un furieux s'élança dans la foule un poignard à la main, et s'écriant : « Qu'avez-vous fait du sultan Osman ? » Et en disant ces mots, il se mit à frapper à droite et à gauche, blessant tous ceux qui se trouvaient sur son passage; les moulazims tombèrent sur lui et le tuèrent. Le 24 juin, le sultan Moustafa se rendit à la mosquée pour assister à la prière du vendredi; il déploya en cette circonstance l'ancienne pompe ottomane, et s'entoura de toute sa cour, loin de paraître

en public dans un appareil négligé, comme l'avait fait Osman; ce qui avait été pour ce dernier une cause d'impopularité. Six jours après, le moufti se consulta avec les grands-juges, pour le versement dans le trésor public de l'argent provenant des fondations pieuses de la nouvelle mosquée, celle du sultan Ahmed (30 juin). Les troupes qui étaient hostiles aux oulémas, parce que ceux-ci avaient refusé d'abord de prêter hommage au sultan Moustafa, exigèrent que l'excédant des revenus des fondations pieuses fût versé dans le trésor public; dès ce moment, la ruine de ces sortes de fondations fut accomplie. Mere Houseïn chercha, sous différens prétextes, à éloigner de la ville une grande partie des troupes. Il avait nommé gouverneur de Karamanie l'aga des janissaires, Derwisch, un de ceux qui avaient le plus coopéré au dernier changement de règne; le silhidar Beïram-Aga avait accompagné Derwisch dans une barque du seraï à Mondania (7 juillet 1622). Il n'en fallut pas davantage pour exciter de nouveau les troupes à la révolte. Les janissaires se mirent à crier que le grand-vizir avait tué leur aga, et qu'il avait le projet de les mettre à mort les uns après les autres. Dix janissaires et sipahis présentèrent une supplique à ce sujet; le Sultan leur répondit par ce singulier kattischérif : « Nommez au » grand-vizirat Daoud-Pascha, Gourdji-Mohammed, » ou Lefkeli Moustafa-Pascha; celui que vous choi- » sirez sera accepté par moi. » La sultane Walidé, qui régnait au nom de son fils, dicta elle-même ce billet, et osa parler en personne, couverte d'un voile, il est

vrai, aux soldats rebelles; ce fut alors pour la première fois qu'une femme, contrairement aux dispositions du Kanoun, se montra aux troupes assemblées. Les soldats ne voulant pas faire usage de la liberté qui leur était accordée de choisir un grand-vizir entre trois candidats, et ne pouvant se mettre d'accord, répondirent: « Le Padischah peut nommer qui bon lui » semblera. » La plus haute dignité de l'empire fut conférée à Moustafa de Lefké, parce que sa femme était la nourrice du Sultan (21 septembre — 15 silkidé). Six semaines après, le Sultan se trouvant à Daoud-Pascha, les sipahis lui demandèrent la destitution de Moustafa, se fondant sur ce qu'il était avare et accessible à la corruption. Moustafa-Pascha avait donné les places de mouezzins d'Aya-Sofia et de la mosquée du sultan Ahmed à un ânier et à un trompette. Le Sultan, d'après le conseil du moufti, conféra le grand-vizirat à Gourdji-Mohammed; c'était le troisième grand-vizir qui, depuis quatre mois, avait été imposé par la tyrannie des troupes.

L'imbécilité de Moustafa était devenue encore plus manifeste depuis son second règne que lors du premier. Il courait au hasard dans le seraï, frappant à toutes les portes, et appelant son neveu Osman, dont il avait oublié l'exécution, pour qu'il vînt le décharger du pesant fardeau de la souveraineté. Un jour il voulut entrer à cheval dans une barque, et lorsqu'il rentra dans son palais, il demanda qu'on traînât la barque après lui. Pendant les solennités du Baïram, il voulut recevoir debout et non assis les grands de l'em-

pire au baise-main ; les uns attribuèrent ce caprice à sa folie, d'autres en firent honneur à sa modestie, et prétendirent qu'il voulait faire revivre les mœurs des anciens khalifes. Bien que la démarche de Moustafa, ses yeux fixes et inexpressifs accusassent une absence complète de raison, un grand nombre de personnes, et surtout les scheïkhs, ne voyaient dans ces signes de démence qu'une preuve de sainteté et de célestes ravissemens. Un jour, dans le jardin du palais de Scutari, il ordonna au bostandji-baschi de se rendre à un certain endroit, où il trouverait un mouton enterré vivant, qu'il devrait lui rapporter. Le bostandji-baschi alla au lieu désigné, et en rapporta en effet au Sultan un mouton dont les pieds avaient été liés ensemble, et dont la bouche et les yeux avaient été cousus. Moustafa délivra le mouton de ses liens, lui ôta les fils qui lui fermaient les yeux et la bouche, et le remit au bostandji-baschi, pour être élevé avec soin. Il paraît que Moustafa considérait ce mouton avec ses pieds liés, ses yeux et sa bouche cousus, comme son image. Ces folies inoffensives purent bien lui valoir une renommée de sainteté, mais elles n'étaient pas de nature à lui concilier l'estime nécessaire à un souverain : si d'un côté les scheïkhs le proclamaient saint, d'un autre les soldats le méprisaient, et regrettaient chaque jour davantage le meurtre du sultan Osman. Dans les derniers jours du Ramazan, le scheïkh Djerrah Mohammed-Efendi prononça dans une prédication les paroles suivantes : « Depuis trois jours le saint » Padischah s'est renfermé dans sa chambre, où il

» prie et pleure continuellement sans vouloir parler » à personne. Dans ses contemplations, il a vu son » prédécesseur Osman élevé dans l'autre monde à un » très-haut degré de gloire. Dieu veuille avoir pitié » de lui! mais vous, vous devez prier. » De pareils sermons appelaient les larmes dans les yeux des auditeurs. Après le Baïram, Moustafa fit publier un édit contre le vin. Les chrétiens qui tenaient des cabarets les fermèrent; mais les janissaires qui vendaient du vin à la porte d'Andrinople et à la porte du Sable, se soucièrent peu de l'ordonnance et continuèrent leur commerce. Quelques janissaires s'étaient mêlés aux sipahis qui avaient demandé la destitution du grand-vizir Mere Houseïn. Le lendemain de sa déposition, Derwisch-Aga, qui avait été de nouveau appelé au grand-vizirat, rassembla les janissaires et leur dit: « Vous êtes-vous mêlés aux sipahis qui ont demandé » la destitution du grand-vizir? » Les capitaines répondirent: « Nous n'avons point à nous plaindre des » vizirs, et aucun de nos camarades ne s'est réuni aux » sipahis. Si nous avions eu l'intention d'envoyer quel» ques-uns de nous au Padischah, nous aurions choisi » nos anciens, ainsi que le prescrit le kanoun du sultan » Souleïman. » Trois semaines après, Derwisch fut déposé et nommé beglerbeg d'Ofen (14 octobre 1622 — 8 silhidjé); le grand-vizirat fut conféré à Mohammed l'Eunuque. La destitution de Derwisch fut provoquée par une querelle qu'il eut avec les janissaires relativement aux places de receveurs, auxquelles avaient droit les ghedüklüs des janissaires, et qu'il faisait rem-

plir par ses serviteurs. A la suite d'une dispute qui s'éleva à ce sujet, Derwisch maudit les janissaires; mais ceux-ci, ne s'alarmant pas beaucoup de sa malédiction, demandèrent qu'il fût destitué. Le kattischérif par lequel le Sultan accéda aux désirs des janissaires fut immédiatement suivi d'un autre qui confirmait toutes les nominations faites par Derwisch ; c'était un premier pas vers un meilleur système ; d'ailleurs les divers gouvernemens par lesquels Mohammed l'Eunuque avait déjà passé, et son habitude des affaires (il avait déjà été trois fois kaïmakam), autorisaient à attendre plus de fermeté et de stabilité dans l'administration.

Les premières mesures du grand-vizir Mohammed fortifièrent encore le peuple dans l'idée qu'il était le seul homme capable d'arrêter l'empire sur le penchant de sa ruine (28 octobre — 22 silhidjé). Il commença par tenir conseil avec les vizirs et les oulémas, sur les moyens à prendre pour rétablir la tranquillité de la capitale, troublée depuis quelque temps par des vols et des assassinats nocturnes. D'autres désordres non moins graves avaient pris naissance dans la dangereuse décision par laquelle Mere Houseïn avait abandonné aux sipahis l'administration des fondations pieuses de l'empire. Plusieurs secrétaires du diwan et d'autres fonctionnaires avaient donné leur démission, et s'étaient fait inscrire dans les cadres des sipahis, se ménageant ainsi le moyen d'obtenir les bénéfices lucratifs d'administrateurs de quelques fondations pieuses. Il arriva que les serviteurs des agas, sans avoir fait

le service des sipahis, furent nommés moulazims, et obtinrent en cette qualité des places d'administrateurs de fondations. Mohammed-Pascha ordonna qu'à l'avenir, et conformément à la loi, les fonctions de moulazims ne pussent être données qu'à des sipahis qui auraient blanchi dans le service. Les vieux sipahis n'étaient pas fâchés de ces réglemens contre lesquels les nouveaux s'élevèrent avec force. Derwisch, après avoir été nommé gouverneur d'Ofen, avait été accusé par les héritiers de l'aga des janissaires, tué lors du meurtre d'Osman, d'avoir confisqué leurs biens à son profit. Derwisch-Pascha nia la véracité de cette accusation; mais les agas ayant déposé contre lui, il fut condamné par le grand-vizir à restituer ce qu'il avait pris. Cette sentence étant restée sans résultat, le Sultan rendit un kattischérif par lequel il confia à l'aga des janissaires le soin de recueillir l'héritage d'Ali. Le grand-vizir chercha aussi à rendre à l'empire son ancien éclat, par des entrées solennelles de flottes et d'ambassades. Dans le cours du mois d'octobre, on vit arriver la flotte de la Mer-Noire, sous le commandement de Redjeb-Pascha, celle de la Mer-Blanche, sous les ordres du kapitan-pascha Khalil, et une ambassade persane. Depuis dix ans, les Cosaques avaient dévasté par leurs pirateries les côtes de la Mer-Noire; aucun général ottoman n'avait encore remporté sur eux des avantages aussi décisifs que Redjeb-Pascha, qui leur avait enlevé dix-huit caïques et cinq cents prisonniers; son entrée dans le port fut saluée par des salves d'artillerie. Redjeb fut admis à baiser la

main du Sultan, et reçut en présent un riche habit d'honneur. Douze jours après (12 octobre — 6 silhidjé), Khalil-Pascha revint de son expédition dans la Méditerranée, avec une flotte qu'avaient affaiblie quatre fortes tempêtes [1]. L'ambassadeur persan Aga-Riza apporta au Sultan des présens et des félicitations au sujet de son avènement. Quatre cents kapidjis et mille janissaires lui servirent d'escorte lorsqu'il se rendit au seraï, où vingt-quatre personnes de sa suite furent revêtues d'habits d'honneur. Des tschaouschs furent envoyés à Vienne et à Venise, avec des lettres qui annonçaient l'avènement de Moustafa.

A la rébellion qui avait désolé les gouvernemens asiatiques de l'empire, avait succédé dans la capitale la tyrannie des troupes. On ne savait ce qu'on avait le plus à redouter, ou de la révolte des provinces, ou de celle des soldats; on ne savait quelle était la plaie la plus dangereuse pour l'Etat, les seghbans et les lewends (milices et levées du pays), ou les esclaves de la Porte (kapou-kouli), c'est-à-dire les janissaires et les sipahis. Les troupes régulières et irrégulières, qui avaient été créées pour la défense de l'empire, et qui par conséquent devaient, comme deux bras, obéir à la même tête, mues par un sentiment de rivalité, se divisèrent alors, et régnèrent, les premières dans la capitale, les secondes dans les provinces. L'audace effrénée avec laquelle les esclaves de la Porte avaient foulé aux pieds les anciennes lois à Constantinople, révolta tous les esprits dans les gouvernemens même les plus éloignés, et le peuple que la

violence condamnait au mutisme dans la capitale, fit entendre librement sa voix sur les frontières de la Syrie et de l'Arménie contre les bouleversemens provoqués par les janissaires et les sipahis. A Constantinople, le mécontentement du peuple contre les janissaires s'exhala seulement en injures et en railleries; lorsqu'à la suite de leur révolte, ces troupes indisciplinées craignirent pour la vie de leur aga Derwisch, le peuple leur dit : « Vous tremblez pour votre fau» connier (telle avait été la première condition de » Derwisch); mais vous avez laissé étrangler, comme » des diables muets, le Padischah dont vous mangiez » le pain et le sel, et qui vous avait été confié comme » un dépôt sacré à vous et à son rival le sultan Mous» tafa. » Mais les gouverneurs de Tripoli et d'Erzeroum, forts de l'opinion publique, se déclarèrent les ennemis des eslaves de la Porte, et cherchèrent à les remplacer et à les anéantir par les seghbans et les lewends. Ces deux adversaires des janissaires et des sipahis étaient Seïfoghli Yousouf-Pascha, gouverneur de Tripoli en Syrie, et Abaza-Pascha, gouverneur d'Erzeroum; le premier, mu par un intérêt personnel, circonscrivit son action aux limites de son territoire; mais le second, dont les plans étaient plus vastes, fit couler dans l'empire des flots de sang sous prétexte de tirer une légitime vengeance du meurtre d'Osman. Yousouf, Turcoman de Merâsch, d'abord chancelier, puis lewend, vint s'établir avec sa nombreuse famille dans la fertile contrée qui s'étend entre Damas et Akka; il y régna en tyran et y joua le rôle

que nous avons de nos jours vu jouer à Djezar-Paschā. Jusqu'à Yousouf, Tripoli avait été un fief appartenant à un des begs de l'escadre syrienne; mais cette ville fut érigée en gouvernement pour Yousouf, lorsqu'il eut battu le chef des rebelles Djanboulad. Il égala en cruautés le vieux Mourad, le creuseur de puits, avec cette différence que ce dernier avait du moins le courage de ses crimes et les avouait hautement, tandis que le second les couvrait du voile du plus profond secret, de sorte que personne ne savait de quelle manière disparaissaient ceux qui avaient le malheur d'attirer ses soupçons. Lorsque Yousouf faisait creuser des puits pour y cacher ses trésors, il apostait des assassins pour mettre à mort les ouvriers, et tuait le dernier meurtrier de sa propre main. Voulant réduire la tribu arabe des Beni-Kelb, dont les émirs étaient deux frères appelés Kasim et Ali, il fit tomber entre les mains de ce dernier une lettre qui portait la suscription de Kasim, et dans laquelle il parlait à celui-ci du meurtre de son frère comme d'un projet longtemps concerté entre eux. Ali, afin d'éviter le sort qui paraissait le menacer, tua Kasim et fut mis à mort lui-même par les partisans de son frère. La tribu, privée de ses chefs, fut ainsi facilement subjuguée. Immédiatement après la mort d'Osman, Yousouf chassa les janissaires de son territoire, et, appuyé par les seghbans, il se déclara indépendant. Le grand-vizir Daoud-Pascha donna le gouvernement de Tripoli à Ketendjé Omer-Pascha; mais sous le grand-vizirat de Mere Houseïn-Pascha, Yousouf obtint du diwan, par l'in-

termédiaire de son chargé d'affaires, la confirmation de sa dignité. Il ne se borna pas à cet avantage, et voulut encore perdre, dans l'esprit de la Porte, son concurrent Omer; à cet effet, un des espions de celui-ci reçut le faux avis que les trésors d'Yousouf étaient déposés dans une tour, et il n'eut rien de plus pressé que d'aller le rapporter à son maître. Omer brisa les portes de la tour désignée et n'y trouva que des caisses pleines de sable et de pierres; furieux d'avoir été ainsi joué, il fit exécuter l'espion. Mais ce meurtre même le fit soupçonner par la Porte d'avoir dérobé les trésors d'Yousouf, et d'avoir voulu faire disparaître le seul témoin de son vol. Yousouf employa des ruses analogues pour enlever quelques vaisseaux aux Vénitiens; le consul s'étant plaint au juge de la ville de l'enlèvement des navires de la république, Yousouf força l'interprète du consul vénitien de jurer, sous peine de mort en cas de refus, que ces navires étaient maltais et voguaient sous pavillon vénitien; en conséquence, il fut autorisé à les vendre.

Abaza, originaire de la tribu des Abazpes sur les bords nord-est de la Mer-Noire, fait prisonnier lors de la défaite du rebelle Djanboulad dont il était trésorier, avait été conduit devant Mourad-Pascha pour recevoir sa sentence de mort, et n'avait obtenu la vie sauve que par l'intercession de l'aga des janissaires, Khalil. Devenu kapitan-pascha, Khalil donna à Abaza, des services duquel il était content, le commandement d'une galère avec le titre de prince de la mer; puis, lorsqu'il fut parvenu au grand-vizirat,

il lui conféra le gouvernement de Meràsch. Il paraît qu'après son investiture, Abaza eut une correspondance avec le sultan Osman et qu'il forma avec lui le plan d'anéantir les janissaires; du moins le bruit en courut à Constantinople et à Erzeroum. Abdoul Baki, juge d'Aïntab, provoqua le premier l'explosion des sentimens hostiles d'Abaza contre les janissaires; Abdoul Baki étant en querelle avec ces derniers, il ameuta contre eux les habitans d'Aïntab, en les assurant que le sultan Osman avait donné ordre de les mettre à mort. Quelques janissaires furent tués, et l'ortatschaousch ou courrier d'Etat, mandataire de cette milice, fut envoyé à Aïntab pour rechercher la cause des troubles. Les mêmes désordres s'étaient passés à Erzeroum; dans une mêlée entre les janissaires et les troupes de la maison du pascha, trois des premiers et cinq des derniers étaient restés sur la place. Abaza voulut punir les janissaires; mais ils échappèrent au châtiment qu'on voulait leur infliger, en se réfugiant dans la forteresse. Houseïn-Pascha, l'ancien gouverneur d'Erzeroum, aidé de l'influence des principaux habitans de la ville, se porta médiateur entre les deux partis; son intervention conciliatrice eut un plein succès. Les janissaires évacuèrent la forteresse, et Abaza en prit possession; peu de temps après, le gouverneur s'étant assuré du dévouement des sipahis, chassa les janissaires qui se rendirent à Constantinople et portèrent plainte contre lui. Par suite de leurs accusations, le gouvernement d'Erzeroum fut conféré à Moustafa-Pascha, ancien beglerbeg du Diarbekr, et

Abaza-Pascha reçut l'ordre de partir pour Siwas. Mais lorsque Moustafa envoya à Erzeroum un moutezellim, c'est-à-dire un commissaire chargé de prendre possession provisoire du gouvernement, Abaza refusa de sortir de la ville, et l'émissaire de Moustafa dut se retirer (17 novembre 1622 — 13 moharrem 1032). Les troupes, expulsées d'Erzeroum, exposèrent au diwan, en corroborant leurs accusations du témoignage des principaux habitans de cette place, qu'Abaza avait emprisonné un grand nombre de janissaires, gagné les seghbans, et donné l'ordre aux paschas de Karss et d'Akhiska de suivre la même ligne de conduite. Le protecteur d'Abaza, le kapitan-pascha Khalil, lui écrivit des lettres dans lesquelles il lui conseillait de faire sa soumission et de rendre la forteresse. Pendant tout un mois, l'irritation des janissaires contre Abaza couva sourdement à Constantinople, mais enfin elle éclata librement en paroles et en actions (23 décembre — 19 safer). Un jour que l'aga se rendait à la Porte du grand-vizir, les janissaires s'assemblèrent en tumulte autour de lui : « La révolte d'Abaza, s'é» crièrent-ils, s'appuie sur la faveur du kapitan-pascha » Khalil et du grand-vizir Satourdji-Mohammed, » parce que le frère de celui-ci, Houseïn, a donné sa fille en mariage au rebelle. » Les officiers cherchèrent à apaiser le tumulte des troupes ; lorsqu'elles arrivèrent à la porte, le kapitan-pascha vint à leur rencontre : elles l'entourèrent aussitôt et lui crièrent : « Pour te com» plaire, le grand-vizir ne punit point Abaza, qui s'en» orgueillit de ta protection. » Le kiayabeg Tschesch-

tedji Ali-Aga, qui arriva dans ce moment, parvint à dissiper les mutins. Le jour suivant, ils s'assemblèrent de nouveau en tumulte sous les fenêtres de la salle du conseil. et leurs officiers s'interposèrent de nouveau entre eux et les membres du diwan. En présence de ces désordres sans cesse renaissans, le Sultan rendit un kattischérif ainsi conçu : « J'ai déposé le beglerbeg d'Erzeroum. Khalil-Pascha n'a rien à voir » dans cette affaire; vous ne devez donc pas l'inquié» ter. » En même temps, le seghbandjibascha Beïram-Aga (l'un des quatre lieutenans-généraux des janissaires), Mohammed-Aga et Kurd-Aga, partirent pour la Roumilie, de même qu'un capitaine des yayas et Basch-Khasseki (chef des volontaires) pour l'Anatolie, dans le but commun d'enrôler des enfans chrétiens sous les drapeaux des janissaires, ou, comme le dit une expression consacrée chez les Turcs, « afin » de recueillir ce qui était à recueillir[1]. »

Au commencement de l'année 1623, le souvenir du meurtre d'Osman éveilla chez les sipahis des remords de conscience ou un sentiment de honte, qui furent habilement exploités par les ennemis de Daoud-Pascha. Les sipahis s'assemblèrent autour du diwan: ils ne pouvaient plus, disaient-ils, recevoir les reproches des agas qui leur imputaient sans cesse l'exécution de l'innocent Osman; ceux qui avaient commis le crime devaient l'expier. Les agas des boulouks parvinrent à apaiser le tumulte. Après le conseil, les si-

[1] *Dœschürmé dœschürmœgé.* Naïma, p. 364.

pahis se réunirent dans la mosquée, d'où les sultans Moustafa et Osman avaient été tirés, le premier pour monter sur le trône, le second pour marcher au supplice; ils résolurent d'envoyer leurs officiers au Sultan avec une pétition ainsi conçue : « Si le Padischah a » ordonné le meurtre du sultan Osman, qu'il le dé» clare donc et lave notre honneur des calomnies du » peuple. » Là-dessus, ils se séparèrent. Le 2 janvier (29 safer), Akhizadé Houseïn fut nommé kadiasker de Roumilie, Bostanzadé Yaya-Efendi, kadiasker d'Anatolie, et les sipahis demandèrent de nouveau au diwan qu'on leur livrât le meurtrier du sultan Osman. Les agas s'éloignèrent de la salle du conseil, et dix des plus âgés d'entre les sipahis réclamèrent un fetwa du moufti; il leur répondit que leur demande devait être préalablemeut soumise au Padischah, et que si ce n'était pas par suite d'un ordre impérial que le sultan Osman avait été exécuté, la justice aurait un libre cours contre les meurtriers. Le 3 janvier 1623 (1er rebioul-ewwel 1032), les mêmes troubles se renouvelèrent; les sipahis demandèrent à grands cris qu'on leur livrât l'assassin d'Osman; la cause du tumulte ayant été expliquée à Moustafa, il rendit le kattischérif suivant : « Je n'ai point dit que l'on tuât le sultan » Osman, Daoud-Pascha en a menti; si les meurtriers » existent toujours, ils doivent expier leur crime. » Les troupes s'écrièrent alors qu'on devait procéder à la recherche des coupables. Dans la nuit du même jour, le djebedji-baschi, qui avait porté à la sultane, mère de Moustafa, l'oreille du sultan Osman, fut saisi dans sa

fuite, et eut la tête tranchée devant la même fontaine où Osman avait demandé à boire en se rendant en prison. Daoud-Pascha avait pris la précaution de se cacher; on apposa les scellés à son seraï, et on le chercha lui-même pendant deux jours. Le troisième jour, on le trouva non loin d'Eyoub, caché dans la maison d'un sipahi sous des monceaux de paille; on le revêtit d'un sale habit couleur de naphte, et on le plaça sur un char pour le conduire aux Sept-Tours. Kalender-Oghri, alors préfet de police, qui, lors de l'exécution d'Osman, avait attiré sur lui toute la haine publique, ainsi qu'il était arrivé après la bataille de Kerbela, à Ibn Meldjem, meurtrier de Houseïn, fils d'Ali, fut également traîné en prison. Le lendemain (6 janvier), qui était un vendredi, les troupes assistèrent à la prière dans la mosquée du Centre, et lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, l'aga des janissaires leur parla ainsi : « Camarades, Daoud-Pascha » est emprisonné; maintenant il est en la puissance » du Padischah; ne dites plus un mot sur Daoud-» Pascha, et ne vous rassemblez pas pour demander » la remise entre vos mains d'autres personnes. » Les janissaires et les sipahis se rendant à l'avis de l'aga, se dispersèrent. Cependant la sultane, épouse de Daoud-Pascha, et son parti, firent tous leurs efforts pour arracher le grand-vizir au danger qui le menaçait; quelques capitaines furent gagnés à prix d'argent, et on obtint du bourreau qu'il mettrait toutes les lenteurs possibles dans l'exécution. Le lendemain matin, lorsque le diwan eut prononcé la sentence de mort contre

Daoud-Pascha, les bourreaux arrachèrent le condamné de la chambre des gardiens de la Porte où il attendait son jugement, et le conduisirent sur la place des exécutions, devant la fontaine; l'habit couleur de naphte dont il était revêtu fut déchiré par les bourreaux, et sa tête dépouillée du turban. Déjà Daoud-Pascha s'était agenouillé et voyait luire le glaive fatal au-dessus de sa tête, lorsqu'il tira de son sein le fetwa par lequel les kadiaskers avaient déclaré légitime l'exécution d'Osman, et le kattischérif de Moustafa qui autorisait cette exécution. Quelques voix s'écrièrent : « Arrêtez! » d'autres : « Frappez! » Un janissaire du nom de Kouloghli enleva Daoud-Pascha du lieu de l'exécution; les troupes l'entourèrent, le placèrent sur un cheval, et le conduisirent à la mosquée du Centre.

Les janissaires et les sipahis faillirent en venir aux mains; les premiers parce qu'ils voulaient venger l'assassinat d'Osman par le meurtre de Daoud-Pascha, les seconds parce qu'ils étaient d'avis d'ajourner l'exécution. Les janissaires voyaient dans la protection qu'ils accorderaient à l'ancien grand-vizir une spéculation et un moyen d'obtenir des places. Sur le chemin du seraï à la mosquée du Centre, une foule de rebelles se pressèrent autour de Daoud-Pascha, lui demandant de leur remettre un objet quelconque sur la présentation duquel il pût les récompenser de lui avoir sauvé la vie, lorsqu'il aurait reconquis sa toute-puissance; ils mirent en pièces sa ceinture et son surtout, et s'en partagèrent les morceaux qui devaient les signaler à

la reconnaissance future de leur protégé. Lorsque la multitude passa devant la boulangerie, un sipahi plaça son turban sur la tête de Daoud-Pascha, un autre lui donna son surtout, un troisième son cheval. Arrivés à la mosquée, les janissaires le coiffèrent du turban d'Etat (moudjewésé), le revêtirent d'un habit d'honneur, et le saluèrent grand-vizir; ils se mirent ensuite à lui présenter les pièces de ses vêtemens, en échange desquelles il leur donna des places. Pressé de toutes parts, il nomma celui-ci kiaya, celui-là tschaousch-baschi, un autre maître des requêtes.

Cependant, le grand-vizir fit appeler le bourreau dans le diwan et lui demanda qui avait enlevé Daoud-Pascha? Celui-ci répondit : « Les sipahis. » Les officiers des sipahis qui assistaient au diwan repoussèrent cette assertion, et les kadiaskers prirent acte de leurs dénégations. Le conseil se sépara dans la plus grande anxiété et sans avoir rien résolu. Le grand-vizir Gourdji-Mohammed retourna dans son palais. Le grand-chambellan Rahiki Damadi-Ahmed vint se présenter au grand-vizir, et s'offrit à se charger de l'exécution de Daoud-Pascha, si on voulait lui donner les ordres nécessaires. Après s'être entendu avec le grand-vizir, il se rendit à la mosquée, accompagné de deux cents kapidjis. Son arrivée subite répandit une terreur générale, et les dignitaires créés de fraîche date s'enfuirent. Daoud-Pascha fut placé sur le même char dans lequel le sultan Osman avait été conduit aux Sept-Tours; arrivé dans cette prison où il avait fait lui-même l'office de bourreau, il fut étranglé

ainsi que Kalenderoghli, et leurs cadavres jetés dans la mer (9 janvier 1623 — 7 rebioul-ewwel). Des chambellans furent envoyés auprès des autres complices du meurtre d'Osman, Derwisch-Pascha[1], gouverneur d'Ofen, et Meïdanbeg, gouverneur de Güstendil, avec ordre de les mettre à mort. Bien que ces diverses exécutions eussent pour but apparent la punition de l'assassinat d'Osman, elles furent en réalité provoquées par les intrigues du grand-vizir destitué, Mere Houseïn. Après le meurtre du gendre de la sultane Walidé, il ameuta les janissaires contre le grand-vizir octogénaire Mohammed-Pascha, confident de cette princesse. Comme le gouvernement était tout entier entre les mains du grand-vizir et de la sultane Walidé, les partisans de Houseïn disaient, en plaisantant, que l'empire était administré par deux vieilles femmes. Un des plus fervens partisans de Houseïn, le sipahi Arnaoud Souleïman, dont le zèle fut encore excité par de l'argent, se chargea d'organiser la révolte au sein des troupes (5 février — 4 rebioul-akhir). Les capitaines et les anciens des sipahis se rendirent auprès de leur aga, et lui représentèrent que l'empire était sur le penchant de sa ruine, et avait besoin d'un vizir sage et actif, et non pas d'un vieux courtisan. Le lendemain matin, les janissaires et les sipahis assaillirent le diwan, et dirent en face au grand-vizir : « Tu as autrefois tué nos frères ; nous ne vou- » lons pas de toi ; nous ne pouvons souffrir que des

[1] D'après le *Raouzatoul-ebrar*, Derwisch-Pascha mourut à Temeswar d'une chute de cheval avant que la sentence de mort fût arrivée, f. 376.

» eunuques rendent le gouvernement impuissant; si » tu refuses d'obéir, nos poignards te mettront en » pièces. » Mohammed se démit immédiatement du grand-vizirat, et, désormais rendu à la vie privée, il retourna à son palais. Le grand-chambellan remit le sceau au trésorier, et celui-ci au Sultan. Moustafa répondit qu'il le donnerait à l'élu des troupes; elles choisirent Mere Houseïn. La sultane Walidé fit ce qu'elle put pour empêcher cette nomination; elle voulut offrir le grand-vizirat au kapitan-pascha Khalil [1], qui avait déjà exercé ces hautes fonctions, et qui les refusa. Mere Houseïn qui, pendant ces négociations, s'était tenu dans le voisinage, parut tout-à-coup et prit dans le diwan la place de grand-vizir. Les officiers des troupes furent revêtus de kaftans, et les simples soldats reçurent une gratification sous le titre d'argent de mouton; mille pains de sucre furent envoyés à la porte de l'aga des janissaires, et la mosquée du Centre fut couverte de tapis de soie. Gourdji Mohammed-Pascha et Khalil-Pascha, qui seuls étaient capables de tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement, furent exilés, le premier à Brousa, le second à Malghara. On conféra la place de kapitan-pascha à l'ancien bostandji-baschi Redjeb-Pascha, vainqueur des Cosaques.

Avant de rapporter les troubles intérieurs et les changemens multipliés qui signalèrent la seconde ad-

[1] *La Sultana madre ha fatto quanto ha potuto per impedir l'elettion di Cuscin in luogo del primo Vezir con la offerta di Calil, che viene biasimato di non haverla accettato.* Febr. 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

ministration de Mere Houseïn et les derniers temps du règne de Moustafa, il nous reste à faire connaître ici les relations de la Porte avec les puissances européennes. La plus importante des négociations de la Porte à cette époque était celle qui avait pour objet la paix avec la Pologne. Lors du meurtre d'Osman, l'ambassadeur polonais, Christophe, prince de Zbaraw, attendait sur les frontières près de Kaminieck que la tranquillité fût rétablie à Constantinople. Son départ fut encore retardé par la nouvelle du meurtre de Korecky que le nouveau grand-vizir Houseïn, après l'exécution de Daoud-Pascha, avait fait étrangler dans sa prison, sous prétexte qu'il était un obstacle à la conclusion de la paix. Le grand-vizir Gourdji-Mohammed contribua aussi à arrêter l'ambassadeur sur la frontière, en faisant la demande d'un tribut et en employant d'autres ruses diplomatiques par lesquelles il espérait faire renoncer Zbaraw à ses exigences relativement à la destitution de Thomza et de Kantemir. Le prince des Noghaïs, Kantemir, alors gouverneur de Silistra, menaça l'ambassadeur d'aller établir son camp devant Varsovie, s'il différait plus long-temps son voyage à Constantinople. Zbaraw fit une réponse mesurée et se prépara au départ. Au-delà du Pruth, il fut reçu par Thomza, prince de Moldavie, et sur les bords de la petite rivière qui forme la frontière naturelle de la Moldavie et de la Valachie, par Radoul, prince de ce dernier pays. Enfin il arriva à Constantinople au commencement du mois de novembre. Le cortége de l'ambassadeur polonais se faisait remar-

quer par son aspect martial et sa magnificence. En tête marchaient des soldats hongrois, puis les bagages et les voitures aux armes de Zbarawsky, des cavaliers légers, des pages vêtus de drap noir, et quarante jeunes gens des plus nobles familles polonaises; immédiatement après venait le secrétaire de l'ambassade avec les lettres de créance, suivi de l'ambassadeur lui-même, marchant entre Ahmed et Moustafa, qui avaient été donnés comme ôtages aux Polonais conformément au traité de Choczim; le cortége était fermé par Suliszew, Kulikow, Platenberg et l'interprète Vevelli, Grec de naissance, qui avait rédigé le projet du traité de paix de Choczim, signé par l'entremise de Radoul. La suite de Zbarawsky s'élevait à plus de trois cents personnes. Après une attente de cinq semaines, Zbarawsky obtint d'être introduit dans le diwan où il se rencontra avec l'ambassadeur russe arrivé récemment de Constantinople. En présence des vizirs, ils en vinrent à un échange de paroles injurieuses; l'ambassadeur de Russie reprocha à l'ambassadeur de Pologne la nécessité où s'étaient trouvés les Polonais de s'humilier devant les Turcs par suite de leur crainte de la Russie, et celui-ci l'accusa à son tour de vouloir troubler les négociations de paix. Lorsque Zbarawsky fut admis à l'audience du Sultan, le grand-vizir l'interrompit dans son discours et lui donna l'assurance que l'amitié du roi Sigismond était précieuse aux Ottomans, et que les traités conclus entre les aïeux du roi et du Sultan actuel seraient maintenus. Malgré la bienveillance de la sultane Walidé, de son gendre

Daoud-Pascha, et celle du kapitan-pascha Khalil, malgré même l'intervention de l'ambassadeur anglais et celle du baile de Venise, Zbarawsky trouva des obstacles insurmontables à la conclusion du traité dans les refus de Gourdji-Mohammed. Ce ne fut qu'après la déposition de Gourdji, sous le grand-vizirat de Mere Houseïn, qu'il put parvenir, avec l'aide de l'ambassadeur anglais, sir Thomas Roe, à faire agréer un traité de paix en dix-neuf articles, sur les bases des capitulations accordées par Souleïman et renouvelées depuis à différentes époques (18 février 1623). On se promit de part et d'autre qu'on arrêterait les courses des Cosaques et des Tatares, qu'on réparerait les dommages causés, et qu'on mettrait réciproquement les prisonniers en liberté. La Pologne devait en outre envoyer tous les ans de Choczim, qui était de nouveau incorporé à la Moldavie, la somme par laquelle elle se rachetait des incursions des Tatares [II]. Peu de temps après, l'ambassade polonaise partit de Constantinople [1], et fut bientôt suivie par celle de Russie, mécontente de n'avoir pu entraver la dernière négociation [2].

Trois mois après l'avènement de Moustafa, l'ambassadeur de Bethlen Gabor, accompagné du comte de Thurn, arriva à Constantinople pour justifier le

[1] Elle eut son audience de congé le 10 rebioul-akhir (11 février). Hasanbegzadé, f. 164.

[2] *Ambassadori di Moscovia partono con poca satisfazione per non aver potuto impedir la pace di Polonia.* 2 April. *Sum. del. Rel. ven.* Roe, p. 115. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 458.

traité conclu par son maître avec l'empereur, en alléguant la force des circonstances et l'exemple donné par les Turcs eux-mêmes à Choczim. Il avait aussi mission de promettre à la Porte que le prince de Transylvanie recommencerait la guerre sitôt qu'il aurait reçu les secours nécessaires; il demanda, à cet effet, la coopération du pascha d'Ofen à la tête de trente mille hommes. L'ambassadeur anglais, qui avait favorisé la conclusion du traité fait avec la Pologne, et à qui ses instructions prescrivaient d'empêcher tout ce qui pourrait amener la rupture de la paix en Europe, déclara à l'ambassadeur de Bethlen et au comte de Thurn [1], que ni le roi d'Angleterre, ni celui de Bohême (le comte Palatin Frédéric), n'appuieraient aucune démarche de Bethlen dont le résultat pourrait être une incursion des Turcs en Allemagne. Sir Thomas Roe, qui était en outre chargé de veiller aux intérêts du comte Palatin Frédéric, roi de Bohême, obtint pour lui deux lettres du Sultan [2]. L'ambassadeur de Bethlen présenta au diwan le tribut de la Transylvanie [3], et partit au mois d'avril avec les envoyés de Pologne et de

[1] *The Count of Torne* (comte de Thurn) *as procurator from the protestant party in the seaven provinces.* Roe, p. 177. *The Count of Torne began : That the elect King.* Bethlen Gabor, p. 81.

[2] *I have mentioned two letters written from the Grand Signor to the Prince Elector,* p. 147. Kuszewiz se plaint des Bohêmes qui se trouvaient alors à Constantinople : *Certe compertum habeo, Boemos partim hæresi corruptos, partim rebellionis suæ metu anxios, intendisse vera, adgessisse falsa, Legatumque dolo simul et casibus obsectasse,* p. 69.

[3] *Ambassador di Gabor ha bacciato la mano del Sgr. e presentò il tributo solito di 10 m. zecchini.* Febr. 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

Russie, après avoir reçu l'assurance que son maître serait soutenu par le Sultan s'il entrait en campagne [1]. L'empereur, afin de démentir Bethlen Gabor, qui l'avait fait accuser à la Porte d'avoir conclu des traités d'alliance avec diverses puissances chrétiennes, écrivit au Sultan pour l'assurer de ses sentimens d'amitié, et lui annoncer l'arrivée d'une nouvelle ambassade [2]. Le 8 juillet 1623, l'empereur envoya, en effet, à Constantinople Kurz de Senftenau, dans la compagnie de l'ambassadeur turc Ahmedbeg, qui se trouvait encore à Vienne; l'ambassadeur impérial avait mission de présenter au sultan Moustafa des félicitations sur son avènement, et de réclamer Lippa, Arad, Solymos, Waitzen, dont on s'était emparé au mépris du traité de Sitvatorok. Mais de secrètes instructions lui prescrivaient de ne pas s'avancer au-delà de Komorn, avant que les Tatares, qui faisaient des incursions en Hongrie sous les ordres d'Ibrahimbeg, eussent été rappelés. On adjoignit à Kurz de Senftenau Lustrier de Liebenstein, qui devait rester à Constantinople avec le titre de résident, et l'interprète Damian. Avant l'arrivée de l'ambassade à Constantinople, Osman fut déposé, et les lettres de créance

[1] *Ambassador del Transylvano e il Conte della Torre licenciati colla promessa d'assistergli nella mossa. Capitulazione con Polachi consignata dal Vezir all' Ambassadore.* 15 April 1623. *Sum. del. Rel. ven.* Archives I. R. Roe, p. 150.

[2] *Here is arrived a Nuntio from the Emperor, who taking notice of the practice of Gabor in the port has written a most earnest letter fervently desiring the continuance of peace.* 22 Jan. 1622. Roe, p. 127.

durent être refaites au nom de Moustafa. Deux circonstances réclamèrent, vers ce même temps, l'attention de l'ambassadeur de France, Harlay, comte de Cesi [1], de l'ambassadeur d'Angleterre, sir Thomas Roe, et du baile vénitien Giustinani; nous voulons parler des violences exercées par les janissaires de la flotte sur les consuls de ces nations à Smyrne, et du changement de patriarche. Les Turcs prirent prétexte d'un acte insignifiant d'un Vénitien pour lever sur ces consuls une contribution de deux mille à dix mille écus; dans cette circonstance, un sujet de Venise fut mis en pièces. Les ambassadeurs chrétiens avaient tous intérêt à demander le redressement de ces torts, et à empêcher que le beglerbeg de Chypre, fameux par ses pillages, ne fût nommé au gouvernement de Haleb [2]. Mais les plénipotentiaires anglais et vénitien étaient divisés d'opinion avec celui de France sur le remplacement du patriarche. Harlay, poussé par les jésuites [3], provoqua la déposition du patriarche Cy-

1 Flassan, *Histoire de la Diplomatie française*, t. II, p. 268. Roe dit de lui : *The french Embassador was as much too precipitate in complayning of me, as he is in all his actions.* Roe, p. 112.

2 Après avoir extorqué cinquante mille écus aux négocians vénitiens et hollandais, il répondit aux plaintes qu'ils lui adressèrent : « Qu'il se rendait à Haleb, et que, lorsqu'il y aurait obtenu cent mille autres écus, il paierait son ancienne dette. » *So miserable is our case* (dit sir Thomas Roe, p. 148) *that every governor goes as a wolfe poor out and returns fat upon our spoiles.*

3 *Il Patriarca ha fatto saper al Bailo di haver scoperto una trama orditagli dai Gesuiti per farlo deporre, e elegger col favor del Ambassador di Francia un certo Calogero dependente da loro.* Marzo 1623. *Deposizione del Patriarca greco machinata dai Gesuiti con favore della Francia.* 1 Aprile 1623.

rille, qu'on accusait, non sans quelque raison, d'être calviniste [1]. Les Grecs offrirent cinquante mille écus, si on leur rendait leur patriarche destitué [2]; l'ambassadeur français appuya les prétentions des jésuites; les ambassadeurs d'Angleterre et de Venise, les demandes des Grecs.

Mere Houseïn avait acheté des janissaires et des sipahis le grand-vizirat, en leur promettant cent mille ducats; la tyrannie de ces milices effrénées avait atteint son plus haut point; non seulement le trône, mais encore la dignité de grand-vizir se vendait à prix d'or. D'un côté, le désir sans cesse renaissant d'un nouveau présent d'avènement, de l'autre, la mise à l'enchère des fonctions les plus éminentes, exposaient l'Etat à des révolutions et des dangers continuels. Après avoir payé aux janissaires l'*argent de mouton*, leur avoir donné cinq pains de sucre par chambrée, et avoir couvert de tapis de soie le sol de leur mosquée, Mere Houseïn rassembla sur le marché aux viandes les cuisiniers (premiers officiers de l'état-major de chaque régiment), et leur parla ainsi : « Camarades, priez pour la durée du règne de notre » heureux Padischah, et observez le Kanoun. Prenez » partout où vous voudrez votre viande, vos cierges, » et tout ce qui vous est nécessaire; Dieu merci! le

[1] *As for the patriarch himself, I do not doubt but that in opinion of religion he is, as we term him, a pure Calvinist, and so the Jesuits in these parts do brand him.* Roe, p. 102.

[2] *Li Greci desiderando il loro Patriarca deposto hanno offerto* 50 *m. taleri di donativo.* Archives I. R. *Sum. del. Rel. ven.*

» Padischah n'a pas besoin de toutes ces choses. » Les cuisiniers accueillirent par des acclamations les paroles du grand-vizir, qui leur fit distribuer cinquante mille aspres. Cependant, des incendies journaliers ne cessaient d'annoncer le mécontentement des janissaires; le feu éclata successivement à Galata dans les ateliers des selliers, et aux bains d'Ibrahim. Les janissaires manifestaient ainsi leur indignation de la rébellion d'Abaza. Le colonel des janissaires, qui avait été député à Abaza, était revenu d'Asie avec la nouvelle que ce chef était en pleine révolte, qu'il avait conféré à ses créatures les sandjaks du gouvernement d'Erzeroum, qu'il avait imposé sur chaque maison de ce pays une taxe de mille aspres, et levé quinze mille hommes. Ces troupes étaient les restes de l'ancienne armée des rebelles commandée par Karayazidji, Djanboulad, Kalenderoghli, Saïd, Tawil, qui avaient échappé aux poursuites de Mourad le Creuseur de puits, et qui s'étaient rassemblés sous les drapeaux d'Abaza, comme seghbans, ennemis déclarés des janissaires et vengeurs d'Osman. Mourteza-Pascha, sandjak de Karaschehr, qui d'abord avait résisté à main armée aux ordres d'Abaza, ayant été attaqué dans son château, se rendit après un siége de dix jours, et passa dans les rangs des insurgés. Abaza marcha sur Angora et Siwas, et invita par des circulaires les sandjaks de la contrée à faire cause commune avec lui; il fit assassiner le beglerbeg de Merâsch, Koulaoun Yousouf-Pascha, qui s'était joint à lui et qu'il soupçonnait de projets de trahison à son égard. Tayar Mohammed-Pascha,

gouverneur de Siwas, se soumit à Abaza de bonne grâce. Le scheïkh de Kaïssariyé le harangua ainsi en présence de toute l'armée : « Tu es favorisé de Dieu, » Dieu t'a donné la puissance sur les oppresseurs (les » janissaires) ; ne crains rien, la fortune est pour toi. » Lorsqu'il arriva à Kanghri, Noghaï-Pascha le traita splendidement. Abaza, dans tous les villages où il passa, confisqua les propriétés des janissaires. Ceux d'entre eux qui tombèrent entre ses mains furent tués sur-le-champ, ou bien il les fit périr dans les tortures en leur clouant aux talons des fers de cheval. Lorsqu'Abaza-Pascha assiégea Angora à la tête de quarante mille hommes, les beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie reçurent ordre de marcher contre lui, et Mahmoud, fils de Cicala, fut nommé serdar et envoyé en Asie à la tête de quatre mille janissaires et de quatre mille sipahis. Mahmoud s'avança jusqu'à Begbazar, mais il rétrograda jusqu'à Brousa lorsqu'il apprit la supériorité de l'ennemi. Abaza assiégea Brousa pendant trois mois ; il prit la ville à laquelle il coupa l'eau, mais il ne put s'emparer du château ; et, la saison étant avancée, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la contrée de Nikdé.

Les incendies, les progrès d'Abaza, le refus fait par les paschas d'Ofen et de Temeswar de se démettre de leurs gouvernemens, sous prétexte que le Sultan n'avait pas donné l'ordre de leur destitution, la présence de l'ancien grand-vizir et du kapitan-pascha [1] qui tous

[1] *Bassa di Buda e Temesvar non vogliono ubidir ne levarsi di quel*

deux ne s'étaient pas encore rendus à leur exil de Brousa et de Malghara, une révolte des sipahis mécontens de ne pas recevoir l'arriéré de leur solde [1], le bruit sourdement répandu d'un complot tramé par Gourdji Mohammed-Pascha et la sultane Kœsem pour mettre sur le trône Mourad [2], fils de cette dernière, toutes ces circonstances réunies inquiétaient vivement le grand-vizir Houseïn; aussi prit-il la précaution de bannir définitivement à Brousa et à Malghara [3], Gourdji-Mohammed et Khalil, les deux seuls hommes d'Etat capables de lutter contre la désorganisation de l'empire. Houseïn ne cessait de flatter les janissaires pour se maintenir dans son poste, et il était obligé à de continuelles exactions pour satisfaire leurs demandes éternellement renaissantes [4]. Le Sultan presqu'en démence ne pouvait remédier à ces désordres, et la sultane Walidé, femme d'un esprit borné, dut elle-même obéir. Le khodja du sultan Osman, Omer-Efendi, qui avait conseillé le voyage à la Mecque et qui depuis un

governo, dicendo non esser capace il Re a dar questi ordini, ma avania del G. Vezir. Febr. 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

1 *Tumulto dei Spai a causa della pagha.* Marzo 1623.

2 *Voce che Giorgi accordò colla Chiose madre di S. Amurat, con i denari della quale habbia ottenuto il grado di primo Vezir, disegni deponer S. Mustafa.* 18 Febr. 1623.

3 *Cati Humayun e Giurgi d'andar in Brusa, la casa bollata, al fine parte per Brusa.* 2 Aprile 1623. *Calil deposto partira per Malgara.* 29 Aprile.

4 *Cusein s'agita quanto più con ogni cautela presso i Gianizari per mantenersi in grado. Tira il G. Sgr. per la sua stolidita e la Sultana madre donna di poco spirito in manifesta opposizione, ne ad altro intende che ad estorquer denari.* Marzo 1623.

an s'était tenu caché, reparut de nouveau sur la scène, et fut envoyé à la Mecque comme scheïkh du sanctuaire, sur l'intercession des oulémas. Le fils d'Omer, Abdoullah, reçut la place de juge de Menmen comme argent d'orge; le khan de Crimée, Djanibek-Ghiraï, fut déposé et banni à Rhodes avec les revenus du sandjak de Tschirmen; Mohammed-Ghiraï (qui, lors de l'avènement du sultan Osman, s'était échappé des Sept-Tours) fut nommé khan, et son frère Schahin-Ghiraï, kalgha (29 avril 1623) [1]. Pendant que Mere Houseïn s'efforçait de s'attacher les janissaires par ses largesses, les sipahis commencèrent à murmurer du départ forcé de Khalil, le plus aimé de tous les vizirs, et de la monnaie avec laquelle on leur payait leur solde. La piastre leur était comptée à raison de cent aspres, le ducat à raison de cent cinquante, d'après le cours réel d'alors; mais ils ne voulaient recevoir la piastre qu'à raison de quatre-vingts aspres, et le ducat qu'à raison de cent vingt, cherchant ainsi à faire revivre à leur profit le change tel qu'il était sous le sultan Mohammed [2]. Ils accusèrent le grand-vizir de partialité pour les janissaires. Ce mécontentement fut en-

[1] Naïma, p. 367. *Depositione del Re dei Tatari e spedizione di Mehmet Girai in loco suo, l'agente strangolato per l'aviso dato al Re.* 29 Aprile 1623. *Sum. del. Rel. ven.* Archives I. R. Roe, p. 150.

[2] *Somme grosse ed adulazioni del Vezir per sostenersi in quel posto alle milizie, mormorano i Spai della cattiva moneta, voleva valutar nelle paghe il talero a 100 asp. e il Zecchino a 150, ma essi non vollero riceverlo se non al prezzo statuito, il primo a 80, l'altro a 120 aspri, il Vezir le compiacque, la pagha cavata dal Casine del dentro votato assai.* Maggio 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

core fomenté par les intrigues du dernier gouverneur d'Egypte, Beber Mohammed-Pascha, qui, revenu de son gouvernement avec de grandes richesses, avait promis aux troupes un présent de cent mille ducats, et de plus deux cent mille autres ducats pour leur solde arriérée [1]. Les sipahis se rassemblèrent une seconde fois en tumulte sous les fenêtres du diwan, en réclamant contre le cours de la monnaie et la distribution des emplois; on les apaisa en leur donnant de l'or et des places de fermiers publics. Comme il ne restait plus d'argent pour le prochain paiement des troupes, le grand-vizir et la sultane Walidé transférèrent au seraï la Monnaie, et convertirent la vaisselle d'or et d'argent, les freins et les étriers d'argent, en pièces de monnaie courante. Afin de plaire aux janissaires, le grand-vizir se fit inscrire sur leurs rôles [2]. Il pensa à destituer Radoul, voïévode de Valachie, dans l'espoir que celui-ci se rachèterait du malheur qui le menaçait par une forte somme [3]; et, en effet, Radoul obtint sa confirmation dans sa dignité par le

[1] *Commozione dei Spai per occasione di certi carichi soliti distribuirzi fra loro, imputando al Vezir come partiale in Gianizari riserbasse per essi i migliori, scansata col solito mezzo di donativi e non tener divani nei quali possero far tumulto; se crede opera di Mehmet fu Beglerbeg del Cairo con promessa di* 100 *m. zecchini donativo alla milizia e* 200 *m. zecchini a conto delle paghe.* 12 Maggio 1623. *Rel. ven.*

[2] *Il Vezir per obligar i Gianizari si e fatto Gianizaro, e Aga un suo dependente.* Giugno 1623.

[3] 30,000 *Scudi donati al Vezir l'hanno fatto rinunziar di levare Radul di Valachia e fatto imprigionar e bastonare un certo dragomano Cipriolo, che manegiava in favor di Alexandro.* Giugno 1623.

sacrifice de trente mille écus, tandis que le mandataire d'Alexandre, qui avait demandé la place du voïévode, fut condamné à la bastonnade. Les sipahis, dont le grand-vizir tolérait tous les déportemens, frappèrent les maisons de nouvelles taxes; il n'y eut pas jusqu'aux représentans des puissances chrétiennes sur qui s'appesantit l'insupportable joug de la tyrannie militaire. Mere Houseïn fit interdire aux femmes des ambassadeurs étrangers de se promener en voiture hors des murs de la ville. Tous les efforts du ministre anglais pour obtenir de la Porte que les marchands de son pays n'acceptassent les aspres que sur le pied de l'ancien cours, restèrent sans effet [1].

Malgré sa complaisance à permettre aux sipahis toutes sortes d'exactions, Mere Houseïn ne put fléchir cette soldatesque indomptée. Un jour de diwan, une nouvelle révolte ayant éclaté, il fut forcé de s'enfuir. Les sipahis se rassemblèrent sur l'hippodrome, cet ancien théâtre de tant d'émeutes populaires lors des factions vertes et bleues; le moufti et les kadiaskers ne purent obtenir qu'avec peine et à grand renfort d'éloquence, une tranquillité provisoire (2 juin 1623) [2]. Les

[1] *Li Spai aggravano le case con taglie per il Beiramo con fomento del Vezir; proibizione del Bostandjibassi a tutti ambassadori che le loro moglie non escano in carozze fuor di città.* 8 Agosto 1623. *L'ambassador d'Inghilterra in virtù delle sue Capitulazioni pretende che i suoi mercanti valutassero li Osmanini a* 12, *non ha potuto penetrar.* Aprile 1623.

[2] *Fuga del Vezir dai divano per paura dei Spai ridotti nel paese del hippodromo, il Mufti e i Cadilesker s'interpongono e li achetano.* 2 Giugno 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

sipahis envoyèrent des députés aux janissaires, pour les engager à coopérer avec eux à la ruine du grand-vizir. Mais ceux-ci, que Mere Houseïn avait gagnés à sa cause par ses largesses, répondirent qu'il n'appartenait ni à eux ni aux sipahis de s'immiscer dans de pareilles affaires [1]. La puissance et l'arrogance du grand-vizir étaient telles, qu'il n'adressa un rapport sur cette révolte ni au Sultan ni à la sultane Walidé [2]. Il traitait tout ce qui n'était pas janissaire avec une hauteur qui ne connaissait point de bornes. Il fit ce qu'aucun vizir ni aucun sultan n'avaient osé avant lui; il infligea la peine du bâton aux beglerbegs et aux oulémas. Un beglerbeg expira en plein diwan sous le bâton; un juge, dont la conduite était irréprochable, subit cette peine avilissante [3]. Ces atteintes portées aux priviléges des hauts dignitaires déterminèrent l'explosion du mécontentement que les oulémas nourrissaient depuis long-temps à la vue des débordemens

1 *I Spai mandarano ai Gianizari che dovevano unirsi con loro all' estinzione d'un schiavo tirano; li Gianizari affezionati al Vezir grande per i continui donativi riposero, che non havevano ne essi ne i Spai che ingerirsi in cose tali.* Giugno 1623. *Sum. del. Rel. ven.*

2 *Autorità tale del G. Vezir, che in questo moto non ha fatto saper niente ne al G. Signor ne alla madre.*

3 Naïma, p. 368. *Fezliké. Il Vezir avendo fatto bastonar un Cadi si solevava tutto il ordine e ridottosi alla moschea dimandano la deposizione e la testa del G. Vezir, si salvò correndo nella casa del aga dei Gianizari; Cerkes Mehmetbassa eletto Vesir, huomo vecchio e da bene, il quale non vuolse accettarlo, il Vesir e l'aga publicano un finto Catt, che il Vesir fosse conservato nel suo carico, quelli della legge erigono lo standardo di Maomet, il Vezir s'ajuta con denaro per far dissolver la sollevazione, spedisse li Azamoglan contra la moschea, e piu con timor che colla forza li sbandò.* 6 Giugno 1623. *Rel. ven.*

des soldats. Depuis l'avènement du sultan Moustafa, auquel ils n'avaient prêté serment que sous l'irrésistible menace des sabres nus des janissaires, ils n'avaient jamais pu se résoudre à oublier le meurtre d'Osman, et à accepter franchement l'idiot qu'on leur avait imposé pour maître. Ils se rassemblèrent dans la mosquée du sultan Mohammed, qui devint le foyer de la rébellion des légistes, comme celle du Centre avait été le foyer des révoltes des janissaires. Non seulement ils se plaignirent du traitement ignominieux qu'on avait fait subir à un des leurs, mais encore ils accusèrent Mere Houseïn d'irreligion et d'hérésie, et attestèrent qu'ils en avaient eu les preuves de sa bouche même, lorsqu'il n'était que gouverneur d'Egypte. Sous la présidence du grand-juge d'Anatolie récemment destitué, Yahya-Efendi, les oulémas rendirent un fetwa qui condamnait Mere Houseïn comme esprit fort et hérétique, et déclarait légitime sa condamnation à mort. Ils conduisirent de force le moufti à la mosquée, et le supplièrent de citer le grand-vizir devant lui, pour que la justice pût avoir son cours. Le moufti leur répondit : « Tant que Mere Houseïn sera grand-
» vizir, il ne viendra pas ici ; tant qu'il ne sera pas dé-
» posé, il sera difficile de donner cours à la loi. Atten-
» dez ; je vais me rendre chez le Padischah pour lui
» soumettre l'affaire, et, après la destitution de Mere
» Houseïn, je jugerai votre différend avec lui. » Mais lorsque le moufti voulut partir, un des meneurs des sipahis rebelles, Bitschakdjioghli (fils du coutelier), qui s'était mêlé aux oulémas, déguisé sous un surtout

de satin bleu, s'écria : « Ne le laissez pas partir, au-» trement vous serez tous exécutés. » Mais ce cri ne trouva point de retentissement, et le moufti put se rendre au seraï. Cependant le grand-vizir, sitôt qu'il avait appris le rassemblement des oulémas, s'était réfugié à la Porte de l'aga des janissaires, où il convoqua les kadiaskers et où se rendit aussi le moufti ; il leur parla ainsi : « C'est la volonté du Padischah, que » les oulémas réunis dans la mosquée du sultan Mo-» hammed soient dispersés ; et c'est surtout la volonté » de la sultane Walidé. » Il députa ensuite deux agas, Deli-Kasim et Biroudji-Mohammed, aux oulémas. Les deux députés envoyèrent secrètement un tribut au juge de Constantinople, Hasan-Efendi, frère du dernier gouverneur d'Egypte, Beber Mohammed-Pascha, pour l'engager à abandonner les rebelles. Hasan-Efendi, se rendant à ces conseils, prétexta la nécessité de renouveler avant la prière ses ablutions qui n'avaient pas été convenablement faites, et sortit ainsi de la mosquée.

Lorsque les deux agas arrivèrent dans la mosquée, ils trouvèrent le kadiasker destitué, Yahya-Efendi, engagé dans un entretien animé avec les oulémas assis près du mihrab. Hasan-Efendi traita Deli-Kasim et Biroudji-Mohammed de rebelles, et s'écria : « Frap-» pez-les ! » Et les oulémas se précipitèrent aussitôt sur eux. Le scheikh Kazizadé chercha à les protéger, en représentant qu'on devait les écouter ; mais son intervention fut inutile, et ils furent chassés de la mosquée avec des injures et des coups. Pendant ce temps,

Bitschakdjioghli et quelques oulémas s'étaient rendus aux casernes des janissaires pour entrer en pourparlers avec eux. « Le sultan Moustafa, leur dirent-ils; est » privé d'entendement, et les rênes de l'administration » sont en d'autres mains que les siennes. Laissez-nous » appeler un autre prince au trône; que dites-vous à » cela? — De quelque côté que se rangent les oulémas, » nos seigneurs, nous les suivrons, » répondirent les janissaires. Les oulémas, trompés par ces paroles, comptèrent sur leur assentiment. Le grand-vizir, de son côté, envoya aux oulémas le nakiboul-eschráf (l'élu des nobles), chef des émirs, avec des paroles de paix; en même temps il ordonna aux janissaires et à leurs recrues, les adjemoghlans, de se préparer à disperser les rebelles par la force, si on ne pouvait obtenir leur retraite par la persuasion. Dans l'après-midi, le nakib se rendit à la mosquée; il se plaça, pour haranguer les mutins, près de la fenêtre entre le mihrab et la chaire, à l'endroit qu'occupait ordinairement le Sultan le jour de la prière publique. Après avoir épuisé, mais vainement, son éloquence sur les oulémas, il tira de son sein un kattischérif. Les légistes s'écrièrent: « Le » Sultan ne connaît pas même cet écrit, il est d'une » autre main que la sienne! » Et ils chassèrent le nakib de la mosquée aux cris d'*Allah!* Ils prirent le turban d'Akhschemseddin [1], qui était exposé à la vénération des fidèles près de la niche du Koran, le déroulèrent

[1] Akhschemseddin est celui qui avait conduit à la conquête de Constantinople les armées victorieuses de Mohammed II, et trouvé si à propos le tombeau d'Eyoub.

pour en faire un drapeau, frottèrent leurs mouchoirs et leurs habits à cette précieuse relique, puis l'arborèrent au bout d'une pique, sortirent de la mosquée, plantèrent ce nouvel étendard au-dessus de l'escalier qui conduit à la tribune du Sultan, réunirent tous les émirs qu'ils purent trouver, les forçant de s'agenouiller, ainsi que le nakib, devant ce signe sacré de ralliement, et se mirent à réciter la soure de la conquête. Tous les drapeaux des couvens et des tombeaux voisins furent apportés à la mosquée et plantés autour du turban d'Akhschemseddin. Les oulémas avaient une aussi riche collection d'étendards qu'ils pouvaient le désirer, mais ils n'avaient point d'armes; du reste, dit Naïma, elles leur auraient été inutiles, car ils n'auraient pas su s'en servir. Cependant les adjemoghlans s'étaient tenus tranquilles dans leurs quartiers; mais le soir les oulémas ne s'étant pas dispersés, l'aga des janissaires et le kiayabeg Ttscheschtedji-Ali marchèrent contre eux à la tête de leur troupe. Sitôt que les rebelles eurent connaissance de ce fait, la plupart se retirèrent sous prétexte qu'il était tard, et qu'on pourrait se rassembler de nouveau le lendemain. L'aga des janissaires s'arrêta à la mosquée des princes pour y faire la prière du soir; mais quelques janissaires et adjemoghlans impatiens, et un ramassis d'Albanais conduits par le tschaousch Karamanzadé, tombèrent l'épée à la main sur les oulémas qui se trouvaient encore dans la mosquée, et en tuèrent plusieurs. Les cadavres des morts furent jetés dans un ancien canal, pour qu'il ne restât point de traces de ce massacre. Quelques jours

après, les principaux auteurs des derniers troubles, Yahya-Efendi, Schérif-Efendi, Ali-Tschelebizadé, huit recteurs d'académies et quelques juges furent bannis de Constantinople ; le juge de la capitale fut déposé et exilé à la métairie. Beaucoup d'oulémas restèrent cachés pendant quelque temps, pour échapper aux poursuites du grand-vizir, et aux railleries du peuple, qui à la vue d'un molla avec un grand turban ne manquait jamais de crier : « A l'étendard ! à l'étendard ! [1] » Quelques oulémas ayant voulu donner une excuse plausible à leur disparition le jour de la rébellion, en prétextant qu'ils n'avaient pu se rendre avec les kadiaskers à la Porte de l'aga des janissaires, le grand-vizir leur répondit ironiquement : « Mais vous avez » bien pu aller à la mosquée de Mohammed. » Un derwisch, qui s'était fait pendant les troubles le harangueur du peuple, fut pendu sur la place du Petit-Karaman. L'aga des janissaires reçut, en récompense des mesures qu'il avait prises pour réprimer la rébellion, la place de gouverneur d'Egypte ; il eut Tscheschtedji-Ali pour successeur dans sa dignité. Ces événemens ne firent qu'accroître le mécontentement des oulémas et des corps de métiers ; aussi excitèrent-ils sous main Abaza à venger le meurtre d'Osman sur les janissaires.

L'heureuse répression de la révolte ajouta encore à la tyrannie de Mere Houseïn. Devenant tous les jours plus cruel et plus implacable, il ne se lassait point de rendre des arrêts de mort [2]. Un secrétaire du

[1] *Sandjak dibiné.* Naima, p. 370.

[2] *Doppo haver oppresso la sollevazione delli Cadi, il Vesir sempre piu*

diwan, qu'il avait menacé de la bastonnade, donna sa démission [1]; d'autres périrent dans les tourmens. Comme ses cruautés lui réussissaient, il résolut de se défaire par un hardi coup d'Etat de ses ennemis les sipahis et les sipahioghlans. Les bostandjis du seraï, armés en soldats égyptiens, et un certain nombre de janissaires sûrs, devaient, à la première occasion, se rendre au diwan sous prétexte que les vizirs donnaient audience à un ambassadeur, pénétrer par le côté des cuisines dans la seconde cour du seraï, et massacrer jusqu'au dernier tous les sipahis qui s'y trouveraient. Mais parce que c'était l'époque du Baïram, l'exécution du projet sanguinaire de Mere Houseïn fut ajournée jusqu'après les fêtes. Pendant ces solennités, le trésorier de Houseïn s'était rendu dans une boutique pour voir défiler les passans et s'entretenir avec eux. Plusieurs sipahis vinrent et voulurent s'asseoir dans cette boutique; mais le propriétaire les engagea à aller s'établir ailleurs, en leur disant que « la place était prise par un » haut dignitaire, un des confidens intimes du grand- » vizir. » Les sipahis lui répondirent : « Nous sommes » les confidens de l'empereur et nous nous asseyons » où il nous plaît. » Un des gens du trésorier qui dut battre en retraite devant eux ne put contenir son mé-

aspro ed insolente, mandò in esilio molti principali di essi, fa impiccar, e foggar nel mare ogni giorno e bastonar per niente. 13 Giugno 1623.

[1] *Vezir minaccia il Scrivan de Diwan di farlo morir sotto il baston, e Scrivan rinunziò l'officio. Spai comutati contra il Vesir per opera di Mehmet Bostangibassi, valendosi del pretesto dei Spai, di non voler contra Abasa senza la perdita del Vezir.* Sum. del. Rel. ven.

contentement : « Asseyez-vous, leur dit-il, mais après » les fêtes on vous exterminera. » Ces paroles circulèrent aussitôt dans les rangs des sipahis, et au diwan suivant ils assaillirent Mere Houseïn et lui dirent : « Tu veux nous tuer, mais nous ne te voulons plus » pour vizir. » Le kislaraga et la sultane Walidé exhortaient Mere Housein à rendre le sceau; il refusa, et déclara que, s'il se démettait de ses fonctions, il ne s'en démettrait qu'entre les mains des janissaires[1]. Mere Houseïn se réfugia à la Porte de l'aga des janissaires, espérant armer cette milice contre les sipahis, ainsi que l'avait fait Hasan le Fruitier, et assurer la durée de sa puissance par leurs divisions. Quelques janissaires s'étaient déjà en effet prononcés en faveur de Mere Houseïn, lorsque leur nouveau kiaya, Beïram, homme d'une politique rusée, vint combattre ce premier mouvement; il leur représenta que les sipahis étaient leurs camarades, et que le grand-vizir ne les animait contre eux que dans l'intérêt de son pouvoir. Les officiers des janissaires, dit-il, recevaient à la vérité de l'or du grand-vizir; mais qu'importaient ces largesses aux simples soldats? Il n'était pas prudent de se constituer en hostilité avec tout le corps des sipahis ; si les janissaires étaient les plus forts dans la capitale, il n'en était pas de même dans les provinces. Ils ne devaient donc pas se laisser séduire par leurs officiers, et si on leur demandait leur opinion, ils devaient répondre

[1] *Chislaraga d'accordo con Mahomet dispongono la Sultana a persuader al Vezir di dar il sigillo al Signor, Vesir lo nega dare; se lo deve dar, lo dara ai Gianizari.* Sum. del. Rel. ven.

qu'ils voulaient un vizir impartial. Lorsque dans un nouveau soulèvement les sipahis demandèrent la destitution de Mere Houseïn, les officiers des janissaires proclamèrent qu'ils étaient contens de lui ; mais leurs adversaires leur reprochèrent de s'être laissé gagner à prix d'argent, et prétendirent qu'il appartenait aux troupes assemblées de procéder à l'élection d'un nouveau grand-vizir. Alors s'éleva des rangs des janissaires un cri général dans le sens des paroles de Beïram : « Nous aussi nous voulons un vizir impartial ; » nous nous rangerons du côté où seront nos cama- » rades. » Mere Houseïn fut alors forcé de remettre le sceau impérial au moufti, qui l'envoya dans un mouchoir de soie au Sultan (20 août 1623). Le grand-vizirat fut conféré à Kemankesch Ali-Pascha (Ali l'arbalétrier). Le premier acte du nouveau grand-vizir fut de convoquer les kadiaskers et les hauts dignitaires de la cour pour se consulter avec eux sur la déposition du Sultan, que son imbécilité rendait incapable de régner, et dont les faibles mains ne pouvaient préserver l'empire d'une ruine désormais imminente. Il n'y eut qu'une voix sur la nécessité de déposer le Sultan ; mais l'épuisement du trésor public et de celui du Sultan ne permettant pas de donner aux troupes le présent d'avènement ordinaire, c'est-à-dire deux millions de ducats, la réalisation de ce projet présentait de grandes difficultés. Ils s'adressèrent au patriotisme des troupes, qui ayant la conscience des dangers dont était menacé l'empire, renoncèrent volontairement aux gratifications d'usage en pareil cas, et con-

sentirent au changement du souverain. Ainsi le sultan Moustafa, qui se trouvait au palais de Daoud-Pascha, fut transporté au seraï; et, dans la nuit même, les hauts fonctionnaires de la cour et de l'empire vinrent rendre hommage au prince Mourad, fils aîné d'Ahmed, âgé de onze ans, quatrième du nom [III].

La déposition de Moustafa dérivait d'une haute nécessité gouvernementale; car l'incapacité de ce prince frappait le trône de déchéance et laissait les rênes de l'empire entre les mains usurpatrices des soldats. La perte des provinces que des guerres malheureuses avaient enlevées à l'empire, la dépopulation générale, l'exagération des impôts, les exactions de toute nature, les brigandages des gouverneurs et des troupes, la corruption des vizirs et des juges, la puissance que s'étaient arrogée les janissaires et les sipahis, la révolte d'Abaza, la transgression des anciennes lois, étaient autant d'élémens actifs de dissolution. Les provinces de Géorgie, de Ghendjé, d'Eriwan, de Bagdad, de Bassra, formant dix-neuf sandjaks étaient entre les mains des Persans. Les revenus de la couronne s'élevaient autrefois à deux mille quatre cent quarante-une charges d'argent, ou deux cent quarante-quatre millions cent mille aspres; ce chiffre avait été diminué de quarante-huit millions cinq cent mille aspres par suite des pertes de territoire successivement éprouvées par les Ottomans. La plupart des revenus actuels du trône étaient distribués aux favoris à titre d'argent d'orge, ou aux sultanes comme argent de voiles ou de pantoufles, de sorte

qu'il restait à peine dix millions d'aspres pour le trône impérial. Seize ans avant l'époque à laquelle nous sommes arrivés, on avait fait le dénombrement de toutes les communes de l'empire, et elles s'élevaient alors à cinq cent cinquante-trois mille; mais dans le dénombrement qui eut lieu trois ans auparavant, immédiatement avant la dernière guerre de Pologne, ce chiffre s'était trouvé réduit de soixante-quinze mille. Cette effrayante dépopulation était la suite nécessaire des exactions qui accablaient l'empire. Antérieurement aux désordres qui s'étaient glissés dans l'administration, chaque maison ne payait que quarante ou cinquante aspres de taxe foncière, quarante aspres d'awariz ou taxe extraordinaire, un aspre par deux moutons, et trois ou au plus cinq aspres de ghoulamiyé, ou taxe de garçon; mais alors chaque tête redevait au trésor deux cent quarante aspres, chaque maison trois cents aspres d'awariz ou impôts extraordinaires, et chaque mouton un aspre. Les sipahis s'étaient arrogé la perception de ces impôts, et la vendaient tous les ans au plus offrant dans le parvis de la mosquée du sultan Mohammed. Ces nouveaux fermiers du revenu public élevèrent la capitation et la taxe foncière jusqu'à sept ou huit cents aspres, l'argent de mouton jusqu'à sept ou huit aspres par tête de bétail; cette dernière taxe monta en Asie à vingt-six et trente aspres. L'oubli de l'ancien kanoun fit pénétrer chaque jour davantage la désorganisation parmi les esclaves de la Porte, c'est-à-dire les troupes régulières, qui sont d'une part les janissaires, et de l'autre les sipahis

ou gardes de l'étendard. Les rangs des tschaouschs, des exempts (moumdjis), des pensionnés (oturaks) s'augmentaient sans cesse de nouveaux titulaires : le nombre des tschaouschs, qui n'était originairement que de quarante-trois, avait monté jusqu'à cinquante ; celui des moumdjis avait dépassé cent. Par suite, les akindjis, qui constituaient autrefois la plus terrible force des armées ottomanes dans leurs invasions, avaient été réduits de vingt mille à deux ou trois mille. Les troupes irrégulières, c'est-à-dire les yürüks, les mosellemis (affranchis d'Europe), les piadegans (fantassins d'Asie), abandonnaient le service de guerre aux troupes feudataires. Les djebellis (cavaliers) n'étaient plus comme autrefois des esclaves achetés, mais des mercenaires à la solde de la Porte. Un grand nombre de fiefs étaient tombés *en corbeille*, c'est-à-dire, avaient été conférés à des gens qui, bien qu'inscrits sur les rôles, ne paraissaient jamais à l'armée. Lorsque le grand-vizir Nassouh, pour remédier au désordre, passa à Andrinople une revue des feudataires, les domestiques des grands dignitaires à qui avaient été donnés des fiefs de corbeille s'y rendirent armés et habillés en sipahis, de sorte que l'abus subsista comme par le passé. Le corps des sipahis et des silihdars tomba également en dissolution, parce que les tschaouschs qui avaient les rôles entre les mains distribuaient les places vacantes aux serviteurs des oulémas ou aux ouvriers. Une des innovations les plus fâcheuses fut celle de la création d'une candidature dans les rangs des sipahioghlans aux places vacantes

des sipahis, innovation qui fut proposée par le secrétaire des janissaires Akserayi-Mohammed. Une autre non moins pernicieuse est celle qui fut introduite par l'aga Moustafa, et qui permettait au possesseur d'un fief de se faire remplacer. Enfin, un grand nombre de biens de la couronne, dont on accordait autrefois la jouissance temporaire à de hauts fonctionnaires, furent érigés en leur faveur en wakfs ou fondations pieuses inaliénables ; les sipahis, depuis la prépondérance qu'ils avaient prise dans l'Etat, s'étaient attribué l'administration des wakfs et des mosquées. C'est ainsi que périssaient les vieilles lois [1].

Si nous détournons les yeux de la décadence des institutions et de l'empire, amenée par l'impuissance des sultans et la tyrannie des soldats, et que nous examinions en quel état se trouvaient alors la littérature et la jurisprûdence ottomanes, nous les verrons, non sans étonnement, plus florissantes que ne pourraient le faire présumer ces temps de troubles continuels. Mais cet étonnement cessera, si on fait attention à l'influence qu'avait à cette époque le corps des oulémas.

[1] Voyez Kotschibeg, *Traité sur les causes de la décadence de l'Empire*, parmi les manuscrits de Diez, à la Bibliotèque R. de Berlin, nº XVII, p. 27. Le *Rapport* de l'interprète impérial Damiani contient également des notions précieuses sur les causes des deux dernières révolutions et la décadence des institutions de l'empire : *Breve relatione di me Paolo Damiani sopra li negotii ed altri occorsi mirabili accidenti in Costantinopoli, mentre ero Agente di V. M. a quella Porta nel tempo di S. Osman, S. Mustafa e sino il moderno S. Murath come ancora fino alla ultima finita commissione della pace con li Turchi alla campagna di Ghormitt* (Gvarmath). *Datum Costantinopoli* 1 *Dec.* 1623 *finita in Vienna alli* 6 *Luglio* 1625. Archives I. R.

Nous avons vu le moufti et les kadiaskers exercer une action puissante sur toutes les affaires, provoquer des changemens de grands-vizirs et même de sultans; nous les avons vus arborer dans la mosquée du sultan Mohammed le turban du scheïkh Akschemseddin, comme l'étendard de la révolte. Les études seules de la loi ouvraient le chemin à la plus haute dignité judiciaire; aussi la jurisprudence, la théologie, et les sciences qui dans l'esprit des Ottomans leur sont subordonnées, telles que la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie et la médecine, étaient considérées seulement comme un moyen pour arriver aux places de recteur d'académies, de juge, de grand-juge, d'astronome, de médecin ou de chapelain de la cour, et enfin à celle de moufti, qui était accessible à chaque ouléma. Le zèle avec lequel étaient poussées les études dans les diverses branches des connaissances, s'explique facilement par les récompenses qu'obtenaient les services scientifiques. Les sultans qui depuis Mohammed II le Conquérant, jusqu'à l'imbécile Moustafa, avaient protégé les poëtes, et avaient été poëtes eux-mêmes, favorisèrent singulièrement le développement de la poésie turque; l'idiotisme de Moustafa, que l'on interprétait comme la préoccupation d'un esprit perdu dans un monde supérieur, fut un encouragement donné aux scheïkhs mystiques.

Puisque nous recherchons quel fut l'état de la littérature ottomane pendant les vingt dernières années depuis la mort du sultan Mohammed jusqu'à la fin du règne de Moustafa, devançons l'époque san-

glante de Mourad IV, pour citer le petit nombre de noms célèbres dans les sciences, qu'on remarque dans cette période stérile; aussi bien il nous serait difficile d'interrompre plus tard le fil de notre récit, pour jeter un regard sur la littérature, et de faire une halte au milieu des lugubres événemens de ce règne de terreur, où la hache du bourreau ne se reposa pas un instant, et où les annales de l'empire sont écrites avec du sang. Les biographies des légistes et des scheïkhs, les anthologies des poëtes offrent tous les élémens désirables d'une histoire détaillée de la littérature et de la jurisprudence ottomanes; mais ces différentes collections se taisent entièrement sur les historiens, toutes les fois qu'ils n'ont pas appartenu au corps des oulémas, ou qu'ils n'ont point composé d'œuvres poétiques. Le silence des biographies des légistes par Taschkœprizádé, Attayi et leurs continuateurs sur les historiens qui, tout en ayant occupé des emplois élevés dans l'Etat, tels que ceux de nischandji, de defterdar, de sandjak et de pascha, n'ont cependant pas été oulémas, donnent une preuve de cet esprit d'exclusion auquel semblent inféodées les diverses coteries, dans tous les temps et chez tous les peuples. Le sénat de Rome et de Carthage, l'église anglicane et les oulémas ottomans n'ont rien à se reprocher là-dessus. La plupart des oulémas et des scheïkhs cités dans les biographies ottomanes n'y figurent point à titre de littérateurs, et leur nom n'a été transmis à la postérité que parce qu'ils avaient occupé de hautes fonctions, tandis que les hommes d'un esprit distin-

gué, qui ont raconté les événemens auxquels ils ont été mêlés en qualité de témoins ou d'acteurs, en sont totalement exclus. Si les historiens Loutfi, Hasanbeg-zadé et Ali n'avaient pas acquis un autre genre d'illustration, et n'avaient pas été, le premier grand-vizir, le second reïs-efendi, le troisième poëte, les biographies ottomanes n'auraient point parlé d'eux; leurs noms n'ont été sauvés de l'oubli que par les biographies des grands-vizirs, des reïs-efendis et des poëtes. Les historiens passés sous silence par les biographes ottomans sont : Petschewi de Fünfkirchen, qui avait d'abord été secrétaire du grand-vizir Lala Mohammed-Pascha, et comme tel négociateur des deux capitulations de Gran, lors de la perte et de la reprise de cette ville, qui devint ensuite defterdar du Diarbekr, et beglerbeg de Rakka, à la fin du règne de Mourad IV, époque à laquelle finit son histoire; le fils du nischandji Mohammed, auteur d'une histoire générale depuis la création du monde jusqu'au sultan Souleïman, intitulée *Miroir des Créatures* [1]; Saffi, qui fit le récit du règne du sultan Ahmed, moitié en prose, moitié en vers; Mohammed, fils de Seadeddin, continuateur de l'ouvrage de son père, la *Couronne des Histoires* [2]; l'Albanais Mohammed, écrivain du di-

[1] *Miretoul-Kaïnat*. Il mourut en 1031 (1621); il écrivit encore deux autres ouvrages : *Nouroul-Aïn* (la Lumière des yeux) et le *Djamioul foussouleïn* (Collecteur des deux chapitres de la célèbre Collection des Fetwas). Hadji Khalfa, à l'occasion de la mort du nischandji Mohammed, dit que la moitié de son histoire n'était que des contes israélites et musulmans. *Fezliké*.

[2] Mort en 1024 (1615). *Fezliké*, Attayi.

wan, qui rassembla les annales de quatre-vingt-sept dynasties islamites, sous le titre de *Choix des Histoires,* ouvrage qu'il offrit d'abord au sultan Osman, puis à Mourad IV, après avoir ajouté à la collection primitive une *Histoire spéciale des Ottomans;* le juge d'Eriwan Djerrahzadé, qui décrivit la guerre de Perse et la conquête d'Eriwan par Schah-Abbas, sous le sultan Ahmed; Nouri, juge de Bagdad, qui raconta la prise de cette ville, sous Mourad IV; Toughi, l'historien de la déposition d'Osman II; Nadiri, qui chanta ce malheureux prince dans le *Livre des Héros.* Houkmi, Khodja Houseïn et Sari Abdoullah auraient eu aussi peu à se louer que les précédens des biographes ottomans, s'ils n'avaient rempli tous trois les fonctions de reïs-efendis ou de secrétaires d'Etat pour les affaires extérieures, et n'avaient trouvé place à ce titre dans les *Biographies des Reïs-Efendis,* par Resmi-Ahmed. Houkmi, nommé deux fois reïs-efendi et une fois nischandji, avait été également revêtu de la dignité de schehnamedji ou chantre du *Livre des Héros,* dignité créée par Souleïman, et dans laquelle l'avaient précédé le Persan Arifi, Lokman et Talikdjizadé. Le reïs-efendi khodja Houseïn traduisit de l'arabe, sur l'ordre de Mourad, l'histoire générale, intitulée *Connaissances des Empires*[1]; il composa en outre un grand ouvrage historique, connu sous le nom de *Raretés des Événemens*[2]. Enfin, le reïs-efendi Sari Abdoullah, auteur de plusieurs œuvres mystiques et commenta-

1 *Akhbared-Düwel.*

2 *Bedaïoul-Wekaii,* à la Bibliothèque de Vienne.

teur du Mesnewi, fit une collection de pièces d'État, sous le titre de *Règle du Style épistolaire* [1], qui contient cent cinquante lettres de sultans et d'autres documens. Cette collection fait dignement suite à l'*Indja* du reïs-efendi Feridoun.

Après les historiens, nous devons mentionner les encyclopédistes, les grammairiens, les rhéteurs et les poëtes, bien que, d'après l'appréciation ottomane, nous eussions dû parler successivement des théologiens, des légistes et des scheïkhs. Kemal, marchant sur les traces de Newii, auteur d'une encyclopédie de douze sciences, intitulée *Résultats des Connaissances* [2], et digne héritier de la réputation littéraire de son père Taschkœprizadé, qui avait laissé une encyclopédie de trois cent sept sciences, intitulée *Objets des Sciences*, traduisit en turc une encyclopédie arabe. Molla Ali [3], d'Akkerman, composa un traité sur cinq sciences, qu'il dédia au khan des Tatares. On remarque parmi les grammairiens les plus distingués de cette époque : Molla Mohammed, d'Aïdin, qui fit des extraits des œuvres classiques turques [4]; Molla Akkaftan, de Kastemouni, qui écri-

1 *Destouroul-Inscha*. Ses autres ouvrages sont : *Nassihatoul-Moulouk* (Conseils pour les Rois), *Semratoul fouad* (Fruits des Cœurs), *Dourret* (la Perle), *Djewheret* (le Joyau).

2 *Netaïdji Founoun, Touti we fagh, Hasbi hali diw.* Mort en 1007 (1598).

3 Mort en 1030 (1620).

4 Molla Mohammed d'Aïdin, célèbre sous le nom de Yeschi Efendi, mort en 1016 (1607). Il écrivit un ouvrage intitulé *Mounkahati meschruhe* (Extraits de Choix), un commentaire sur le *Moulteka* et le *Gülis-*

vit une grammaire, et traduisit des écrits arabes sur les déclinaisons, la syntaxe, la prosodie et la versification [1]; Mohammed Daoudzadé, auteur d'un dictionnaire, intitulé *l'Enfant trouvé*, qui contient des rectifications sur le dictionnaire arabe de Djewheri [2]. C'est le beau temps du style épistolaire turc : on en trouve la preuve dans la *Collection des pièces d'État* du reïs-efendi Sari Abdoullah. Les oulémas et les secrétaires d'État s'étudiaient, dans leurs lettres, à se surpasser mutuellement en élégance. Hadji Khalfa donne la palme du style épistolaire à Kerim-Tschelebi, qui composa des biographies arabes et les traduisit en turc [3]. A côté de Kerim-Tschelebi, brillèrent Nerkesi [4], Ghanizadé, le poëte; Amizadé Haleti [5], Newizadé Attayi [6]; Kinalizadé Kerami, frère du célèbre biographe des poëtes; Scheïkhi, collecteur des lettres de Nerkesi [7]; Okdjizadé, dont le père fut reïs-efendi, puis pascha de Haleb; Okdji Mohammed-Pascha [8];

tan, abrégea le *Dictionnaire* de Djewheri, le *Catéchisme* de Birgheli (Tarikati Mohammediyé) et le *Jardin* (Raouza) d'Imam Sendousi.

1 Traducteur de la *Katiyé* et de la *Mokademat*; mort en 1028 (1618).

2 Mort en 1031 (1621). *Lakit* (l'Enfant trouvé).

3 Mort en 1038 (1628).

4 Ses lettres se trouvent à la Bibliothèque I. R., nº 58.

5 Mort en 1040 (1630). Il laissa des notes au *Minar*, un commentaire sur le *Maghniol-Lebib* (Recueil d'Élégies), et trois à quatre mille ouvrages marqués de ses notes.

6 Mort en 1000 (1591).

7 L'*Inscha* de Scheïkhi se trouve à l'Académie I. R. de Vienne. Voyez Eichhorn, *Histoire de la Rhétorique turque*, p. 1680.

8 Mort en 1039 (1629); auteur du *Menschaol-Inscha*, d'un *Erbaïn*, ou *Collection de quarante traditions*.

Weïsi le poëte [1], dont la vie, mêlée aux événemens politiques du règne de Mourad IV, appellera plus d'une fois notre attention; et Toursounzadé [2], dont les sentences servent encore aujourd'hui de modèle dans les tribunaux turcs. Au nombre des deux cent cinquante poëtes que le poëte Riza cite dans ses biographies, on remarque Newizadé Attayi, qui écrivit la vie de mille légistes, et cinq poëmes romantiques, à l'imitation de Nisami, le grand poëte romantique des Persans, et des Turcs Sinan Mouidi et Bihischti [3]. Newizadé Attayi eut pour rivaux: Kafzadé, auteur d'un poëme sur le sujet populaire en Orient de *Leïla et Medjoun*, et d'un livre sur les tavernes [4]; Hasan Adil, d'Ischtip, auteur du *Schah et du Mendiant* [5]; Woudjoudi, qui traduisit le *Miroir des Rois* [6] de Ghazali, et composa les poëmes intitulés *la Fantaisie et l'Amie, la Beauté et le Sentiment;* Rizaati, qui écrivit *Leïla et Medjoun, Yousouf et Souleïkha.* L'Albanais Ahmed fit un livre des légendes, imité du *Jardin des Bienheureux* de Fouzouli; le Bosnien Derwisch traduisit le *Livre de la Libéralité* de Dünyaï; Kizildjé Khaïreddin, de Pergame, écrivit un commentaire turc sur la célèbre kassidé *Mounferidjé* [7]; Hasan Yourini commenta également la kassidé *Han-*

1 Weïsi, dans Attayi, n° 905; dans Riazi, n° 368; dans Riza, n° 249.

2 Mort en 1019 (1610). — 3 Mort en 1044 (1634). — 4 Mort en 1031 (1621). — 5 *Schah ou Keda.* Mort en 1026 (1616).

6 *Tibroul-mesbouk fi nassaïhil-moulouk.* Les titres de ses deux autres ouvrages sont : *Khial ou yar* et *Schahid ou maani.* Mort en 1021 (1612).

7 Mort en 1026 (1616).

fakhdjiyé, et *le Diwan* du poëte mystique arabe Ibn Faridh[1]; le fils de Roustem-Pascha, Molla Houseïn, composa, commme autrefois Deli Burader, des lettres rimées[2], et Nigisari, des poésies satiriques[3]. Nous aurons plus d'une fois occasion de citer les satires de Nefii, sa vie politique étant intimement liée aux événemens du règne de Mourad IV. Scherif Efendi[4], chef des émirs, les mouftis Esaad et Mohammed. fils de Seadeddin, amplifièrent le célèbre poëme épique de Mohammed et le *Borda* de Boussiri. Au nombre des poëtes turcs, il faut compter les khans de Crimée, Ghazi-Ghiraï, qui avait adopté le nom de Ghasayi, son fils Seadet-Ghiraï, surnommé Arifi, et Behadir-Ghiraï, fils de Selamet-Ghiraï, qui a signé ses œuvres du nom de Rèsmi. Les sultans de cette époque composèrent aussi des ghazèles : le sultan Ahmed sous le nom de Bakhti, c'est-à-dire *l'heureux;* le sultan Osman sous le nom de Farsi (le Persan), et le sultan Mourad IV sous le nom de Mouradi (*le bienveillant*). Osman, dont le règne si court fut terminé par une si déplorable catastrophe, commanda à trois poëtes un livre impérial, c'est-à-dire un poëme sur son règne : Nadiri[5], digne émule des poëtes persans Gounabadi et Hatifi, fit sur ce sujet deux mille distiques, et conduisit son récit jusqu'à l'époque de la malheureuse guerre de Pologne; Kemal[6] n'écrivit que l'introduc-

1 Mort en 1040 (1630). — 2 Mort en 1023 (1614). — 3 Mort en 1025 (1614). — 4 Mort en 1040 (1630).

5 Nadiri mourut en 1036 (1626); il s'appelait Ghanizadé et était fils d'Abdolghani; il laissa des notes sur l'*Exégèse* de Beïdhawi et un *Diwan*.

6 Kemal, mort en 1030 (1620).

tion de son poëme, la mort l'ayant frappé quelque temps avant le Sultan, son héros.

Des cinq cents légistes et scheïkhs, que compte Attayi dans les quarante années qui s'écoulèrent depuis la fin du règne de Mohammed III jusqu'à la mort de Mourad IV, quelques-uns seulement peuvent prétendre à une gloire littéraire. Nous avons déjà parlé des mouftis, à l'occasion des événemens dans lesquels ils ont joué un rôle, et nous le ferons encore lorsque les nécessités de notre histoire nous ordonneront de reporter notre attention sur eux. Les légistes de cette époque qui se sont le plus distingués par leurs œuvres sont : Alti Parmak [1], traducteur des *Degrés de l'état de Prophète* et des *Galeries des Portraits historiques ;* Risaï Ali-Tschelebi, juge de la Mecque, qui réunit dix grandes collections de fetwas dans un volume, sous le titre de *Retour de la Jeunesse;* Menaw Hedayet, qui laissa une grande quantité d'œuvres de jurisprudence ; le moufti d'Ouskoub, qui fit une collection de fetwas et écrivit des poésies [2] (Attayi cite, dans ses *Parfums des Fleurs*, quelques vers du *Magasin des Secrets* de cet auteur) ; Karadja Ahmed [3], de Hamid, qui fit une continuation aux biographies de Taschkœprizadé ; Molla Kafi, auteur d'un commentaire en quatre volumes sur la dogmatique de Koudouri [4]. Le molla Mohammed Tabibzadé, c'est-à-dire

[1] Alti Parmak, mort en 1033 (1623). *Maaridji nouboumwet ; Nouzhetoul-djihan.*

[2] Mort en 1039 (1629). *Aoudesch-schebab.* — [3] Mort en 1020 (1611). — [4] Mort en 1024 (1615).

fils du médecin, a laissé un grand ouvrage de médecine, intitulé *Jardin des Gens en santé et Bocage des bien-portans* [1]. Nous avons déjà fait connaître l'astronome Mounedjim-Tschelebi, lorsqu'il a été question de ses prédictions astrologiques [2]; Ghoubari [3] et Mohammed Djerrazadé [4] se sont fait, par leurs œuvres, une réputation méritée; Mohammed Atoufi a écrit sur la chimie [5]; le chef des émirs Allamé, pour plaire à Mourad IV, fit un traité sur les moyens de remplacer le café par les cosses de fèves, et condamna l'usage du tabac à fumer [6]; Kazizadé ne joua pas le rôle d'un savant, mais celui d'un fanatique. Mais, parmi les scheïkhs, aucun ne jouit d'autant de considération que Mahmoud Efendi, de Scutari, dont la cellule fut souvent le refuge des vizirs, qui, après leur déposition ou leur bannissement, prenaient le froc du derwisch moins pour faire pénitence que pour attendre des circonstances favorables à leur rentrée au pouvoir. Mahmoud a écrit des traités mystiques en arabe et en turc [8], et des poëmes conçus dans le même esprit d'ascétisme. Ismaïldedé [9], d'Angora, scheïkh du cloître des Mewlewis, élevé à Galata par Iskender-Pascha, commenta le *Mesnewi* du fondateur de son ordre, Djelaleddin Roumi, et ajouta à cet ouvrage un septième volume. Le traité d'Ismaïldedé en faveur du

1 Mort en 1025 (1616).

2 *Raouzatoul-assha we daouhatoul-Elia*. Mort en 1029 (1619).

3 Mort en 1040 (1630). — 4 Mort en 1034 (1624). — 5 Mort en 1025 (1616). — 6 Mort en 1016 (1607). — 7 Mort en 1043 (1623). — 8 Mort en 1038 (1628). — 9 Mort en 1041 (1631).

tambour et de la flûte, au son desquels se faisaient les danses des derwischs, fut combattu par le scheïkh Ibrahim, dont la profession, avant qu'il s'adonnât aux sciences, était de charmer les serpens, et qui avait écrit un livre sur l'interprétation des songes [1]. Il reste encore d'Alibeg, fils de Khosrew et originaire de Nicée, un des descendans d'Edebali, disciple du scheïkh Mahmoud et auteur d'un traité d'alchimie, une lettre adressée à Mahmoud, avec cette suscription : « Le » plus faible des disciples au maître le plus parfait. » La réponse de Mahmoud porte : « Le plus faible des » pauvres au plus savant des oulémas [2]. » Le scheïkh Ibrahim Likani, un des plus grands légistes égyptiens, a laissé divers traités sur l'essence de l'unité, l'usage du tabac et autres sujets [3]. Yahyaeddin Etmekdjizadé, successeur du scheïkh Gulschenzadé en Egypte, eut pendant sa vie la réputation d'un saint, et passa pour avoir des connaissances surnaturelles, à cause de son *Dictionnaire de la Langue des Oiseaux* [4]. Le scheïkh Aboulghaïh, de Tunis, traducteur des *grandes Collections des Traditions*, par Boukhara, employa ses immenses richesses à la construction de cloîtres et d'écoles, et à l'achat de copies des œuvres de Boukhara, dont il possédait jusqu'à mille exemplaires : son *Tarikatnamé* [5], ou *Préceptes de la Vie contemplative*, fut apporté à Constantinople par son disciple et successeur Seïd Mohammed. Ewlia Mohammed Efendi, imam d'une mosquée sur le marché des fripiers à

[1] Mort en 1042 (1632). — [2] Mort en 1018 (1609). — [3] Mort en 1040 (1630). — [4] Mort en 1014 (1605). — [5] Mort en 1031 (1621).

Constantinople, fut le plus célèbre lecteur du Koran de son époque [1]. Le scheïkh Omer Efendi, disciple d'Abdoulmoumim, scheïkh des interprètes, est enseveli dans le couvent de son maître [2]. Le combat entre le mysticisme qui pénétrait audacieusement dans les plus profonds replis de la métaphysique, et la foi stricte, qui se bornait à l'interprétation rigoureuse des textes sacrés, prendra, sous le règne suivant, un caractère encore plus déterminé par la lutte des sophis et des kazizadelüs, ou partisans de Kazizadé [IV].

[1] Mort en 1045 (1635). — [2] Mort en 1033 (1623).

FIN DU TOME HUITIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU HUITIÈME VOLUME.

LIVRE XLII.

I. — Page 6.

Traduction d'une lettre du grand-vizir Ibrahim à l'archiduc Mathias, immédiatement après la prise de Kanischa, datée du 1er rebioul-ewwel 1009 (10 *septembre* 1600).

Gloire du plus grand parmi les princes chrétiens, élu des meilleurs parmi le peuple du Messie, conciliateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, qui possèdes les preuves de la gloire et de la puissance, Archiduc Mathias (que ta fin soit heureuse!) Nous vous informons en vous envoyant les salutations qui ornent l'amitié et qui sont dues à l'amour : que votre lettre nous est parvenue et que nous avons entendu tout ce que vous nous faites savoir. Lorsque l'année passée nous nous trouvâmes en état de ravager avec nos armées, immenses comme les mers, tous les pays jusqu'aux portes de Vienne et de Prague, et que rien ne pouvait s'opposer à notre marche, nous reçûmes des lettres de Palfy, de Doccy Peter (?), du médecin Pezzen, de Negroni et de vous-même,

dans lesquelles vous nous proposâtes de nous retirer et de ne point continuer notre marche sur Pest, protestant que vous vouliez envoyer une grande ambassade à Ofen pour conduire à leur terme les négociations relatives à la paix. Nous, pleins de confiance dans vos paroles et mus seulement par le désir de favoriser l'envoi d'une ambassade, nous avons ordonné la retraite d'une si grande armée et nous nous sommes rendus à Pest où nous avons séjourné pendant vingt jours sans que nous reçussions de vous ni ambassade ni autre nouvelle. Lorsqu'ensuite nous continuâmes notre marche, nous apprîmes à une distance de trois à quatre stations de la ville que votre maître avait mis le siége devant Kaposwar et s'était emparé des châteaux forts de Bolondwar et de Sentgral. Etonné de cette conduite, et ne pouvant deviner la cause d'une semblable violation de la foi jurée, nous nous sommes rendus à Belgrade, grâce à Dieu! ceux-ci durent se retirer les *figures noires* (avec honte). Comme pendant l'hiver vous n'envoyâtes nulle part des troupes pour battre le pays, nous ne permîmes aucune excursion aux nôtres. Les choses en étaient là, et nous nous disposions à vous envoyer Mourad-Pascha et notre kiaya, afin d'amener une paix définitive, lorsque plus de quatre-vingts de vos éclaireurs violèrent avant Pâques notre territoire. Ils saccagèrent les faubourgs et la forteresse d'Essek, et incendièrent Fleschmarta (Fœlesmart ?) et Baya; mais ayant été attaqués à Illok par Mourad-Pascha et notre kiaya, ils furent repoussés par la grâce de Dieu, et se retirèrent la figure noircie de mille façons. N'ont-ils pas en outre attaqué par surprise le château de Gyula situé de ce côté de la frontière, saccagé le faubourg et pillé tout ce qui s'y trouvait? Le général commandant sur la frontière de Bosnie, qui au surplus est un de vos parens, n'a-t-il pas attaqué un grand nombre de nos châteaux, et commis toutes sortes d'infamies contraires aux promesses antérieures et à la foi jurée? Vos voïévodes Nowak et Marco, le fou, nous annonçaient avec jactance qu'ils marcheraient sur

Belgrade, et lorsque nous y dressâmes notre camp, ils voulaient nous attaquer. Nous envoyâmes ensuite, au mois d'avril Mourad-Pascha et notre kiaya Mohammed pour voir quels étaient la raison d'une conduite aussi contraire aux promesses faites et le motif de ces incursions, et nous leur donnâmes l'ordre de se rendre à Ofen pour s'entendre avec les plénipotentiaires du roi, et signer la paix avant que notre armée se mît en marche, si celui-ci la désirait sincèrement. Ces envoyés rencontrèrent, chemin faisant, vos coureurs, et voici déjà près de sept mois qu'ils se battent avec eux. Jusqu'à ce jour ils ont coupé plus de huit mille têtes de ces heiduques, fait plus de deux cents prisonniers, enlevé un grand nombre de drapeaux et emporté de Szigeth seule dix-huit cents fusils. Ces prisonniers sont maintenant chez nous; en voyant cela, je me remis en marche, me dirigeant sur Ofen, afin de conclure la paix conformément à ma première promesse, dès que vous la voudriez, ou d'agir suivant les circonstances dans le cas contraire. Après avoir passé le pont d'Essek, les heiduques qui avaient brûlé le pont de Segsad et coupé le chemin d'Ofen, nous forcèrent à nous diriger sur Szigeth, car il n'était pas possible de nous arrêter avec une si grande armée pendant quinze ou vingt jours en attendant la construction d'un nouveau pont. La Providence divine guidait nos pas, car en arrivant sur cette frontière et en demandant ce qu'étaient devenus les garnisons des châteaux forts, nous apprîmes qu'elles étaient toutes sorties pour battre les pays voisins. Sur notre demande : De quel côté se sont elles dirigées? on nous répondit que les troupes de Babocsa et de Kanischa saccageaient sans cesse ces pays, qu'elles faisaient même prisonniers les pauvres habitans qui paient impôt des deux côtés, qu'elles violaient publiquement (que le ciel nous en préserve!) leurs filles et leurs fils en présence de leurs pères, enfin (que le ciel nous en préserve encore!) qu'elles commettaient les mêmes crimes sur les pères en présence de leurs fils. Dans quelle religion est-il permis de jeter un

grand nombre de pauvres dans le feu, de les en retirer pour les plonger dans de l'eau froide, afin de les contraindre par ces tourmens à indiquer l'endroit où ils tiennent cachée leur fortune? Lorsque nous leur demandâmes pourquoi elles en agissaient ainsi et si elles ne savaient pas que nous avions reçu une lettre du roi renfermant la promesse qu'aucune troupe de coureurs ne serait mise en campagne, elles répondirent : « Nous ne savons rien du roi, le roi ne nous donne pas à manger et nous vivons de notre sabre. » Comme les sujets nous adressèrent leurs plaintes et nous supplièrent de les protéger en nous représentant que si nous nous retirions avant de les avoir mis à l'abri de ces vexations, eux aussi seraient forcés d'abandonner les frontières; nous nous disposâmes à punir ce peuple qui ne vous obéit pas davantage et qui opprime les pauvres sujets par des infamies défendues dans toutes les religions et chez tous les peuples. En nous dirigeant sur Babocsa et Kanischa, nous trouvâmes un grand nombre de vos châteaux abandonnés; aussitôt que nous aurons soumis avec la grâce de Dieu la forteresse de Kanischa, nous marcherons contre votre général pour le battre. En un mot, je vous somme, toi, archiduc Mathias, et *Sa Majesté royale*, par les quatre saintes écritures, le Pentateuque, les Psaumes, l'Evangile et le Koran, de me dire dans quel livre saint, dans quelle religion il est permis de violer publiquement, en présence les uns des autres, les enfans et les pères des sujets, et si c'est vous ou nous qui avons rompu la paix. Je vous conjure par Dieu, l'Evangile et le Saint-Esprit du Seigneur Jésus, d'envoyer ici un des vôtres pour qu'il inspecte les châteaux, les faubourgs et les ponts incendiés, et se convainque de l'étendue des dommages qu'on a causés aux pauvres sujets et des cruautés qu'on a exercées contre eux; vous verrez alors si la rupture du traité doit être imputée à vous ou à nous. Pouvez-vous dire que jamais un parti de nos coureurs ait commis des dévastations semblables? Les provinces sont les fiancées des souverains, et nous ne pouvons

voir d'un œil indifférent que vous violiez ainsi notre territoire. Si vous vous tenez tranquilles, nous nous tiendrons tranquilles aussi; autrement nous devrons agir comme vous. Je jure par Dieu le tout-puissant, par ma religion et par ma foi, que je maintiendrai ma parole donnée; ma résolution est de marcher de nouveau sur Ofen, afin d'entrer avec vous en négociations pour rétablir la paix si vous la voulez sincèrement. Jusqu'à ce jour, nous ne nous sommes jamais rendus coupables d'aucune violation des traités existans, sachez le bien. Ecrit le 1er rebioul-ewwel 1009 (10 septembre 1600).

II. — Page 39.

On trouve, dans la réponse de l'empereur (manuscrits de la Bibliothèque I. R., n. 329), ces mots sur ces trois ambassadeurs : « Quem ad Nos Serenitas Vestra legatum » misit, Zeinelchanbeg sane quam libenter mittimus. Cum » in expeditione prioris V. Serenitatis legati Zeinelchanbegi » versaremur, supervenit alter ejusdem legatus Ahmetkuli- » beg, » et qu'il avait entendu avec plaisir la nouvelle des avantages remportés sur les Turcs. « Retulit quoque le- » gati Nostri in itinere mortui (*Kakasch*) famulus (*Tectan-* » *der de la Jabel*), quam humaniter a Ste. Va. exceptus » fuerit, quam se ipsam in communem hostem animatam » ostenderit, quod Nobis gratum et jucundum fuit. Cum » Stis. Vræ. legatus Hasanbeg, quem ad Franciæ regem » misit, huc iter eo tempore haberet, quo alii duo ejusdem » legati rediissent, eadem illum humanitate qua reliquos » duos accepi, donec conjunctim demitterentur. » Il est donc question ici de trois ambassadeurs persans : Seïnelbeg, Ahmed-Koulibeg et Hasanbeg; ces ambassades ne sont connues d'aucun historien européen, sans en excepter Malcolm.

III. — Page 60.

Aladjaatlü Hasan est le septième personnage portant le

nom de Hasan dont parle l'histoire du règne de Mohammed; savoir : 1° Hasan-Teryaki (le consommateur d'opium), le brave défenseur de Kanischa; 2° Hasan-Tirnakdji, exécuté vers la fin de l'année 1602, pendant la révolte des sipahis; 3° Hasan-Saatdji (l'horloger), jeté en prison dans la même révolte, puis gracié de la vie sur les demandes des janissaires, et enfin exécuté; 4° Hasan-Yemischdji (le fruitier), le grand-vizir, tombé victime de la haine allumée par lui entre les janissaires et les sipahis; 5° Hasan, fils de Sokolli, tué d'un coup de fusil par un rebelle à la porte de Tokat; 6° Nakkasch-Hasan (le peintre); 7° Hasan-Aladja Atlü (Hasan avec le cheval pie).

IV. — Page 67.

Les treize articles de ce document, ayant force de traité, daté du 1er schàban (1013 23 décembre 1604), ont été ignorés jusqu'ici dans l'histoire de la diplomatie; les voici : 1° les captures faites par les pirates doivent être restituées; les villes de Modon, Koron, Prevesa, Sta. Maura doivent s'abstenir de toute protection à leur égard; 2° les esclaves faits pendant la paix doivent être mis en liberté; 3° les différends des négocians vénitiens seront conciliés par le baile; 4° les bâtimens entrant dans les ports de Galata, Radosto et Gallipoli seront exempts de l'impôt Kassabiyé; 5° défense est faite aux navires ottomans de prendre aux bâtimens vénitiens du sucre, des vivres, etc.; 6° les soldats réfugiés en Turquie doivent être rendus; 7° toute personne naviguant sur des vaisseaux vénitiens jouira d'une sécurité pleine et entière; 8° les bâtimens turcs doivent s'abstenir de demander des présens aux navires vénitiens; 9° les navires de Kandie ne doivent pas être grevés d'impôts, ainsi qu'il avait été stipulé dans la capitulation avec Mohammed II; 10° les receveurs des impôts (Carageri Cataveri) et les préposés au partage (Cassam), ne doivent pas s'immiscer dans les affaires des négocians vénitiens; 11° les dommages causés par les Usco-

ques de l'Autriche ne seront pas imputés aux Vénitiens; 12° les pélerins pour le Saint-Tombeau à Jérusalem ne seront pas molestés; 13° les procès des Musulmans avec les consuls de Haleb, Bagdad et le Kaire, devront être soumis à la Porte.

V. — Page 67.

Les lettres les plus curieuses écrites dans le cours de cette année se trouvent dans les *Fascicoli delle scritture turchesche* (Archives I. R.); savoir : « 1° Lettera portata à » Venezia per Calil Ciaus da Hasan Gran Vezir, data a » Belgrado, Ramazan 1010 (Marzo 1602), ringrazia la re- » publica di contener li Uscochi, e di non aver soccorso » il Re di Vienna, domanda che i succorsi, che devano » venir del Re di Spagna, non passino per paese loro; » 2° lettera di Hasan Gran Vezir (le Fruitier) 1603, ha rice- » vuto al suo ritorno d'Ongheria le lettere del dominio; » 3° Lettera d'Alibassa (le tranchant) 1604, in favore dei » Turchi bosnesi assassinati; 4° Lettera d'Alibassa in favore » dei Ragusei tributarii dal tempo di Sultan Orcano, Ramasan » 1012 (Febr. 1604); 5° Lettera di S. Ahmed portata da Osman » Ciaus, 13 Sciaban 1013 (4 Gen. 1605), relativa alli Usco- » chi; 6° Lettera del Sr. Turco presentata al Collegio da » Natan Eschinasi Hebreo figlio di Rabbi Salomon medico, » fu l'istromento della pace di 1572 ao. 1013 (1604); 7° Re- » credentiale di Mocenigo colla capitulatione di pace rino- » vata 9 Marzo 1605.

VI. — Page 76.

Traduction de la lettre du vizir Mourad aux plénipotentiaires impériaux Dr. Pezzen et François Nadasdy.

« Mon très-estimé ami Dr. Pezzen et mon fils Nadasdy, soyez informés, en recevant mille salutations et souhaits, que

votre lettre, dans laquelle vous ramenez les bases de la paix à quatre points principaux, m'est parvenue; on voit par ces préliminaires qui n'aboutissent à aucun résultat (*moukaddemati ghaeri mountedjé*) qu'on ne veut pas conclure la paix, et que loin d'éteindre le feu de l'inimitié on pense à l'augmenter; mais comme nous sommes de vieux amis et que nous avons mangé ensemble le pain et le sel, je vous écris comme ami. Répondre à vos préliminaires d'une manière raisonnable serait chose difficile non-seulement pour les sages de ce monde, mais même pour Platon et Aristote. D'abord vous demandez la restitution des châteaux et des villages pris par les armes et situés entre l'Unna et la Kulpa: ceci dépend uniquement de la grâce du plus grand et du plus puissant des Padischahs. La circonstance que la forteresse de Raab, qui n'a pas d'égale sur le monde habité ni même sous la tente du ciel, ait été prise furtivement dans l'espace de deux heures par la négligence de la garnison, a été attribuée par S. M. le Padischah à la prédestination divine, et elle n'a pas perdu un mot à ce sujet. Il eût été plus convenable que vous aussi vous eussiez attribué à la volonté divine la perte des châteaux pris par nos armes, et vous eussiez mieux fait, en ne parlant pas de cette affaire, de garantir le repos des sujets confiés par Dieu aux princes, comme des gages de sa bienveillance; surtout parce que ces conquêtes n'ont pas eu lieu durant le règne de notre Padischah. *Les choses ont leurs heures marquées* [1]. Il serait possible qu'aussitôt que les ambassadeurs nommés par l'une et l'autre partie auront repris le cours des négociations, S. M. le très-puissant Padischah, dont la bonté se répand sur tous, vous restituât ces châteaux. Si cette réponse ne vous satisfait point, il y a un proverbe qui doit vous satisfaire : *Attache bien ton âne et aie confiance en Dieu* [2]. En effet, lorsqu'un brigand s'est emparé d'un château, il con-

1 *El-oumourou merhounet li ewkatiha.*

2 *Escheghi pekdjé baghla, andan sonra Tanriyé issmarla.*

viendrait qu'il le défendît de toutes ses forces et qu'il le mît à l'abri des attaques d'autrui. Comme d'après ce que nous avons dit dans nos entrevues, ceci (la prise des châteaux) provient de votre faute, vous devez vous rappeler le proverbe si connu : *Celui qui tombe par sa propre faute ne pleure point* [1]. En second lieu, vous nous avez écrit que, parce que le traité de paix confirmé par nous a été violé en premier lieu par nos armées, nous devions en supporter les frais; la réponse à ce préliminaire se trouve dans les préliminaires de toutes les histoires des rois et des sultans, dont les habitudes et les usages veulent que les trésors employés par les princes qui cherchent des victoires et des conquêtes, ne soient pas comptés et encore moins qu'ils soient restitués. Si jamais on en eût agi ainsi, ce serait vous qui devriez nous dédommager, car tout le monde sait qu'à l'époque où S. M. le sultan Mourad III, fidèle à l'exemple louable de ses glorieux aïeux, tourna ses armes victorieuses contre les Persans, qui ne savent pas bien vivre et qui renient la famille du Prophète, vos troupes ont mis au pillage la foire de Tour, sans que nous leur en eussions donné le moindre motif, tué plusieurs négocians et voyageurs, fait prisonniers quelques-uns et porté la dévastation partout, qu'elles ont surpris et livré aux flammes la palanque de Koppan, conduit en esclavage les femmes et les enfans et enlevé un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme; en outre elles ont commis sous les murs d'Ofen et d'autres forteresses du Padischah les plus grandes infamies. Comme vous ne pouvez pas nier tout cela et qu'il reste prouvé que vous avez les premiers violé la paix, il est aisé de décider sur qui doit retomber le dédommagement, car c'est un axiome bien connu *que celui qui attaque est le plus injuste, et que celui qui l'imite n'est pas le plus coupable* [2]. Les choses étant

[1] *Gendü dœschen aghlamàz.*

[2] *El-badi ezlem wet-tabi lehou ezlem.*

ainsi, vous ne pouvez que nier. En troisième lieu, lorsque l'année passée le défunt grand-vizir Ibrahim désirait la paix, moi, votre ami sincère, je vins à Stuhlweissenbourg, et j'envoyai des lettres à Son Altesse l'archiduc Mathias et à mon fils et ami Nadasdy Ferencz; mais vos voïévodes envahirent notre territoire avec trois ou quatre mille hommes, interceptèrent toute communication, battirent notre flottille du Danube, prirent plus de trois cents charges d'aspres (trente millions), incendièrent Essek et Pest, ravagèrent Illok et Vukovar, traînèrent dans l'esclavage des Musulmans avec leurs familles, et exercèrent contre les sujets qui nous sont confiés par Dieu toutes sortes de cruautés. Lorsque notre armée s'avança vers Kanischa, les sujets vinrent en se lamentant implorer nos secours, et il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser. Tous les hommes vieillis dans la guerre étaient d'accord pour signaler Kanischa comme le repaire des méchans et des rebelles, des heiduques et des opiniâtres. D'après cette sentence : *La rébellion dort, la malédiction de Dieu frappe celui qui la réveille* [1], le retour des hostilités pèsera entièrement sur vous; vous ne pouvez par conséquent alléguer rien de raisonnable contre la conquête de Kanischa [2]. Il n'est pas vrai de dire que je me sois engagé à lever le siége de Kanischa. Quatrièmement, vous nous avez écrit que les Ottomans ne devaient plus s'occuper des affaires de Transylvanie; c'est là une idée singulière et vous vous trompez fort [3]. D'abord, cette convention fut écrite à l'époque de l'attaque de Kisildjé-Pascha; mais le sens caché de ces mots est clair pour tout esprit sain et dit tout le contraire; ensuite, feu sultan Souleïman, de glorieuse mémoire, après avoir donné dans la plaine de Mohacz, au roi Louis, la ré-

1 Mourad convient du moins ici qu'il avait recherché la paix : *Merhoum Ibrahimpascha hazretleri soulh ou salah ahwalini isteyoub.*

2 *El fitnet naïmet laanallahou men ikazeha.*

3 *Inné hafesch scheïy oudjab we baïd annessawab.*

ponse qui lui était due, a investi le fidèle et obéissant roi de Transylvanie, Yanousch, du royaume de Hongrie; il a fait son entrée dans Ofen, s'y est arrêté pendant quelque temps et a ensuite confirmé Yanousch, pendant ses guerres en Allemagne (la campagne contre Vienne), dans la dignité royale en lui faisant don de la couronne de Hongrie garnie de joyaux et conservée dans le trésor impérial; il a laissé à Ofen pour tenir garnison le seghbanbaschi avec des janissaires; comme quelque temps après le roi Yanousch est mort en laissant un fils mineur du nom d'Etienne et la mère de ce dernier, S. M. le sultan Souleïman a, sur les instances de ladite reine, et bien que la Transylvanie dût être incorporée aux autres Etats bien gardés des Ottomans, accordé grâce et investi au mois de rebioul-akhir de l'an 948 (août 1541) le susdit Etienne de la Transylvanie avec le titre de sandjak. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1003 (1594), le pays est resté à cette famille sans que personne l'ait inquiété; ses princes ont envoyé annuellement leur tribut au Padischah et lui ont toujours prêté obéissance. S. M. le roi (Rodolphe II) ne prenait aucune part à toutes ces affaires. Si les esclaves qui, depuis soixante et soixante-dix ans, ont reconnu la souveraineté du Padischah de la quatrième partie de la terre habitée, ont, depuis deux et trois ans, refusé obéissance et contracté des liens d'amitié avec votre Padischah [1], qu'avez-vous besoin de soutenir leur rébellion? Et si dans deux ou trois jours ils vous abandonnent de nouveau, comment éprouverez-vous la fidélité des rebelles? Et vous n'ignorez pas cette maxime bien connue: *On ne quitte pas ses anciennes habitudes* [2]. C'est du reste un fait avéré que la Transylvanie appartenait de tout temps à la Hongrie et que les Allemands n'y avaient aucune part; il est connu que ce

[1] C'est la première fois qu'un vizir turc donne par écrit le titre de padischah à l'empereur.

[2] *El-kadim la youtrek.*

même pays a été donné comme sandjak à Etienne ainsi que le prouve le diplôme revêtu du chiffre du sultan Souleïman. Lorsqu'aux conférences de Gran vous mîtes sous nos yeux des documens dont vous crûtes la réfutation impossible, vous vous êtes convaincus de votre erreur en lisant le diplôme susdit. Si vous feignez maintenant de l'ignorer, vous ne voulez que provoquer des troubles, comme le prouve du reste votre lettre. Un proverbe connu dit : *Avant de parler, réfléchis à tes paroles, qu'elles soient bien ou mal, puis continue*[1]. C'est un antique usage des souverains, de ne point couper la main de celui qui a pu saisir la bordure du vêtement du Sultan ; et chez les Arabes même, lorsqu'un brigand se sauve chez une tribu, et dit : *Je me réfugie chez toi*, toute la tribu prend son parti et ne le livre point. Le chef de la Transylvanie est voïévode du plus puissant et du plus glorieux Padischah ; après être resté soumis pendant plusieurs années, il a refusé obéissance sur les instigations de quelques malveillans ; mais sachant bien que la trahison entraîne le repentir, il a confessé son crime et imploré à plusieurs reprises son pardon près de l'étrier impérial. Le pardon lui a été accordé suivant cette sentence du Koran : *Heureux ceux qui dominent leur courroux et pardonnent aux hommes*[2]! et sa dignité de voïévode lui a été de nouveau garantie ; il est donc contraire aux usages d'un souverain juste, de lui enlever sans motifs ses hautes faveurs et ses grâces. Je le jure par Dieu le tout-puissant, mes amis, le but de tout ceci est de rétablir la tranquillité dans les deux Etats ; tous les sultans du monde savent fort bien que S. M. le plus puissant Padischah (que Dieu glorifie ses victoires !), n'a besoin ni d'un plus grand nombre d'empires ni de plus d'argent, d'honneur et d'autorité, et qu'une tête qui tombe du dernier

1 *Soïlemeden sœzüni fikr eïleghil.*
Khaïr ou scherr bilghil we andan soïleghil.

2 *Wel kassimin el ghaize wel aafün lilnasi.*

de ses esclaves est remplacée aussitôt par mille autres. Soyez donc assez bons de mettre tous vos soins pour que cette affaire salutaire et déjà tant avancée ne rétrograde pas et soit conduite à fin ; cela conservera votre nom et le nôtre en bon souvenir près de Dieu et chez les hommes ; car c'est un ancien proverbe que celui-ci : *L'homme meurt, mais son nom reste* [1]. Mon estimable ami (Pezzen) et mon fils (Nadasdy), après toutes les entrevues que nous avons eues ensemble, y a-t-il encore une raison qui vous force d'écrire dans un sens diamétralement opposé à nos conventions ? Le but de toute amitié est de maintenir la paix et l'ordre parmi les sujets et d'être l'ami de nos amis et l'ennemi de nos ennemis. Maintenant que le voïévode Sigismond a rendu hommage au Padischah, est-il bien juste de secourir Michel avec un si grand nombre de vos troupes ? Les deux souverains sont animés d'un désir sincère de rétablir la paix et demandent du repos. Mes amis, soyez donc assez bons de ne rien négliger dans cette affaire salutaire ; que Dieu veuille qu'elle soit terminée avant que notre armée se mette en mouvement. Pendant que tout récemment nous étions assemblés en conférence, quelques brigands de Waitzen ont fait une incursion jusque sous les murs de Pest, massacré quelques hommes, et emmené un certain nombre de bestiaux ; que dire de cet acte d'hostilité ? Nous nous en rapportons à vous. — Le sincère et pauvre Mourad. Le sincère et pauvre Mohammed, beglerbeg d'Ofen. » Sur le sceau de ce dernier on lit ces mots : *Mohammed Bendi Ali Mohammed*, c'est-à-dire Mohammed le serviteur de la famille de Mohammed, et sur le sceau de Mourad le vers persan : *Khoudaya bükouschaï bemen deri, ki minnet nemikhouahem ez digheri*, c'est-à-dire : Dieu, ouvre-moi une porte, car je n'attends ma grâce que de toi. Au milieu se trouvent dans un cercle ces mots :

[1] *Er œlür adi kalour.*

Efaazol-ibad, Elfakir Mourad, c'est-à-dire le plus faible des serviteurs, le pauvre Mourad.

VII. — Page 76.

Osmanzadé-Efendi, dans sa Biographie des vizirs, dit d'Ibrahim qu'il était originaire de Bosnie (Esclavonie), qu'il avait été marié à la sultane Aïsché, avec une dot de trente mille ducats, et qu'il fut enterré dans la mosquée des princes à Constantinople.

VIII. — Page 79.

Traduction du traité consenti par S. Ahmed I. à Bocskai, daté du 1er *moharrem* 1014 (16 *mai* 1605). (Voyez la Collection des pièces d'Etat, par Sari Abdoullah, nº 140.)

« Gloire des princes chrétiens, élu des grands du peuple du Messie, conciliateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, qui possèdes les preuves de la gloire et de la puissance, roi de Hongrie et commandant de Transylvanie, Bocskai (que ta fin soit heureuse!) Tu sauras, au reçu de ce noble chiffre impérial, que vos ambassadeurs ont remis votre lettre sincère à notre Sublime-Porte, qui est le centre d'où émanent les plus grands sultans, et où se réfugient les plus grands kakhans; elle nous apprend que vous vous estimez heureux et que vous considérez comme un honneur d'être soumis à notre Sublime-Porte; que vous êtes prêts à marcher avec nos armées victorieuses contre tous nos ennemis misérables comme la poussière; que vous avez remporté sur eux plusieurs victoires et de nombreux avantages, et que sous tous les rapports vous méritez notre gracieux regard. Comme le grand-vizir et serasker le plus honoré parmi les vizirs et le plus éclairé de nos conseillers, lui qui dirige les affaires publiques avec une sagacité pénétrante et domine les événemens

du monde avec une puissance irrésistible, qui réunit en sa personne les honneurs d'un pouvoir illimité, et distribue les grades du khalifat, lui, la panthère de la bataille, le lion de la montagne du combat, comblé par Dieu le tout-puissant de toutes sortes de grâces, Mohammed-Pascha (que Dieu accorde une longue durée à ses honneurs et réalise ses espérances!) est entièrement initié à vos affaires et vous a rendu le meilleur témoignage en nous transmettant votre prière tendant à obtenir un traité impérial qui, en récompense de votre tribut et de tous les bons services que sous ma protection victorieuse et impériale vous avez prêtés à ma Sublime-Porte, vous garantisse la tranquillité des sujets de vos pays et vous autorise à protéger de tout votre pouvoir les villages et châteaux de vos frontières; comme, en outre, vos ambassadeurs ont déposé au pied de notre trône, refuge de la puissance, tout ce que vous les avez chargés de nous apprendre verbalement, et que nos connaissances impériales ont bien compris ce que vous demandez; et enfin, comme notre généralissime victorieux nous a fait observer verbalement que ceux des nobles de Hongrie et de Transylvanie qui jadis étaient les serviteurs et cliens de S. M. le sultan Souleïman, et qui se sont insurgés, séduits par l'ingrat Sigismond, sont de nouveau rentrés dans leur devoir, réfléchissant au droit de grâce qui nous a été transmis par nos illustres ancêtres, et qu'il a donné le meilleur témoignage de vos bons services, notre cœur, qui resplendit comme le soleil, a tout compris. Que votre figure soit brillante! que la bénédiction soit sur vous! Moi aussi j'espère de vous sincérité et attachement. Ayant vu que le susdit généralissime connaissait toute votre position, qu'il s'employait activement pour votre protection, et en considération des propositions qu'il nous a faites en votre faveur, j'ai, sur ses conseils perspicaces, ordonné qu'il fût satisfait à votre demande. Comme il part en toute hâte pour ouvrir la campagne, je vous ai donné une marque de ma protection en vous

délivrant sur-le-champ un traité et en ordonnant que vous fussiez favorisé conformément à votre désir. Je vous promets donc pour tranquilliser votre esprit, au nom du seul Dieu le tout-puissant, par l'esprit conquérant du plus grand des prophètes, soleil des deux mondes, et par les esprits purs de nos illustres aïeux, qu'aussi long-temps que vous et votre armée serez soumis à notre Sublime-Porte, les magnats et les nobles de Hongrie seront les amis de nos amis et les ennemis de nos ennemis, et qu'aussi long-temps que, persévérant dans votre amitié, vous ne molesterez pas les négocians voyageant pour leurs affaires comme il arrivait au temps du sultan Souleïman, ni les autres habitans de nos pays bien gardés, de notre côté personne ne molestera vos négocians et autres gens, sujets et serviteurs; ceux qui le feraient cependant seront sévèrement punis. Si (que Dieu vous en préserve!) les griffes des méchans menaçaient de triompher, nous vous enverrions des secours et nous observerions en tout les conditions de la paix et de notre alliance. Mon noble ordre est que vous soyez investi du gouvernement de la Transylvanie et de la dignité royale de Hongrie, et que par vous elle soit transmise à vos fils et après vous à ceux qui *veillent* à la prospérité des habitans et du pays, si *toutefois ils se reconnaissent sujets soumis de notre Sublime-Porte.* En recevant ce traité, vous devez continuer à suivre le droit chemin de l'obéissance et de la justice, reconnaître notre promesse comme vraie et n'élever aucun doute sur l'entière exécution du document qui vous sera remis par notre généralissime; vous serez l'ami de nos amis, l'ennemi de nos ennemis, et vivant dans un parfait accord avec nos troupes, vous acquerrez cette année, avec le secours de Dieu, par vos victoires et vos conquêtes, une gloire brillante; notre vengeance punira vos ennemis et vous procurerez du repos à vos sujets. L'accès de nos grâces a de tout temps été ouvert aux amis et aux ennemis qui viennent à ma Sublime-Porte, et ceux qui s'y réfugient avec sincérité peuvent toujours espérer de voir

exaucer leurs prières. C'est pourquoi aussi nous aimons à reconnaître vos services, et tout ce que notre généralissime jugera convenable vous sera accordé. Nous vous donnons l'investiture de la principauté de la Transylvanie et nous vous accordons la dignité royale de Hongrie, à vous, à vos fils, et après eux à ceux qu'éliront les habitans; aussi long-temps que vous observerez les conditions du traité, elles ne seront en aucune manière violées par nous. Ayez donc confiance et ne cessez pas d'instruire notre Sublime-Porte de votre position et de vos espérances. Vos présens nous ont été remis par vos ambassadeurs, et nous les avons acceptés gracieusement. Nous avons honoré vos envoyés suivant l'usage de nos illustres ancêtres; lorsque de retour chez vous ils se seront acquittés de leur mission verbale, vous devez vous efforcer de suivre nos ordres qui sont aussi immuables que la destinée. Quant aux demandes des Allemands de traiter de la paix, nous les avons renvoyés à vous. Si les Allemands, que Dieu vous en préserve! vous chassaient de votre pays, ceux des vôtres qui se réfugieront dans mes Etats bien gardés seront bien reçus, on respectera leurs biens et leur fortune, et nous les secourrons de vivres et de toutes les manières. Que ceci vous soit bien connu! Les sipahis (feudataires) affranchis à l'époque de la conquête (de Hongrie) ne seront pas molestés par les sipahis musulmans, et on ne leur demandera pas de payer d'impôt; tous ceux pour lesquels vous réclamerez une lettre d'affranchissement à l'effet de les exempter de payer impôts, la recevront. Tous les Hongrois qui fuyant les frontières ou l'intérieur de leur pays, se réfugieront à notre Sublime-Porte, ne seront pas troublés dans leurs usages et leur religion, et pourront vivre tranquilles sous notre haute protection; si les Hongrois se soumettent sincèrement, on ne fera plus de prisonniers dans leur pays, et ceux qui, depuis trois ans, ont été amenés en esclavage, seront rendus à la liberté. Vos chargés d'affaires et vos ambassadeurs seront honorés; nous mettrons tous nos soins à les entretenir

dignement, et tous ceux qui viendront demander pour d'autres, sans en être chargés par le pays entier, l'investiture de la Transylvanie et la dignité royale de Hongrie, seront renvoyés. Nous avons bien réfléchi à tout ce que vos ambassadeurs, les honorés du peuple du Christ, Etienne Karalathi et George Kekedy, nous ont communiqué, et nous avons renvoyé vos demandes au susdit vizir, notre généralissime. Aussi long-temps que vous observerez les conditions de la paix et du traité, vous ne devez pas craindre que nous puissions les violer en aucune manière. Ayez du courage, restez attachés à notre Sublime-Porte, et prouvez-le par vos services sincères. Fait dans les premiers jours de moharrem 1004 (19 mai 1605).

IX. — Page 80.

Traduction littérale de la lettre du grand-vizir Mohammed-Pascha à Bocskai. (L'original se trouve dans les archives I. R.)

Modèle des princes chrétiens, appui des grands du peuple du Messie, maître de Transylvanie et roi de Hongrie, notre ami Bocskai, dont la fin soit heureuse! En vous souhaitant toutes sortes de prospérités nous vous annonçons : Lorsque le 11 rebioul-ewwel j'établis mon camp à Semlin, je reçus par votre émissaire vos lettres et vos drapeaux; j'ai tout bien compris et je vous en remercie. Vos efforts faits pour le service du Padischah nous sont un sûr garant de la vengeance que nous prendrons sur l'ennemi; vous nous avez fait connaître antérieurement quelques-unes des circonstances que vous nous avez écrites et nous y avons déjà répondu; il est donc probable que vous avez fait partir votre lettre avant d'avoir reçu la nôtre. Cependant nous vous informons, mon ami, que nous ne négligeons rien pour vous recommander vous, les fidèles Woïnaks et les habitans du pays, grands et petits, à la faveur de S. M. l'heureux empereur. Votre ambassadeur, Etienne Karlathi, connu par l'ancienneté de sa famille, la vérité et la loyauté de sa pa-

role, que vous avez naguère envoyé à la Sublime-Porte, l'a vu par lui-même et vous le dira dès qu'il sera de retour chez vous. Vous nous avez instruit de la réponse que vous avez donnée à l'ambassadeur député vers vous par le roi de Vienne pour traiter de la paix. Vous avez répondu avec un grand sens et comme il convient à un brave guerrier. Moi, votre ami, je partage votre opinion. Vous nous avez dit que vous marchiez sur la Transylvanie, parce qu'il était nécessaire de vous rendre à Egreg (?). Cette nouvelle ne nous a pas plu autant, et nous n'avons pas pu vous engager à cette marche. Les insignes royaux, appelés couronnes dans d'autres langues, que vous envoie S. M. notre heureux Padischah, sont ornés de nombreux joyaux et se trouvent compris dans le trésor impérial qui a pris depuis quelque temps le devant sur l'armée. Comme ils avaient besoin de quelques réparations, ils ne pouvaient pas partir en même temps que nous de Constantinople, et ils nous ont été expédiés plus tard. La couronne, ainsi que le trésor que vous destine S. M. le Padischah, devaient vous être envoyés à vous notre ami, ou remis par moi-même, si, comme il était à espérer, nous nous trouvions en personne l'un vis-à-vis de l'autre; plusieurs affaires relatives à la paix et au royaume exigeaient cette réunion. Mais comme vous vous êtes rendu en Transylvanie, nous avons remis tout cela à une autre époque, et les joyaux sont restés dans nos mains. Nous-mêmes nous ne nous arrêterons pas ici, et nous nous porterons à marches forcées sur Ofen, si Dieu le veut. Il eût été nécessaire et très-important de m'entendre avec vous sur les opérations ultérieures de cette campagne, mais votre voyage en Transylvanie y a mis obstacle. Dans cette position fâcheuse, loin de retenir votre ambassadeur Etienne Karlathi, nous l'avons envoyé vers vous en le faisant accompagner de notre kiaya Mohammed. Par eux, vous connaissez déjà sans doute l'état des affaires d'ici et de Constantinople. Aussitôt que par leur rapport vous serez à même de juger des choses, nous vous prions de ne pas les arrêter et de les renvoyer à nous, votre ami, afin que nous

puissions prendre une résolution sur les affaires les plus importantes qui restent à régler. Si Dieu le veut, nous rendrons, dans cette année bien heureuse, un service signalé; non seulement à S. M. le Padischah et à vous, mon ami, mais aussi aux pauvres de nos pays respectifs, et nous entendrons pendant nombre d'années et de toutes les zônes (*illerdé vé dillerdé*) les bénédictions des peuples. Mon ami, tout ce que l'heureux, le plus puissant des Padischahs vous a destiné, trésor et couronne, sabre et étendard, tout est entre nos mains. Mon intention était d'avoir une conférence avec vous en un lieu désigné, afin de vous remettre tout et de convenir avec vous des mesures ultérieures à prendre. Mais maintenant que je me suis avancé au nord et que vous vous êtes rendu dans le midi, en Transylvanie, je crains de vous envoyer les présens de S. M. le Padischah, car bien qu'escortés par nos troupes, ils pourraient tomber entre les mains de l'ennemi. Soyez donc assez bon, mon ami, de ne point vous y arrêter plus longtemps et de venir nous rejoindre, afin que je puisse déposer entre vos mains ces présens et satisfaire aux ordres de notre Padischah. Les bons souhaits accompagnent celui qui *suit la* véritable direction. *P. S.* Notre kiaya Mohammed et votre ambassadeur Etienne Karlathi ont été chargés de vous communiquer verbalement plusieurs choses importantes; veuillez agir en conséquence et vous empresser de nous rejoindre, afin que je connaisse votre position et que je pénètre vos projets. Ecrit dans notre camp devant Belgrade. »

Naïma, p. 208, dit sur les rapports hostiles qui existaient alors entre les Hongrois et les Allemands, et les mauvais traitemens que ces derniers firent éprouver aux premiers : « Outre que ces infidèles (les Allemands) ont réduit les habitans sous leur joug, ils opprimaient de toutes les manières les Hongrois et les Transylvaniens, qui, trop faibles pour résister, se soumettaient en apparence, mais nourrissaient secrètement une haine implacable. De tout temps, les Allemands ont méprisé

les Hongrois et se sont conduits plus mal envers les plus nobles familles hongroises qu'envers le dernier de leurs sujets. S'ils les rencontraient dans la rue, ils les heurtaient, leur enlevaient par derrière leur kalpak, ou bien ils leur crachaient à la figure; et cela parce que la Hongrie s'était révoltée à plusieurs reprises et qu'elle avait été réduite à l'obéissance. Ces deux nations vivaient ainsi en querelle continuelle jusqu'au moment où un noble hongrois, Bocskai, homme d'une valeur éprouvée, rassembla autour de lui d'autres nobles et leur dit: « Combien de temps supporterons-nous encore l'oppression et le mépris des Allemands? Combien de temps sacrifierons-nous encore notre honneur et nos droits en subissant leur joug? Grâce à Dieu! de tout temps les Ottomans ont été nos gracieux maîtres, et Yanousch (Zapolya), en se confiant à Souleïman, a éprouvé sa bonté qui s'est continuée jusqu'au dernier de ses descendans. Et pour nous aussi, ne vaut-il pas mieux suivre l'exemple de nos aïeux et nous attacher à ce ferme appui, pour nous venger de nos ennemis, que leur obéir en esclaves? » Les nobles, en entendant ces paroles, demandaient d'une voix unanime d'implorer la protection du Sultan et de le choisir pour roi et pour chef. Ils écrivaient au grand-vizir qu'ils étaient les amis des amis du Padischah et les ennemis de ses ennemis, qu'ils voulaient être ses serviteurs et qu'ils se recommandaient à sa protection; ils disaient qu'ils étaient prêts à prendre les armes contre les Allemands leurs anciens ennemis, et qu'ils sacrifieraient volontiers leurs têtes et leur ame pour le Padischah de l'Islamisme, et ils demandaient à être admis à exposer leur demande à la Sublime-Porte: en conséquence, le serdar reçut ordre de conclure une alliance avec eux, et comme le serdar leur répondit dans ce sens (celui des lettres précitées), l'inimitié contre les Allemands augmenta graduellement, et le nombre des Hongrois, partisans de Bocskai, s'accrût tous les jours! » Naïma raconte ensuite la bataille du 27 djemazioul-ewwel (21 octobre 1604), avec Belgiojoso, et les événemens de Warad, Kaschan et Tokai. (Voy. les *Rapports* des ambassadeurs véni-

tiens de l'année 1605. *Expeditione di Mehmet Ciaus al re di Polonia per invitarlo a favorir Bocskai*).

X. — Page 88.

Une notice qui se trouve sous la gravure d'un portrait, publiée par Picart en 1668, donne les détails suivans sur la famille de Cicala; mais tout ce qui y est dit de son retour au christianisme est de pure invention. « El famosisimo Capitan Vis» conde Cigala embarcándose con su hijo menor Don Scipion » de edad de 12 años en una de sus galeras, partió de Messina » á España á 18 de Marzo de 1561 años; prendieronle en su » viaje los Turcos y presentaron al Gran Señor Sultan Soliman, » que despues de algunos años de prision le mandó dar veneno » de que murió en Constantinopla; á su hijo Scipion pusieron » en el Serallo, donde le circoncidaron por fuerza, dándole » nombre de Sinan Bassa, y con el tiempo honrando con dife» rentes puestos de là Corte Otomana: primeramente de Capi» tan de dos galeras, 2 de generalisimo contra el Rey de Per» sia, 3 de gran Vizir, 4 de gran Capitanbassa y Admirante » de las armadas del Arquipelago. Casose con la Sultana Xanó » Salje (Ssaliha) hija del gran Señor Axmet (du grand-vizir » Ahmed, et non du Sultan) y hermana de sus tres suce» sores: Osman, Murat, y Ibrain Padre de Sultan Mehemet, » que reyna al presente. Tuvo dos hijos, Cusein Beg, que go» bierna la isla de Chio, y Mehemet Bei, Gobernador y Ple» nipotenciario de la Tierra Santa, de Alexandria, y de Antio» quia y reyno de Faraon hasta el mar vermejo, y de toda la » Caldea, Reynos de Cypro y de Trapesunta, y Recibidor Ge» neral del tributo del Sepulcro de nuestro Señor Jesu Cristo, » cuando Dios le llamó à la Fe Catolica por instruccion de » diferentes personas, en que le ayudaron los Religiosos de las » Ordenes de S. Francisco, de S. Domingo y principalmente » de la Compañía de Jesu con que secretamente continuó en el » deseo de nuestra religion 18 años por faltarle la ocasion de

» huir de Turquia que tomó en el año de 1658. Soltando gran » cuantitad de Esclavos Cristianos y dexando generosamente » toda la hazienda y puestos que tenia, pasó á Hungria y de » alli á Polonia con artos peligros y trabaxos y recibió el Bau- » tismo en Varsovia, en que le secó de la pila la Reyna despues » á Viena donde el Emperador con las Emperatrices le hizieron » senalados favores. De Alemañia imprendió dos viajes á Roma » para besar los pies de los Papas Alexandro VII y despues de » Clemente IX que ademas de una pension de mil escudos de » oro que le dió le hizo particular merced que tambien recibio » en Napoles de su Virey Don Pedro de Aragon y en Mesina » de sus Deudos y del Arzobispo stratigo y Senado y en Cala- » bria de su primo cardinal e Principe de Triolo; lo mismo lo » han hecho el Elector y Electriz de Baviera, los Archiduques » de Insbrug, la Rep. de Venetia, Duques de Toscana, de Sa- » voya, el Rey Cristianisimo y el de Inglaterra, de donde pasó » a Flandes cuyo gobernador general el Condestable de Cas- » tilla le regaló y honró con grande cortesia, liberalidad y fa- » vores que tambien recibio del Principe de Ligne; de aqui va » á la Corte di Madrid para ofrecer sus servicios á su Majestad » y á la Reyna nuestra Señora como humilde subdito y con- » vertido voluntariamente a la Fe Catolica. — Domine Jesu » Christe gracias ago tibi, quia vocasti me de tenebris Maho- » metanis in admirabile lumen tuum. Steph. Picart pinxit » 1668. »

XI. — Page 98.

Petschewi, f. 266, raconte à cette occasion que pendant son trajet à Négrepont, le beg tira de son sein une montre richement garnie de pierreries. « Cette montre, dit-il, fut fabriquée sous le règne du sultan Mourad par le mouteferrika Roustem-aga pour le grand-gouverneur Ghaznefer qui en fournit les pierreries. Au moment de son exécution, le bourreau s'en empara et la vendit à Tirnakdji Hasan; celui-ci ayant subi le

même sort, le bourreau la vendit une seconde fois au kaïmakam Kasim-Pascha, à la mort duquel mon frère l'acheta du même bourreau, et m'en fit présent. » Sur l'observation de Petschewi que son frère n'aurait pas pu faire un cadeau plus sinistre à son plus cruel ennemi, le beg saisit un marteau, brisa la montre, la jeta dans la mer et n'en garda que les pierres précieuses.

XII. — Page 105.

« E. K. M. hab ich nun zum oftemalen angelangt und ge- » beten, weilen der türkische Serdar mit hin und wider- » schreihen nichts zu thun haben will. — E. M. geruhen doch » eine Plenipotenz zu der türkischen Friedenstractation mit » aller ehesten unverloren ainicher Stundt heraus zu schickhen; » dass ist nun bishero nit geschehen und werden immittels » E. M. ansehliche Haubtfestungen in Hungarn verloren. » L'archiduc Mathias à l'empereur Rodolphe sous la date du 22 octobre 1605. « Ich bitte aber E. M. ganz bruederlich gehor- » samblichen E. M. die geruehen sich über dergleichen wich- » tige Sachen, so keinen Auffzug gedulden und deren noch » mehr von E. M. resolution stehen, darüber ich auf mein » vielfaches anmahnen und Bitten einigen Bescheidt nit erlan- » gen khan, in khain verlængerung khumen lassen, sondern » zur Verhuetung E. M. und derselben Kœnigreich und Lan- » den æusristen Schadens sich hierüber alzeit gütigst resolvi- » ren. » I. H. Arch.

LIVRE XLIII.

I. — Page 137.

L'histoire de Moïse et de Khizr se trouve dans le *Mesnewi* de Mewlana Djelaleddin. Cette légende de Moïse et Khizr est en-

tièrement conforme à celle de Tobie et l'ange gardien, et se rapporte au passage du Koran où Moïse en priant Dieu s'écrie : « Seigneur, révèle-moi la science des choses secrètes. »

II. — Page 143.

Traduction littérale d'une lettre du grand-vizir Mourad-Pascha à l'archiduc Mathias, du dernier silkidé 1015 (29 mars 1607).

Gloire des princes chrétiens, etc. En vous priant d'accepter les saluts qui ornent l'amitié et qui sont dus à votre dignité, vous saurez que nous vous avons annoncé, il y a quelque temps, par une lettre amicale, que le roi de Hongrie et prince de Transylvanie, Etienne Bocskai, investi du souverain pouvoir en vertu du diplôme impérial, suivant lequel il était le maître de choisir son successeur, a remis la couronne, l'étendard et la masse d'armes (tapouz bouzikan) à Valentin Homonai. Celui-ci nous ayant fait connaître les dernières volontés de Bocskai, nous l'avons nommé en vertu du même diplôme roi et prince. Comme le souverain pouvoir revient incontestablement à Homonai, nous avons envoyé un chambellan avec le diplôme impérial, le noble étendard, la massue, des vêtemens d'honneur et des chevaux pour lui remettre à Belgrade ces insignes de la royauté. Mais Homonai ayant appris, avant d'arriver à Belgrade, que les Transylvaniens avaient nommé pour leur prince Sigismond Rakoczy, il retourna dans ses terres sans aller en Transylvanie. Lorsque le chambellan arriva dans ce pays, il lui prit par ruse le diplôme et les autres insignes destinés à Valentin Homonai, acte pour lequel il a été puni. Mon ami, nous vous annonçons par notre lettre amicale que S. M. le très-puissant Padischah refuse son consentement impérial à l'élection de Sigismond Rakoczy, qu'il décline son installation comme roi et prince, parce qu'elle n'a eu lieu que par ruse et qu'il veut qu'on envoie à Valentin Homonai, en vertu du diplôme délivré jadis à Bocskai, le bérat impérial, l'étendard, la masse et

les vêtemens d'honneur. Nous espérons qu'au reçu de cette lettre, vous apaiserez ces troubles excités par quelques-uns de ceux qui ne connaissant aucune borne à leur ambition, ont agi contrairement au traité conclu entre vous et Bocskai et la paix existante entre nous; nous espérons enfin qu'aussitôt que les pauvres sujets de nos deux empires seront tranquilles, on ne sèmera pas de nouveaux germes de troubles et de malheurs. Vous savez, mon ami, qu'il a été stipulé dans le dernier traité que si, pendant qu'il est en vigueur, un des trois souverains, le Sultan, l'empereur ou le prince de Transylvanie, venait à mourir, la paix devait être maintenue par son successeur. Il n'est pas nécessaire de vous expliquer que d'après les préceptes de notre religion, nous sommes obligés d'exécuter fidèlement notre serment. Si vous pensiez devoir exciter, pour une aussi mince affaire, de nouveaux troubles et rompre la paix que nous avons conclue, avec la grâce de Dieu, après tant d'efforts, et qui est scellée du serment d'un grand nombre des plus hauts dignitaires de l'empire, il en sera comme Dieu voudra, car tout ce qu'il veut s'accomplit. Cependant, il convient que le traité conclu entre nous soit exécuté dans toutes ses clauses, qu'on laisse tranquilles les pauvres, les faibles et en général tout sujet des deux empires, afin qu'ils puissent prier pour ceux qui leur procurent ce repos; nous espérons que vous maintiendrez votre serment et que vous ne ferez rien qui soit contraire à la bonne harmonie qui existe entre nous. Vous saurez encore, mon ami, que les ambassadeurs dont l'envoi avait été stipulé dans le dernier traité, auraient dû arriver depuis plus d'un mois avec des présens; mais bien que nous ayons reçu de vous et de vos plénipotentiaires des lettres par lesquelles vous nous annonciez leur départ, leur retard prouve qu'il n'en a pas été ainsi. Cette conduite est contraire à la dignité de hauts fonctionnaires d'un empire; ou y aurait-il eu des empêchemens majeurs? Ayez donc la bonté de hâter, conformément à vos promesses, le départ de cette ambassade, car déjà nous avons reçu plusieurs lettres de notre très-puissant Padischah, par lesquelles il s'in-

forme si cette ambassade est arrivée. Nous lui avons répondu qu'une lettre de l'archiduc Mathias, frère de S. M. l'empereur, nous avait appris qu'elle était en route et qu'elle devait arriver sous peu de jours. Mais comme elle tarde toujours, nous ne savons plus quelle réponse donner. Si elle n'arrive pas, tout ce que nous avons dit pourrait être considéré comme un pur mensonge. Mais notre foi et notre serment nous défendent, ainsi qu'à vous, de rompre la parole jurée dans une affaire aussi importante. Si donc les ambassadeurs doivent venir, qu'ils viennent, car nous voulons dire la vérité à notre Padischah. Vous ne voudrez pas qu'après que notre traité est connu du monde entier, vous soyez déshonoré devant lui en soutenant le contraire. Réfléchissez bien à ce qui peut arriver. N'écoutez pas les paroles de ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et ne refusez pas les conseils des hommes sages et prudens. Les affaires ayant été réglées de la manière la plus utile pour les pays et les pauvres, il ne faut pas s'attirer leur malédiction en excitant de nouveaux troubles. Soyez donc assez bon pour envoyer au plus tôt les ambassadeurs avec les présens, et assurer ainsi le repos et la sécurité des pays. Nous espérons en outre que vous enverrez les ordres les plus sévères sur toutes les frontières, afin que chaque commandant reste tranquille dans sa place et ne fasse rien qui soit contraire à la paix. Quant à vous, notre ami, nous attendons de vous les témoignages d'amitié et les secours qui ne nuisent pas aux pays, et que vous nous fassiez connaître sans retard votre réponse à cette lettre. Du reste, nous souhaitons toute prospérité à celui qui suit la véritable direction. Donné à Belgrade, dans la maison de la Sainte Lutte, dernier silkidé 1015 (29 mars 1607). »

III. — Page 143.

On lit dans la lettre de Rodolphe à Ahmed, datée du 10 avril 1607 : « Quod ut Homonaius dominatum affectaret Re-
» galia dona in signum Vassalagiae dari solita illi obtulerint,

» quod subditos necarint et abduxerint, nova propugnacula » extruxerint, milites in ordinem non redegerint, limitibus » maximum damnum intulerint — quas arces, Strigonium, » Canisam et Agriam, quae tempore pacificationis institutae » contra promissionem a Bassis et Beghis interpositam fraudu- » lenter interceptae fuere, quas si Nobis Serenitas Vestra resti- » tuerit, ac Transylvaniam Nostri juris ut est esse permiserit, » suorumque in Hungaria insolentiam contra pacta conventa » exercitam castigaverit, Legatum cum munere apud Nos pa- » rato mittere parati sumus et Nos ad ea, quae Nostra ex parte » teneamur, praestando.

IV. — Page 144.

Instructio pro Adamo a Herberstein 26 apr. 1608. : « Simi- » liter quoque si supremus Vezirus ab Oratore scrutaretur, » quia rerum agatur Pragae cum Persianis, quid cum illis ibi- » dem sentiatur aut conclusum sit, poterit illi moderate et cum » discretione humanitatis aliqua modeste respondere ad Sere- » nissimam domum austriacam aditum legatis omnibus Regum » ac Principum patere quid autem sit actum se ignorare. — *Si* » interrogaretur ulterius num Ser. Archidux Mathias sit jam » constitutus futurus Rex Hungariae, poterit respondere sic » constitutum esse, ut Regnum Hungariae cum reliquii omni- » bus vicinis provinciis arcta amicitia ac confoederatione sint » conjuncta, ac foederis nexu ligata et constricta, ut omnes ru- » mores et quivis tumultus atque turbationes sint sedatae peni- » tusque sublatae.

V. — Page 145.

Illeshazy apporta également un mémoire à la Porte, dans lequel il réclamait, au nom des Etats de Hongrie, Gran, Kanischa et Erlau ; on y remarque ce passage : « Conquerendum » etiam, quod Turcae Strigonium contra istas pacis conditiones » Botskaio concessas ceperint, quod non effecissent, nisi Hun-

» gari arma capientes foedus ad finem perduxissent. Quam ete-
» nim utilitatem gens hungarica experietur? Illam sane quod
» nostra universa bona praeter propriam illorum conclusionem
» a nobis se movere et in suam potestatem redigere conentur,
» quod certo nunquam de iis promeruimus, neque hoc osten-
» dunt litterae Imperatoris Turcarum. »

VI. — Page 147.

Naïma, p. 251, et Collection des pièces d'Etat par le reïs-efendi Sari-Abdoullah, no 141. La ratification de ce traité porte la date du 21 rebioul-ewwel 1016 (16 juillet 1607).

Traduction textuelle du traité de paix avec la Pologne en 1016 (1607).

« Moi, sultan Ahmedkhan, fils du sultan Mohammed-Khan, qui suis toujours victorieux par la faveur et la volonté éternelles de Dieu le Tout-Puissant, par les heureux miracles du Sultan, du Prophète, but de la création du monde, duquel il est dit : *Si ce n'était à cause de toi, les cieux n'auraient pas été créés!* par le dernier anneau de la chaîne des prophètes et des envoyés de Dieu, chef de la troupe des purs en Dieu, Mohammed (que Dieu le comble de ses grâces!) et par l'assistance de tous les grands saints et des esprits célestes. — Moi, le sultan des sultans dans l'est et dans l'ouest, maître de l'Arabie et de la Perse, distributeur des trônes des Khosroës de la terre, l'ombre de Dieu dont la bonté soutient le monde, serviteur des deux saintes villes qui servent de refuge à toutes les créatures, le second Alexandre à deux cornes; moi, le padischah, sultan et khakan de la Mecque la vénérée, de Médine la brillante et de Jérusalem, de la Mer-Blanche et de la Mer-Noire, du royaume d'Egypte, auquel aucun autre ne peut être comparé; de l'Yémen, d'Aden et de Safa; de Bagdad, la maison du salut; de Bassra et de Lahsa; des îles de l'Archipel, de l'Azerbeïdjan, des steppes du Kiptschak et de la Ta-

tarie, de Haleb, de Tripoli et de Damas en Syrie, de Wan, Erzeroum, Tschildir et le Schirwan, d'Anatolie et de Karamanie, d'Iflak (la Valachie) et de Boghdan (la Moldavie), des pays des Turcs et Dilems, de la noble capitale d'Istamboul la bien gardée, qui fait l'envie des rois; de Belgrade, la maison de la sainte lutte; d'Alger, la maison du combat, de Tripoli et de Tunis, en Afrique; de Chypre et de Rhodes, de toute la Roumilie, de Temeswar, de la Bosnie, d'Ofen, d'Erlau, Szigeth, Kaffa et Trabezoun, et d'une multitude d'autres pays et forteresses invincibles; moi, enfin sultan Ahmedkhan, fils du sultan Mohammedkhan, fils du sultan Mouradkhan, fils du sultan Selimkhan, fils du sultan Souleïmankhan! — Comme de tout temps les rois de Pologne ont sincèrement cherché un refuge près de ma Sublime-Porte qui, asile des sultans, rivalise avec le ciel, et qu'ils ont montré leur attachement et leur amitié envers nos augustes ancêtres, et que cette fois encore le roi et grand-duc de Pologne et de Lithuanie, de Russie et de Prusse, de Masovie et de Samogitie, maître de Kulm et d'Elbingen, gloire des princes chrétiens, chef des grands du peuple du Messie, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, qui réunit en lui l'autorité et la magnificence, qui possède les preuves de la gloire et de la puissance, Sigismond (que sa fin soit heureuse!) a envoyé à notre heureuse Porte le modèle des nobles chrétiens N. N. en qualité d'ambassadeur, pour nous témoigner son amitié sincère, son amour et son attachement, et nous demander par une lettre remise entre nos mains par le susdit ambassadeur, paix et amitié, je l'ai accordé comme suit: 1°. Ainsi qu'il a déjà été stipulé par le traité donné par mon père, Notre Majesté, ainsi que Son Excellence le khan de Crimée, mes vizirs, mes beglerbegs, mes autres begs ni mes armées victorieuses ne causeront le moindre dommage aux Etats, aux provinces, aux châteaux, aux villes et aux villages en possession du roi. 2°. En retour, le susdit roi s'engage pour ses begs, les brigands, les cosaques, ceux qui leur appartiennent et autres personnes, à ne causer aucun dommage à mes empires, mes provinces, châ-

teaux, villes, bourgs et villages sous ma dépendance. Il sera l'ami de mes amis, l'ennemi de mes ennemis, et si l'une ou l'autre partie envoie des agens ou des ambassadeurs, leurs personnes et leurs biens doivent être inviolables. 3o. Le roi s'engage à rechercher les prisonniers faits dans la dernière guerre et à les renvoyer en toute sûreté; il en sera de même des prisonniers faits pendant les derniers troubles, en Pologne, si toutefois ils n'ont pas embrassé l'Islamisme; s'ils sont encore infidèles, et lorsqu'il sera prouvé qu'ils appartiennent au roi, ils seront remis entre les mains de ses gens. 4o. Les négocians des deux parties pourront à l'avenir voyager en toute liberté et sécurité par terre et par mer, et il est défendu de les inquiéter ni dans leur personne, ni dans leurs biens, lorsque, d'après l'usage et la loi, ils se seront acquittés de taxes fixées pour les marchandises achetées ou vendues. 5°. Si un négociant polonais meurt dans mes Etats bien gardés, son héritage ne doit pas être confisqué, mais remis aux chefs de leurs caravanes, pour les livrer à ses héritiers; et si l'un de mes négocians meurt en Pologne, le roi agira de même. 6°. Si, après la signature de ce traité, quelqu'un d'ici causait du dommage aux pays du roi, il serait saisi, puni, et envoyé, sans qu'aucun prétexte pût le couvrir, à l'endroit où il aurait commis du dommage; le roi fera de même. 7°. Si quelqu'un de mes Etats bien gardés se rend en Pologne chargé de dettes, il doit être livré à la justice partout où on le trouvera, et après preuve faite, forcé à s'acquitter envers son créancier. Personne ne doit être inquiété ou arrêté pour les dettes d'autrui, à moins qu'il ne se soit constitué caution; il est défendu d'arrêter des innocens. 8o. Comme il est impossible de réunir des commissaires à l'effet d'évaluer et de payer les dommages causés du temps de mes augustes ancêtres, par une des parties à l'autre, toute réclamation à ce sujet, antérieure à la signature de ce traité, doit cesser. 9°. Aussi long-temps que le roi paiera à S. Exc. le khan des Tatares le tribut d'usage, et qu'il ne fera rien qui soit contraire à la paix, le khan et ses armées ne causeront aucun dommage aux pays et

aux sujets du roi; au contraire, on respectera leurs droits. 10°. Si en cas de guerre le khan des Tatares reçoit ordre de se porter quelque part, il ne prendra pas son chemin à travers la Pologne, mais d'autres routes et sans molester les habitans du pays. Si le roi est attaqué par un des ennemis et qu'il demande par lettre ou par une ambassade les secours du khan, ces secours, lorsqu'ils auront été commandés par nous, lui seront fournis suivant les besoins du moment; les habitans et le prince de Moldavie seront tenus de respecter son territoire et ses sujets. Les dommages causés doivent être réparés dès qu'ils seront prouvés; il en sera de même pour les dommages causés aux Tatares et aux Moldaves par le roi et ses sujets, et les auteurs seront punis. 11°. Les négocians moldaves, lorsqu'ils auront payé leurs droits de passage, ne doivent être arrêtés ou molestés par personne. 12°. Les Moldaves qui se réfugient en Pologne pour y exciter des troubles doivent être livrés et punis. 13°. Les agens du roi qui recherchent des prisonniers polonais dans mes Etats doivent les racheter pour le même prix pour lequel leur maître actuel les a achetés; un prix plus élevé est défendu; ceux qui sont devenus musulmans ne peuvent pas être réclamés, mais on ne doit pas mettre obstacle au départ des prisonniers restés infidèles. Les prisonniers musulmans retenus dans les Etats du roi doivent également être rendus à la liberté, et reconduits à la frontière par des gens capables, comme on le fera pour les prisonniers du roi. 14°. Si quelqu'un des nôtres a des réclamations à faire à une personne appartenant au roi, les gouverneurs doivent l'aider dans ses poursuites; les gouverneurs doivent également mettre le plus grand zèle dans la recherche des voleurs et autres malfaiteurs, les punir sur-le-champ et rendre sans retard les objets volés à leur propriétaire. 15°. Dans les différends entre commerçans relatifs à la vente ou à l'achat de marchandises, aucune plainte ne doit être écoutée avant que la justice en ait dressé procès-verbal, et dans tous les procès, soit pour prêt, soit pour caution, les juges ne doivent prononcer qu'en consultant le pro-

cès-verbal et les pièces judiciaires; s'il n'en existe pas, il est défendu de faire venir des témoins par la force ou d'admettre de faux témoins; le roi, avant que le gouverneur de la province ait pris connaissance de ces procès, ne doit pas les écouter. 16°. Les sandjaks de Silistra et d'Akkerman, les inspecteurs des ports et les directeurs des douanes ne doivent permettre à personne de se rendre en Pologne; ne sont exceptés que les serviteurs de ma Sublime-Porte et les négocians. 17°. Les bergers qui se rendent de mes Etats en Pologne doivent dénoncer aux commandans des frontières le nombre de leur bétail, ne point le cacher et payer leur droit de pâturage; si ensuite ils perdent un mouton, ils auront à le réclamer du commandant. 18°. Il est défendu aux courriers de s'emparer des chevaux des voyageurs; la même défense s'étend, en cas de guerre avec un Etat voisin, sur les chevaux des janissaires. 19°. Les voïévodes de la Moldavie et de la Valachie doivent maintenir l'ancienne bonne amitié avec le roi et n'outrepasser en aucune façon ces conditions; ils ne pourront rien exiger des négocians des deux parties, si ce n'est leur droit de douane et les autres redevances d'usage. 20°. Si celui qui se rend en Moldavie ou dans mes autres Etats pour y faire le commerce, est violé dans un endroit mal famé, les autorités rechercheront et puniront les auteurs de ces violations. Les négocians qui entreront dans mes Etats avec des intentions loyales ne seront en aucune manière inquiétés, et lorsque, conformément au Kanoun, ils auront acquitté les droits de douane, ils n'auront à payer à Constantinople ou à Andrinople ni un droit de retraite (*resm*) ni un droit de boucherie (*kassabiyé*). 21°. Il ne leur sera demandé aucune taxe sur les écus qu'ils apporteront avec eux; mais comme les écus de lion venant de Pologne n'ont pas tout leur poids et causent par conséquent un grand dommage à la monnaie impériale, nous avons défendu pour tous nos Etats la mise en circulation des écus de lion; dans l'avenir, on ne pourra donc plus introduire dans l'empire que des écus ayant tout leur poids. 22°. Nul commerçant ne peut être saisi

pour la faute d'un autre, à moins qu'il ne se soit constitué caution. 23°. Les tschaouschs et les sipahis ne doivent pas s'emparer dans leurs voyages des chevaux des sujets, et si les négocians du roi veulent racheter leurs compatriotes retenus en captivité dans mes Etats, les juges ne doivent pas s'y opposer; mais le roi ne doit pas réclamer une seconde fois ceux qui ont déjà été mis en liberté. 24°. Les pays qui reconnaissent la souveraineté du roi, comme ceux qu'il pourra conquérir par la suite sur les infidèles, resteront dans sa possession sans préjudice de notre côté. Les conditions ci-dessus expliquées seront fidèlement remplies et observées par Ma Majesté. 1°. En outre, les négocians venant dans mes Etats pour affaires de commerce, seront libres de vendre, sans aucun obstacle, leurs marchandises à Brousa, Andrinople et partout où ils voudront. Les différends des négocians entre eux et les meurtres doivent être vidés et instruits par le chef de leurs caravanes. 2°. Le paiement des dettes contractées par des Polonais ne peut être demandé que sur des billets de reconnaissance signés par eux. 3°. Récemment il a été demandé à plusieurs négocians polonais, après qu'ils eurent déjà payé le droit de douane à Constantinople, un nouveau droit dans d'autres lieux; à l'avenir, il est défendu de leur demander une seconde fois ces droits, si toutefois ils s'en sont déjà acquittés à Constantinople. 4°. Les sandjaks, les begs et les autres commandans doivent veiller à ce que les Tatares qui voudraient faire subir des vexations aux négocians étrangers commerçant dans mes Etats, ne puissent le faire; si quelque chose leur est volé, ils doivent s'employer à le faire restituer, et veiller à la stricte exécution des conventions stipulées. Je donne mon consentement impérial à toutes les clauses du présent traité, et j'ordonne qu'aussi long-temps que le roi et ses begs ne feront rien qui soit contraire à ce traité, et qu'ils rempliront fidèlement ces conditions de notre amitié, mes begs les remplissent avec la même fidélité; je veux que ce traité ne soit en aucune façon violé, que pendant mon heureux règne, la paix soit constante, comme notre amitié est sincère et inviolable. Ce noble

traité a été donné en l'an 1016 après la retraite de notre grand Prophète (que Dieu le comble de sa grâce!) le 21 rebioul-ewwel (16 juillet 1607), dans le noble siége de la domination, la ville bien gardée de Constantinople. »

VII. — Page 149.

Intrata a Constantinopoli d'un colonello Francese venuto d'Ongheria con 200 ben pagati accarezati, allogiati. Marzo 1616. *Sum. del. rel. ven.* Flassan, t. II, p. 172, donne le texte de la capitulation renouvelée par Brèves, prédécesseur de Solignac. Le Sicilien Sapienza, d'accord avec l'historien Selaniki, dit sur de Brèves : « Monsieur de Breves, que estuvo » quince años (Flassan dit 22) por Embaxador de Francia in » Constantinopla, sabiendo bien la lingua Turca, compuso muchos libros en ella, y cuando se volvío a Francia levo consigo algunos Turcos de los dichos maestros con cuya ayuda » imprimio en Caracteres turquescos quince cuerpos diversos » y los envio á Constantinopla al Embaxador, que habia quedado en su lugar para que se vendiesen á los Turcos, que » esperava aver deser grata quella novedad. *Nuevo Tratado* » f. 27. »

VIII. — Page 149.

La lettre du sultan Mourad au khan des Ouzbegs se trouve dans l'*Inscha* de Sari-Abdoullah, nº LVII. Il y est fait mention de deux prédécesseurs d'Abdoullaki, Abdoullahkhan et son fils Abdoulmoumin; on y remarque encore (nº LIV) la lettre de Mohammed-Khan à Abdoullah, souverain de Boukhara. L'ouvrage de Mounschi-Yousouf, traduit par Senkovsky, ne parle plus d'Abdoulbaki, la liste des souverains aux begs cessant avec Abdoulmoumin. L'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed, nº CLI, contient la traduction en langue turque de la lettre persane d'Imam-Koulikhan au Sultan; dans cette lettre, Imam-Koulikhan instruit Ahmed de la défaite et de la mort de son père

dans la bataille contre les Persans et du commencement de son règne sur tous les Ouzbegs au-delà de l'Oxus jusqu'aux frontières de Descht-Kiptschak. N° CLII se trouve la lettre du reïs-efendi Houkmie, datée de 1026 (1617) à Behadir Mohammed-Khan, Imam-Kouli, intitulée Prince du Touran, en réponse à la lettre apportée par l'ambassadeur Hadji-Omer; dans sa réponse, Behadir-Khan informe le Sultan que le précédent souverain du Touran, Abdoullah-Khan, avait conquis tout le Khorassan, y compris Bestam et Damaghan; qu'après la mort de celui-ci le gouvernement lui était tombé en partage; enfin le prince ouzbeg instruit le Sultan de la réception de sa lettre par les mains d'Hadji-Omer, porteur de cette réponse. Cette même lettre parle ensuite de la campagne de Perse sous les ordres du grand-vizir Khalil-Pascha, des incursions de Djanibek-Ghiraï, et se termine par des encouragemens à la guerre contre l'ennemi commun. Le n° CLIII du même *Inscha* contient une lettre du grand-vizir Ferhad-Pascha datée du mois de moharrem 999 (novembre 1590) en réponse à celle du padischah de la Transoxane, souverain des Ouzbegs, Abdoullah-Khan, successeur d'Iskender, dans laquelle ce prince annonçait à la Porte son expédition contre Taschkend et le Turkistan. Ali-Mohammedkhan, fils d'Imam-Koulikhan, qui, après avoir été pendant huit ans prisonnier des Persans, était venu à Constantinople, emporta avec lui en l'année 1036 (1626) une lettre du Sultan pour son père. Naïma I, p, 441. La richesse de ces sources sur la véritable succession des princes ouzbegs et leur histoire démontre suffisamment le peu de confiance que mérite le manuscrit traduit par Senkowsky.

IX. — Page 167.

Hadji-Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 46, et *Tables chronol.*, p. 226. Le diplôme de Hafiz comme kapitan-pascha se trouve dans la *Collection de pièces d'Etat*, par Sari-Abdoullah, n° 133. Hafiz, au retour de sa malheureuse campagne, demanda

à son ami Ghanizadé, juge de Constantinople, et réputé ivrogne, jusqu'où il était avancé dans son exégèse du Koran. Celui-ci répondit malignement : Jusqu'au vers : *Saheré el fesad fil berr wel bahr*, c'est-à-dire, *des malheurs sont arrivés par terre et par mer*. Hafiz, en homme d'esprit, lui répliqua : Je croyais que vous étiez au vers : *Innema el khamr wel meiser*, c'est-à-dire, *car en effet, le vin et le jeu des dés, etc.*

X. — PAGE 184.

D'après Naïma, le Sultan passa par Tschekmedjé, Floria, Siliwri, Karischdüran, Burgas (Πυργος), Babaeskisi, Hafsa, Andrinople, Tschoelmek Kœyi et Kourdkiasi dans le voisinage d'Andrinople. D'Andrinople à Gallipoli : Mohammed-Pascha Tschaïri, Deghirmenlik, Djizr Erkené, Karabinar, Altountasch, Malghara, Kayaghanlü, Koghritagh, Rodosdjik (Rodosto), Ourschou, Boulaïr, Kilidolbahr; de Gallipoli à Constantinople : Kawak, Belkankœi, Aynedjik, Rodosdjik, Gœbridji Tschaïri, Oumourtschi, Siliwri.

XI. — PAGE 196.

La lettre la plus curieuse sur les affaires de Transylvanie à cette époque, est celle du grand-vizir Nassouh-Pascha à l'empereur Mathias, datée du 1er ramazan 1021 (26 octobre 1612). La voici :

« Modèle des princes chrétiens, élu de la secte nazaréenne, régulateur des affaires du peuple de Jésus, conciliateur des affaires de l'Eglise, soutien de ceux qui possèdent la ceinture et la cloche, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, notre ami sincère et vénéré, empereur Mathias (que sa fin soit heureuse!) Après avoir reçu le choix des nouvelles qui toutes ont pour base votre sincère obéissance envers les Musulmans, et écouté les paroles qui prouvent votre amour pour les vrais croyans, nous vous informons amicalement de ce qui suit : Vo-

tre ambassadeur André Negroni, homme distingué par sa prudence, ses sages conseils et sa prévoyance, étant arrivé à la Sublime-Porte de notre très-heureux, très-puissant et glorieux Padischah, ombre de Dieu sur la terre, refuge du monde, asile des plus grands sultans de la terre et des plus puissans kakhans de l'époque, à la porte duquel tous les empereurs accourent et où les Khosroës resserrent l'espace, il a remis votre sincère lettre, marquée du sceau de l'amitié et de la franchise au pied du trône de notre heureux Padischah, auquel le monde est sujet comme esclave (que le roi des rois qui donne la victoire la lui accorde!) Les affaires contenues dans cette lettre ont été soumises à l'empereur, dont la noble connaissance embrasse le monde, et déposées dans son intérieur, brillant comme le soleil. Moi aussi, votre ami franc et sincère, plusieurs fois j'ai eu des entrevues avec votre ambassadeur Negroni, et pris connaissance de votre véridique lettre. Vous vous êtes montré satisfait du contenu de la lettre parfumée avec du musc, que vous a envoyée naguère la Sublime-Porte; et vous vous êtes convaincu du désir qu'a S. M. le Padischah du quart du globe, de consentir au maintien de la paix et de la bonne harmonie, si avantageuses pour tous. En déplorant les maux dont la guerre a frappé les sujets de nos empires, vous manifestez votre douleur des dévastations qui ont été la suite de nos longues dissensions, et vous déclarez que les biens que répand la paix étant infinis, tous vos efforts auront pour but de préserver les sujets de votre empire du retour de ces calamités. En effet, la sûreté et le bonheur des peuples confiés aux souverains par le Tout-Puissant, reposent surtout sur la bonne tutelle et la justice des deux empereurs, et c'est une loi pour le glorieux Padischah, le refuge du monde, d'assurer, ainsi que ses augustes ancêtres lui en ont laissé de nobles exemples, le bonheur de ses sujets en le basant sur d'équitables traités de paix. Comme, mu par de tels sentimens, l'accomplissement de ce traité est le but le plus élevé de sa bienheureuse vie, S. M. a confirmé et ratifié cette alliance

telle qu'elle a été conclue. Tant que la ceinture qui entoure le milieu de l'un des traités sera garnie de votre côté par les joyaux de la fidélité à cette union, S. M. le plus puissant des padischahs, l'ombre de Dieu sur la terre, mettra aux clauses du traité le chiffre de sa pleine exécution, et de jour en jour les nœuds d'union et de sincérité qui nous lient se resserreront et se maintiendront. Vous nous avez informé que quelques-uns des commandans sur les frontières, d'accord avec les heiduques de Bathory, désolent par le meurtre et le pillage, tout ce pays qu'ils ravagent par le fer et le feu, tantôt assiégeant Kaloe, tantôt exerçant leurs exactions et leurs cruautés de mille autres manières, et qu'en général ils agissent contrairement aux conventions impériales. Nous avons appris que l'an dernier, conduites par votre vizir transylvanien Thurczo, quelques troupes ont ravagé la principauté et égorgé le commandant. Lorsque Bathory sut que vous vous disposiez à y nommer un nouveau chef, il porta ses plaintes à S. E. le très-honoré vizir Hasan-Pascha, gouverneur d'Ofen, en lui demandant des secours; celui-ci dut le couvrir de sa protection par la raison que la Transylvanie est un pays conquis par le sabre victorieux du grand-aïeul du plus heureux padischah, le refuge du monde; mais, le ciel nous soit en aide, il n'est pas vrai que S. M., ni en son nom aucun de ses généraux, ait donné l'ordre de former le siége de Kaloe; il est à croire que l'arrogance de Bathory l'aura seule porté à cet acte d'hostilité contre vos possessions; mais un avis sévère, émané de nous, lui a appris qu'il eût à respecter à l'avenir le territoire et les sujets placés sous le sceptre de l'heureux empereur notre ami. Désormais son pied ne touchera plus à vos terres, et ses heiduques ne franchiront plus vos frontières; ainsi que votre noble esprit chasse toute inquiétude à cet égard. C'est pour nous un devoir d'effacer des listes du monde les noms infâmes de ceux qui violent les traités et soufflent les flammes de la guerre. En conséquence, des ordres énergiques ont été expédiés au susdit vizir Hasan-Pascha afin qu'il ait à respecter mieux que

par le passé les lois d'un bon voisinage, et pour lui enjoindre de punir tous ceux qui les transgresseraient. Le même ordre a été donné aux beglerbegs de la frontière, aux sandjaks, aux agas des troupes, aux commandans des châteaux et des palanques. Jusqu'à ce jour, nul de tous ces chefs n'a commis d'acte contraire à la paix, et nous espérons qu'il en sera de même à l'avenir. Si cependant quelqu'un d'eux violait les ordres reçus par lui, il serait puni sans ménagement et sans pitié, quel que fût son rang, afin de servir d'exemple à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Dans votre lettre précitée, vous nous dites avoir toute confiance en la personne de votre sage ambassadeur André Negroni, en nous conviant à croire à ses paroles. Interpellé par nous sur les communications verbales qu'il avait mission de nous faire, il a exhibé ensuite de la capitulation signée jadis par le Padischah, un autre traité signé à Vienne avec Bocskai, mort depuis peu, en nous signalant la partie relative à la Transylvanie; il a déclaré que les termes du passage indiqué s'appliquaient à cette principauté; qu'en conséquence il persistait à la réclamer. Mais Bocskai n'était pas investi de nos pouvoirs et n'avait pas reçu mission *de céder* ce pays. La Transylvanie a été conquise *par le sabre du très-glorieux Padischah, qui à ce titre entend la protéger*. Bocskai ne pouvait en aucune manière être autorisé à abandonner insolemment à l'Allemagne le pays héréditaire de la Transylvanie; car nos lois prohibent absolument une pareille cession. La Transylvanie n'était pas une propriété dont Bocskai pût disposer : il n'était, comme d'autres, qu'un gouverneur de nos provinces; il ne fallait donc pas donner créance aux paroles de Bocskai; tout le monde sait que de pareils engagemens ne peuvent avoir d'autre effet que de semer le trouble et la division [1]. Dans l'article du traité de paix relatif à la Transylvanie, un de nos pays bien gardés, et qui a été conclu autrefois avec

[1] Ici l'écrivain nie l'existence du traité de Vienne, conclu par un ambassadeur turc muni de pleins-pouvoirs et solennellement juré par Negroni.

l'assentiment du scheïkh de l'Islamisme, du moufti et des visirs, et présenté à l'étrier de S. M. l'heureux Padischah, on ne trouve rien qui puisse troubler la paix ou qui soit contraire à notre foi, à la loi et à l'empire. Ni S. M. le glorieux Padischah, ni le moufti, scheïkh de l'Islamisme, ni les grands-vizirs n'ont connaissance du traité postérieurement conclu par Ali-Pascha et Ahmed-Kiaya ; ce dernier seul en était instruit. La Transylvanie ne saurait donc être l'objet de conférences qui pourraient amener quelque résultat. Mon très-estimé ami, il convient à votre dignité souveraine de ne plus nous adresser d'aussi vaines paroles, de ne plus prononcer le nom de la Transylvanie, de laisser vaquer à leurs affaires les sujets des deux empires, afin que pendant notre heureux règne les pauvres et autres serviteurs du maître de l'univers puissent prier en toute tranquillité pour la durée de notre empire ; nous espérons donc que de votre côté la paix sera fidèlement maintenue et affermie de manière à ce que jusqu'au jour dernier on ne puisse même pas vous soupçonner d'avoir voulu la violer. Vous demandez encore dans votre susdite lettre que nous pardonnions les fautes et que nous rétablissions dans sa principauté le voïévode de Valachie, Scherban. Tout le monde sait que le susdit Scherban a été élevé dans nos pays, et qu'ayant été l'esclave et le voïévode de notre heureux Padischah, S. M. l'empereur notre fortuné ami ne peut en aucune manière s'immiscer dans ces affaires ; mais en considération de l'amitié qui nous lie et eu égard aux démarches que Scherban a faites près de votre Porte, sa faute lui a été pardonnée, et S. M. le Padischah lui a accordé la permission de se rendre à la Sublime-Porte. En conséquence, vous pouvez l'engager à partir pour Constantinople. Mais ce sont là des affaires de peu d'importance. Nous espérons de S. M. l'empereur, notre ami, qu'elle ne tiendra pas une conduite opposée à nos prévisions, et que conformément aux conventions faites lors des négociations pour la paix, elle enverra à S. M. le Padischah un ambassadeur distingué porteur de présens convenables. Vous recevrez ensuite de plus amples

détails par les lettres de cet ambassadeur. Ne doutez point que tous nos efforts n'aient pour but de maintenir la tranquillité et d'affermir la paix. Puis-je vous dire encore quelque chose que vous ne sachiez déjà? Que Dieu vous maintienne continuellement sur le siége de votre domination! — Fait dans les premiers jours du mois de ramazan 1021 (26 octobre 1612). On lit au milieu du sceau de Nassouh-Pascha ces mots : *Radjï Loutfi ilahi Nassouh-Pascha*, c'est-à-dire : Nassouh-Pascha qui implore la grâce divine ; et en exergue ces vers persans :

Eï bari khouda behakki hesti, Schesch tschiz mera meded firisti
Ilm ou amel ou firakhdesti, Imam ou aman ou tendürüsti,

c'est-à-dire :

O seigneur Dieu! par votre essence, six choses, accordez-les moi,
La science, l'action, l'aisance, la santé, la sûreté, la foi.

XII. — Page 201.

On lit dans la lettre de l'empereur, datée de Linz, du 27 mai 1614 : « Nos ad Sertem. Vam. per supradictum Nigronium de-» ferri deque iis istic tractare voluimus, sed quando quidem » in hodiernum usque diem ille in Sertis. Vae. ditione, quomi-» nus ad nos de omnibus ut istic acta ac tractata referre pos-» sit, tenetur et impeditur, nec satis compertum habemus, » quo haec ardua negocia in cardine vertantur, difficile Nobis » ad omnia litterarum Sertis. Vae. capita in praesenti quem-» admodum requiratur respondere, ubi autem ad Nos una cum » Nostro Sertis. Vae. Orator devenerit plenius responsuri su-» mus. — De Transylvania vicinisque castris ac arcibus, quas » Sertas. Va. litteris usque adeo suis urget, ubi Commissarii » nostri et Andreas Negronius una cum Sertis. Vae. Oratore » redierint, ulteriori responso mentem Nostram aperturi su-» mus. »

XIII. — PAGE 215.

Grimstone, en parlant de cette destitution, commet une grave erreur en disant : « He was born in Constantinople and » the first natural Turk, that was ever Vezir since Constanti- » nople was won. » Mais Mohammed-Pascha le Karamanien, Daoud-Pascha, Mesih-Pascha, Ishak-Pascha, Ibrahim-Tschendereli, les eunuques Ali et Sinan-Pascha, Piri-Pascha, Ouzdemir-Pascha, Lala Mohammed-Pascha, Khadim-Hasan et Mohammed-Djerrah étaient Turcs de naissance, et non pas des renégats. Ainsi donc douze seulement des quarante-huit grands-vizirs qui se sont succédé depuis la conquête de Constantinople étaient Turcs; tous les autres étaient renégats, ou nés de parens chrétiens, tels qu'Albanais, Croates, Hongrois, Esclavons, Dalmates, Bosniens et Grecs.

XIV. — PAGE 222.

Voici ces quatorze articles : 1° garantie de la restitution des dommages causés par les corsaires; 2° l'exclusion des corsaires dans les ports de Coron, Modon, Sta-Maura et Prevesa; 3° restitution des esclaves faits pendant la paix; 4° l'établissement du baile comme juge des différends entre les sujets vénitiens; 5° affranchissement des navires vénitiens de l'impôt appelé *Kassablik*; 6° défense aux sujets du Sultan d'exiger des capitaines des présens en draps, en sucres, etc.; 7° extradition des transfuges; 8° sûreté pour les passagers à bord des bâtimens de la république; 9° défense aux sujets du Sultan de spolier les navires vénitiens sous prétexte de présens; 10° « che delle botti di Moscati che vengono del Isola di Candia » sia tolto il dazio secondo l'antico canone; » 11° liberté civile pour les interprètes; 12° les Vénitiens ne peuvent être obligés à restituer les dommages causés à l'empire par les Uscoques, sujets de l'empereur; 13° liberté de pélerinage à Jérusalem, et permission de réparer l'église du Saint-Tombeau; 14° révi-

sion des sentences prononcées par les consuls de la république en Egypte et en Syrie. Les consuls et les interprètes ne peuvent être responsables des dettes d'autrui. (Ce supplément au traité porte la date du 1er moharrem 1024 (31 janvier 1615). Nani, dans son rapport du 19 septembre 1615, dit sur le gouvernement turc : « Questo è un governo violente, et quello che » a noi pare ingiusto loro non lo stimano per tale non conoscendolo; che per nomè essendo non meno nudriti ed allevati in esso che nella tirannide, e quello che noi chiamiamo » crudeltà intendono loro che in ragion di stato, e molte volte » li commandamenti sono diretti à persone dependenti dalli » primi Veziri col favore dei quali ardiscono di far ogni cosa, » oltre che Turchi hanno concetto di non esser tenuti à servar la fede ove il suo danno e manifesto, e però non è cosa » molto difficile che per ragion publica o privata per l'una e » per l'altra insieme diano alli commandamenti che si ottengono questa interpretazione; » et dans le *Rapport* de septembre : « Che Turchi sono li più obedienti, e li più disobedienti sudditi che siano; che il primo termine si verifica » quando li commandamenti regii sono diretti à Musulmani » sudditi del G. Sgr., ed il secondo appar chiaro quando li » medesimi commandamenti non sono inviati a ministri Turcheschi a favor dei Christiani, poichè sapendo che non sono » concessi con intenzione che siano eseguiti ne fanno procrastinar, e che il Caimacam li concede con animo del tutto » diverso col quale sono ricercati. »

XV. — Page 224.

Le cardinal Clesel, en parlant du traité de Vienne, dit dans son rapport à l'empereur qu'il avait été impossible de prendre pour base des nouvelles négociations les articles du traité de Sitvatorok, d'abord parce qu'ils étaient interprétés différemment; ensuite, parce qu'ils étaient revenus de Constantinople entièrement faussés; qu'en outre les Ottomans n'avaient pas

signé le document hongrois et allemand du traité de Sitvatorok ; qu'en conséquence on s'était tenu à l'original turc, et qu'il fallait concéder les soixante-dix villages réclamés par la Porte si l'on ne pouvait pas les défendre. Il ajoute que l'évêque ne devait pas se laisser troubler par les cris que cette concession ferait pousser à la diète de Hongrie, car, dit-il, il n'y a pas d'œuvre aussi bonne qui n'excite les cris de la diète, et qu'avec quelque raison elle n'accepte cependant à la fin.

—

LIVRE XLIV.

I. — Page 241.

Ce kattischérif, fort curieux parce qu'il présente la succession de Moustafa comme contraire à la loi, se trouve dans l'histoire de Khalil-Pascha (f. 185); en voici la traduction. « Salut à vous, mon grand-vizir Khalil-Pascha ! Salut à mes vizirs, beglerbegs, begs, agas, et en particulier à ceux de la garde à cheval de ma Sublime-Porte, et à ceux des janissaires, aux possesseurs des siamets et des timars, et à tous mes guerriers recevant une solde depuis mille aspres jusqu'à un aspre ! Vous saurez par le présent : Depuis la fondation de la dynastie ottomane, la succession au trône a toujours été transmise de père en fils. Après la mort de mon père S. Ahmed, le trône devait donc me tomber en partage conformément à l'ancien kanoun ; cependant il a été donné à mon oncle Moustafa, en considération de ce qu'il était plus âgé que moi de quelques années ; mais aujourd'hui, le 1er rebioul-ewwel 1027 (26 février 1618), j'en ai pris possession avec la grâce de Dieu et avec le consentement des vizirs, colonnes de l'empire, des principaux du pays et du peuple, du scheïkh de l'Islamisme, des mollas et des oulémas et de tous les autres hommes grands et petits, riches et pauvres, S. Moustafa s'étant

de sa libre volonté démis des affaires du gouvernement et retiré dans la solitude. Mon but le plus noble est de garantir le repos de mes sujets et de prendre pitié des pauvres et des faibles. Vous, mes esclaves victorieux destinés à faire la sainte guerre contre les maudites *têtes rouges* (Persans), vous devez vous efforcer de nous venger sur l'ennemi, cette année mieux encore que dans l'année passée, le battre avec votre valeur accoutumée, et sauver l'honneur de l'empire ; vous vous affranchirez ainsi des fatigues ultérieures de la guerre. Il convient à tous, grands et petits, pauvres et riches, d'obéir à leurs chefs, et de mériter par leur obéissance mes bons souhaits et le bonheur dans ce monde et dans l'éternité. Vous devez agir dans le plus parfait accord avec les généraux commandans, tout oser et ne point vous relâcher dans votre zèle. Ma confiance repose non pas dans le nombre de mes armées, de mes trésors et des munitions, mais dans la grâce de Dieu qui, j'espère, me donnera la victoire. Je vous ai recommandé vous, mon grand-vizir et tous mes esclaves victorieux, au Dieu le tout-puissant qui réalise les espérances. Je vous envoie par le seghban-baschi, pour être distribuées comme présent à l'armée, cinquante-huit bourses de ducats, et je donne mon consentement impérial à tous les articles et instructions secrètes approuvés par mon oncle. Vous aurez à les exécuter et à être vigilant. Que Dieu facilite vos opérations ! » -- Dans une seconde lettre (f. 180), le Sultan encourage de nouveau l'armée à la guerre de Perse.

II. — Page 262.

« Credentiales litteræ nomine statuum Bohemiæ. — Domino » Joanni a Kölln Regiæ Majestatis Consiliario eximium virum » Samuelem Gschinium a Bezdiezy Adjunctum volumus. Pragæ 19. Mai 1620. Die Stande schreiben an den Grosswesir : » Universo orbi et celsissimæ Sublimitati Vestræ abunde con- » stare putamus, in quas ærumnas perdita quorundam perfi- » dorum patriæ civium, qui clavum reipublicæ tenebant, li-

» bido florentissimum hoc regnum cum præstantissimis ei an-
» nexis et confoederatis provinciis praecipitaverit, et tantum
» non libertates nostras et privilegia in universum omnia fun-
» ditus everterit, ac sub miserrimum jugum Hispaniæ tyranni-
» dis, quo omnia eorum ibant consilia, nos miserit, quod ne
» fieret mature nobis cavendum rati consilium ex re capere,
» patriam a vi hostili defendere, libertatem avitam tutari et
» justa cum armis temere in nos sumtis opponere et pro fortu-
» nis cervicibus nostris strenue depugnare, decrevimus. »

III. — Page 263.

« Es ist im Jahre 1620 des graven Georg Homonay Secre-
» tarius nach Konstantinopel in türggischen Kleidern verkleidt
» in compagnie des Scenderpassa Leuthen angelangt, in mein
» Losament losirt, und umb des Fürstentumb Siebenbürgen
» mit recommendation gedachtes Scenders Passa vor seinen
» Herrn Tribunt per 100,000 Thaler, vom gemelten Hr. Ho-
» monay Chartæ biancæ mitbracht, welche alle von mir aus-
» getheilt, und were, wie alles incaminirt zu lang zu erzehlen,
» doch dahin' kommen, dass so Homonay ihme in Siebenbür-
» gen zu khommen sich getraut, und ihme die Stendt zu einem
» Fürsten annehmen, derselbe vom Sultan confirmirt werden
» solle, — welche Traktation auch durch mich anfangen und
» soweit vollendet worden, dass Hr. Homonay die Licenz von
» der Porten schriftlich, das seine Ankunft in Siebenbürgen
» von der Porten nicht geandt, dem Scenderpassa aber die
» Fahne, Sabel und Rockh samt der Investitur zugeschikt
» werden solle. Hr. Homonay wenn es Zeit damit zu begaben,
» wie dann Hr. Graf von Althann zu diessem endt etliche 1000
» Husaggi Heran Homonay zugefuert, es ist aber gedachter
» Secretarius 2 oder 3 Tag, nachdem Hr. Homonay schon ver-
» geben und bereit dodt gewest, zu spath ankhommen, und
» alles blieben; Sonst man den Bethlehem zue Presburg in dem
» Sackh gehabt hätte. »

IV. — Page 263.

« Dann nimb auch ich den gerechten Gott zum Zeigen, wie » hoch ich mich als die gesambte Potschafter A. 1620 vor » diesem damals widrigen Erbkhönigreichen und landen nach » der Porten khommen, mich demselben Prakhtikhen sowol » mündlich als schriftlich opponirt, und weil Alles mündlich » nicht verricht werden khennen, mit grossen Spessen der » liebe Frieden erhalten, auch weilen die Truppen stolz und » allerseits in Frieden auch soviel Störenfried an der Porten » sich befunden, dass den Rebellen auf deren grosse Offerte » sonderlich nach geschehener Prager Schlacht wirklich kheine » Hülf ist geleist, verhuett worden, zwar weniger nicht, als » dass durch so grosse Offerta die Türggen dahin bracht, dass » sich dieselbe gegen gedachte Rebellen erboten, dass Sultan » sich derselben mit E. K. Majestät zu vergleichen sein Auto- » rität interponiren, und so solches nicht verfangen, man ihnen » hilf nicht wider Ihre Majestat sondern wider die spannische, » pabsliche, florentisnische, und andere unter I. M. Armee » befindenden den Türggen feindliche Nationen geben wollte, » welches der Oberste Wesir mir im Marsio 1621 im Namen » des Sultans in Beisein aller rebellischen Pothschafter I. K. » M. anzuzaigen unverholen vermelt; ist es doch nochmals » durch den polischen Zug ein Wort pravada auch die wir- » kliche Hilf vermittelt blieben. *Rapport* de Starzer. »

V. — Page 276.

Attayi, 769[e] biographie. Kemal traduisit la grande Encyclopédie arabe de son père et le traité de Houseïn Waïss en langue turque; il commenta en outre la soure *kehef*, c'est-à-dire *la caverne des sept dormans*, exposa dans son ouvrage l'*Iddet*, les dogmes de l'*Hedayet*, écrivit plusieurs poésies turques et arabes, publiées sous le titre de *Kemal*, et laissa un *Schahnamé* du règne du S. Osman II.

VI. — PAGE 281.

Les historiens ottomans Naïma et Hadji Khalfa placent ce dernier assaut au 27 septembre (11 silkidé); Tytlewsky, au contraire, au 28 septembre. A en croire les historiens ottomans, là paix fut conclue dès le 20 silkidé (6 octobre), et le Sultan repartit le 23 silkidé (9 octobre), tandis que Tytlewsky dit qu'elle fut conclue le 8 octobre; les premiers prétendent que Chocim devait être restituée à la Moldavie, et Tytlewsky assure que cette place devait rester à la Pologne. Tout le traité de Tytlewsky est apocryphe.

VII. — PAGE 282.

Fezliké, f. 221. Grimstone dans Knolles, p. 964, et Naïma, p. 342. Il y aurait donc ici quatre traités entièrement distincts: celui qui se trouve dans Hadji Khalfa, Naïma, Petschewi, et ceux dont parlent Tytlewsky, Grimstone et Baudier; mais les *Rapports* de l'ambassadeur vénitien : *Pace con la restitutione de Cotin,* ne laissent aucun doute sur la véracité des historiens ottomans. Voy. encore le *Schahnamé* de Nadiri, f. 65.

VIII. — PAGE 286.

The Negotiations of Sir Thomas Roe, p. 24-26, et Grimstone dans Knolles, p. 969; Knolles se trompe en disant: « Sir Thomas » Roe arrived here the first of january »; Roe commet également une erreur lorsqu'il dit de l'arrivée d'Osman : « He entered at » Constantinople the last of decembre. » Son premier *Rapport* (*Negot.*, p. 14) est daté du 19 janvier 1622, et non pas de 1621 comme on le croirait, par une faute d'impression qui s'est glissée dans les *Negotiations.*

IX. — PAGE 292.

Sir Thomas Roe donne de lui ce portrait: « This King a man

» odious to all sorts, despised of the soldierie, hated and fea-» red of the Veziers, cursed by the churchmen, changing » and dissolving both laws and customs, ruled by fantastic » dreams and visions, affecting revelations, forsaking all the » state of his ancestors, and making himself cheape and vulgar, » by night walkes and indisguised habits, hauntig taverns and » by places, and there exercising the office of a constable, » the gallies which were one pillar of strength and greatness » all rotten and decayed, without care of reparation, in so » much as this year the Captainbassa going according to » custom to sea cannot make 40, and those very ill manned » and worse munitioned. »

X. — Page 293.

« Si tratteneva S. M. nel Seraglio vecchio, dove ha fatto » strangolar la Chiosa, tanto favorita di suo padre, e madri di » Mustafa fatto marire quando parti per la guerra; » mais le baile était mal informé, car le prince exécuté s'appelait Mohammed et non pas Moustafa. « Che da ciò interpresa la re-» solution di lei di far il viaggio della Mecca, per non lasciar in » Constantinopoli nella sua absentia donna di spirito grande » come era lei, e madre di due fratelli. Marzo 1622. » Ce passage qui place la mort de Kœsem trente ans avant l'époque où elle eut lieu, prouve de nouveau avec quelle circonspection il faut contrôler les rapports des ambassadeurs vénitiens par les historiens ottomans. — Les actes vénitiens (fasc. A. n° 38. Archiv. I. R.) contiennent plusieurs lettres et patentes adressées à Yahya, supposé frère d'Ahmed Ier, par la grande-duchesse de Toscane, Maria Madalina, datée du 5 juillet 1627; par le duc de Savoie, Victor Amédée, datée du 3 novembre 1623; par le prince de Valachie, Matteo Bessaraba, datée de l'année 1647, et plusieurs autres dues aux paschas de Temeswar, de Silistra, de Bosnie, etc. On y trouve encore son arbre généalogique, qui fixe le jour de sa naissance au 25 octobre 1585.

XI. — Page 295.

Le proverbe arabe très-souvent cité par les historiens ottomans est : *Fil Redjeb tera eladjeb*, c'est-à-dire « tu verras des miracles au mois de redjeb. » Le mois de redjeb correspond, si l'on considère l'année arabe, non pas comme année lunaire, mais comme année solaire (qui commence le 21 mars), aux mois de septembre et d'octobre; mais si l'on calcule le commencement de l'année (comme dans l'ère des Byzantins) au mois de septembre, le mois de redjeb correspond aux mois de mars et d'avril. Dans cette année, les trente jours du mois de redjeb coïncidaient avec ceux du mois de mai, à dater du 2 mai (vieux style). — Attayi, dans la biographie de cet astronome, raconte qu'à la mort du S. Ahmed ses amis l'avaient raillé de ce qu'il n'avait pas consigné un événement aussi important dans son calendrier; mais il ajoute aussi que l'astronome leur avait répondu qu'ils n'avaient qu'à examiner attentivement l'exemplaire de l'almanach dont il avait fait don au sultan défunt, et qu'ils y verraient que la phrase : *Cette année présage la force du Padischah*, ne laissait aucun doute sur l'infaillibilité de ses calculs. En effet, dit le biographe, le dernier mot de cette phrase (*Kouwwetine*), écrit avec un point, peut être lu pour *fewtine*, c'est-à-dire la fin du Padischah. — Quant à l'éclipse de soleil, il est vrai qu'elle eut lieu le jour de la naissance d'Osman (29 avril 1604) et le jour de sa mort (10 mai 1622); le temps compris entre ces deux éclipses (dix-huit ans dix jours) est juste celui de la période chaldéenne, d'après laquelle les anciens présageaient les éclipses.

XII. — Page 312.

Consultez *Versione libera dell' Osmanide. Poema illirico di G. F. Gondola, Patrizio di Raguza, colla vita di lui scritta dal p. J. M. Appendini per A. Martecchini.* 1827. Cet ouvrage, écrit en langue illyrienne, a pour titre : « Osman, spie-

» vagne vitescko Giva Gundulichja, vlastelina dubrovackoga.
» Osnanjegnem dijelaa Gundulichievich, i sci votom Osman-
» oviem priteceno, sdârgcjagnima Pjevagnaa na resceno, Na-
» dom, Feregnima stvarji od Spjevaoza u kratko narecenieh i
» Isgovaragnem rjecji tkomugodi sumracnieh sljedjeno. »

—

LIVRE XLV.

I. — Page 326.

Des Hayes, dans son voyage entrepris dans l'année qui précéda cette révolution (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi, en l'année* 1621 *par le S. D. C. Paris* 1632), donne les détails suivans sur l'état de la flotte d'alors. I. Escadre de Rhodes : 1° la galère du beg de Rhodes qui est le vaisseau amiral ou kapitana ; 2° celle du beg de Milos et de Santarin, vaisseau du vice-amiral ou patrona ; 3° celle du beg de Sighadjik en face de Khios ; 4° celle du beg de Mentesché ; 5-7° *trois* galères armées aux frais du beg de Rhodes. II. *Escadre* du beg de Khios, consistant en 7 galères 8-14. III. Escadre du beg de Chypre, 6 galères, savoir 15° la kapitana du beglerbeg de Chypre ; 16° celle de la patrona du beg de Famagosta ; 17° celle du beg de Baffa ; 18° celle du beg de Touzla ; 19° celle du beg de Limasol ; 20° celle du beg de Grigno. IV. Escadre de la Morée ; 21° la kapitana du beg de la Morée ; 22° la patrona du même beg ; 23 la galère du beg de Mizitra ; 24° celle du beg de Lepanto ; 25 celle du beg de Sta-Maura ; 26-31° six autres galères. V. Escadre d'Egypte ; 32° la kapitana du beglerbeg ; 33° la patrona du beg de Damiat ; 34-39° six autres galères. VI. Escadre des îles de l'Archipel ; 40° la kapitana du beg de Medillü ; 41° la galère des Dardanelles ; 42° celle du beg de Lemnos ; 43° celle du beg de Cavala ; 44° celle du beg de Selanik ; 45° celle du beg de Négrepont ; 46° celle du

beg d'Andros et de Syra ; 47° celle du beg de Naxos et Paros. — Mais il n'y en avait d'ordinaire que 40 à 42.

II. — Page 341.

Ce traité se trouve en entier dans Grimstone, dans Knolles, p. 978-979; on y voit clairement que les dix articles cités par Kuszewiz, p. 154-167, sont aussi apocryphes que ceux donnés par Tytlewsky à l'occasion du traité de Chocim. Kuszewiz commet plusieurs autres erreurs que nous avons rectifiées dans le texte de l'ouvrage.

III. — Page 361.

Naïma, p. 376; *Fezliké*, 245. Sir Thomas Roe écrit, sous la date du 31 août : « Sultan Murat is this day proclaimed » Emperor. » Naïma cite le 15 silkidé (9 septembre); Hadji Khalfa le 4 silkidé (30 août), et tous les deux le jour de la semaine comme ayant été un dimanche. Mais le 14 et le 4 silkidé étaient un samedi, et il faut lire le 15 silkidé. Cette date ainsi rectifiée s'accorde entièrement avec Roe et le rapport de l'ambassadeur vénitien.

IV. — Page 376.

Outre les auteurs précités, Attayi nomme encore les suivans : 1o Molla Ibrahim Laouh Khouan mort en 1014 (1605), auteur du *Nazmol-feraïd fi silki medjmaol akaïd*, c'est-à-dire des perles enfilées pour la collection des dogmes. Attayi, n° 592; 2o Abdoul-Djebbarzadé Derwisch-Mohammed, mort en 1023 (1614), auteur d'un commentaire sur l'*Hedayet* et de gloses marginales au *miftah* et au Tedjrid ; Attayi, n° 688 ; Belgradi Ali Tschelebi mort en 1029 (1619), auteur de gloses marginales au *Seradjiyé* sur la succession ; Attayi, n° 785; 4o Ahmed B. Hosam, auteur de plusieurs traités exégétiques sur l'*Hedayet* et le *Telwih* ; il commenta la collection de fetwas de Kasikhan;

Attayi, n° 828; 5° Scheïkhzadé Efendi Molla Ahmed, mort en l'année 1033 (1623), *Fezliké;* on lui doit des gloses marginales sur le *Telwih*, le *Miftah*, et un traité sur les notes de Sanollah au *Kouschaf*. Attayi, n° 847; 6° Abdoullah Wahizadé surnommé Helmi, mort en 1015 (1606), *Fezliké;* il commenta le *Maghnioul-lebib;* 7° Molla Mohammed-Schâban, mort en 1020 (1611); il commenta le *Medjmaol'bahreïm*, et rassembla des morceaux pour la biographie du scheïkh Abdoulghaiss. *Fezliké*.

FIN DES NOTES DU TOME HUITIÈME.

TABLES GÉNÉALOGIQUES

PAR ORDRE DE SUCCESSION,

DES PRINCES ET DES GRANDS DIGNITAIRES MENTIONNÉS DANS LES TOMES SEPTIÈME ET HUITIÈME DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

I.

Table généalogique des Princes ottomans.

SULTAN MOURAD III,

'année 953 de l'hégire (1546), mort le 5 djemazioul-ewwel 1003 (16 janvier 1595). De ses ent deux enfans, dix-neuf fils furent étranglés et dix-sept filles moururent de la peste.

MOHAMMED III,

né en l'année 974 (1566), mort le 12 redjeb 1012 (22 décembre 1603).

Sélim, 3 ramazan 5 (20 avril 1597).	Mahmoud, † le 27 silhidjé 1011 (7 juin 1603).	AHMED I, né en l'année 998 (1590), † le 23 silkidé 1026 (22 novemb. 1617).	MOUSTAFA I, né en l'année 1000 (1591), † en l'année 1049 (1639).	Djihanghir.

SMAN II, né le 11 djemazioul-akhir 1013 (4 novembre 1604), exécuté le 9 redjeb 1013 (20 mai 1622).
ohammed, né le 17 schewal 1013 (8 mars 1605).
élim, né et mort au mois de rebioul-akhir 1019 (juillet 1610).
ouseïn, né le 1 schewal 1022 (14 novembre 1613).
OURAD IV, né le 28 djemazioul-ewwel 1021 (27 juillet 1612), mort le 16 schewal 1049 (9 février 1640).
ayezid, exécuté.
ouleïman, exécuté.
asim, exécuté.
BRAHIM I, né le 12 schewal 1024 (4 novembre 1615).

II.

Table généalogique de la Dynastie persane des Safis.

3. SCHAH ISMAIL II, mort le 13 ramazan 985 (24 novembre 1577).

4. SCHAH MOHAMMED KHODABENDÉ, † en l'année 993 (1585).

SCHAH EMIR HAMZA. Il ne régna que quelques mois. 6. SCHAH ABBAS, † 1039 (1629).

Haïder Mirza.

III.

Table généalogique des princes Ouzbegs dans la Transoxane.

ISKENDER, fils de Djanibeg.
ABDOULLAH, mort en l'année 1596.
ABDOULMOUMIM, mort en l'année 1598.
NOUREDDIN MOHAMMED, surnommé *Tolemkhan*, mort au mois d'avril 1598.
ABDOULBAKI-KHAN, fils d'Abdoulmoumim.
BEHADIR IMAM KOULIKHAN. Ce prince monta sur le trône en l'année 1608.

IV.

Dynastie des Grands-Mogols.

MOHAMMED EKBER, mort en l'année 1605.
SCHAH SÉLIM DJIHANGHIR, mort en l'année 1627.

V.

Khans de la Crimée.

DEWLET-GHIRAI, fils de Moubarek-Ghiraï, petit-fils de Mengli-Ghiraï. Il régna jusqu'en l'année 985 (1577).
MOHAMMED-GHIRAI, mort en l'année 992 (1584).
ISLAM-GHIRAI, fils de Dewlet-Ghiraï, mort en l'année 996 (avril 1588).
GHAZI-GHIRAI, fils de Dewlet-Ghiraï.
FETH-GHIRAI. (Ce prince manque dans Deguignes et Siestrencewicz.)
GHAZI-GHIRAI. Il reprit le pouvoir pour la seconde fois, et régna jusqu'en l'année 1017 (1608).
SELAMET-GHIRAI, fils de Dewlet-Ghiraï. Il régna jusqu'en l'année 1019 (1610).
DJANIBEK-GHIRAI. Il régna jusqu'en l'année 1033 (1623).

VI.

GRANDS-VIZIRS DE LA QURATRIÈME PÉRIODE.

Sous Mourad III.

Mohammed Sokolli, assassiné le 19 schâban 987 (11 octobre 1579).
Ahmed-Pascha, gendre de Roustem-Pascha, † au mois de rebioul-ewwel 988 (mai 1580).
Sinan-Pascha, destitué le 20 silkidé 990 (5 décembre 1582).
Siawousch-Pascha, destitué le 20 redjeb 992 (28 juillet 1584).
Osman-Pascha, mort le 5 silkidé 993 (29 octobre 1585)
Mesih-Pascha, destitué le 25 rebioul-akhir 994 (15 avril 1586).
Siawousch-Pascha, destitué pour la seconde fois le 17 djemazioul-ewwel 996 (3 avril 1589).
Sinan-Pascha, destitué pour la seconde fois le 11 schewal 999 (2 août 1591).
43. Ferhad-Pascha, destitué le 9 djemazioul-akhir 1000 (23 mars 1592).
44. Siawonsch-Pascha, destitué pour la troisième fois le 25 rebioul-akhir 1001 (29 janvier 1593).
45. Sinan-Pascha, destitué pour la troisième fois le 6 djemazioul-akhir 1003 (16 février 1595)

Sous Mohammed III.

46. Ferhad-Pascha, destitué pour la seconde fois, puis exécuté le 29 schewal 103 (7 juillet 1595).
47. Sinan-Pascha, destitué pour la quatrième fois le 16 rebioul-ewwel 1004 (19 novembre 1595).
48. Lala Mohammed-Pascha, mort le 19 rebioul-ewwel 1004 (22 novembre 1595).
49. Sinan-Pascha, élevé pour la cinquième fois à la dignité de grand-vizir, mort le 4 schâban 1004 (3 avril 1596).
50. Ibrahim-Pascha, destitué le 5 rebioul-ewwel 1005 (27 octobre 1596).
51. Cicala Sinan-Pascha, destitué au mois de rebioul-akhir 1005 (novembre 1596).
52. Ibrahim-Pascha, destitué pour la seconde fois le 12 rebioul-ewwel 1006 (23 octobre 1597).
53. Khadim Hasan, le quatrième eunuque, destitué le 2 ramazan 1006 (8 avril 1598).
54. Djerrah Mohammed, le 9 djemazioul-ewwel 1007 (8 décembre 1598).
55. Ibrahim-Pascha, nommé grand-vizir pour la troisième fois, mort le 9 moharrem 1010 (10 juillet 1601).
56. Yemischdji Hasan-Pascha, exécuté le 26 rebioul-akhir 1012 (3 octobre 1603).
57. Yaouz Ali-Pascha, mort le 28 sâfer 1013 (26 juillet 1604).

Sous Ahmed I.

58. Lala Mohammed-Pascha, conquérant de Gran, mort le 15 moharrem 1015 (23 mai 1606).
59. Derwisch-Pascha, exécuté le 10 schaban 1015 (11 décembre 1606).
60. Mourad-Pascha, mort le 29 djemazioul-akhir 1020 (8 septembre 1611).
61. Nassouh-Pascha, exécuté le 23 ramazan 1023 (27 octobre 1614).
62. Damad Ogüz Mohammed-Pascha, destitué au mois de moharrem 101 (janvier 1617).

Sous Moustafa I.

63. Khalil-Pascha, destitué le 1 sâfer 1028 (18 janvier 1619).

Sous Osman II.

64. Damad Mohammed-Pascha, destitué pour la seconde fois le 16 moharrem 1029 (23 décembre 1619).
65. Tschelebi Ali-Pascha, mort le 14 rebionl-akhir 1030 (9 mars 1621).
66. Houseïn-Pascha, destitué, dans le camp de Choçim, le 1 silkidé 1030 (17 septembre 1621).
67. Dilawer-Pascha, tué dans une révolte le 10 redjeb 1031 (21 mai 1622).

Sous Moustafa I, remonté sur le trône pour la seconde fois.

68. Daoud-Pascha, destitué le 3 schâban 1031 (13 juin 1622), puis exécuté.
69. Meré Houseïn-Pascha, destitué le 27 schâban 1031 (7 juillet 1622).
70. Lefkeli Moustafa-Pascha, destitué le 15 silkidé 1031 (21 septembre 16[illegible]).
71. Gourdji Mohammed-Pascha, destitué le 4 rebioul-akhir 1032 (5 fevrier 1623), puis exécuté.
72. Meré Houseïn, promu à la dignité de grand-vizir pour la seconde fois.

VII.

KAPITAN-PASCHAS.

Sous Mourad III.

22. Ouloudj, appelé ensuite Kilidj-Ali (le renégat calabrois Ochiali) mort en l'année 995 (1586).
23. Ibrahim-Pascha, mort en l'année 996 (1587).
24. Ouloudj Hasan-Pascha, mort en l'année 998 (1589).
25. Sinan-Pascha Djighalezadé (Cicala), destitué en l'année 1003 (1594).

Sous Mohammed III.

26. Khalil-Pascha, le Bosnien, destitué en l'année 1006 (1597).
27. Sinan-Pascha Djighalezadé, promu pour la seconde fois; mort en l'année 1013 (1604).

Sous Ahmed I.

28. Moustafa-Pascha, fils de Kiayapaschazadé.
29. Derwisch-Pascha, élevé ensuite à la dignité de grand-vizir en l'année 10[illegible] (1606).
30. Djâfer-Pascha, destitué en l'année 1015 (1606).
31. Hafiz Ahmed-Pascha, destitué en l'année 1017 (1608).
32. Khalil-Pascha, l'Arménien, destitué en l'année 1018 (1609).
33. Ogüz Mohammed-Pascha, gendre du Sultan, plus tard grand-vizir, destitué en année 1022 (1613).
34. Khalil-Pascha, pour la seconde fois; nommé grand-vizir en l'année 102[illegible] (1617).
35. Tschelebi Ali-Pascha, destitué en l'année 1026 (1617).

Sous Moustafa I.

36. Daoud-Pascha, pendant quarante jours seulement, en l'année 1026 (16[illegible]).

Sous Osman II.

37. Tschelebi Ali-Pascha, pour la seconde fois, puis promu à la dignité grand-vizir le 16 moharrem 1029 (23 décembre 1619).
38. Khalil-Pascha, pour la troisième fois, pendant la campagne de Chocim en année 1621.
39. Moustafa-Pascha, également promu pendant la campagne de Choçim.

Au second avènement de Moustafa I.

40. Khalil-Pascha, pour la quatrième fois en l'année 1031 (1622).

VIII.

MOUFTIS.

Sous Mourad III.

16. Hamid Efendi, mort en l'année 985 (1577).
17. Kazizadé Ahmed Ben Mahmoud, mort en 988 (1580).
18. Maloulzadé Seïd Mohammed Ben Mohammed, mort en 993 (1585).
19. Tschiwizadé Mohammed Efendi, mort en 995 (1586).
20. Abdoulkadir Ibn Hadji Scheïkhi-Efendi, destitué au mois de djemazioul-ewwel 997 (avril 1589).
21. Bostanzadé Mohammed Ben Moustafa, destitué au mois de redjeb 1000 (avril 1592).
22. Sekeria Efendi, fils de Beïrambeg, mort dans le diwan au mois de schewal 1001 (juillet 1593).

Sous Mohammed III.

23. Bostanzadé, pour la seconde fois. Il mourut au mois de schâban 1006 (mars 1598).
24. Khodja-Efendi Seadeddin Mohammed Ben Hasandjan, l'historien, mort au mois de rebioul-akhir 1008 (novembre 1599).
25. Sonollah Efendi, pour la seconde fois, destitué au mois de sâfer 1010 (août 1601).
26. Mohammed Efendi, fils de Seadeddin, destitué au mois de redjeb 1011 (janvier 1603).
27. Sanollah, destitué pour la seconde fois au mois de schâban 1011 (février 1603).
28. Eboulmeïamin Moustafa Efendi, fils d'Ali, destitué au mois de moharrem 1013 (juin 1604).

Sous Ahmed I.

29. Sanollah, pour la troisième fois, destitué au mois de rebioul-ewwel 1015 (juillet 1606).
30. Eboulmeïamin Moustafa, pour la seconde fois, mort au mois de redjeb 1015 (novembre 1606).
31. Mohammed Efendi, fils de Seadeddin, pour la seconde fois, mort au mois de djemazioul-akhir 1024 (juillet 1615).

Sous Moustafa I, Osman II, et le second règne de Moustafa I.

32. Esaad Efendi, fils de Seadeddin, destitué au mois de redjeb 1031 (mai 1622).
33. Yahya Efendi, fils de Sekeria, destitué au mois de silhidjé 1032 (octobre 1623).

IX.

PRÉCEPTEURS DES SULTANS.

De Mourad III.

21. Ibrahim Efendi, mort au mois de moharrem 981 (mai 1573).
22. Seadeddin, l'historien, plus tard moufti.

De Mohammed III.

23. Haïder Efendi, mort en l'année 980 (1572).
24. Djâfer Efendi, mort en l'année 982 (1574).
25. Azmi Efendi, mort en l'année 990 (1582).
26. Newali Efendi, mort en l'année 1595.

D'Ahmed I.

27. Moustafa Efendi, mort en l'année 1016 (1607).

D'Osman II.

28. Omar Efendi, mort à la Mecque, comme scheïkh, en l'année 1039 (1629).

X.

GOUVERNEURS D'ÉGYPTE.

Sous Mourad III.

22. Khadim Mesih-Pascha, destitué ie 15 djemazioul-ewwel 988 (28 juin 1580).
23. Khadim Hasan-Pascha, le 23 rebioul-akhir 991 (16 mai 1583).
24. Ibrahim-Pascha, destitué le 12 schewal 993 (7 octobre 1585).
25. Defter Sinan-Pascha, destitué le 22 djemazioul-akhir 995 (30 mai 1587).
26. Oweïs-Pascha, destitué le 6 redjeb 999 (30 avril 1591).
27. Hafiz Ahmed-Pascha, destitué le 1 ramazan 1003 (10 mai 1595).

Sous Mohammed III.

28. Kourd-Pascha, destitué le 30 redjeb 1004 (30 mars 1596).
29. Seïd Mohammed-Pascha, destitué le 12 silhidjé 1006 (16 juillet 1598).
30. Khizr-Pascha, destitué le 12 moharrem 1010 (13 juillet 1601).
31. Yaouz Ali-Pascha, destitué le 7 rebioul-akhir 1012 (14 septembre 1603).
32. Elhadj Ibrahim-Pascha, tué le 29 rebioul-akhir 1013 (24 septembre 1604).

Sous Ahmed I.

33. Gourdji Mohammed-Pascha, destitué le 29 sâfer 1014 (16 juillet 1605).
34. Hasan-Pascha, destitué le 30 moharrem 1016 (27 mai 1607).
35. Ogüz Mohammed-Pascha, destitué le 1 djemazioul-ewwel 1020 (12 juillet 1611).
36. Sofi Mohammed-Pascha, destitué le 30 rebioul-ewwel 1024 (29 avril 1615).

Sous Moustafa I et Osman II.

37. Ahmed-Pascha, destitué le 12 sâfer 1027 (8 février 1618).
38. Lefkeli Moustafa-Pascha, destitué le 13 silkidé 1027 (21 novembre 1618).
39. Djâfer-Pascha, le 24 schâban 1028 (6 août 1619).
40. Moustafa-Pascha, destitué le 17 ramazan 1029 (16 août 1620).
41. Meré Houseïn-Pascha, le 21 rebioul-akhir 1031 (5 mars 1622).
42. Beber Mohammed-Pascha, le 7 ramazan 1031 (16 juillet).

Sous le second règne de Moustafa I.

43. Ibrahim-Pascha, le 7 ramazan 1032 (5 juillet 1623).
44. Kara Moustafa-Pascha, destitué le 17 silhidjé 1032 (12 octobre 1623).

XI.

GOUVERNEURS D'OFEN.

13. Oweïs-Pascha, depuis l'année 987 (1579) jusqu'à l'année 989 (1581).
14. Ali Alaïkoghli, depuis l'année 989 (1581) jusqu'à l'année 991 (1583).
15. Sinan-Pascha, depuis l'année 991 (1583) jusqu'à l'année 993 (1585).
16. Ali-Pascha, depuis l'année 993 (1585) jusqu'à l'année (1587).
17. Yousouf-Pascha, en l'année 996 (1587).
18. Sinan-Pascha, pour la seconde fois en l'année 996 (1587).
19. Ferhad-Pascha, en l'année 997 (1588), tué dans une révolte des soldats.
20. Moustafa-Pascha, depuis l'an 997 (1588) jusqu'à 1000 (1591).
21. Hasan, fils de Sokolli, depuis l'an 1000 (1591) jusqu'à 1002 (1593).
22. Mohammed-Pascha, fils de Sinan-Pascha, depuis l'an 1002 (1593) jusqu'à 1003 (1594). — Naïma, p. 79.
23. Hasan, fils de Sokolli, pour la seconde fois, depuis l'an 1003 (1594) jusqu'à 1004 (1595).
24. Sofi Sinan, depuis l'an 1004 (1595) jusqu'à 1006 (1597). — Ali, f. 481.
25. Mikhalidjlü Ahmed-Pascha, depuis l'an 1006 (1597) jusqu'à 1007 (1598). — Naïma, p. 94.
26. Souleïman-Pascha, depuis 1007 (1598), — Naïma, p. 110 — fait prisonnier en l'année 1008 (1599). — Istuanfi.
27. Mankir-kouschi Mohammed-Pascha, en l'année 1011 (1602). — Naïma, p. 132.
28. Kafizadé Ali-Pascha, en l'année 1011 (1602). — Naïma, p. 155.
29. Boschnak Moustafa-Pascha, en l'année 1014 (1605). — Naïma, p. 215.
30. Ali Tirnakdji, en l'année 1018 (1609).
31. Sefer-Pascha, annonça sa nomination à l'empereur d'Allemagne dans une lettre datée du 26 février 1614. — Archives de la maison I. R.
32. Ali-Pascha, en l'année 1023 (1614), mort en l'année 1026 (1617).
33. Sofi Sinan, en l'année 1024 (1615).
34. Nakkasch Hasan-Pascha, en l'année 1026 (1617). — Khevenhüller, V, p. 74.
35. Mohammed Sofi-Pascha, en l'année 1030 (1620).
36. Karakasch Mohammed, en l'année 1030 (1620). — Naïma, p. 326.
37. Derwisch-Pascha, en l'année 1032 (1622).
38. Mohammed-Pascha Sofi, en l'année 1033 (1623). — Naïma, p. 413.

XII.

REIS-EFENDIS.

13. Hamzabeg, depuis l'année 981 (1573) jusqu'en l'année 987 (1579).
14. Pereschtenli Derwisch-Tschelebi, en l'année 987 (1579).
15. Mouhibbi Tschelebi, en l'année 988 (1580).
16. Hamzabeg, pour la seconde fois, depuis l'année 988 (1580) jusqu'en l'année 990 (1582).
17. Tadjbegzadé Moustafa, en l'année 990 (1582).
18. Hamzabeg, pour la troisième fois, depuis l'année 990 (1582) jusqu'en l'année 992 (1584).
19. Koutschouk Hasanbeg, en l'année 992 (1684).
20. Hamzabeg, pour la quatrième fois, en l'année 996 (1587), destitué en l'année 998 (1589).
21. Dal Mohammed Tschelebi, depuis l'année 998 (1589) jusqu'en l'année 999 (1590).
22. Mousa Tschelebi, en l'année 1000 (1591).
23. Ferrouhbeg, en l'année 1000 (1591).
24. Houseïn Tschelebi, depuis 1000 (1591) jusqu'en 1001 (1592).
25. Dal Mohammed Tschelebi, pour la seconde fois, destitué en l'année 1001 (1592).
26. Yahya Tschelebi, en l'année 1001 (1592), destitué en l'année 1004 (1595).
27. Mousa Tschelebi, pour la seconde fois, en l'année 1004 (1595), destitué l'année suivante.
28. Okdjizadé, en l'année 1004 (1595).
29. Yahya Tschelebi, pour la seconde fois, en l'année 1006 (1597).
30. Mousa Tschelebi, pour la troisième fois, en l'année 1006 (1597), destitué en 1008 (1599).
31. Yazidjizadé Koutschouk Hamza, en l'année 1008 (1599), destitué en 1009 (1600).
32. Hasanbegzadé, l'historien, en l'année 1009 (1600).
33. Eliasbeg Efendi, en l'année 1009 (1600), mort en l'année 1011 (1602).
34. Yazidjizadé Hamza Efendi, pour la seconde fois, en l'année 1012 (1603).
35. Katib Mim, depuis l'année 1012 (1603) jusqu'en l'année 1015 (1606).
36. Medj Mohammed Tschelebi, en l'année 1015 (1606).
37. Moustafa Efendi, en l'année 1015 (1606).
38. Ali Alia Efendi, en l'année 1022 (1613). — Ici il paraît y avoir une lacune.
39. Schemii Efendi, en l'aunée 1023 (1614).
40. Medj Mohammed Tschelebi, pour la seconde fois, en l'année 1023 (1614).
41. Houkim Efendi, le schehmamedji, en l'année 1023 (1614).
42. Medj Mohammed Tschelebi, pour la troisième fois, en l'année 1026 (1616).
43. Houkmi Efendi, pour la seconde fois, en l'année 1030 (1620).
44. Hasan Efendi, dans la même année.
45. Yazidjizadé Hamza-Efendi, pour la troisième fois, en l'année 1032 (1622).
46. Tourak Efendi, en l'année 1032 (1622).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME HUITIÈME.

LIVRE XLII.

LIVRE XLIII.

LIVRE XLIV.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

